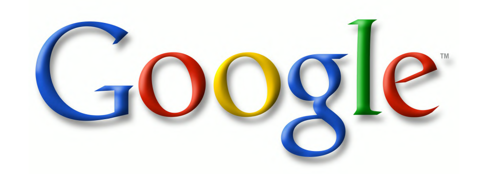


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

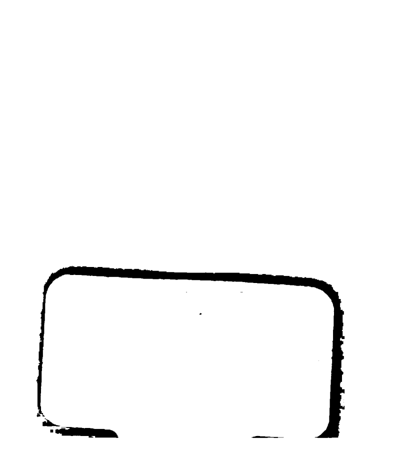
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Klaus

Bibliothèque universelle et revue suisse

SURFIN pour CROQUER



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

28/m

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Digitized by Google

LAUSANNE — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL & Cie

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

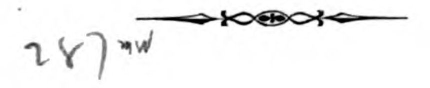
UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-ONZIÈME ANNÉE

TOME XLIV



LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
Place de la Louve.

PARIS

CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.

ALLEMAGNE

LEIPZIG : A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

1906

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PROBLÈME
DE LA COLONISATION

Les phénomènes sociaux sont les plus complexes que l'homme ait à étudier; les problèmes sociaux se présentent comme les plus difficiles qu'il ait à résoudre.

Parmi ces problèmes, il en est un qui intéresse la plupart des peuples. C'est le problème colonial. Il suffit d'examiner une mappemonde pour voir que la surface des terres est presque totalement occupée par les nations colonisatrices et leurs possessions. L'Angleterre, la France, l'Allemagne, le roi des Belges, la Hollande, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, la Russie, le Danemark, les Etats-Unis et le Japon ont des colonies, on peut dire qu'il en est de même de la Turquie. L'Afrique est entièrement partagée entre les nations européennes, sauf le Maroc, l'Ethiopie et la république de Libéria. En Asie, à part le Japon, seuls la Perse, l'Afghanistan, la Chine et le Siam restent indépendants. Les républiques de l'Amérique sont d'anciennes colonies, et il n'y a pour ainsi dire plus de place pour les convoitises occidentales dans la poussière des îles de l'Océanie. Autour des états encore libres, les passions s'amoncellent. Et les grandes



Digitized by Google

puissances n'attendent qu'une occasion pour s'approprier les colonies des petites.

Pour tous ces peuples, le problème colonial peut se poser ainsi : que doit devenir la colonisation ?

En face de telles questions, l'intelligence humaine cherche à comprendre, à prévoir ou à agir. Comprendre, puis évoquer à l'imagination l'enchaînement compliqué des causes et des effets, voilà la tâche des historiens; et l'on sait l'importance que prend en ces matières le coefficient personnel: chacun explique selon son tempérament et ses croyances; malgré les progrès que lui a fait faire la critique, on ne peut pas dire que l'histoire soit vraiment une science. Prévoir, c'est ce qu'essaient, en même temps que les historiens, les économistes et les sociologues; on est ici bien loin de la précision astronomique, et trop souvent les prophéties sociales sont démenties par les faits. Enfin, certains penseurs et quelques hommes politiques, par des vues nouvelles, introduisent eux-mêmes un élément dans l'ensemble de ceux d'où sortira l'avenir; ils contribuent ainsi à le créer, et c'est alors que l'intelligence est agissante.

Que doit devenir la colonisation? Selon qu'on cherche à comprendre, à prévoir ou à agir, ce problème se décompose ainsi: qu'a été, que sera, que devrait être la colonisation?

Que sera-t-elle? Si l'on pouvait connaître tous les éléments du problème, il serait sans doute possible de déterminer la solution avec la même rigueur qu'on prévoit le résultat d'une combinaison chimique. Mais la plupart des éléments sont inconnus, et la complexité de leurs relations est telle qu'il serait certes moins surprenant de voir une action individuelle exercer une influence sur les événements qu'une intelligence en prédire le cours.

Digitized by Google

Il est donc plus facile de dire ce que devrait être la colonisation que de présumer ce qu'elle sera; car énoncer ce qu'elle devrait être, c'est supposer le but connu d'avance. En prédisant la colonisation de l'avenir, on risque à peu près sûrement d'être démenti par les faits. En préconisant une colonisation de l'avenir, on risque seulement de ne pas être suivi; mais, à condition de viser un but qui ne s'écarte pas trop des voies reconnues de l'évolution et de disposer de moyens d'action suffisants, n'a-t-on pas des chances de contribuer à ce que ce but soit approché, s'il n'est pas atteint?

Dire ainsi ce que devrait être la colonisation de l'avenir, c'est poser les principes d'une morale coloniale. Et si cette morale doit s'appliquer indistinctement à toutes les nations colonisatrices, ce sera une morale internationale coloniale.

C'est d'une telle morale que nous nous proposons de chercher les bases.

I

L'antiquité a connu diverses formes de colonisation. Mais c'est aux croisades, du onzième au treizième siècle, qu'il faut remonter pour chercher les origines de la colonisation moderne. Elles furent entreprises par les chrétiens d'Occident pour enlever aux musulmans Jérusalem et le tombeau de Jésus-Christ. L'Europe commence d'exister; les premiers rapports avec l'Orient élargissent les idées et donnent le goût du commerce et des voyages; les hommes se soustraient à peine au joug de la religion et des livres, pour réfléchir par eux-mêmes. C'est alors, au quatorzième siècle, qu'on place le déclin du moyen âge; une nouvelle forme de royauté succède au régime féodal; les nations prennent corps. Les décou-

Digitized by Google

vertes de la boussole et de l'imprimerie multiplient les relations de peuple à peuple, et au quinzième siècle s'épanouissent les grands voyages maritimes; Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1492 et Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance en 1497; la Méditerranée fait place à l'Atlantique; les républiques maritimes de Venise et de Gênes sont bientôt supplantées par le Portugal, l'Espagne, la France, la Hollande et l'Angleterre. Au dix-septième et au dix-huitième siècles, ces nations se disputent l'Amérique et les Indes. Au dix-neuvième, l'application de la vapeur aux navires et aux locomotives favorise encore les voyages d'exploration et les conquêtes. Le roi des Belges crée une association internationale africaine, qui se transforme plus tard en état indépendant du Congo. L'Allemagne, l'Italie, les Etats-Unis deviennent des nations colonisatrices. Les guerres coloniales se succèdent ininterrompues. L'Europe se partage l'Afrique et l'Océanie. L'Extrême-Orient attire les dernières convoitises et les nations d'Occident s'introduisent à main armée en Chine, à la faveur des expéditions de missionnaires, des entreprises privées et des cessions à bail de territoires.

Cependant, du quinzième au vingtième siècle, la colonisation n'a pas toujours été semblable à elle-même. Au début, ce furent de simples entreprises de navigateurs et de commerçants; puis de grandes compagnies reçurent des droits régaliens; des émigrés, chassés de chez eux par la faim ou les persécutions, affluèrent. Les états eux-mêmes, fortement engagés, intervinrent directement. Les indigènes, n'étant pas chrétiens, furent d'abord considérés à peine comme des hommes; on ne leur reconnaissait aucun droit. Dans maint pays, les populations autochtones ont à peu près disparu, décimées par les massacres,

Digitized by Google

les mauvais traitements, les maladies et les vices importés du dehors, l'alcoolisme, la tuberculose, la syphilis, les pratiques abortives. Dès le seizième siècle, les nègres de la côte d'Afrique, réduits en esclavage, étaient recrutés pour l'exploitation des colonies d'Amérique, et c'est ce qu'on appela la traite; on vit paraître des codes sur l'esclavage; en 1701, le roi très chrétien reçut du roi très catholique le monopole de la traite, et les deux rois prirent dans l'affaire un intérêt personnel d'un quart; en 1713, le traité d'Utrecht concéda à l'Angleterre le monopole de l'importation des noirs dans les colonies espagnoles. D'autre part, le régime politique et administratif des possessions européennes est alors presque partout méticuleux et oppressif. La liberté de commerce n'existe nulle part; le pacte colonial apporte des restrictions innombrables aux exportations, aux importations, à la navigation, aux industries locales. Cuba et Java sont exploitées à seule fin de payer annuellement un véritable tribut à l'Espagne et à la Hollande.

Au dix-neuvième siècle, les théories coloniales se transforment. Dès 1815, la congrès de Vienne pose le principe d'un accord international pour la suppression de la traite. L'Angleterre l'avait déjà abolie dans ses possessions en 1812; elle mit fin à l'esclavage en 1833, et au pacte colonial en 1849. Dans les colonies françaises, l'esclavage, supprimé par les assemblées de la Révolution, puis rétabli, fut définitivement aboli en 1848.

En 1884, l'Angleterre et le Portugal s'étant attribué à leur profit exclusif un droit de police et de contrôle sur le cours inférieur du Congo, diverses nations protestèrent et, après un échange de vues entre Berlin et Paris, le Portugal proposa de déférer à une conférence l'examen des difficultés. Les délégués des Etats-Unis d'Amérique

Digitized by Google

et de treize états européens se réunirent, sous la présidence de Bismarck, dans la capitale de la Prusse. L'acte général de la conférence de Berlin du 26 février 1885 affirma la liberté du commerce et de la navigation dans le bassin du Congo et les pays circonvoisins, et exigea que les occupations de territoires, sur les côtes du continent africain, fussent désormais effectives, c'est-à-dire sanctionnées par une notification aux puissances signataires de l'acte, et par l'obligation d'assurer l'existence d'une autorité suffisante pour faire respecter les droits acquis et, le cas échéant, la liberté du commerce et du transit. Ces principes ont été appliqués depuis dans des circonstances analogues. Mais là ne s'est pas bornée l'action de la conférence de Berlin; elle a déclaré la neutralité des territoires compris dans le bassin du Congo, y a proclamé la liberté de conscience et stipulé explicitement: « Toutes les puissances exerçant des droits de souveraineté ou une influence dans lesdits territoires s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence et à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs ; elles protègeront et favoriseront, sans distinction de nationalités ni de cultes, toutes les institutions et entreprises religieuses, scientifiques ou charitables créées et organisées à ces fins ou tendant à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation. »

Le premier plénipotentiaire des Etats-Unis demanda en outre à la conférence de déclarer qu'elle entendait respecter, d'une manière générale, les droits des chefs indigènes qui se trouvent dans la région ouverte au trafic universel; la conférence, sans vouloir traiter à fond les

Digitized by Google

questions délicates soulevées par le représentant américain, s'associa à la pensée humanitaire qui les avait inspirées; elle consacra le principe, presque constamment méconnu du quinzième au dix-huitième siècle, en vertu duquel les tribus indigènes, en tant qu'états indépendants, ont le droit de signer des traités et de consentir l'abandon total ou partiel de leur souveraineté. Enfin, en ce qui concerne les occupations effectives de territoires, il avait été question de reconnaître l'obligation « d'établir et de maintenir une juridiction suffisante; » c'est sur la demande du plénipotentiaire français qu'on la remplaça par celle « d'assurer l'existence d'une autorité suffisante, » cette nouvelle rédaction permettant, suivant les circonstances, de conserver les institutions du pays occupé.

Une nouvelle conférence internationale, réunie à Bruxelles, prononça le 2 juillet 1890 la suppression de la traite et de l'esclavage et apporta des restrictions à l'importation des armes et des spiritueux en Afrique. Des commissions ou des bureaux internationaux sont institués pour assurer l'exécution des actes élaborés par les conférences internationales. Mais la traite reparaît sous la forme atténuée de l'immigration indigène et du recrutement de la main-d'œuvre; des armes et des munitions sont importées clandestinement; des traités sont obtenus de chefs indigènes qui n'en comprennent pas la portée. Cependant, l'Institut de droit international, fondé en 1873 par un groupe de jurisconsultes, donna, dans sa session de 1888 à Lausanne, une consécration solennelle à la théorie de l'effectivité des occupations de territoires, et approuva, en 1891, à Hambourg, les conclusions de l'acte général de la conférence de Bruxelles.

En 1894, l'Institut colonial international, association exclusivement scientifique et sans caractère officiel, fut



fondé à Bruxelles pour discuter méthodiquement les problèmes coloniaux. Il a tenu des sessions à Bruxelles, La Haye, Berlin, Paris, Londres et Rome, et publié déjà, sous le titre de *Bibliothèque coloniale internationale*, une vingtaine de volumes sur la main-d'œuvre, les fonctionnaires, le régime foncier, les protectorats, les chemins de fer, le régime minier aux colonies. On se rendra d'ailleurs compte de la variété de ses travaux par le programme suivant, annoncé pour l'année 1907 : « Des différents systèmes d'immigration aux colonies et dans les pays neufs. La meilleure manière de légiférer pour les colonies. Des rapports financiers entre la métropole et les colonies. De l'enseignement colonial. De la constitution et de l'organisation du capital aux colonies. Le crédit à accorder aux indigènes. De l'assistance intercoloniale en vue du maintien de l'ordre. Le recrutement des magistrats de l'ordre judiciaire aux colonies. De l'utilisation des organismes politiques indigènes pour l'administration des colonies intertropicales. »

Des congrès coloniaux sont créés en France, en Allemagne, en Italie. Des sociétés s'organisent pour la protection des indigènes. Des enquêtes sont poursuivies, comme celle dont les conclusions ont été exposées dans un rapport au roi des Belges, Léopold II, publié dans le bulletin officiel de l'Etat indépendant du Congo. Enfin, tandis que les nations européennes s'efforcent, quand elles y ont intérêt, de mettre un frein à leurs appétits respectifs, en demandant tour à tour l'intégrité de l'empire ottoman, de la Chine ou du Maroc, les dernières guerres coloniales, au Transvaal, comme en Mandchourie, soulèvent de l'opinion publique de nombreuses protestations.

Bref, depuis le quinzième siècle, les idées et les prati-

Digitized by Google

ques coloniales n'ont cessé d'évoluer. Il nous reste à en dégager les bases d'une morale internationale coloniale.

II

L'exposé historique qui précède nous montre de quelle façon la colonisation moderne s'est développée à ses débuts comme inconsciemment et sans plan préconçu, par le seul fait du fanatisme religieux, de l'esprit d'aventure, de l'appât des richesses, et plus tard de l'amour-propre national, du besoin de conquête et de domination, de la nécessité impérieuse d'ouvrir des débouchés, ainsi que du progrès des découvertes scientifiques appliquées à l'industrie des transports. Mais au dix-neuvième siècle, tandis que prenaient naissance les méthodes de critique historique et les études de sociologie, et qu'entrait en jeu dans la politique, avec les institutions démocratiques, ce facteur nouveau, l'opinion publique, les nations colonisatrices commencèrent de réfléchir, plus qu'elles ne l'avaient fait, sur la colonisation. C'est alors que se précise le droit colonial.

D'une façon générale, les règles du droit s'adressent aux nécessités pratiques de la vie en société ; leur but est d'assurer la sécurité des citoyens et de prévoir une solution à un grand nombre de litiges, pour rendre les conflits moins violents; elles protègent les situations acquises, afin de maintenir l'ordre en diminuant les causes de contestations ; elles ont pour sanction la force publique, et ce sont elles qui ont fait dire à Pascal : « Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien. »

C'est ainsi que le droit colonial n'est autre chose qu'un essai de justification de la colonisation ; et beaucoup de

Digitized by Google

nations, surtout européennes, se trouvant intéressées aux questions coloniales, ont été amenées dans les conférences de Berlin et de Bruxelles, comme tout dernièrement dans celle d'Algésiras, à formuler quelques-unes des règles du droit international colonial. Ces règles, de même que toutes celles du droit international public, comprennent, à part des considérations théoriques, les restrictions qu'il convient d'apporter à certaines violences; elles n'ont pas de sanction, parce qu'il n'y a pas de puissance supérieure à celles qu'il s'agit ici de maintenir dans de justes limites. Le droit international se rapproche par là de la morale, dont les commandements, qui ont pour objet le bonheur, n'ont pas d'autre sanction que les bienfaits qu'on éprouve à s'y conformer ou les troubles qui résultent de leur transgression.

On sait que les morales individuelles ont, pour la plupart, leur origine dans une religion. Or, la constitution des nations ayant été généralement religieuse avant de devenir civile, le droit privé est presque partout postérieur à la morale. Au contraire, la morale internationale paraît devoir être un fruit du droit international; aucune religion, aucune croyance commune à tous les hommes, de races, de langues et de milieux très différents, ne pouvait leur imposer une morale commune, c'est-à-dire des règles de conduite identiques; il a fallu que le progrès de la civilisation économique mît les peuples en contact pour que la nécessité pratique d'un droit international pût se faire jour, et donner à quelques esprits l'idée abstraite d'une morale internationale.

Ainsi que nous l'avons vu, le droit colonial a considérablement varié du quinzième au vingtième siècle. Au début, les indigènes n'avaient aucun droit; peu à peu.

Digitized by Google

l'esclavage fut aboli ; les occupations de territoires furent réglementées; la liberté de conscience proclamée, la liberté commerciale partiellement reconnue; des restrictions furent cependant édictées à l'importation des armes et des spiritueux ; puis on affirma solennellement l'intégrité de certains états ; toutefois, le droit de police fut considéré comme licite pour les nations européennes dans les pays où le maintien de l'ordre doit favoriser le développement du commerce et de l'industrie.

Tels sont quelques-uns des principes essentiels du droit international colonial moderne. Faut-il s'arrêter là? Sont-ce là les bases cherchées d'une morale internationale coloniale? Nous ne le pensons pas. Ces principes, nombreux et complexes, répondent à des nécessités immédiates; inspirées par le besoin de justifier d'une part certaines pratiques en vigueur, et de trouver d'autre part une solution satisfaisante à des litiges déterminés ou à des situations particulières, ils doivent être ramenés à des formes plus simples et moins temporaires pour pouvoir être rattachés à une ligne générale de conduite, c'est-à-dire à une morale.

C'est donc de ceux des principes précédents qui concordent le mieux avec les idées philosophiques et scientifiques du vingtième siècle naissant que nous dégagerons la base durable d'une morale coloniale. La suppression de l'esclavage, la proclamation de la liberté de conscience, la réglementation de l'importation des armes et des spiritueux sont, sous des formes temporaires, des applications d'une loi plus générale, qui prescrit de lutter contre tout ce qui met la vie en péril. La liberté commerciale, le droit de police se rattachent au contraire au désir de multiplier les sources et l'abondance des richesses, afin d'assurer la vie du plus grand nombre.

Digitized by Google

Une nouvelle synthèse de ces deux grands principes nous conduit enfin à proclamer le droit à la vie pour les peuples comme pour les individus; le droit à la vie pour les peuples faibles comme pour les forts, parce que les faibles d'aujourd'hui pourront bien être les forts de demain. Telle race ou telle nation, maintenant pleine de vigueur, arrivera un jour à son déclin, et telle autre, jeune encore, et qui paraît négligeable, assumera alors la tâche de représenter l'humanité dans ce qu'elle a de plus élevé. Il n'est d'ailleurs pas superflu d'affirmer de telles idées puisque, dans maint pays encore, la vie des peuples dits inférieurs est désorganisée au nom de la civilisation. Retenons donc le droit à la vie pour ménager toutes les puissances latentes de l'humanité, pour favoriser leur développement, pour préparer leur suprématie.

Nous avons vu que deux nécessités en découlent: l'obligation de lutter contre tout ce qui met la vie en péril, et celle de travailler à tout ce qui peut assurer la vie du plus grand nombre.

Lutter contre tout ce qui met la vie en péril, c'est combattre l'oppression d'un peuple par un autre, les massacres, les actes de barbarie, les famines, les épidémies, les vices, la dépopulation.

Travailler à ce qui peut assurer la vie du plus grand nombre, c'est retirer de l'occupation et de l'exploitation des terres le maximum de richesses durables.

Ces deux obligations se traduisent en colonisation par des efforts de pacification, d'assainissement et de travaux publics. Pour apprécier l'œuvre colonisatrice d'une nation, il faudra donc se demander, dans chaque cas particulier : Quels résultats ont été obtenus dans la lutte contre ce qui met la vie en péril, dans les efforts pour assainir le pays, pour en chasser les fléaux? Quels autres résul-

Digitized by Google

tats ont été obtenus dans l'exploitation des terres, dans les travaux susceptibles d'augmenter la richesse en vue du bien-être matériel des populations locales, aussi bien que de toutes celles qui entrent en échange avec elles? C'est de la valeur de ces résultats que dépend la valeur de la colonisation; tout le reste est secondaire ou parfois néfaste. Il faut que les peuples, renonçant progressivement à tout égoïsme national excessif, comme à toute philanthropie hypocrite ou sentimentale, puissent s'inspirer d'une conscience éclairée des intérêts de l'humanité. Pas d'intervention superflue; pas de prosélytisme funeste. A chaque peuple ses mœurs; à chaque nation le soin de sauvegarder ses droits; mais à tous le devoir de s'entr'aider pour favoriser l'épanouissement de la vie, par des mesures sanitaires et économiques.

Telles sont, d'après nous, les bases d'une morale internationale coloniale. Elles se réduisent à peu. Il ne faut pas espérer faire mieux dans les relations de peuple à peuple, pour lesquelles il n'existe pas de sanction, que dans celles d'homme à homme, sanctionnées, d'ailleurs souvent injustement, par la force publique. Mais il est bon que l'on puisse recourir à des principes clairs et à des bases solides, toutes les fois que le permet l'équilibre des forces, des intérêts et des passions en présence.

PIERRE MA.

Digitized by Google

DOUDOU

HISTOIRE ROMANESQUE

CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE [1]

XIV

— Il y avait, voilà des années et des années, un petit garçon qui s'appelait, comme moi, Frédéric. Son père possédait une grande verrerie en Bohême, et c'était un homme riche et violent. Il était excellent dans le fond, mais passionné de nouveautés et follement épris d'inventions extraordinaires. Il gaspilla une fortune considérable et ruina une entreprise ancienne et florissante. Frédéric avait cinq ans lorsqu'il perdit sa mère. Il se souvenait de son visage très pâle, où brillaient deux yeux clairs. A l'heure du crépuscule, elle s'approchait parfois de l'enfant et le serrait dans ses bras si brusquement et si fort qu'il avait peur. Voulait-elle se raccrocher comme une noyée à ce rameau débile, ou voulait-elle protéger cette existence contre la destinée ?

Elle était malheureuse, profondément malheureuse, et Frédéric ne connut jamais le secret de sa douleur. Elle

[1] Pour les quatre premières parties, voir les livraisons de juin à septembre.

Digitized by Google

mourut un soir subitement, comme une veilleuse éteinte par une bourasque. Elle ferma ses yeux effarés sans avoir dit à son mari, à son fils, la parole attendue. Elle s'enfuit sans un regret, sans un adieu, comme une mendiante farouche dont la prière chuchotée dans la nuit n'a pas été écoutée.

» Frédéric connut alors les longues journées stériles dans la maison vide. Cette grande douleur, au lieu de les unir, avait dressé un mur entre lui et son père. Son père s'enferma dans son laboratoire. Il en ressortait, le soir, le front barré d'une ride obstinée. Les repas étaient brefs et taciturnes, sans un instant de détente et d'intimité. Le démon de l'invention possédait tout entier cet homme têtu et peu sociable. Il accordait à l'enfant une affection distraite et il lui parlait comme à un homme de choses trop difficiles, trop abstraites pour une intelligence d'enfant. Frédéric craignait de l'offenser par son ignorance, et il redoutait d'entendre les formules de chimie et d'algèbre, dont le son était mystérieux comme le sens. Il épuisait sa vitalité contenue en lectures désordonnées, en rêveries fiévreuses, et sans douceur. Frédéric avait soif de tendresse et n'en rencontrait point autour de lui. Il s'étiolait comme une fleur sans soleil. Tu ne connais pas cette tristesse, mon enfant. Une sollicitude affectueuse adoucit ton apprentissage de la vie. Tu ne sais pas la sécheresse des premiers chagrins solitaires. Une enfance sans mère est une lande aride. »

La solicitude maternelle s'exprimait bien souvent pour Doudou en paroles acerbes et en taloches. Bien souvent, surtout dans ses heures de pénitence, il avait envié l'isolement de Robinson dans son île, et formé des vœux impies. Il ne le dit point. Il comprit confusément l'inanité de ces révoltes à fleur de derme, et il

Digitized by Google

sentit en lui la fraîcheur d'une grande affection voilée. Il se vit un instant orphelin et quelque chose picota sa paupière. Il baissa les yeux. Le vieillard reprit :

— Frédéric ne trouvait de vrai plaisir que dans l'usine. Les ouvriers l'accueillaient volontiers et ils soufflaient pour lui d'éblouissantes fleurs de verre et des bêtes fantastiques. Il apprit avec eux à façonner la matière en fusion et à modeler de son souffle des formes régulières ou capricieuses. Ces hommes rudes l'aidaient patiemment dans ses premiers essais et surveillaient leur langage pour ne pas blesser ses oreilles chastes. Ils l'aimaient, et ils lui donnèrent les premières leçons d'abnégation fraternelle. Ils avaient conscience de son abandon, ayant chez eux des enfants au rire joyeux, et ils lisaient peut-être dans ce visage trop sérieux l'inquiétude de son avenir.

— Est-ce que Frédéric n'allait pas au collège ? demanda Doudou avec intérêt.

— Non, mon enfant. Il avait auprès de lui un précepteur, un brave homme pédant et borné qui ne lui enseigna pas grand'chose. La vraie instruction, du reste, est le fruit d'un effort personnel.

— Et il n'avait point d'amis ? demanda encore Doudou.

— Non, il était seul, tout seul. Aussi tu comprends quelle joie ce fut pour lui quand il rencontra chez des parents sa cousine Bettina.

Il se tut un instant et répéta doucement :

— Bettina !... Ah ! qu'elle était jolie ! Elle avait l'air d'une petite fée, avec ses cheveux dorés et son teint de blé mûr. Elle n'avait que dix ans et lui en avait treize. Comme Frédéric, elle avait une âme puérile et mûrie avant l'âge. Le calme regard de ses yeux trop clairs

Digitized by Google

étonnait ; il était émouvant au delà de toute expression. Il y avait en lui le mystère des destinées brèves et douloureuses.

» Ils furent tout de suite un couple d'amis. Comme Frédéric, Bettina avait la passion des grands bois et des fleurs sauvages. On les laissait courir dans les champs à leur guise et l'on confiait à Frédéric, comme à un grand frère, sa mignonne petite cousine. Ils s'entendaient merveilleusement.

» Parmi les mille jeux paisibles suggérés par leur fantaisie, ils aimaient par-dessus tout ce qu'ils avaient appelé : l'île de la mort. Ils cueillaient dans les blés, au bord des routes, des gerbes de coquelicots, Bettina rabattait délicatement les pétales de sang, elle les nouait d'une herbe et la fleur était transformée en une princesse en robe d'écarlate, avec une tête verte et une collerette de soie noire ; ou bien, entr'ouvrant les boutons, elle déplissait avec des soins infinis la robe de soie rose ou blanche, enclose dans cette coque verte comme les robes de Peau d'Ane dans une coquille de noix. Elle enfonçait sur un fragment de tige rigide la graine renflée d'un petit diadème. Elle armait ces princes improvisés d'un fétu de paille ou d'une graminée, et c'étaient les acteurs d'un grand drame d'aventure et d'amour. »

— Je sais, interrompit gravement Doudou, j'en ai aussi fait.

— Elle mettait dans son tablier tous ces héros et ces frêles héroïnes, et avec Frédéric, ils s'installaient auprès d'une vieille fontaine rustique creusée dans un tronc d'arbre. Les noisetiers et les frênes lui faisaient un dais de verdure ondoyante. Il y avait dans cette fontaine un vieux tuyau de fer qui servait de trop-plein. Sur cette prise d'eau, ils mettaient en équilibre une boîte de fer-


Digitized by Google

blanc, une vieille boîte de conserves. Ils édifiaient là-dessus, avec mille précautions, car ce plancher basculait facilement, une montagne de sable et de gravier. Ils l'embellissaient d'un côté de feuilles et de branchages; sur l'autre rive, la pente de cailloux figurait une falaise désolée habitée par une méchante sorcière. Et c'était l'île de la mort.

» La princesse Rosalinde et ses suivantes coquelicots se promenaient dans les parages de cette île néfaste sur un petit torpilleur de fer-blanc. Elle devenait la captive et l'esclave de la méchante sorcière. Alors le prince Florestan entreprenait une croisade avec ses chevaliers. Il armait à son tour le torpilleur de fer-blanc, et, poussé par la main de Frédéric, il se jetait d'un élan magnifique contre le périlleux récif. C'était vraiment une seconde tragique. Il arrivait que le vaisseau, au lieu de culbuter l'obstacle, chavirait lui-même et disparaissait dans les vagues furieuses du bassin. Alors il fallait repêcher l'infortuné prince et sa suite, et risquer un bras nu au fond de la fontaine pour retirer la piteuse carcasse pleine d'eau. Et l'on repartait pour une conquête nouvelle. Cette fois, le vaisseau bien dirigé ébranlait de sa proue la base de l'île enchantée. La boîte de Chicago dégringolait du trop-plein, et avec elle la montagne de sable, les forêts d'herbe, les rochers de gravier et la sorcière, tout s'engouffrait dans un Maëlstrom terrible, où le navire manquait lui-même de périr. La princesse Rosalinde et ses suivantes ne tardaient pas à remonter du fond de l'abîme, parmi les brindilles et les fétus. Le prince leur portait vivement secours, tandis que la sorcière se noyait misérablement, violette de rage. C'étaient des fêtes et des mariages à n'en plus finir sur les deux rives de la fontaine. Et les enfants étaient sévèrement grondés en

Digitized by Google

rentrant, parce qu'ils rapportaient des tabliers inondés et des visages radieux.

— C'était un bien joli jeu, dit Doudou avec conviction.

— La lecture assidue des vieux contes le leur avait peut-être suggéré, ou plutôt ce besoin instinctif de forger des chimères. Ils y attachaient, d'ailleurs, une signification un peu obscure, mais profonde. Ils avaient créé en riant le symbole amer de leur vie.

» Mais ce bonheur ne dura pas longtemps. Bettina retourna chez elle. La veille de son départ, Frédéric lui remit, avec mystère, un petit paquet soigneusement enveloppé. Elle défit impatiemment le papier de soie. Le petit navire de verre, celui-ci même, brillait dans sa main; elle eut un cri de surprise et de joie. Il lui dit simplement :

» — C'est moi qui l'ai fait. Il m'a coûté bien de la peine. Regarde les cordages, j'ai bien failli les casser cent fois. Mais j'ai voulu que tu emportes un souvenir de Florestan et de son navire.

» Elle répétait :

» — Tu l'as fait pour moi, tu l'as fait pour moi ! Je resterai toujours ta Rosalinde.

» Ils s'embrassèrent. Ils jurèrent en pleurant d'être plus tard mari et femme. Mais le temps efface les serments d'enfance comme les autres. Elle partit et Frédéric fut de nouveau seul dans la vie. Tu sais maintenant, Doudou, l'histoire du navire de verre. »

— Et puis ? demanda calmement Doudou.

— Comment, et puis ? N'es-tu pas content ? N'est-ce pas une belle histoire ?

— Oui, répondit l'enfant, mais elle n'est pas finie et elle n'est pas triste du tout. Est-ce qu'il a épousé Bettina, le petit Frédéric ?

Digitized by Google

Le vieillard réfléchit :

— La vie, mon enfant, n'est pas une habile romancière. Elle n'agence pas les événements tristes ou joyeux au gré de ceux qui l'étudient. Elle est illogique ou monotone, et la trame des événements et des faits ne s'ourdit pas selon le caprice du tisserand. Il n'y a ni conte, ni histoire dont l'intrigue obéisse aux règles déterminées par la raison. Mon récit n'a point de suite parce qu'il est véridique. A quoi bon t'attrister par un dénouement de roman ? Les regrets et les deuils s'y enchevêtrent comme les immortelles et les pensées d'une couronne funéraire. Tu en sais assez, mon enfant.

Mais ces considérations ne satisfaisaient point la curiosité de Doudou. Il voulait connaître la fin de l'histoire. Sa voix se fit caressante comme une petite flûte et il supplia son vieil ami :

— Je vous en prie, monsieur Frédéric, racontez-moi la fin de l'histoire. Frédéric s'est-il marié avec sa cousine ?

— Non, mon enfant. Quelque temps après, le malheur s'abattit sur sa petite existence recluse. On trouva un matin son père foudroyé dans le laboratoire. Oh ! la paix divine de ce visage,. toujours contracté par la recherche de l'absolu !

Il se tut. Doudou impressionné, demanda à voix basse :

— Et puis ?

— Et puis sont venues les années d'étude et de solitude, à Vienne et en Allemagne. Un jour, la mort d'une parente éloignée mit Frédéric à la tête d'une grande fortune. Il se jeta dans de furieuses dissipations, suivies de réveils atroces, et de dégoûts inexprimables. Il ne songeait plus à Bettina.

Digitized by Google

— Est-ce qu'il l'a revue ?

— Oui, hélas ! Une fois même, il passa quelques jours auprès d'elle, dans son château de Carinthie. Mais il s'ennuya chez elle. Je le dis à sa honte, il s'ennuya. Mais à la gare, au moment de l'irrévocable séparation, Bettina tendit ses lèvres à Frédéric. Oh ! le parfum de ce baiser au travers de sa voilette, cet unique baiser dans lequel, tout entière, elle s'est donnée ! Pourquoi ne suis-je pas resté ? Je n'ai été qu'un lâche.... qu'un lâche !

Deux larmes coulèrent sur ses joues et il se tut. Doudou le regardait avec stupeur. C'était donc lui le petit Frédéric. Son vieil ami avait eu une jeunesse, et cette histoire était la sienne. Il n'osait plus l'interroger maintenant.

Le vieillard reprit brusquement :

— Quelques mois plus tard, un scandale éclatant me forçait à quitter Vienne. Je me suis amusé, désespérément amusé, à Paris et à Londres. Chaque jour, je sentais plus amèrement l'agitation stérile de cette vie. Alors, un matin, est venue de Davos la lettre bordée de noir, la lettre mensongère.... Ah ! pourquoi, pourquoi ne pouvons-nous pas recommencer notre vie ?

Il cacha son visage dans ses mains et sanglota. Doudou courut à lui. Il lui passa autour du cou ses petits bras et ils mêlèrent leurs larmes.

L'enfant chuchota :

— Bettina est morte, dites, monsieur Frédéric, elle est morte ?

Le vieillard fixa soudain sur Doudou le regard fixe de ses yeux humides. Il répéta d'une voix âpre :

— Morte, Bettina, qui a dit cela ?

Doudou tressaillit, le visage de M. Frédéric s'adoucit ; il sourit avec une tendresse désolée et dit :


Digitized by Google

— J'ai gardé comme une relique ce petit navire qu'elle m'a légué. Il m'a conduit dans le havre du bon repos, dans le port de la paix intérieure. Maintenant, je suis un homme heureux.

La nuit tendait ses stores aux fenêtres. Il ajouta :

— Je me suis oublié aux souvenirs de mon passé, comme le soleil couchant s'attarde aux belles cimes lointaines. Pardonne-moi, petit ami, de t'avoir associé au secret douloureux de ma vie. La prochaine fois tu sauras tout. Tu comprendras, parce que tu aimes.

Doudou rappela à M. Frédéric l'invitation de ses amis. Il partit en essuyant ses yeux avec soin, pour effacer la rougeur indiscrète de ses larmes. Il éprouvait pour son grand ami un respect presque filial. L'âme impressionnable de l'enfant, si fermée et si dure aux souffrances réelles qu'elle voit, s'émeut étrangement au récit d'une douleur, même imaginaire.

Il esquiva tant bien que mal l'inévitable interrogatoire. L'honneur fait à Riquet et à Frédi surprit beaucoup Mme Gomme. Sigismond vit dans cette politesse l'occasion de raccommoder Aurélie avec ses amies. Ces dames ne se saluaient plus dans la rue. Mme Gomme se résigna à faire les premiers pas vers une réconciliation, et à être, comme elle disait, victime une fois de plus de son bon cœur.

Doudou ne révéla pas même à Fanny l'histoire de Bettina et sa découverte dans la chambre rose. L'instinct, plus que l'expérience, l'avertit qu'un secret confié est un secret perdu. Il s'était juré de ne plus parler étourdiment, puisque sa franchise était accueillie par des remontrances ou des doutes plus humiliants encore. Il s'était promis de ne rien dire ; il ne dit rien. Il n'est pire têtu qu'un rêveur.

Digitized by Google

XV

Huit jours plus tard, il y eut un grand remue-ménage à la pharmacie. Mme Gomme avait porté chez ses amies, avec le pardon des offenses, l'invitation faite au nom de Doudou par M. le baron. Elle avait convié les mères à accompagner leurs fils, et Mlle Prudhon n'avait pas été oubliée. Mme Gomme avait dit à Mme Meyer et à Mme Chauvet :

— Vous m'amènerez votre fils à deux heures ; il ira avec Jean chez M. le baron. Fanny les conduira, et nous attendrons leur retour à la pharmacie.

Chez Mlle Rosalie, elle s'était exprimée avec une simplicité cordiale :

— Je compte sur vous jeudi prochain, ma chère amie.

Ces dames admirèrent beaucoup la conduite de Mme Gomme. Elles se reprochèrent presque d'avoir décrié son caractère ; et elles ne lui gardèrent plus rancune de l'offense qu'elles lui avaient faite. Leur amitié, un peu décatie, en fut réapprêtée.

Tout le monde fut ponctuel au rendez-vous ; un quart d'heure après l'heure fixée, la famille Chauvet et la famille Meyer se rencontraient à la porte de la pharmacie. Sigismond avait prié secrètement M. Chauvet et M. Meyer d'accompagner leurs femmes. Ce fut une surprise fort agréable pour tous. Le ventre à breloques de M. Chauvet tendait, comme une boule à repriser, un gilet clair et un pantalon plus plissé qu'un accordéon. M. Chauvet le portait majestueusement devant lui comme un reliquaire, et il tablait sur lui de grandes ambitions politiques. Sa grosse face mal cuite dénotait la

Digitized by Google

vigueur d'un sang lourd, l'amour des caves fraîches et des cafés enfumés. Son cou de maroquin débordait d'un col rabattu très bas, de coupe démocratique. Toute sa personne solennelle était ridicule et sympathique. M. Meyer, le professeur d'allemand, formait avec lui un vivant contraste : long, sec, pâle, verdâtre même, il drapait dans un redingote étriquée sa maigreur physique et intellectuelle. Cette maigreur était aux yeux de sa femme le signe d'une grande distinction. Il ajoutait à la disgrâce des pantalons trop courts la gaucherie des manches trop longues. Ses cheveux noirs et hérissés, qui mangeaient avec une barbe irrégulière un visage chagrin, lui avaient valu, au collège, le surnom de balai, ou de tête-de-loup. Il parlait peu, mais en termes choisis et peu usités. Dans sa bouche, le pédantisme avait toujours été naturel.

Le petit salon de la pharmacie fut semblable à une foire. Riquet et Frédi se rengorgaient, frisés, cirés et pomponnés par leurs mères, tels des chiens savants avant la représentation. Les cheveux de Frédi, collés sur son crâne étroit, protestaient contre la pommade. Riquet avait mis pour l'occasion son premier pantalon long. Il était très fier de ces étuis où ses jambes étaient gênées. Les trois héros du jour comprenaient l'importance de leur rôle et l'éclat inusité de leur costume. Ils plastronnaient déjà, avec le naïf cabotinage de l'enfance.

Ces messieurs causèrent de politique. M. Chauvet s'échauffa en parlant des manœuvres souterraines des conservateurs. Il fréquentait chaque soir les réunions publiques, où sa plantureuse bonhomie lui assurait, dès le premier verre, une grosse popularité. Son éloquence pâteuse captivait les foules par ces grands mots de la rhétorique civique dont le sens vague semble contenir

Digitized by Google

une idée généreuse. Cet homme riche inspirait confiance aux ouvriers, en dénonçant les méfaits du capital. Son élection comme syndic était donc assurée. Il dit :

— Quand nous serons au pouvoir, il faudra que cette affaire de la maison Banderel s'éclaircisse.

Ces paroles réveillèrent l'attention capricieuse des dames.

Mlle Prudhon s'écria étourdiment :

— Ne pourrait-on pas employer ces enfants à faire la police chez le baron ?

Ils lui en voulurent tous d'avoir exprimé si franchement leur pensée secrète. Mme Gomme dit :

— Rosalie, vous n'y songez pas !

M. Meyer esquissa un geste de réprobation et Sigismond regarda avec inquiétude du côté des enfants. Mais, retirés dans un coin, ils se disputaient avec délices. Ils n'avaient rien entendu, semblait-il. M. Chauvet dit sévèrement :

— Ce serait un moyen bien indigne d'un pays de liberté comme le nôtre.

La papetière ne voulut pas avoir tort :

— Liberté soit, mais la moralité avant tout. N'êtes-vous pas de mon avis ?

Les dames, prises à partie, appuyèrent le champion de la vertu. M. Meyer doucha leur enthousiasme de quelques sentences définitives comme des exemples de grammaire :

— L'indiscrétion est l'antichambre de l'indélicatesse. L'âme enfantine, cette sensitive, ne doit pas être flétrie par le contact prématuré de certains faits réprouvés par la morale. Ne mêlez pas la curiosité de ces enfants au secret de M. le baron de Schönau.

Les avis de cet intellectuel étaient toujours écoutés. Un professeur n'est-il pas un pasteur laïque ? Mme Meyer

Digitized by Google

coula à son mari un long regard d'admiration. On s'avisa qu'il était temps d'expédier les enfants, et ils défilèrent pour l'inspection maternelle. Ce furent mille recommandations, supposant chez ces moutards endimanchés des ruses et des instincts diaboliques. Ils y prêtèrent une oreille blasée et distraite. L'escadron s'ébranla sous les ordres de Fanny, tandis que les invités de Mme Gomme agitaient les graves problèmes de la cuisine parlementaire et domestique.

Les récits de Doudou avaient impressionné Riquet et Frédi, beaucoup plus que les leçons de leurs mères. Ils marchaient sans mot dire dans la rue, et leur cœur battit très fort lorsque Fanny sonna à la porte de M. Frédéric. Lisbeth, l'air plus bourru que jamais, leur dit :

— Monsieur n'est pas à la maison.

Leurs nez s'allongèrent. Doudou parla pour tous :

— Mais, Lisbeth, M. Frédéric nous avait invités pour aujourd'hui.

Lisbeth maugréa :

— Monsieur est sorti. Il n'a donné aucun ordre.

Fanny voulait remmener tout le monde, mais Doudou sentit dans sa poche la bille de Frédi qui lui pesait sur la cuisse. Il insista :

— Nous attendrons M. Frédéric dans le corridor.

Lisbeth eut pitié de son favori :

— Allons, entrez, puisque vous êtes attendus.

Et elle dit à Fanny :

— Je les renverrai si monsieur a oublié cette invitation et rentre trop tard.

Les trois enfants respirèrent lorsque Lisbeth les eut introduits dans le grand vestibule, et lorsqu'ils entendirent les pas de Fanny s'éloigner dans l'escalier.

La vieille bonne songea que seule la chambre rose

Digitized by Google

était chauffée. Elle les fit entrer. Elle s'assura que toutes les portes étaient bien fermées, et elle leur recommanda d'être sages et de ne pas aller dans le laboratoire. Elle restait près d'eux dans la cuisine, d'où elle pouvait les surveiller.

Les trois petits garçons sentirent bientôt des fourmis leur grimper aux jambes. La vie bouillonne dans les mioches de dix ans, comme l'acide carbonique dans les siphons d'eau de seltz, disait volontiers Sigismond. Ils firent l'inspection de la chambre, puis la fenêtre les attira. Un porc qui glapissait dans un char de boucher les intéressa un instant. Doudou parla en levant le doigt :

— C'est là-haut que demeure Tâtâ.

Riquet renifla avec dédain :

— Une gamine des rues !

Doudou fut vivement indigné :

— Elle est très forte en arithmétique.

Frédi fit à son tour la petite bouche :

— Oui, pour l'école primaire !

Doudou, vexé dans ses amitiés, répondit :

— Vous n'êtes pas déjà si forts. C'est Bolomet qui me l'a dit.

La dispute s'envenima et les voix s'élevèrent. Tout à coup, Doudou s'écria :

— Chut, elle pourrait nous entendre !

— Qui ? demanda Riquet intrigué.

— La dame dont ils ont parlé tout à l'heure. Elle est là à côté, je l'ai vue. Elle dormait dans un grand fauteuil. Je crois qu'elle est malade.

Riquet s'élança vers la porte et mit la main sur le loquet en disant :

— Je veux la voir.


Digitized by Google

Doudou le retint et lui cria avec angoisse:

— Ne fais pas ça, Riquet. Tu n'es pas chez toi.

Il le saisit par le bras. Dans la lutte, Riquet fit jouer le bec-de-canne et la porte s'ouvrit. Ils se turent et leurs cœurs sonnèrent la charge.

La dame reposait comme l'autre jour dans sa bergère. Ses cheveux blonds la noyaient de leurs flots dorés. Elle dormait. Elle était si immobile que sans l'éclat de son teint, sans la grâce de toute sa personne, on l'eût prise pour une morte.

Un craquement du plancher fit tressaillir les indiscrets. Ils entendirent Lisbeth laver à grande eau sa cuisine. Ce bruit familier les rassura et Riquet pénétra dans la chambre. Frédi et Doudou ne purent résister à leur propre curiosité. Ils marchaient sur la pointe du pied, lentement, comme trois chats se glissent dans un buisson où chante un merle. Ce sommeil était redoutable pour eux comme la maladie. Ils ne percevaient pas le gémissement léger qui trahit la vie chez les personnes endormies.

Soudain, Doudou, cédant à un besoin invincible d'éternuer, s'ébroua comme un poulain. Riquet et Frédi avaient fait volte-face en toute hâte. Doudou se trouva seul et très penaud à côté de la dormeuse. Mais elle n'avait fait aucun mouvement. Sa tête s'inclinait toujours sur son épaule et ses bras coulaient inertes le long de son corps. Ses paupières mêmes n'avaient pas tressailli. Maman Rosselet, si sourde qu'elle fût, sursautait aux éternuements de Doudou.

Il regarda l'inconnue avec stupeur. Il crut qu'elle « faisait semblant », pour se moquer de lui. Puis il se souvint de Puck, le chat de verre, et des choses étranges entrevues là-haut, dans les chambres fermées. Il s'approcha

Digitized by Google

du fauteuil et, doucement, il effleura la main diaphane de la jeune fille. Elle était froide et lisse comme un métal. Doudou comprit tout.

Sa surprise fut si vive qu'il éclata de rire. Ce rire lumineux, retentissant, eût déridé une pierre. Riquet et Frédi accoururent. Doudou ne pouvait parler, tant il riait. Il finit par dire:

— Grandes bêtes, c'est une poupée de verre!

Ils se convainquirent, en la touchant, de sa vraie nature et ils éclatèrent de rire à leur tour. Riquet gardait rancune à la dormeuse de la peur qu'elle lui avait inspirée. Il la secoua rudement.

— Hé! réveille-toi, paresseuse!

Brusquement elle ouvrit les yeux....

Mon Dieu, mon Dieu, qu'allait-elle leur dire? Ses yeux, d'un bleu profond, fixaient sur eux un regard lourd de reproches. Ils attendaient avec épouvante le son de sa voix inconnue. Mais ses lèvres restèrent figées dans leur silencieux sourire. Ils baissèrent la tête, gênés par ce regard. Doudou chuchota:

— M. Frédéric a fait bien d'autres choses. Je vous assure qu'elle est en verre. Allons-nous en.

Riquet et Frédi s'entêtaient à rester. Doudou insista:

— Allons-nous en. Si M. Frédéric nous trouvait là! Venez, j'entends quelqu'un.

Ils écoutèrent anxieux et indécis. Mais, au loin, la brosse froissait rageusement le carrelage. Doudou dit plaintivement:

— Allons-nous en. Nous serons punis. Que fais-tu, Riquet?

Riquet s'était avisé d'un jeu nouveau. Le fauteuil était muni de roulettes en caoutchouc. Il se déplaçait

Digitized by Google

facilement, sans bruit. Riquet promenait la poupée, comme un paralytique dans sa petite voiture. Frédi ricanait de plaisir, mais il s'était rapproché de la porte pour prévenir toute arrivée subite. Doudou fut indigné. L'inconnue semblait lui demander grâce de ses yeux fixes et suppliants. Doudou saisit Riquet par son habit en lui criant:

— Arrête!

Riquait riait, enchanté de son invention:

— Lâche-moi, Doudou, tu vas me déchirer.

Doudou s'était suspendu à l'habit de Riquet. Il tira si bien que l'habit neuf céda en craquant. Riquet se retourna blême de colère:

— Ah! c'est comme ça, c'est comme ça!

Il abandonna sa victime et tomba à poings fermés sur Doudou, qui le prit aux cheveux. Une lutte silencieuse s'engagea. Frédi criait qu'on n'entendait plus de bruit dans la cuisine, et il saisit Doudou par derrière pour lui faire lâcher prise. Riquet profita de cet avantage. Il allongea à son adversaire un coup terrible. Doudou trébucha. Il chercha un point d'appui et sa main rencontra le bras du fauteuil. La secousse fut violente. Le siège s'inclina, oscilla une seconde et, lourdement, la dame de verre tomba. Avec le cri strident du cristal qui se brise, elle se pulvérisa sur le sol.

XVI

Une voix effrayante réveilla les trois malheureux enfants de cet affreux cauchemar:

— Bettina!

M. Frédéric avait bondi dans la chambre. Il prit dans ses bras la chose sans nom et il cria de nouveau:

Digitized by Google

— Bettina!

Un long sanglot déchira sa poitrine. Il appuyait cette loque informe contre son cœur. Qu'allait-il se passer encore? Les enfants restaient stupides d'épouvante. Le vieillard les aperçut. Ses yeux flambèrent et il rugit:

— Assassins! assassins! Vous l'avez tuée. Ils t'ont tuée, Bettina, si pure, si charmante, plus innocente que leur jeunesse! Ils t'ont tuée. Qui de vous a fait cela?

Ils se turent. Leurs cœurs battaient à éclater. Il répéta sa question d'une voix tonnante:

— Qui de vous a fait cela?

Frédi et Riquet répondirent d'un seul mouvement:

— C'est Doudou. Grâce! ne nous faites pas de mal. Ce n'est pas nous.

Il les regarda avec égarement. Doudou était tombé à genoux. Il sanglotait; il ratissait ses cheveux de ses doigts crispés, en répétant:

— C'est moi, oui, c'est moi, bon monsieur Frédéric. C'est moi qui l'ai tuée.

M. Frédéric le regarda avec horreur. Doudou continuait à s'accuser avec des hoquets:

— C'est ma faute. Je ne voulais pas. Ah! si j'avais su que c'était Bettina!

Le vieillard sortit de son silence terrible. Il répéta:

— Bettina!

Il étreignit dans ses bras ce corps disloqué et il parla tout doucement comme on parle à un enfant malade:

— Bettina, ma douce bien-aimée, que leur avais-tu fait? Tu dormais si paisible, si inoffensive. Tu étais venue à moi dans la nef de cristal et, passagère silencieuse, tu avais abordé dans mes eaux solitaires. Tu étais plus discrète et plus pacifique qu'un rêve, et ils t'ont brisée! Ils ont, pour la seconde fois, tué ma Bettina!

Digitized by Google

La chambre était pleine de sanglots étouffés. La colère du vieillard s'assourdit comme la douleur humaine s'apaise au bruit des fontaines. Il eut pitié de leur repentir sincère. Il dit à Doudou :

— Pauvre petit ami, toi que j'ai tant aimé, pourquoi es-tu l'auteur de ce malheur abominable? Dis-moi, Doudou, pourquoi as-tu fait cela?

Doudou sanglota:

— Pardon, monsieur Frédéric. J'ai glissé, j'ai voulu me raccrocher, alors elle est tombée avec moi. Pardon, pardon!

Le vieillard continuait très tristement:

— Tu te souviens du petit Frédéric; Bettina était toute sa vie. J'ai travaillé pendant des années, des années, et j'ai recueilli son âme comme un parfum de fleur dans un flacon de cristal. J'ai accompli un miracle. Pour toi, Bettina, j'ai retrouvé le secret qui dort dans les anciennes formules. Le secret! Qui d'autre l'a possédé? Et voilà ce qu'ils en ont fait!

Il prit dans sa main la poussière de diamant répandue sur le sol. Il la laissa couler comme le sable d'une clepsydre. Doudou voilait sa figure de ses deux mains pour cacher sa honte. Le vieillard le regarda fixement et murmura:

— Est-il vraiment coupable? Personne n'a-t-il armé ces mains qui n'étaient pas criminelles? Je devine la curiosité et la malignité d'ennemis bien plus redoutables.

Il se tut. Riquet et Frédi le surveillaient d'un regard en dessous, prêts à s'enfuir s'il faisait mine de lever la main sur eux. Doudou pleurait silencieusement et tout son corps était secoué par des hoquets muets. La colère du vieillard éclata de nouveau en paroles violentes:

— Petites villes, petites villes, voici votre œuvre!

Digitized by Google

Terres ingrates où ne poussent que les petites vertus et les talents bavards, de quelle haine, vous les médiocres, ne poursuivez-vous pas tout ce qui s'élève, tout ce qui domine! Quel mépris, quelles tracasseries pour ceux que vous ne pouvez comprendre! Fourmis unies seulement pour faire la guerre, vous vous acharnez après la noble proie. Petites villes, la vertu et le vice sont à l'étroit dans vos murs. Vous devriez être les cellules silencieuses où les grandes pensées s'élaborent; vous êtes des caveaux humides où les idées moisissent. La simplicité, la solidarité, l'amour devraient habiter vos maisons claires et douces, et vous n'êtes que nids de guêpes pleins de discordes, d'avarice, de cancans, de jalousies et d'ambitions mesquines. L'effort solitaire des grands initiés est suspect à vos yeux. Petites villes, ce qu'il vous faut, c'est la médiocrité!

Les enfants écoutaient sans comprendre. Ils se rassuraient un peu; l'orage s'était détourné de leurs têtes. Le vieillard reprit d'un ton découragé et las, plus douloureux que ses éclats de voix:

— Je savais tout cela en venant ici. Mais je fuyais les grandes villes, où l'homme est dur et la vie fiévreuse. Le silence de cette petite cité blanche m'avait séduit, comme un port de pêcheurs au bord d'une mer houleuse. Je savais toutes les attaques, toutes les misérables embûches auxquelles je serais en butte. Mes ennemis sont partout, et ils sont si puissants! Mais j'avais confiance.... En qui aurais-je confiance, maintenant, puisque toi, Doudou, toi....

Doudou balbutia faiblement :

— Nous n'avons pas fait exprès, monsieur Frédérlc.

Le vieillard caressa les cheveux de l'enfant, comme il le faisait autrefois :

Digitized by Google

— Mon pauvre enfant, je le crois. Hélas! quelle cruelle leçon vous avez donnée à un vieillard! Je vivais de chimères et de rêves. Vous les avez brisés, vous les avez brisés!

Sa main s'arrêta et frémit dans les boucles dorées:

— Ce sera éternellement ainsi. Les feuilles nouvelles font tomber les feuilles mortes. Cela est nécessaire. Une génération vient; elle brise et foule aux pieds l'idéal de son aînée. Il faut du nouveau, et on bâtit sur des ruines. Toujours la jeunesse sera victorieuse de la vieillesse caduque. Elle rit de ses illusions, comme vous avez ri de la mienne. Elle détruit le travail passionné de toute une vie, comme vous avez détruit le mien. Mais quel mal vous avait fait mon amie?

Riquet exprima brutalement sa pensée:

— Nous sommes bien fâchés, monsieur, d'avoir cassé votre mannequin.

Ce mot redressa le maniaque, comme si on l'eût frappé au cœur:

— Mannequin! Veux-tu te taire, malheureux! Mannequin! c'était une âme, une âme, entends-tu? Les voilà, les mannequins, petits êtres pétris de préjugés et d'idées fausses; vous n'êtes mus que par les ressorts de l'intérêt et des convenances. Et vous resterez des mannequins. On mettra dans votre main une pièce d'argent et vous changerez d'opinion comme de visage. Vous ferez éternellement le geste de mendiant ou de bouffon pour lequel vous avez été réglés. Allez-vous en. Laissez-moi pleurer. Laissez-moi!

Ils se glissèrent furtivement vers la porte. Doudou se ravisa au moment de sortir. Il courut au vieillard, et l'enlaçant de ses petits bras, il l'embrassa en pleurant. Il répétait tout bas:

Digitized by Google

— Pardon, pardon !

Le vieillard mêla ses larmes à celles de l'enfant. Il lui dit amèrement :

— Adieu, mon cher petit Doudou, adieu. Tu comprendras plus tard le mal que tu nous as fait à tous deux. N'oublie pas.... Je t'ai aimé, car toi aussi, tu étais une âme. Adieu.

Il lui fit signe de s'éloigner. Doudou s'enfuit en sanglotant.

La mine défaite des trois coupables, en entrant dans le salon de Mme Gomme, éveilla mille suppositions. Mais ils gardèrent un silence obstiné sur l'accident et l'on attribua à quelque espièglerie et aux remontrances du baron leur attitude étrange. Ils furent punis, ce qui ne les étonna guère, mais ils s'étaient concertés entre eux et jamais ils ne parlèrent. Doudou fut malade pendant plusieurs jours d'une émotion qu'il ne voulut jamais expliquer.

L'étonnement fut très grand à Piogre, lorsque la ville apprit le départ inopiné de l'étranger. Mais la victoire bruyante des radicaux faucha ce regain de curiosité. Les amies de Mme Gomme se lassèrent, elles-mêmes, de retourner un mystère insoluble. Les événements minuscules de leur vie bourgeoise ouvraient un champ nouveau à leurs rabâchages et à leurs études psychologiques.

Elles vieillirent et se conservèrent dans la saumure de leurs petites querelles domestiques et de leurs discussions morales. Mlle Milliquet seule a rendu au Seigneur une âme chargée de bonnes œuvres et d'années.

Tandis que Riquet Chauvet, emboîtant à grandes enjambées le pas de son père, mettait au service d'une cause rémunératrice un estomac solide et des convictions pratiques, Frédi est devenu pasteur.


Digitized by Google

Doudou terminait ses études de médecine, lorsqu'il revit M. Frédéric. Souvent il avait pensé à son vieil ami et pleuré de sa curiosité et de sa maladresse. Il songeait à l'initiateur de son enfance avec une tristesse attendrie. Son intelligence s'était éveillée aux leçons du vieillard, et plus tard il s'était demandé comment ces enseignements si graves avaient pu s'associer au délire d'un malade. Il s'était enquis vainement de la nouvelle adresse du baron de Schönau. M. Frédéric avait disparu sans laisser de trace.

Le jeune homme visitait un jour, avec un des maîtres de la psychiatrie contemporaine, un asile particulier d'aliénés en Bavière. A la porte d'un pavillon, le professeur expliqua rapidement aux élèves le cas qu'il allait leur présenter :

— Délire systématique, lentement développé. Hérédité très chargée : son père avait la manie des inventions, la mère, une nerveuse. C'est une forme paisible, la mémoire n'est pas abolie, mais la dissociation des idées est complète. Il se souvient de son ancien métier de verrier et il croit avoir trouvé le secret d'Archimède.

Ils entrèrent dans le vestibule. L'infirmier se leva en dissimulant son journal et leur indiqua le préau. Au milieu du petit jardin fleuri, entouré de murs, il y avait un jet d'eau. Un vieillard regardait parmi les feuilles de nénuphar le jeu des poissons rouges. L'aliéniste l'aborda et d'une voix amicale lui demanda de ses nouvelles :

— Comment avez-vous dormi cette nuit, monsieur Archimède ?

Le vieillard se retourna. Le regard inexpressif de ces yeux pâles fut un choc douloureux pour le jeune homme. C'était M. Frédéric. Il avait vieilli, mais sauf cette lassitude inexprimable répandue sur ses traits ternes il était

Digitized by Google

à peine changé. Le vieillard sourit faiblement; il passa la main sur son front et il eut un geste découragé :

— Je vous remercie, mais je ne dors plus. Cette formule me tourmente. Regardez ces poissons rouges. Avez-vous remarqué le mouvement régulier de leurs ouïes ? Cela, c'est dans la règle. Mais voyez-vous ce frémissement subit des nageoires, cette évolution imprévue de tout leur corps ? L'imprévu, l'action spontanée, voilà la difficulté. J'y songe toujours, mais ceux qui m'ont enfermé crient toute la nuit pour m'empêcher de mettre de l'ordre dans mes idées. Ne pourriez-vous les faire taire, docteur ?

— Allons, ne vous fatiguez pas. Cet après-midi vous ferez un tour dans le parc, ou une promenade en voiture. Le grand air vous rendra le sommeil.

Le vieillard secoua la tête :

— A quoi bon ? Je ne veux pas sortir. Il y a tant de choses qui vivent et qui me regardent.

— Ne vous tourmentez pas. Ne réfléchissez pas trop. A bientôt.

Le professeur s'éloigna avec ses élèves. L'étudiant demanda à rester pour s'entretenir un instant avec le dément. Le vieillard et le jeune homme demeurèrent seuls ; l'infirmier avait repris la lecture de son journal. Doudou s'approcha du malade :

— Monsieur Frédéric, me reconnaissez-vous ?

Le vieillard le considéra d'un regard vague et secoua la tête en silence.

— Monsieur Frédéric, ne vous souvenez-vous pas de Doudou ?

La figure flétrie s'éclaira d'un sourire furtif, et la voix indifférente murmura :

— Oui.... Doudou.... quel charmant enfant ! Il est mort


Digitized by Google

il y a bien longtemps, et il s'est brisé comme verre. Oh! je m'en souviens trop bien. Pauvre petit garçon, il avait une âme délicieuse et fragile.

Des larmes montèrent aux yeux de l'étudiant. Il dit:

— Monsieur Frédéric, je suis Doudou.

Mais le vieillard souriait tristement:

— Je vous remercie, monsieur, de me parler de lui, je l'ai beaucoup pleuré. La princesse Rosalinde l'a entraîné avec elle dans les abîmes de la mer de cristal.

Le jeune homme répétait:

— Souvenez-vous de Puck, et de la promenade dans les prés, et de l'oiseau que vous m'avez façonné.

Le malade le regarda longuement, avec perplexité:

— Je me rappelle tout cela. Mais pourquoi me parlez-vous du passé? Nous traînons après nous les dépouilles de mille choses défuntes.... Voulez-vous connaître mon secret? Ne le répétez pas, car personne n'ose le dire. La mort, ce n'est pas l'immobilité et l'ombre du néant, nous la portons en nous-mêmes. La mort, c'est le passé.

Un cri aigu et désespéré monta au lointain, derrière les murs drapés de vigne vierge et de lierre. D'autres cris lui répondirent et aboyèrent comme une meute dans un chenil. Le vieillard changea de visage:

— Pardonnez-moi, il faut que je rentre. Quand ils crient comme ça, il faut que je me cache. Adieu, monsieur, vous porterez de ma part une couronne d'immortelles sur la tombe de Doudou. Adieu!

Il disparut. Doudou entrevit le drame farouche de la vie, et il pleura devant le spectre de son enfance.

RENÉ MORAX.

Digitized by Google

LA CRITIQUE SUISSE

LE DOYEN BRIDEL
et l'influence de l'école zuricoise dans la Suisse romande.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE[1]

III

L'ambition du doyen Bridel fut de jouer dans la Suisse romande le même rôle que Bodmer à Zurich : lui aussi veut fonder une littérature. Ses *Poésies helvétiennes* débutent en effet par un *Discours préliminaire sur la poésie nationale* qui a tout à fait l'allure d'un manifeste : on le pourrait intituler « défense et illustration de la poésie suisse. »

Bridel reprend l'*Art poétique* de Breitinger; mais, il faut l'avouer, il en rétrécit singulièrement les théories. La Suisse ne lui apparaît point, comme aux deux critiques zuricois, le refuge d'une race et d'une tradition; il n'en élargit point les frontières : au contraire, il les ferme de toutes parts; il ne voit guère dans l'histoire de son pays qu'un manuel de rhétorique ou plutôt qu'un recueil de thèmes. Pour lui, la poésie est une peinture;

[1] Pour la première partie, voir la livraison de septembre.

Digitized by Google

par conséquent, le poète doit décrire dans ce sens : on voit que le bon doyen fait du poème descriptif la seule forme artistique possible. Mais, — et voici en quoi il est intéressant, — ce qu'il demande à ce genre, c'est non seulement une suite de tableaux quelconques plus ou moins unis par un titre vague, mais la peinture exacte et pittoresque du pays, de ses mœurs et de ses paysages. « Le poète suisse, dit-il, ne présentera que les tableaux de la région qu'il habite. Il s'enfoncera dans les Alpes et se pénétrera de leur spectacle solennel et sublime ; » c'est le poème de Haller. Après avoir décrit les paysages, il fera revivre et agir les habitants, avec leurs mœurs séculaires et vêtus de leurs costumes pittoresques, non sous des « lambris dorés, » mais dans leurs vieux chalets enguirlandés de sentences. Ils seront grossiers même plutôt que de manquer de naturel ; mais, qu'ils parlent français, italien, allemand ou romanche, avant tout, ils seront Suisses : « Libres, ils parleront comme des hommes libres ; pauvres, mais tranquilles et sages, ils agiront comme des hommes vertueux ; » en un mot, ils seront des bergers de Gessner. Enfin, le poète s'inspirera de l'histoire, « moisson fertile » et qui « appelle les ouvriers : » il n'aura qu'à relire les *Chants suisses* de Lavater. Bridel partage également l'admiration de Bodmer pour Milton et la poésie anglaise. Malheureusement, si, par patriotisme, il reconnaît des maîtres dans les poètes de la Suisse allemande, il ne voit dans les écrivains anglais que des rivaux. Il veut entrer en lice avec ces derniers, non point en produisant des œuvres originales, indépendantes, mais en les imitant, ou plutôt en les adaptant purement ou simplement : ainsi nous aurons des *Saisons des Alpes*, opposées à Thomson, des *Nuits des Alpes* à Young, une églogue

Digitized by Google

nationale, une romance nationale. Si nous nous arrêtons à cette dernière, nous serons étonnés d'y retrouver, transformée, défigurée, affadie, la poésie des Minnesingers et des trouvères anglais, des *Songs* de Burns et des *Lieder* de Gœthe. Disons, pour excuser Bridel, qu'à l'époque où il écrivait sa préface, il ne connaissait pas encore la Suisse allemande: l'écho de sa chanson populaire ne lui était parvenu qu'à travers les *Ballades anglaises et souabes* de Bodmer. Il reconnaît bien, mais sans y insister, la nécessité de revenir à la forme simple et à la poésie spontanée du *lied*, qu'il traduit par « romance. » Mais il suffit de lire le *Mari sauvé* pour voir ce qu'est devenue, en changeant de langue et de nom, la douce chanson de Salis et de Lavater. Nous sommes loin du retour aux origines, de la liberté d'invention et de l'imagination créatrice. Mais ce qui sauve Bridel, c'est son réalisme. Il exige du poète un contact direct avec la nature : « Veux-tu peindre un orage ? entre dans un bateau lorsque les vents soulèvent le Léman. »

Je ne sais si le vénérable doyen a eu la force de suivre ses propres conseils; mais il est certain que nul n'a mieux vu, à son époque, et surtout mieux compris la nature alpestre. Dès qu'il abandonne la forme conventionnelle d'une versification dont l'art lui a toujours échappé, Bridel est comme un homme débarrassé d'entraves gênantes. On devrait bien réimprimer ses *Lettres à un Anglais sur un genre de beautés particulières aux perspectives de montagnes*. Elles furent écrites à Château-d'Œx, en août 1799, et font souvent penser à Ruskin. Bridel crée, pour ainsi dire, « l'esthétique des paysages, » et inaugure une sorte de géographie artistique dont nul ne s'est avisé de profiter. En ce sens, personne ne l'égale au dix-huitième siècle, ni Bodmer, ni Gessner, pas même

Digitized by Google

Haller, et, — si exagérée que l'assertion puisse paraître, — pas même Rousseau. Inconsciemment, le pasteur vaudois est un précurseur de l'impressionnisme: « Ce n'est point, écrit-il, des paysages mêmes que je vous entretiendrai, mais des accidents singuliers produits sur ces paysages par les jeux variés de la lumière et des ombres, des nuages et des brouillards, de l'accord ou du désordre des éléments. » La première de ces quatre lettres traite des nuages, la deuxième des brouillards et de l'orage, la troisième de différents effets de perspective, la dernière enfin de l'hiver, — de ce clair hiver alpestre si cher à son cœur de montagnard, — cette vive blancheur des neiges, qui n'est coupée que par le deuil des sombres sapins. Mais une citation est ici nécessaire, car Bridel aimait avant tout les formes harmonieuses des nuages:

« Les nuages jouent le premier rôle, si je puis parler ainsi, sur le vaste théâtre de nos Alpes, et pour en suivre la curieuse diversité, je place d'abord le spectateur dans le fond d'une de nos vallées. Quelquefois les nuages voilent toutes les sommités, et coupent horizontalement le flanc des montagnes environnantes, par une tranche uniforme qui, réduisant de moitié le cadre du paysage, le fait croire plus petit qu'il ne l'est réellement. D'autres fois, ceignant les montagnes par le milieu, ils vous présentent comme une seconde contrée, séparée de celle où vous vous trouvez, suspendue dans la vague des airs, et à laquelle il semble qu'on ne puisse arriver qu'avec les ailes de l'oiseau: cette illusion est encore plus frappante, lorsque la portion, ainsi détachée de son ensemble par cette écharpe blanche et aérienne, étale à l'œil surpris des chalets, des troupeaux, des bergers et des faneuses. »

La sensibilité de Bridel se révèle dans ces quelques lignes: ne s'est-il point défini lui-même « l'ami des sensations douces et naturelles? »

Ces sensations, il les demande moins aux vastes pano-

Digitized by Google

ramas qu'aux vallées paisibles et fermées, et même qu'aux régions sans montagnes du plateau suisse. Il découvre ainsi l'Argovie, le Jura, la Gruyère, la Singine fribourgeoise, le val d'Illiez. Il a des pages charmantes sur tant de petits lacs ignorés au creux des roches, aux sources des rivières ou dans les moraines des glaciers : son nom reste ainsi rattaché au bleu Lioson, le lac alpestre par excellence.

« Je t'ai dit souvent, mon cher frère, écrit-il en juillet 1798, que j'abandonnais volontiers les grandes routes et les grandes villes de la Suisse aux voyageurs de toute nation qui les parcourent et les décrivent; et que je me réservais ces contrées isolées, dont le nom est à peine connu chez nous, et qui, loin des cités, sont comme perdues dans quelque recoin solitaire de nos cantons. C'est là que je me plais à diriger mes promenades, et les visites que je leur fais m'intéressent d'autant plus qu'il me semble aller à la recherche d'un nouveau monde.... »

Vraiment, Bridel est bien Suisse; il déteste la plaine, comme Rousseau.

« Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, dit Jean-Jacques, ne parut tel à mes yeux. »

Bridel écrit :

« Dans les plaines, on parcourt souvent des paysages de plusieurs lieues dont la monotonie fatigue et les yeux et la pensée; dans les montagnes, le spectacle change à chaque pas, et se montre successivement avec l'attrait varié d'une scène nouvelle. »

La patrie du doyen, ce n'est pas un canton, c'est tout ce vaste enchevêtrement d'alpes et de vallées que forment le Pays d'Enhaut vaudois, le Simmenthal bernois, la Gruyère fribourgeoise. Il en est le maître, le possesseur, il en connaît tous les détours et toutes les profondeurs. Comme les anciens princes du pays, ces comtes

Digitized by Google

de Gruyère dont il fut l'un des premiers à décrire l'histoire, il est « seigneur dans les montagnes. » Il aime, il parle ce patois des armaillis, ce beau dialecte provençal, presque italien, des « coraules » et des légendes ; et si, plus encore que celui d'Appenzell, recueilli et célébré par Rousseau, le fameux *Ranz des vaches* fribourgeois est devenu presque un hymne national, c'est à lui qu'on le doit.

Pour Bridel donc, la poésie suisse doit être avant tout une poésie *alpestre*. Dans son discours sur la *Manière dont les jeunes Suisses doivent voyager dans leur pays*, lu en 1795 dans une assemblée de la Société helvétique, Philippe-Sirice rêve de faire par la montagne l'éducation de la jeunesse, idée à laquelle Rousseau n'eût pas manqué d'applaudir. Les livres des poètes lui semblent inutiles quand il suffit de gravir un glacier, de franchir un torrent, d'écouter une légende de la bouche d'un guide, pour éveiller en soi la poésie de tout un peuple. Bridel préconise des « voyages patriotiques » à travers la Suisse, sur les champs de bataille, et auprès des « vénérables patriarches » de la science et de la magistrature. Ce genre d'éducation lui semblait d'une importance capitale, car il prit la peine de faire paraître en allemand son cher discours: peut-être l'a-t-il traduit lui-même; une décision de la Société helvétique ne devait pas être étrangère à cette publication. Dans ces préoccupations pédagogiques, l'influence de l'*Emile* et du *Contrat social* est sensible ; sans doute, Bridel se souvient encore de l'Ecole des hommes d'état fondée sous les auspices de Bodmer ; Pestalozzi enfin, collègue du doyen aux réunions d'Olten, allait réaliser pratiquement tous ces beaux projets dont les théories étaient encore aussi utopiques que ces pastorales de Gessner, dans lesquelles un vieillard à cheveux

Digitized by Google

blancs donne des leçons de vertu aux adolescents respectueux.

Si nous ouvrons maintenant les treize volumes du *Conservateur suisse*, nous verrons avec quel soin le doyen rassemble les documents, les matériaux de cette littérature nationale: la *Bibliothèque helvétique* de Bodmer lui a sans doute suggéré l'idée de ces vastes recueils. Ces lourds volumes dont, aujourd'hui encore, on pourrait extraire tant de charmantes pages, ne sont guère autre chose qu'une suite de légendes, de récits, de descriptions, de promenades concernant les Alpes suisses. C'est ainsi que Bridel, s'efforçant d'élargir les limites trop étroites de la patrie vaudoise, va recueillir dans la Suisse entière des traditions avec lesquelles il veut édifier comme un temple cette « poésie nationale, » destinée à célébrer le culte du passé qu'il identifie si bien avec la nature. Jaloux de rivaliser avec Bodmer en tous les domaines, il a, lui aussi, cherché à justifier les patois romands comme langue littéraire. De même que le critique zuricois a retrouvé la langue du moyen âge allemand dans les dialectes de son pays, de même Bridel, dont l'imagination était vive, veut donner une racine celtique à chaque mot local, à chaque nom de lieu. Il a évoqué des dieux gaulois dans le sapin et dans le frêne, et opposé aux *Nibelungen* toute une mythologie alpestre. Ce fut une erreur, et, avec sa sincérité habituelle, il l'a reconnu lui-même.

IV

Comme Bodmer, après avoir réuni les matériaux et les traditions d'une littérature nationale, Bridel a joint la pratique à la théorie et prêché d'exemple; comme

Digitized by Google

chez Bodmer, l'effort ne correspondit point aux intentions, et le résultat fut médiocre. Ne cherchons pas dans les vers du doyen des perles ignorées: ce serait succomber à une manie littéraire. Mais, encore une fois, si la forme poétique fut insuffisante, si nous trouvons en Bridel et en ses disciples une complète ignorance technique, le souffle de l'enthousiasme et de l'inspiration a jadis animé ces alexandrins illisibles aujourd'hui. Les volumes poussiéreux du *Conservateur* ne sont point des choses mortes: toute une génération apprit, pour ainsi dire, à lire et à penser dans ces pages; et l'esprit de Bridel a, lui aussi, créé une atmosphère intellectuelle; ce n'est pas sa faute si ses élèves, dont nous avons oublié ou méconnu les noms, n'ont pas su acquérir la renommée d'un Gessner ou d'un Haller; ils n'en sont que plus nombreux. En effet, Bridel ne fut point un isolé: autour de lui se groupe toute une école qui, bien avant dans le dix-neuvième siècle, a vécu des traditions qu'il lui avait données. Nommons ses frères d'abord: Samuel-Elisée Bridel, ou de Bridel, car il avait été anobli à la cour de Gotha, auteur des *Délassements poétiques* (1788) et des *Loisirs d'Euterpe et de Polymnie* (1808), — à tout prendre, c'est lui qui maniait le mieux la langue et le vers, — puis Louis et Pierre-Jean. Après eux vient une foule d'auteurs anonymes dont les pièces fugitives parsèment le *Conservateur*. Tous, Philippe-Sirice en tête, veulent être Suisses et traiter des sujets suisses. Il est à remarquer qu'ils vont plus volontiers choisir leurs thèmes dans la Suisse allemande que dans le pays romand, car la Suisse allemande n'était-elle point cette Arcadie où vécut Gessner, leur maître préféré? Dans le *Tombeau de Daphnis*, « idylle nationale, » deux bergers, Amyntas et Doris, pleurent la mort du poète. Mais, malgré l'appareil mytho-

Digitized by Google

logique, il n'y a point à s'y méprendre : c'est en pleine campagne zuricoise, au bord de la Limmat, que la scène se déroule. Complaisamment, par une habitude d'école, l'auteur anonyme emploie constamment des mots géographiques allemands qu'il ennoblit de son mieux : la Thour devient la « Ture, » la Reuss s'harmonise en Reuse, comme la Sarine se transforme en Sane pour rimer avec Lausanne dans les hexamètres du doyen. Mais voici quelques vers qui sont une amusante transposition alpestre de la poésie virgilienne :

Daphnis fut l'ornement, l'amour de nos campagnes.
Quand ces bords oublieront et son luth et ses chants,
Le myrte ombragera le sommet des montagnes,
Et le saule au sapin cèdera les étangs.

Des monts helvétiens Daphnis était la gloire.
Si jamais dans nos champs il trouve des rivaux,
Aux ondes du Léman le chamois viendra boire,
Et le Rhin du Danube ira grossir les eaux.

L'Helvétie aux treize cantons, auxquels le bon doyen dédiera treize épigrammes, d'ailleurs détestables, leur apparaît comme un nouveau « temple des Muses » dont l'architecture allégorique et froide peut nous divertir encore :

Près de ce lac sauvage, où la bruyante Reuse
Du Taurisque glacé verse l'urne orageuse,
Un temple qu'éleva le bras sanglant de Mars
Paraît et du héros a fixé les regards.
Entouré de débris de sceptres, de couronnes,
Son noble péristyle offre treize colonnes
Dont les frises de bronze étalent sur leurs fronts
De treize états unis les écus et les noms.
De cet auguste lieu rien ne ferme l'entrée,
Chacun peut s'avancer sous la voûte sacrée :
Chef-d'œuvre ingénieux d'un artiste immortel,
Au fond du sanctuaire et debout sur l'autel,

Digitized by Google

Se montre à tous les yeux la Liberté céleste.
L'olive et le laurier parent son front modeste :
Foulant d'un air serein sous ses pieds confondus
Les fers qu'elle a brisés, les jougs qu'elle a rompus,
Elle tient d'une main sa lance que surmonte
Ce chapeau, des tyrans la terreur ou la honte ;
De l'autre elle supporte un large bouclier.... [1]

Ce *Temple*, nous en retrouvons la gravure en frontispice aux *Tableaux de la Suisse* de Zurlauben : Bridel s'est vraisemblablement inspiré de cette planche où l'on voit l'Helvétie, assise sur l'autel, élevant de sa main droite le chapeau de Gessler au bout d'un fer de lance. Le doyen a dû être très fier de ce « morceau » qui, à vrai dire, vaut les insipides romances des *Poésies helvétiennes*. Pourtant, nous trouvons dans ce recueil, publié en 1782, ne l'oublions pas, et célèbre par un long poème sur le Léman qui fait penser parfois à Lamartine, des vers déjà romantiques. Ainsi cette imitation d'Ossian dont Musset lui-même s'est inspiré en des vers connus ; c'est le dernier emprunt que nous ferons à Bridel :

Compagne de la nuit, étoile radieuse,
Dont au déclin du jour la tête lumineuse,
Ecartant les vapeurs qui voilent l'occident,
Sème de ses rayons l'azur du firmament,
Astre paisible et doux, que vois-tu dans la plaine?
Les fougueux aquilons retiennent leur haleine;
Sans bruit, près de ces rocs, l'onde vient se briser;
Le fracas du torrent baisse et va s'apaiser :
Les moucherons du soir sur leurs ailes légères
Planent en bourdonnant au-dessus des bruyères.
Mais déjà je te vois quittant notre vallon,
Descendre avec lenteur au bord de l'horizon;

[1] *Le songe de Berthold* (duc de Zaehringen, fondateur de Berne) fragment d'un « Poème séculaire » dans lequel Bridel affirme son patriotisme bernois.

Digitized by Google

Déjà l'onde t'embrasse avec un doux murmure,
Et dans son sein brillant mouille ta chevelure.
Tu vas donc disparaître, astre paisible? Adieu [1].

Quels que soient les défauts de l'œuvre de Bridel, vers ou prose, nous devons rendre au doyen justice en ce point : Philippe-Sirice Bridel, écrivain et pasteur, n'a jamais confondu ses deux vocations. Avec un équilibre d'esprit et une probité littéraire rares en Suisse et à cette époque, il a compris que l'action de la littérature devait être différente de celle de la prédication; et il n'a jamais voulu usurper une renommée littéraire grâce à des qualités étrangères à l'art. Son dévouement de pasteur a été sans bornes; il s'est toujours trouvé au premier rang lors des pires catastrophes; mais, comme écrivain, son influence s'est fait sentir d'une autre manière et par d'autres moyens. Il y a « une idée d'art, » inconsciente et confuse, mais réelle, à la base de l'œuvre du doyen : les Suisses d'aujourd'hui, qui prodiguent si volontiers le titre d'écrivains à des théologiens et à des maîtres d'école, feraient bien de ne le pas oublier.

* * *

L'influence du doyen Bridel ne s'est point seulement exercée dans sa famille, ni même dans le cercle restreint de disciples, de collaborateurs et d'amis que l'on pourrait nommer « l'école du *Conservateur;* » elle s'est fait discrètement sentir dans la Suisse entière, et il est nécessaire de lui consacrer quelques lignes.

[1] *Chants de Selma*, imités d'Ossian, à la suite des *Poésies helvétiennes*. — Cf. les vers de Musset dans le *Saule :*

Pâle étoile du soir, messagère lointaine
Dont le front sort brillant des voiles du couchant....
Que regardes-tu dans la plaine? etc.



L'année 1815 rendit à la Suisse son autonomie et son indépendance après dix-sept ans de servitude. Jusqu'en 1830, nous voyons par une réaction toute naturelle le pays entier renouer le passé au présent et revenir, en quelque sorte, en plein dix-huitième siècle. Politiquement, on s'empresse de renouveler avec la France et les états étrangers les anciennes capitulations militaires, tandis que partout les patriciats, à peine élargis, reprennent la direction des affaires. Intellectuellement, les écrivains et les penseurs de la Restauration genevoise, dont quelques-uns vivent encore, ne font que poursuivre et achever l'œuvre interrompue de leurs illustres devanciers. La Société helvétique reprend ses séances habituelles. Mais une Suisse nouvelle se dresse devant la vieille Suisse, dont l'esprit va bientôt sombrer dans les dissensions politiques et religieuses, la guerre civile enfin.

Le fait le plus important de cette dernière période est la réunion officielle de Genève à la Suisse. La république de Calvin et la Confédération helvétique avaient, au cours du dix-huitième siècle, produit l'une et l'autre et développé librement des œuvres différentes de langue, mais analogues d'esprit; cependant, Genève avait, en somme, donné plus à la Suisse qu'elle n'en avait reçu. En 1815, par contre, l'esprit suisse fait une entrée triomphale dans les murs de la ville et débarque au Port-Noir avec les Fribourgeois. Durant quelques années d'enthousiasme, le nouveau canton, pour fortifier son patriotisme et son indépendance, voulut se donner une culture nationale; jamais Gessner, Haller, Lavater et surtout Jean de Müller ne furent traduits et lus avec autant de bonne volonté. Le doyen Bridel, qui repré-

Digitized by Google

sentait aux yeux des Genevois le seul écrivain vraiment suisse de langue française, ne fut pas étranger à ce mouvement. Nous en avons la preuve dans les *Idylles helvétiques* de Mallet.

Le petit livre de Jean-Louis Mallet est choisi au hasard dans la bibliothèque poudreuse que l'on pourrait former en réunissant tous les essais en vers et en prose publiés dans la Suisse française au dix-huitième siècle et pendant la Restauration, et inspirés plus ou moins directement par les poètes de la Suisse allemande. Ces essais sont, pour la plupart, des voyages, des excursions, des lettres, des poèmes, des tragédies patriotiques, des idylles enfin. On y trouve invariablement les mêmes lieux communs sur l'histoire suisse; le serment du Grütli, la légende de Tell, les batailles de Sempach et de Morgarten, avec des allusions aux vers de Voltaire[1] et les comparaisons obligatoires : Winkelried et Léonidas, Morat et Marathon[2]; sans oublier les « tombeaux » de Gessner et de Haller, ni les tirades sur la « simplicité helvétique » et les mœurs de « l'habitant des Alpes. » Inutile de dresser une bibliographie, forcément incomplète, de ces œuvres justement oubliées; contentons-nous du spécimen que nous avons sous les yeux.

Les *Idylles helvétiques*, hâtons-nous de le dire, n'ont aucune valeur littéraire; à peine offrent-elles un intérêt historique.

[1] Cf. les vers fameux écrits à Prangins, décembre 1754 :

Mon lac est le premier; c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle....
La liberté! J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière.

[2] Cette phraséologie se retrouve encore dans Byron lui-même (Cf. *Childe Harold*, ch. III, str. 64).


Digitized by Google

« Vous me demandez, monsieur, dit l'auteur en sa préface, pourquoi je donne à ces nouvelles idylles le nom d'*helvétiques*, et si ce nom ne fera point sourire le malin lecteur ? — Peut-être; mais j'ai voulu par là faire entendre que les idylles sont destinées à inspirer aux jeunes Helvétiens l'amour de la patrie, de l'union et de la liberté.... Comme nous étions alors soumis au joug impérial, il m'en fallut demander la permission. Quelle ne fut pas ma surprise, quand le ministre, que je supposais occupé d'objets tout autrement importants, après avoir pris la peine de parapher page à page mon manuscrit, en biffant ce qui n'était pas conforme à ses vues, le rendit en disant que *les Genevois n'étaient déjà que trop amoureux de leur liberté, pour qu'il les y excitât encore par la réimpression de ces idylles*. A qui en appeler ? Au temps ; c'est ce que je fis [1]. »

Le recueil de Mallet débute par un *Précis sur l'origine et les mœurs de la Confédération suisse*. On y trouve toutes les légendes chères au dix-huitième siècle, y compris celle de l'origine suédoise des Schwytzois et des Oberlandais ; Winkelried, l'avoyer Gundoldingen et le bienheureux Nicolas de Flue y prononcent des discours analogues à la fameuse prosopopée de Fabricius ; on y apprend également que les Suisses excellent au tir à l'arc et au fusil, et que, dans l'Arcadie helvétique, « on se lève encore.... comme à Sparte, devant les cheveux blancs. » Mallet cite le *O fortunatos nimium* de Virgile, mais aussi M. de Bonald et « M. de la Martine [2] ; » il compose un dithyrambe dédié aux mânes de Jean de Müller, et célèbre dignement Haller et Gessner :

Arrêtons-nous et brisons nos pipeaux.
Etait-ce à nous de chanter l'Helvétie ?
Apelle seul devait peindre un héros,

[1] L'auteur à l'éditeur.
[2] *La Jungfrau.* A. M. de la Martine (*sic*). *Idylles*, p. 84 et suiv.

Digitized by Google

Le seul Haller célébrer sa patrie ;
Arrêtons-nous et brisons nos pipeaux.

Et toi Gessner, Théocrite helvétique,
Toi qui reçus la lyre des neuf sœurs,
Ah ! que n'as-tu chanté sur ta flûte rustique
Ces riantes beautés, ces sublimes horreurs,
Qu'on trouve en ton pays, qu'on cherche en vain ailleurs !
Mais que dis-je ? embouchant la trompette héroïque,
Que n'as-tu célébré ce peuple libre et roi,
Qui ne sert, qui ne craint que Dieu seul et la loi ;
Le héros de Sempach mourant pour sa patrie,
Et brisant par sa mort les fers de l'Helvétie ;
Et tous ces fils de Tell et de la liberté,
Aux champs de Morgarten prodigues de leur vie !
Ce que Gessner eût fait.... je l'ai du moins tenté [1].

Ces mauvais vers écrits en mauvais français ne semblent point dignes d'être cités ; ils sont un spécimen de cette prétendue poésie nationale dans laquelle l'insuffisance de la forme s'allie à la médiocrité de l'inspiration. L'esprit suisse se meurt, il n'est plus qu'un lieu commun ; et la forte pensée d'un Haller, les grandioses visions d'un Jean de Müller cessent de l'animer. Quant au sentiment de la nature alpestre, si profond dans l'œuvre de Bridel, nons ne trouvons à sa place que ce faux pittoresque de club alpin fait de « verts pâturages, » de « glaciers sublimes, » de chamois, d'alpenstocks et de cornemuses. Le même phénomène peut s'observer dans l'art : en perdant son guide sûr, la science géologique, le peintre, le dessinateur perd le seul moyen qu'il avait alors de se maintenir en contact direct avec la montagne, il tombe dans le conventionnel, l'anecdote, le décor d'opéra.

L'influence de Bridel a cependant trouvé dans la Suisse

[1] *L'Helvétie (Dithyrambe) aux mânes de son historien Jean de Müller.*

Digitized by Google

allemande un terrain mieux préparé. Déjà, dans les *Etrennes* de 1804, l'éditeur se plaint de ce que les divers almanachs allemands le pillent sans le citer : ces doléances reviennent souvent sous sa plume. Quoi qu'il en soit, le petit recueil intitulé les *Roses des Alpes* (*Alpenrosen*) doit au *Conservateur* sa forme et l'esprit qui l'anime. On y retrouve, en langue allemande, les mêmes légendes, les mêmes récits historiques, les mêmes promenades à travers la Suisse, les mêmes anecdotes. Inférieures au point de vue « alpestre, » les *Alpenrosen* surpassent le *Conservateur* en poésie : on en pourrait extraire une ravissante collection de petits poèmes et de chansons populaires, quelques-unes en dialecte ; la plupart de ces pièces sont signées par Wyss, l'aîné ou le cadet, et même par Salis-Seewis. En s'inspirant de Bridel, les éditeurs de ce nouvel almanach restituent à la Suisse allemande ce que le doyen lui devait ; aussi le caractère de ce livre populaire est-il en somme plus franc, plus original : les *Chants suisses* à la manière de Lavater y abondent, mais la fade rhétorique empruntée à Gessner se fait de plus en plus rare. En disant que les *Châteaux* de Mme de Montolieu y ont trouvé un traducteur [1], nous aurons reconnu que le genre « moyen âge » encombre les vers et la prose de ce *Conservateur* suisse allemand : les gravures qui l'illustrent d'une manière si amusante, et parmi lesquelles nous retrouvons des scènes champêtres à la manière de Freudenberger, suffisent pour nous en convaincre et nous dispensent de lire le texte plus avant.

[1] Vraisemblablement Wyss le Jeune. C'est un échange de politesses, car Mme de Montolieu a, de son côté, traduit en français le célèbre *Robinson suisse* de ce dernier. (Un long fragment de ce livre est en tête du tome I des *Alpenrosen* (1811) ; l'ouvrage entier parut en 1812 ; Mme de Montolieu le traduisit et le continua en 1813.)

Digitized by Google

D'ailleurs, ce recueil échappe au sujet de notre étude : nous sommes en plein dix-neuvième siècle ; et l'esprit suisse, après avoir produit de grandes œuvres, s'éparpille dans les petites choses, pareil à un large fleuve qui, rencontrant des obstacles, déborde sur ses rives, et se perd dans des lacs, des étangs et des marais.

* * *

L'œuvre du doyen Bridel achève de nous démontrer historiquement cette *unité d'esprit* qui nous permet, en quelque sorte, de parler d'une littérature suisse au dix-huitième siècle. Mais cette unité d'esprit a des causes plus importantes que des influences extérieures comme celles de la poésie anglaise et de la Société helvétique, ou superficielles et purement littéraires comme celle de Gessner et de Haller. La littérature du dix-huitième siècle est l'expression d'un esprit commun à toute la Suisse, d'un esprit qui, depuis des siècles, existait à l'état latent jusqu'au jour où les circonstances historiques lui permirent de se réveiller et de produire : nous l'avons nommé l'*esprit alpestre*.

Cet esprit n'existe point seulement dans la littérature, sinon, lui aussi pourrait être taxé « d'artificiel » ou de « superficiel ; » mais dans toutes les manifestations de la vie populaire : la religion, les institutions politiques, l'art enfin. Il n'est point seulement enraciné au cœur des Alpes, mais on le retrouve dans toutes les parties de la Suisse comme ces blocs erratiques qui le symbolisent. Un ouvrage récent [1], et qui mérite de faire époque, nous a démontré que les différents types de la maison suisse se

[1] G. Fatio, *Ouvrons les yeux*. Voyage esthétique à travers la Suisse. Genève, Atar, 1904.

Digitized by Google

ramènent tous au chalet des altitudes supérieures, et que ce chalet fruste, construit avec les bois des sapins et les pierres des rochers, se retrouve dans les plus beaux monuments des villes helvétiques. Cette architecture s'est beaucoup modifiée selon les influences qu'elle a subies, influences allemandes, italiennes, françaises; mais le corps même des maisons, qu'elles soient hôtel de ville, ferme du plateau ou demeure patricienne, reste toujours alpestre; chaque détail, qui semble inutile ou superflu, répond à une nécessité matérielle, et la beauté de l'ensemble est une beauté spontanée et naturelle comme celle des plantes et du paysage. Appliquons la même loi aux produits littéraires de cet esprit suisse, et revenons à Bridel.

La véritable « patrie » du doyen, c'est, nous l'avons dit, le massif de l'Oberland et de la Gruyère. Le village de Château-d'Oex, où son souvenir est resté si vivant, et où repose, dans le cimetière qui entoure l'église rustique, la dépouille mortelle de son épouse, est situé, à près de 1000 mètres, au point de jonction de trois vallées. La première, celle de l'Etivaz, remonte vers le sud, vers le Léman, la vallée du Rhône, l'Italie; le langage qu'on y parle est le français, et la religion réformée est pratiquée par tous ses habitants. La deuxième tourne vers l'ouest, et suit le cours de la Sarine: c'est la pastorale Gruyère, dont les châteaux légendaires, intacts ou ruinés, commandent les gorges étroites; la Gruyère catholique et fribourgeoise dont le patois harmonieux est un dialecte qui possède, lui aussi, comme le romanche, une poésie complète, mais ignorée [1]. La dernière vallée,

[1] Cette poésie consiste en quelques chants très anciens, à l'origine simples *jodels* ou modulations sans paroles, comme le *liauba* du *Ranz des vaches*. Les couvents de chartreux du pays, particulièrement ceux de la



enfin, plus froide, plus sauvage, s'ouvre vers le nord un chemin escarpé : c'est le Simmenthal; ses habitants, séparés de la Gruyère par quelques kilomètres de sentiers, parlent ce rude dialecte suisse-allemand, si proche de la langue des *Nibelungen ;* leur religion est le protestantisme de Zwingli en face du protestantisme de Calvin. Avec le Simmenthal, plus près par sa race et son langage de l'Allemagne et même de la Scandinavie que de la Gruyère latine, commence une autre civilisation, un autre monde: le monde germanique.

L'esprit germanique et l'esprit latin semblent irréductibles l'un à l'autre; les deux races qu'ils représentent sont et seront toujours opposées, sinon hostiles: cette assertion est un lieu commun cher à plus d'un historien. En réalité, leurs qualités se complètent si merveilleusement par leurs différences que, là où le même sol, le même climat, le même genre de vie forceront ces deux races à se mêler et à s'unir, nous verrons s'opérer entre elles une fusion intime et harmonieuse. En Suisse, cette fusion, nous la devons à l'Alpe. Nous en trouvons la preuve dans la région montagneuse qui nous occupe. Les populations de ces vallées peuvent être de deux races, de deux religions, de deux langues; elles n'en vivent pas moins d'une même vie, se livrant à des travaux identiques ; elles ont des intérêts communs, une histoire commune ; elles habitent enfin dans les mêmes chalets que décore le même art.

Part-Dieu et de la Valsainte, ont, comme pour toute littérature, joué un rôle important dans la conservation des documents et des traditions ; quelques-uns de leurs moines ont même écrit des chroniques dans la langue du pays. Disons cependant que les chansons de la Gruyère ont été recueillies par Reichlen dans les différentes livraisons de la *Gruyère illustrée* (entre autres les *Chants et coraules*, Fribourg, 1904), mais ces albums n'ont aucune prétention.

Digitized by Google

L'observateur, même superficiel, qui parcourt les villages échelonnés dans la haute vallée de la Sarine, est frappé par la beauté des anciennes maisons de bois aux teintes chaudes, ornées de sculptures naïves et fantastiques, souvent couvertes de peintures aux vives couleurs, et presque toujours décorées d'inscriptions. Ces inscriptions en vers ou en prose sont l'un des caractères distinctifs de l'architecture alpestre. Dans le *Guillaume Tell* de Schiller, la femme de Stauffacher décrit en ces termes la demeure de famille dont elle est orgueilleuse:

C'est là ta maison, riche comme un manoir :
Sa charpente neuve est de beau bois de tige ;
Sa façade construite selon les règles de l'équerre,
Elle est aisée et claire, ses nombreuses fenêtres resplendissent;
Elle est ornée d'écussons de couleurs diverses
Et de sages proverbes que le voyageur
Lit en s'arrêtant, et dont il admire le sens [1].

Cette description classique conviendrait admirablement à plus d'un chalet du Simmenthal, — à celui-ci, par exemple, dont la façade tournée vers les roches menaçantes, porte cette inscription mélancolique:

Je vis, et je ne sais pas combien de temps encore;
Je meurs, et je ne sais quand ni comment;
Je voyage, je ne sais où je vais :
Je m'étonne de pouvoir être encore joyeux [2].

[1] .... Da steht dein Haus, reich wie ein Edelsitz;
Von schönem Stammholz ist es neu gezimmert
Und nach dem Richtmass ordentlich gefügt;
Von vielen Fenstern glänzt es wohnlich, hell;
Mit bunten Wappenschildern ist's bemalt
Und weisen Sprüchen, die der Wandersmann
Verweilend liest und ihren Sinn bewundert.
Wilhelm Tell, acte I, scène 2.

[2] Ich leb und weiss nicht wie lang,
Ich sterb und weiss nicht wie und wann,
Ich fahr und weiss nicht wohin:
Mich wunderts, dass ich noch fröhlich bin.

Digitized by Google

Faut-il voir en cette ancienne coutume une habitude allemande ? Voici, non loin du Simmenthal, le grand chalet de Rossinières qui répond en alexandrins classiques à l'inscription désenchantée que nous venons de lire :

Si tout notre destin se bornait à ce monde,
Qui pourrait réputer pour bonheur d'être né ?
Est-il être vivant sur la terre ou dans l'onde
Qui ne fût au-dessus de l'homme infortuné ?
Mais si, pour rendre une âme à jamais bienheureuse,
Le terrestre voyage est l'unique moyen,
Que sa condition soit encore plus affreuse,
Le prix qui brille au bout l'en dédommage bien.
. . . .
Quel que soit le grand but du Créateur des hommes,
Adorons en silence un secret si profond,
Lui seul sait la raison de tout ce que nous sommes
Et d'un bonheur futur sa bonté nous répond.

Dans les vers que fit inscrire, en 1754, sur les façades de sa vaste demeure, Jean-David Henchoz, « moderne curial de Rossinières » pour le gouvernement de Berne, nous retrouvons le style et l'accent du doyen Bridel, un ami de la maison. Ces vers ne sont pas de lui, mais on serait tenté de le croire, malgré la date qui les accompagne, car ils procèdent du même esprit. Cet esprit n'est point seulement alémannique; il n'est pas non plus protestant. Quittons Rossinières et suivons la vallée. A Montbovon de Fribourg, que domine le clocher blanc de l'église catholique, sur un dernier chalet (le chalet Jordan, 1725) nous lisons encore l'inscription suivante:

Par les armes l'on peut acquérir de la gloire,
Mais la gloire sans plume en oubli se dissout.
Les plus grands rois ne sont connus que par l'histoire:
Leur épée est muette et la plume dit tout.

Et, au-dessous:

Digitized by Google

« L'on a beau bâtir, si Dieu n'y met la main, c'est travailler en vain. C'est pourquoi à la source première l'on doit attribuer la valeur de cette maison, qui n'est rien au prix de celle qui nous attend aux Cieux. »

Une conclusion s'impose: il existe un *esprit suisse*, un *esprit alpestre*, partout le même, unissant deux races, deux religions, deux langues, dans l'œuvre du dix-huitième siècle, dans celle de Bridel comme dans les plus humbles demeures des montagnards. Et cette constatation est un puissant réconfort. A ceux qui proclament, — et ils sont nombreux ! — que la Suisse ne peut avoir ni art ni esprit commun, elle répond en montrant les sources de cet esprit et de cet art, non seulement dans les livres, mais encore dans le sol même et dans le sang du peuple.

G. DE REYNOLD.

Digitized by Google

LA LUTTE

CONTRE LA MORT APPARENTE

Dans un précédent article[1] nous avons vu qu'*un seul* des signes réputés de la mort étant absolument certain, à savoir le début de la putréfaction, il y a lieu, dans les nombreux cas où l'inhumation menace d'être faite avant l'apparition de ce signe qui lève tout doute, et dans tous ceux encore où, pour une raison ou pour une autre, on hésite à porter le diagnostic définitif, de chercher à suppléer au moyen naturel d'appréciation par un moyen révélateur artificiel. C'est ainsi que nous avons été conduit à faire une place particulière au procédé du Dr Icard. Rappelons les faits en deux mots. La base de la méthode est cette circonstance, qui sans doute ne sera contestée par aucun physiologiste, que la vie ne saurait résister à un arrêt total du cœur de vingt ou trente minutes de durée consécutive. Or le cœur peut continuer à battre assez pour entretenir la vie, sans que son activité soit appréciable à nos moyens d'examen ordinaires. Cela se voit tous les jours. C'est pourquoi le Dr Icard con-

[1] *La mort apparente et l'inhumation prématurée.* Livraison de septembre.

Digitized by Google

seille de s'assurer de ce que fait réellement le cœur, au moyen d'une injection sous la peau d'une substance colorante inoffensive, qui, si le cœur fonctionne encore, si peu que ce soit, est par lui répandue dans les tissus, qu'elle colore aussitôt de manière caractéristique, donnant ainsi à volonté et très vite la preuve qu'il n'y a pas encore cet arrêt de la circulation, dont la putréfaction est une conséquence plus lointaine. Si les tissus ne se colorent pas, c'est que la circulation est arrêtée et que la mort peut être considérée comme certaine.

La méthode du Dr Icard mérite d'être répandue. Elle est simple, pratique, pas du tout dispendieuse, se trouve à la portée de tout médecin, et il devrait en être fait usage dans tous les cas où l'on se dispose à inhumer avant d'avoir perçu le signe certain de la mort et dans tous ceux où il peut y avoir quelque hésitation. Comme l'aptitude à l'hésitation en pareille matière varie beaucoup selon le caractère et l'instruction du médecin, il serait, en réalité, désirable que nul sujet, — exception faite pour les guillotinés, toutefois, pour les carbonisés, pour les explosés, pour les personnes dont le corps a été plus ou moins déchiqueté et dispersé,— ne pût être déclaré « bon pour la tombe » sans avoir subi l'épreuve de la fluorescéine. Chaque vérification de décès devrait s'accompagner de l'épreuve en question. Toute personne réputée morte, de maladie, par asphyxie, par submersion, etc., devrait y passer ; de la sorte on diminuerait considérablement les risques de l'inhumation prématurée, on les supprimerait même. Tout sujet que la méthode Icard montrerait être mort pourrait être inhumé sans inquiétude [1].

[1] Postérieurement à l'article précédent, M. Icard a fait connaître un autre moyen plus simple encore, d'application très facile, que je tiens à

Digitized by Google

Ceci dit pour les sujets qui sont réellement morts, nous nous occuperons aujourd'hui de ceux qui ne le sont pas, qui le paraissent sans l'être, aussi bien de ceux à l'égard desquels on peut conserver des doutes, sans avoir employé la méthode Icard, que de ceux que la méthode révèle être vivants encore. Il s'agit, non plus de distinguer les vrais morts des faux, mais de voir de quels procédés on dispose pour ranimer ces derniers et les rappeler à l'existence. Ces procédés, je le répète, *doivent* être employés quand le procédé Icard montre qu'il y a encore vie; ils *peuvent* être utilisés aussi quand il reste quelque doute, que l'on ait, ou non, employé le procédé, et même dans le cas où, l'ayant employé, on croit encore que l'absence d'indication positive de la vie peut n'être pas décisive. Car, si l'on doit accepter le signe Icard comme certain quand il est positif et indique la persistance de l'action du cœur, j'accorderai volontiers que, s'il est négatif et indique la mort, on a le droit de n'en pas trop tenir compte dans certains cas à la vérité rares où, pour plus de sûreté, on différera l'inhumation jusqu'à l'apparition du signe certain, qui est la décomposition. Du moins, cette réserve est légitime tant qu'il ne sera

indiquer en deux mots. C'est à la portée de tous. On prend un morceau de papier à écrire ordinaire : on y trace un dessin, un mot, avec une solution d'acétate neutre de plomb. Le dessin ou le mot sont invisibles. Mais si, après avoir introduit le papier dans une des narines, on voit que le mot ou le dessin se détachent en noir sur blanc, c'est que le décès est certain. La putréfaction est commencée, car le dessin devient apparent par action de l'acide sulfhydrique qui se dégage des poumons, et transforme l'acétate en sulfure. Ce signe apparaît de 24 à 48 heures après la mort. Il est infaillible, dit M. Icard. Les médecins feront bien de contrôler cette assertion. Ce n'est nullement que je la mette en doute : c'est que l'importance en est très grande. Il importe d'être fixé; et du jour où l'on sera fixé, il faudra vulgariser et répandre l'emploi de cette méthode dont nul ne contestera la simplicité.

Digitized by Google

pas démontré par une statistique abondante que les sujets reconnus, par le procédé Icard, comme morts, le sont irrévocablement et complètement.

Les cas où il y a lieu, avec ou sans épreuve de la fluorescéine, de croire que la mort n'est qu'apparente et d'agir pour ranimer le sujet ne sont pas très nombreux. Ils constituent une minorité auprès de la grande majorité des cas où il n'y a pas légitimement place pour un doute, en raison, ou bien de la condition du corps, ou bien des phénomènes qui ont précédé l'issue. C'est principalement, sinon exclusivement, dans un certain nombre de cas particuliers, que le médecin doit être en défiance.

La défiance doit être son mot d'ordre, avant tout, sur le champ de bataille et dans les accidents et catastrophes. Sans aucun doute il se trouve en présence d'un grand nombre de morts authentiques. Il y a des sujets littéralement réduits en morceaux ; à d'autres des organes essentiels ont été enlevés ou mis en bouillie ; il en est de plus ou moins détruits par le feu et carbonisés ; bref, pour une proportion notable de sujets, il ne peut subsister d'incertitude, il n'y a même pas à avoir la moindre hésitation. En toute tranquillité de conscience, on peut donner le permis d'inhumation, sans plus ample examen. Mais il y a aussi des sujets, en moindre nombre, pour qui le diagnostic est moins certain.

Sur le champ de bataille il peut y avoir des syncopés, des inhibés, des nerveux ; dans les catastrophes de chemins de fer aussi ; les accidents par l'eau peuvent entraîner la syncope ; les incendies, l'asphyxie ; enfin, dans les chambres de malades, il peut se rencontrer un névropathe, un épileptique, un cataleptique, etc. Reprenons rapidement ces causes d'erreur possible dans le diagnostic.

Digitized by Google

La syncope est un phénomène très fréquent: c'est la cause la plus importante de la mort apparente. Elle peut reconnaître des causes très diverses, parmi lesquelles l'hémorragie, la perte de sang. Toutes les fois qu'il y a un écoulement de sang, la syncope est à redouter, surtout chez les sujets nerveux et impressionnables. Ambroise Paré l'a maintes fois observée sur les champs de bataille et nous en a laissé une description pittoresque :

« La syncope, dit-il, est une soudaine et forte défaillance des facultés et vertus, et principalement vitales, et demeure le malade sans aucun mouvement et pour cette cause les anciens l'ont appelée *petite mort*. Les signes de syncope sont quand le malade pâlit et qu'on voit une petite sueur, cessation des mouvements des artères, où tost après le malade tombe en terre sans sentir et mouvoir aucunement et devient pareillement froid partout tellement qu'il ressemble plus à un homme mort qu'au vif. »

Là est le danger: c'est que le vif ressemble au mort. Et c'est dans les cas d'hémorragie que le médecin doit penser à la possibilité d'une mort apparente et agir en conséquence. Il n'est pas indispensable que de grands délabrements existent pour que la syncope hémorragique se présente. On l'a vue se produire par simple saignée. C'est dire avec quelle facilité elle se déclare chez les blessés, à la guerre.

A ce propos, il est un fait qu'il importe de garder présent à la mémoire: la facilité avec laquelle la syncope se produit chez le sujet qui reste la tête redressée. Il y a longtemps que Piorry a fait voir que le chien qui a perdu une partie de son sang entre en syncope si on lui tient la tête haute, et reprend ses sens si, au contraire, on la lui baisse. La chose s'explique aisément. Si

Digitized by Google

la tête est haute, le sang ne va pas au cerveau : d'où syncope ; si elle est basse, il peut irriguer cet organe, d'où retour de la conscience. Il est donc indiqué de tenir couchés les gens en syncope, et on a vu sur le champ de bataille des soldats tomber en syncope et être tenus pour morts, qui ne devaient leur état qu'au fait qu'on les avait redressés. Il ne faut pas redresser un blessé, même s'il ne présente pas trace d'hémorragie : celle-ci peut en effet être interne. Il ne faut pas non plus le déshabiller trop vite : un caillot a pu se former, qui arrête l'hémorragie ; en enlevant le vêtement, on peut arracher le caillot et faire reprendre l'écoulement du sang. Les cas de mort apparente dus à la syncope hémorragique sont légion. Boerhaave en a observé un sur un paysan qui avait eu l'artère axillaire coupée par un coup de couteau, et après avoir perdu beaucoup de sang, tomba en syncope. Le lendemain, on vint constater le décès, mais par bonheur le blessé se ranima : on ne l'enterra pas, et il se remit. Sur un champ de bataille, il eût, sans faute, été enterré.

La syncope peut se produire dans beaucoup de cas, sans hémorragie. Zacchias a cité un jeune homme atteint de la peste à Rome, qui tomba dans une syncope si complète qu'on le tint pour mort. Pendant qu'il traversait le Tibre sur la barque réservée aux cadavres, il donna quelques signes de vie, ce qui fit qu'on le rapporta à l'hôpital. Il se remit tout à fait de cet accident : mais deux jours plus tard il recommençait. « Cette fois, se dit-on, il est bien mort. » Eh bien, pas du tout : c'était le même phénomène qui se représentait. Il eut encore le bonheur de revenir à lui, et fut définitivement sauvé. Mais d'autres furent moins heureux. « Nous

Digitized by Google

savons, dit Zacchias, que dans cette peste on a enterré à Rome d'autres personnes comme mortes, quoiqu'elles ne le fussent pas. »

Mais il n'est pas nécessaire d'avoir la peste ou une blessure pour tomber en syncope ; une plaie insignifiante suffit, une douleur un peu vive aussi, pour les sujets nerveux. On connaît le cas d'un paysan qui tomba en syncope pour une piqûre d'abeille. Il revint à lui ; mais deux ans plus tard il fut piqué derechef, et cette fois il mourut pour de bon. La syncope par inhibition, par choc nerveux, par stupeur, par collapsus, peut être due à une douleur un peu vive, et même à une douleur très ordinaire, si elle frappe un sujet impressionnable; elle peut même être due à rien du tout de physique, à un simple « mouvement de l'esprit, » à l'imagination, à la peur, à l'émotion. C'est pourquoi le risque de syncope, et de mort apparente, est très grand dans les catastrophes et sur les champs de bataille.

A côté des syncopés par hémorragie, il y a les syncopés par douleur vive, ou même légère, et les syncopés par émotion. Les causes matérielles et les morales conspirent, en pareille circonstance, pour multiplier les faux morts. Mais l'émotion n'est pas un apanage des catastrophes et du champ de bataille seulement : elle peut se présenter à tout moment, dans la vie de tous les jours. On peut tomber en syncope en apprenant une mauvaise nouvelle, ou une bonne; dans un accès de colère ; on peut même en mourir ; et on en meurt effectivement. Un paysan est mort en constatant qu'on lui avait pris son porte-monnaie ; la mère de Mgr Cavallari est morte en apprenant que son fils venait d'être fait patriarche de Venise par Pie X. Et ainsi de suite. Il est bien connu

Digitized by Google

que bon nombre de criminels sont en syncope au moment où la guillotine leur coupe la tête. Zimmermann a raconté un cas de mort apparente due à la peur : celui d'un malheureux qui, ayant volé, eut si peur de la potence qu'il en parut mort ; ses forces se dissipèrent, il perdit connaissance, et ni la circulation ni la respiration n'étaient perceptibles. Cet état dura vingt-quatre heures, après quoi le malade revint à lui. Espérons que ce ne fut pas pour être pendu. Il avait assez fréquenté la « petite mort » pour qu'on ne lui infligeât pas, à cause d'un simple vol, la grande et définitive. Il y a deux ans, un homme mourut de peur, aux Martigues, se croyant tué par une balle de revolver. Dans certains cas, la mort est réelle, complète ; mais dans d'autres elle n'est qu'apparente. Dans les catastrophes et sur les champs de bataille, ces morts apparentes sont assez fréquentes, et les morts réelles, par inhibition, aussi. Là, et partout, du reste, il y a des causes adjuvantes et prédisposantes qui ajoutent leur action à celle de la cause déterminante : la forte chaleur, par exemple, le grand froid aussi, les fatigues, les privations, etc. « La syncope des blessés est surtout fréquente par le froid, » dit Viry. Et tous les récits des chirurgiens militaires font voir combien, pendant les retraites, en particulier, au cours des grandes chaleurs ou des grands froids, les syncopes et les morts apparentes sont nombreuses.

Il est toute une catégorie de sujets chez qui la mort apparente se présente avec prédilection : ce sont les névropathes, les hystériques en particulier. Chez eux on observe, et parfois à propos de causes occasionnelles insignifiantes, des accidents fort impressionnants qui simulent la mort : des phénomènes de léthargie, de cata-

Digitized by Google

lepsie, etc. On connaît beaucoup de cas de gens tombés en léthargie qui ont failli être enterrés vifs et n'ont échappé à l'inhumation prématurée qu'en revenant à l'état normal en temps utile. Beaucoup, avec des délais d'inhumation moindre, auraient été ensevelis vivants. Il est permis malheureusement de croire que plusieurs l'ont été. D'autres ont échappé à cet accident par un pur hasard. Tallemant des Réaux raconte une histoire qui peut être vraie, et dont on retrouve de nombreuses répliques dans la littérature concernant l'inhumation prématurée. Il se peut que, dans le nombre, il y en ait une de vraie, qui a inspiré les autres ; admettons que ce soit celle que raconte le chroniqueur. Ce qu'il dit, c'est qu'un baron de Panat, un huguenot des environs de Montpellier, a vu le jour dans des circonstances presque miraculeuses. Sa mère étant enceinte de lui, et presque à terme, mangeant du hâchis, avala un petit os qui « luy ayant bousché le conduit de la respiration la fit passer pour morte ; qu'elle fut enterrée avec des bagues aux doits ; qu'une servante et un valet la désenterrèrent de nuict, et que la servante se ressouvenant d'en avoir esté maltraittée, lui donna quelques coups de poing, par hazard, sur la nuque du col, et que ses coups ayant debousché son gosier, elle commença à respirer, et que quelque temps après elle accoucha de lui. » Je le répète, il n'est pas de région où l'on ne raconte la même histoire ou une histoire analogue, où une personne a été rappelée à la vie par un voleur venu pour s'approprier ses bijoux. Parfois le retour à la vie s'est effectué par un autre moyen. Tallemant, encore, nous fournit un exemple.

« A propos de femmes qui sont revenues, dit-il, on conte qu'une femme estant tombée en léthargie, on la crut morte, et

Digitized by Google

comme on la portait en terre, au tournant d'une rue, les prèstres (*sic*) donnèrent de la bière contre une borne et la femme se resveilla de ce coup. Quelques années après elle mourut tout de bon, et le mary, qui en estoit bien aise, dit aux prèstres :

» — Je vous en prie, prenez bien garde au tournant de la rue. »

Se non e vero, la chose est bien possible : les choses plutôt, le fait du réveil et aussi l'appréhension du mari. Car il est certain qu'en bien des cas il y a retour spontané à la vie : les exemples sont nombreux. On a souvent cité le cas de gens tombés en léthargie qui en sont sortis spontanément, après avoir été tenus un ou deux jours pour morts.

On doit être très réservé aussi à l'égard des asphyxiés et noyés, qui souvent ne sont qu'en syncope, bien qu'ayant paru morts pendant six et sept heures ; des sujets ayant fait une chute, ayant abusé de l'alcool ou de l'opium ; des apoplectiques ; des nouveau-nés réputés morts.

Il y a donc un nombre respectable de cas où la suspicion de fausse mort est légitimée.

Maintenant, que fera le médecin mis en présence d'un de ces sujets qui doivent, par les renseignements qu'il peut recueillir sur les antécédents, sur la manière dont la mort serait survenue, par les circonstances de celle-ci, inspirer quelque hésitation ?

Bien évidemment, si le procédé Icard a la valeur qu'il semble avoir, il serait indiqué de soumettre chaque cadavre à l'épreuve de la fluorescéine, tout en se mettant immédiatement, sans attendre le résultat, à pratiquer les moyens de ranimation, dans la plupart des cas,

Digitized by Google

pour ne pas laisser perdre un temps précieux. Mais nous n'en sommes pas là. Le procédé Icard reste inconnu de beaucoup de médecins. Et dans une foule de cas on ne fait rien : on use de la méthode expectante, on laisse agir la nature.

Evidemment le retour spontané, ou à peu près tel, à la vie est possible. Nombre de faits le démontrent, et c'est sur cette possibilité naturelle que repose l'institution essentiellement inerte et expectante des chambres mortuaires en Allemagne. Les cas de retour spontané à la vie sont si nombreux qu'il est inutile d'en citer. Je renverrai le lecteur à un livre récent intitulé: *La mort réelle et la mort apparente et leurs rapports avec l'administration des sacrements*, par le P. J.-B. Feneres, traduction de l'espagnol avec notes et appendices, par le Rév. Docteur J.-B. Geniesse (G. Beauchesne, éditeur, Paris). Le point de vue auquel se place l'auteur ne nous intéresse en rien, bien qu'au point de vue psychologique l'œuvre soit curieuse, mais on y trouvera beaucoup de faits.

On en trouvera plusieurs aussi dans les livres du Dr Icard: des cas de gens tenus pour morts, à la suite d'une blessure ou d'une maladie et qui sont revenus à la vie spontanément, ou avec l'aide du médecin ou des proches, après une mort apparente de durée variable. Entre autres un cas dont il a été témoin oculaire à Marseille, en 1903, et où il a sauvé la défunte présumée de l'inhumation *ante mortem*.

Le fait que la mort peut n'être qu'apparente a donc déterminé, en Allemagne, la création d'une institution qui mérite d'être signalée à propos de la méthode expectante : c'est celle des chambres mortuaires d'attente. En

Digitized by Google

Allemagne d'abord, puis dans la plupart des pays d'Europe. Ce fut un des résultats de la campagne entreprise au dix-huitième siècle en France par Winslow, Danois d'origine, naturalisé Français, qui donna l'éveil par un retentissant appel dont plus tard, en Allemagne, Hufeland devait se faire l'écho. Winslow attira l'attention sur la grandeur du danger des inhumations prématurées, qui, il faut le reconnaître, était plus grand alors que maintenant, et le résultat du mouvement d'opinion fut qu'on demanda, avec Winslow, qu'il fût interdit d'inhumer avant trois jours, avant l'apparition de la décomposition; que le décès fût constaté par un représentant de l'autorité, et enfin, avec Thierry, que l'on créât des chambres mortuaires où, en attendant l'inhumation, les corps seraient déposés. Mais rien ne fut fait. Le chirurgien Louis retourna, sinon l'opinion publique, du moins les vues des autorités par un ouvrage sur la certitude des signes de la mort où il affirmait, entre autres, que « l'opinion sur l'incertitude des signes de la mort est trop injurieuse à la médecine pour être vraie, » (admirez, je vous prie, la majestueuse ineptie de cet argument) et encore que « la certitude des autres signes de la mort dispense d'attendre la putréfaction. » On ne pouvait être plus autoritaire dans l'ignorance. Mais la funeste influence de Louis ne dépassa pas les frontières. L'Allemagne entra dès 1791 dans la voie nouvelle, et le premier *Leichenhaus* fut édifié à Weimar. Depuis, il en a été construit dans beaucoup de villes ; d'après M. Gaubert (*Les chambres mortuaires d'attente*, Paris, Chevalier-Marescq, 1895), il y en aurait un dans chaque localité en Bavière.

L'institution des chambres mortuaires est excellente en soi, quand même elles ne consisteraient qu'en dépôts

Digitized by Google

où l'on placerait provisoirement les cadavres présumés pour laisser aux faux morts une chance de revenir à eux-mêmes spontanément, et à tous, vrais et faux, le temps de fournir le seul signe certain de la mort, avant l'inhumation, sans incommoder les vivants. Mais, le plus souvent, l'usage de ces chambres est facultatif. Dans bien des villes, elles ne reçoivent que la moitié, ou le quart, ou moins encore, des décédés. Ceci diminue beaucoup la valeur des services qu'elles peuvent rendre. Il faudrait que l'usage fût absolument général et obligatoire et que tout présumé mort y passât, y restant le temps nécessaire pour qu'on soit assuré que la mort est réelle. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que le petit nombre des cas de mort apparente révélés par les chambres mortuaires est encourageant. Car M. Gaubert, un avocat convaincu de cette institution, ne trouve guère à citer qu'une trentaine de cas pour toute l'Allemagne, sur un total de morts qui n'est pas indiqué, mais qui ne peut être inférieure à 100 000, nous semble-t-il. Seulement il convient d'observer que l'on ne fait rien, dans les chambres mortuaires, absolument rien, pour ranimer les sujets qui pourraient n'être pas morts. Ceux qui reviennent à la vie y reviennent d'eux-mêmes. On est en droit de penser qu'il y en a qui se ranimeraient si on les y aidait; mais on ne les aide pas, et ils meurent pour de bon. Au moins ne les enterre-t-on pas vivants. La chambre mortuaire d'attente est une garantie contre l'inhumation prématurée; rien qu'à ce titre, l'emploi devrait en être absolument général et obligatoire, comme il l'est à Mayence et à Munich.

Dans ces conditions, ce ne serait sans doute, encore, qu'une demi-mesure, mais une demi-mesure précieuse,

Digitized by Google

dont on se contenterait, en somme, comme donnant toutes garanties contre le péril que dénoncèrent Winslow et tant d'autres. Le mieux, évidemment, serait que dans les chambres mortuaires les sujets appartenant aux catégories qui fournissent des cas de mort apparente fussent examinés de près par des médecins, et traités comme de faux morts, n'étant tenus pour vrais morts qu'après emploi de l'épreuve Icard, après avoir été soumis à des tentatives de résurrection, et après apparition du signe qui, quoi qu'en ait dit Louis, dans sa présomptueuse ignorance, est encore le seul auquel on puisse se fier.

Comme exemple de la méthode expectante, encore, il faut citer l'appareil Karnice-Karnicki, plus philanthropique que pratique, d'ailleurs. M. de Karnice-Karnicki a inventé un appareil qui s'adapte au cercueil. Il coûte 250 ou 300 francs, mais peut servir indéfiniment. Car, après qu'il a été adapté à un cercueil, on le retire quand la mort est devenue certaine, et on l'adapte à un autre. Il a pour but de permettre au faux mort de respirer, s'il revient à la vie, de s'éclairer et de sonner pour demander du secours. Mais alors il faut un veilleur en permanence dans le cimetière, et plusieurs même dans les cimetières un peu étendus. Les intentions sont excellentes, à coup sûr, mais on ne voit pas bien ce que sera la pratique. Les inhumations seront compliquées, car, après avoir inhumé, il faudra exhumer pour retirer l'appareil, quand on jugera, vingt ou trente jours après, que le retour spontané à la vie n'est plus probable. Sans aucun doute, la généralisation des dépôts mortuaires serait préférable, ou bien l'interdiction d'inhumer tant que la décomposition n'a pas commencé.

Laissons maintenant de côté les méthodes passives et

Digitized by Google

expectantes, qui ne peuvent faire plus que d'accorder aux sujets en mort apparente le temps de revenir spontanément à l'existence, et voyons quels sont les procédés dont on dispose pour faciliter et accélérer le retour à la vie, dans les cas où l'on est autorisé, par l'examen des circonstances qui ont précédé la mort, ou des conditions que présente le corps, à croire que tout n'est pas fini en réalité.

Ces procédés sont variés et nombreux : il y en a toute une série qui sont familiers au médecin et déjà d'emploi courant, principalement en ce qui concerne les noyés, les asphyxiés, les enfants nouveau-nés qui n'arrivent pas à prendre leur respiration. Il y a encore toute une série de moyens indirects de ranimer la respiration et la circulation : frictions, massage, flagellation même, électrisation, affusions froides ou chaudes, rubéfiants, excitations diverses de la peau, etc. Je n'en parlerai pas; ils sont classiques, bien connus, et plutôt d'ordre secondaire. Il ne faut pas les dédaigner, mais on aurait tort de n'avoir recours qu'à eux. Ce sont des moyens de second ordre, comme le moxa, le fer rouge, le marteau de Mayor, etc. J'en dirai autant des méthodes communément employées pour le traitement des noyés, des méthodes de Marshall Hall et de Sylvester, du spirophon de Woillez, des oscillations de Schultze, pour nouveau-nés, etc.

On peut les employer, sans doute, mais dans la mesure seulement où ils n'empêchent pas de faire usage de méthodes plus efficaces.

Parmi celles-ci, le procédé des tractions rythmées de la langue de J.-V. Laborde occupe une place des plus importantes.

Digitized by Google

Peut-être l'auteur, qui était d'ailleurs un physiologiste de renom, s'est-il quelque peu exagéré les mérites de ce procédé, en voulant faire de l'échec des tentatives de résurrection par les tractions linguales un signe certain de la mort, comme il le fait dans un petit volume intitulé: *Le signe automatique de la mort réelle; moyen d'éviter l'inhumation prématurée* (Paris, Schleicher frères).

Quoi qu'il en soit, les tractions rythmées de la langue constituent un moyen de rappel à la vie qui est de grande valeur et qui devrait être connu de tous, parce qu'il peut être appliqué par tous, sans aucune difficulté. Le principe est très simple. Vous vous trouvez en présence d'un noyé, d'un asphyxié, d'un foudroyé? Ouvrez la bouche de la victime, maintenez-la ouverte, saisissez la langue entre le pouce et l'index de la main droite, en interposant peut-être un linge, un mouchoir ou une serviette, pour empêcher le glissement et avoir meilleure prise, puis tirez la langue hors de la bouche, fortement, de manière cadencée, c'est-à-dire en faisant alterner les tractions et des périodes de relâchement où vous laissez la langue revenir sur elle-même, mais sans la lâcher. Faites une vingtaine de tractions par minute, régulièrement, rythmiquement, séparées par autant de relâchements. Si la langue était très rétractée, on pourrait la saisir avec une pince; mais on ne dispose de la pince spéciale voulue que dans les postes de secours. En même temps, mettez sous le nez de l'ammoniaque ou de l'acide acétique, ou de l'éther, et introduisez le doigt dans le fond de l'arrière-gorge, sur la base de la langue, pour presser celle-ci de manière à provoquer le vomissement, afin de débarrasser l'estomac. Il sera très bon, tandis qu'on pratique les tractions linguales, d'user des moyens habi-

Digitized by Google

tuels de révulsion cutanée, réchauffement du corps par des draps chauds, des fers chauds, etc., excitation de la peau par des frictions énergiques. Enfin, le procédé de Laborde peut être utilisé dans tous les cas de syncope, et nous avons vu que la syncope est le plus répandu des états de mort apparente. Différentes manœuvres complémentaires peuvent être concurremment utilisées. On peut, par exemple, agir en même temps sur la respiration. Le sujet étant couché sur le dos, on place un coussin ou quelque autre support sous les épaules, puis on imprime à ses bras des mouvements alternatifs. On les élève, dans le plan latéral du corps, jusqu'à ce qu'ils viennent toucher la tête, puis on les rabat le long des flancs, avec une certaine force. Ceci douze ou quinze fois par minute, pour pratiquer la respiration artificielle. S'il s'agit d'un noyé, il est indiqué de le déshabiller, au besoin en coupant ses vêtements, puis de l'envelopper dans de la laine; il est bon aussi de promener sur le corps, par-dessus le peignoir de laine, un récipient contenant de l'eau chaude ou bien un fer à repasser chaud. On brossera aussi doucement, mais longtemps, la plante des pieds et la paume des mains. Il y a de quoi occuper cinq ou six personnes facilement. Mais l'essentiel, ce sont les tractions rythmées de la langue. Celles-ci doivent être continuées pendant longtemps; on les a vues n'agir qu'au bout de deux et trois heures.

La théorie des tractions linguales, c'est qu'elles réveillent le réflexe respiratoire. Elles ne pourraient rien sur un sujet chez qui l'épreuve de la fluorescéine, si elle est démonstrative et infaillible, aurait révélé un arrêt total et prolongé du cœur; mais s'il reste un peu de circulation, elles agissent, d'après Laborde, en excitant les

Digitized by Google

nerfs sensibles de la langue, qui à leur tour excitent le centre respiratoire de la moelle. Cette interprétation a été critiquée. Cela nous importe peu. Que les tractions agissent par le mécanisme invoqué par Laborde ou qu'elles agissent autrement, cela est sans conséquence. Le tout est qu'elles agissent. Or, il est certain que pour quelques insuccès, — cas dans lesquels il n'est d'ailleurs nullement démontré qu'on aurait réussi par une autre méthode, — il y a beaucoup de succès à l'actif de la méthode de Laborde, et c'est ce qui fait qu'elle est maintenant adoptée dans tous les postes de secours en France et spécialement recommandée pour les cas de submersion ou noyade, de privation d'air, de pendaison, d'asphyxie en général (gaz d'égout, gaz d'éclairage, oxyde de carbone, etc.), d'électrocution ou fulguration, de syncope, d'étouffement, etc. Le premier signe de rappel à la vie est une certaine résistance de la langue, un retour de sa coloration rosée, suivi d'une respiration spontanée et bruyante.

Voici maintenant un procédé d'un genre bien différent. Mais, avant d'en parler, quelques considérations préliminaires sont nécessaires. Elles me sont fournies par un jeune physiologiste distingué de Lille, M. Maurice d'Halluin, qui, à la Société de biologie (le 4 novembre 1905), a présenté des vues importantes sur les étapes de la mort. La mort, dit M. d'Halluin, n'est pas un processus simple et catégorique. Il faut y distinguer des phases successives et diverses, au nombre de trois.

Il y a d'abord, — en partant de la vie normale et entière, — la mort apparente, qui est celle dont nous nous occupons dans le présent travail et dont il a été parlé aussi dans le précédent. C'est un état dans lequel on trouve bien l'image de la mort absolue. La vie de relation

Digitized by Google

est éteinte; la vie organique semble abolie, pourtant elle ne l'est pas, car le cœur bat encore, mais le plus souvent si faiblement que nos moyens usuels d'examen ne permettent pas de reconnaître la persistance de son activité. C'est pourquoi le signe d'Icard est précieux, en nous permettant de reconnaître si la vie existe encore. Car, si le résultat est positif, si les tissus se colorent, c'est que la circulation persiste et qu'il est permis de tout espérer: le retour à la vie peut se faire spontanément ou bien être provoqué par des manœuvres diverses, par les pratiques classiques et les tractions linguales.

A cette phase succède celle de mort relative. Dans cette phase, le retour spontané à la vie est impossible: il n'y a pas à redouter pour un sujet en état de mort relative le retour à la vie dans la tombe; l'inhumation prématurée n'a pas d'inconvénients, du moins elle n'a pas ceux que se représente l'imagination populaire. Mais on peut, si l'on s'y efforce, ranimer la vie. On peut, en particulier, par le massage du cœur, amener celui-ci à se contracter de nouveau et rétablir l'état de vie. Ce qui caractérise cette phase, c'est encore l'arrêt ou l'affaiblissement extrême du cœur, mais avec cette particularité que de lui-même et sans être aidé le cœur ne reprendra pas son activité normale.

Enfin vient la mort absolue, irrémédiable, celle que la vie ne peut plus remplacer. Mais quand commence-t-elle? On ne sait au juste: il semble toutefois que la mort relative peut durer assez longtemps, et on a le droit de penser qu'elle occupe quelques heures. En tout cas, par le massage du cœur on a pu ranimer des chiens et des hommes qui semblaient morts depuis une heure au moins. On aurait donc dans le massage du cœur un moyen de résurrection qui serait capable d'agir sur des sujets que

Digitized by Google

les tractions linguales sont impuissantes à sauver. Ce serait un moyen de plus à ajouter à ceux dont nous disposons, le dernier en l'état actuel des choses.

Parlons donc du massage du cœur.

Il y a longtemps que les physiologistes le connaissent et le pratiquent sur les animaux, dans le laboratoire. L'un d'eux, M. Batelli, de Genève, a fait à ce sujet des expériences très intéressantes. Tuant des chiens par électrisation, par le chloroforme, par l'asphyxie, et constatant que la mort paraît absolue, en ce que le cœur ne remue plus, il masse légèrement cet organe, douze ou quinze minutes plus tard, et le voit reprendre son activité. Celle-ci, d'ailleurs, peut revenir après une période d'arrêt bien plus longue. M. d'Halluin a réussi à faire battre, par le massage, le cœur d'enfants morts depuis vingt-quatre heures : et ceci explique les récits terrifiants qui nous ont été laissés par d'anciens anatomistes, de sujets qui, sur la table de dissection, se sont révélés vivants. La vérité est moins sensationnelle. La vérité est qu'on peut en effet, même vingt-quatre heures après la mort, provoquer des mouvements du cœur. Mais la vie ne saurait revenir. Il n'y a pas que le cœur à considérer en cette affaire : il y a les centres nerveux aussi. Or, si le cœur peut rester vivant, ou apte à redevenir vivant, vingt-quatre heures après le moment du décès, tel qu'on le caractérise communément, il n'en va pas de même pour les organes nerveux. Après vingt ou trente minutes d'anémie, ils sont morts ; ils ne peuvent ressusciter. Les divers tissus du corps ont une vitalité diverse : celle des tissus nerveux est faible, au lieu que celle des muscles est plus forte. Et il y a des éléments qui, eux, restent vivants deux, trois, quatre jours après la mort du système nerveux. Les récits effrayants aux-

Digitized by Google

quels j'ai fait allusion ont un fond de vérité ; mais on les interprète inexactement, quand on nous dit que les sujets n'étaient pas morts. Ils étaient morts du cerveau ou de la moelle, mais non du cœur : ils n'auraient pas pu reprendre vie.

D'après les expériences de M. Batelli, la restauration des centres nerveux est impossible après une anémie de vingt minutes, après un arrêt total du cœur de la même durée. L'efficacité du massage du cœur serait donc limitée : elle est subordonnée à la durée de l'arrêt total de cet organe. Evidemment, la subordination varie selon les espèces animales : il en est, comme les animaux supérieurs, qui ne résistent pas à une anémie nerveuse de quelque durée; d'autres supportent une anémie beaucoup plus longue. Les faits révélés par M. Batelli, et d'autres encore, expliquent la divergence des opinions qu'on a exprimées au sujet du massage du cœur. Il faut accorder que celles-ci sont généralement défavorables. Un chirurgien a bien, chez un sujet atteint d'appendicite, qui mourut brusquement durant l'opération, pratiqué le massage du cœur et ranimé pour un temps l'opéré, mais l'effet obtenu a été éphémère, et la mort définitive est survenue, due à un caillot dans l'artère pulmonaire. Depuis, de nombreux chirurgiens ont essayé du massage du cœur, mais un seul, un Anglais, M. Starling, a réussi à sauver son opéré. Un seul succès, et un demi-succès (l'opéré d'appendicite), c'est peu, en présence des nombreux insuccès enregistrés par plusieurs chirurgiens.

Il est vrai, c'est peu; c'est néanmoins quelque chose. Mais à quoi tient la divergence des résultats ? C'est ce que M. M. d'Halluin s'est demandé, dans une étude qu'a publiée la *Presse médicale* du 1er juin 1904, et où il s'occupe, simultanément, de démontrer l'efficacité du mas-

Digitized by Google

sage du cœur, et d'expliquer pourquoi celui-ci ne réussit pas toujours.

Sur le premier point, il y a un fait certain : c'est que l'être qui a rendu le dernier soupir est susceptible de revivre si l'on rend au cœur son activité. Il est entendu qu'il s'agit ici d'êtres chez qui le cœur est arrêté, dont le cœur ne bat plus spontanément. Mais, chacun le sait, la vie totale, générale, d'un être vivant n'est pas une vie unique : c'est un faisceau de vies isolées, de plus ou moins de vitalité. C'est un faisceau de vies de systèmes divers : tel système est très résistant, tel autre très fragile. De ces différentes vies partielles, les unes succombent rapidement à l'anémie résultant de l'arrêt du cœur ; les autres résistent plus longtemps, et même très longtemps, plusieurs jours en tout cas.

Une des plus fragiles de ces vies partielles est en même temps la plus importante ; il s'agit de la vie du système nerveux. Elle est capitale pour l'homme dans la vie générale, et c'est elle qui nous donne notre personnalité. Nous ne tenons point pour vivants, au sens large du terme, les êtres en qui tout vit, sauf le cerveau et ses dépendances. Et l'idée de voir revenir à la vie ceux que nous avons perdus, sans l'intégrité de leurs facultés, c'est-à-dire de leur appareil nerveux, nous serait très pénible : nous préfèrerions voir durer la mort, assurément. Ajoutons d'ailleurs que l'importance de la vie du système nerveux, dans l'organisme de l'homme, est telle qu'en réalité une prolongation d'existence des vies partielles autres que la nerveuse, et sans celle-ci, ne serait pas possible. Par conséquent, il y a une limite bien nette à la possibilité de ressusciter les faux morts : c'est la durée de l'anémie que peuvent impunément supporter les centres nerveux.

Digitized by Google

Cette durée est limitée. Bien certainement, ils ne meurent pas de façon foudroyante au moment où s'exhale le dernier soupir. En réalité, même, au risque de sembler paradoxal, je dirais volontiers qu'à ce moment rien ne meurt. Il se produit un état d'obnubilation intellectuelle et sensitive, due à un arrêt du cœur. Mais l'arrêt n'est pas forcément définitif, et l'obnubilation peut parfaitement n'être que temporaire. La mort ne commence réellement que plus tard, après des semaines pour certains systèmes. L'organisme met un temps fort long à prendre vie : il n'est pas surprenant que la mort soit lente et graduelle. En réalité, au moment de ce qu'on appelle communément la mort, il n'y a rien de plus qu'une suspension des facultés supérieures, une perte de connaissance ; la vraie mort vient ensuite, composée d'une série de morts partielles, de morts de systèmes et d'organes, qui se succèdent. Il serait intéressant de voir au bout de combien de temps rien ne reste vivant des éléments du corps ; mais en pratique une notion nous suffit, et c'est que les centres nerveux, qui sont pour nous le système le plus essentiel, celui dont la vitalité nous importe le plus pour la persistance de la vie au sens complet et élevé du mot, meurent au bout d'un temps assez court. Passé le moment où la vie les a quittés, et ne peut plus les envahir de nouveau, le cadavre n'a plus d'intérêt pour nous : nous ne pouvons plus espérer y ramener le degré ou la qualité de vie auxquels nous tenons. Le tout est de savoir de quel délai on dispose, et, en pratique, la question se réduit à ceci : pendant combien de temps les centres nerveux peuvent-ils supporter l'anémie résultant de l'arrêt de la circulation sans perdre la faculté de reprendre leur activité ?

Ainsi posé, et c'est ainsi qu'il se pose, le problème est

Digitized by Google

de solution relativement facile. L'expérimentation et la clinique fournissent les éléments de la réponse.

Chacun sait que la tête du guillotiné, qui vient de tomber dans le panier, n'est pas réellement morte. Elle est assurément en mort apparente ; mais elle reste vivifiable; elle peut reprendre vie si on lui fournit du sang. L'expérience a été faite sur le chien, par Brown-Séquard; il a vu l'activité et la connaissance renaître dans la tête décollée d'un chien, sous l'influence d'une circulation artificielle. Elle a été faite sur l'homme aussi, par Laborde ; et si l'on n'a pas constaté le retour de la connaissance, — ce qui est heureux, car l'expérience aurait été d'une affreuse cruauté, — du moins, on a vu avec certitude que les éléments nerveux n'étaient pas morts: 40 à 50 minutes encore après la chute du couperet, l'excitation des circonvolutions cérébrales provoquait des contractions musculaires. Mais cette survie, ou plutôt cette aptitude à revenir à la vie, n'est pas illimitée: elle est même très limitée. D'après les expériences de Mayer, les centres respiratoires et vaso-moteurs peuvent résister à une anémie (arrêt du cœur, ou occlusion des vaisseaux) de 10 et 15 minutes, mais pas plus. Ce semble être là un maximum. Car même parmi les éléments nerveux il y a des différences. Certaines parties sont plus robustes que d'autres : les organes nerveux de la vie végétative semblent plus résistants que ceux de la vie de relation. D'après les expériences de Hayem et Barrier, les manifestations volontaires et conscientes reviennent si l'anémie n'a pas été de plus de dix secondes; les manifestations respiratoires seules reviennent si l'anémie a été de dix minutes. Les parties les plus élevées du cerveau meurent plus vite que les inférieures ; les intellectuelles plus vite que les organiques.

Digitized by Google

Il y a encore un peu de flottement dans les résultats des différents physiologistes; mais il semble bien, d'après les expériences de M. Batelli, que la récupération des fonctions du système nerveux reste possible après 12 et même 15 minutes d'arrêt de la circulation, chez les chiens par exemple, mais pas après 20 minutes. Et chez l'homme? Ici, l'expérimentation ne nous renseigne guère, mais la clinique peut donner des indications. Il faut remarquer toutefois que les faits de la clinique sont sujets à caution. Nous n'avons pas pour l'homme la même certitude de l'arrêt du cœur que pour les animaux. Le cœur peut paraître totalement arrêté et ne pas l'être. La syncope le démontre tous les jours, et c'est pourquoi M. Icard a voulu instituer un signe précis valant l'observation directe du cœur, qui ne peut se pratiquer que sur les animaux. Aussi les faits de la clinique ne prouvent-ils pas autant que les faits de laboratoire, observés sur des animaux dont on voit et touche le cœur.

Quoi qu'il en soit, l'observation sur l'homme montre que, dans de nombreux cas, la mort semble absolue alors qu'elle n'est qu'apparente ou relative. Nous avons assez cité de cas à l'appui de cette assertion. Et il est certain qu'il y a des sujets paraissant morts qu'on peut ramener à la vie totale, à la vie intégrale comprenant la totalité des vies partielles. Mais, évidemment, ce n'est qu'à la condition d'agir vite et vigoureusement. Sans doute, il est des cas où l'on agit sur un sujet déjà en état de mort relative et chez qui il est trop tard pour amener, non le réveil du cœur, d'obtention assez facile, mais celui des centres nerveux, plus difficile et essentiel à un réveil complet. « Nous ne disons pas, écrit M. d'Halluin, qu'en ranimant le cœur on fait toujours revivre un être tué par une mort violente, mais que cette résurrection

Digitized by Google

du cœur peut, dans certains cas, déterminer le retour complet à la vie. »

Pour l'action du massage sur le cœur, elle n'est pas douteuse. Schiff l'a démontré dès 1874, et d'autres depuis ont confirmé ses affirmations. Un expérimentateur, Prus, a fait cent expériences, sur l'animal, avec cinquante-cinq succès. Dans certains cas, il a attendu jusqu'à soixante minutes après l'arrêt du cœur pour commencer le massage, et dans un cas il a dû pratiquer ce dernier pendant deux heures.

M. d'Halluin, aussi, a obtenu de nombreuses résurrections par ce procédé. Est-ce à dire qu'on réussira aussi bien avec l'homme? Non, évidemment, pour la raison indiquée plus haut, à cause de la fragilité plus grande des centres nerveux supérieurs chez l'espèce humaine; à cause de leur moins longue résistance à l'anémie, on dispose de moins de temps pour agir utilement. Il y aura des cas où l'on n'obtiendra qu'un réveil incomplet, un réveil ne portant pas sur les éléments cérébraux, un réveil peu désirable par conséquent, et qui, d'ailleurs, ne pourra se soutenir. Mais si, averti de la nécessité d'agir très tôt et très vite, on pratique le massage du cœur dans le plus bref délai possible, on peut espérer le succès, s'il n'y a pas de lésions matérielles incompatibles avec la vie.

Il y a toutefois des causes d'insuccès, et c'est là ce qui explique le désaccord existant entre les différents expérimentateurs. L'une de celles-ci est assurément la difficulté d'obtenir une bonne respiration artificielle chez l'homme. Il ne suffit pas de rétablir le cours du sang: il faut encore que le sang soit vivifiant. Dans le laboratoire, cette seconde condition est aisément remplie grâce à la respiration artificielle, dont la technique est très simple;

Digitized by Google

sur l'homme on ne pratique guère cette dernière, et il serait indispensable d'y avoir recours, par exemple sous forme d'insufflation pulmonaire au moyen du soufflet. A elle seule, dit M. d'Halluin, l'insufflation suffirait souvent à ranimer des syncopés.

Une seconde cause d'insuccès est celle qui a été indiquée en passant : le fait que souvent les centres nerveux sont déjà morts au moment où l'on intervient. On ne sait pas encore au bout de quel temps, au juste, les éléments nerveux des différents degrés hiérarchiques périssent, mais ce temps est certainement court.

Troisième cause : le sang a déjà pu commencer à se coaguler. En ce cas, rien à faire.

Mais la quatrième est la plus importante : ce sont les trémulations fibrillaires du cœur. Et il y a des animaux chez qui le rappel à la vie est impossible, du moment où le cœur a commencé à présenter les trémulations, qui sont dues à une excitation de cet organe. On ne connaît pas encore de moyen de prévenir ou d'arrêter les trémulations cardiaques ; mais il semble que l'électricité pourrait exercer une action favorable : du moins c'est ce qu'indiquent certains résultats obtenus par M. Batelli. Sortira-t-il de là quelque conclusion pratique ? Il faut l'espérer. Car c'est sans doute par centaines que chaque jour sur notre globe nous étiquetons comme défunts des gens qui, au moment où on les déclare morts, n'ont pas même encore commencé à mourir ; des gens qui ne demandent qu'un petit encouragement du côté du cœur pour que celui-ci reprenne toute son activité, et la rende à tous les systèmes de l'organisme. Nous sommes inexcusables. Car dès maintenant on possède un certain nombre de moyens sérieux de combattre la mort apparente.

Digitized by Google

Tels sont à la portée de tout le monde, comme les tractions linguales. D'autre part, si l'on était plus averti des cas où la mort apparente est le plus répandue ; si la vérification des décès se faisait de façon plus consciencieuse ; si, de façon générale, on était plus instruit et plus enclin à agir, il est certain qu'on arracherait chaque jour à la mort beaucoup de sujets qu'on laisse tranquillement mourir par inertie, par ignorance. Encore sont heureux ceux qui meurent vite, car autrement c'est l'inhumation prématurée qui les guette. Celle-ci, autant qu'on en peut juger, ne doit pas être bien fréquente dans nos sociétés civilisées. Ce doit être une rare, quoique horrible, exception. Mais le danger existe. Il disparaîtra le jour où nul ne pourra être inhumé sans avoir été examiné par un médecin qui, dans les cas où il y a chance de réussir, aura tenté la résurrection par les moyens existants, et sans présenter le signe certain, irréfutable, de la mort.

Quand sera-ce ? Je n'ai pas le don, — depuis longtemps perdu, — de prophétie. Mais, laissant de côté l'avenir, je ne pense pas que personne me puisse démentir sur ce que je dis quant au présent. Et je le regrette cordialement.

HENRY DE VARIGNY.

Digitized by Google



MONTAGNES

ET MONTAGNARDS DU CAUCASE

TROISIÈME PARTIE [1]

Otcherki Kavkasa, par E. Markov. Saint-Pétersbourg.

VI

L'Imérétie est séparée de la Mingrélie par le fleuve historique de Tzkheni-Tzkhali, l'Hippus des anciens. Les aborigènes l'appellent aussi « le fou, » « le furieux, » et en effet il suffit de le traverser une seule fois pour approuver entièrement ces surnoms. Le passage s'effectue sur un radeau, mais M. Markov et ses compagnons, avant de pouvoir l'atteindre, durent franchir à cheval cinq bras de cette capricieuse rivière au cours désordonné et destructeur. Les chevaux plongent dans l'eau jusqu'aux flancs et marchent indécis, effarouchés, entre les blocs de pierre énormes qui en forment le lit accidenté. Ils font des efforts désespérés pour résister au courant impétueux qui les refoule et menace de les renverser. Il faut croire que la tête leur tourne, comme à leurs cavaliers,

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons d'août et septembre.

Digitized by Google

qui ne se sentent pas à l'aise non plus au milieu de ce tourbillon de flots écumeux et rageurs, passant sous les yeux avec la rapidité d'une flèche.

— Ne regarde pas l'eau, regarde le ciel ! crie le guide imérétien au voyageur, sachant combien souvent ces traversées se terminent par une catastrophe.

Le roulis d'un bateau, si accentué qu'il soit, ne donne pas un vertige comparable à celui de cette rivière bondissante.

Les chevaux avançaient presque couchés, s'inclinant d'instinct contre le courant sous un angle aigu. Quant aux cavaliers, ils restaient cramponnés à la crinière, tout le corps crispé, suspendus au-dessus des ondes menaçantes.

M. Markov et ses compagnons, trempés jusqu'aux os, parvinrent quand même sains et saufs au radeau. De l'autre bord arrivait à leur rencontre une pittoresque cavalcade de femmes, richement vêtues et enveloppées de voiles blancs. Quelques amazones étaient abritées par des ombrelles. L'une montait à califourchon et se tenait d'aplomb avec autant d'assurance et d'agilité qu'un vrai *djighite* (cavalier-cosaque). Les Géorgiens, autrefois, ne connaissaient pas d'autre mode de transport, et les selles de femmes sont chez eux d'importation récente.

La cavalcade que croisa M. Markov se composait de la famille d'une princesse géorgienne qui allait rendre visite à un voisin.

Après avoir gravi une haute montagne, nos voyageurs arrivèrent à Martvili, où réside de temps immémorial le *dikondideli*, le premier métropolite de Mingrélie, dont le pouvoir était autrefois égal à celui des rois. Le monastère de Martvili est un des plus anciens du Transcaucase. D'après la légende, il aurait été fondé quarante ans après

Digitized by Google

Jésus-Christ par saint André. Cet apôtre trouva sur la montagne d'immenses chênes sacrés auxquels les païens offraient des sacrifices; il fit abattre les arbres, et sur leur emplacement éleva un temple. Depuis lors les évêques de cette église sont nommés *dikondideli*, c'est-à-dire évêques du pays des grands chênes.

De même que les dômes de Bagrat et de Ghelata, l'église de Martvili est ornée de fresques dont malheureusement les figures et les coloris se sont fondus en un dessin vague et trouble, qui laisse deviner dessous des fresques plus anciennes. L'objet le plus remarquable que renferme cette église est un très ancien manuscrit des évangiles, enfermé dans un coffret d'or ciselé et orné de pierres précieuses.

Dans le jardin du couvent, au milieu d'un champ verdoyant qui domine un précipice, s'élève un tilleul d'une taille prodigieuse; ses branches sont des troncs énormes et ses racines forment de vraies montagnes. Un autre tilleul, non moins titanesque, est tombé dernièrement. Il est possible que ces géants soient des survivants des bois sacrés que l'apôtre a fait détruire et d'où les dikondideli tirent leur nom. Le représentant actuel de ces évêques émerveilla M. Markov par sa vivacité juvénile et son air martial digne d'un djighite.

L'évêque de Martvili est d'ailleurs sans cesse en voyage, allant dire des messes dans les différentes églises de la Mingrélie ou pleurer les défunts dans les riches familles du pays. Il est d'usage parmi la noblesse mingrélienne de garder les morts pendant deux semaines, afin de laisser aux parents le temps de venir rendre les hommages suprêmes au défunt. Quand un nouveau cousin arrive, les cloches sonnent et des pleureurs à gages accompagnent de leurs lamentations et de leurs sanglots les pleurs de

Digitized by Google

la famille. Pendant tout ce temps, l'évêque, revêtu de ses plus riches vêtements sacerdotaux, se tient devant le cercueil et ensuite conduit le convoi funèbre jusqu'à la tombe. Les Mingréliens sont de taille svelte et élevée et méritent par leur beauté la réputation de descendre des ancêtres de la race caucasienne. Non seulement ils sont beaux, mais bons, remarquablement doués et de nature communicative. Ils parlent avec esprit et volubilité, et s'expriment avec des nuances délicates. Ils raffolent des réunions publiques et se plaisent sur les marchés et les places, avides de nouvelles et de causerie, comme les Athéniens qui s'exerçaient à l'éloquence dans les disputes publiques de l'Agora ou sur les marchés et les quais du Pirée.

Des avocats et des juges de paix de Koutaïs assurèrent à M. Markov que la passion de l'Imérétien et du Mingrélien pour les procès dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Pour avoir la satisfaction de se frotter aux juges et aux avocats, de jouer un bon tour à la partie adverse, et de se livrer devant un auditoire nombreux à des joutes oratoires, ils sont prêts à négliger leurs affaires et tous leurs autres intérêts. Un Imérétien pauvre donnera ses derniers cent roubles à un avocat, afin de terrasser son adversaire et de gagner un procès qui sans cela pourrait durer plusieurs années.

Un des compagnons de route de M. Markov offrit de le conduire à Nikolakevi et même jusqu'à Senaki, dans le fond de la Mingrélie. Après un passage à gué de l'Abachi, assez périlleux, les voyageurs rentrèrent dans la région des collines boisées, encadrées par la ligne lointaine des cimes neigeuses. La Mingrélie est moins bien labourée que l'Imérétie et ne donne pas une impression aussi riante que les jardins et les petites cam-

Digitized by Google

pagnes que nous venons de voir. En Mingrélie le paysan possède peu de terres, car la plus grande partie du territoire appartient à l'ancienne famille royale des Dadians, dont la postérité est innombrable. On y voit beaucoup de cotonniers, mais peu de vignobles, et le vin est de qualité inférieure à celle des vins de l'Imérétie. Les routes sont très défectueuses ; elles s'intitulent des chaussées, mais ce ne sont que des amas de pierres ramassées dans le lit de la rivière et jetées les unes sur les autres pêle-mêle, au grand détriment des fers des chevaux. Des anciens ponts il ne reste que des piliers à moitié pourris, et au lieu de relier les voies de communication, ils servent à les entraver. La police locale est chargée de l'entretien de ces routes aux frais des zemstvos.

On certifia un jour à M. Markov que le zemstvo du district qu'il parcourait votait annuellement 30 000 roubles pour l'entretien des routes, sans parler des corvées auxquelles sont astreints les paysans, et que la police leur impose sans mesure. Il est hors de doute que les 30 000 roubles sont régulièrement portés dans les registres parmi les dépenses, ce qui n'empêche pas les routes d'être semées d'ornières et privées de ponts. Le voyageur russe déclare qu'il ne croit pas à la moitié de ce qu'on lui a raconté sur les faits et gestes de la bureaucratie du Caucase, mais que si l'autre moitié est vraie, c'est déjà beaucoup trop.

Elle s'est surtout appliquée à déposséder les populations autochtones ; c'est d'ailleurs son système favori de gouvernement. On chassa d'abord les Géorgiens, et les hauts fonctionnaires s'adjugèrent des milliers de dessiatines de terre arable, les vieux jardins et les plantations des exilés. Lorsque la bureaucratie se fut partagé les

Digitized by Google

biens des Géorgiens, elle s'en prit à l'Abkhasie, paradis terrestre où pousse une flore presque tropicale et dont le sol est d'une fertilité fabuleuse. Les Abkhases sont un peuple très bien doué, fier, élégant; on les appelle les Français du Caucase. Au moyen d'un plan machiavélique, la haute bureaucratie russe accusa ce peuple, chrétien en majeure partie, et qui déteste les Turcs, d'ourdir avec le sultan des complots contre la Russie. Ce fut le prétexte qui permit de le déposséder et de faire don aux fonctionnaires d'encore plusieurs milliers de dessiatines de terres qui s'ajoutèrent agréablement aux traitements doubles, aux pensions prématurées, aux sources de naphte de Bakou, aux pâturages du Khouban et autres petits profits dont l'administration du Caucase gratifie libéralement ses employés pour récompenser on ignore quels services.

L'histoire de la prétendue révolte des Svanètes est à cet égard bien instructive. Les fonctionnaires souhaitaient de recevoir des croix et des pots de vin, et n'ayant pas de prétexte, ils imaginèrent une prétendue révolte. Quand les malheureux habitants de la Svanétie, effrayés par l'arrivée inattendue des troupes, déléguèrent deux députés chargés de déclarer qu'ils étaient soumis au gouvernement du tsar, et qu'ils demandaient seulement à connaître les griefs qu'on invoquait contre eux, le colonel Reus, qui traitait de chiens tous les Svanètes, commanda en les voyant :

— A la baïonnette les chiens !

Les soldats exécutèrent cet ordre, et les parlementaires furent soulevés du sol au bout des baïonnettes. Alors, de toutes les tours du village svanète, des coups de fusil partirent. Le colonel Reus fut tué, les soldats

Digitized by Google

s'enfuirent, et les fonctionnaires se réfugièrent chez le *starchina* (maire). La nuit, le toit de la maison fut enlevé, et le maire et tous ses invités tombèrent sous une grêle de balles. Devant les juges, les soldats déclarèrent que le colonel Reus leur avait ordonné de transpercer de leurs baïonnettes les chiens qui aboyaient autour d'eux et que, s'étant trompés sur la signification de cet ordre, ils avaient passé leur arme au travers du corps des députés. Cette explication un peu trop tirée par les cheveux ne convainquit que ceux qui l'avaient inventée, et des troupes munies de canons furent envoyées contre les 160 Svanètes qui, barricadés dans leurs tours, se défendaient à l'aide de fusils à pierre. Dans les autres villages on n'opposa aucune résistance à l'entrée des Russes. Mais l'administration prétexta cette « révolte » pour s'emparer des terres, lever des impôts, et obtenir de Saint-Pétersbourg des croix et des distinctions.

En traversant la Mingrélie, on se persuade aisément que, dans l'antiquité, sa population autochtone adorait les arbres comme des divinités. Partout sur les sommets des collines boisées on voit des clairières artificielles et, au milieu, des chênes et des tilleuls séculaires, de dimensions colossales, frères des géants de Martvili. Sur ces hauteurs, dans leur solitude majestueuse, ces vieux arbres produisent en effet l'impression d'édifices sacrés élevés aux dieux.... A Bansa, le rite de l'adoration des arbres s'est conservé jusqu'à nos jours. Lors de certaines fêtes, la population arrache du sol, avec les mains, sans le secours d'aucun outil, pas même d'une bêche, un jeune arbre qu'on porte en procession autour de l'église et qu'on dépose ensuite devant l'autel. En Mingrélie, Imérétie et Kakhétie la population offre des sacrifices

363723

Digitized by Google

aux arbres vétérans, on danse autour d'eux, on place des icônes dans les creux de l'écorce, on les entoure de fils, ainsi que cela se pratique au Caucase pour les murs d'églises. De même on a conservé la coutume païenne de leur immoler des animaux, principalement des coqs. Il y a des jours de fête où l'on coupe le cou devant l'église à plus de mille de ces gallinacés.

Mais le plus ancien vestige de l'antiquité que présente cette région est sans contredit la ville de Nikolakévi, dont le nom en mingrélien est la traduction littérale du nom grec Archéopolis. Il va sans dire que, pour avoir mérité ce nom déjà du temps des Grecs, les origines de cette cité doivent remonter encore beaucoup plus haut. Les savants affirment en effet que Nikolakévi est la célèbre Ea, la capitale de la Colchide où Médée exerçait ses sortilèges et où Jason allait chercher la toison d'or. Dans le cinquième siècle de notre ère, Archéopolis, considérée comme la ville la plus fortifiée du Lasik, était la capitale chrétienne des Lases. On y voit encore maintenant les ruines d'une église du sixième siècle, élevée sous le règne de Justinien. Vue d'un côté, aujourd'hui même, la ville offre un aspect inexpugnable. Ses ruines pittoresques, émergeant de forêts épaisses, semblent fendre le ciel sur des bases de rochers formidables qui refoulent à droite les flots du Tekhour. La ville actuelle de Nikolakévi est située tout en bas sur l'autre rive du fleuve; un grand et beau pont jeté sur le Tekhour était jadis protégé par une forteresse redoutable, démantelée sans raison par un chef de police incapable, qui a eu d'ailleurs à répondre de cette maladresse devant les tribunaux.

Dans cette forteresse était autrefois un couvent, et

Digitized by Google

c'est là que subsiste toujours l'ancienne église des Quarante-Martyrs. Une grande dalle de pierre brute, sur laquelle quarante petits cercles sont grossièrement sculptés, indique, selon le pope qui dessert ce temple, le lieu où sont enterrés les quarante martyrs dont l'église orthodoxe célèbre annuellement la mémoire le 9 mars. Bien que ce soit une légende très douteuse, toute la Mingrélie y croit fermement et des masses de gens viennent prier dans cette petite église. Elle est beaucoup plus fréquentée que les ruines d'Archéopolis, auxquelles on n'accède que par une ascension ardue, en grimpant à quatre pattes et en s'accrochant à des buissons pour ne pas glisser avec les pierres détachées qui roulent sous vos pieds. Les ruines de l'antique Ea s'étendent sur plusieurs kilomètres au milieu des forêts qui l'ont progressivement envahie. En vain M. Markov y a-t-il cherché autre chose que des pierres et des dalles.

Lorsque les voyageurs arrivèrent à la station de Novo-Senaki, où ils devaient passer la nuit, harassés, après leur fatigante excursion, M. Markov remarqua à sa stupéfaction un adolescent mingrélien, qui avait tout le temps couru à pied derrière le cheval d'un des touristes, son père lui ayant ordonné de suivre l'animal à Senaki et de le ramener sain et sauf. L'enfant avait parcouru ainsi trente-deux kilomètres sans s'être assis une seule fois. Il est vrai qu'en plusieurs endroits il lâchait la caravane et la rejoignait plus loin par des raccourcis. Quoi qu'il en soit, quand les Russes arrivèrent devant le perron de l'auberge de Sénaki, l'enfant prit la bride du cheval dans sa petite main noire et, d'une voix qu'il s'efforçait de grossir, cria :

— Donne le rouble!

Digitized by Google

Il recevait un rouble pour la location du cheval, sans compter sa course à pied aller et retour qui lui prenait deux jours !

VII

Les Européens, ni même les Russes, ne se doutent guère que le Caucase a aussi son Teplitz, avec non seulement la source, mais aussi le nom de cette célèbre station thermale. En effet, Tiflis, appelé par les habitants du pays Tbilisi, du mot géorgien *tbili*, qui a la même signification que le slave *tepli* (chaud), possède d'abondantes sources d'eau chaude sulfureuse dont l'efficacité est depuis longtemps connue. Ainsi que toutes les eaux thermales d'Allemagne, celles de Tiflis ont leur légende. Un antique roi géorgien, chassant dans les forêts impénétrables qui couvraient autrefois la vallée de la Koura, blessa mortellement un cerf sur le point précis où s'élève aujourd'hui la capitale bruyante du Caucase. Le cerf blessé, qui perdait abondamment son sang, courut vers une des sources d'eau chaude sulfureuse qui jaillissaient en plusieurs endroits de la forêt, s'y plongea, puis bondit sur l'autre rive et à l'émerveillement du chasseur regagna le couvert, fort et leste comme s'il n'avait pas été touché. Sur l'ordre du roi, un village fut construit au lieu où la fontaine s'élevait, et dès lors les eaux sulfureuses de Tbilisi eurent la réputation d'opérer des cures miraculeuses.

En tout cas, Tiflis est une des plus anciennes villes de l'empire russe. Kief et Novgorod sont ses cadettes de plusieurs siècles. Primitivement, elle était construite en bois et tout entourée de forêts. Les historiens arméniens d'autrefois nommaient toute la région de Tiflis Paita-

Digitized by Google

Karan, le pays des forêts; le bois d'Arlabar était très estimé au dix-huitième siècle, tandis qu'actuellement c'est un des plus arides quartiers de Tiflis, dénudé et pierreux comme tous les autres. Aujourd'hui encore, on raconte comment les habitants de Tbilisi chassaient le cerf dans la Véra, cette vaste steppe dénudée par laquelle tout voyageur venant de Russie entre à Tiflis après avoir franchi le Kasbek. Quelle que soit l'imagination du touriste, il lui est impossible de se figurer maintenant en pénétrant dans la ville qu'il se trouve dans une région jadis boisée et peuplée de gros gibier.

Tiflis est un vaste four de pierre situé au centre d'un immense cercle de montagnes, de telle sorte qu'aucun souffle de vent ne peut tempérer l'extrême chaleur qui, pendant les six mois de l'été, se concentre dans les maisons et les rues, sur les rocs et les pentes caillouteuses qui surplombent la ville. Dans ce four, surmonté comme d'un couvercle par un ciel incandescent, toujours sans nuages, les infortunés habitants sont sur le gril durant plusieurs mois consécutifs, et il faut vraiment admirer la puissance de la nature qui, dans cette fournaise babylonienne, a créé une race si belle, douée de tant de gaieté, à l'esprit si brillant et toujours en éveil. Les Géorgiens, les Arméniens, les Tatars ne posent pas de tout l'été leur bonnet d'astrakan ouaté, ni leurs vêtements de drap doublé, et ainsi capitonnés ne paraissent pas s'apercevoir qu'il fait chaud à Tiflis. Ils ne soupçonnent pas non plus qu'il existe dans ce monde des villes et des villages où les hommes ne sont pas condamnés à cuire tout vifs sous un soleil impitoyable.

Pourtant, au cours de ces dernières années, la civilisation européenne a pénétré dans l'ancienne capitale des

Digitized by Google

Sassanides, et les voyageurs qui sont obligés d'y passer l'été y trouvent actuellement quelques coins où ils peuvent échapper à la chaleur. Les Allemands, qui, à en croire les Russes, ont « inventé le singe, » ont créé ici une « colonie allemande, » c'est-à-dire tout un village entouré de jardinets où les gens de fortune médiocre peuvent trouver des appartements à bon compte et vivre à l'air. Dans ces jardins sont installés des jeux de quilles, et l'on y boit de la bière ou le vin du pays en écoutant des orchestres géorgiens et des chanteurs du Tyrol. Toute la population de Tiflis aime ces distractions et en profite, y compris la classe ouvrière. Il est vrai que nulle part on ne trouvera comme au Caucase une aussi étrange fusion d'institutions aristocratiques avec des mœurs démocratiques. Souvent un homme de peine, un valet de chambre ou un cuisinier sont d'origine princière, et portent le nom historique d'une très ancienne famille. Ce n'est qu'en Géorgie qu'on peut rencontrer ce type original de l'aristocratie démocratique et de la démocratie aristocratique. D'un côté un prince cire les bottes d'un monsieur insignifiant, et d'autre part un cocher ou un cuisinier vous tendent la main avec une fière dignité et sont prêts à vous transpercer d'un coup de poignard si vous ne semblez pas apprécier l'honneur qu'ils vous font.

Quand vous avez traversé la partie européenne de Tiflis, avec ses larges rues, squares et boulevards, ses rangées de beaux magasins où s'étalent les dernières nouveautés de Paris, ses équipages somptueux, ses palais, ses musées, ses écoles, vous entrez dans l'ancienne ville, qui s'est tassée au pied de l'antique forteresse historique haut perchée encore, avec ses tours à demi ruinées, sur des rochers abrupts. Ici sont réunis tous les monuments sa-

Digitized by Google

crés de Tiflis : la cathédrale de Sion, des Géorgiens, sur une rive de la Koura ; sur l'autre la cathédrale Metkh, des Arméniens, la mosquée Ali des Persans, et presque toutes les églises de Tiflis, qui en compte quarante-huit. A côté est le marché arménien avec de nombreux *doukhans* (cafés orientaux), de petites boutiques, des échoppes, d'anciens et malpropres caravansérails, et tout le quartier persan. Partout de minuscules places irrégulières, d'étroites ruelles qui serpentent en longs boyaux entre les murs resserrés. Pour accentuer l'ombre et la fraîcheur des rues, les demeures du Tiflis asiatique sont construites de telle sorte que chaque étage projette un auvent sur l'étage inférieur et que ceux du haut rejoignent à peu près leurs vis-à-vis, formant ainsi une longue galerie couverte.

Les maisons de la vieille ville conservent le style géorgien, surtout dans l'ornementation extérieure, qui consiste en nombreuses galeries entourant l'immeuble du côté de la rue et de la cour ; elles sont soutenues par d'élégantes colonnes closes au moyen de grillages pittoresques et pourvues de vitrages de couleurs variées. Et quand le Géorgien ne passe pas sa journée sur le toit plat de sa demeure, il se tient dans ces galeries à demi ouvertes, pleines d'ombre et de fraîcheur. La nuit, sur les toits et dans les galeries grouillent des groupes pittoresques de femmes, d'enfants, de vieillards, qui s'entretiennent paisiblement, accroupis sur des tapis, buvant du thé et recevant des visites. Souvent on entend de fraîches voix de jeunes filles qui chantent en s'accompagnant de la *zourna* et du tambourin.

Plus curieuses encore sont les cuisines persanes qui abondent ici. Des fumets appétissants s'en échappent

Digitized by Google

sans cesse, attirant une foule nombreuse. D'énormes casseroles de métal sont enfoncées dans un vaste four et sous les lourds couvercles il y a toujours quelque chose qui bout, écume ou mitonne, chatouillant l'odorat des passants à jeun. A côté, s'avançant dans la rue, se dressent de vastes étagères supportant la vaisselle du pays, d'immenses plats de bois ayant souvent un mètre de diamètre, taillés dans des troncs de noyer, puis des urnes de bois, grandes et petites, de formes variées et élégantes et peintes de différentes couleurs. Les aliments sont proprement préparés, alléchants, et s'achètent à très bon marché. On vous y offre du *kebab*, fines tranches de viande succulente saupoudrées de *kinsi* parfumé ; du *chachlik*, minces tranches de mouton grillées sur des aiguilles ; puis le *plov*, le *satzevi* et autres plats nationaux apprêtés avec du riz. Vous pouvez assister à la préparation des fameux *lovachi* qui servent aux Géorgiens, ainsi que nous l'avons vu, d'assiettes, de serviettes et de papier pour envelopper les mets.

Le chef, un gros Persan, la tête enveloppée de multiples chiffons jusqu'au-dessus de sa barbe, couvre rapidement d'une pâte liquide les parois d'un petit four ouvert, chauffé à blanc ; dès qu'une mince croûte s'est formée, il plonge sa tête dans le four et en retire, attachée aux bandes de toile, la galette longue d'un demi-mètre et quelquefois plus, qu'on peut enrouler ou étendre à volonté.

Les débits de vin ne sont pas moins originaux : à la place des tonneaux, on y voit des *bourdiouks* de toutes dimensions, depuis des peaux de buffles et de sangliers jusqu'à de minuscules peaux d'agneaux. Le vin, à très bas prix, coule abondamment au milieu de la foule qui

Digitized by Google

se presse sur le marché, sans pourtant que des scènes d'ivrognerie se produisent. Les fumées du vin s'évaporent en conversations joyeuses et en éclats de rire sous le ciel bleu.

Le marché n'est pas uniquement un lieu de transactions commerciales, mais il présente une réunion de tous les métiers qui servent à la production orientale. On voit des selliers, des cordonniers, des chapeliers, qui travaillent en plein air sous les yeux du client. A côté, des chaudronniers et des forgerons frappent à tour de bras l'enclume et font un vacarme assourdissant. De gros armuriers arméniens, en larges pantalons bouffants de couleur éclatante, chaussés de *bechmets* orientaux, sont accroupis, leurs courtes jambes croisées, sur le seuil de leurs boutiques, et d'une main d'artiste affilent les pointes précieuses de vieux poignards, ornent d'argent les poignées et astiquent les fourreaux. Une foule bariolée de montagnards, de Tatars, de Géorgiens, entoure avec une curiosité émerveillée ces ateliers, dont la vue fascine tout bon Caucasien, et suit avec une approbation admirative la dextérité de ces doigts experts. Chacune de ces petites boutiques d'armuriers est un musée d'armes antiques pour lesquelles des amateurs européens donneraient n'importe quel prix. On y trouve tout l'armement des différents peuples caucasiens à des époques diverses : les armes des Khevsours, des Lesghs, des Abkhases, des restes d'armes des Gênois et des Croisés, des Arabes et des Turcs. Les boutiques d'instruments de musique présentent aussi des collections inestimables d'anciennes guitares faites de bois précieux, ornées de dessins rehaussés de perles fines.

Ce décor de l'antique Asie, ces vêtements bibliques ou

Digitized by Google

des *Mille et une nuits*, ces labyrinthes étroits et mystérieux évoquent des impressions d'enfance, le temps où on lisait avec une poétique terreur les terribles aventures d'Ali-Baba et des quarante voleurs.... On peut voir dans la vieille Tiflis ces *iachaki* (ânichons) qu'Ali-Baba chargeait des trésors trouvés dans la caverne obscure. Ils sont de si petite taille qu'ils disparaissent complètement sous les fardeaux dont on les écrase sans pitié. Souvent un Tatar ou un montagnard en chasse devant lui une cinquantaine attachés les uns aux autres par la queue, et de loin il semble que les fagots de bois marchent tout seuls dans la rue en se balançant, jusqu'à ce qu'on distingue les longues oreilles grises qui se dressent peureusement au milieu des branches de même nuance. Parfois, c'est toute une série de meules de foin vert de la steppe qui se fraient un passage au milieu de la foule du marché, sans qu'on puisse distinguer qui les porte, et l'on dirait que c'est la steppe elle-même qui s'est mise en marche. Il faut être tout près pour découvrir les sabots et les oreilles de ces minuscules aliborons tout embroussaillés de foin.

A côté des *iachaki*, on voit des chèvres et des brebis rousses, des chameaux de Bakou portant du pétrole, des buffles couleur de fer et aussi aux muscles de fer, nés pour le joug, qui traînent de massives arbas taillées dans des érables gigantesques et dont les formes, la dimension et le poids en font des véhicules antédiluviens. Les roues non graissées crient, hurlent, comme prêtes à se briser, et dominent les cris et le brouhaha du marché. Les charretiers, dont l'aspect est non moins primitif, sont juchés au sommet des arceaux de l'arba, armés d'une longue lance qui leur sert à piquer le cuir de l'attelage.

Digitized by Google

D'immenses bonnets de laine de mouton roux recouvrent comme de monstrueux champignons les têtes menues de ces Géorgiens et de ces Tatars de la steppe, leur prêtant un air sauvage et redoutable qui ne répond nullement à leur naturel pacifique et bon. Il est impossible de comprendre comment la tête du Caucasien peut supporter un pareil poids et la chaleur intolérable qu'occasionne cette coiffure sous un climat brûlant. Les habitants du pays déclarent pourtant à l'unanimité que le bonnet de fourrure et l'épais manteau de laine qui les couvrent peuvent seuls les protéger contre l'ardeur du soleil.

Les ouvriers de Tiflis, des Persans pour la plupart, sont les plus infatigables travailleurs, les plus accommodants, ceux qui font la besogne à meilleur compte. Les *touloukhtchi* (porteurs d'eau) forment la fraction la plus intéressante de la classe des travailleurs. Le *touloukh* est un grand sac de cuir en forme d'entonnoir, qui se termine par un long tuyau, et qu'on attache des deux côtés du cheval ou du mulet par-dessus un amas de couvertures destinées à protéger l'animal contre l'eau qui déborde sur lui. Souvent aussi le touloukhtchi se passe de l'aide du cheval et du mulet et porte lui-même les touloukhs. Il va puiser l'eau dans la Koura, puis, le dos et la tête chargés, il grimpe jusqu'au haut de la ville, redescend en toute hâte, remplit de nouveau ses touloukhs et recommence sa pénible ascension. A la fin de la journée, on peut voir ces pauvres diables, accablés de fatigue, dormir en respirant lourdement sur des lits de cailloux encore chauds, leurs bras maigres, dont les muscles saillent en cordes, étendus sur le sol.

Les *mouchi* (portefaix) ont un travail encore plus dur.

Digitized by Google

Il faut les voir pour comprendre quelle bête de somme robuste et infatigable l'homme peut devenir. Pendant plusieurs générations, les *mouchi* ont développé en eux la capacité de porter des fardeaux, et de même que chez le chameau et le buffle, l'habitude a provoqué chez eux une forme spéciale du cou, du dos et des jambes. Rien qu'à voir le dos large et voûté du mouchi, son long cou et ses jambes courtes et trapues, on devine sa profession. Il est devenu une sorte de chameau bipède, aussi endurant, aussi vigoureux, aussi sobre que son émule à quatre pattes. Il sait marcher plié en deux, de sorte que la partie supérieure de son corps garde une position horizontale. Son dos peut alors supporter aisément toute une cargaison d'objets divers, et ses jambes légèrement torses, mais fortes et courtes, marchent avec assurance sous le faix et gravissent sans peine les pentes les plus raides. M. Markov a vu dans les rues de Tiflis des mouchi portant d'immenses divans, des commodes, tout un mobilier, formant une charge supérieure à celle qu'un cheval pourrait tolérer ailleurs. Ils ont la réputation d'être d'une honnêteté scrupuleuse; on n'a jamais trouvé parmi eux ni voleurs, ni escrocs. Le voyageur, en arrivant à Tiflis, confie au premier mouchi qu'il rencontre tous ses effets, sans avoir aucune surveillance à exercer. Même l'argent, les valeurs et les objets précieux peuvent être commis à sa garde sans aucune inquiétude.

Les *mirzas*, les écrivains publics, sont d'autres figures caractéristiques de Tiflis. On les trouve au coin des rues, assis gravement sur leurs tréteaux, les pieds repliés sous eux, et coiffés de hauts bonnets étroits en peau de mouton. Ils ont devant eux de très longues boîtes de bois munies d'encriers, de plumes et de canifs. Entourés

Digitized by Google

sans cesse d'une foule de clients, les mirzas écrivent vite sur leurs genoux des suppliques, des lettres, des contrats. Ils lisent les lettres qu'on leur apporte, commentent les papiers, donnent des conseils, et tout cela posément contre une fort minime rémunération.

Quiconque se trouve à Tiflis ne doit pas manquer de visiter la vieille mosquée d'Ali. Son élégant minaret recouvert d'anciennes céramiques d'un bleu éclatant s'élève hardiment au-dessus d'un amas de maisons s'élançant tout droit des bords de la Koura dans le ciel lumineux. Il est intéressant de contempler à ses pieds le Tiflis du passé qui s'étend en vaste amphithéâtre, avec ses innombrables toits en terrasse, ses longues galeries, ouvrant sur la Koura, et ses maisons qui semblent plongées dans l'eau. On a l'impression qu'on pourrait, en enjambant ces terrasses, monter du fleuve au sommet du Salalak ou de la Montagne de David. Et, quand on s'achemine vers le couvent de David, on découvre qu'en effet les toits de la vieille ville forment des cours et même des rues où tout le monde passe. Ainsi les escaliers de pierre qui conduisent dans l'intérieur des habitations montent jusqu'au toit et amènent de là dans des galeries, devant des hangars, des jardinets, des courettes, puis ressortent au grand air et de toit en toit, de terrasse en terrasse, font monter le voyageur jusqu'au faîte de la colline, d'où il découvre un admirable panorama.

Quand vous avez fait cette promenade, vous êtes initié à la vie intime des habitants du quartier. Comme il est d'usage dans le Midi, personne ne dissimule aucun des actes de son existence et ne se doute même pas qu'il y a des choses qu'il vaut mieux tenir secrètes. Non seulement ils mangent, célèbrent leurs fêtes, reçoivent leurs

Digitized by Google

visites aux yeux de tous, mais ils dorment, s'habillent et se déshabillent dans des galeries non fermées ou de basses antichambres, largement ouvertes pour laisser pénétrer un peu de fraîcheur.

Le couvent de David n'a plus de moines et l'on y dit rarement la messe. Edifié au sixième siècle, transformé au seizième, ce monastère resta longtemps en ruine et ne fut restauré que récemment. Il plane au-dessus de Tiflis, situé sur un haut rocher vertical qui forme un éperon de la montagne de Mta-Zminda. Près de l'église jaillit une source, et dans une petite grotte tout près, au nord du couvent, sont conservés les restes du célèbre dramaturge russe Alexandre Griboyedov. L'auteur de *Gore-ot-ouma* ayant été tué à Téhéran, où il était ambassadeur du tsar, au cours d'une révolte des Persans, sa dépouille fut transportée en 1829 à Tiflis, au monastère de David. Sa tombe est marquée par un monument représentant une femme en bronze qui embrasse une croix de marbre. Sous un portrait en médaillon, sculpté dans le piédestal, la date de la naissance et de la mort de Griboyedov avec cette épitaphe touchante tracée de la main de sa femme: « A l'inoubliable, sa Nina! » et de l'autre côté: « Ton esprit et tes actes resteront éternellement dans la mémoire des Russes, mais pourquoi mon amour t'a-t-il survécu? »

Au moment du crépuscule, pendant que M. Markov redescendait du couvent de David, les fenêtres de ces demeures suspendues en l'air, en nids d'hirondelles, s'illuminèrent de feux rouges qui rendaient plus imposante l'ombre de la montagne au-dessus de laquelle, sur le ciel encore bleu et clair, se dressait la silhouette gigantesque des anciens murs de la forteresse. Les Persans, en famille,

Digitized by Google

étaient accroupis sur des tapis, soupant en silence, après une journée de labeur, tous réunis sur les toits plats de leurs maisons. Ces groupes familiaux auraient fourni à un peintre des modèles bien caractéristiques pour reproduire un coin de la vie asiatique et musulmane.

Les bains des sources sulfureuses, qui semblaient à Pouchkine ce qu'il avait vu de plus luxueux en ce genre dans toute la Russie et la Turquie, sont actuellement négligés et mal odorants. M. Markov ne vit à l'entrée de ce que Pouchkine appelait le paradis asiatique ni de vieilles harpies ni de jeunes houris et s'abandonna aux soins d'un vieux baigneur persan. Celui-ci préluda en le jetant dans un bassin de pierre plein d'eau sulfureuse tiède. Le voyageur se sentit aussitôt vivifié et calmé, dans un état de béatitude dont il eût voulu ne point sortir; il lui sembla qu'il resterait volontiers éternellement sous la caresse de cette eau tiède qui apaise les nerfs, endort agréablement la pensée et dissipe toutes les souffrances physiques. Quand sa peau devint couleur de viande salée, le baigneur le retira de l'eau, l'étendit sur un banc de bois non rembourré et le soumit à un massage auprès duquel le passage à tabac d'un policier russe n'est qu'un chatouillement agréable. Il battait, pétrissait, pinçait les chairs de son client, lui tirait les bras et les jambes comme s'il voulait les désarticuler; il lui tordait les mains derrière le dos, comme à un brigand arrêté en flagrant délit; il le piétinait, et dans un accès de délire acrobatique se livra sur son dos et sur ses épaules à des sauts et à des entrechats échevelés.

M. Markov subit ces exercices barbares avec une frayeur muette et une docilité superstitieuse, courbant la tête et portant avec résignation son bourreau sur son

Digitized by Google

échine. Tout à coup, sans transition, le supplice cessa; le baigneur, d'un air inspiré, saisit entre ses mains un ballon et commença à l'agiter énergiquement; aussitôt le patient se sentit enveloppé d'une vague aromatique de savon aux amandes; toute une montagne de mousse tremblotante s'éleva devant lui et creva sur son corps, le noyant de la tête aux pieds, puis cette vision parfumée s'évanouit, comme si quelqu'un avait soufflé dessus, et le voyageur se retrouva au fond du bassin de pierre dans l'eau tiède et sulfureuse où une douce torpeur l'envahit de nouveau. Le bain se termina par un succulent souper. Le baigneur apporta du restaurant persan annexé à l'établissement un appétissant plat de *kébab* assaisonné de kinsi, des *chachliks*, du bon vin de Kakhétie, le tout enveloppé dans des *lovachi*. M. Markov constata que le massage et la gymnastique peu suédoise de son baigneur persan l'avaient tout de même pourvu d'un excellent appétit.

VIII

La route qui va de Tiflis en Kakhétie traverse la longue steppe de 100 kilomètres qu'arrose la Yora, mais cette plaine n'est pas déserte; on s'aperçoit aussitôt qu'on se trouve sur une ancienne route commerciale utilisée depuis des siècles. La troïka de M. Markov rencontrait sans cesse de longs chars découverts attelés de quatre chevaux; les hautes attelles arquées que portent ceux-ci sont recouvertes de tapis aux couleurs éclatantes ou de feutres ornés de dessins fantastiques. Tout le harnachement est soigneusement peint, décoré et doré. Les colliers sont ornés de boutons de laiton reluisant; des filets et des franges de soie, des pendeloques de

Digitized by Google

perles de verre retombent jusqu'aux yeux sur le front des chevaux et des mulets, et l'on entend de tous côtés le tintement des grelots attachés à des tambourins qui sont suspendus aux harnais. Le Transcaucasien se rencontre en cela avec l'Espagnol, qui aime également à orner ses ânes et ses mulets. Ces chars transportent en général de vraies fournées de gens, qui sont d'ailleurs assis en bon ordre et non entassés pêle-mêle comme cela se pratique en Russie sur la télègue qui sert en même temps au transport de l'engrais. Le Russe asiatique est sous ce rapport beaucoup plus près de la civilisation européenne que le moujik, qui n'a encore aucune idée du confort.

Tandis qu'en Crimée les femmes tatares sont revêtues de blanc, ici elles sont toutes drapées de rouge, de la tête aux pieds : larges pantalons rouges ; autour de la tête des châles de laine rouge qui retombent jusqu'à la ceinture ; bechmets rouges, ornés de plaques de laiton ; enfin de tous leurs vêtements pendent des franges rouges, tout comme des crinières des chevaux. Les voitures aussi sont peintes en rouge et or, ainsi que les coffres qu'elles transportent. De cette débauche de couleurs il résulte que, lorsque plusieurs voitures remplies de dames tatares surgissent sur le fond vert de la steppe, on croit voir d'énormes fleurs pourpres en marche. C'est sans doute pour cela que le moujik, dans la Russie de la terre noire, appelle les grandes fleurs rouges à piquants qui abondent dans ses champs des « tatares. »

Des caravanes de chameaux, de vraies caravanes asiatiques, sans chars, comme celles qui animaient autrefois la Bactriane, sillonnent sans cesse la steppe. Sur leurs bosses et des deux côtés les bêtes portent des ba-

Digitized by Google

rils de pétrole que Bakou envoie à toute la Russie. Ces pauvres chameaux sont tout enduits du liquide gras qui suinte des fûts, ce qui leur enlève la majesté qu'ils ont au désert et leur donne un air très piteux.

M. Markov fut également frappé par la vue de foules de paysans de divers gouvernements du Transcaucase que l'administrateur avait envoyés de force dans celui de Tiflis pour y détruire les sauterelles. Il va sans dire qu'entre les mains de la bureaucratie russe, cette œuvre utile est devenue simplement tracassière et abusive. Au moment des travaux des champs les plus urgents, la police arrache les agriculteurs à leurs demeures et les envoie au loin, à cent kilomètres, dans d'autres provinces, le plus souvent sur de vastes propriétés princières, pour y combattre le fléau dévastateur. En échange de cette perte de temps et de forces, le paysan ne reçoit aucune rémunération, et pour toute nourriture, pendant son séjour loin de ses foyers, on lui donne du pain sec.

Cette corvée paraît particulièrement pénible aux Imérétiens et aux Mingréliens, accoutumés à une vie large et plantureuse, et qui n'ont jamais de sauterelles chez eux.

La Yora est une vraie rivière de steppe; sur tout son parcours on ne voit ni jardins, ni plantations de tabac, rien que de l'herbe et des pâturages. On est frappé de cette absence de toute vie agricole sur des terres grasses qui semblent appeler le soc, à côté de la Kakhétie peuplée et florissante. Le secret de cette torpeur s'explique aisément. Tous ces énormes territoires sont la propriété de quelques grandes familles, assez riches pour n'être pas obligées de les lotir entre de petits propriétaires, mais qui n'ont pas suffisamment de capitaux, d'esprit d'entre-

Digitized by Google

prise, ni de connaissances spéciales pour transformer ces solitudes fertiles en jardins florissants et en champs de blé. Les immenses propriétés des princes Andronikov et d'autres s'étendent sur plusieurs dixaines de kilomètres de terres en friche. Il est hors de doute que si, à la place de ces vastes propriétés, il y avait des multitudes de petites fermes, le pays se couvrirait rapidement de plantations et de villages. Les *latifundia* ne font pas le malheur de l'Italie seulement.

Lorsqu'on aperçoit de loin les montagnes de la Kakhétie, ses jardins et ses vignes, les eaux blanches de l'Alasane qui miroitent au soleil avec des ondulations de serpent, les nombreuses églises de villages qui ne se distinguent des autres maisons que par leurs hauts clochers pointus, on a l'illusion de se croire dans un coin béni de l'Allemagne du sud ou de la France. Mais en arrivant dans cette province, on éprouve une déception. On est frappé, il est vrai, à chaque pas, de sa richesse et de sa fertilité, mais, le prestige de la perspective lointaine évanoui, on est choqué par la négligence qui marque la vie économique du pays. Les villages, misérables, encombrés de pierres charriées par les débordements de l'Alasane, sont composés de masures construites au moyen de blocs grossièrement rassemblés. Les vignes sont cultivées de façon primitive et envahies par l'herbe et le maïs. Malgré cela les ceps sont hauts, vigoureux et couverts de pampres frisés. Le pressoir (*marapa*), non moins primitif, consiste en des piliers de pierre, soutenant un toit sommaire, et dessous s'étend la cave. Devant s'entassent d'énormes *tchori* ou *kvevri* d'argile cuite et aussi dure que la pierre, héritage de l'antique céramique des temps bibliques. Ces vastes amphores contiennent de 1000 à

Digitized by Google

1500 litres et dans quelques propriétés on en conserve qui peuvent tenir jusqu'à 8000 litres. A Eni-Seli, dans les terres du prince G., on voit des *kvevri* de dix mètres de profondeur et cinq de large. Elles sont habituellement enfouies dans la terre. Il n'est pas rare que d'imprudents amateurs des crus d'autrui se noient dans ces puits de vin.

Les vignerons se plaignent pourtant de ne pouvoir y laisser longtemps le vin sans qu'il s'échauffe et s'aigrisse, à cause de la différence de température des couches. Personne cependant n'a l'idée d'établir là-bas des caves contenant des fûts, comme chez nous. Pour transporter le vin, on emploie toujours le *bourdiouk*, l'antique outre de peau de bête que chantait déjà Homère : « Et dans les peaux de chèvre, le vin, notre joie. »

Le bon vin de Kakhétie coûte sur place 20 kopecks la bouteille; à Tiflis, on le vend déjà un rouble. Les vignes elles-mêmes n'ont pas encore atteint le prix fabuleux de celles de Crimée. Pour 1000 roubles on peut acheter une dessiatine de vigne bien plantée. Une dessiatine de terre arable ne vaut pas plus de 40 à 60 roubles. Les journaliers, en Kakhétie, sont peu nombreux et louent cher leurs bras; leur gain annuel est de 100 à 120 roubles, et les jours de presse ils ne travaillent pas au-dessous d'un rouble à un rouble vingt kopecks, la nourriture en sus. Seulement le Kakhétien, pas plus que l'Imérétien, ne se contente de pain bis avec du kvas et des concombres, comme le moujik; il lui faut du mouton, du riz, des lovachi, des tchori et des bourdiouks de vin.

D'ailleurs, il n'aime pas travailler hors de chez lui; quand il s'y décide, c'est une faveur qu'il fait au proprié-

Digitized by Google

taire, et il faut le traiter avec des gants de velours; pour un mot brusque, il vous tourne le dos, met sa bêche sur l'épaule et s'en va. Aussi la plupart des propriétaires préfèrent-ils donner leurs terres en métayage, sans même rentrer dans leurs débours.

Des maladies ont déjà attaqué presque toutes les vignes de la Kakhétie; elles ne connaissent pas le phylloxéra, mais elles ont l'oïdium. Malheureusement les Kakhétiens ne veulent pas employer le soufre, prétendant qu'il brûle le vin. La classe possédante est déjà sensiblement appauvrie et, de même qu'en Russie on accuse les juifs de toutes les misères, ici on fait tout retomber sur les Arméniens.

— Nul d'entre nous ne possède cent roubles liquides, avoua un gros propriétaire à M. Markov. C'est pourquoi nos meilleures vignes passent aux mains crochues des marchands arméniens. Tous les vins de la Kakhétie leur appartiennent depuis longtemps. Mais l'Arménien n'améliore rien, il vend, il tire des profits, et l'art du vigneron reste chez nous aussi primitif que du temps d'Homère. Le gouvernement a bien tenté d'instituer une ferme modèle, mais, comme tout ce qui dépend de notre administration, la ferme est mort-née, laissant un fort déficit. On a dépensé pour cette ferme 70 000 roubles et on la loue actuellement à un jardinier français 220 roubles par an. Le plus remarquable de l'affaire, c'est qu'entre les mains de ce Français elle marche très bien et prospère.

Le type du Kakhétien est plus doux et moins belliqueux que celui des habitants d'autres provinces géorgiennes. Au lieu de la haute *papakha* des cosaques, il porte un petit bonnet de feutre, sa veste n'est pas garnie de cartouches, et pour toute arme il n'a qu'un court

Digitized by Google

stylet. Les traits de son visage sont plus doux, pleins de dignité, et annoncent l'homme libre qui travaille pour son propre compte. Les paysannes, comme les princesses, voyagent à cheval; amazones intrépides, elles se jettent en riant dans les fleuves, qu'elles traversent à gué sur leurs montures, et se fraient bravement un passage parmi les baudets chargés d'amphores, de bois et de ballots de marchandises qui encombrent toutes les routes.

La chaleur étant intense dans ce pays, toutes les bêtes ont du plaisir à passer ainsi l'eau, mais les buffles surtout apprécient la baignade. Impossible de les retenir, ils courent en traînant leur char dans le fleuve, dans la mare, dans la vase. Le plus sage est de dételer. Ils s'enfouissent tout entiers dans la boue liquide, ne laissant sortir que les yeux et le mufle, et restent ainsi immobiles, fermant les yeux de béatitude, délivrés des mouches et du soleil. Quand ils en ont assez, ils ressortent du fleuve, recouverts d'une carapace grise, reniflant joyeusement et agitant la queue d'aise, cuirassés pour quelques heures contre les piqûres des taons. Il paraît que leur satisfaction est si intense et communicative que les voyageurs ne peuvent se défendre du désir de les imiter et se plongent aussi dans cette boue, qui a d'ailleurs de remarquables propriétés thérapeutiques.

A.-O. SIBIRIAKOV.

(*La fin prochainement.*)


Digitized by Google

LA SOCIÉTÉ DE LA PAIX

Tout le monde connaît de nom cette société. Combien de personnes savent ce qu'elle est et ce qu'elle fait? Très peu, probablement, même parmi celles qui approuvent son but. Elle a cependant pris une certaine importance soit par elle-même soit par les institutions qui s'y rattachent: l'*Union interparlementaire*, avec un bureau ou conseil permanent, le *Groupe français de l'arbitrage international*, le *Comité Nobel du parlement norvégien* (prix Nobel de la paix), l'*Institut Nobel norvégien;* auxquels il faut ajouter: l'*Institut de droit international*, la *Fondation Jean de Bloch*, le *Musée international de la guerre et de la paix*, à Lucerne, l'*Institut international de la paix* à Monaco. Ceci constitue déjà un ensemble respectable, d'autant qu'un grand nombre d'hommes connus et dans des positions élevées en font partie et s'y intéressent activement.

La société mère a un bureau permanent siégeant à Berne et dirigé par M. Elie Ducommun, avec l'assistance et le conseil d'une commission assez nombreuse. Elle a une succursale américaine à Washington. En Europe,

Digitized by Google

elle est le centre d'une très grande quantité de sociétés locales: 75 en Allemagne, 9 en Autriche-Hongrie, 1 en Belgique, 73 en Danemark, 2 en Espagne, 34 en France, dont beaucoup très importantes et groupant un nombre plus ou moins grand de sections, 14 en Angleterre, composées aussi, la plupart, de sections, 23 en Italie, 3 en Norvège, en partie centres de groupes, 3 en Portugal, 1 en Roumanie, 1 en Russie, 2 en Suède, avec groupes, 5 en Suisse, avec groupes. L'Amérique du Nord et celle du Sud ont également des associations, moins nombreuses qu'en Europe, mais dont quelques-unes sont d'une certaine importance; enfin l'Egypte et la Perse ne sont pas restées en arrière et possèdent chacune leur association.

Toutes ces sociétés communiquent ensemble au moyen d'un bulletin qui leur est envoyé de Berne deux fois par mois, et de congrès annuels réunis tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre des pays intéressés et composés de délégués officiels des diverses associations, avec voix délibératives, et de membres individuels avec voix consultatives. C'est dans ces congrès que se manifeste le mieux la vie de l'association. Celui de 1906 vient de se réunir à Milan; mais dans le détail nous ne le connaîtrons que plus tard, lorsque ses délibérations seront publiées. L'année dernière, la société a eu sa session à Lucerne, et en la suivant dans ses actes, on pourra donner une meilleure idée de son rôle qu'en faisant son histoire complète, qui risquerait d'être sèche si on la condensait en énumérations, ou beaucoup trop allongée si l'on voulait tout dire.

I

Lucerne était tout indiquée pour devenir le siège d'un congrès. Sa situation centrale et facilement accessible de toute part, sa beauté pittoresque bien connue, ses res-

Digitized by Google

sources de tout genre la désignaient. Elle y joignait un titre spécial comme siège d'un Musée de la paix et de la guerre fondé par M. Jean de Bloch, l'un des meilleurs ouvriers en faveur de la paix.

Disons tout de suite que le congrès a été admirablement reçu par le comité local qui s'était chargé de l'organiser, ainsi que par la population, et que les réceptions, fêtes et excursions qui sont la partie agréable de tout congrès, n'ont rien laissé à désirer. Tous les participants se sont déclarés enchantés, et on peut les croire sur parole.

Assez nombreux, le congrès a été ouvert par un excellent discours de M. Comtesse, conseiller fédéral et président d'honneur, auquel ont succédé ceux des principaux délégués d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, de Chine, de Danemark, de France et de Grande-Bretagne. Puis diverses commissions ont été nommées pour l'examen de divers rapports et propositions: 1° Sur les événements de l'année: Macédoine et Arménie; proposition d'une société anglaise pour l'adoption et la mise en pratique de lois limitant l'emploi des indigènes en Afrique aux services pacificateurs et civilisateurs. — 2° Rapprochement franco-allemand. — 3° Eaux et territoires à neutraliser. — 4° Fédération internationale. — 5° Programme de la seconde conférence de La Haye. — 6° Désarmement. — 7° Droits et devoirs des neutres. — 8° Traités d'arbitrage. — 9° Pacigérance. — 10° Enseignement international. — 11° Langue auxiliaire internationale. — 12° Service de presse. — 13° Clubs internationaux. — 14° Mouvement ouvrier. — 15° Coopération pacifique des gouvernements. — 16° Divers.

Cette liste est donnée pour qu'on se fasse une idée des sujets sur lesquels s'est portée l'attention du congrès,

Digitized by Google

ce qui permettra de se limiter à quelques-uns des points principaux auxquels il s'est arrêté.

Le plus délicat de beaucoup s'est trouvé être le rapprochement entre la France et l'Allemagne. Depuis plusieurs années il était à l'ordre du jour, sans qu'on se sentît le courage de l'aborder. C'est M. le professeur Quidde qui a ouvert la voie en constituant dans son pays une association pour soutenir les idées de conciliation, qui paraissent avoir trouvé un assez grand écho. Lui-même a introduit le sujet dans les termes suivants:

« J'éprouve un grand sentiment de satisfaction de ce qu'après diverses difficultés nous soyons arrivés à une entente. Dans toute l'Allemagne, même en dehors de nous, il n'y a personne qui ne désire du fond du cœur un rapprochement de l'Allemagne et de la France et une sincère réconciliation des deux peuples. (*Applaudissements.*) Il n'y a plus, en Allemagne, de haine contre les Français. Nous savons qu'il y a en France une blessure qui n'est pas encore cicatrisée. Nous avons toujours, quant à nous, donné chaleureusement en exemple à nos concitoyens l'attitude des pacifistes français, qui ont réussi malgré tout à gagner en France à l'idée de la paix un grand nombre d'adhérents et une grande influence. Quant aux différences qui peuvent exister encore entre les Français et nous, l'idée de la paix et les principes du nouveau droit international que nous préconisons les aplaniront sans aucun doute.

» Dans la résolution proposée, nous montrons le moyen de parvenir à l'entente désirée. Le rapprochement des deux peuples est nécessaire au développement de l'idée humanitaire. (*Bravos.*) L'esprit allemand et l'esprit français doivent former un jour une unité. Nous avons à nous instruire les uns par les autres. Notre réconciliation n'a que la paix pour but, et personne ne peut supposer que cette réconciliation est dirigée contre un tiers. Nous travaillons au rapprochement de la

Digitized by Google

France et de l'Allemagne comme fondement de la paix générale. (*Vifs applaudissements.*) »

Le compte rendu du congrès est très bref, car il ne mentionne qu'un autre discours, celui de M. Frédéric Passy, mais on sait par la presse, qui n'a pas été muette, que deux projets de résolutions ayant été proposés, ils suscitèrent dans l'assemblée une émotion intense dont aucune trace n'est restée. On se borne à nous dire que les deux résolutions ont été votées avec enthousiasme et à l'unanimité. On le comprendra sans peine en les lisant. Les voici:

I. « Le XIVe Congrès universel de la paix,

» Considérant que tout antagonisme permanent ou accidentel entre la France et l'Allemagne est éminemment préjudiciable, tant à la cause de la paix et du progrès qu'aux intérêts matériels et moraux, non seulement de ces deux puissances elles-mêmes, mais aussi de l'ensemble du monde civilisé; qu'il est, par conséquent, d'un intérêt universel d'en faire cesser ou d'en éviter les causes;

» Exprime ses sympathies les plus chaudes pour tous les efforts qui ont pour but le rapprochement franco-allemand et une entente cordiale des deux nations;

» Demande la reconnaissance générale d'un système de droit international basé sur les principes de justice et de liberté et assurant le règlement juridique de tous les différends internationaux;

» Reconnaît comme un des éléments essentiels de ce système le principe qu'il est défendu de disposer politiquement de territoires sans le libre consentement de leurs populations;

» Exprime la conviction que, lorsque ce système sera solidement établi, les questions de nationalités, maintenant si brûlantes, perdront beaucoup de leur acuité, et qu'alors il sera



possible d'appliquer les principes du droit, ainsi reconnu, aux résultats des anciennes conquêtes.

» Et émet le vœu que les gouvernements français et allemand entrent en négociations et s'efforcent, par des concessions réciproques et au besoin par des compensations équitables, à établir entre les deux pays un régime de paix et de droit conforme tant à leur intérêt qu'à celui du monde civilisé. »

II. « Le XIV[e] congrès universel de la paix considère que le meilleur moyen d'arriver à la création du système de droit international consiste à propager, surtout dans les pays où ils sont moins généralement acceptés, les principes suivants, qui ont été unanimement proclamés par les congrès universels de la paix de Rome, de Budapest et de Hambourg:

ARTICLE PREMIER. — Les rapports entre les nations sont régis par les mêmes principes de droit et de morale que ceux qui règlent les rapports entre les individus.

ART. 2. — Nul n'ayant le droit de se faire justice, aucune nation ne peut déclarer la guerre à une autre.

ART. 3. — Tout différend entre les nations doit être réglé par voie juridique.

ART. 4. — L'autonomie de toute nation est inviolable.

ART. 5. — Il n'existe pas de droit de conquête.

ART. 6. — Les nations ont le droit de légitime défense.

ART. 7. — Les nations ont le droit inaliénable et imprescriptible de disposer librement d'elles-mêmes.

ART. 8. — Les nations sont solidaires les unes des autres.

» Le congrès, en conséquence, fait appel à tous les esprits éclairés, qu'ils appartiennent au monde du droit, des lettres, des sciences et des arts, ou au monde de l'agriculture, du commerce ou de l'industrie, pour qu'ils consacrent, dès à présent, tous leurs efforts à propager des principes de droit et de morale de nature à favoriser l'organisation de la paix générale, la solution juridique de tout litige international et la création d'une fédération internationale. »

Digitized by Google

Ces deux textes semblent s'exclure; ils expriment les mêmes idées sous une forme et avec des nuances différentes. Mais le congrès avait hâte de quitter un terrain brûlant et d'éviter les discussions, ce qui explique son vote. Il condamnait, sans vouloir appuyer, l'annexion de l'Alsace-Lorraine, dans laquelle il voit, avec toute raison, le grand obstacle au rapprochement désiré de la France et de l'Allemagne et à la paix du monde qui pourrait en résulter. S'il a craint de nuire, en s'exprimant trop librement, à la cause qui est sa raison d'être, il a eu tort. On ne saurait trop proclamer la vérité, au risque même de froisser ceux qu'elle atteint, lorsqu'on le fait comme société privée, sans aucune des responsabilités du gouvernement. Les hommes d'état sont tenus, très souvent, de taire ce qu'ils voudraient dire. Ni les associations privées, ni la presse n'ont les mêmes obligations. Ils s'adressent à tout le monde. Leur affaire est de créer peu à peu une opinion publique saine et juste. S'ils le font sans modération et sans équité, ils vont à l'encontre de leurs désirs. Mais l'expression calme, résolue, de leurs convictions peut être un moyen puissant de modifier les idées adverses, à la condition de n'y joindre aucun antagonisme.

L'affaire d'Alsace-Lorraine en fournit le meilleur exemple. En prenant ces provinces, après une grande guerre, le prince Bismarck n'a pas voulu seulement agrandir l'Allemagne et donner satisfaction à l'opinion de son pays, qui réclame pour l'empire nouveau tous les territoires qui composaient l'ancien: il a voulu établir entre la France et l'Allemagne une barrière infranchissable qui lui permît de sceller l'union de toutes les parties du nouvel état fédéré et de lui imposer le lourd fardeau d'un établissement militaire excessivement dur et onéreux.

Digitized by Google

Dès le début, l'annexion a donc été un instrument de guerre, et elle l'est demeurée avec aggravation. L'opinion publique germanique a été travaillée de telle sorte que si, aujourd'hui, l'empereur Guillaume voulait réparer les effets de la conquête selon les idées du congrès de la paix et rendre au peuple alsacien-lorrain la liberté de retourner à son ancien état, il est probable que la nation allemande se soulèverait. Il en serait de même de la Pologne prussienne et du Slesvig, qui ne demeurent dans leur état actuel que parce qu'ils se sentent impuissants à en sortir, bien qu'ils n'en soient pas moins malheureux et ne l'acceptent que contraints.

Pourquoi ? Les Allemands n'ont pas appris à connaître la liberté et le gouvernement d'eux-mêmes, ni à en voir le prix. Etant obligés de se soumettre à l'administration de leur pays, que l'accoutumance leur rend moins dure, ils ne comprennent pas la souffrance des peuples conquis; ils admettent, ils approuvent même qu'on contraigne ceux-ci à devenir de vrais Allemands, s'irritant parfois lorsqu'ils constatent le néant de leurs procédés.

Tant que durera cet état d'esprit, la situation actuelle, avec tous ses dangers, ne sera pas modifiée. Le peuple allemand, dans sa grande majorité, est ami de la paix et désireux de la maintenir, mais il n'est pas disposé à lui faire des sacrifices, parce qu'il n'en sent pas la nécessité; et, le voulût-il, qu'il serait impuissant à faire prévaloir sa volonté, parce qu'il a abandonné à peu près complètement à l'empereur la direction des affaires étrangères et ne possède pas les moyens constitutionnels de donner à ses relations extérieures l'orientation qu'il pourrait désirer.

Le mouvement engagé par le professeur Quidde n'est

Digitized by Google

nullement indifférent. Petit poisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie. Qu'il existe en Allemagne une réunion d'hommes, si faible soit-elle, capable de saisir que les conquêtes sont incompatibles avec la paix, et de les répudier, même pour le passé, comme ils l'ont fait en votant les résolutions dont on vient de lire le texte, voilà certainement qui est très encourageant. Ces idées peuvent se répandre de proche en proche, et amener le peuple allemand à revendiquer son droit à être le maître de ses propres destinées.

On peut le tenir pour bien invraisemblable. Mais s'il est prudent de voir le mal, il ne faut jamais douter que le bien ne puisse l'emporter. La politique étrangère de l'empereur Guillaume ne peut durer sans entraîner des conséquences de diverse nature qui forceront le peuple allemand à chercher un remède et à faire un effort pour obtenir d'être écouté. Les dépenses croissantes de l'armée et de la marine ont déjà contraint le gouvernement à chercher de nouvelles ressources et à imposer au pays des contributions très impopulaires parce qu'elles se font sentir chaque jour : telles les taxes sur les billets de chemin de fer et sur la bière. On a parlé d'une intervention armée de l'Allemagne en Russie pour soutenir le gouvernement du tsar, c'est-à-dire son autocratie, contre les revendications légitimes du peuple moscovite. Les sujets de l'empire germanique accepteraient-ils sans opposition une immixtion pareille chez le voisin, dont l'issue ne peut être calculée, et qui risquerait d'entraîner, à côté de grandes dépenses, des complications inextricables, peut-être en fin de compte une guerre et un soulèvement général en Europe ?

Si la nation allemande était d'accord et possédait une

Digitized by Google

majorité résolue, exigeant d'être consultée sur les questions de paix et de guerre, et sur la direction de la politique étrangère, elle est assez puissante pour obtenir ce qu'elle demandera. Ce pourrait être le commencement d'une ère nouvelle. Pourvu qu'elle n'arrive pas trop tard! Dans ce cas, la Société de la paix aurait obtenu un grand résultat, car, sans son appui, on ne voit pas trop comment le professeur Quidde aurait pu créer le mouvement d'opinion qui a trouvé son expression au congrès de Lucerne l'an dernier.

En attendant, il paraît tout à fait certain que la paix, et le désarmement qui devrait en être le corollaire, sont impossibles à assurer aussi longtemps que le différend entre l'Allemagne et la France ne sera pas réglé. Ce dernier pays soutient un principe qui éveille un écho et suscite des sympathies un peu partout : le droit pour chaque peuple de disposer librement de lui-même, qui est la négation absolue de l'ancien droit de conquête. Après la guerre qui l'a amputée de deux de ses provinces, elle n'a songé qu'à la revanche, dont Gambetta disait qu'il n'en fallait jamais parler, mais y penser toujours. Le temps et les expériences de toute nature ont émoussé ce sentiment. La France est devenue l'une des plus pacifiques entre les grandes puissances, ne songeant plus ni à se venger, ni à reprendre ses territoires par la force. Mais elle n'a jamais voulu transiger sur le principe. Le gouvernement allemand a essayé en vain de l'y amener. Bismarck, déjà, l'a poussée à prendre Tunis et à y établir son protectorat, ce qui lui servait d'ailleurs à élever une barrière entre elle et l'Italie. Le même jeu, beaucoup plus direct, a été engagé l'année dernière à l'occasion du Maroc, alors que Guillaume II faisait savoir qu'il accorderait à la France tout ce qu'elle voudrait si

Digitized by Google

elle contractait avec lui une alliance qui les rendrait les maîtres de l'Europe en leur permettant de détruire la puissance britannique, le grand obstacle à tout despotisme. Ses agents allèrent même jusqu'à menacer le gouvernement français d'une invasion, et, depuis longtemps, jamais la guerre n'avait paru plus imminente.

Mais quoique, par une inconséquence étrange et bien malheureuse, la France se fût laissée aller sous l'influence des jésuites à conquérir Madagascar, qui possédait un gouvernement régulier et partant le droit à l'existence aussi bien qu'elle-même, elle n'a jamais voulu céder sur l'Alsace-Lorraine, parce qu'elle aurait cessé de protester contre le droit de conquête et admis que les peuples peuvent être réduits à la servitude au moyen de la force.

En cela, elle a servi les vrais intérêts de la paix, qui ne peut subsister en face du prétendu droit de conquête, contraignant tous les peuples à dépenser le plus clair de leurs ressources à préparer leur défense et à chercher les alliances de nature à les préserver du plus grand des maux.

Deux principes sont donc en présence : celui du passé, qui ne tient aucun compte des hommes et de leur liberté, mais en fait de simples instruments de la gloire et de la puissance de souverains ; et celui du présent déjà et plus encore de l'avenir, dont l'effort tend à donner aux peuples et aux individualités qui les composent le maximum de vie propre et le ressort de leur plus grand développement. En résumé, la lutte s'est établie entre l'autocratie pure, ou plus ou moins mitigée, et la démocratie, avec laquelle la première est obligée de compter presque partout. Les champions sont en présence. Entre eux, aucune fusion n'est possible.

Digitized by Google

II

Les membres de la Société de la paix en ont-ils la claire vision ? Leur activité, quelque bienfaisante qu'elle ait été et qu'elle puisse devenir, a eu des côtés fâcheux qui lui ont valu pas mal d'ennemis. Pour les esprits simplistes dont le savoir est borné, il peut paraître que la guerre dépend des établissements militaires de chaque nation et qu'il suffirait de les abolir pour arriver au but désiré. Les socialistes y ajoutent un autre argument. L'armée a été appelée plus d'une fois ces dernières années à maintenir ou à rétablir l'ordre troublé par des grèves dont les meneurs prétendaient s'imposer par la force et contraindre tous les ouvriers à obéir à leurs injonctions. Ils partent d'une idée tout à fait analogue à celle des autocrates, et veulent obtenir de vive force ce qui ne peut être concédé que par consentement mutuel. L'armée, dans ce cas, est faite pour sauvegarder les droits et la liberté de tous. Sans son concours, les chefs des ouvriers pourraient imposer à leurs clients la pire des tyrannies, et ils le font partout où ils le peuvent. L'obstacle, ils voudraient le briser, et le morceau étant trop résistant, ils cherchent à l'amollir et à le dissoudre. On les a vus prêcher le refus du service militaire et s'adresser aux troupes elles-mêmes en activité de service pour y susciter l'insubordination, ce qui ne leur a guère réussi jusqu'à maintenant, mais n'en présente pas moins quelque danger.

On leur a reproché leur manque de patriotisme. A quoi ils ont répondu qu'ils n'ont pas de patrie et n'en désirent pas, que les ouvriers sont les plus nombreux, — ce qui est faux, — et doivent se liguer en tous pays pour devenir les maîtres, en abolissant toutes les fron-

Digitized by Google

tières. Les travailleurs de Paris ont montré à un certain moment plus d'intelligence. Lors de la nomination de M. Loubet à la présidence de la République, le parti nationaliste s'étant soulevé pour jeter à bas cette république et lui substituer la monarchie, les ouvriers se levèrent en masse pour la soutenir, parce qu'ils avaient compris que leur avenir était lié aux institutions menacées. Leur intervention mit fin aux menées révolutionnaires et rétrogrades.

Le péril, pour eux, serait le même, sur une plus grande échelle, si les armées étaient abolies. Elles ne le seraient pas partout à la fois, et le pays qui garderait la sienne deviendrait le maître absolu des autres, parce qu'il serait irrésisté et irrésistible. En Europe, tout le monde sait ou devrait savoir qu'à moins d'une révolution comme celle de Russie, possible dans l'avenir, mais très improbable pour le moment, c'est l'Allemagne qui maintiendrait ses forces intactes ou peu s'en faut, et aurait en son pouvoir tous les autres pays de l'Europe. Les socialistes allemands n'y gagneraient rien ; au contraire, ils seraient tenus plus durement, et ceux des autres pays devraient y passer également.

Nous n'ignorons pas que cette perspective n'aurait rien d'affligeant pour quelques personnes, heureusement peu nombreuses, aux yeux desquelles le collectivisme est le plus pressant des dangers. Elles en devraient bientôt déchanter. Aujourd'hui, la primauté allemande ne pourrait pas durer. Elle donnerait naissance à une anarchie analogue à celle dont la Russie souffre et serait ruineuse pour tout le monde. Du chaos sortiraient à la longue des institutions nouvelles, mais pendant cet enfantement chacun serait malheureux, les ouvriers plus que tous les autres.

Digitized by Google

III

La question ouvrière a été posée à la Société de la paix. Au point de vue des armées, elle a soulevé assez de protestations et fait assez de bruit pour que les pacifistes ne l'ignorent pas. Et de fait, leur congrès de 1904 avait chargé une commission de l'étudier et de lui présenter un rapport, qui a été lu à Lucerne et figure dans le *Bulletin officiel*. Il est fort intéressant. Le rapporteur, M. Prudhommeaux, était bien préparé à sa tâche par des discussions qui avaient eu lieu à Montpellier. Il exposa tout d'abord les idées des syndicats ouvriers et pourquoi ils se désintéressent de toute guerre, même de défense, y voyant la main du capitalisme, qu'ils ne veulent pas soutenir, mais combattre. Puis il énumère les forces des ouvriers plus ou moins syndicalisés. En France presque 800 000 hommes, y compris une augmentation de 50 000 à peu près dans la dernière année. En Allemagne, 1 280 000 en 1903 et 1 470 000 en 1904, chiffres ronds. L'Angleterre comptait, en 1892, 1 500 000 trade-unionistes; en 1903, 1 900 000, et maintenant ce chiffre dépasse 2 000 000.

M. Prudhommeaux trouve ces chiffres formidables, et il a raison, mais il nous semble que, pour en juger sainement, il faut mettre en regard l'addition de la population totale dans chacun des pays et celui des électeurs, et alors on trouvera que les ouvriers sont partout en forte minorité, et incapables, soit par leur nombre, soit par la valeur de leurs chefs, de transformer à leur avantage exclusif la société actuelle. La force matérielle ne leur appartient pas, même si les armées, qu'ils considèrent comme le grand obstacle, étaient supprimées, et ils ne renferment pas dans leur sein les éléments de gou-

Digitized by Google

vernements viables. Dans l'état actuel, ils ne peuvent essayer d'une révolution violente, que les troupes arrêteraient sans trop de peine, et la grève générale les livrerait à la famine, comme tout le monde, plus que tout le monde, parce qu'ils disposent de moins de ressources, et ils souffriraient proportionnellement davantage. C'est en France, où il y a le moins de syndiqués, parce que tous sont collectivistes sans grand alliage, qu'ils font le plus de tapage et excitent le plus d'alarmes. Les Allemands, beaucoup plus nombreux, sont très mélangés. Beaucoup de personnes se rattachent à eux et votent pour eux dans les élections impériales, parce qu'ils se montrent peu dangereux au point de vue révolutionnaire et qu'ils constituent au Reichstag la seule opposition réellement courageuse, qui ne craint pas de dire qu'un chat est un chat et Rolet un fripon. Ils ont soutenu plusieurs causes libérales et ont rendu de grands services. Les trade-unionistes anglais inclinent maintenant vers le collectivisme, mais ils n'y sont pas entièrement gagnés, et ils ont montré jusqu'ici assez de bon sens pour qu'on ne les redoute pas et qu'on leur ait fait une place non seulement dans le parlement, mais dans le gouvernement.

Beaucoup de personnes, en voyant les grèves qui sévissent de tous côtés, les violences qui en sont l'accompagnement habituel, les allures des ouvriers et leurs discours peu mesurés, sont portées à considérer le collectivisme comme un grand danger. Il faut quitter ce souci, dans l'intérêt même des ouvriers. Ils ne sont pas les maîtres, ni en passe de le devenir. De sorte que tout le monde peut conserver son sang-froid et examiner avec calme leurs revendications, afin d'y faire droit dans la mesure du possible, lorsqu'elles sont fondées, et de les

Digitized by Google

mettre peu à peu dans une situation qui les satisfasse. Ceci ne peut se faire que graduellement, parce que, pour être solide, l'amélioration morale doit marcher de pair avec les progrès matériels. Les ouvriers ont à faire leur éducation. Si de plus hauts salaires et un travail plus court n'élèvent pas leur niveau, ils ne pourront pas maintenir ces avantages.

L'idée du congrès de Lucerne, — car il a approuvé les propositions de son rapporteur, — de se rapprocher des syndicats ouvriers pour apprendre à les connaître, voir les côtés par lesquels ils sont accessibles et les gagner au pacifisme, peut être excellente, à la condition que tout se fasse dans la vérité. Or, la Société de la paix est-elle disposée à reconnaître que, dans la situation actuelle, les armements de chaque pays, quelque exagérés qu'ils paraissent, sont et demeureront une nécessité aussi longtemps qu'une seule puissance maintiendra les siens, et n'aura pas abandonné toute velléité de guerre et de conquête? Sur ce point, il ne doit pas y avoir de doute. On n'aurait rien gagné en usant de subterfuges. Si les ouvriers se rallient, ce doit être en comprenant, comme ils le firent à Paris lors de la nomination de M. Loubet à la présidence de la République, qu'ils sont absolument solidaires des autres classes de la nation, et qu'ils auraient tout à perdre si celle-ci étaient subjuguée. Que les ouvriers deviennent partisans de la paix dans ce sens, et un grand gain aura été obtenu, surtout si l'on ne se borne pas à les y amener, mais qu'on s'occupe de rectifier leurs idées lorsqu'elles sont fausses, et d'étudier avec eux le chemin qui peut les conduire au but. Avec ces réserves, on ne peut qu'approuver l'initiative prise par le congrès de Lucerne et souhaiter que ses membres en fassent une des principales branches de leur activité.

Digitized by Google

IV

La Société de la paix a le grand avantage et la non moins grande utilité de réunir sur un terrain commun des hommes de toute nation, qui ont des aspirations éminemment philanthropiques et désirent s'occuper activement d'une quantité de questions qui touchent aux vrais progrès de l'humanité. Elle cherche le rapprochement des nationalités différentes et parfois ennemies, Français et Allemands, Autrichiens et Italiens, par exemple. Elle s'intéresse aux pays malheureux ou opprimés, la Russie, l'Arménie, la Macédoine. Elle a travaillé à établir une législation internationale et à supprimer les occasions de conflits en proposant la neutralisation du Sund et des trois pays, le Danemark, la Suède et la Norvège, qui y confinent ; elle fait quelque effort pour gagner les gouvernements à ses idées ; elle a appuyé le congrès de La Haye et tout ce qu'il a fait et pourra faire pour réduire au minimum les occasions de conflits entre nations et pousser à l'emploi toujours plus fréquent de l'arbitrage ; elle a donné à beaucoup le moyen de faire connaître et discuter leurs bonnes idées, qui seraient probablement demeurées stériles sans son appui, et elle est un organisme vivant qui pourra, dans certaines circonstances, rendre au monde les plus précieux services.

Mais son principal mérite peut-être consiste à saisir l'opinion publique de beaucoup d'idées qui contribuent à faire réfléchir et à donner des notions plus justes sur une foule de points. Quand elle y ajoute des démarches actives pour réaliser une amélioration quelconque, elle confirme son droit à vivre, à se développer, à être appuyée. Notre ère est celle des associations, qui s'oc-

Digitized by Google

cupent de toutes sortes d'objets et fournissent à un grand nombre de personnes de toutes conditions et de tous pays le moyen de se rapprocher et de travailler ensemble à élucider des questions d'un intérêt plus ou moins général ou à travailler à réaliser quelque progrès. La plupart d'entre elles contribuent peu ou prou à élever le niveau de l'humanité. On ne saurait douter que la Société de la paix ne joue un rôle important dans cette voie. Au congrès de Lucerne, le regret a été exprimé qu'elle soit si peu soutenue par la presse. C'est vrai, on la passe sous silence, et c'est pourquoi elle rend moins de services qu'elle ne le mériterait. Il lui manque peut-être d'être attaquée et obligée de se défendre. Peut-être aussi ne répand-elle pas suffisamment les *Bulletins officiels* de ses congrès, où l'on peut se rendre compte de son activité. En tout cas, nous nous sommes efforcés de combler cette lacune en ce qui nous concerne et nous serons heureux si ces lignes amènent nos lecteurs à lui vouer une attention bienveillante.

Mais nous devons ajouter que par sa composition comme par sa situation, la Société est tenue de ne pas aborder certaines questions vitales dans son propre domaine, la recherche de la paix, parce qu'elle risquerait trop de déchaîner en son sein la guerre qu'elle combat de tout son pouvoir. C'est pourquoi nous nous proposons d'user de notre liberté pour essayer de montrer où se trouve le vrai problème de la paix, et comment il est déjà en train de se résoudre.

ED. TALLICHET.

Digitized by Google

LOVEY-MARY

SCÈNES DE LA VIE POPULAIRE EN AMÉRIQUE

I

Une plante épineuse.

Dans tout son être Lovey-Mary ne présentait que contrastes et contradictions : de ses mains et de ses pieds trop grands pour sa petite personne jusqu'à ses ambitieuses aspirations vers un idéal moral des plus élevés, qui ne s'accordait guère avec son tempérament morose et revêche. Personne, du reste, n'avait jamais pris la peine de développer chez elle l'élément susceptible de mettre un peu d'ordre et d'harmonie dans le chaos confus qui s'agitait en son étroite poitrine d'adolescente.

Lorsque Mlle Bell, la directrice de l'asile, monta à l'étage pour entendre l'aveu du repentir de Lovey-Mary, elle la trouva près d'une fenêtre, se tordant la figure en de hideuses grimaces, tout en administrant une généreuse et impartiale distribution de coups de pied aux meubles autour d'elle. On pouvait toujours mesurer à coup sûr la profondeur du repentir de Lovey-Mary à la violence de ses actes.

Mlle Bell la regardait comme elle aurait considéré les hiéroglyphes d'un obélisque. Elle essayait vainement de la déchiffrer, depuis treize ans qu'on l'avait reçue à l'asile. Mlle Bell était très grasse, en même temps que très raide, et toujours tirée

Digitized by Google

à quatre épingles, contraste auquel dame Nature n'avait, sans doute, pas présidé. Sa robe grise, ses manchettes et son col empesés vous donnaient l'impression inconfortable d'être cousus sur sa personne, et ses cheveux ondulés d'un noir intense paraissaient peints sur son front élevé. Adepte fervente de la routine, elle avait foi aux systèmes, à l'ordre établi, et considérait la piété et la propreté comme des vertus similaires et également méritoires. Une exception à la règle commune était toujours une erreur à ses yeux. Tandis que debout, une brosse en main, elle examinait Lovey-Mary, elle se dit, pour la centième fois, que cette enfant était une exception.

— Levez-vous, dit-elle fermement mais sans dureté. J'aurais cru que vous aviez trop de bon sens pour vous coiffer de cette manière! Venez dans la chambre de bain, que j'arrange vos cheveux convenablement.

Lovey-Mary, avant de suivre Mlle Bell, prit congé de la muraille par un dernier coup de pied. Sa tête était couverte, d'un côté, de boucles noires très frisées, et hérissée de l'autre de papillotes de papier.

— Lorsque j'étais petite fille, dit Mlle Bell armée d'un peigne trempé dans l'eau pour anéantir sans miséricorde les précieuses boucles, plus mes cheveux étaient lisses, plus j'étais contente. Je les brossais avec de l'eau et du savon pour les maintenir bien plats.

Lovey-Mary regarda les cheveux implacablement ondulés de Mlle Bell et se prit à soupirer.

— Lorsqu'on est laide, on ne peut se marier avec personne, n'est-ce pas, mademoiselle Bell? demanda-t-elle d'un ton pénétré.

Le dos de Mlle Bell se redressa encore plus que d'habitude:

— Le mariage n'est pas tout en ce monde. Plus vous êtes laide, plus vous avez de chances d'être bonne.... Il est évident que la volonté de Dieu était que vous fussiez laide, continua-t-elle tandis qu'elle venait en aide à la Providence en faisant à Lovey-Mary des tresses si serrées que ses sourcils en étaient

Digitized by Google

comme étirés. Si Dieu avait voulu que vous eussiez des cheveux bouclés, il vous les aurait accordés.

— Pourquoi n'a-t-il pas voulu que j'eusse un père et une mère? s'écria Lovey-Mary indignée. Ou des habits, ou de l'argent? N'aurai-je jamais rien parce que j'ai commencé la vie sans rien?

Mlle Bell était trop choquée pour répondre. Elle donna un dernier coup de brosse à la tête lisse et humide de l'enfant et s'éloigna tristement. Lovey-Mary courut après elle et lui prit la main.

— Je suis fâchée, je regrette, dit-elle spontanément. Je désire être bonne, je vous en prie, s'il vous plaît!

Mlle Bell retira sa main froidement.

— Vous n'irez pas à l'école du dimanche ce matin, dit-elle d'un ton offensé. Vous resterez ici et vous aurez le temps de réfléchir à ce que vous avez dit. Je ne suis pas en colère contre vous, je ne me permets jamais d'être en colère. Je ne comprends pas, voilà tout. Vous pouvez être une si brave enfant sous certains rapports et pourtant si déraisonnable sous d'autres. Un bon chez-soi, de bons habits, et être traitée avec bonté, qu'est-ce qu'une jeune fille peut désirer de plus?

Ne recevant aucune réponse, Mlle Bell rajusta ses manchettes et partit convaincue qu'elle avait fait tout ce qui était humainement possible pour jeter quelque lumière sur cette obscure question.

Lovey-Mary, laissée à elle-même, répandit des larmes amères sur sa robe propre de guingan bleu. A l'âge heureux de treize ans, il semble qu'il devrait être possible de porter sans chagrin une robe de guingan fermée par une rangée de boutons blancs en porcelaine le long du dos, ainsi qu'un chapeau rond acheté en gros. Mais l'esprit de rébellion de Lovey-Mary était de nature à croître avec les années. Il avait commencé au temps de Kate Rider, qui la pinçait, se moquait d'elle, et disait aux autres jeunes filles que Lovey-Mary ne manquerait pas de suivre l'exemple de Mlle Bell.

Digitized by Google

Kate Rider n'était pas cependant la cause actuelle de ses larmes; elle avait quitté l'asile deux ans auparavant et il était défendu de prononcer son nom, même à voix basse. Lovey-Mary ne se révoltait pas non plus contre le travail ; sa profonde tristesse ne venait pas de là : quatorze lits avaient été faits, les cheveux de quatorze petites têtes avaient été peignés, et quatorze petits corps frétillants avaient été emprisonnés et boutonnés dans des robes de guingan bleu tout aussi empesées que la sienne. Non, quelque chose de plus profond et de plus mystérieux fermentait dans son âme; quelque chose qui lui faisait ardemment souhaiter les meilleures, les plus belles choses de la vie: l'affection, la sympathie, le bonheur; quelque chose qui lui inspirait un désir sincère de s'amender et qui la poussait néanmoins à se rebeller contre tout ce qui l'environnait. C'était tout simplement l'éternelle ardeur de vivre qui fait que le plus petit brin d'herbe perce la fente du rocher pour arriver à la lumière du soleil.

— Qu'est-il arrivé à vos cheveux, Lovey-Mary? Ils ont l'air si drôle, demanda une toute petite fille en montant l'escalier.

— Si quelqu'un vous le demande, dites que vous n'en savez rien, répondit Lovey-Mary rageuse.

— Bien! Mlle Bell vous fait dire de descendre au bureau, reprit l'autre sans se déconcerter. Il y a en bas une dame; une dame et un bébé. Moi et Susie, nous avons guigné dedans. Mlle Bell a fait pleurer la dame, qui a dû essuyer la poudre de son visage.

— Et elle m'envoie chercher? dit Lovey-Mary incrédule.

Un fait aussi insignifiant faisant rider la surface des eaux dormantes du home semblait plein d'intérêt même aux yeux les plus désolés.

— Oui, et moi et Susie nous allons encore guigner un peu.

Lovey-Mary sécha ses larmes et se hâta de descendre au bureau. Du seuil, elle entendit une voix jeune et excitée qui protestait et suppliait, et Mlle Bell qui, d'un ton placide, cherchait à la calmer. Toutes deux se turent lorsqu'elle entra.

Digitized by Google

— Mary, dit Mlle Bell, vous vous souvenez de Kate Rider? Elle nous a apporté son enfant pour que nous en prenions soin pendant quelque temps. Avez-vous place pour lui dans votre division?

Lorsque Lovey-Mary vit la jeune personne assise sur le sopha, vêtue d'une robe voyante, elle sentit se rallumer toute son animosité contre son ancienne compagne. Ce qui causait son irritation, ce n'étaient pas les yeux noirs et hardis de Kate, ni ses lèvres rouges et dures, qui lui rappelaient les tourments d'autrefois; c'étaient les boucles de cheveux brun roux, massées en séduisante profusion sous l'aile d'un chapeau coquettement retroussé.

— Mary, répondez-moi, fit Mlle Bell avec aigreur.

Avec un frisson d'involontaire répugnance, Lovey-Mary détacha ses yeux de Kate et murmura:

— Oui, ma'ame.

— Alors vous pouvez emporter le bébé, reprit Mlle Bell en désignant l'enfant endormi. Mais, attendez un moment.... Oui, je pense que je mettrai Jennie à la tête de votre division et je vous laisserai en entier le soin de ce petit garçon. Il n'a qu'un an, à ce que dit Kate. Il faudra donc s'en occuper constamment.

Lovey-Mary allait protester, Kate la prévint:

— Oh! dites donc, mademoiselle Bell, je vous en prie, désignez une autre jeune fille. Tommy n'aimera jamais Lovey. Tommy est tout à fait comme moi: si les gens ne sont pas jolis, il ne s'en soucie pas.

— Assez, Kate, dit Mlle Bell glaciale. Ce n'est que par pitié pour l'enfant que je le prends. Vous avez aliéné tous vos droits à notre sympathie et à notre patience. Mary, portez l'enfant à l'étage et prenez-en soin jusqu'à ce que je vienne.

Lovey-Mary, pourpre de révolte et de colère, souleva le bébé et sortit de la chambre. En ouvrant la porte, elle faillit renverser deux petites filles appliquées au trou de la serrure.

En haut, dans le long dortoir, tout était bien tranquille. Les

Digitized by Google

enfants avaient été menés en troupe à l'école du dimanche, Lovey-Mary et le poupon endormi étaient les seuls occupants du second étage. La jeune fille s'assit près du petit lit blanc, haïssant le monde entier pour autant qu'elle le connaissait : elle haïssait Kate, à cause de cette dernière insulte ajoutée à tant d'autres; elle haïssait Mlle Bell à cause de ce nouveau fardeau jeté sur ses épaules rebelles ; elle haïssait le fardeau lui-même, étendu devant elle, serein et indifférent; et par-dessus tout elle se haïssait elle-même.

— Je voudrais être morte, s'écriait-elle avec passion. Plus je m'efforce de bien faire et pire je deviens. Tout le monde me blâme, tout le monde se moque de moi. Vilaine vieille figure, vilaines vieilles mains et vilains vieux cheveux en queue de rat! Cela ne m'étonne pas que personne ne m'aime. Comme je voudrais être morte!

Le soleil, à travers la fenêtre, mettait un grand carré lumineux sur le plancher sans tapis, mais Lovey-Mary restait dans l'ombre et troublait la tranquillité du dimanche de ses lourds sanglots.

A midi, lorsque les enfants rentrèrent, le bruit de leur arrivée réveilla Tommy. Il ouvrit de grands yeux ronds sur ce monde nouveau et étrange et commença à pleurer énergiquement. Chacune des petites pensionnaires essaya successivement de le consoler, mais ces avances pacifiques ne firent qu'augmenter ses terreurs.

— Laissez-le tranquille, cria Lovey-Mary. Ces affreux chapeaux suffiraient déjà à lui donner des convulsions.

Elle le prit dans ses bras et, à l'aide de sa faible expérience, le calma et le consola. Le bébé enfouit sa figure sur son épaule en se serrant contre elle; elle sentait les sanglots qui secouaient encore le petit corps, et des larmes coulèrent sur sa joue.

— Ne te désole pas, dit-elle. Je ne leur permettrai pas de te faire du mal. Je prendrai soin de toi. Ne pleure plus. Regarde....

Elle étendit sa longue main presque difforme et fit semblant

Digitized by Google

d'attraper des poignées de rayons de soleil. Tommy hésita et fut vaincu, un sourire se montra et finit par s'épanouir au travers des larmes.

— Regardez, le voilà qui rit, s'écria Lovey-Mary toute joyeuse. Il rit, parce que je lui ai attrapé un rayon de soleil!

Elle se pencha vivement sur lui et baisa les petites lèvres roses si rapprochées des siennes.

II

Un couple en fuite.

Pendant deux ans entiers, Lovey-Mary soigna Tommy. Elle le baignait et l'habillait, elle lui apprit à marcher, souffla pour les guérir, après les avoir baisées, sur les places où il se donnait des coups; elle cousait pour lui, le faisait manger pendant le jour et, la nuit, le prenait dans ses bras fatigués. Et Tommy, avec l'insondable philosophie de l'enfance, accepta sa petite mère adoptive et se donna à elle entièrement.

Par un brillant après-midi de juin, ils jouaient tous deux dans la cour de l'asile, à l'ombre des hêtres; Lovey-Mary était couchée sur le gazon et Tommy lui jetait des poignées de feuilles à la figure, riant de plaisir à la vue de ses grimaces Tout à coup on entendit claquer la grille du portail et quelqu'un s'avança vers eux.

— Grand ciel! est-ce là mon petit chevreau? dit une voix de femme. Viens ici, Tommy, et embrasse ta mère.

Lovey-Mary se redressa et vit Kate Rider, toute ruches et rubans, regardant avec surprise le robuste enfant qui était devant elle.

Tommy objecta violemment à ces ouvertures inattendues, refusant positivement d'admettre la parenté. Et en effet, lorsque Kate voulut l'attirer à elle, il courut chercher protection près de Lovey-Mary, en jetant des regards hostiles à l'intruse.

Kate se mit à rire:

Digitized by Google

— Oh! tu n'as pas besoin de t'effrayer; tu feras aussi bien de t'habituer tout de suite à moi, car je veux t'emmener à la maison. Je suis sûre qu'il est un piailleur, n'est-ce pas, Lovey? Il hurlait toute la nuit, il fallait le claquer deux ou trois fois.

Lovey-Mary serra l'enfant encore plus près d'elle en levant les yeux, muette et terrifiée. Allait-on lui prendre Tommy? Allait-il vivre avec Kate?

— Grande bécasse! s'écria celle-ci exaspérée par l'attitude de Lovey-Mary, vous êtes toujours aussi laide et aussi bête qu'autrefois. Je veux entrer et voir Mlle Bell.

Lovey-Mary attendit qu'elle fût dans la maison, puis elle se glissa sans bruit jusqu'à la fenêtre du bureau. Les rideaux poussés par le courant d'air venaient effleurer sa joue et les lilas, en se balançant sur elle, semblaient vouloir compter les boutons de porcelaine le long de son dos. Mais elle restait immobile, les yeux grands ouverts, retenant son souffle pour écouter.

— Naturellement, disait Mlle Bell, mesurant ses mots avec une précision voulue, si vous croyez que vous pouvez vous charger de votre enfant et si vous trouvez qu'il est de votre devoir de le prendre, nous ne pouvons nous y opposer. Il y a beaucoup d'enfants qui attendent de pouvoir entrer à l'asile, et pourtant, — ici la voix de Mlle Bell s'humanisa, — je préfèrerais qu'il restât. Avez-vous réfléchi, Kate, à votre responsabilité envers lui, à....

— Aïe, aïe! cria Tommy dans la cour, d'un ton de détresse.

Lovey-Mary quitta son poste d'observation et vola à la rescousse. Elle trouva l'enfant qui poussait des cris déchirants; un petit filet de sang coulait de son menton.

— C'est mon petit canard, dit-il avec effort. Je l'ai embrassé et il m'a mordu.

A la pensée de la noire ingratitude de son canard, Tommy recommença à crier. Lovey-Mary le conduisit à la fontaine pour laver sa lèvre fendue, tout en essayant d'adoucir son chagrin. Tout à coup, elle se sentit envahie par un flot de

Digitized by Google

tendresse. Elle attira la figure joufflue près de la sienne et demanda anxieusement :

— Tommy, m'aimes-tu?

— Oui, répondit Tommy en jetant un regard de reproche au canard. Oui, je t'aime, toi, mais je n'aime plus embrasser.

— Mais moi, Tommy, moi, m'aimes-tu?

— Oui, répondit-il gravement, pour un dollar et demi.

— De qui es-tu le petit garçon?

— Le petit garçon de Ovey.

Satisfaite des réponses obtenues par ce catéchisme, Lovey-Mary remit Tommy aux soins d'une autre jeune fille et retourna près de la fenêtre; Mlle Bell parlait encore:

— Il sera prêt demain après-midi, lorsque vous reviendrez. Tous ses vêtements sont en bon état. J'espère seulement que vous le soignerez aussi bien, avec autant de sollicitude que le fait Lovey-Mary. Je crains qu'elle ne lui manque beaucoup.

— S'il est comme moi, en deux ou trois jours il l'aura oubliée, dit l'autre voix. Avec moi, il en va toujours ainsi: loin des yeux, loin du cœur.

La réponse de Mlle Bell fut indistincte. Peu d'instants après, Lovey-Mary entendit la porte du hall se refermer. Elle agita violemment son poing serré, tellement que les lilas en tremblèrent.

— Elle ne l'aura pas! murmura-t-elle avec rage. Elle ne l'élèvera pas pour qu'il devienne aussi mauvais qu'elle! Je ne le laisserai pas partir, je le cacherai, je....

Tout d'un coup elle resta immobile, étendue dans l'herbe, derrière les buissons. Le problème à résoudre n'avait qu'une seule solution et Lovey-Mary venait de la trouver.

Le lendemain matin, lorsque le soleil, dorant la cime des arbres, vint jeter un coup d'œil curieux dans le dortoir, il vit qu'il n'était pas le seul à se lever matin. Lovey-Mary était assise près d'une armoire, prenant ses dernières dispositions. D'une pile de linge soigneusement plié elle tira quelques vêtements et en fit un paquet. Puis elle sortit une boîte à cigares et en examina le contenu d'un air préoccupé. Il s'y trouvait

Digitized by Google

deux rubans étroits pour les cheveux, qui avaient sans doute été coupés dans un ruban plus large, un morceau de cristal de roche, quatre poupées de carton, un livre d'images dépenaillé avec quelques noms de jeunes filles griffonnés sur la couverture, et deux dollars d'argent tout reluisants. C'étaient là les seuls biens de ce monde que possédât Lovey-Mary. Elle noua l'argent dans son mouchoir et le mit dans sa poche, puis elle se leva doucement et, s'insinuant entre les petits lits blancs, elle distribua tous ses trésors.

— Je fais des folies pour Susie, murmura-t-elle en s'arrêtant près d'une tête ébouriffée. Je n'aimerais pas lui donner ce que j'ai de plus joli, mais elle adore les livres d'images.

Le soleil, curieux, monta un peu plus haut dans le ciel et vit Lovey-Mary retourner près de son propre lit, rouler les vêtements de Tommy autour de son paquet, prendre l'enfant dans ses bras et sortir sans bruit du dortoir. Il était alors trop au-dessus de la terre pour surveiller plus longtemps la petite orpheline prête à s'enfuir. Personne ne la vit se glisser à travers la salle de récréation et descendre l'escalier sans tapis, dont elle avait contribué pendant quinze ans à user les marches. Après avoir traversé la cour, elle parvint enfin dans le petit hangar du charbon. Là, Tommy récalcitrant fut revêtu de ses habits, et Lovey lui mit sur la tête son petit chapeau rond, si étrange et si absurdement pareil au sien.

— Allons-nous jouer à cache-cache, Ovey ? dit ce jeune personnage tout à fait déconcerté.

— Oui, murmura-t-elle, et nous avons beaucoup de chemin à faire pour nous cacher. Tu es mon petit garçon maintenant, et tu dois m'aimer plus que quoi que ce soit au monde. Dis, Tommy, dis : « — Je t'aime mieux que personne dans le monde entier. »

— Faut-il le dire au nom de Dieu, comme à l'école du dimanche ?

Mais Lovey-Mary avait déjà oublié sa question. Elle disait adieu à l'asile, dont tous les coins et recoins lui étaient deve-

Digitized by Google

nus chers tout à coup. Elle n'en faisait plus partie, elle n'aurait plus droit désormais à son abri, à sa protection. Elle se tourna vers Tommy, qui jouait avec des morceaux de bois. Elle lui ordonna de ne bouger ni parler jusqu'à son retour; elle remonta l'allée pour se glisser de nouveau dans la cuisine; vite et sans bruit elle alluma le feu dans le fourneau et remplit la bouilloire d'eau. Elle regarda ensuite autour d'elle pour voir s'il y avait autre chose à faire. Sur la table était étalé le carnet de l'épicier; un crayon y était attaché au bout d'une ficelle. Elle réfléchit un moment, puis, au-dessous de la dernière commande, elle écrivit péniblement : « Mlle Bell, je prendrai soin de Tommy, je vous en prie, ne soyez pas furieuse. » Après quoi elle referma doucement la porte derrière elle.

Peu de minutes après, elle fit sortir Tommy du hangar en le déposant sur le chemin par une fenêtre basse; elle l'entraîna à la hâte par la ruelle jusqu'aux rues encore silencieuses à cette heure matinale. Au premier contour, ils montèrent dans le tram. Tommy, à genoux devant une des fenêtres, observait tout avec ravissement; pour lui, l'aventure commençait des plus brillamment. Lovey-Mary elle-même éprouva une sorte d'enivrement en payant leurs places avec un de ses dollars. Elle sentait qu'elle était quelqu'un aux yeux du conducteur; il lui dit: « Vous ferez bien, madame, de prendre garde au chapeau du bébé. » Ce « madame » lui plut infiniment; il fut cause qu'elle prit inconsciemment le ton et les manières de Mlle Bell en parlant au dos de Tommy toujours à la fenêtre.

— Nous irons à l'Avenue, disait-elle. Nous irons de maison en maison jusqu'à ce que je trouve de l'ouvrage. Bien des gens doivent avoir besoin d'une fille adroite qui peut coudre, faire la cuisine et laver. Seulement, je ne suis pas grande, et puis, il y a toi....

— Voilà une grande maison ! criait Tommy à moitié hors de la fenêtre.

— Oui, mais ne crie pas si fort. C'est la cour de justice.

— Quelle cour ? dit Tommy d'une voix perçante.

Digitized by Google

Lovey-Mary, mal à l'aise, jeta un regard autour d'elle ; elle espéra que le vieillard assis dans l'angle n'avait rien entendu. Tout alla bien jusqu'au moment où le tram arriva à la station terminus. Là, Tommy refusa de sortir de la voiture. Lovey-Mary le menaça et le supplia, tour à tour, inutilement :

— Il nous ramènerait tout droit à l'asile. Sois un bon garçon, viens avec Lovey, je t'achèterai quelque chose de joli.

Tommy restait inébranlable ; il n'était pas disposé à lâcher un « tu le tiens » pour deux « tu l'auras. » Les joies du voyage en tram étaient actuelles et tangibles ; « quelque chose de joli » était vague et peu satisfaisant.

— Est-ce que votre petit frère ne veut pas sortir ? demanda le conducteur avec intérêt.

— Non, monsieur, il ne veut pas, dit Lovey-Mary s'efforçant de garder sa dignité en dépit de la lutte à soutenir. S'il vous plaît, monsieur, voudriez-vous lui tenir les pieds pendant que je lui ferai lâcher les mains ?

Tommy, malgré ses cris de protestation indignée, fut enlevé du tram et déposé sur le trottoir.

— Ne t'avise pas de te rouler à terre. Si tu le fais, je te fouette sur place. Allons, tiens-toi debout ! Entends-tu ?

Tommy aurait continué à se faire traîner indéfiniment sans l'arrivée d'un orgue de Barbarie. Il s'entêta, il est vrai, à vouloir suivre la musique, mais Lovey était ravie qu'il voulût bien marcher, n'importe dans quelle direction. Lorsqu'enfin ils furent dans celle de l'Avenue, Tommy inventa autre chose :

— Je veux mon petit canard.

Lovey-Mary fut consternée ; elle craignait et prévoyait l'incident depuis l'instant où elle avait quitté l'asile.

— Je t'en achèterai un en attendant.

— Non, je veux le mien !

Lovey-Mary était exaspérée :

— Tu ne peux pas l'avoir. Il m'est tout à fait impossible de te le donner ; ainsi tais-toi !

Les lèvres de l'enfant frémissaient ; deux grosses larmes rou-

Digitized by Google

laient le long de ses joues rondes. Lorsqu'il avait du chagrin, il était irrésistible.

— Ne pleure pas, mon petit garçon, mon petit bébé. Lovey t'en trouvera un d'une manière ou d'une autre.

Au début, la chasse au canard parut devoir être infructueuse. Les magasins dans lesquels ils entrèrent étaient des dépôts pour la vente en gros; on n'y voyait que des hommes occupés à rouler des barils, ou à entasser des peaux et des cuirs le long des trottoirs.

— Savez-vous quels sont les magasins où l'on vend des canards? demanda Lovey à un nègre qui balayait le seuil d'un bureau.

— Des canards? répéta le nègre, ricanant à la vue des deux enfants si drôlement habillés et coiffés de leurs ridicules petits chapeaux ronds. Au nom du ciel, que voulez-vous faire de canards?

Lovey-Mary expliqua le désir intense de Tommy d'avoir un canard.

— Est-ce qu'un petit chat ne ferait pas tout aussi bien votre affaire? dit-il bon enfant.

— Je veux mon petit canard! gémit Tommy.

— Alors, il n'y a pas d'autre moyen que d'aller au marché. En prenant le tram, vous y arrivez tout droit; vous ne pouvez vous tromper.

L'expérience que venait de faire Lovey lui inspirait la terreur du tram; ils continuèrent à pied. Au marché, il y avait en effet quelques canards. Ces animaux tant désirés étaient pendus en paquets, leurs têtes souples attachées ensemble. En poursuivant ses recherches, Lovey finit par en découvrir quelques-uns en vie, emprisonnés sous une cage d'osier.

Tommy objecta encore:

— Ce sont des mamans canards, je veux un bébé canard, il me faut mon petit canard.

Lorsqu'il se rendit compte de l'impossibilité de trouver mieux, il se résigna à en prendre un adulte; mais alors il



Digitized by Google

commença à crier famine; il fallut faire à tour : l'un portait le canard, tandis que l'autre mangeait de la saucisse et du pain.

Il était deux heures lorsqu'ils parvinrent à l'Avenue; à quatre heures ils étaient éreintés, les pieds endoloris, mais ils continuèrent bravement à trotter d'une maison à l'autre en quête d'ouvrage. Au crépuscule, les maisons, qui dans les rues précédentes étaient hautes et imposantes, semblaient à chaque pas devenir plus petites, plus insignifiantes. Lovey avait cru être en sûreté aussi longtemps qu'elle était dans l'Avenue. Elle ignorait que celle-ci s'étendait sur des milles et des milles et qu'elle était parvenue au bout. Elle se trouvait maintenant dans un quartier misérable, encombré de dépôts de marchandises; puis elle passa avec Tommy sous un viaduc, au delà duquel les maisons se mirent à prendre d'étranges libertés. Les unes étaient tournées d'un côté, les autres d'un autre; elles s'entrecroisaient comme si elles voulaient absolument se contrarier mutuellement; devant et derrière elles s'allongeait comme un filet le réseau de la voie ferrée.

— Quel est le nom de cette rue? demanda Lovey-Mary à une petite fille aux pieds nus.

— Ce n'est pas une rue, dit celle-ci en regardant avec une stupéfaction non déguisée le couple bizarre. C'est ici ce qu'on appelle le Plant-aux-Choux.

III

Le ménage Hazy.

Mlle Hazy était la personne toujours en détresse, toujours submergée, du Plant-aux-Choux. Elle était submergée surtout par le désordre et la saleté, mais Mlle Hazy était une petite personne si douce, si effacée, que le Plant-aux-Choux non seulement ne manifestait aucune humeur de cet état de choses, mais essayait patiemment de fournir un appui à la pauvre plante faible et vacillante.

Digitized by Google

Mlle Hazy avait Christian, sans doute, mais on ne pouvait guère compter sur lui, à cause de sa jambe de bois, et aussi parce qu'il était le garçon le plus indiscipliné, le plus bruyant, le plus étourdi qui eût jamais lancé des pierres dans les réverbères. Mlle Hazy avait élevé Christian et les voisins avaient soutenu Mlle Hazy.

Lorsque Lovey-Mary, harassée, portant dans ses bras Tommy endormi et son canard, arriva en trébuchant sur le seuil de la masure, Mlle Hazy s'empressa auprès d'elle, tout effrayée. Elle écarta le tamis à farine pour faire une place à Tommy sur le lit, puis elle avança une chaise pour la jeune fille épuisée et voleta tout autour en poussant des petits cris consternés :

— Bonté divine! Vous êtes sens dessus dessous! Vous vous êtes perdue avec l'enfant? N'est-ce pas, malheureux? Dois-je vous faire du thé? Seulement, il n'y a point de feu dans le fourneau. Pauvre moi, que dois-je faire? Attendez une minute, je cours demander à Mme Wiggs de me donner un conseil.

Mlle Hazy revint peu de minutes après. Elle avait avec elle une petite femme à la figure réjouie dont le sourire fit fondre la glace qui serrait le cœur de Lovey-Mary. Celle-ci se jeta tout en pleurs sur son sein maternel.

— Bon, bon, dit Mme Wiggs étreignant amicalement la jeune fille, tout en lui tapotant le dos. Il n'y a jamais de trou si profond que quelqu'un ne puisse réussir à vous en tirer. Et me voici, moi avec Mlle Hazy, nous sommes justement prêtes à vous donner un coup de main.

Elle parlait avec tant de cordialité que Lovey-Mary sécha ses larmes et tenta une explication.

— Je cherche une place, dit-elle, mais personne ne veut prendre Tommy avec moi. Je ne puis le porter plus loin et je ne sais où aller, car il fait presque nuit....

Les sanglots l'étouffèrent de nouveau.

— Allons, dit Mme Wiggs, il ne faut pas vous tourmenter pour cela. Je ne puis vous recevoir chez moi, parce qu'Asie, Australie et Europe couchent déjà dans le même lit, mais vous



Digitized by Google

pouvez entrer facilement dans celui de Mlle Hazy, n'est-ce pas, mademoiselle Hazy?

Celle-ci, qui considérait Mme Wiggs comme un oracle infaillible, consentit volontiers à cet arrangement.

— Voilà qui va bien, voilà qui est arrangé! Maintenant je rentre chez moi et je vous enverrai à tous un souper chaud, par Billy. Demain matin, il sera assez tôt pour discuter ce qu'il y a à faire.

Lovey-Mary, trop fatiguée pour prendre garde à la saleté, mangea son souper dans une assiette cassée, grimpa sur le lit à côté de Tommy et du tamis à farine et fut bientôt profondément endormie.

La conciliabule qui eut lieu le lendemain pour discuter ce qu'il y avait à faire eut un heureux résultat. Au premier abord, Mme Wiggs voulut faire des questions et apprendre d'où venaient ces deux enfants, mais quand elle vit l'embarras et la détresse de Lovey-Mary, elle se contenta de savoir qu'ils étaient orphelins et que Lovey-Mary cherchait de l'ouvrage pour vivre et faire vivre le petit garçon. C'était une loi tacite, au Plant-aux-Choux, de poser le moins de questions possible aux étrangers. Bien des gens y étaient déjà venus, auparavant, qui ne pouvaient donner des renseignements précis sur leur vie et leurs aetions.

— Je vais vous dire maintenant ce qui vaudrait le mieux, dit Mme Wiggs qui adorait débrouiller les nœuds compliqués. Asie pourra emmener Lovey demain à la fabrique pour tâcher de lui trouver de l'ouvrage. Je pense qu'elle l'obtiendra, car elle est en faveur auprès de la femme du patron. Nous pourrons bien surveiller le gamin entre nous toutes. Si Lovey trouve une place et gagne chaque jour quelque chose, elle pourra vous payer tant par semaine; cela aidera tout le monde, parce que je n'aurai plus tant de ces victuailles à vous envoyer. Si elle pouvait gagner trois dollars et Christian trois aussi, vous vous tireriez magnifiquement d'affaire.

Digitized by Google

Lovey-Mary passa presque tout le jour au logis. Elle osait à peine regarder par la petite fenêtre, crainte de voir apparaître Mlle Bell ou Kate Rider. Elle resta assise sur la seule chaise de la maison qui eût un placet, activement occupée à faire des boutonnières pour Mlle Hazy.

— On pourrait croire qu'on n'a jamais un moment pour mettre en ordre et nettoyer, dit Mlle Hazy en manière d'excuse, en cachant derrière la porte les habits du dimanche de Christian et un bidon de pétrole.

Lovey-Mary regarda autour d'elle et soupira profondément. La chambre était pleine à déborder; des débris, des boîtes de fer-blanc, des bouteilles encombraient l'appui des fenêtres; une chaise à balançoire, boiteuse, couverte d'une courte-pointe fanée, était près du poële; dans le four ouvert séchait le soulier de Christian; une vieille machine à coudre occupait le milieu de la table, l'ouvrage de Mlle Hazy posé à l'un de ses bouts et les assiettes sales du dîner à l'autre.

Lovey-Mary ne pouvait pas voir ce qui était sous le lit, mais elle savait par expérience qu'il servait tout à la fois d'armoire aux provisions et de garde-robe. Elle pensa à l'asile, à ses grandes chambres nues, mais propres, à ses planchers sans taches. Elle se leva brusquement pour aller derrière la maison où Tommy jouait avec Europe Wiggs. Tout occupés à essayer d'atteler le canard à une boîte à bobines, ils ne l'entendirent pas venir.

— Tommy, dit-elle en le prenant par le bras, n'as-tu pas envie de retourner à l'asile?

Mais Tommy avait pris goût à la liberté. Il avait eu une bienheureuse journée, sans être lavé, ni peigné, ni fouetté.

— Non, dit-il énergiquement, je veux rester ici pour jouer avec Urope.

— Alors, dit Lovey résignée, je n'ai rien d'autre à faire qu'à rester aussi et à essayer de nettoyer un peu toutes choses.

Lorsqu'elle rentra dans la maison, elle dénoua son paquet et prit son dernier dollar.


Digitized by Google

— Je reviendrai bientôt, dit-elle à Mlle Hazy en enjambant un panier de pommes de terre pour sortir. Je vais pour une minute chez Mme Wiggs.

Elle trouva celle-ci seule, en train de faire le souper. Elle entama le sujet de sa visite immédiatement :

— Je vous en prie, madame, est-ce que l'une de vos filles aurait peut-être une robe à vendre? J'ai un dollar pour la payer.

Mme Wiggs prit la jeune fille par l'épaule et la fit tourner en l'examinant d'un œil critique :

— Ma foi, je trouve que vous n'avez pas tort de vouloir sortir de celle-là. Il n'y a pas place pour une jambe dans cette jupe et encore moins pour deux. Et à quoi peuvent bien prétendre ces gros boutons brillants?

— Je ne pense pas que cela ait une grande importance, dit Lovey-Mary d'un ton découragé. Je suis si laide que rien ne peut me rendre plus présentable.

Mme Wiggs la secoua en riant :

— Voyons donc! Vous n'allez pas vous apitoyer sur vous-même? C'est ce que je ne puis supporter chez personne. Il y a toujours des tas de choses dont on a sujet de s'attrister plutôt que de soi-même. N'êtes-vous pas fière, par exemple, de ne pas avoir un bec de lièvre? Cette idée seule suffit pour me rendre satisfaite de ma figure.

Lovey-Mary se mit à rire; Mme Wiggs battit des mains :

— Voilà ce qui vous manque, c'est de sourire. Jamais je n'ai vu un changement pareil! Maintenant occupons-nous de la robe. Oui, certainement, Asie a assez de robes pour s'en défaire. Elle en reçoit de Mme Redding, la femme du patron de Billy. Il est rédacteur de journaux et riche comme du lait qu'on vient de traire. Mme Redding est un ange tombé, s'il en fut jamais, du ciel sur la terre. Elle envoie toutes sortes de vêtements pour Asie, et je les lave et les lessive jusqu'à ce qu'ils soient assez rétrécis pour sa taille.... Asie-Mineure! cria Mme Wiggs à une jeune fille qui se montrait sur le seuil, voilà Mary, Lovey-Mary comme elle se nomme elle-même, la pensionnaire de Mlle Hazy. As-tu une robe à lui donner?

Digitized by Google

— Je désire l'acheter, dit Mary immédiatement sur la défensive.

Elle ne voulait pas qu'on pût croire qu'elle mendiait. Elle tenait à leur montrer qu'elle avait de l'argent, qu'elle valait bien autant qu'elles.

— Bien, mère, dit l'autre jeune fille d'une voix traînante, en regardant attentivement Lovey-Mary. Il me semble qu'elle paraîtrait plus jolie dans ma robe rouge. Ses cheveux sont si beaux et si noirs et ses dents sont si blanches! M'est avis que c'est le rouge qui doit lui aller le mieux.

Mme Wiggs contemplait sa fille avec admiration :

— Est-ce que l'artiste ne lui sort pas par tous les pores? Ne devine-t-on pas qu'elle manie les couleurs? Là-bas, à la fabrique, elle exécute de belles choses, elle peint des fleurs et des guirlandes sur les baquets pour les bains de pieds. Oui, c'est cette robe rouge qu'il vous faut. Gardez votre dollar, enfant, cette robe ne nous a pas coûté un centime. Voici aussi un panama que vous pouvez prendre, il vous ira mieux, en tous cas, que le petit chapeau que vous aviez hier au soir; il avait l'air d'un bouchon trop petit pour sa bouteille. Maintenant portez tout cela à la maison, et demain vous pourrez partir pour la fabrique, avec Asie, en toilette nouveau style.

Lovey-Mary, rougissante du premier compliment qu'elle eût reçu de sa vie, retourna chez Mlle Hazy pour essayer sa robe. Son hôtesse y prit tant d'intérêt qu'elle en oublia le souper.

— Vous paraissez si jolie que je ne vous aurais pas reconnue, déclara-t-elle. Avec cette robe, vous n'avez plus l'air cousue dedans comme avec l'autre.

— Asie a dit que le rouge devait m'aller mieux que toute autre couleur, hasarda Mary pour tâter le terrain.

— C'est tout à fait vrai, dit Mlle Hazy, vous ne ressemblez plus à un mannequin; je voudrais encore que vous changiez quelque chose à vos cheveux; ces longues tresses noires me font penser à des serpents.

C'était ce qu'il fallait à Mary: un peu d'encouragement. Elle fit bouffer ses cheveux sur la tête et de côté, et les releva

Digitized by Google

derrière à la dernière mode. Tommy, qui rentrait, ne la reconnut point. Mary se mit à rire, enchantée :

— Suis-je donc si différente ?

— Je crois bien ! fit Mlle Hazy d'un ton admiratif tout en étendant un journal en guise de nappe. Je n'ai jamais vu personne pareillement transformée par la toilette.

Lorsqu'il fit tout à fait nuit, Lovey roula quelque chose, en fit un paquet et se glissa hors de la maison. Après avoir regardé avec précaution à droite et à gauche de la voie ferrée, elle se dirigea vers le petit étang du terrain communal et laissa tomber son paquet dans l'eau peu profonde.

Le jour suivant, lorsque la chèvre de Mme Schultz mourut de convulsions, personne ne se douta que les boutons de porcelaine de la robe de guinguan en étaient la cause.

IV

Un incident et un accident.

Grâce à l'intervention d'Asie Wiggs, Lovey-Mary trouva une occupation agréable et rémunératrice à la fabrique ; mais elle n'avait pas l'esprit en paix. Bien sûr que c'était une joie pour elle de porter la robe rouge et de se coiffer chaque jour d'une manière différente, néanmoins elle ne pouvait se débarrasser entièrement d'un étrange sentiment d'inquiétude qui gâtait pour elle la satisfaction d'être vêtue comme toutes les autres jeunes filles et de gagner trois dollars par semaine. Le fait seul que personne ne la réprimandait ou ne la blâmait faisait naître dans son âme de troublantes questions. Ce tourment secret produisait sur elle le même effet que sur d'autres personnes plus âgées et plus sages : il la mettait de mauvaise humeur.

Il n'y avait que deux jours qu'elle avait commencé à travailler à la fabrique lorsqu'Asie, sortant de l'atelier de décoration pour déjeuner, la trouva se querellant violemment avec une

Digitized by Google

jeune fille aux cheveux rouges. Il y avait eu un accident devant la fabrique et elles en discutaient les détails.

— Je sais tout ce qui en est, disait la rousse très excitée ; ma sœur a été la première auprès d'elle.

— Votre sœur serait-elle un nègre appelé Jim Brown ? disait Lovey en se moquant.

Elle faisait allusion au dicton : « Chacun dit qu'il fut le premier à y arriver. »

— Saignait-elle à la tête ? demanda Asie pour détourner la conversation.

— Oui, en vérité, répondit la première interlocutrice, à la tête et aux mains. J'ai grimpé sur le marchepied lorsqu'on l'a mise dans la voiture d'ambulance; elle avait perdu connaissance.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allée à l'hôpital avec eux ? demanda Lovey-Mary. Je ne comprends pas que les docteurs aient pu se passer de vous.

— Oh ! vous enragez de ne l'avoir pas vue ! Elle était rudement jolie. Son chapeau noir avait une plume blanche; malheureusement, il est tombé dans la boue. On a trouvé une lettre dans sa poche avec son nom et son adresse.

— Je suis sûre qu'elle venait tout exprès et de loin pour vous les dire ! fit Lovey d'un ton agressif.

— En tout cas je les sais, madame Chicane; elle s'appelle Kate Rider.

Au même moment, au Plant-aux-Choux, Mlle Hazy et Mme Wiggs conféraient entre elles par-dessus la palissade.

— Elle est venue chez moi en premier lieu, disait Mme Wiggs, illustrant son récit dramatique par la position respective de deux bidons de fer-blanc. Je suppose que celui-ci, c'est moi, et en levant les yeux je vois la vieille dame là debout. Elle m'a fait penser à une image gravée. Elle portait une sorte de deuil gris; n'est-il pas vrai, mademoiselle Hazy ?

— Oui, madame, cela m'a frappée également. Comme



Digitized by Google

c'était en gris, j'en ai conclu qu'elle le portait pour quelqu'un auquel elle ne tenait pas spécialement.

— Et des poignets de gens comme il faut, reprit Mme Wiggs. Je les ai tout de suite remarqués. « — Excusez-moi, m'a-t-elle dit en ouvrant une bouche qui se décrochait et se fermait comme une trappe, excusez-moi, mais n'avez-vous pas aperçu dans ce voisinage deux enfants étrangers? » J'ai vite jeté mon tablier sur le chapeau de Lovey que j'étais en train de garnir. Je ne voulais rien dire avant d'avoir découvert à quoi elle voulait en venir. Mais, avant que j'aie eu le temps de répondre, voilà Tommy qui apparaît à l'angle de la maison, chassant devant lui Cusmoudle?

— Qui?

— Cusmoudle, le canard. Je lui ai donné ce nom aujourd'hui. Quand la dame aperçut Tommy, elle se leva toute droite comme poussée par un ressort, puis elle se rassit tenant ses jupes relevées tout le temps pour les empêcher de toucher le plancher. « — Comment se tirent-ils d'affaire ici? » demanda-t-elle d'un air si soulagé que je pense qu'elle doit avoir quelque parenté avec Lovey-Mary et Tommy. Je lui ai raconté tout ce que je savais. Je lui dis aussi que si elle désirait savoir quelque chose sur notre compte, elle n'avait qu'à s'adresser à Mme Redding, Terrace Park. « — Mme Robert Redding? dit-elle absolument confondue. — Oui, que je lui dis, la plus fine, la plus charmante dame de toutes celles du Kentucky, riches ou pauvres, à part son mari. » Alors elle continua à me faire des centaines de questions sur nous, sur vous tous du Plant-aux-Choux et sur la fabrique. Elle m'a même demandé d'où venait notre eau et si votre maison était en ordre et saine. Je lui racontai que Lovey-Mary avait fait emporter par Christian chaque soir une brouettée de balayures et que lorsqu'elle aurait achevé son œuvre, la maison serait sûrement bien saine.

Mlle Hazy s'agitait, mal à l'aise :

— Je lui ai dit que je ne pouvais pas beaucoup nettoyer à cause des rhumatismes, de la phtisie et de ces crises de vertige....

Digitized by Google

— Je pense qu'il lui aura été difficile de placer un mot si vous avez entamé le chapelet de vos symptômes, interrompit Mme Wiggs.

— N'avez-vous pas trouvé qu'elle était bien fière, qu'elle vous traitait du haut en bas ?

— Mais non, je vous assure; elle ne se donnait pas de grands airs comme certaines dames en deuil que j'ai vues. Lorsqu'elle s'est levée pour partir, elle m'a dit avec une bonté extraordinaire pour une personne d'une physionomie aussi sévère : « — Est-ce que les enfants ont l'air bien et heureux? — Oui, madame, ils sont bien et contents, que je lui ai dit. Tommy est comme un poulain qu'on vient de lâcher après tout un hiver passé à l'écurie. Quant à Lovey-Mary, elle paraît avoir l'esprit abattu; elle a l'air très préoccupée et soucieuse la plus grande partie du temps. — Ça ne lui fera pas de mal, dit la dame. Veillez un peu sur eux. » Puis elle m'a mis quelque argent dans la main, en ajoutant: « — Si vous avez besoin de davantage, je le déposerai chez Mme Redding. » Ensuite elle m'a recommandé très particulièrement de ne dire à personne qu'elle était venue ici.

— Elle m'a priée aussi de n'en pas parler, dit Mlle Hazy, mais je me demande ce que nous dirons à Mme Schultz. Elle s'est presque foulé l'épine du dos pour voir qui était là, et Mme Eichhorn est entrée sous prétexte d'emprunter un tire-bouchon.

— Dites-leur que c'était une nouvelle espèce d'agent, rétorqua Mme Wiggs avec une audacieuse fausseté, un agent pour la vente des lacets de souliers.

Alice Cadwell Hegan.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE PARISIENNE

Les effets d'un beau temps prolongé. — Grandeur et décadence de la *Matchiche*. — Spectacles de saison intermédiaire. Eltinge et ses imitations. L'Inde au théâtre Marigny. — Coup d'œil avant de rentrer. — Livres.

Enfin nous avons sorti les parapluies! Ce miracle s'est accompli le 15 septembre. Certes nous avons joui d'un été exceptionnel, mais toute médaille a son revers. Si le beau temps, qui a régné sans discontinuité pendant les vacances, a favorisé les touristes, il a fini par lasser beaucoup de monde et il s'est surtout attiré les malédictions des cultivateurs. Dans les campagnes, il a occasionné la sécheresse, et il s'est traduit à Paris par ce double inconvénient : chaleur et poussière. En y rentrant, après un mois d'absence, je n'y ai rencontré que des gens encore tout accablés au souvenir de la température tropicale qu'ils avaient eu à subir. Mais il paraît que la poussière était encore pire que la chaleur.

Ce n'était pas celle que soulève un vent violent et qui vous aveugle, celle dont la terre forme l'élément principal, partie pulvérisée du sol que nous foulons : celle-ci n'inspire qu'une méfiance limitée, puisque certains hygiénistes vont jusqu'à la déclarer inoffensive. C'était une poussière plus subtile, assez épaisse cependant pour flotter à l'état de brume et rendre l'air difficilement respirable; elle se compose des détritus de toute sorte que la capitale produit en grande abondance et que la pluie, en temps ordinaire, rabat sur le sol et charrie à la Seine, qui se charge à son tour de les emporter loin de Paris. Si la sécheresse se prolonge, ce nuage sans cesse alimenté, toujours plus épais, à peine déplacé par les brises d'été, se promène

Digitized by Google

lentement sur la ville et pénètre dans nos organismes. D'après un récent article du Dr Toulouse, qui met à profit les travaux de ses confrères, les Drs Courmont et Miquel, on trouve dans ce « brouillard pulvérulent » du sable, du charbon, des débris organiques, du fer, du nickel et même *de l'or !*

Voulez-vous des chiffres ? D'après ce même article, un centimètre cube contient, au Righi, 200 particules de poussière. C'est déjà trop, direz-vous; mais à Paris, sous le même volume, on en trouve 210000. On peut en dire autant des microbes ; leur nombre augmente avec la poussière, mais il varie beaucoup selon les quartiers de la capitale. Le mètre cube d'air, au Panthéon, en contient en moyenne 28, soit le triple seulement de la quantité constatée au glacier d'Aletsch ; au parc de Montsouris, nous allons jusqu'à 760, et dans la rue de Rivoli, si cosmopolite, si fréquentée des étrangers, on compte jusqu'à 5500 microbes par mètre cube d'air.

Le Dr Toulouse en conclut, avec raison, qu'il faut supprimer de la poussière par tous les moyens. Le goudronnage, l'arrosage, l'aspiration y contribuent déjà, mais trop timidement ; il faudra les généraliser, les perfectionner, les imposer aux particuliers. Vous ne devinerez jamais sur quoi il compte encore pour diminuer la poussière. J'aime mieux vous le dire tout de suite : sur les *progrès de l'automobilisme.* Pourquoi ? Parce qu'ils tendent à faire disparaître la traction animale et, avec elle, un engrais spécial et abondant dont nos rues se passeraient fort bien. Mais c'est mettre un mal à la place d'un autre. Le Dr Toulouse dit lui-même que « les fumées des usines et des foyers domestiques jettent du charbon, des parties goudronneuses, des hydrocarbures, des substances minérales nombreuses. » C'est le propre aussi des automobiles. La multiplication de ces véhicules est donc un remède bien inefficace au brouillard pulvérulent dont il est question plus haut.

— Et la *Matchiche*, cet autre fléau, aura-t-elle disparu avec les derniers beaux jours ? J'avais quitté Paris un peu pour ne plus l'entendre, car cet air de danse a été la grande scie de l'hiver. A mon grand désappointement, elle m'avait précédé





dans ma villégiature. J'ai eu le déplaisir, en défaisant mes malles, de l'ouïr fredonner négligemment par le villageois qui menait ses vaches se désaltérer aux flots du lac bleu. Dans les hameaux que je traversais à bicyclette, au pied des montagnes, elle frappait inopinément mes oreilles et insultait à mon désir de paix sauvage et de solitudes agrestes. Il en est ainsi de toutes nos rengaines; elles nous suivent partout pendant dix mois de l'année. Lancées en automne dans nos music-halls, la rue les répète pendant tout l'hiver et nous les retrouvons en province à l'époque des vacances, au moment même où elles viennent d'y arriver et font le bonheur des jeunes habitués des beuglants. Et elles ne tardent pas à se répandre jusqu'au fond des campagnes.

Pour échapper de nouveau à la *Matchiche*, il fallait reprendre le train pour Paris. Et, de fait, elle n'y triomphe plus; elle y traîne. On attend autre chose. Peut-être l'ai-je entendue encore une ou deux fois depuis mon retour: probablement quelque gamin qui n'avait pas plus d'airs à siffler que de sous dans sa poche. Mais l'orchestre du music-hall où je suis allé un soir s'est abstenu de la jouer. L'orchestre du théâtre Marigny est d'ailleurs un orchestre qui se respecte; il est dirigé avec soin, on n'y surprend aucune négligence, aucun signe de laisser-aller, et le choix des morceaux est varié à souhait; ils appartiennent à l'élite de ce répertoire un peu spécial.

Au commencement de septembre, les spectacles de tout genre n'attireraient guère de monde s'ils n'en valaient vraiment la peine. Le théâtre Marigny est tout à fait celui qui convient à la saison intermédiaire. D'abord, il est bien situé, puisqu'il s'élève au milieu des Champs-Elysées. On y arrive par des allées où le gaz municipal éclaire le dessous des marronniers, dont les feuilles tiennent encore bon. De cette verdure tombe une fraîcheur avec laquelle l'atmosphère de la salle ne fait presque aucun contraste, tant elle est bien aérée.

Quant au programme, il est particulièrement soigné; les numéros ordinaires sont de premier choix, et les numéros exceptionnels sont de tout premier ordre. L'un d'eux s'annon-

Digitized by Google

çait sous le vocable mystérieux d'*Eltinge*, suivi entre parenthèses du mot *imitations*. On voit s'avancer en scène une femme grassouillette, aux traits réguliers, peut-être un peu plus mûre qu'il ne faudrait, mais enfin jeune encore et dont les bras, les pieds, les épaules, la taille ne laissent rien à désirer. D'abord vêtue d'une robe noire, avec ombrelle et grand chapeau de même couleur, c'est la vraie reine de café-concert; elle chante en anglais d'une voix bien timbrée, mais singulièrement basse, — une voix d'androgyne, — et la marche et la danse accompagnent les paroles. Dans le tableau suivant, elle porte une robe claire et décolletée et des fleurs dans les cheveux. Toujours en chantant, elle imite les différentes manières de marcher des femmes, depuis celle de la modeste jeune fille, qui avance les yeux baissés, les épaules tombantes et les mains réunies, jusqu'à la démarche hardie et même dévergondée de la ballerine de music-hall. Lorsqu'elle nous a fait admirer dans sa personne, en les évoquant successivement, toutes les grâces de son sexe, et que la salle éclate déjà en bravos enthousiastes, il se produit alors un coup de théâtre. L'artiste, prenant sa chevelure à deux mains, l'arrache tout entière d'un seul mouvement: c'était une *perruque!* Et il ne reste là-dessous qu'une tête de cabotin aux cheveux courts et au cou de taureau, un pauvre diable d'homme qui se dandine lourdement en saluant le public. Celui-ci applaudit de plus belle, car cet Eltinge est vraiment un magicien.

L'autre « clou » de la soirée était miss Ruth, dans *Radha*. Ce « mimodrame hindou, » ainsi s'exprime l'affiche, est précédé de deux tableaux qui se réduisent à de simples évocations plastiques d'un exotisme plus rare, moins usé que le cliché musulman ou chinois. Ils n'ont entre eux aucun rapport. Un seul personnage, représenté par miss Ruth, et quelques figurants. Mutisme absolu: ni chant, ni paroles. L'orchestre seul se fait entendre et accompagne de motifs convenablement hindous les mouvements de la danseuse.

Je ne sais rien à propos de cette miss Ruth, mais elle est, à coup sûr, une fille de l'Inde. Dans le premier tableau, où elle


Digitized by Google

accomplit à elle seule les rites d'une cérémonie sacrée, ses dents blanches luisent comme des perles dans le bronze clair de sa figure, à travers les spirales de fumée qui montent des plateaux à parfums. Le second tableau est d'une couleur locale intense. C'est une scène de la vie hindoue prise sur le vif, dans sa poésie faite de nonchalance et de contemplation. On y voit, dans un carrefour, l'échoppe d'un marchand auprès de laquelle se tiennent, en diverses attitudes, une femme, un gros personnage fumant son narghileh, et des musiciens, dont l'un se ceint de son turban. Lorsque miss Ruth paraît, enturbannée elle aussi, les hanches serrées dans un pagne étroit, ses jambes nues chaussées de babouches, en « charmeuse de serpents, » elle devient le centre d'un véritable tableau d'Orient parfaitement composé et qui aurait donné des impatiences au pinceau d'un Delacroix.

Même intensité de couleur dans le dernier et principal tableau, intitulé *Radha, les cinq sens et la renonciation*. C'est sur ce thème que se brode la pantomime. Nous sommes ici en pleine métaphysique hindoue, en plein mythe, mais l'on cherche, hélas ! en vain sur le programme la notice qui devrait venir en aide au spectateur. Il faut deviner ; pour moi, j'ai dû recourir à mes souvenirs, à d'anciennes lectures. *Radha* semble inspiré d'un poème symbolique hindou qui s'intitule *Gîta govinda*. Dans ce poème, « le plus beau, dit Fauche en tête de sa traduction, de ceux que les bayadères ont coutume de représenter dans les fêtes religieuses, » Radha personnifie la beauté divine. Krishna, son amant, qui personnifie l'âme humaine, lui est longtemps infidèle et s'égare parmi les plaisirs des sens, mais elle finit par le reconquérir. Miss Ruth (la bayadère de Marigny-Théâtre) cumule les deux personnages. Il est, en effet, tout à fait conforme au panthéisme indien que la même personne représente à tour de rôle la divinité et la créature, qui ne sont au fond qu'une seule et même substance. Elle apparaît d'abord au fond du temple, figée dans l'attitude d'une idole et baignée d'une étrange phosphorescence. Sous les incantations des prêtres, elle s'anime, descend de son

Digitized by Google

trône et nous donne le spectacle de l'âme humaine en proie aux tentations des cinq sens, dont elle triomphe successivement jusqu'au dernier. Le rideau, un instant fermé, se rouvre : l'idole est retournée à sa place, où elle a repris l'immobilité qui sied à la nature divine. La lutte de Radha pour la renonciation donne lieu à des épisodes à la fois pathétiques et pittoresques. Tantôt, ce sont des guirlandes de roses dont la bayadère aspire le parfum avec délice, tantôt, c'est une coupe dont le contenu l'enivre et qu'elle rejette loin d'elle. Toutes ces scènes, tous ces mouvements sont sans doute authentiques ; ils ont été étudiés sur place.

— Nous avons pour la rentrée, comme on dit, du pain sur la planche. Le grand événement théâtral attendu est la réouverture de l'Odéon sous la direction d'Antoine. Presque toute l'ancienne troupe du Théâtre Antoine a suivi son directeur sur la rive gauche. Les journaux disent merveille de la salle, qui a été remise à neuf et modifiée dans son architecture même. C'en est fait de l'ancienne salle classique et un peu triste de l'Odéon, qui était comme une annexe des lycées du Quartier latin et semblait faite pour les universitaires et leurs familles, public médiocrement soucieux du confort. Les vieux habitués ne la reconnaîtront plus et la regretteront peut-être, bien que la rive gauche, souvent appelée « la province de Paris, » soit flattée au fond de voir importer chez elle les élégances de la rive droite. On regrettera aussi que le nouveau directeur n'ait pas profité de la circonstance pour obliger une fois pour toutes les spectatrices à quitter leurs chapeaux. Il s'imagine avoir conjuré à tout jamais ce fléau en donnant à l'orchestre une inclinaison plus prononcée. C'est une erreur, car les chapeaux de femme ne connaissent pas de limites. On lui aurait été reconnaissant d'imiter un de ses confrères d'Allemagne qui avait affiché l'avis suivant : « Seules les dames qui ont dépassé la trentaine sont autorisées à garder leur chapeau. » Le lendemain, on ne vit plus un chapeau. Et il y a des gens pour prétendre qu'on n'a de l'esprit qu'à Paris !

Autre événement théâtral : l'inauguration du *Théâtre Ré-*


Digitized by Google

jane. Nous serons curieux d'assister aux débuts de cette entreprise, à laquelle la célèbre actrice compte faire participer peu à peu des artistes uniquement formés par elle. Imitera-t-elle Antoine, qui, dit-on, ne veut plus mettre les pieds sur les planches et entend se vouer exclusivement à la direction de son théâtre ? Tout le monde s'en affligerait, car Réjane est difficile à remplacer ; remarquons toutefois que la nouvelle œuvre à laquelle elle se consacre est une excellente porte de sortie pour une artiste qui n'est plus très éloignée de l'âge de la retraite et prétend néanmoins ne pas renoncer à toute activité.

Cet événement va avoir sa répercussion sur la destinée des concerts Lamoureux ; ils devront déménager pour la cinquième fois. Ils avaient lieu, en effet, le dimanche au Nouveau-Théâtre, celui précisément où s'installe Réjane, qui y donnera des matinées. Les séances dominicales des concerts Lamoureux auront lieu désormais au Théâtre Sarah-Bernhardt, c'est-à-dire juste en face du Châtelet et des concerts Colonne. Gare à la concurrence !... Ce rapprochement aura probablement pour effet d'opérer une fusion partielle des deux publics, qui étaient jusqu'à présent assez tranchés. Nous aurons l'occasion d'en reparler cet hiver. En tout cas, l'abandon de la salle du Nouveau-Théâtre est un bienfait inappréciable ; on y écoutait la musique dans de trop mauvaises conditions. La nouvelle salle lui est très supérieure sous le quadruple rapport de l'aération, des dégagements, de l'acoustique et des places.

— Je m'aperçois que je me laisse aller à vous entretenir de sujets bien frivoles, lorsqu'autour de nous se posent des problèmes autrement graves, et vous êtes en droit de vous demander si je suis indifférent à la question des églises, au grand combat qui continue à se livrer entre Paris et Rome. Peut-être, en effet, la chronique se laisse-t-elle un peu effrayer par l'ampleur de la matière.... Je renonce aussi à revenir pour le moment sur la question du *repos hebdomadaire*, qui traverse de nouveau une phase assez confuse. Je préfère signaler quelques livres que j'ai emportés en voyage et qui ont paru en été,

Digitized by Google

c'est-à-dire assez tard pour rester ignorés de beaucoup de ceux qui partaient en vacances.

Notes et souvenirs d'un officier d'état-major (1831-1904), par le colonel Ch. Corbin (in-12, Hachette). J'avoue n'avoir qu'un goût modéré pour les mémoires militaires ; ces sortes d'ouvrages se ressemblent tous, l'intérêt ne varie guère de l'un à l'autre. Les haut faits que l'auteur rapporte, et auxquels il a pris part, ont un côté navrant qui excite la pitié et parfois le dégoût, d'autant plus qu'on se demande s'ils sont toujours bien utiles. Le présent volume offre peu de ces épisodes. L'auteur n'y relate, à vrai dire, qu'un fait de guerre important : la prise de Malakoff. On sent que le récit est aussi fidèle que vivant ; il laisse au lecteur l'impression d'avoir combattu aux côtés du témoin, ce qui est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un narrateur. Et celui-ci ne se fait pas trop « mousser. » Il fut plus tard à Magenta et à Solférino, puis à Freschwiller et à Sedan, mais ses impressions sur ces campagnes ne semblent pas avoir été confiées au papier.

Le colonel Corbin n'était point d'ailleurs ce qu'on appelle une « culotte de peau, » un de ces soudards qui ne rêvent que guerre et combats. Très sociable, d'une culture étendue, sensible aux beaux-arts et aux belles-lettres, comme du reste à toutes les formes de la beauté, aussi heureux dans le tumulte d'un bal que dans la solitude d'une nuit étoilée ou en face d'un beau paysage, grand meneur de cotillons dans sa jeunesse, il est avant tout chevaleresque, et son genre de bravoure remonte à Louis XV. C'est un officier de la « guerre en dentelles. » Il s'étend longuement sur ses années d'études et sur son voyage de France en Crimée, et le volume se termine par un chapitre intitulé *La veille de Sedan*. Sous forme de fiction, il nous y montre quelles sont, selon lui, les dispositions stratégiques qu'on aurait dû prendre pour éviter un désastre. C'est une critique sévère du commandement de 1870 ; on y sent l'amertume d'un témoin, et l'écrivain d'occasion y atteint jusqu'au pathétique. Une fiction ainsi présentée a la valeur d'un chapitre d'histoire.


Digitized by Google

— *En courant le monde*, par Maurice de Périgny (in-12, Perrin). « En courant, » c'est bien le mot, car le volume est tout petit, et l'auteur a traversé des espaces immenses. Ce livre est divisé en chapitres très courts, dont le plus long a tout au plus une dixaine de pages. Je ne dirai pas que c'est une série de cartes postales, — ce genre d'images est vraiment trop répandu, — mais une série d'aquarelles.

M. de Périgny est un observateur. Il ne raconte pas son voyage parce que, lorsqu'on a fait un voyage, il convient de le raconter; il écrit parce qu'il sent le besoin d'exprimer ce qu'il a vu. Et il voit tout. Il n'a rien de commun, fort heureusement, avec cette dame dont on m'a parlé et qui, de son tour du monde, n'avait retenu qu'une chose, la différence du prix des gants à Hong-Kong et à Bombay. Et il est peintre; il ne s'attarde pas dans le secondaire et jette tout sur la toile, couleurs et silhouettes, comme cela lui est entré dans les yeux.

Son originalité est sa prédilection pour les pays peu connus, les pays *à côté*. Dans la région du Japon, il est attiré par les îles du sud et du nord, par l'étrange Corée. Il visite Seattle, plutôt que San-Francisco. Il délaisse New-York et s'en va flâner au Canada. Le Mexique l'intéresse, mais moins que le Yucatan. J'ai vraiment pris plaisir à cette lecture vivante et variée, dont les tableaux rapides se fixent dans le souvenir et instruisent sans y prétendre.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Le jubilé de la *Gazette de Francfort*. — Exposition rétrospective d'art bavarois. — Un livre français sur la fondation de l'empire allemand. — A propos de Treitschke. — Amour d'automne. — Dans les colonies.

Le grand événement de la saison a été le jubilé de la *Gazette de Francfort*. Tout le monde peut-être ne sera pas de cet avis. La grande feuille libérale n'a pas chez nous que des amis. Les

Digitized by Google

hobereaux, que je sache, ne la portent point dans leur cœur, et je ne pense pas que M. de Podbielski en fasse sa lecture habituelle.

Tout de même c'est une date qu'on ne saurait laisser passer sans la célébrer que celle de la fondation de cette vaillante feuille qui, depuis cinquante ans, tient haut, sans répit et sans faiblesse, le drapeau du libéralisme. En des temps fort durs où la réaction triomphante fondait tout son espoir sur le bâton et l'alliance russe, elle a raffermi les courages abattus et aidé à préparer l'avenir. Plus tard, après les succès, elle a été la grande protagoniste de l'Allemagne nouvelle, marquant toutes les étapes de la prospérité nationale et reflétant les grands courants de l'opinion publique.

A l'étranger, on le sait bien. C'est elle qu'on considère comme l'organe allemand par excellence, celui qu'on trouve dans les clubs de Londres ou dans les cafés de Paris. Son autorité est même si incontestée que la Russie, peu tendre à l'égard des feuilles libérales, n'a point osé la prohiber, imitant en cela l'exemple de Napoléon, qui ne se décida jamais à supprimer la *Bibliothèque britannique*, première forme de la *Bibliothèque Universelle*, parce que, disait Talleyrand à Pictet de Rochemont, cette suppression aurait été un coup d'état qui eût ameuté contre lui l'opinion.

Aussi tous ceux qui s'intéressent à la fois à la grandeur de l'Allemagne et au triomphe de l'idée libérale se sont-ils associés de cœur à la commémoration de ce cinquantième anniversaire de fondation qui s'est célébré le 26 août à Francfort. Le journal, du reste, est allé au-devant des vœux de ses amis et, sous la forme d'un beau volume in-quarto de près de mille pages, il leur a raconté l'histoire de sa vie[1].

Elle est singulièrement suggestive et riche en enseignements, cette histoire. En 1856 un jeune financier de Francfort, Léopold Sonnemann, venait d'être emprisonné arbitrairement par la police bavaroise. « Je faisais, dit-il, avec deux amis, un

[1] *Geschichte der Frankfurter Zeitung, 1856 bis 1906.* Mit einem Bildniss Leopold Sonnemanns. Frankfurt am Main, 1906.

Digitized by Google

voyage à Wurzbourg. Comme nous n'avions pas de passeports, la police nous arrêta dans le Spessart, et après nous avoir enfermés, on nous traduisit devant le juge de Rothenbuch. C'est à grand peine que celui-ci, après nous avoir soumis à un interrogatoire en règle, consentit à nous libérer. De retour à Francfort, j'écrivis un article où je racontai la chose. Je l'intitulai : *Une aventure dans le Spessart.* Mais aucune feuille ne voulut l'insérer. D'autres articles sur des sujets financiers et commerciaux eurent le même sort. Dès lors je me convainquis qu'il n'y avait qu'une chose à faire, fonder un journal : c'est ainsi que naquit la *Gazette de Francfort.* »

Ce qu'on pouvait affirmer d'emblée, c'est que la *Gazette de Francfort*, née sous de tels auspices, serait un organe indépendant. Dès le début, en effet, elle ne fut asservie à aucune coterie politique, à aucun gouvernement, à aucun parti même. Elle sut s'élever au-dessus des petites rivalités particularistes et devenir une feuille allemande. Les intérêts allemands et l'idée libérale, voilà ce qu'elle représenta : de là sa vogue de plus en plus grande.

Le journal, à vrai dire, n'aurait pas pu réussir s'il n'avait eu pour lui deux facteurs importants : l'homme qui le dirigea et le milieu où il vit le jour. L'homme, Léopold Sonnemann, était un cerveau admirablement organisé, un esprit souple et délié, au regard ferme et étendu. Il put être à la fois directeur, rédacteur en chef et administrateur de sa feuille; toujours à l'affût des nouveautés, il la perfectionna sans cesse et en fit un organe de renseignements émérite. Si la *Gazette de Francfort* est devenue le premier des journaux allemands et la seule feuille de grand style que nous possédions, c'est à Léopold Sonnemann surtout qu'elle le doit.

Francfort fut aussi un facteur important dans le succès du journal. Nulle part ailleurs en Allemagne une feuille libérale et indépendante n'aurait pu prospérer comme dans cette ville d'affaires, ouverte à tous les progrès, libérale de tradition et d'instinct. De là le journal a pu juger librement la situation politique et voir les véritables intérêts allemands. Fidèle aussi

Digitized by Google

à son idéal de jeunesse, le libéralisme de 1848, elle a pu élargir son horizon et marcher, comme on dit, avec le siècle. N'est-ce pas la *Gazette de Francfort* qui, seule aujourd'hui avec la *Nation*, parmi les feuilles libérales, préconise l'union des gauches contre la réaction triomphante ? M. Ernest Heilbronn a raison de dire : « Malgré ses cinquante ans, la *Gazette de Francfort* est politiquement la plus jeune des feuilles allemandes. »

— Au Glaspalast, à Munich, nous avons eu une intéressante exposition rétrospective d'art bavarois. Car il existe un art bavarois qui n'est pas très connu, mais qui mérite de l'être. Lorsque les Wittelsbach ont fait de Munich une ville d'art, — et cela date de 1788, — à côté de la grande école munichoise s'est formée, au début du dix-neuvième siècle, une école purement bavaroise qui s'est développée spontanément, en dehors de toute académie, sans connaître la faveur royale et qui ne s'en est pas plus mal portée pour cela. Ce qu'il y a même de singulier, c'est que l'aristocratie, suivant l'exemple de la cour, n'a pas acheté les tableaux de ces peintres, qui ont surtout travaillé pour des bourgeois. Ce sont les descendants de ces bourgeois qui, en prêtant les toiles qu'ils détiennent, ont rendu possible cette exposition.

L'art de ces peintres est bien un art bavarois, c'est-à-dire un art bon enfant avec une pointe d'humour et de malice, un romantisme qui n'a rien d'échevelé et qui finit par verser dans le réalisme. L'école s'étend de 1800 environ à 1850.

La plupart des noms sont des inconnus ou des oubliés. Deux pourtant, comme dit Montaigne, nous sourient d'une fraîche nouveauté : Schwind et Spitzweg.

Schwind est un romantique, mais un romantique assagi, dont les meilleures toiles, l'*Ermite*, le *Coupeur de pain*, sont surtout remarquables par les beaux paysages bavarois, — grands arbres et forêts — qui leur servent de fond. Spitzweg, lui, est un réaliste humoriste qu'on a comparé avec justesse à Gottfried Keller. Il a été en effet le chroniqueur de Seldwyla, peignant avec amour des coins de petite ville, — bonnes


Digitized by Google

femmes causant à la fontaine, curé au nez rubicond lisant son bréviaire, étudiants en goguette, *Backfische* à la promenade, oncles ventrus et débonnaires, vieilles filles à lunettes, — et tout cela rendu avec une gaieté et un humour qui rappellent les meilleurs dessins des *Fliegende Blätter*. On comprend que Spitzweg soit très populaire en Bavière.

Les autres peintres de l'école bavaroise sont des portraitistes, — Edlinger, Hauber, Neurenther, von Hess, — des paysagistes, — Rottmann, Schleich, — quelques animaliers, dont l'un, Robert Eberle, a de l'originalité et de la vigueur, et des peintres de genre qui sont aujourd'hui les plus démodés. Mais l'ensemble est intéressant plus encore par sa valeur historique que par sa valeur artistique.

— Depuis quelques années on écrit en France de bons livres sur l'Allemagne. Nous avons déjà signalé le *Bismarck* de M. Matter, *Les colonies allemandes* de M. Chéradame et le *Drame naturaliste allemand* de M. Benoît-Hanappier. En voici un nouveau : la *Fondation de l'empire allemand* (Paris, Colin), écrit par un professeur de la Sorbonne, M. Ernest Denis, qui est peut-être encore meilleur que les précédents. C'est sans rancune ni colère que M. Denis parle d'événements si près de nous et dont sa génération eut à souffrir. Mais le spectacle d'un grand peuple faisant son unité est assez intéressant en lui-même pour qu'il l'étudie sans parti pris, avec la pure curiosité du savant. Il dit : « L'unité germanique était une nécessité, parce qu'il était impossible qu'une nation douée de si éminentes qualités et qui avait rendu de tels services à l'humanité se contentât éternellement du rôle humilié et dépendant que des diplomates trop adroits lui avaient assigné en 1815. » Que nous voici loin du langage de Thiers et des historiens de l'ancienne école ! M. Denis parle de l'Allemagne avec une sympathie qu'il ne cherche pas à dissimuler, et comme les libéraux sous Napoléon III, il n'a point de préventions à l'égard de la Prusse. « Elle seule, dit-il, pouvait prendre la direction des affaires allemandes, car l'unité ne pouvait se faire ni par l'Autriche, à peine allemande, ni par les

Digitized by Google

princes du sud et du centre, usés et comme avilis par les conditions ridicules dans lesquelles s'exerçait leur nonchalante activité. »

Voilà qui est bien, mais voici qui est mieux encore: « En 1870, l'Allemagne avait mérité son triomphe par la constance de ses desseins et l'enthousiaste ferveur de sa foi, et elle déploya à ce moment ses fortes et robustes qualités intellectuelles. » Si M. Denis arrive à ces conclusions, c'est, j'imagine, parce qu'il voit les choses plus du dehors que du dedans. Non qu'on ne reconnaisse ici et là le Français, mais ce n'est guère que dans le détail de l'œuvre.

Cette histoire n'est pas purement politique, mais économique, sociale et intellectuelle. « J'ai voulu, dit l'auteur, donner un tableau général de la vie de l'Allemagne de 1851 à 1871, en étudier les divers côtés, politique, littéraire et économique, et indiquer ainsi les conditions qui ont préparé et déterminé la formation de l'unité germanique. Mon ambition serait de donner au lecteur la sensation de la réalité vivante en reproduisant la variété et la complexité des phénomènes dont l'ensemble constitue l'existence nationale. »

C'est une ambition grande pour un Français, et il faut reconnaître que M. Denis la justifie en partie. Le tableau qu'il nous trace est complet et l'on a bien la sensation, lorsqu'il nous parle par exemple d'écrivains de second ou de troisième ordre, comme Willibad Alexis, qu'il les a réellement lus. Avec cela son livre est pittoresquement écrit. Il dira du style de Treitschke : « Il a une truculence exagérée et une tension monotone. » Ailleurs il définit spirituellement Sybel le Homais du patriotisme. Le danger serait même que M. Denis abusât un peu trop de ces comparaisons ingénieuses. Il en est quelques-unes qui sont un peu forcées. Renan disait que, son manuscrit terminé, il passait des semaines à éteindre des expressions trop voyantes, la vérité, ajoutait-il, étant dans les nuances. C'est la nuance qui parfois manque à M. Denis.

— Dans son livre, parmi les coryphées de l'impérialisme dont il ne faut ni trop exagérer l'influence, ni diminuer la va-

Digitized by Google

leur, M. Denis, avec raison, place en première ligne Treitschke. Mais, depuis que le professeur de Berlin est mort, son influence est en décroissance. Le pur point de vue national auquel il se plaçait dans son histoire n'est guère de mise aujourd'hui. Les jeunes générations sont plus préoccupées des problèmes sociaux et économiques que de problèmes politiques. L'Allemagne nouvelle aussi, qui tend à devenir une puissance mondiale, ne peut plus s'inspirer de l'idéal moral très étroit que l'historien lui imposait il y a trente ans. Les universitaires même éprouvent quelque embarras à parler de lui et le jugent un peu compromettant. Il en est pourtant qui lui sont restés fidèles, tel M. Erich Marcks, professeur à l'université d'Heidelberg, qui a profité du dixième anniversaire de sa mort pour redire aux générations nouvelles qui, prétend-il, l'oublient un peu trop, ce que fut cet homme. Et l'étude qu'il nous donne est aussi juste qu'habilement écrite[1]. Le seul reproche qu'on pourrait lui faire serait de trop dissimuler les ombres de son modèle. Car, si Treitschke fut un grand historien, — le plus grand sans doute de l'Allemagne au dix-neuvième siècle, — il fut aussi un sectaire étroit qui réveilla dans la nation des passions dangereuses. Et le danger était d'autant plus grand que Treitschke était un écrivain éloquent et un artiste incomparable. C'est par là surtout qu'il est grand: peintre admirable de la vie allemande au siècle écoulé, il vivra encore quand ses idées auront passé. A cet égard l'étude de M. Erich Marcks, très pénétrante, mérite d'être lue, car il dit des choses très justes sur la valeur littéraire de l'*Histoire d'Allemagne au dix-neuvième siècle*.

— M. G. Brandes a publié dans la collection qu'il dirige, *Die Literatur*, un petit volume sur Ibsen qui fait beaucoup de bruit en Allemagne et ailleurs[2]. Il fait beaucoup de bruit, moins parce qu'il est excellemment fait, — c'est un modèle,

[1] *Heinrich von Treitschke*. Ein Gedenkblatt zu seinem zehnjährigen Todestage. Heidelberg, C. Winter, 1906.

[2] *Henrik Ibsen*, mit zwölf Briefen, siebzehn Vollbildern und vier Faksimiles. 8tes Tausend. Berlin, Bard & Marquardt.

Digitized by Google

en effet, de biographie intelligente et pondérée, — que parce qu'il contient douze lettres qui nous montrent qu'Ibsen, qu'on se représente volontiers comme un homme inaccessible à la passion, eut sur le tard un amour d'automne pour une jeune Viennoise qu'il avait connue dans une petite station montagnarde du Tyrol. Ibsen avait alors soixante et un ans, et il s'imaginait être en pleine période libératrice non seulement de l'amour, mais même de l'amitié. « Avoir des amis, écrivait-il alors, est un luxe qu'on n'a pas les moyens de s'offrir quand tout le capital est engagé sur une vocation, sur une mission dans ce monde. » Et à un autre ami, il disait: « Ce qui rend onéreux l'entretien des amis, c'est moins ce qu'on fait pour eux que ce qu'on néglige, par égard pour eux, de faire. Ainsi est étouffé en nous plus d'un germe. » Et c'est cet homme qui prétendait se faire un cœur d'airain pour se donner plus complètement à son œuvre, pour lui un apostolat, qui se laisse un jour dompter, charmer et transformer par une jolie Viennoise, qu'il appelle tout uniment « son ange, » « sa princesse, » « son soleil. » Oh! faiblesse et inconstance humaine! Prêcher l'intransigeance solitaire, la sincérité implacable, l'individualisme farouche et une attitude hautaine à l'égard de ses semblables, pour tomber dans les rêts d'une Backfisch de dix-huit ans! Il est vrai qu'à la fin le poète se ressaisit et rompit lui-même le charme. Non sans lutte il dénoua le lien dans lequel cette jeunesse imprudente voulait l'enserrer. Après six mois de correspondance il lui dit adieu, et cet adieu ne manque pas de noblesse. « Vous avez, lui dit-il, d'autres tâches à remplir dans votre jeune vie, d'autres émotions auxquelles vous livrer.» C'était la sagesse qui parlait par la bouche de ce vieillard. La jeune fille l'écouta, mais après quinze ans elle sentit le besoin de faire connaître à la postérité la passion du farouche Ibsen. En cela on peut dire qu'elle fut moins bien inspirée. Ne fallait-il pas laisser dans le pays des songes ce songe d'une nuit d'été?

— On parle beaucoup à l'heure qu'il est des colonies alle-

Digitized by Google

mandes, mais tandis que tout le monde en critique l'administration, il en est peu qui s'efforcent de nous les faire connaître. Sur quels pays d'outre-mer l'Allemagne a-t-elle étendu sa domination, quel en est l'aspect, quelle en est la valeur économique, quels indigènes y trouve-t-on ? Autant de questions auxquelles personne ne répond. Or voici qu'un petit livre, édité par la maison Teubner, de Leipzig, tâche sur tous ces points de nous donner des renseignements exacts et précis ; il est intitulé *Les colonies allemandes* et a pour auteur M. Adolphe Heilborn[1]. Pour chaque colonie l'auteur procède de la même manière : il fait d'abord l'histoire de la conquête du pays, le décrit géographiquement, indique ses conditions sanitaires, parle de sa flore, de sa faune, de ses habitants et de leurs mœurs. Et l'on a ainsi dix petites monographies fort bien faites, remplies de détails pratiques. « Mon livre, dit M. Heilborn dans sa préface, permettra aux lecteurs de s'orienter sur les terres et les habitants de nos colonies et les incitera, j'espère, à pousser plus loin leurs études. » Le but, on le voit, est modeste et l'auteur l'a pleinement atteint.

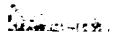
CHRONIQUE ANGLAISE

« Dieu merci, nous avons une chambre des lords ! » — La loi sur l'éducation. — Réformes agraires. — L'anglais comme on l'écrit. — Une belle bibliothèque. — Roman nouveau.

Gladstone, dans son dernier discours au parlement, qui marqua effectivement la fin de sa carrière politique, fit une charge à fond contre la chambre des lords, qui venait de bien mériter du pays en refusant une fois de plus de ratifier son projet d'autonomie forcée pour l'Irlande. Dès lors, tous ceux

[1] *Die deutschen Kolonien* (*Land und Leute*), von Dr Adolf Heilborn. Mit vielen Abbildungen im Text und zwei Karten.


Digitized by Google



qui ont aspiré à marcher sur ses traces n'ont pas perdu une occasion de dénigrer notre chambre haute, tandis que leurs partisans non responsables renchérissaient à qui mieux mieux.

C'est pourquoi il est amusant de voir le parti aujourd'hui au pouvoir, oubliant ses diatribes d'antan, prêt à adopter le vieux refrain de ses adversaires : « Dieu merci, nous avons une chambre des lords ! » L'occasion de cette palinodie a été la loi sur l'éducation, *cruda indigestaque moles*, qui, après avoir absorbé toutes les énergies du parlement pendant la session entière, a fini par laisser les deux camps épuisés et désespérés. Telle qu'elle est, elle ne satisfait personne, pas même le gouvernement qui l'a mise au monde. Elle ne lui a pas concilié une seule des sectes religieuses qui pullulent dans notre pays, et malgré les interminables discussions qu'elle a soulevées, nuit après nuit, mois après mois, il n'a pas été possible de lui donner une forme présentable. Aussi est-ce avec un soupir d'intense soulagement que les différents partis l'ont vue quitter la chambre des communes, soulagement auquel s'est joint le vif espoir que les pairs d'Angleterre sauront débrouiller cet écheveau qui a déjoué tous les efforts des représentants du peuple.

Le parlement est entré en vacances, et on ne s'occupera plus de la loi jusqu'à ce qu'il se rassemble de nouveau, à la fin d'octobre ; mais les premiers débats qu'elle a suscités à la chambre des lords ont haussé du coup la question à un niveau beaucoup plus élevé que précédemment. La discussion a été extrêmement intéressante et fait bien augurer du sort réservé à la loi. Charles Kingsley disait un jour que « la chambre des lords représentait tout ce qu'il y avait dans le pays en fait de cuillers d'argent ; » je suppose qu'il voulait dire par là que tout propriétaire, de quoi que ce fût et de si peu que ce fût, pouvait compter sur la chambre haute pour la défense de ses intérêts ; et je crois qu'on trouverait relativement peu de politiciens en Angleterre qui consentissent à faire tout dépendre d'une seule chambre. L'objection essentielle, cela va de soi, contre la chambre des lords est son caractère

Digitized by Google

héréditaire, et j'avoue qu'à première vue le principe semble difficile à défendre, étant donné surtout que la notoriété qui s'attache aux gens haut placés met forcément en relief les méfaits des brebis galeuses qui peuvent se trouver parmi la pairie anglaise aussi bien que partout ailleurs. Mais cette institution qui, comme bien d'autres, ne se justifie peut-être pas au point de vue strictement logique, en pratique est extraordinairement utile. L'existence parmi nous d'une classe riche, disposant de tout son temps, exempte des tentations auxquelles nous expose la lutte quotidienne pour la vie, semble faite pour assurer une appréciation calme et impartiale des choses, une absence de toute possibilité de corruption ou même de suspicion, qui ne peuvent être exigées de ceux qui prennent part journellement à la mêlée des intérêts et des partis. Et qu'on ne se figure pas que les pairs d'Angleterre sont une race de paresseux jouisseurs. Je ne crois pas trop m'avancer en disant qu'il y a dans la chambre des lords autant d'hommes d'affaires capables, autant de vrais travailleurs, si ce n'est plus, que dans toute autre assemblée de nombre égal. Prenez les présidents de nos grandes compagnies financières, de chemins de fer ou autres, et vous serez étonnés de voir combien il se trouve, non comme simples figurants, de pairs parmi eux. Et ceux qui ne sont pas engagés dans les affaires commerciales ont, la plupart du temps, amplement de quoi s'occuper : l'administration des vastes propriétés urbaines, mines de charbon et autres biens-fonds qui constituent un état de rentes ducal, doit faire, en dépit de leurs goûts et inclinations, des hommes très occupés d'un grand nombre de membres de notre noblesse. Or, ces qualités sont justement celles qu'il faut pour un conseil de dernière instance. Ils sont de sens rassis, ne connaissant pas l'enthousiasme, — il n'y a pas d'atmosphère plus déprimante que celle de la chambre des lords ; un d'entre eux, orateur de talent, disait que lorsqu'il avait un discours à faire dans cette enceinte froide et dorée, il lui semblait « prêcher à des spectres à la lueur des torches ; » — c'est pourquoi ils se prêtent si bien à leur rôle de contrôleurs des destinées de l'état.

Digitized by Google

Un peu hostiles de nature à l'idée de progrès, d'esprit plutôt lent, peu prompts à s'émouvoir, ils forment d'admirables représentants du caractère national ; mais leur jugement est aussi absolument sain, et quand ils se sont rendu compte que la volonté de la nation est réellement pour telle ou telle mesure, ils lui cèdent invariablement. Le fait qu'un impulsif comme Gladstone faisait parade de les détester est tout à leur crédit. Qui de nous n'a pas eu à se méfier des impulsifs en affaires, quelque brillantes que fussent d'ailleurs leurs qualités ?

« C'est magnifique, mais ce n'est pas la guerre, » peut-on dire, comme à propos de la fameuse charge de cavalerie de Balaclava.

Feu le duc de Rutland, qui est mort récemment à l'âge de quatre-vingt-sept ans, allait sans doute un peu loin lorsqu'il écrivait dans le feu de la jeunesse : « Périssent les lois et les sciences, le commerce et les arts, pourvu que notre vieille noblesse demeure ! » Je me demande si cet élément suffirait à compenser la perte de tout le reste, mais son apostrophe n'était tout de même pas tout à fait injustifiée.

En attendant, un arrêt prononcé par un de nos tribunaux, depuis l'ajournement des chambres, au sujet de la loi d'éducation de 1902, semble devoir contribuer pour beaucoup, s'il est ratifié par la cour de cassation, à rendre une nouvelle loi inutile. Je ne veux pas ennuyer mes lecteurs en leur exposant cette affaire en détail. L'arrêt en question ne se fonde que sur la mauvaise rédaction de la loi et ne prétend pas répondre aux intentions du gouvernement qui l'a promulguée ; mais si c'est une bonne loi, elle entraîne en fait l'inutilité du projet actuel, qui peut se réduire à un arrêté administratif en quelques articles, sans risque de complications. Chose curieuse, ce n'est que trois ans après sa mise en vigueur qu'une obscure autorité locale a découvert que la loi de 1902 n'avait pas tout l'effet qu'on lui attribuait ; et c'est assurément avec quelque amertume, — sans compter l'humiliation nationale, — que nos députés doivent se dire qu'ils ont perdu tant de temps et se sont donné tant de peine pour « labourer des sables arides. »

Digitized by Google

La difficulté de la situation gît dans le fait qu'il est impossible à la cour de cassation de reviser l'arrêt avant que le parlement se réunisse de nouveau, et par conséquent nous ne saurons qu'alors si la loi est bonne ou non. Si le jugement n'est pas confirmé, le bill actuel prend une importance capitale, et cela peut fort bien arriver, étant donné que les juges qui ont eu à s'occuper jusqu'ici de la question ont émis des avis absolument différents. Le gouvernement est donc libre de dire : « Peu nous importent les effets de la législation antérieure. C'est désormais le bill actuel qui doit avoir force de loi, et nous ferons tout pour qu'il en soit ainsi. » Pareille attitude n'irait pas sans frottements et peut-être sans grave conflit avec la chambre des lords. Retirer purement et simplement le projet de loi ou y substituer un arrêté anodin, non seulement lui aliènerait les partis extrêmes, mais lui ferait perdre fatalement tout crédit et tout prestige, après une session, — et sa première session, encore, sur laquelle on fondait tant d'espoirs ! — employée à de vaine besogne. C'est là, pour nos gouvernants, un dilemme des plus embarrassants.

— Il y a quelque vingt ans, au temps où M. Chamberlain n'était pas encore l'idole des « tories inflexibles, » où il était toujours pour eux l'incarnation de tous les cauchemars imaginables, il prêta son précieux concours à son fidèle partisan, M. Jesse Collings, en faveur d'une idée qui devint bientôt célèbre dans le monde entier, la fameuse théorie des « trois acres et une vache, » dont chaque habitant du Royaume-Uni devait devenir l'heureux possesseur. Cette proposition si éminemment nationale, — destinée, hélas ! comme tant d'autres à ne pas se réaliser, — m'est remise en mémoire par un livre qui vient de paraître dudit M. Collings, *Réforme agraire* (Londres, Longmans), et qui ne manque certes pas d'intérêt. L'auteur y étudie la question de la dépopulation des campagnes et fait valoir avec beaucoup de force que, si nous avons conquis notre suprématie commerciale au prix du déclin continu de la grande industrie agricole, ce pourrait bien être un marché ruineux. Son principal remède à la diminution cons-

Digitized by Google

tante de nos emblavures consisterait, semble-t-il, à multiplier les propriétaires. La terre est entre les mains d'un trop petit nombre d'individus qui, prétend-il, ne demanderaient pas mieux que de vendre à des conditions raisonnables; et les fermiers, eux, seraient très disposés à payer un bon prix, s'ils avaient de l'argent. M. Collings préconise donc l'adoption d'une mesure analogue à celle qui a été prise pour l'Irlande : l'état avancerait les frais d'achat, en échange d'une redevance annuelle qui comprendrait les intérêts et l'amortissement, et au bout d'un certain temps l'acquéreur serait absolument maître du terrain. Jusque-là, l'état occuperait la position de propriétaire général.

Je ne suis pas bien sûr que le *land act* de 1903 pour l'Irlande et les lois antérieures soient des précédents à recommander. Il est vrai que jusqu'à présent les redevances sur le prix d'achat ont été payées aux échéances avec une régularité digne d'éloge; mais nous sommes toujours talonnés par la désagréable pensée que, s'il survenait une série de mauvaises saisons, il pourrait se faire une combinaison, une sorte de grève nationale, pour ne pas payer les annuités. Dans ce cas, tout serait à recommencer, et l'état, que ferait-il? La seule mesure efficace serait la confiscation et la remise en vente des terres; mais cela créerait des mécontentements et des troubles dans tout le pays et exigerait un très grand effort de la part du gouvernement. Il y a un point de la loi irlandaise qu'il me semblerait désirable de modifier: les annuités sont trop faibles et réparties sur un temps trop long, ce qui a pour effet, naturellement, de prolonger d'autant les risques de rupture. Un taux plus élevé, réduisant par conséquent le nombre des annuités, conviendrait, je crois, infiniment mieux au contribuable anglais, qui est, après tout, le vrai bailleur de fonds.

— La dernière entreprise de ce représentant « ondoyant et divers » de la race anglo-saxonne qu'est le président des Etats-Unis, quelle que doive en être l'issue, aura en tout cas eu pour résultat de faire beaucoup parler d'elle dans tous les pays de langue anglaise. On s'était déjà fort engoué, il y a un demi-




Digitized by Google

siècle, de l'orthographe phonétique, mais cette ardeur, si je me souviens bien, s'était bientôt éteinte faute d'aliment. Il a été fait depuis lors, sans succès, quelques timides tentatives pour la ranimer, et je me demande si celle de M. Roosevelt sera plus heureuse. La première liste de trois cents mots réformés qu'il a soumise au public, sans doute comme ballon d'essai, ne me paraît présenter que des changements insignifiants. Je fais toutefois mes réserves en faveur du mot *through*, qu'il propose d'écrire *thru*. S'il avait eu le courage de s'attaquer à toute la famille des mots en *ough*, tels que *plough*, *dough*, *cough*, et d'autres que mes lecteurs trouveront d'eux-mêmes, il se serait attiré la reconnaissance du monde civilisé. Au lieu de cela, il s'est borné, — car, s'il a eu des conseillers, je suppose que c'est lui qui endosse la responsabilité de l'affaire, — il s'est borné à faire une série de changements qu'on peut qualifier d'incolores, et il semble prêt, d'après ses dernières déclarations, à lâcher tout le système s'il ne trouve pas un accueil assez chaleureux. Cela me rappelle la vieille histoire de ce politicien américain, qui s'écriait à la fin d'une harangue enflammée pour conquérir les suffrages de ses électeurs: « — Voilà, messieurs, quels sont mes principes; mais, s'ils ne vous plaisent pas, je crois bien que, pour vous, je pourrai m'arranger à en changer. »

Les protestations soulevées par la démarche du président Roosevelt, sous prétexte qu'elle porte atteinte à la langue écrite par Shakespeare et par Milton, sont quelque peu exagérées et fournissent aux partisans des réformes l'irréfutable argument que l'orthographe anglaise a virtuellement changé au cours des siècles qui se sont écoulés depuis les temps respectifs de Chaucer et de Shakespeare, et que ce dernier lui-même est responsable de l'introduction de plusieurs nouveaux mots dans le vocabulaire. Mais une réforme aussi radicale que la refonte de notre langue ne peut être tolérée que si elle est appuyée par la quintessence de l'élite littéraire de langue anglaise. MM. Roosevelt et Carnegie agissent certainement sous l'in-

Digitized by Google

fluence du Comité pour la simplification de l'orthographe, qui se compose de 650 savants, dont la plupart sont Américains, mais qui comptent aussi dans leurs rangs des experts anglais tels que le D[r] Murray et le D[r] Bradley, éditeurs du monumental *Oxford English Dictionary*, le professeur Skeat, bien connu de tous ceux qui aiment les livres, et d'autres encore. Ce docte corps a débuté tout ce qu'il y a de plus modestement, par une liste de douze mots, sur lesquels ils sont tous d'accord, et qui font partie des trois cents mots au sujet desquels on tâte actuellement le public. Mais pour mettre en branle une révolution de cette nature, il faut une initiative autrement puissante que celle du comité même le mieux composé.

— Dans les occasions assez rares où l'une de nos grandes bibliothèques vient sur le marché, il est d'usage que les gens lettrés le déplorent. Personnellement, je ne partage pas leur manière de voir. Le plaisir intense qu'éprouve le collectionneur, dans n'importe quel domaine, provient certainement du fait même de collectionner. Le terme de ses recherches, — qui coïncide souvent avec le terme de sa vie, — amène aussi la fin de son plaisir, et comme on peut être à peu près certain que ses héritiers n'auront pas les mêmes goûts, il en résulte que, lorsqu'il s'agit de livres, ceux-ci sont perdus pour le reste du monde. Il n'en va pas de même des livres que des autres objets qu'on collectionne : tableaux, porcelaines, pierres précieuses, voire monnaies, ont en eux-mêmes une certaine valeur décorative; les livres, qu'ils soient bons, mauvais ou indifférents, ont, sur leurs rayons, presque tous le même aspect. Une belle bibliothèque appartenant à un ou à des personnages antipathiques correspond assez exactement à ce qu'on appelle les biens de main-morte. Les livres restent à leur place, sauf en cas de grands nettoyages, pendant des années et quelquefois des siècles, ne faisant plaisir ni à leurs possesseurs ni à personne d'autre. Dans de telles conditions, je ne suis pas fâché qu'ils se dispersent et gagnent de nouveaux logis; je suis heureux de penser que ces merveilleux trésors qui depuis des

Digitized by Google

générations ont cessé de plaire, se répartissent maintenant entre de nouveaux ardents collectionneurs dont ils font la joie. J'avoue toutefois que mon patriotisme souffre lorsqu'ils quittent mon pays pour des rivages étrangers. Nous vivons sans doute dans une ère de cosmopolitisme, la fraternité humaine est prêchée sur tous les tons, mais je ne puis pas prendre mon parti de voir nos objets les plus précieux émigrer sous d'autres cieux.

Ces réflexions me sont inspirées par l'annonce de la mise en vente, à l'amiable, de la grande bibliothèque de lord Amherst de Hackney (il y a un autre lord Amherst, d'où le surnom), par les soins de M. Quaritch, ce roi des bouquinistes. Dans ce cas, il y a lieu d'exprimer quelques regrets, car, paraît-il, la vente n'est pas absolument volontaire, mais imposée au possesseur par des circonstances particulières. Cette bibliothèque n'est pas bien considérable, elle comprend tout au plus mille volumes; mais on peut juger de sa valeur par le simple fait qu'elle ne renferme pas moins de dix-sept ouvrages sortant des presses de William Caxton, le père de l'imprimerie anglaise, dont onze sont en parfait état. Et la collection ne se borne pas aux produits anglais. La grande Bible de Gutenberg de 1455 et bien d'autres spécimens de l'imprimerie étrangère figurent sur le catalogue, qui est également riche en manuscrits, en splendides reliures, et contient la liste la plus complète qui se puisse trouver d'ouvrages concernant l'horticulture. Peut-être le sort de cette magnifique bibliothèque sera-t-il fixé avant que ces lignes paraissent. Mon vœu est qu'elle reste, répartie comme on voudra, dans l'enceinte des quatre mers. Je veux beaucoup de bien à nos colonies, mais n'ai nulle envie de les voir emporter nos trésors. Il faudrait pouvoir appliquer à ceux-ci les mauvais vers, intraduisibles en français, que nous avions coutume, dans ma jeunesse, d'inscrire sur nos livres pour écarter les emprunteurs.

— J'ai déjà fait allusion plus d'une fois ici même à l'extraordinaire pénurie de bons romanciers par laquelle nous passons.

Digitized by Google

Le nombre des candidats est énorme, mais ceux qui semblent appelés à une gloire durable peuvent presque se compter sur les doigts d'une seule main. Parmi les noms de ces heureux, nous plaçons très haut celui de Mrs Humphry Ward ; c'est pourquoi il m'est désagréable de constater que, pour la seconde fois, elle semble s'être défiée de sa faculté d'invention et se borne à rhabiller à la mode du jour une vieille histoire. Son avant-dernier roman, mentionné par votre *Chronique parisienne* du mois passé, était un « réchauffé » des aventures matrimoniales de lord Melbourne, le tout-puissant ministre des premiers temps du règne de Victoria. Maintenant, dans la *Carrière de Fenwick* (Londres, Smith Elder), elle nous raconte la triste odyssée du fameux peintre George Romney, qui, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, vint chercher fortune à Londres, abandonnant sa femme, une humble paysanne. et ses enfants dans le nord de l'Angleterre. Il tomba sous le charme de lady Emma Hamilton, — qui en enchaîna un plus grand que lui ! — et après trente ans d'absence et d'abandon vint retrouver sa famille lorsqu'il n'était plus qu'un gâteux infirme. Il est vrai qu'il a enrichi le monde d'un certain nombre de belles toiles qui n'auraient peut-être pas vu le jour s'il avait mené une vie rangée ; mais son histoire n'en est pas moins pénible et ne mérite pas d'être reproduite. Aux personnes qui connaissent l'œuvre littéraire de Mrs Ward, je n'ai pas besoin de dire qu'elle a traité son sujet avec une extrême délicatesse. Il n'y a dans tout le livre pas trace d'immoralité, et son héroïne diffère autant de lady Hamilton que le pôle nord du pôle sud. Les trente ans de séparation sont réduits à douze ; la femme est aussi blâmable que le mari ; les faiblesses et les petites noirceurs d'un « génie naturel » sont dépeintes de main de maître ; et puis tout finit bien.

Digitized by Google

CHRONIQUE RUSSE

Après la dissolution de la douma. — Une nichée de gentilshommes de nos jours. — Parallèles dans la Révolution française. — Mémoires d'un médecin de zemstvo. — *L'empereur Maximilien*, par M. Lougovoï. — *Vers les étoiles*, par M. Andréev. — Les derniers ouvrages de M. Maxime Gorki.

Il faut remonter de plusieurs siècles en arrière, retourner aux temps de la féodalité et d'Ivan-le-Terrible, pour se faire une idée juste de l'état d'anarchie dans lequel se trouve notre pays. La convocation de la douma avait apporté un peu de calme. On avait pu un moment croire que le tsar et la bureaucratie avaient sincèrement renoncé au despotisme et qu'ils allaient aider la représentation nationale à édifier le régime constitutionnel. Dans son rapport au tsar du 17 octobre de l'année dernière, M. Witte reconnaissait que les troubles qui ont été provoqués par certaines classes de la société russe ne peuvent pas être considérés uniquement comme le résultat d'excitations venues des partis extrêmes. Les racines de ce mouvement allaient plus profond, elles naissaient du déséquilibre entre l'idéal de la société russe et les formes extérieures de sa vie. La Russie, déclarait M. Witte, a grandi, le régime autocratique ne va plus à sa taille. Elle réclame un régime de justice fondé sur la liberté civique.

Il est incontestable que la douma allait donner à la Russie ce régime, mais ni le tsar, ni la bureaucratie n'ont jamais voulu la reconnaître et ils l'ont dissoute. Les bandes noires reçurent l'ordre de recommencer leurs sauvages pogroms. Les terroristes, de leur côté, condamnèrent à mort tous les bureaucrates et ceux qui les soutiennent. Depuis lors, nous nageons dans le sang. D'un côté, les fusillades, les canonnades, les potences du gouvernement, sans compter les prisons monastiques et les cachots militaires ; de l'autre, les bombes des révolutionnaires

Digitized by Google

éclatant à l'improviste et tuant tout ce qu'elles rencontrent. C'est la guerre civile sous sa forme, la plus atroce, et qui est d'autant plus redoutable qu'on ne peut encore en prévoir la fin.

— Quoi de plus lamentable que ce tableau d'un nid de gentilshommes, cette nichée si poétiquement évoquée autrefois par Tourguénev, et que la tourmente révolutionnaire vient d'arracher à ses terres pour la jeter dans un hôtel meublé de Saint-Pétersbourg ?

Dans un grand fauteuil est assise l'aïeule, une bonne petite vieille aux boucles blanches encadrées d'une coiffure surannée qui détonne dans la capitale. Ses épaules courbées ne se redressent plus, sa tête tombe en avant. Elle écoute attentivement et ne dit rien. Par moment des larmes coulent de ses yeux et sillonnent ses joues. Alors une jeune fille se penche sur elle et la console à demi-voix :

— Calmez-vous, chère grand'maman, calmez-vous.

La vieille dame, quand on l'a emmenée précipitamment de ses terres, a eu une légère attaque et l'on tremble pour ses jours. Le père de famille parle beaucoup. Il se monte la tête et serre les poings. Sa femme envisage les choses à un point de vue plus pratique. Elle soutient le courage du mari et le pousse à l'action.

— Le passé ne reviendra pas, dit-elle, il faut penser à l'avenir.

— Je suis prêt à tout admettre, dit le père : les paysans ont, en effet, besoin de terre et de liberté. Ils sont trop à l'étroit. Ils vivent plus misérablement que les bêtes. Tout cela, je le reconnais. Mais pourquoi cette barbarie, cette furie sauvage de destruction ? Ils n'ont rien pris ; mais ils ont tout brisé ! Les meubles, les livres, les tableaux, tout a été saccagé. Quand ils ont été soûls de ravages, ils ont mis le feu à la maison. Ensuite, ce fut le tour du jardin. Ils ont abattu des allées entières de vieux tilleuls, foulé aux pieds les parterres. Un vieux chêne que ma grand'mère a planté, énorme, dont trois personnes, les bras étendus, avaient de la peine à embrasser le tronc, n'a

Digitized by Google

pas été épargné par ces forcenés. Ils se sont rués dessus en masse et ont ri de bon cœur quand il est tombé sous leurs coups. Je renonce à comprendre de tels actes. Si la terre doit devenir leur propriété, pourquoi détruire ce qui deviendra leur bien ? Les maisons qu'ils incendient pourraient devenir des écoles, des hôpitaux. Je ne parle pas de nos dommages personnels. On nous paiera, on nous indemnisera. Mais combien d'années faudra-t-il pour réédifier le nid paternel ? Chaque chambre, chaque arbre, chaque buisson nous était cher, et maintenant, tout cela est perdu pour nous. Parfois je pleure, mais parfois aussi la rage me prend. Je ne suis pas méchant, mais il y a des moments où moi aussi je pourrais tuer.

Alors le fils, un collégien, se lève et dit :

— Le peuple a le droit de se venger de l'esclavage où on l'a tenu pendant des siècles.

La jeune fille se récrie :

— Comment ! tu ne regrettes pas notre maison, notre jardin ? Tu ne pleures pas le pavillon que tu as construit toi-même ?... Et ton cheval, Droujok, qu'ils ont massacré, tu ne le regrettes pas ?

Alors l'adolescent baisse la tête pour dissimuler ses larmes, et dans un sanglot balbutie :

— Oui, je regrette Droujok !

— Plusieurs d'entre nous, pour se consoler, cherchent des parallèles dans la Révolution française. A la fin du dix-huitième siècle, tout semblait conjuré pour écraser la France. En haut, le despotisme, la débauche, la vénalité. En bas, le peuple mourait de faim, des milliers de gens se nourrissaient de l'écorce des arbres. La gloire militaire sombrait dans des traités de paix humiliants. Les déficits augmentaient, l'agiotage régnait en maître. Puis vint la révolution avec ses excès, ses effusions de sang, ses pillages, et malgré toutes ces horreurs, malgré Napoléon et ses conscriptions, malgré l'invasion étrangère, le peuple, esclave la veille, est devenu libre et parfaitement civilisé. Et nous nous demandons pourquoi le peuple

Digitized by Google

russe n'aurait pas le même sort. En quoi le moujik est-il inférieur au paysan français de la fin du dix-huitième siècle ?

— Dans ces dernières années, l'agriculteur russe a pris conscience de ses droits politiques, mais son horizon intellectuel est encore singulièrement restreint. Un médecin de zemstvo du gouvernement de Riazan, M. Nicolas Roudinsky, nous donne des exemples très frappants de la mentalité du moujik, dans un curieux volume intitulé : *Mémoires d'un médecin de zemstvo*. Le paysan ne se résout qu'à la dernière extrémité à recourir aux soins du docteur nommé et payé par le zemstvo. Il s'adresse de préférence aux rebouteux et rebouteuses, aux professionnels d'incantations ou de saignées, aux magiciens et aux sorciers. Les incantateurs sont en plus grand nombre ; par de simples formules qu'ils prononcent, ils empêchent soi-disant le développement de toutes les maladies ; mais il y a aussi des spécialistes parmi eux, qui arrêtent l'épanchement du sang par le seul charme de leurs paroles magiques ; d'autres soignent uniquement la rage ; d'autres encore les maladies de la peau. Ils ne possèdent pas la formule qui supprime la fièvre, et quand le moujik en est atteint, il a recours aux magiciennes, dont les remèdes sont on ne peut plus fantastiques.

Voici un de ces traitements, que cite le Dr Roudinsky : le malade doit couper dans le jardin douze boutons de fleurs sur douze arbres différents et les faire infuser pendant douze jours dans douze cuillerées d'eau bouillante, dont le patient pendant douze jours prendra chaque matin une cuillerée. L'effet curatif du nombre douze s'explique par l'idée que le moujik a de la fièvre. Selon lui, elle est due à douze *roussalki* (ondines des fleuves russes) qui viennent secouer le malade et provoquent les accès. Le Dr Roudinsky, ayant été pendant plus de quinze ans médecin de zemstvo, a étudié de près les remèdes occultes que pratiquent à l'envi tant de guérisseurs. Et ses mémoires nous fournissent là-dessus des renseignements qui peuvent intéresser tout le monde, même en dehors de la Russie, car la médecine de contrebande a partout ses fervents.

Digitized by Google

— La réaction qui sévit si brutalement a eu sa répercussion sur les lettres. De nouveau il est devenu difficile de parler des choses de la Russie, et nos littérateurs en profitent pour publier des œuvres qui leur ont été inspirées par l'histoire des peuples étrangers. C'est ainsi que nous avons pu lire dans un recueil littéraire, *Le Maïak* (le Phare), le commencement d'une tragédie politique, *Maximilien, empereur du Mexique*, par M. A. Lougovoï. Le poète nous annonce qu'il a écrit son œuvre avec une objectivité artistique absolue, sans prendre parti ni pour l'empereur Maximilien, ni pour le président de la République mexicaine. Maximilien est présenté dans le prologue comme un bon et tendre romantique, naïf et opiniâtre. Il est persuadé qu'il a été mis au monde pour faire le bonheur de millions de sujets. Il sait que le sang des Habsbourg coule dans ses veines, qu'il est un descendant de Charles-Quint, et du moment qu'on vient lui demander de devenir empereur du Mexique, il est persuadé que c'est la Providence elle-même qui lui confie cette couronne.

Mais dès ses premiers gestes le Mexicain Téran prévient le futur empereur des difficultés qui l'attendent. Maximilien considère la lutte des Etats-Unis avec le Mexique comme le duel des races anglo-saxonne et latine et dit à Téran que selon lui le Mexique ne peut être allié qu'à la France. Son interlocuteur lui fait remarquer que c'est plus qu'une lutte de races : « Deux mondes sont ici en présence, la république et la monarchie, la raison et l'aveugle foi, la liberté et la tyrannie. » Ces paroles n'impressionnent pas Maximilien, et dès qu'il arrive au Mexique, où on l'avait appelé pour apaiser la révolution, il donne à son architecte l'ordre que voici : « — Vous dessinerez sur les murs de la salle du trône deux tableaux ; d'abord l'arbre généalogique de ma dynastie, puis Phœbus en son char lumineux emporté dans les nuages, et au-dessous de lui, sur la terre, vous indiquerez les frontières des pays comme elles étaient du temps de Charles-Quint, marquant toutes ses possessions de la même couleur. Et que les rayons du char de Phébus se répandent sur tout son empire. »

Digitized by Google

La femme de Maximilien, l'infortunée impératrice Charlotte, est très sympathiquement dessinée par le poète. Elle n'a pas de mesquine ambition; le souci de son prestige ne l'égare pas, mais elle est trop éprise de son époux pour ne point partager tous ses rêves. Comme lui, elle croit qu'ils n'ont qu'à se présenter au Mexique pour que l'ordre se rétablisse et qu'une nouvelle civilisation s'y épanouisse. Ainsi se termine le prologue de cette tragédie qui intéresse vivement le lecteur, et permet d'espérer que l'œuvre complète, dont je vous entretiendrai la prochaine fois, ne trompera pas notre attente. Assurément, la lutte entre les deux principes monarchique et républicain que développe cette pièce est pour un Russe d'un intérêt palpitant, et en Europe la fin tragique du frère cadet de François-Joseph éveille partout la curiosité et la commisération.

— M. Léonide Andréev, qui s'est longtemps signalé par des nouvelles d'une bizarrerie un peu perverse, a depuis quelque temps orienté son talent, très remarquable, dans une autre direction et s'est attaché à des sujets plus sérieux. Ses deux dernières nouvelles, *Le rire rouge*, tableau tragique de la guerre, dont je vous ai parlé à son apparition, et *Les chrétiens*, analyse profonde du christianisme faussement interprété, ont complètement transformé la silhouette littéraire de ce jeune émule de Gorki. Il semble pourtant que la gloire bruyante de l'auteur des *Bas-fonds* pousse M. Andréev à l'imiter. Voici que lui aussi déserte la nouvelle et se tourne vers le théâtre. Son nouveau drame, *Vers les étoiles*, a beaucoup de rapport avec les *Enfants du soleil*. De même que dans la pièce de Gorki, le principal personnage est un savant chimiste qui ignore tous les faits de la vie réelle, le héros de *Vers les étoiles* est le vieil astronome Ternovski, qui ne quitte jamais son observatoire, niché au sommet de cimes couvertes de neiges éternelles. Son esprit est toujours tendu vers l'infini et reste dans l'ignorance absolue de ce qui se passe autour de lui. Lorsque son fils Nicolas, qui s'est battu sur les barricades, est

Digitized by Google

blessé puis emprisonné, Ternovski n'en revient pas et demande ingénument :

— Est-ce qu'il existe encore des prisons? Est-ce qu'on se bat toujours sur la terre?

On voit combien ce personnage est fantaisiste ou tout au moins plus qu'exceptionnel. L'indifférence de Ternovski à l'égard des événements qui se précipitent si impétueusement autour de lui est d'autant plus inexplicable que toute sa famille s'est passionnée pour la révolution et y participe. Son fils aîné, Nicolas, vigoureusement passé à tabac lors de son arrestation, en devient fou. Sa fille Maroussia, le plus vivant des personnages, lorsque l'astronome lui parle des espaces infinis d'où à son appel doit jaillir un jour quelque astre inconnu, s'écrie :

— Mais la mort, mais le triomphe sauvage des esclaves! Non, mon père, je ne peux pas abandonner la terre, je ne veux pas la quitter, elle est si malheureuse! Elle respire l'horreur et l'angoisse; je suis créée par elle, je porte ses souffrances dans mon sang. Les astres me sont étrangers, j'ignore ceux qui les habitent, et comme un oiseau à l'aile blessée, mon âme retombe toujours sur la terre.

La langue de M. Andréev est souvent très poétique, mais cela ne suffit pas pour animer la pièce d'un souffle de vie. C'est une succession de jolies tirades qu'on lit avec plaisir, mais qui à la rampe, je le crains, doivent paraître fastidieuses. Je souhaite que la représentation de ce drame, qui aura lieu cet hiver pour la première fois, me donne un démenti. Evidemment M. Andréev considère lui-même sa pièce comme un poème plutôt que comme un drame, puisqu'il l'a publiée longtemps avant de la donner sur la scène.

— La presse clandestine pendant les derniers six mois s'était complètement effacée; depuis la dissolution de la douma elle a repris vie de plus belle. C'est ce qui explique l'immense succès du *Drapeau rouge*, la nouvelle revue que M. Alexandre Amfiteatrov publie à Paris et qui entre chez nous en contrebande. Un des collaborateurs les plus assidus de cette revue

Digitized by Google

est M. Maxime Gorki. La troisième livraison, qui vient de nous parvenir, ne contient pas moins de trois articles du célèbre écrivain. D'abord, il nous donne une interview satirique du tsar, dont j'avoue ne pas trop goûter le sel, car c'est de la satire trop facile. Il n'y a pas chez lui, comme chez Tchédrine, le mot qui mord et emporte le morceau. Ainsi il représente le tsar se plaignant de ce qu'on l'accuse d'avoir toujours les mains dans le sang de son peuple :

— Quel mensonge ! s'écrie Nicolas II. Qui a vu nos mains ensanglantées ? D'abord, nous ne versons pas le sang nous-même ; puis chaque jour cinq fois, et quelquefois plus, nous les lavons dans l'eau chaude parfumée afin qu'on ne sente pas l'odeur de sang. »

C'est de la satire bien anodine et nous voilà loin de l'image puissante d'Eschyle : « En vain les mers réuniront leurs ondes pour nettoyer la main rougie de sang, » que Shakespeare a génialement paraphrasée en faisant dire à Lady Macbeth : « Tous les parfums de l'Arabie ne laveront pas cette petite main ! »

M. Gorki a été plus heureux avec son conte *Les soldats*. Il nous donne un tableau saisissant d'une des dernières néfastes journées de décembre à Moscou. Les soldats tuent par ordre, mais leur âme est tourmentée. Quelques-uns ne peuvent s'empêcher de se jeter mutuellement au visage ce mot cinglant : « Assassin ! » En présence de ces massacres qui font des deux côtés des victimes parmi les innocents, la raison du soldat s'égare, il perd sa foi religieuse et commence pour la première fois à douter de l'existence de Dieu et de tous les principes de la morale. M. Gorki a retracé avec beaucoup d'acuité cette action démoralisante du sang versé.

Dans sa troisième œuvre il traite de la question juive, émettant des idées généreuses et où il y a du vrai ; il pense qu'une des principales causes de l'antisémitisme est le fait que les juifs ont donné au monde le christianisme, c'est-à-dire l'amour de l'humanité et le devoir de penser aux autres. Or les puissants de ce monde voudraient voir dans le christianisme une religion de souffrance et de soumission. En ce qui concerne la

Digitized by Google

Russie, la question juive est avant tout d'ordre politique. L'ennemi le plus acharné des juifs en Russie est le bureaucrate ; l'*intelliguenzia* n'est nullement contaminée d'antisémitisme. Cependant M. Gorki fait remarquer avec amertume que jusqu'ici le monde intellectuel russe n'a pas encore rendu pleine justice aux Israélites. Il me semble que sur ce point l'auteur manque un peu d'équité et cède au penchant qui le rend généralement sévère à l'égard des intellectuels. Les juifs n'ont trouvé nulle part des défenseurs plus énergiques ni plus convaincus que Tolstoï ou Vladimir Soloviev.

CHRONIQUE SUISSE

La Suisse vue par un Portugais. — Le pays des congrès. — A propos de l'espéranto. — Les automates des Jaquet-Droz. — Histoire diplomatique. — Les fleurs et la vie.

Nos journaux ont reproduit et commenté le tableau qu'un écrivain portugais, M. Manuel de Sousa-Pinto, a tracé de notre pays dans un journal de Lisbonne[1]. Cette peinture est une caricature dont il serait difficile au Suisse le plus chauvin d'être offensé, tant elle est superficielle. Un observateur plus attentif aurait eu des choses autrement caractéristiques et cruelles à dire de nous : il n'a su voir en Suisse qu'un pays de chocolatiers! Le plus sérieux grief de M. Sousa-Pinto contre les habitants de l'Helvétie, c'est qu'ils sont incurablement bourgeois : ils n'ont pas « le cerveau violent et vibrant » dont « la grande éducatrice, la mer, » a doté, paraît-il, les heureux Portugais. Le Suisse est sans grands défauts, comme il est sans qualités positives appréciables. C'est la montagne, éminemment pacifique et nivellatrice (?), qui nous aplatit. Pour former ailleurs de vrais « sacripants » et de beaux criminels, il

[1] *Au pays de Suchard*, N° 238 du journal *A. Lucta*.

Digitized by Google

a fallu « les pirates de la mer. » On ne rencontre pas chez nous de grands révoltés (si ce n'est Guillaume Tell, — qui n'a pas existé), de superbes exemplaires humains de turbulence, d'audace, de passion. Nous sommes un peuple de « timorés. »

Il est certain que nous ne sommes pas des Méridionaux : nous appartenons à la zone tempérée. On naît où l'on peut ; il nous faut bien accepter notre destinée, qui nous refuse les beaux « sacripants; » de même nous nous résignons à n'avoir pas de colonies, et regrettons à peine que l'esclavage n'ait pas su fleurir sur les rives de nos pauvres petits lacs....

Il y a pourtant quelque chose à retenir des observations de M. Sousa-Pinto. Après avoir déclaré que la Suisse n'a produit qu'un écrivain digne de remarque, à savoir Amiel, il qualifie notre pays de « banalissime, » et dénonce le caractère « artificiel » des aspects qu'il offre à l'étranger. Tout exagéré et mal expliqué du reste que soit ce jugement, nous en pouvons tirer un avertissement utile. On a souvent signalé, et le *Times* dénonçait tout récemment encore, le danger où nous sommes de « banaliser » notre pays en le voulant accommoder trop bien aux exigences mal entendues de l'industrie des étrangers, — ce qui aboutirait à lui enlever précisément l'attrait original auquel il doit sa clientèle cosmopolite. Les protestations toujours plus vives contre l'abus indiscret des affiches-réclame, contre le vandalisme qui sévit dans nos villes et aussi, hélas! dans nos campagnes, montrent assez que les amants du pittoresque n'ont pas seuls sujet de s'émouvoir : à ne considérer les choses que du point de vue utilitaire, nous sommes en train de tuer la poule aux œufs d'or; si nous ne savions pas nous en aviser, M. Sousa-Pinto ne reconnaîtrait plus même en nous ce sens pratique dont il nous loue avec une ironie supérieure et portugaise....

— Les grands scélérats manquent à notre gloire, c'est entendu. Mais nous avons, en revanche, le privilège d'offrir un lieu paisible et sûr pour ces conversations internationales qu'on dénomme congrès. Genève, grâce à ses ressources de tout genre et à ses traditions d'hospitalité magnifique, est particu-

Digitized by Google

lièrement recherchée par les organisateurs de ces manifestations intellectuelles. Les fervents de l'espéranto, puis les membres du Congrès de l'habitation, y ont tenu successivement leurs assises, sous les yeux attentifs du monde civilisé.

L'espéranto, — pour ne parler que de lui, — est vraiment le « plat du jour, » le sujet à la mode dans la presse et dans les conversations. Pour un peu, on en viendrait même à s'échauffer pour ou contre, si l'on en juge par le titre d'un article que nous avons rencontré dans un de nos périodiques : *Hérésies à propos d'une langue internationale.* Eh quoi! la religion nouvelle a déjà ses *hérétiques!* Voilà qui donne à réfléchir. Il nous paraît hors de propos de se passionner pour ou contre la langue inventée par le Dr Zamenhof. N'est-il pas de toute évidence que dans les conditions de la vie moderne, avec la rapidité et la multiplicité des communications de peuple à peuple, de continent à continent, l'humanité ne formera bientôt plus qu'une vaste famille, — où l'on ne se querellera pas moins que dans beaucoup de familles, — mais où deviendra toujours plus indispensable un moyen de débattre les intérêts et de régler les affaires? Il faudra bien aux hommes de races et de langues diverses un instrument pratique pour l'échange des explications essentielles. Voyageurs, commerçants, faiseurs d'affaires, savants même (en certaines sciences, du moins) éprouvent le besoin d'un langage conventionnel : le Dr Zamenhof le leur a fabriqué, très ingénieusement, dit-on : eh bien, qu'ils s'en servent! Personne n'est contraint d'apprendre l'espéranto ; pour ma part, si j'arrivais un jour à savoir le français, il est quelques autres langues « naturelles » que j'apprendrais plus volontiers que la langue « universelle. » Mais pourquoi chicaner ceux pour qui l'espéranto est d'une utilité pratique évidente? Encore une fois, qu'ils s'en servent, pourvu qu'ils ne nous l'imposent pas ; et nul d'entre eux n'y songe apparemment. Donc tout est bien.

Ce qui peut avoir provoqué certains accès de mauvaise humeur contre la langue nouvelle, ce sont les affirmations imprudentes de quelques espérantistes; toute bonne cause risque

Digitized by Google

d'être compromise par des enthousiasmes intempérants, mais on ne doit pas l'en rendre responsable. Nous avons lu, par exemple, dans un journal, ces déclarations étranges : « L'on peut traduire littéralement en espéranto les œuvres écrites dans n'importe quelle langue, et *savourer dans la traduction les finesses et les traits caractéristiques de l'original.... Il suffira désormais de savoir l'espéranto* pour être initié par cette langue souple et gracieuse qui rappelle l'italien, et plus fidèlement que par aucune autre, aux beautés des chefs-d'œuvre antiques ou modernes.... » Du coup, voilà la question transportée sur un terrain où elle n'a que faire : du domaine de l'utile, on prétend nous faire passer dans celui de l'art et de la pensée. Pourquoi dénaturer ainsi le vrai et seul mérite de l'espéranto ? La photographie est un procédé éminemment utile, un moyen précieux de renseignement et d'instruction : nous ne nous aviserons pourtant pas de lui conférer la valeur et la dignité de l'art; pas plus que nous n'oserions prétendre que l'automate le plus savamment agencé se puisse comparer à un être vivant. Mais personne ne refusera d'admirer le mécanicien, non plus que le Dr Zamenhof.

— Le lecteur voudra bien croire que ce rapprochement n'est pas une transition imaginée pour les besoins de la chronique. Le fait est que nous allions précisément parler des automates des Jaquet-Droz, dont l'exhibition éveille à cette heure une curiosité très vive dans le pays de Neuchâtel. Ces célèbres chefs-d'œuvre de mécanique, création du génie de deux horlogers montagnards, Pierre Jaquet-Droz et son fils Henri-Louis, furent, à la fin du dix-huitième siècle, promenés de la cour de Ferdinand VI à celle de Louis XVI, et de Versailles à la cour de George III. Dès lors, on perd un peu leurs traces. On les retrouve dans leur pays d'origine vers 1830 ; on les revoit à Paris ; quelques années plus tard, ils sont la propriété d'un mécanicien allemand nommé Martin, chez qui ils sommeillent longtemps. En 1894, divers Neuchâtelois entrent en pourparlers avec ses descendants pour l'acquisition des automates, mais l'affaire ne se peut conclure.... Lorsqu'elle fut re-

Digitized by Google

prise par la Société neuchâteloise d'histoire, les merveilleux androïdes, — ainsi les Allemands les désignent un peu pédantesquement, — venaient d'être vendus à un collectionneur émérite, M. C. Marfels, de Berlin, et faisaient sensation à l'exposition de Nuremberg. Les Neuchâtelois, désespérant de réunir la somme nécessaire pour rapatrier définitivement ces petits bonshommes, obtinrent du moins la faveur de les faire admirer dans leur lieu natal ; et, afin d'accroître l'attrait de cette exposition, M. Marfels a bien voulu y faire figurer sa célèbre collection de montres anciennes, qui contient de véritables trésors et des pièces rarissimes.

Les trois automates qui fonctionneront à Neuchâtel, après le Locle et La Chaux-de-Fonds, au moment où paraîtront ces lignes, sont *l'Ecrivain*, *le Dessinateur* et *la Musicienne*. Sous les yeux du public, ils s'acquittent avec une dextérité stupéfiante des travaux concernant leur état : l'un, trempant gravement sa plume dans l'encrier, écrit de jolies choses ; l'autre, fort appliqué, dessine le portrait d'un « toutou, » y marque les ombres, et chasse de son souffle la poussière du crayon !... La troisième joue du clavecin et salue avec grâce les auditeurs qui l'applaudissent. Le mécanisme de chacun de ces « artistes, » invraisemblablement compliqué, est une merveille de précision et d'ingéniosité. On en trouvera la description, comme aussi l'histoire complète des automates et de leurs auteurs, dans une jolie plaquette illustrée de M. C. Perregaux, directeur du Technicum du Locle [1]. Cette histoire présente des particularités curieuses : en 1868, par exemple, un horloger neuchâtelois achetait à Yokohama plusieurs pièces remarquables des Jaquet-Droz, qui provenaient du Palais d'été, de Pékin, pillé en 1860. Ces objets avaient passé d'Angleterre en Chine et de là au Japon, pour revenir à leur point de départ ! Notons encore que Jaquet-Droz eut pour associé un Leschot, père de ce Frédéric Leschot dont M. E.-A. Naville en-

[1] *Les Jaquet-Droz et leurs automates.* Publication faite sous les auspices de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel. In-12. Neuchâtel, imp. Wolfrath & Sperlé, 1906.


Digitized by Google

tretenait nos lecteurs l'an dernier [1]. Ce sont précisément les fameux automates qui avaient mis Leschot en rapport avec la famille royale de France.

Ce qui est délicieux dans ces petites figures, c'est leur inutilité : elles ne servent vraiment à rien.... qu'à affirmer de façon triomphante que rien ne fut impossible au génie inventif de ces vieux « montagnons, » dont J.-J. Rousseau adolescent avait admiré déjà le patient labeur. « Au temps des Jaquet-Droz, dit leur historien, la vie laissait quelque loisir aux recherches individuelles et permettait à l'artiste-mécanicien de suivre parfois les caprices de sa fantaise ; » mais, ajoute-t-il, « par leurs constructions si ingénieuses, par leur exemple, les Jaquet-Droz ont ouvert le chemin à ceux qui marchent fiévreusement aujourd'hui. » Avec eux, l'industrie neuchâteloise a accompli des prouesses qui l'ont préparée à soutenir avec honneur les luttes actuelles de la concurrence.

— La grande avalanche des livres nouveaux n'a pas encore commencé. Mais voici un volume qui, par son aspect imposant et la formidable érudition accumulée dans ses 1163 pages, équivaut à une bonne demi-douzaine de volumes courants. C'est le tome III de l'*Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés*. Cet ouvrage de M. Ed. Rott, publié sous les auspices et aux frais des archives fédérales [2], n'est pas de ceux que liront les gens pressés de savoir comment les histoires finissent. Car l'histoire qu'il raconte est singulièrement ardue, complexe, embrouillée, et il faut toute la lucidité du narrateur pour démêler cet écheveau de négociations et d'intrigues. Il s'agit de « l'affaire de la Valteline, » de 1610 à 1626. Cette affaire préoccupe toutes les grandes puissances d'alors, qui y ont des intérêts opposés, et tous les cantons suisses, qui s'y trouvent impliqués de façons diverses, selon leur position géographique et les différences confessionnelles. Nous sommes

[1] *Louis XVII en Suisse. Son ami Frédéric Leschot, de Genève. Bibliothèque Universelle* de janvier et février 1905.

[2] In-4°. Berne, Benteli ; Paris, Alcan, 1906.


Digitized by Google

à ce moment décisif, — le règne de Louis XIII, — où se préparent les nouveaux groupements politiques qui formeront une Europe nouvelle, sinon définitive, car Dieu sait comme elle fut remaniée depuis la Révolution. Les routes des Alpes jouent à cette époque dans les compétitions des peuples un rôle aussi important, sinon aussi pacifique, que les voies ferrées du Gothard ou du Simplon dans le mouvement actuel du commerce et de l'industrie. La Valteline surtout, province soumise aux Ligues-Grises, devient l'objet de l'universelle attention, puisque par la Valteline passe la route la plus directe entre le Milanais et le Tyrol, c'est-à-dire entre les possessions allemandes et les possessions italiennes de la maison d'Autriche. Et l'on sait de quel poids pesait alors sur l'Europe le colosse espagnol : de la péninsule ibérique, sa puissance, — comme le rappelle M. Rott dans une brève et lumineuse préface, — « rayonnait en Italie et en Flandre, entraînait l'Autriche, divisait l'Allemagne et la Suisse, et inquiétait la France. » C'était donc une question capitale pour l'équilibre européen de savoir quelle influence réussirait à prévaloir sur ces quelques lieues de pays, autrement dit, qui détiendrait la clef de ces passages alpestres. Pendant tout le règne de Louis XIII, on se dispute donc la possession des Alpes rhétiennes. L'attention passionnée de l'Europe se concentre sur les Grisons ; tous les gouvernements ont les yeux fixés sur la Valteline, y entretiennent des agents, négocient avec les Ligues-Grises, y achètent des sympathies à prix d'or, — car une vénalité en quelque sorte ingénue régnait dans toutes les classes de la population rhétienne, — se tâtent, s'observent, se jouent mille tours de diplomates rarement scrupuleux. C'est le détail et la marche de ces agissements contraires, où tous les princes et toutes les républiques sont aux prises, que M. Rott nous raconte, à l'aide de documents innombrables, où sa perspicacité réussit à mettre l'ordre et la clarté.

Les épisodes tragiques assaisonnent parfois l'aridité de cette histoire : telle la Saint-Barthélemy de la Valteline, ce massacre des protestants dans la vallée de l'Adda, où périrent

Digitized by Google

plus de cinq cents personnes. Le narrateur rencontre, chemin faisant, les figures de ces diplomates d'autrefois, dont plusieurs sont de curieux échantillons d'humanité, comme Paschal, ambassadeur de France, qui a pour spécialité de ne pas tenir compte des instructions de ses maîtres, ou encore ces subtils agents de l'Escurial, qui, à force de patience et d'esprit de suite, assurèrent pour un temps à leur pays la possession des passages de la Valteline. Dans un quatrième volume, M. Rott achèvera l'exposé de cette grande affaire, enfermée dans l'espace de quelques années et dans le cadre d'un tout petit pays. Dès aujourd'hui, et depuis longtemps du reste, il a droit à la reconnaissance de quiconque s'occupe d'histoire et, plus spécialement, à l'admiration de ceux qui savent la difficulté de s'orienter dans le maquis de l'histoire diplomatique.

— Mentionnons un livre qui sera plus vite lu et dont le titre est fort engageant : *La fleur et la ville*[1]. L'auteur, bien connu par l'intérêt qu'il porte aux questions d'esthétique dans leur relation intime avec la moralité générale, M. Georges de Montenach, nous promet un livre sur la *Beauté sociale :* il en a détaché ce fragment, où il traite de la décoration végétale des villes. Il dit le rôle de la fleur dans la maison bourgeoise et citadine ; il montre combien cet élément fait défaut à nos modernes « villes de pierres, » et combien aisément on l'y pourrait introduire ; il expose ce qui a été fait en ce sens, ailleurs que chez nous, dans cette Amérique, entre autres, que nous croyons si volontiers le pays de l'utilitarisme et de la prose, et où, cependant, on voit des ingénieurs se préoccuper de concilier avec l'utilité pratique la recherche de la beauté. Il a un chapitre très curieux sur les *cités-jardins* d'Angleterre, qui tendent à supprimer le déplorable divorce entre la ville et la campagne, entre le travail agricole et le travail industriel, et où se réalise l'existence idéale du citadin-campagnard. Il assigne une part à la fleur dans l'éducation et montre la place qu'on commence à lui faire dans l'école allemande, afin de mettre la population scolaire des villes en contact direct avec

[1] Avec une lettre-préface de M. Louis Rivière. In-12. Lausanne, Payot.


Digitized by Google

la nature et de ramener aux saines occupations champêtres ceux qu'en éloignent les conditions de la vie moderne.

La conclusion de ces 150 pages, semées d'une foule d'idées judicieuses, pratiques et neuves (au moins pour nous), est animée d'un noble souffle. L'auteur place la question sur son vrai terrain quand il s'écrie : « La laideur que tout distille autour de nous vient des âmes que nous avons. » En effet, le problème d'esthétique sociale qui s'impose à la génération présente est avant tout une question morale. Le mérite de M. de Montenach est de le faire éloquemment sentir. Son petit livre est à recommander chaudement à tous ceux que préoccupe l'avenir de notre peuple.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La tension à employer sur les lignes souterraines ; ses limites probables. — Récents progrès dans la lampe à arc. — Le gaz à l'air, son passé et son avenir. — Empoisonnements par les gâteaux à la crème. — L'inventaire des ressources hydrauliques de la Suisse. — Consommation du papier dans le monde. — Publications nouvelles.

Dans un travail que publie la *Revue électrique*, M. de Marchena a exposé de façon intéressante les phases par lesquelles a passé la question des limites de tension à employer sur les lignes souterraines, en tirant ses exemples de sa propre expérience. Même dans un laps de temps très court, les changements sont considérables. En 1898, il s'agissait de desservir deux sous-stations de tramway écartées de 15 kilomètres, et séparées l'une de l'autre par la ville de Nice, à l'aide d'un transport de force venant de la vallée du Var, et fonctionnant sous 11 000 volts. A cette époque, les plus hautes tensions utilisées avec câbles souterrains étaient en France de 3500 volts : on adopta une tension un peu plus forte, 5500 volts,

Digitized by Google

en utilisant les transformateurs. C'est la même tension qui fut adoptée à Paris, entre les gares d'Austerlitz et du quai d'Orsay. Ces deux installations ont parfaitement fonctionné. Les câbles avaient été essayés à l'usine sous tension de 12 000 volts entre conducteurs. En 1900, il s'est agi, à Nice, d'amener sous tension de 11 000 volts l'énergie d'une nouvelle usine hydraulique, le raccordement à la première ne pouvant guère se faire qu'à travers la ville de Nice. Cette fois, on a adopté la tension souterraine de 11 000 volts (après essais à 22 000 volts). Mais, bien que les câbles aient répondu aux exigences, les premiers résultats ont été mauvais. Il y a eu de nombreux accidents, se produisant tous sur les mêmes sections, posées en terrain peu favorable. On les remplaça, puis tout alla bien, et le réseau, d'abord de 15 kilomètres, put prendre 45 kilomètres de développement. En 1903, il fallait mettre à exécution un transport de force sous tension de 28 000 volts de la vallée de l'Argens à Toulon. La ligne aérienne devait, en arrivant à Toulon, se terminer à un poste de transformateurs abaissant la tension à 3 500 volts. Mais on voulut faire un essai de câbles souterrains à 28 000 volts qui réussit parfaitement. Il est établi que certains câbles peuvent être employés sans crainte pour des tensions de 20 et 22 000 volts. Le câble qui a le mieux convenu était de 65 millimètres de diamètre extérieur, ayant trois conducteurs à 19 fils, chaque conducteur étant recouvert d'une couche de papier imprégné de 7 millimètres. La limite de tension à laquelle on peut arriver existe toutefois. On ne peut guère espérer augmenter la résistance à la rupture : elle est de 12 ou 15 000 volts par millimètre pour le papier imprégné. D'autres considérations encore font qu'il n'y a pas lieu de croire qu'on pourra dépasser 35 ou 40000 volts pour les câbles souterrains. On peut en toute sécurité adopter pour ceux-ci les tensions de 20 ou 22 000 volts ; celles de 30 à 40 000 semblent possibles, mais veulent être davantage éprouvées ; celles de plus de 40 000 volts paraissent inapplicables.

— Nous avons parlé des progrès récents des lampes à incandescence : M. G. Richard tient à faire observer qu'il y a pro-

Digitized by Google

grès aussi dans la lampe à arc. Les progrès sont de deux sortes : les uns portent sur l'amélioration de l'intensité et le rendement lumineux ; les autres, sur la division de la lumière en petits foyers d'emploi facile et agréable dans les édifices ou salles de réunion, par exemple.

Le perfectionnement, sur le premier point, a consisté à renoncer aux charbons verticaux et à disposer les charbons horizontalement. Les longs arcs horizontaux à haute tension (90 volts au plus) sont très avantageux comme rendement lumineux ; mais, pour en assurer la stabilité, il faut immobiliser l'arc par le soufflage d'un champ magnétique ; c'est ce qui a lieu dans la lampe Carbone qui, avec du courant à 20 centimes le kilowatt-heure, donne de l'éclairage au taux de 10 centimes les 1000 bougies-heure.

Pour augmenter le rendement et l'intensité des grands arcs, on a aussi employé les charbons à flammes, composés de carbone et de substances chimiques variées qui augmentent la luminosité, comme le font les poussières métalliques projetées dans la flamme d'un bec de Bunsen. Ces arcs, généralement de teinte rouge, sont très éclairants et percent mieux les brouillards que les arcs au carbone simple. Leur rendement est presque aussi élevé avec les courants alternatifs qu'avec les continus. Mais l'arc est assez instable, et les substances chimiques émettent des fumées corrosives. Aussi faut-il n'utiliser un arc qu'en plein air, et avec des globes ouverts, au lieu des fermés qui diminuent la dépense des charbons. Ce sont des globes fermés qu'on emploie pour les petites lampes à arc domestiques. Il est vrai, le globe absorbe 40 % de la lumière, mais la sensation lumineuse reste plus grande que si l'on avait l'arc à nu. L'éclat de ces petits globes est très vif et très stable ; ils se répandent dans l'éclairage des salles, des boutiques, des restaurants, des ateliers, mais sans pouvoir prétendre détrôner la lampe à incandescence. Par contre, ils font passer un mauvais quart d'heure au gaz. Pour l'éclairage de la nouvelle gare de Charing-Cross, on a fait des essais avec les systèmes à gaz les plus perfectionnés : et c'est l'électricité qui l'a

Digitized by Google

emporté. L'éclairage à arc s'est montré, à puissance lumineuse égale, deux fois moins coûteux que l'éclairage au gaz, avec, il est vrai, du courant à 20 centimes le kilowatt-heure. Le gaz se défend, mais en vérité il n'est pas toujours de force.

— Un concurrent du gaz commence à faire parler de lui : il s'agit du gaz à l'air. Le gaz à l'air est un mélange d'air atmosphérique et de carbure volatil connu depuis assez longtemps, qui a donné autrefois le gazo-lampe de Mille. Ce gazo-lampe consistait en un récipient contenant une éponge ou un autre corps analogue imbibé d'essence minérale que l'air pénétrant par un orifice à la partie supérieure de l'appareil traversait en descendant, car le mélange formé est plus lourd que l'air. Le gaz sortait par un bec papillon où on le mettait en ignition et où il brûlait avec une flamme douce et brillante. L'emploi de la « fontaine à gaz » ne se généralisa toutefois pas. La manipulation de l'essence minérale n'est, en effet, pas sans danger, et on n'a plus parlé du nouvel appareil depuis assez longtemps. Mais il revient sur l'eau, depuis l'invention, en 1900, du carburateur de Van Vriesland, qui permit d'établir, à Brenkelen près d'Amsterdam, une petite usine centrale, en totalité alimentée de gaz à l'air. L'exemple fut contagieux, et en peu de temps, rien qu'en France, une vingtaine de localités qui n'avaient pas le gaz s'éclairaient en totalité avec du gaz à l'eau, grâce au succès du nouveau carburateur, et grâce au fait que par l'emploi de l'incandescence on pouvait employer un gaz moins riche en carbure et plus constant, résistant mieux aux chutes de température qui entraînent toujours des condensations, plus économique aussi, puisqu'on employait moins d'essence. Le succès, néanmoins, fut passager. Les installations furent abandonnées. Mais l'échec fut financier plutôt que technique. Le carburateur Van Vriesland a un défaut : c'est, comme les gazogènes qui l'ont précédé, de carburer l'air à saturation, ce qui est ruineux. Aussi M. A. Guy, ingénieur de la Société française du gaz aérogène, a-t-il cherché à établir un doseur permettant de fabriquer un gaz de composition constante. Il y est arrivé à l'aide d'un robinet compte-gouttes,

Digitized by Google

actionné au moyen d'une transmission par le compteur de fabrication. Cette invention paraît devoir sauver le gaz à l'air. Deux installations qui ont adopté la nouvelle méthode continuent à fonctionner et à donner satisfaction. Celles qui ne l'ont pas adoptée ont dû périr. L'exploitation du brevet pris par M. Guy a été conférée à une société qui a installé à Charly, dans l'Aisne, une distribution fonctionnant parfaitement. Plusieurs autres communes ont traité avec la même société et vont être pourvues. Il est entendu que dans le cas présent il ne s'agit plus d'une lampe portative ou fixe, mais d'un système d'éclairage par canalisation avec usine centrale, commune à toute une agglomération. Le gaz à l'air, tel qu'il est fabriqué par le nouveau procédé, contient 1 litre de gazoline pour 3 m^3 600; il est au titre 1 : 3600. Il possède 2500 calories et est comparable comme emploi au gaz à l'eau. Il ne peut être utilisé que pour l'éclairage par incandescence et donne une lumière brillante aussi jolie que celle du gaz de houille brûlé dans les meilleures conditions. La fabrication est économique et sûre, et même par les plus grands froids il n'y a pas de condensation.

Le gaz d'air n'est pas un concurrent du gaz de houille, pas plus que le gaz à l'eau. C'est un succédané, tout indiqué dans les localités où la consommation ne permet pas d'espérer le minimum de recettes qui justifierait la dépense d'une usine à gaz ordinaire. Le gaz à l'air est excellent aussi comme chauffage; il a fait ses preuves comme source de force motrice, car c'est lui qui actionne les automobiles. Il y a donc lieu de croire que ce combustible rajeuni et perfectionné prendra dans la pratique courante une place à laquelle il a droit.

— Il n'y a pas à se dissimuler que depuis quelques années les empoisonnements par les gâteaux à la crème sont plus fréquents. Ou bien, c'est qu'on leur attribue plus souvent, avec raison, des accidents qu'on imputait à d'autres causes. A quoi cela tient-il? Un médecin français, M. André Le Coq, a cherché à le savoir, et voici à quels résultats il arrive. Les gâteaux à la crème (choux, éclairs, Saint-Honoré) ne tuent point par un

Digitized by Google

poison minéral accidentellement introduit ou provenant soit des ustensiles employés dans la fabrication, soit des ingrédients entrant dans la composition de la crème. L'agent toxique n'est pas non plus dans le lait des crèmes : il se trouve dans les œufs, œufs de poule ou de cane. Des œufs avariés? dira-t-on. Pas nécessairement : car, s'il y a des accidents dus à l'emploi d'œufs en médiocre état, il y en a plus encore dus à des œufs frais, que nul ne suspecterait de toxicité. Ces œufs frais ont subi une contamination à l'intérieur de l'oiseau qui les fournit. Souillés par des agents vivants, ils produisent des toxines et des ptomaïnes, et voilà pourquoi un gâteau à la crème peut vous rendre malade. Le blanc d'œuf semble être plus dangereux que le jaune : c'est presque toujours le blanc qui occasionne des accidents, car il est employé cru, le plus souvent, alors que le jaune est stérilisé par la cuisson. Quand l'œuf est altéré, âgé, c'est plutôt le jaune qui est nuisible, car la cuisson n'est pas en état de détruire les toxines et ptomaïnes de la putréfaction. Si l'on veut éviter que les gâteaux à la crème soient toxiques, il faut ne faire emploi que d'œufs frais, qui auront été cuits en totalité, pour en amener la stérilisation parfaite.

— Un inventaire va se faire en Suisse, qui ne soulèvera aucune passion religieuse et dont le besoin se faisait sentir. Il s'agit de l'inventaire des richesses hydrauliques. Il y a actuellement 300 000 chevaux en exploitation, mais ceci est peu de chose auprès des puissances disponibles non encore utilisées. Le gouvernement fédéral va donc faire faire un inventaire très complet, très sérieusement étudié, des lacs, torrents et cours d'eau qu'il serait possible d'utiliser. Après quoi on verra si ces ressources doivent être exploitées par l'état lui-même ou par des industriels et des sociétés à qui l'on accordera des concessions. Il est tout naturel que la Suisse veuille, dans la mesure du possible, s'affranchir du tribut qu'elle paie à l'étranger. N'ayant pas de houille noire, elle veut tirer tout le parti possible de la houille blanche. C'était fatal. Et il en sera partout

Digitized by Google

ainsi, et peu à peu l'univers deviendra une vaste usine, où l'on s'efforcera de tirer parti de tout. D'ici à cinq cents ou mille ans, les amateurs de pittoresque n'auront plus grand'chose à se mettre sous la dent ou plutôt devant l'œil.

— Ce ne sera pas seulement la faute des électriciens : les fabricants de papier auront aussi leur part de responsabilité. Car il n'y a pas à se dissimuler qu'ils ravagent la végétation pour en tirer du papier. La production du papier est énorme. Il y a, actuellement, 2780 fabriques produisant chaque année 46 millions de quintaux de papier, dont la majorité sert à propager des niaiseries et des erreurs. En France, la consommation du papier est de 9 kg. 300 par tête d'habitant ; en Allemagne, de 13 kg. 600 ; aux Etats-Unis, enfin, de 17 kg. 500. Il suffit de comparer la production intellectuelle des Etats-Unis à celle de la France, de l'Allemagne pour s'assurer qu'effectivement le papier ne sert pas, pour la plus grande partie, à répandre des idées et des œuvres ayant de la valeur. A ce propos, observons que d'après une statistique récente le *New-York Herald* serait le journal qui a le plus d'annonces. Il a récemment fait paraître un numéro contenant 391 colonnes d'annonces payantes, rapportant 525 000 francs. On fait grand usage des annonces en Amérique et en Angleterre : ceci explique en partie l'énorme consommation de papier. Mais une proportion de plus en plus forte de ce papier est faite avec du bois : les forêts s'en vont et on s'apercevra un jour, peut-être trop tard, qu'en ravageant les forêts on a tué les glaciers, les torrents, les sources, les rivières, et toute la richesse qu'ils représentent. Il serait grand temps de mettre un terme à « l'économie destructrice, » à la destruction inconsidérée de beaucoup de choses qui jouent un rôle considérable et qu'on ne pourra pas remplacer.

— Publications nouvelles. La quantité n'y est pas, en cette saison ; par contre, voici quelque chose d'excellente qualité. C'est le tome III du *Folklore de France*, par Paul Sébillot (Guilmoto, Paris). Ce volume est consacré au folklore relatif à la faune et à la flore ; les deux premiers volumes concernent

Digitized by Google

celui du ciel, de la terre, des mers et des eaux douces. C'est un résumé très complet des superstitions, des traditions, dont beaucoup remontent en réalité à l'Inde, à l'homme préhistorique du paganisme. Il n'y a rien de comparable sur la matière.

CHRONIQUE POLITIQUE

Température: la sécheresse et ses conséquences. — L'anarchie s'accroît en Russie. — Ce qu'il faut penser du rapprochement anglo-allemand. — M. Yves Guyot à propos des Pays-Bas. — La séparation en France et les influences étrangères. — Mise en demeure du président Roosevelt aux Cubains. — En Suisse: la conférence internationale pour la protection des ouvriers. — Le vote populaire vaudois pour l'interdiction de la vente de l'absinthe.

Pendant le mois de septembre, la température a continué à être remarquable, comme celle de la fin d'août. La chaleur est restée aussi forte jusque vers le milieu du mois. Dans la plaine, un soleil pénible, forte chaleur et sécheresse continue. Puis sont arrivés quelques orages, et la pluie, si ardemment attendue, qui a fait grand bien, quoique peu abondante en somme. Après quelques journées nuageuses ou couvertes, plutôt fraîches, presque froides, le soleil a repris, — on n'avait pas tardé à le regretter, — avec une température agréable, jusqu'au 22, qui a marqué le commencement de l'automne, un peu brumeux, assez plaisant, à part quelques journées où le vent d'est a soufflé en rafales. La sécheresse a continué à dominer, sauf la courte interruption dont on vient de parler, et elle a eu pour l'agriculture des conséquences assez graves. Les regains ont totalement fait défaut, ce qui a été d'autant plus sensible que les foins, d'excellente qualité d'ailleurs, n'avaient pas été très abondants, et que le bétail a dû quitter très tôt les pâturages alpestres faute d'y trouver sa nourriture, la dernière herbe


Digitized by Google

que paissent les troupeaux pendant plusieurs semaines ayant complètement manqué. Les cultivateurs seront hors d'état de nourrir leurs bestiaux cet hiver, sans recourir aux pays voisins, ce qui est toujours onéreux. Ils ont donc cherché à vendre, et les prix ont baissé notablement. Les consommateurs y gagneront par la diminution du coût de la viande, très élevé depuis quelques années. Chose curieuse, la sécheresse n'a été forte et prolongée qu'en France et dans la Suisse romande. Le nord et l'est de la Suisse ont été plus ou moins abondamment arrosés, l'est surtout, où, pendant le mois de juillet, on se plaignait de la fréquence de la pluie, qui empêchait les étrangers de s'établir dans les stations d'été. Le fourrage ne leur a pas manqué, et ils ont acheté bon nombre de bestiaux dans les parties moins favorisées du pays. Il en a été de même en Allemagne.

En revanche, la sécheresse a été favorable aux pays de vignobles. Les raisins sont abondants et les dernières petites pluies leur ont fait grand bien en gonflant les fruits, qui ont mûri merveilleusement et pourront être vendangés beaucoup plus tôt. On a déjà commencé en France et sur quelques points en Suisse, où l'on croit à une récolte de toute première qualité et très riche, avec des différences assez notables pourtant quant à la quantité. Les fruits aussi sont assez abondants, et bons, les légumes encore chers. Là où il y a eu sécheresse, les labours d'automne ne seront pas faciles.

Des perturbations atmosphériques violentes ont causé de grands ravages en Amérique, où l'on craint de nouveaux tremblements de terre, et dans les mers indo-chinoises: les Philippines et Hong-Kong ont été frappés par des typhons d'une violence extrême qui ont causé la perte de beaucoup de vies et de biens. Ici et là on signale des cas de peste qui demeurent isolés, heureusement.

— La politique générale a continué à être assez calme, grâce sans doute à la saison et à la détente qu'elle amène. Les vacances ne sont pas achevées. Des rumeurs de divers genres ont persisté, mais sans laisser des traces profondes. Il n'y a guère que la Russie qui pèse de plus en plus sur les cons-

Digitized by Google

ciences et sur les cœurs. Quand elle était réunie, la douma avait au moins l'avantage d'occuper l'esprit public et de l'amener à patienter. Depuis qu'elle a été renvoyée brutalement, les Russes, perdant l'espérance, se sont soulevés contre le gouvernement, et la guerre s'est engagée entre lui et les partis extrêmes, qui rivalisent de violence anarchique. Le ministère, soutenu par une coalition réactionnaire organisée à l'instar des associations révolutionnaires, poursuit une politique de compression basée sur l'arbitraire, plus mauvaise qu'elle ne l'a jamais été, laissant faire de nouveaux pogroms aussi infâmes que les précédents, procédant à de nombreuses incarcérations administratives, établissant partout des cours martiales qui condamnent à mort et font exécuter sans aucune garantie de justice de nombreux détenus, tandis que le premier ministre, M. Stolypine, proclame sa ferme volonté d'accomplir les réformes promises, pourvu qu'on lui permette d'y pourvoir au moment propice, c'est-à-dire aux calendes grecques.

Et les révolutionnaires, qui ont de l'argent, des armes et des bombes, lui répondent en tuant tous ceux de ses fonctionnaires qu'ils peuvent atteindre. Lui-même a failli être leur victime. Une bombe qui le visait a éclaté dans ses appartements, coûtant la vie à un grand nombre de personnes. S'il a échappé, sa fille et son jeune fils ont été cruellement blessés. Le général Trepov, ministre de la police et l'âme des répressions san glantes, après avoir risqué d'être empoisonné, vient de mourir, de mort naturelle, dit-on, privant le tsar, qui avait toute confiance en lui, du plus habile et du plus énergique de ses soutiens, tandis que lui-même faisait une croisière dans les eaux finlandaises, bien nécessaire pour lui donner quelque détente. Il comptait rentrer pour assister aux funérailles de ce serviteur. Mais il a dû y renoncer lorsqu'on a découvert un complot qu devait s'exécuter à cette occasion, sans qu'on sache encore s Nicolas II était visé personnellement ou s'il s'agissait de deux des grands-ducs auxquels on attribue une influence néfaste.

Un bruit persistant a couru que le tsar cherchait à rencontrer de nouveau Guillaume II, et c'est assez probable. On a

Digitized by Google

dit aussi qu'il allait en Danemark, chez ses cousins, ou à Darmstadt, auprès de son beau-frère. En attendant, l'anarchie ne cesse de grandir, dans le gouvernement comme chez ses ennemis les révolutionnaires, et aucune issue favorable ne se manifeste d'aucun côté.

— Le sens de l'entrevue d'Edouard VII et de Guillaume II près de Hambourg, le mois dernier, était bien celui que nous avons indiqué dans notre dernière chronique. La presse allemande en a fait grand état, appuyant sur la cordialité de la rencontre et sur l'accord complet de l'oncle et du neveu, qui assure l'entente entre l'Angleterre et l'Allemagne. La *Deutsche Revue* a fait parvenir un article sur ce sujet au *Times*, qui en a donné des fragments, en ajoutant qu'il était évidemment inspiré. L'article considère la réunion des deux souverains comme l'événement capital du mois et en augure que le chemin a été préparé pour un rapprochement entre l'Allemagne et l'Angleterre, qui serait certainement fort désirable et bien accueilli partout où l'on désire la paix de l'Europe. Mais à quelles conditions? L'article les fait connaître; l'Angleterre n'a que deux alternatives devant elle : ou bien la politique, « qui pourrait facilement devenir désastreuse, d'un contre-poids anglo-français, » ou de faire entrer l'Allemagne dans le cercle de ses amitiés.

La menace est d'autant plus claire qu'on insiste poliment sur le fait que l'Angleterre encourage la diplomatie française, « dont le but est d'isoler l'Allemagne, avec le concours de l'Angleterre, de la Russie et d'autres états, si fortement que l'effort définitif et inévitable de l'Allemagne pour rompre le cercle hostile aboutisse à sa défaite diplomatique et militaire. » Ceci est expliqué par un souvenir historique : l'Autriche, avant 1866, n'arriva à une entente cordiale avec la Prusse qu'après avoir été solidement battue. C'est dit plus courtoisement, mais l'idée y est. Une alliance est possible ; on la désire, mais si elle ne se fait pas, gare à vous!

On voit par là que les procédés de Guillaume II ne varient guère. Il cherche à gagner Edouard VII par ceux-là mêmes

Digitized by Google

qu'il a employés à l'égard de la France dans l'affaire du Maroc. Il s'est ainsi condamné d'avance à un nouvel échec, car son oncle ne se laissera pas forcer la main, quelque courtoisement qu'on essaie de le faire, et toutes les tentatives semblables ne peuvent aboutir qu'à augmenter les défiances et à resserrer les liens de ceux qui se sentent menacés.

— Une Revue anglaise, le *Dix-neuvième siècle*, publie en tête de sa livraison de septembre un article en français de M. Yves Guyot où il montre comment l'Allemagne cherche à absorber la Belgique et plus encore la Hollande en les faisant entrer dans l'empire germanique au même titre que la Bavière, la Saxe et les autres états confédérés. Il y a longtemps qu'on en parle, et il en a été question plus d'une fois ici-même. Les écrivains allemands n'ont pas dissimulé leurs convoitises. Naturellement, à elle seule, l'Allemagne ne pourrait parvenir à ses fins. Elle aurait besoin du concours de l'Angleterre, ou de la France, ou des deux puissances, auxquelles on offrirait des compensations, mais ni l'une ni l'autre ne sont disposées à de pareils marchés, ni à travailler pour le roi de Prusse. L'article de M. Yves Guyot a été beaucoup lu et commenté et il le sera davantage encore.

Comment d'ailleurs l'Angleterre tendrait-elle la main d'association à une puissance qu'elle voit sans cesse occupée à lui susciter des difficultés partout où elle le peut? Au sud de l'Afrique, les menées ont cessé, le gouvernement de Berlin ayant suffisamment affaire à se débattre contre les conséquences de sa politique coloniale, sur laquelle de récentes découvertes ont jeté une lumière assez sinistre. Mais dans le Levant, les Anglais sont obligés de surveiller de près tous les mouvements d'Abdul-Hamid, inspiré par son ami Guillaume II, et qui essaie de leur créer des difficultés en Egypte et ailleurs. Cela durera sans doute aussi longtemps que le sultan vivra, et peut-être après, car on ne sait pas ce que nous apportera sa mort, qui ne se fera sans doute plus attendre très longtemps, le chef des croyants étant atteint d'une maladie grave et incurable. Aussi le monde musulman est-il en proie à une fer-

Digitized by Google

mentation qui laisse entrevoir des troubles prochains. Au Maroc aussi, l'anarchie est pire que jamais, conséquence assez naturelle de la conférence d'Algésiras et de la politique berlinoise.

— Celle-ci se fait d'ailleurs sentir dans la politique intérieure de la France. On se rappelle que la nomination de Pie X a été le résultat de l'intervention de l'Allemagne et de l'Autriche, qui ne voulaient permettre à aucun prix l'élection du cardinal Rampolla, dont les sympathies françaises sont bien connues. Le nouveau pape s'est montré dès le début contraire à la France et ami de l'Allemagne. A l'occasion de la visite de M. Loubet à Victor-Emmanuel, il a produit des réclamations qui ont amené le gouvernement de la république à répudier le concordat et à prononcer la séparation des églises et de l'état. De son côté, il a obligé les évêques français à repousser la loi de séparation, en dépit des avantages qu'elle assure à l'église catholique et qui seront annulés si celle-ci ne les accepte pas, avec les charges correspondantes, avant le 11 décembre prochain.

Pour le moment, la guerre est déclarée. Les évêques français, en majorité disposés à céder et prêts à adhérer aux conditions de la loi, se sont soumis au veto pontifical, tandis que le gouvernement reste ferme sur ses positions, devenues excellentes depuis que l'on a appris à voir la main de la chancellerie impériale germanique dans les décisions de Pie X. Jamais celui-ci n'aurait pu mieux faire le jeu de ses adversaires. En dehors du parti qui combat la république à l'aide de la religion, les Français, même catholiques, sont patriotes ; ils haïssent l'idée seule d'une immixtion étrangère dans leurs affaires intérieures, surtout celle de l'Allemagne, et on peut croire qu'au moment critique la majorité soutiendra le gouvernement contre un pape doublement étranger, puisqu'il se range ouvertement du côté de Berlin. La nomination du P. Wernz, Allemand, au généralat des jésuites, a donné à ces considérations un poids d'autant plus grand que Pie X est connu pour être complètement sous l'influence des révérends pères.

Digitized by Google

— L'insurrection de Cuba semble tirer à sa fin. Elle a gagné peu à peu en étendue, et le moment est arrivé où le gouvernement s'est vu en présence d'une défaite prochaine. Il a cherché une conciliation, sans succès. Sur quoi un navire de guerre des Etats-Unis a débarqué une centaine de marins à la Havane pour protéger la légation américaine, et plusieurs autres navires ont reçu l'ordre d'aller rejoindre le premier, tandis que des troupes de terre se préparaient à suivre. Le président Roosevelt est alors intervenu. Il a envoyé deux délégués avec la mission d'établir une entente entre les partis adverses, auxquels il a déclaré que les troubles, qui compromettent de grands intérêts américains, ne seraient pas tolérés longtemps, et que si les Etats-Unis étaient obligés d'intervenir militairement pour rétablir l'ordre troublé, c'en serait fait de l'indépendance politique de l'île, qu'ils ne s'étaient point engagés à maintenir, si les Cubains étaient hors d'état de le faire eux-mêmes. Qu'ils ne désiraient nullement se charger du gouvernement d'une colonie, — ce qui est dans ce cas parfaitement exact, — mais que lui, Roosevelt, n'hésiterait pas, le cas échéant, à envoyer des troupes, qui resteraient dans l'île pour assurer le bon ordre. Leur indépendance ne dépend donc plus que d'eux-mêmes. Ils ont compris. Déjà le président Palma, dont l'élection est contestée pour cause de manœuvres illégales, a consenti à de nouvelles élections. Mais il n'est pas dit que cela suffira à mettre un terme aux troubles, et en particulier que les chefs insurgés seront maîtres de leurs troupes, assez indisciplinées. Le président Roosevelt a de très bonnes raisons de désirer que sa médiation réussisse, car la prise de Cuba ouvrirait une brèche dans le régime protectionniste des Etats-Unis, obligés de recevoir en franchise les produits cubains, sucres et tabacs, ce qui dérangerait fort les trusts de ces denrées. D'un autre côté, Cuba serait perdu pour le commerce européen, car elle entrerait dans le régime douanier de sa métropole.

En Suisse, les événements importants n'ont pas été nombreux. Dans le domaine fédéral, il faut signaler l'ouverture de

Digitized by Google

la seconde conférence internationale pour la protection des ouvriers, réunie à Berne sous la présidence de M. Deucher. Celui-ci a prononcé, à cette occasion, un bon discours, où il a relevé l'intérêt des travaux de la conférence. On sait qu'elle a lieu entre les représentants des divers gouvernements qui ont adhéré à l'idée de se concerter pour résoudre les questions relatives au bien-être des ouvriers. Lorsqu'il s'agit de mettre d'accord les délégués de pays dont les mœurs et les vues sont parfois fort différentes, les rapprochements sont peu faciles et le travail lent. On l'a vu dès la première conférence. Deux seuls objets ont pu être abordés : le repos nocturne obligatoire des ouvrières au nombre de dix au moins occupées dans des exploitations industrielles, et l'interdiction de l'emploi du phosphore blanc, très dangereux pour les ouvriers. Les délibérations furent longues et assez ardues ; elles n'aboutirent pas à des résultats immédiats, une partie des délégués demandant à en référer à leur gouvernement. Maintenant il s'agit de rédiger une convention acceptable pour tous. On y réussira certainement, et on pourra alors aborder d'autres points plus importants, plus délicats aussi. Mais la glace est brisée et une expérience acquise.

— C'est pourtant aux cantons que revient l'honneur d'avoir engagé une lutte bien plus importante encore pour l'avenir des ouvriers, et de l'avoir menée assez rapidement à bonne fin. Nous avons parlé plus d'une fois du crime atroce commis dans un petit village vaudois par un alcoolique sous l'influence de l'extrait d'absinthe, la plus pernicieuse de toutes les boissons. Une pétition revêtue de plus de 80 000 signatures demanda au grand-conseil vaudois l'interdiction de ce poison, ce qui fut fait, après des débats approfondis, au moyen d'une loi interdisant la vente au détail de l'absinthe. Sur quoi, les fabricants de ce produit, qui habitent principalement le canton de Neuchâtel, se liguèrent pour obtenir que la loi fût soumise au referendum, et ils obtinrent le nombre de signatures nécessaire en déployant beaucoup d'activité et en dépensant beaucoup d'argent, car il faut de l'un et de l'autre pour mener à bien ces campagnes.



Le dimanche 23 septembre, le peuple vaudois a été appelé à se prononcer. Les promoteurs s'étaient donné tant de mal que, jusqu'au dernier moment, on a pu se demander quelle serait l'issue. Elle a été triomphale. Le scrutin, assez fréquenté, a donné une majorité de plus de 7000 voix (23 062 contre 16 035) à la loi, qui en reçoit une consécration absolue, car il est infiniment plus difficile de revenir d'un vote populaire que d'une décision de l'assemblée législative. Un autre résultat excellent a été obtenu. On va demander aux autorités fédérales d'étendre à la Suisse entière la prohibition, non seulement de la vente, mais de la fabrication, qui ne rentre pas dans la compétence cantonale. Comme les opposants réclament auprès du conseil fédéral au nom de la liberté de l'industrie contre la loi vaudoise, la question sera posée aux chambres fédérales, et il est probable qu'un pétitionnement interviendra en faveur de l'interdiction absolue et dans toute la confédération.

On peut croire que le vote populaire vaudois aura une influence étendue et salutaire. La Belgique a déjà prononcé l'interdiction. En France, le mal causé par l'absinthe est devenu très grand dans les dernières années, très menaçant pour la santé publique et l'avenir du peuple français, déjà atteint par d'autres côtés, comme le prouve l'arrêt de croissance de la population. Une fois le danger dûment établi et signalé, il faut croire qu'on le combattra. Beaucoup de personnes y travaillent depuis longtemps. Il leur manquait peut-être le point d'appui d'un mouvement populaire en Suisse pour entamer la lutte et la mener à bonne fin.

Lausanne, 27 septembre 1906.

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

L'AFFAIRE MAROCAINE, par *Victor Bérard*. — 1 vol. in-12. Paris, Armand Colin, 1906.

M. Bérard a une façon à lui de raconter les choses. Il sait mêler la géographie à l'histoire, « montrer » le pays auquel il veut intéresser. Il établit des rapprochements ingénieux entre la région qu'il décrit et d'autres points sur la carte du monde, marque les analogies de l'histoire à côté de celles de la nature; et, quand il aborde les négociations politiques, il en démontre le mécanisme, suit les différentes phases, expose l'état d'âme des acteurs. Tout cela avec une aisance parfaite, une clarté aveuglante, à tel point qu'on se prend parfois à douter que les choses se soient bien passées ainsi et qu'on puisse, avec si peu d'effort, connaître les arcanes de la grande politique.

Dans cet ouvrage, l'auteur débute par une description magistrale du Maroc; il le compare à l'Espagne, séparé qu'il est du reste du monde par une ceinture de flots, de rochers ou de déserts; il le montre impénétrable aux conquérants venant de la mer, accessible de l'ouest seulement, par la Trouée de Taza; décrit les ressources du sol annihilées par l'effroyable sauvagerie des habitants, l'incapacité du maghzen, les luttes continuelles entre les tribus. Puis, passant à l'histoire, il montre les rapports du chérif avec les nations européennes, Français, Anglais, Espagnols, les ambitions qu'il a provoquées, les rivalités qui l'ont entouré. La France est entrée dans la vraie voie le jour où, sans intention aucune de conquérir le Maroc, elle s'est efforcée de l'éduquer, de le civiliser; conseillère et protectrice du sultan, elle pouvait, en se couvrant de son nom, rétablir un peu d'ordre

Digitized by Google

dans l'immense désordre des tribus et inaugurer, entre l'Algérie et l'empire de l'Ouest, des rapports utiles aux deux pays.

Cette « pénétration pacifique » inaugurée un peu tard par la France, pratiquée avec trop peu de méthode et de suite, était admise par les gouvernements anglais et espagnol ; le sultan du Maroc lui-même paraissait en comprendre les avantages ; c'est alors que l'empereur Guillaume II intervint. Ici, M. Bérard expose, avec sa précision et sa clarté habituelles, le différend franco-allemand, depuis les premiers agissements de M. de Tattenbach, à Tanger, jusqu'à la conférence d'Algésiras, et conclut en décrivant l'œuvre que la France a le droit et le devoir d'entreprendre comme puissance bordière du Maroc, seule capable de le pénétrer.

On peut reprocher à ce livre, formé presque uniquement d'articles de revue écrits à des époques différentes, de manquer d'unité ; certaines pages, par exemple, où l'auteur décrit la solitude espagnole autour de Madrid ou les projets de chemins de fer transpyrénéens, n'ont avec le Maroc qu'une relation bien lointaine. De même, dans l'exposé du conflit franco-allemand, M. Bérard a l'air parfois de se départir de l'impartialité sereine qui convient à l'historien ; il fait le procès de l'adversaire et signale impitoyablement ses ambitions, ses ruses et ses manques de foi.

Mais on ne saurait en vouloir à un homme qui expose bien de multiplier les descriptions, pas plus qu'à un bon patriote de ressentir les torts subis par son pays. Le point de vue auquel se place M. Bérard, le rôle qu'il revendique pour la France lui permettent de juger sévèrement ceux qui ont contrecarré son action, et la conclusion, écrite en pleine conférence d'Algésiras, ne peut que gagner les suffrages de tous ceux qui, en Europe, désirent la fin de ce qu'on appelle encore le gâchis marocain :

« ... Que l'Europe nous confie ses intérêts et nous fasse seulement crédit de quelques années : on verra que, sans annexion, sans violence, sans attentats à la souveraineté ni à la dignité du Chérif, sans atteinte à la liberté du commerce mondial, ni à l'intégrité du Maroc, par un retour à la politique d'alliance et d'amitié, de « double et mutuel appui, » nous sommes capables d'amener les Marocains à prendre leur place parmi les nations autonomes et parmi les serviteurs de la civilisation et de la paix. »

EDM. R.

Digitized by Google

L'AME BRÛLANTE. Poésies, par Mme la baronne *de Baye*. — 1 vol. in-12. Paris, Librairie académique Perrin & Cie.

Il n'y a peut-être pas, dans ce livre, des pensées nouvelles, une conception bien originale de la vie, un « frisson nouveau ; » mais on y trouve un souffle d'âme, un scintillement de gemmes, une poésie vraie, délicate et chaude :

Oh ! viens, retire-moi mes bagues,
Une à une, très lentement ;
Sur ma robe aux nuances vagues
Pose leur lourd scintillement....
. . . .
J'abandonne ces pierreries
Aux tristes doigts inapaisés :
Mes mains ardentes sont fleuries
Par la splendeur de tes baisers....

La meilleure partie du volume, celle où Mme de Baye a mis le plus d'elle-même, est la première, intitulée *Les tendresses*. Nous sommes tenté d'y voir la contre-partie des *Vaines tendresses* de Sully Prudhomme, c'est-à-dire une reconnaissance des droits du cœur, un hymne d'amour extasié :

Je veux attendre, ainsi, calme, votre venue :
C'est par vous que je rêve et par vous que je vois ;
Mon âme impatiente en vous se continue,
Et c'est vous qui parlez lorsque j'entends ma voix !

H. A.

LA SOURCE DU FLEUVE CHRÉTIEN, par *Edouard Dujardin*. — 1 vol. in-18. Paris, *Mercure de France*, 1906.

Voilà un ouvrage qui n'est certes pas banal. Il a la prétention d'être scientifique, mais, en étudiant les origines du christianisme, il est surtout peu sérieux. On pourra en juger d'après quelques citations qui nous dispenseront de commentaires : « Le peuple hébreu a péri sans avoir rien laissé, ni histoire, ni art, ni législation, ni littérature, ni religion. » David n'est qu'un « vieux sultan *judaïte* (?). » — « Dans la réalité des choses, il n'y eut jamais de prophètes. » Un écrivain imagine d'inventer un Osée, puis un autre invente Amos, et ainsi de suite. Peu après, un romancier possédant un certain talent écrit un roman politique, et voilà l'histoire et l'activité de Jérémie. C'est simple comme bonjour.

Digitized by Google

Mais la perle du volume est la manière dont l'auteur étudie l'activité de Jésus de Nazareth, qu'il fait rentrer dans un chapitre intitulé : *Les agitateurs juifs de l'an 1 à l'an 66* : « Au premier abord, l'existence de Jésus semble douteuse. » Puis, M. Dujardin veut bien concéder que, grâce au témoignage de saint Paul, on peut établir l'existence du Christ avec autant de certitude que celle « des autres juifs, ses contemporains. » (p. 361 et 362.)

En vérité, quand un ouvrage présente des affirmations de cette force-là, on peut dire qu'il est jugé. EM. BZ.

LA SPHÈRE DE BEAUTÉ. Loi d'évolution, de rythme et d'harmonie dans les phénomènes esthétiques, par *Maurice Griveau*. — 1 vol. in-8°. Paris, Alcan.

Ce livre est une véritable « somme. » Notre âge, scientifique et prudent, se méfie des vastes synthèses. M. Griveau, avec une belle ardeur et le geste large d'un Winkelried embrasseur d'objections et de contradictions, envisage le monde des phénomènes esthétiques. La pulpe de dix doigts, si agiles soient-ils, c'est bien peu pour réunir et pourchasser le mercure si alerte et si fugace, et pourtant M. Griveau ne semble pas s'effrayer de la fugacité et de l'extrême complexité du problème esthétique. Il a de grands casiers tout prêts et des tiroirs commodes. Ce sont des lois, des formules.

Des schémas et des diagrammes guettent le phénomène comme les broches perforantes de bons classeurs. M. Griveau affectionne les figures géométriques, les lois exprimées en abscisses et en ordonnées. La chose a son agrément. Cela donne une apparente rigueur mathématique de belle allure. Du reste, les courbes sont complaisantes ; et de petites et vagues analogies autorisent facilement des schémas identiques. Le danger est de prendre les solutions graphiques pour des solutions réelles.

Il faut d'ailleurs reconnaître que M. Griveau promène dans le champ des faits esthétiques une curiosité qui soulève les questions, excite les réflexions ; et cette curiosité est doublée d'une érudition étendue. Tous les arts sont passés en revue, à la lumière d'innombrables critères, sous les angles les plus divers. L'abondance des points de vue, la masse des faits enregistrés, la complexité de la matière, donnent à cet ouvrage un inévitable touffu. On se perd un peu dans les divisions, subdivisions et paragraphes. L'impression d'ensemble n'est pas très nette, et l'on sent qu'une synthèse en ces matières aurait besoin, pour être vraiment scientifique, de quelques siècles peut-être encore de maturation.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit et quelque discutable que soit sa valeur scientifique, l'ouvrage de M. Griveau ne peut se lire sans intérêt ni sans profit; il fait réfléchir d'un bout à l'autre. N'eût-il que ce mérite, il vaudrait d'être lu. B. G.

LES MARTYRS DE LYON, par *Antoine Baumann*. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin & Cie.

Roman historique fortement charpenté et consciencieusement documenté. L'auteur, en effet, a puisé à des sources de premier ordre : l'*Histoire de Lyon* de Steyer ; l'*Histoire des origines du christianisme* de Renan ; les œuvres de Gaston Boissier; la grande *Histoire de France* de Lavisse, etc., etc. Je m'empresse d'ajouter que l'allure générale du livre ne se ressent nullement de toute cette érudition. Elle est au contraire remarquablement souple. Un style sobre et précis, un choix très sûr des détails caractéristiques, un réel talent descriptif assurent à M. Antoine Baumann une place honorable parmi les maîtres les plus récents du roman historique. Et cela n'est pas peu dire, puisque, à la suite de Sienkiewicz, toute une floraison d'œuvres s'est levée où l'on a vu ressusciter, avec plus ou moins de bonheur, les civilisations de l'Orient ancien et de l'Occident latin. Les belles figures de saint Pothin, de saint Irénée et de sainte Blandine méritaient, à leur tour, d'être exhumées de leurs tombeaux trop oubliés.

R. F.

ECOLE DE COMMERCE DIRIGÉE PAR A.-C. WIDEMANN, BALE, 13 KOHLENBERG. Ecole fondée en septembre 1876. 30e rapport annuel. Exercice du 1er septembre 1905 au 1er septembre 1906. — Brochure in-8°. Bâle, imprimerie R. Ehrich.

Le rapport de l'Ecole de commerce Widemann, à Bâle, pour 1905-1906, constatant sa marche ascendante ininterrompue et accusant un nombre de 390 élèves, nous arrive signé encore de la main de M. A.-C. Widemann. Mais au rapport est jointe une feuille encadrée de noir annonçant la mort prématurée, — il n'avait que 54 ans, — de ce vaillant directeur qui, après l'avoir fondée, a su faire marcher et prospérer pendant trente années son institution, la faire connaître au loin et l'élever à la hauteur de n'importe quels établissements officiels. Nous exprimons ici notre condoléance à sa famille et tous nos vœux de succès à son fils, M. le Dr en droit René Widemann, qui prend la direction et tiendra sans doute à honneur de conserver et de suivre les traditions paternelles. A. V.

Digitized by Google

L'OFFICIER ALLEMAND
EN 1906

De tout temps, l'Allemagne a attribué la haute valeur de son armée aux qualités de son corps d'officiers. Bismarck disait que, dans sa réorganisation militaire, la France pouvait copier ses vainqueurs, mais, ajoutait-il avec orgueil, « il y a une chose qu'on ne peut pas imiter : c'est le lieutenant prussien. »

Ce lieutenant n'était pourtant pas un aigle, à vrai dire, pas même un aigle à une tête. Son intelligence était bornée ; sa culture, médiocre. Mais il jouissait du prestige de la naissance, et aussi du prestige du rang. Assuré de la bienveillance particulière du souverain, regardé avec considération par tout le monde, il prenait de soi une haute idée, et il essayait de se surpasser pour se hausser au niveau où le plaçait l'opinion. Pour se rendre digne de la faveur dont il jouissait, il travaillait assidûment, consciencieusement. Sa morgue envers le civil ne l'empêchait pas d'être, dans sa profession, très modeste. Il s'inclinait devant les supériorités qui émergeaient de la masse. Quand la perspicacité du monarque tirait du

Digitized by Google

pair quelque sujet d'élite, personne ne protestait contre cette élévation. Le fait était d'ailleurs assez exceptionnel pour qu'on n'en prît point ombrage.

La même déférence accueillait les mesures de rigueur que le chef de l'armée était amené à prendre contre les officiers qui devenaient incapables de conserver leur commandement. On savait que la mise à la retraite n'était jamais prononcée sans étude scrupuleuse et bienveillante des circonstances qui motivaient cette exécution. Guillaume Ier lisait, examinait, annotait lui-même le dossier de chaque officier signalé comme physiquement ou moralement indigne d'être maintenu en fonctions. Il se décidait difficilement à signer la fatale « lettre bleue, » et, quand il l'envoyait, il prenait soin de ménager des compensations à la victime. Si la chose était possible, il confiait à celle-ci quelque distinction de nature à sauvegarder son amour-propre. Toujours sentimental, il songeait au désespoir qu'un vieux serviteur ne manque pas d'éprouver lorsqu'il est ainsi congédié ; aussi s'arrangeait-il de façon à ce que la notification de ce renvoi n'arrivât pas à destination le 22 mars, date de sa naissance. Il voulait que rien ne vînt troubler la joie de cet anniversaire.

Hors des cas tout à fait spéciaux de mérite hors ligne, de démérite manifeste, chacun était assuré d'arriver à son heure. L'ordre d'ancienneté était rigoureusement suivi pour les promotions. Les déplacements étaient rares. En avançant en grade, on ne quittait pas son régiment, la fonction étant indépendante du grade. Les indemnités de déménagement pouvaient être fortes, sans grever beaucoup le budget.

Chacun se considérait donc comme inamovible ; chacun se sentait en sécurité : conditions excellentes pour qu'on

Digitized by Google

s'adonne avec ardeur aux fonctions de son emploi, si, de plus, on est stimulé par un amour-propre professionnel très vif, en même temps que retenu par la crainte d'encourir une disgrâce. Conditions excellentes aussi pour que le caractère se développe, puisqu'on n'est pas à la merci des caprices d'un personnage quelconque : on n'a pas à attendre le succès d'une flagornerie ; on n'a pas à redouter les conséquences fâcheuses d'une initiative maladroite.

C'est pour ces raisons que le lieutenant prussien, si borné fût-il, devenait un excellent capitaine. Pour peu qu'il montrât des qualités particulières, il s'élevait aux rangs supérieurs de la hiérarchie, et c'est ainsi qu'on a pu dire justement que, si, au début de leur carrière, les officiers allemands ne valent pas leurs camarades de l'armée française, ils les égalent dans le grade de capitaine, et ils les surpassent au delà.

En vain nos généraux l'emportent-ils, par les dons naturels, sur les généraux allemands; ceux-ci ont le grand mérite de faire fructifier, par une application soutenue, tout ce qu'il y a en eux. En faut-il davantage pour expliquer leur supériorité ?

Voici déjà cent vingt ans, — c'était en avril-mai 1786, — un de nos compatriotes, le marquis de Toulongeon, se trouvait en Prusse et il y voyait, lisons-nous dans ses notes de voyage, « des politiques, des guerriers, des administrateurs occupés, instruits *uniquement* de la partie confiée à leurs soins, n'ayant d'ailleurs aucunes connaissances agréables, » et, en cela, contrastant singulièrement avec les Français, dont le grand Frédéric aimait à s'entourer.... mais qu'il n'utilisait pas.

« J'ai trouvé à Berlin des têtes bien faites, parfaitement meublées de ce qui doit les remplir, ajoute le marquis; mais

Digitized by Google

rien de l'esprit qui plaît par la grâce et le piquant. Je n'ai pas recueilli un trait spirituel, ingénieux ou brillant. »

Comme type de ces gens capables, réfléchis, appliqués, sérieux, mais.... bornés, ou si vous préférez, limités, notre compatriote cite le général de Pritwitz [1], auquel il demanda quelles étaient les questions dont il entretenait le roi, et qui lui répondit : « J'ai lu et étudié tout ce qui a été écrit en allemand sur les choses militaires. J'ai appris le français pour pouvoir lire vos ouvrages là-dessus : ce sont les meilleurs qui aient été faits. Je ne parle au roi de rien d'autre, parce que je ne sais que cela. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage : je suis général de cavalerie. » Un ministre eût appliqué la même réponse aux affaires de son département, fait remarquer Toulongeon.

Une étroite spécialisation permet de développer en profondeur des qualités qui manquent de largeur. De là, la solidité des fondations sur lesquelles s'est majestueusement élevée la puissance militaire de l'Allemagne.

Mais ce bel édifice est-il resté ce qu'il était ? Rien n'est-il survenu qui en compromette la solidité ? Des lézardes ne s'y sont-elles pas produites, qui résultent d'un tassement ou indiquent un affaissement ?

De graves symptômes de désorganisation apparaissent. Sans parler du roman et du théâtre, qui ont mis en évidence la désaffection d'une partie du public pour une partie de l'armée, des publications documentées nous montrent que le corps des officiers allemands s'est, depuis une quinzaine d'années, détérioré profondément [2].

[1] Un des ancêtres, sauf erreur, du commandant actuel du 16me corps.

[2] Entre autres, *Le socialisme révolutionnaire dans l'armée allemande*, par un officier prussien, dont la traduction a paru chez Eitel, à Paris, et auquel j'ai déjà fait des emprunts, et *La débâcle de l'Allemagne dans la*

Digitized by Google

A la vérité, les opinions ne sont pas toutes concordantes. Où les uns diagnostiquent un mal presque incurable, les autres ne voient qu'une de ces crises passagères auxquelles nul organisme ne peut se flatter d'échapper. On se rappelle que, entre 1815 et 1848, l'armée prussienne subit de considérables amoindrissements. Sa déchéance fut grande dans cette période. Mais comme elle s'en est relevée ! Oserait-on prétendre que la décadence actuelle doive persister ? Au surplus, y a-t-il vraiment décadence ? De bons observateurs le nient, dont l'impartialité n'est pas douteuse.

Inutile d'opposer des affirmations à des affirmations, des faits à des faits. Mieux vaut aller droit aux causes intimes, et la psychologie, toute vaine qu'elle puisse paraître, est peut-être, en pareille matière, la science la moins décevante.

Examinons donc ce qui a pu amener la métamorphose que certains prétendent constater. Nous verrons, d'après cette étude, si l'altération dont il s'agit est superficielle ou pénétrante, si le mal paraît appelé à s'atténuer ou à s'enraciner.

I

Deux causes principales sont intervenues : une paix prolongée, qui a pu amener une armée victorieuse à l'infatuation ; l'avènement d'un souverain dont le caractère et les tendances sont assez connus pour qu'il soit inutile de les définir ici. Rappelons seulement qu'il est passionnément militaire et que sa turbulence naturelle a

guerre prochaine, par le comte Zéryn, sorte de pamphlet à tendances séparatistes (Paris, Albin Michel), sans parler d'une remarquable étude de M. E. Reybel sur *La crise de l'armée allemande*.

Digitized by Google

été en quelque sorte artificiellement accrue par la crainte de la stagnation qui pouvait provenir de la prolongation de la paix. Il a jugé utile de stimuler les activités, sauf à les stimuler trop. Et pareillement, s'il s'occupe beaucoup de l'armée, c'est avec un peu d'exagération. Or, l'excès en tout est un défaut.

Il a communiqué à tout ce qui l'entoure quelque chose de son agitation trépidante, et le premier résultat de son influence a été de jeter dans les esprits une sensation d'instabilité, d'insécurité, qui a eu des effets funestes sur les mœurs des officiers et sur leur caractère. A l'application méthodique de son « inoubliable » grand-père, il a dû substituer le système des à-coups. N'étant pas exclusivement militaire, puisqu'il se disperse sur tous les domaines et qu'il touche à tout, croyant que la grandeur de l'Allemagne l'oblige à embrasser la politique mondiale, aussi errant que Guillaume I[er] était casanier, passant son temps à changer d'uniformes alors que le fondateur de l'unité de l'empire germanique portait toujours la même tunique, la conservant jusqu'à ce qu'elle montrât la corde, le souverain actuel ne peut entrer dans les détails avec une régularité égale et minutieuse. Il le peut d'autant moins que son armée s'est accrue d'une façon notable. Il a donc forcément renoncé à s'occuper personnellement de tous ses devoirs de chef de l'armée. Il a abdiqué entre les mains de son cabinet militaire ou des commandants de corps d'armée. Dès 1890, il a laissé à chacun de ceux-ci le droit de décider souverainement du sort des officiers placés sous ses ordres, qu'il s'agisse de les déplacer, de les mettre en non-activité, ou même de les faire passer de l'activité à la retraite.

Les catégories soustraites à l'action des commandants

Digitized by Google

de corps d'armée dépendent du cabinet militaire : la garde, par exemple. Elles ne gagnent rien à être sous l'autorité de celui qu'on appelle « l'Excellence rouge » ou le « ministre de la guerre sans responsabilité, » et auquel le prince Günther de Schleswig-Holstein, beau-frère de l'empereur, a appliqué la qualification bien caractéristique de « Caporal *Guillotine,* » par allusion à la façon brutale dont se font ses exécutions. L'empereur choisit le 27 janvier, date de sa naissance, pour prononcer de nombreuses mises à la retraite, comme si cet anniversaire lui rappelait qu'il doit, à mesure qu'il vieillit, rajeunir les cadres, par compensation, ou comme s'il mettait une certaine coquetterie à montrer que, même dans la joie et au milieu des plaisirs, il n'oublie pas son devoir de généralissime. (N'est-ce pas pour des raisons analogues que Napoléon signait à Moscou des décrets relatifs à la Comédie française?) Des officiers qui se rendent le 27 janvier à la parade où on célèbre la fête de l'empereur, il en est qui, en revenant tout joyeux chez eux, y trouvent la notification inattendue de leur mise à la retraite. Et il n'est pas rare que, en présence de cette mesure inexplicable, certains d'entre eux se suicident.

Si même ces cas sont moins fréquents que ne le prétend le comte Zéryn, on comprend le malaise qui pèse sur des gens soumis à ce régime. Ils tremblent de ce que demain leur réserve. Ce qui augmente leur terreur, c'est qu'ils ignorent d'où pourra venir le coup fatal : dénonciation d'un camarade, mécontentement de quelque « dame, » caprice d'un supérieur, tout peut déterminer une mesure qui n'est plus l'objet d'une attentive et bienveillante enquête faite par le souverain.

Et alors il s'agit de ne plus déplaire à personne. Les

Digitized by Google

échines s'assouplissent, les caractères perdent de leur fermeté. On ne cherche plus tant à faire son devoir; on cherche davantage à faire sa cour. On accepte l'ingérence incessante du commandement, ingérence que les loisirs de la paix rendent de plus en plus tatillonne. Au lendemain de la guerre de 1870, dont le succès avait été dû moins à la supériorité professionnelle des militaires allemands qu'aux qualités morales, — conscience, esprit de solidarité, goût de l'initiative, — développées en eux par une merveilleuse éducation, les observateurs clairvoyants admiraient l'indépendance de caractère des simples capitaines qui étaient laissés maîtres dans leur compagnie, sans qu'un général se permît de leur donner autre chose qu'un simple conseil. Eh bien, cette omnipotence est en train de disparaître. De très fréquentes inspections passées par l'autorité supérieure permettent à celle-ci de régler la marche de l'instruction. Si c'en était le lieu, on pourrait montrer que cet incessant contrôle nuit à la qualité de l'enseignement. Mais ici, un seul résultat nous importe, qui est la dépression morale, l'amollissement des caractères.

« Les capitaines ne demandent généralement qu'à faire travailler leurs compagnies, dit l'auteur du *Socialisme révolutionnaire dans l'armée allemande* (p. 28). Ils ont souffert, quand ils étaient lieutenants, d'être tenus en tutelle. Maintenant qu'ils sont maîtres d'une unité, ils voudraient pouvoir la pétrir à leur gré.

» On ne tarde pas à leur en enlever les moyens et surtout le goût. L'esprit d'initiative ne résiste pas à quelques inspections.

» Dans aucune administration de l'état, on ne pratique cette sorte de surveillance étroite et méfiante. Pourquoi le fait-on

Digitized by Google

dans l'armée, vis-à-vis d'officiers pénétrés du sentiment de l'honneur et de l'amour du devoir?

» Le commandant de compagnie devrait être laissé libre d'employer, pour instruire sa troupe, les moyens réglementaires qui lui plaisent, en adoptant telle ou telle méthode, telle ou telle progression, sans que l'autorité supérieure s'en mêle.

» Agir autrement, c'est annihiler les commandants de compagnie : c'est leur enlever leur raison d'exister.

» Il faut également lutter contre la tendance, qui se fait jour dans notre armée, de vouloir réglementer les punitions d'après une échelle fixe et invariable. On voudrait établir comme une sorte de tarif, telle faute commise entraînant automatiquement tel châtiment.

» Issue des bureaux d'état-major, *d'où l'on voudrait tout diriger et uniformiser*, cette tendance vient gêner le commandant de compagnie dans son action disciplinaire. »

Elle va jusqu'à paralyser les colonels. Les généraux croient pouvoir, dans le silence du cabinet, commander les troupes. Tout cela entraîne une paperasserie énorme. Au lieu d'agir, on passe son temps à écrire :

« Ces lettres sont presque toujours accompagnées de la mention: *pressé* ou *très pressé*. L'emploi du télégraphe devient de plus en plus fréquent, et la longueur des dépêches de service est bien connue de tout le monde.

» Ces déplorables errements enlèvent au service actif une armée de secrétaires et de scribes de tout genre. Un capitaine ne peut dicter un ordre quelconque à son sergent-major sans se laisser entraîner à produire une ou plusieurs pages de prose. Jamais, bien entendu, le sergent-major ne paraît à l'exercice. Jamais il ne peut s'occuper sérieusement du service intérieur de la compagnie. Il ne sort pas de son bureau, où on l'a transformé en machine à écrire. »

Digitized by Google

Si regrettables que soient les conséquences fâcheuses de ce changement, au point de vue de la marche du service, elles ne sont rien en comparaison de ses résultats sur la mentalité générale du corps des officiers. Chacun se sent petit garçon devant ses supérieurs. L'accomplissement consciencieux du métier a cessé d'être le principal. On songe surtout à « se mettre bien » avec ses chefs [1].

L'exemple vient de haut. Il n'est plus, le temps où le grand Frédéric, se mesurant aux manœuvres avec tel de ses généraux, comme Mœllendorf, ne croyait pas déchoir en se laissant battre par lui ! Il ne lui en coûtait pas, lorsqu'il s'était mis en mauvaise posture, d'en convenir de bonne grâce. Son impétuosité l'exposait à succomber sous les dispositions prises par un adversaire plus calme, plus méthodique et qui, exclusivement militaire, lui était de beaucoup supérieur. Loin de vouloir cacher son infériorité professionnelle, le souverain mettait quelque coquetterie à l'étaler. Il lui plaisait de montrer, et qu'il travaillait à s'instruire, et qu'il reconnaissait la valeur de ses sous-ordres, et que, loin d'en prendre ombrage, il en tirait au contraire orgueil et confiance.

L'empereur actuel ne raisonne pas tout à fait ainsi. Il aime, lui aussi, prendre le commandement des troupes, sur les champs de bataille d'automne. Mais il ne lui

[1] Un jour, raconte M. Raymond Recouly, Guillaume II mande à Potsdam un général très illustre et chargé d'honneurs.

— « Je veux vous demander votre avis, lui dit-il, avant de prendre une décision qui vous touche : partiriez-vous volontiers pour les colonies ?

— « Si Votre Majesté le commande, répond le général, je pars à l'instant. Mais puisqu'elle est assez bonne pour me laisser le choix, je lui avouerai franchement que j'aime autant rester en Allemagne.

Trop de sincérité nuit. Une semaine après cet entretien, le cabinet impérial adressait la « lettre bleue » à l'illustre interlocuteur du souverain.

Digitized by Google

plaît pas, à lui, d'être battu. Sa dignité impériale ne saurait s'accommoder, semble-t-il croire, d'une solution qui ne lui laisserait pas le premier rang, le seul qu'il accepte d'occuper. Il veut prouver à son peuple et au monde entier qu'il est le plus fort, qu'il connaît la guerre, encore que ne l'ayant jamais faite, mieux que ne la connaissent ses vieux généraux, même s'ils ont pris part à la campagne de 1870.

« Il n'a donc pas l'expérience de ces généraux. Néanmoins, il leur impose sa supériorité ; il les force à reconnaître le dogme de son infaillibilité de soldat et de tacticien.

» Tous les ans, il donne à un de ses grands généraux le commandement d'une armée et prend lui-même la direction d'une autre. Pendant les manœuvres qui suivent, c'est le vétéran qui est obligé de se laisser battre par son jeune souverain ; il n'a pas le droit de conduire son armée selon son inspiration : il faut qu'il soit vaincu. Les arbitres déclarent invariablement que Guillaume II a remporté la victoire. Le maréchal de Waldersee, le disciple favori de Moltke, a dû se laisser cerner un jour par Guillaume II en rase campagne.

» Le chef de l'armée de Lorraine, le fameux von Hæseler, a dû également accepter les défaites, — pour rire, — que l'empereur prétendait lui infliger. Comme récompense, il a obtenu le grand-cordon de l'ordre de l'Aigle noir. »

Après avoir donné ces exemples, M. E. Reybel cite d'autres faits encore. Il rappelle la disgrâce qui a frappé successivement les militaires les plus qualifiés, et Waldersee, et Kretschmann, et Verdy du Vernois, et Bronsart von Schellendorf, accusés d'avoir critiqué les dispositions prises par le souverain aux grandes manœuvres, ou coupables de fautes analogues. Interpellé à ce sujet par le député socialiste Südekum, le général von Einem, ministre de la guerre, a répondu, le 21 décembre 1904,

Digitized by Google

qu'on ne pouvait tolérer d'un inférieur qu'il jugeât librement l'empereur et le désapprouvât. « Il est indispensable, ajouta le ministre, qu'entre un commandant de corps d'armée et le chef suprême de l'armée règne une confiance réciproque, et que le général montre à l'égard de son souverain une soumission absolue. »

C'est la théorie de la servilité. Faut-il s'étonner, après cela, que Guillaume II cherche dans ses lieutenants une docile et aveugle admiration plutôt que de la fermeté de caractère jointe à un mérite militaire de premier ordre ? Or, chacun sait que rien n'est plus facile que de feindre l'admiration.

La courtisanerie, l'esprit d'intrigue, l'amour du paraître, le goût du clinquant et du « toc, » ont envahi l'armée allemande et en ont compromis la solidité. Le respect de la dignité impériale est en train de tuer le respect de la dignité humaine. Celle-ci peut-elle subsister lorsque l'exercice de la justice est faussé par la pression de l'autorité ? Rappelez-vous l'affaire Krosigk. Faute de preuves, le conseil de guerre acquitte les militaires accusés d'avoir tué à coups de fusil leur peu estimable capitaine. L'empereur casse le jugement. Le procès est évoqué devant un nouveau conseil de guerre, lequel acquitte derechef. L'empereur soumet une troisième fois le cas à un tribunal militaire, et, cette fois, enfin, il obtient la condamnation à laquelle il tenait.

Une circulaire secrète, en date du 1er décembre 1903, n'a-t-elle pas blâmé l'attitude des juges devant lesquels a été traduit le lieutenant Bilse pour son pamphlet bien connu, *Petite garnison ?* En présence de la volonté du souverain, il faudrait que la conscience même restât muette.

De telles pratiques ne peuvent aboutir qu'à l'anéan-

Digitized by Google

tissement de la moralité. Le corps des officiers allemands n'a plus, au même degré qu'autrefois, son intransigeant puritanisme.

A-t-il acquis, par contre, une plus-value intellectuelle ? Hélas, non. Comme par le passé, on arrête l'instruction des cadets à « l'examen de maturité, » qui correspond à notre baccalauréat [1]. On le fait systématiquement parce qu'on craint une trop grande culture, celle-ci paraissant incompatible avec ce que le métier comporte d'étroit, et l'intellectualisme prédisposant d'ailleurs les esprits à trop d'indépendance. Aucune amélioration ne se manifeste donc dans le domaine du savoir, et une évidente détérioration se produit dans les mœurs. On s'est mis à jouer, à boire, à s'endetter, à tripoter, parfois à prévariquer. Les procès retentissants de Berlin et de Hanovre, les débats du Reichstag, les révélations des journaux ne laissent aucun doute à cet égard [2].

[1] On se contente même du certificat d'humanités, qui permet de passer de la seconde à la première. Et personne n'ignore, en Allemagne, avec quelle facilité cette pièce est délivrée aux élèves lorsque les parents s'engagent à faire entrer ceux-ci dans l'armée. Les examinateurs estiment que, pour devenir officier, on en sait toujours bien assez.

[2] En juillet 1906, le premier-lieutenant Kurt-Mühe, du 3e régiment de chevau-légers en garnison à Dieuze, officier qui appartient à une famille de la haute bourgeoisie bavaroise, a été inculpé de détournements et d'escroquerie, pour plus de 100 000 marks, qu'il perdit au jeu.

Depuis le mois de mai, deux autres officiers du même régiment ont été chassés de l'armée pour avoir perdu, dans les mêmes conditions, des sommes très importantes qu'ils n'avaient pu payer.

Le jeu, dans les casinos militaires, est un véritable fléau qui sévit avec une intensité incroyable surtout dans les « petites garnisons » d'Alsace-Lorraine (et aussi dans les grandes), et cela malgré les circulaires aussi fréquentes qu'énergiques de l'empereur.

Les officiers allemands, étant peu reçus dans la société bourgeoise, se trouvent isolés. Vivant entre eux dans les casinos militaires, ils jouent

Digitized by Google

Le comte Zéryn exagère évidemment lorsqu'il prétend que « des milliers d'officiers de l'armée allemande deviennent chaque année victimes de raffinements sybaritiques par suite du ramollissement, » que la moitié d'entre eux est la proie des usuriers, que « les détournements, les fuites, les suicides, se répètent avec un accroissement déconcertant, » que « les passions les plus infâmes s'étalent presque au plein jour dans les petites garnisons et dans les grandes. » Mais il y a bien du vrai dans ce qu'il dit de la gêne de ces officiers, dont beaucoup sont sans fortune, et qui n'en sont pas moins obligés de dépenser pour représenter, ce qui les oblige à recourir aux usuriers ou.... au mariage.

S'ils empruntent de l'argent, espérant le rembourser plus tard, lorsqu'un changement de grade leur en fournira les moyens, que se passe-t-il, au cas où, comme il arrive fréquemment, ils sont victimes de quelque dénonciation, signalés comme endettés, poursuivis par l'animosité de quelque supérieur ?

Congédiés prématurément et brusquement sans savoir pourquoi, les voici obligés de gagner leur vie, eux qui ne connaissent aucun métier. Ils ne peuvent exercer que des professions humbles ou inavouables. Aussi voit-on d'anciens officiers tomber aux derniers échelons de la société, devenant courtiers, croupiers ou grecs de tripots clandestins. Il en est même qui s'offrent aux bureaux de renseignements des armées étrangères comme espions et qui trahissent tranquillement leur patrie,

d'une manière effrénée, autant pour passer le temps que par passion. L'an dernier, à Sarrebourg, plusieurs officiers de haute naissance se suicidèrent pour se soustraire aux conséquences de leurs pertes, et l'empereur défendit qu'on leur rendît les honneurs militaires.

Digitized by Google

comme l'ex-lieutenant Wœssel, extradé par le gouvernement italien au commencement de 1906.

Est-il étonnant qu'un père de famille hésite aujourd'hui à marier sa fille à un officier, ce qui était jadis l'idéal de tous les parents? Au temps où leur carrière offrait toute sécurité, les officiers, même pauvres, faisaient aisément des mariages riches. Il arrivait, d'ailleurs, lorsqu'ils s'étaient épris d'une jeune fille digne d'eux, mais sans fortune, que la cassette du souverain leur constituât une dot.

« Guillaume II a supprimé cette belle coutume de ses ancêtres, d'aider les officiers à fonder une famille d'après les souhaits de leur cœur. Il a tout simplement supprimé la *Kœnigszulage* (haute paye du roi), et, par cette mesure peu royale, il a déchiré encore un des liens qui attachaient étroitement le corps des officiers à la personne du souverain. » (*La débâcle de l'Allemagne*, p. 60.)

N'ayant pas de foyer, condamné à la pauvreté et au célibat, le roturier se laisse aller au vice et à la débauche. Il roule aisément sur la pente fatale au bout de laquelle il y a la culbute et la chute dans les bas-fonds.

L'injuste prédilection dont jouit la noblesse ne peut que s'en augmenter. Alors que, en 1817, la garde royale prussienne comprenait plus de *cent* officiers dépourvus de particules, l'annuaire de 1903 montre que ce corps en renfermait alors seulement *quatre!* Aux particules, les bonnes garnisons! Aux particules, l'accès de l'état-major! Aux particules, les avantages de toutes sortes! Est-on riche en même temps que noble? a-t-on, par surcroît, la chance d'avoir « un cousin à Rome, » c'est-à-dire d'être protégé par un membre du cabinet mili-

Digitized by Google

taire, on est alors sûr de son avenir, même en faisant la noce et.... en ne faisant pas de service!

Le régime actuel a mérité le nom que lui donne le comte Zéryn. C'est, dit-il, le système des préférences. Et il le prouve en maint passage, notamment en celui-ci:

« L'arme principale de toute armée, l'infanterie, est mise à l'index et ridiculisée sous Guillaume II. C'est lui qui a inventé les expressions: « régiments selects, *feine Regimenter*, » et « régiments de simple infanterie, *einfache Infanterieregimenter*. » Et, depuis, tous ceux qui l'imitent ne parlent plus qu'avec dédain, pour lui être agréable, des régiments d'infanterie, de sorte que le ministre de la guerre prussien lui-même, dans la séance du 14 décembre 1904, racontait avec ironie au Reichstag que, ayant été invité à dîner au mess d'un régiment d'infanterie tout ordinaire, tout vulgaire *(bei einem ganz gewœhnlichen Infanterieregiment)*, il fut tout surpris du luxe extraordinaire déployé à ce repas. C'est caractéristique ; cela fait ressortir le mépris qu'on affecte pour l'infanterie, jusque dans les sphères officielles.

» Guillaume II a inauguré ces distinctions: la garde et la cavalerie, les régiments selects d'infanterie de la garde, les régiments de ligne avec officiers nobles dans les bonnes garnisons. Tout le reste de l'infanterie est, pour lui, la masse vulgaire, qui ne compte pas. Seuls, l'artillerie et le génie trouvent grâce devant lui, après la garde et les régiments selects.

» Il saute aux yeux que, dans de pareilles conditions, l'homogénéité et la concorde n'existent plus dans le corps des officiers allemands, et, là où il s'en trouve encore un reste, elles vont diminuant chaque jour. » (*La débâcle de l'Allemagne*, p. 62.)

Particularisme d'arme, rivalités de caste, course aux faveurs, intrigues, bassesses, favoritisme, mécontentement: tout cela est le résultat naturel du changement qui s'est produit dans le haut commandement. S'il est vrai que la méthode suivie par l'empereur actuel diffère

Digitized by Google

de celle de ses devanciers, c'est-à-dire de celle de son grand-père, il était fatal que l'armée en subît le contre-coup. Et l'on voit que c'est sur le caractère des officiers, sur leur mentalité, sur leur moralité, qu'a surtout pesé le nouveau régime.

La preuve en est peut-être difficile à administrer, et les indices de l'évolution ont pu échapper à des yeux même perspicaces. Il n'en reste pas moins que l'étude des causes nous éclaire sur les effets. Il est psychologiquement probable que la camaraderie est en décomposition dans une armée travaillée par les ferments malsains dont nous avons essayé de découvrir les germes, en nous servant, au besoin, de verres grossissants qui ont le défaut d'avoir quelque peu déformé l'aspect des choses.

Le mal n'est assurément pas encore inquiétant: il est latent plutôt que déclaré. Mais tout porte à croire qu'il va se développer.

II

Le fossé se creuse tous les jours plus large et plus profond entre l'armée, représentée par son élément stable, les professionnels, et le peuple qui fournit à cette armée la masse de ses soldats, foule qui ne fait que passer. Les officiers sortant de la noblesse joignent aux préjugés de race les préjugés de caste. Ils vivent fermés à l'intelligence du prolétariat. Une haute instruction n'a pas ouvert leur esprit, lorsqu'ils étaient jeunes, et, une fois introduits dans l'engrenage de la hiérarchie, ils se laissent aller à ne plus penser. Ils sont si jeunes, à ce moment, qu'on ne saurait s'en étonner et leur en faire grief. Le lieutenant prussien est un blanc-bec à figure

Digitized by Google

poupine, auquel on insuffle, avant qu'il ait acquis sa maturité, une idée excessive de sa profession.

S'il y a toujours une élite, si l'état-major et les hauts grades renferment toujours beaucoup de sujets remarquables, la masse reste de plus en plus confinée dans l'exercice d'un métier qui va se ratatinant. La paix y introduit le formalisme. Les actes rituels sont pieusement conservés. Les parades, les mouvements à rangs serrés, le maniement d'armes, le *Drill*, aboutissant à l'automatisme: tout cela est resté en honneur.

La littérature militaire allemande témoigne d'une extrême indigence de vues. On aime les manuels qui dispensent de réfléchir par soi-même, et, si les règlements sont rédigés de façon à libérer les esprits, — but vers lequel ont tendu les efforts des réformateurs de 1807 et ceux de Moltke, leur continuateur, — la tradition, dont on accepte le joug avec empressement, est une servitude volontaire plus lourde encore. De là, la vogue de certains livres dont les prescriptions minutieuses et le schématisme enfantin dispensent les cerveaux du travail fécond de la recherche personnelle et de la méditation.

Dans une nation intellectuelle et laborieuse, on doit mal comprendre l'existence d'un corps dont l'intelligence ne se développe pas, et dont le labeur est vain. On doit de moins en moins admettre la supériorité qu'il revendique. Certes, le malentendu n'est pas encore criant. Le prestige des gloires passées, le sentiment de la grandeur du pays, la nécessité de l'union masquent les dissidences. Il n'en est pas moins vrai que la bourgeoisie et la classe ouvrière s'accommodent difficilement de l'épanouissement d'une aristocratie qui, n'étant pas fondée sur le mérite ni auréolée de l'éclat de grandes vertus, affirme sa supériorité par sa morgue et l'appuie sur des prérogatives injustifiées.

Digitized by Google

La population sent quelle part prennent à la grandeur de l'état les capitalistes, les négociants, les industriels. L'empereur lui-même montre les plus grands égards aux riches banquiers, aux métallurgistes puissants, voire aux savants, aux littérateurs, aux artistes. On a vu les raisons que les parents peuvent invoquer pour ne pas donner leur fille à un lieutenant. Ils préfèrent qu'elle épouse un professeur, un ingénieur, un commerçant. Les préjugés sont dissipés qui, jadis, les eussent retenus.

Lorsqu'un jeune homme de bonne famille, intelligent, studieux, a été officier pendant quelques années, il ne reste pas dans l'armée. Il y trouve le milieu trop inférieur à sa valeur, les occupations trop mesquines, les chances d'avancement trop faibles. Et il préfère donner sa démission pour entrer dans l'administration, la politique, la diplomatie. Les hommes d'état de l'Allemagne, à commencer par le chancelier de Bülow, beaucoup de préfets, beaucoup de membres du parlement, sont d'anciens lieutenants qui en ont eu assez de l'armée après quelques années [1].

Le corps des officiers s'appauvrit donc des bons éléments qu'ils renferme. Il n'y reste que des fanatiques, plus ou moins ambitieux et arrivistes, et, d'autre part, le nombreux et vague troupeau des médiocres, qui ne jouissent pas véritablement de l'estime du souverain, ni de la confiance de leurs chefs, ni de la considération des civils. Ils profitent seulement de l'éclat que jettent sur

[1] La Prusse n'arrive pas à recruter sur son territoire les officiers dont elle a besoin. Un aspirant bavarois n'est-il pas admis dans l'armée bavaroise, soit faute de place, soit parce qu'il n'a pas son diplôme de bachelier (que la Bavière exige), il trouve aisément un brevet de second lieutenant dans un régiment prussien où il y a pénurie de candidats et où l'on n'est pas exigeant, — loin de là, nous l'avons dit, — pour les titres universitaires.

Digitized by Google

leur corporation son passé glorieux et la grande valeur des sujets d'élite qui en émergent. Ils profitent aussi de cette solidarité qui s'établit entre gens du même monde, qui sont isolés au milieu d'un monde différent et quelque peu hostile. Sur un radeau battu par la tempête, les naufragés doivent peu se soucier de garder leur rang: ils n'ont qu'une préoccupation, qui est le salut commun.

Les officiers sont dans une situation analogue: « Guillaume II a mis toute son énergie, dit M. Reybel, à maintenir l'armée en dehors de la nation, et même à opposer l'une à l'autre, dans l'intérêt de son pouvoir. » Cet antagonisme se manifeste, si nous en croyons le comte Zéryn, par « un état permanent d'hostilité et de défiance entre ouvriers et officiers, entre civils et militaires. » Il en résulte que, contre l'ennemi commun, on fait bloc: on se serre les uns sur les autres. Mais l'union n'est qu'apparente. Le corps des officiers agit à la façon des armées en campagne: elles se groupent pour combattre, mais elles se séparent pour vivre.

De sourdes divisions désagrègent la masse. L'envie y pénètre, traînant avec soi la délation, l'intrigue, la corruption, tout ce qu'il y a de plus vil au monde et de plus méprisable. Si l'on ne s'en aperçoit pas, c'est que, devant le danger, on a l'air de vouloir se grouper pour y faire tête. La crainte de la désaffection publique donne à la masse un semblant de cohésion. Mais ce n'est là qu'une apparence, tandis que la désaffection est très réelle, si fugitifs et insignifiants que soient les indices par quoi elle se manifeste. Un réserviste refuse formellement d'obéir à un sous-officier. Celui-ci va se plaindre à un lieutenant, lequel répond: « Il faut fermer les yeux, car on ne demande qu'à nous tomber dessus. » *On*, c'est l'opinion, c'est la presse, c'est le parlement. Il n'y a pas

Digitized by Google

très longtemps, le jour où la classe était libérée, les soldats d'un régiment de Strasbourg rentrant dans leurs foyers et se rendant à la gare, escortés par un piquet en armes, ne craignirent pas de donner aux habitants le spectacle d'une parodie de leurs officiers. En tête marchait, juché à califourchon sur les épaules d'un camarade, un de ces soldats de la veille redevenu citoyen, qui singeait « le vieux, *der Alte,* » c'est-à-dire le colonel, qui imitait ses tics, qui reproduisait son allure, qui copiait son costume. Plus loin, venaient pareillement les autres officiers à cheval: majors, capitaines. Et cette mascarade soulevait les rires moqueurs de la ville amusée, sans que les gradés osassent intervenir et fissent cesser une aussi irrévérencieuse plaisanterie.

Tout cela, encore une fois, ce n'est que des riens, des riens vus à la loupe. Peut-être est-on fondé à penser que, au lieu de regarder la paille qu'il y a dans l'œil du voisin, mieux vaudrait se débarrasser de la poutre qu'on a dans le sien. Mais, si je concède qu'il y a quelque exagération dans le tableau que je viens de tracer, je crois pourtant que ses lignes essentielles sont assez exactes dans leur ensemble.

Commandant EMILE MAYER.

Digitized by Google

SIMPLE HISTOIRE

NOUVELLE

I

A la table de la villa Passe-Rose, les dîneurs étaient espacés. La pluie des jours précédents avait mis en fuite la majeure partie des pensionnaires, et il ne restait, avec le peintre Jean Coulon, que deux dames âgées et une jeune fille, pâle et triste, qui regardait fixement les baies sur lesquelles le brouillard jetait une buée épaisse.

Le repas s'achevait. Entre ces personnes étrangères les unes aux autres, rapprochées par les hasards des villégiatures estivales, aucune conversation de longue durée n'était possible; aussi chacun semblait-il avoir hâte d'échapper à la contrainte de cette grande pièce nue, d'où l'on entendait si distinctement le vent gémir dans les sapins.

La jeune fille ne parlait jamais. Elle restait tout le temps des repas les yeux perdus dans un rêve, indifférente et silencieuse. Jean, très occupé à une toile commencée, y songeait sans cesse, ennuyé de ce temps brumeux qui lui cachait le si joli paysage qu'il découvrait

Digitized by Google

de son balcon: le Doubs, comme un mince ruban d'argent, courait au fond d'un étroit vallon qui coupait les montagnes et laissait voir le fameux *Creux de Morteau* avec le sinueux horizon de ses sapins et la verdure de ses prés. Une montagne se dressait derrière, qui prenait, vers le soir, une teinte violacée, pour finir, quand le soleil couchant l'éclairait de biais, en une apothéose de lumière dorée. Plus près, le village français du Villers étageait ses maisons sur la colline et était dominé par le svelte clocher de son église, d'où venait, lorsque les ombres baignaient le fond de la vallée, le son lointain de l'angelus.... Puis la rivière, où le soleil éveillait des lueurs, faisait mille méandres entre des rives fleuries, s'élargissant de plus en plus pour enfin former le lac des Brenets, dont Jean, de sa chambre, n'apercevait que la pointe.

Les montagnes de France, en face de lui, coupaient le ciel de leurs cimes arrondies; le frais feuillage des hêtres s'harmonisait à merveille avec le vert sombre des sévères sapins, et sur le flanc abrupt, parmi les buissons, des vaches, dont on entendait les sonnailles, semblaient accrochées. Des parois de rochers se dressaient, toutes droites, baignées dans la verdure, ou portant des sapins dans leurs anfractuosités. Le viaduc du chemin de fer élevait ses arches de pierre jaunes, et le bois, par petits bouquets disséminés, dégringolait la côte en un joli désordre.

Des fermes au large toit rouge, basses et enfumées, se cachaient à l'abri des hêtres ou se groupaient en hameaux pittoresques.

En Suisse, jusqu'au pied de la montagne, les prés, les champs, les bois alternaient. Un chemin blanc traçait ses courbes élégantes, et l'on voyait, en son enceinte de

Digitized by Google

pierres grises, le cimetière du village, avec ses tilleuls touffus et ses tombes blanches.

Les Brenets, sur la droite, apparaissaient comme un amoncellement de toits rouges, émergeant du feuillage. Le clocher de l'église élevait jusqu'au ciel son coq doré, tournant à tout vent. Les maisons, aux murs clairs et propres, se ressemblaient toutes, et faisaient songer, à cause de leur régularité, aux villages de Nuremberg dont les enfants font leurs délices. Les arbres ronds, amoureusement taillés, complétaient l'illusion. Il ne manquait que le berger, la bergère et les moutons....

Et cependant, dès son arrivée, Jean avait été séduit par le charme pénétrant de ce petit coin paisible. Les montagnes qui l'encerclent de toutes parts lui semblaient devoir empêcher les bruits du monde d'y parvenir. Ce paysage pittoresque, éblouissant de lumière, avec ses lointains peu précis, il eût voulu le mettre tout en un tableau.

Il avait loué la chambre avec balcon qui domine le pays. Il en avait fait son atelier et y passait toutes ses journées, travaillant avec feu à cette œuvre qui le passionnait, se réjouissant de la voir avancer. Souvent, la main lasse, abattu aussi quelquefois par des difficultés insoupçonnées, il laissait là sa tâche, prenait son chapeau, et se sauvait loin des chemins battus, par de petits sentiers aux pierres roulantes ou à l'herbe envahissante.... Il courait alors la montagne, regardant toujours autour de lui, se couchant à terre pour admirer la vallée entre les tiges de deux grandes gentianes jaunes en fleurs, ou entre deux chardons que balançait le vent. Artiste avant tout, il se demandait toujours : « Comment pourrais-je rendre cet aspect, dessiner la dentelle des sapins sur le ciel ou ces contours dont la nuit atténue

Digitized by Google

la saillie, répandre dans un tableau cette lumière dorée qui tombe du couchant ou rendre la vie de ces nuages qui jouent dans le soleil ? »

Fréquemment, fatigué, désespéré aussi de l'infinie difficulté que rencontre celui qui veut donner la sentation de la vie, il enviait la placide tranquillité des bons bourgeois, assis sur le banc près de lui, qui admiraient béatement le paysage entrant insensiblement dans la nuit.

A ces moments-là, il était tout près de maudire le talent si jeune et si frais qui faisait remarquer ses œuvres. Il se mettait à douter, lui qui, au début de sa carrière, était si certain de sa vocation et de sa puissance, et qui, témérairement, avait exposé ses premiers tableaux, ceux qu'il appelait maintenant des *croûtes*. Il devenait timide comme un enfant, voyait sa petitesse en face du modèle que Dieu lui mettait sous les yeux, et, désespérant de pouvoir jamais l'égaler, il sentait un affreux découragement lui poindre le cœur, comme après une perte irréparable. Il cherchait à ne plus penser, à concentrer ses idées autour du nuage qui parcourait le ciel, ou de l'hirondelle dont le cri joyeux arrivait jusqu'à lui.

Moments pleins d'angoisses, moments délicieux cependant, où l'artiste sent en lui une force, une capacité étrange, qui le relève et le console, lutte d'où il sort plus ferme et plus sincère.

Jean, autrefois, ne connaissait point le doute. Dans l'enivrement des premiers succès, il avait cru le monde ouvert à son talent.... et voici que, pour la première fois, il se prenait à douter de lui-même. La nature, avec ses mille aspects, avec sa vie luxuriante, le déconcertait.... Il l'adorait cependant, aimant même sa souffrance, et revenait à son tableau, le cœur tumultueux, y travaillait avec ardeur, pour laisser ses pinceaux au bout d'un moment....

Digitized by Google

Il avait ainsi vécu quinze jours dans une fièvre, ne descendant jamais au salon, abrégeant le plus possible les repas et n'échangeant que quelques banales politesses avec ses voisins de table. La solitude lui était nécessaire. Il jouissait d'une paix délicieuse dans ce coin isolé, à l'abri de ses montagnes et de ses sapins. Le soir surtout, un calme profond, un silence immense emplissaient le ciel, interrompus seulement par le son grêle des clochettes d'un troupeau.

Or, tout à coup, un maussade temps gris avait estompé les contours, effacé les couleurs. Il demeurait inactif, le front contre les vitres, à écouter le bruit monotone de la pluie qui attristait encore le paysage. Le ciel était bas, lourd, et, du fond de la vallée, montait un brouillard épais.

Durant trois jours, il avait guetté une éclaircie, plein de joie lorsque le ciel, à l'horizon, se dégageait ou qu'un timide rayon passait sur les branches ployant sous l'averse.... Et, derechef, la pluie revenait, lugubre, tambourinant narquoisement aux vitres de sa chambre.

Il courait de la fenêtre à son divan, où il s'abîmait en une vague rêverie. Une cigarette aux lèvres, un livre entr'ouvert devant lui, il ne lisait ni ne fumait.... Son premier mouvement, le matin, était d'aller à la fenêtre, et il était désespéré de voir les arbres voisins surgir de la brume grise qui ouatait leurs branches.

Il descendit au salon de lecture, mais les journaux lui parurent fastidieux.... Que lui importait ce que faisait le monde, à lui, vivant dans un rêve ?.... Comme une âme en peine, il errait par les vastes corridors silencieux. Il revenait appuyer son front contre la vitre. Comme il lui paraissait triste, ce paysage traversé par les longs fils de la pluie, gris de brouillard, sans une âme vivante, sans

Digitized by Google

une fumée, sans un son ! Il voulut mettre son temps à profit pour retoucher quelques tableautins, mais son paysage le possédait trop pour qu'il pût s'intéresser à autre chose, et il revenait à la fenêtre, ayant peine à croire qu'un peu de soleil suffirait à dissiper l'affreuse tristesse qui pesait sur le pays.

Les repas, maintenant, étaient une distraction. Il s'intéressa aux deux vieilles dames qui étaient à côté de lui, étudia leurs manies, flatta même leurs petites passions, et consentit, deux soirs de suite, à faire la partie de l'une d'elles. Elles le trouvèrent charmant, et le comblèrent de prévenances.

La jeune fille qui, à table, occupait la place en face de Jean, ne semblait pas tenir à la compagnie de qui que ce fût. Après un léger salut, elle s'asseyait, et, de tout le repas, ne prononçait pas un mot, quel que fût le sujet de la conversation, quelques avances qu'on lui fît. Jean l'observait du coin de l'œil, et n'avait pas été longtemps sans remarquer l'expression singulière des grands yeux noirs de l'étrangère. Ces yeux, profonds et doux, avaient, tout au fond, quelque chose de résigné et de douloureux, qui faisait pitié. Ils semblaient voilés par des larmes ou bien rongés par une fièvre ardente. Elle passait souvent sur son front une main blanche, dont Jean admirait la forme, comme pour en effacer la ride profonde qui la traversait.

Jean l'appelait : « Notre sphinx. »

Il avait quelquefois l'occasion de lui verser à boire ou de lui passer un plat. Elle le remerciait, sans le regarder, par une légère inclinaison de tête, et ses lèvres remuaient, sans que Jean eût jamais entendu le son de sa voix....

La pluie persistant, et les occupations manquant, le jeune homme sentit croître sa curiosité. Il interrogea

Digitized by Google

les vieilles dames, qui ne purent lui fournir aucun renseignement. Le mystère l'intrigua. Il se promit de saisir la première occasion favorable pour entrer en conversation avec la jeune fille. Le hasard lui fit la partie belle.

Un matin, comme il remontait dans sa chambre, après le déjeuner, il trouva sur l'escalier un fin mouchoir de batiste, marqué d'un N ; il le ramassa et l'emporta chez lui. La porte de sa chambre fermée, il le déplia, et retint un cri de stupeur en voyant, dans un coin, la marque d'une morsure sanglante.... En regardant attentivement, il découvrit des taches semblables, à demi effacées par le temps.... Il se souvint qu'à table, souvent la jeune fille portait son mouchoir à ses lèvres, pour étouffer des accès de toux qui semblaient la faire infiniment souffrir.

— Serait-elle si malade que cela ? se dit Jean. Pauvre enfant, toute seule et souffrante....

Il eut la velléité de monter à sa chambre, juste au-dessus de la sienne, de lui offrir ses services et son amitié.... Un pas léger, qu'il connaissait bien, explorait le corridor et l'escalier.

— C'est elle.... Elle cherche son mouchoir.

Il pensa courir le lui rendre.... puis voulut le garder, sans trop savoir pourquoi, et enfin résolut de le placer près du couvert de la jeune fille, au dîner, pour qu'elle ne sût pas qu'il avait éventé son secret.

Cet après-midi-là fut perdu par Jean en vagues rêveries. Il demeura longtemps à la fenêtre, quoique le brouillard enveloppât de toutes parts la villa, et qu'on ne vît pas à dix pas de soi.... Comme de grands fantômes gris, les sapins émergeaient de la brume, les rameaux penchés jusqu'à terre sous le poids de l'eau. Chassé par le vent, le brouillard roulait ses volutes, s'abaissait par-

Digitized by Google

fois, et laissait la villa au-dessus d'une mer mouvante dont le soleil irisait les vagues.... Et puis, un remous.... et de nouveau le brouillard baignait tout.

Plusieurs fois, Jean consulta sa montre, trouvant aux heures une durée excessive. Au premier coup de la cloche du dîner, il descendit à la salle à manger. Furtivement, il glissa le mouchoir sous la serviette de la jeune fille, et s'en alla tambouriner sur les vitres d'un air détaché.... Il entendit cependant l'effleurement d'un pas léger sur le tapis, et se retourna juste à temps pour se trouver devant l'inconnue qui entrait. Il s'inclina profondément, sans mot dire, avec un trouble étrange. Et il se dit: « Pauvre enfant, serait-elle si malade que cela ? »

Après avoir répondu au salut de Jean, selon sa coutume, par une rapide inclinaison, elle s'assit à sa place. Un flot de sang lui inonda les joues lorsqu'elle découvrit son mouchoir. Elle poussa un soupir de soulagement.

On servit le dîner. Les deux dames ne descendaient pas, malgré l'heure tardive. La femme de chambre, interrogée par Jean, répondit qu'elles étaient toutes deux indisposées et qu'elles prendraient leur repas dans leurs chambres.

La jeune fille, indifférente, ne semblait prêter aucune attention à ce qu'on disait.

Jean résolut de lui parler. Depuis quinze jours, ils habitaient sous le même toit, ils s'asseyaient en face l'un de l'autre, et jamais ne s'étaient dit un mot. Le mouchoir et le brouillard aidant, Jean s'enhardit:

— O mademoiselle, dit-il en lui passant la saucière, quel temps lugubre !

Elle eut l'air étonné, puis, d'une voix douce, répondit:

— Oui, monsieur.

— On ne sait que faire ici.... On meurt d'ennui.

Digitized by Google

Elle sourit sans répondre.

Un long silence, interrompu par le choc des fourchettes contre l'assiette. Elle mangeait peu et vite. Jean, sans y paraître, ne perdait pas un de ses mouvements. Il remarqua que les accès de toux revenaient plus fréquemment qu'auparavant, et que chaque fois qu'elle toussait, la douleur crispait ses traits.

— Avec un temps pareil, on contracterait toute sorte de maladies, n'est-il pas vrai, mademoiselle? Je me figure des armées de microbes, nous guettant derrière chaque porte....

Elle sourit encore.

Jean, quelque peu embarrassé, eut de la peine à trouver une autre idée. Il se sentait stupide comme il ne l'avait jamais été.

— Cette pluie vous prive du grand air que vous aimez tant, mademoiselle.

Surprise, elle leva sur lui, pour la première fois peut-être, ses grands yeux profonds, et interrogea:

— Que j'aime tant?

— Sans doute. J'habite la chambre au-dessous de la vôtre. Votre balcon sert de marquise au mien. Et je vous entends, quand je travaille, tourner les feuillets de quelque livre. Vous y êtes toute la journée.

Elle eut un petit rire:

— Quelles oreilles vous avez, monsieur!

— Je vous comprends, d'ailleurs.... Le pays est si beau....

— Oui, bien beau.

— Est-ce la première fois que vous y venez, mademoiselle?

— Oui.

Elle parlait d'une voix égale, chantante, avec un ac-

Digitized by Google

cent particulier. Son français était un gazouillement, mais un léger et charmant accent dénonçait une étrangère.

Cette première tentative n'était guère encourageante. Jean ne perdit pas courage. Il continua :

— Jamais je n'ai vu un coin aussi ravissant. J'ai beaucoup voyagé, j'ai admiré les Alpes, passé un été dans les Pyrénées, visité l'Italie, aperçu dans son éblouissante lumière Alger-la-Belle régnant au bord d'une mer toujours bleue.... Là-bas tout est splendide.... Rien ne parle à l'âme comme ce coin-ci....

Elle sourit tristement, comme au souvenir de quelque vision bien-aimée et regrettée, et ne dit rien.

— C'est une paix idéale.... Le pays est tout petit. Il semble qu'on peut toucher l'horizon du doigt, et le ciel est tout proche.... On ne peut qu'être heureux ici!

— J'aime les Brenets.... C'est un doux pays.

Le repas étant terminé, elle plia soigneusement sa serviette et se leva. Contre son habitude, elle ne remonta pas immédiatement chez elle, et pénétra dans le salon de lecture. Jean l'y suivit. D'un main distraite, elle éparpilla la pile de journaux, en choisit un, et s'enfonça dans un fauteuil, pendant que Jean prenait le parti d'écrire une lettre à un ami. Il se plaça de façon à apercevoir la jeune fille. Mais le *Temps*, qu'elle tenait déployé, cachait son visage. Il resta, la plume en l'air, à la regarder. Elle paraissait toute mignonne derrière la grande feuille, qui tremblait au bout de ses doigts. De son visage, on ne voyait que le front pâle, toujours barré d'une ride. Il s'oublia un bon moment dans cette contemplation, et elle sentit le regard de Jean, qui suivait chacun de ses mouvements. Elle replia le journal brusquement, et surprit le jeune homme qui la regardait, le menton appuyé dans la main.... Elle rougit violemment, et, au bout d'un

Digitized by Google

instant, tandis que Jean, pour se faire excuser, s'escrimait à promener sa plume sur le papier, elle se leva et sortit.

Jean, honteux de lui-même, maudissant son manque de tact, remonta chez lui de fort méchante humeur.

Le soir, au thé, il se trouva seul à la grande table.

— Toutes ces dames sont malades.... Elles ne descendront pas.

Jamais la grande chambre nue n'avait paru si triste à Jean.... Un remords le rongeait. Qu'allait-elle penser de lui ?

— Ah bah! se dit-il, je me forge là des idées ridicules. Et j'oublie ma peinture.

Il alla à la fenêtre, l'ouvrit. Il ne pleuvait plus. Le ciel s'était éclairci. Dans l'intervalle des nuages, des étoiles brillaient. La nuit, délicieuse de fraîcheur, jetait au visage de Jean des souffles embaumés.... Il referma la croisée, et remonta chez lui, fâché contre tout et contre tous, se promettant de boucler sa malle dès le lendemain, si le ciel s'obstinait à demeurer de plomb.

* * *

Un gai rayon de soleil le réveilla à l'aube. Il courut à la fenêtre et poussa un cri d'allégresse. Une lumière éblouissante baignait le paysage, dont la pluie semblait avoir avivé les couleurs. Le vert des prairies avait rajeuni, et le ciel brillait, pur, profond, au-dessus des noires forêts de sapins. Il prit à peine le temps de déjeuner, et, plein d'une belle ardeur, il se remit au travail, joyeux de la splendeur du temps, satisfait de son œuvre, tout repris d'enthousiasme.

De toute la matinée, il ne pensa pas une fois à sa voisine. Ce ne fut qu'en entendant le bruit de ses

Digitized by Google

pas, au-dessus de lui, qu'il sourit au souvenir de ses insuccès de la veille.... Il l'oublia de nouveau et travailla d'arrache-pied jusqu'au lunch, dont la cloche le surprit en pleine activité.

Il descendit le dernier, sourit en saluant la jeune fille, et fut désagréablement surpris en voyant de nouveaux visages, arrivés du matin.

Par les fenêtres, largement ouvertes, venaient une bonne chaleur et l'odeur des foins coupés. Un peu d'incarnat aux joues, l'inconnue paraissait plus gaie, et elle ne toussa pas une seule fois durant le repas.

Le déjeuner fut plus joyeux que de coutume. Les deux vieilles dames étaient remises, et Jean ne s'était pas, de longtemps, senti si dispos. Il avait des ailes, il était en verve, et crut remarquer plusieurs fois comme l'ombre d'un sourire flotter sur les lèvres de la jeune fille, à l'ouïe de ses reparties.

Le repas terminé, les deux dames l'appelèrent :

— Soyez gentil.... accompagnez-nous jusqu'à la forêt.

Il voulut alléguer l'urgence de son travail.

— D'ailleurs, nous avons quelque chose à vous dire.

Jean aurait eu mauvaise grâce à refuser. Il se chargea donc des pliants de ces dames, de leurs livres, de leurs petits sacs à ouvrage.

La forêt était toute proche. Un pré à traverser, un chemin à suivre, et les sapins offraient sous leur ramure un abri frais et charmant.

— C'est là que nous aimons à venir. Laissez-nous vous gronder un peu, dit une des vieilles dames, quand ils se furent installés.... On ne vous voit jamais dehors.... Vous êtes si sauvage! Vous mériteriez qu'on vous laissât dans votre isolement.

Digitized by Google

Jean s'était allongé sur le sol en pente douce, tapissé de minces et craquantes aiguilles de sapin, qui faisaient une couche molle et glissante.

Les dames s'exclamaient sur la beauté du coup d'œil. Et, de fait, l'endroit était bien choisi. On percevait, au delà des premières collines, une ligne indécise que dessinaient d'autres collines baignées de lumière bleue; la rivière découvrait mieux son cours, et le pays tout entier avait un autre air, sympathique et joyeux, que Jean ne lui connaissait pas encore. De grands chardons rouges, aux feuilles épineuses, bordaient le chemin. Plus près, dans l'herbe, quelques gentianes aux corolles profondes débordantes de rosée étalaient le bleu foncé de leurs pétales de velours.

A brûle-pourpoint, Jean fut arraché à son ravissement par la question que l'une de ces dames lui posait :

— Savez-vous qui est votre vis-à-vis?

Surpris, rougissant, le jeune homme se leva à demi :

— Ma vis-à-vis?

— Vous mériteriez de ne pas le savoir.... C'est une Russe, envoyée par les médecins dans la montagne pour y respirer l'air frais.... On la dit très gravement atteinte.

— Et elle est seule?

— Oui, c'est ce qui est étrange. Elle ne reçoit jamais de lettres, n'en écrit pas. On la dirait seule au monde.

Les dames n'en savaient pas plus long. Elles n'avaient pu parvenir à percer le mystère qui entourait la jeune étrangère. Elles savaient encore son nom :

— Nadine Krokina....

— Nadine, dit Jean, ou Nadieje, nom qui, si je ne me trompe, signifie « Espérance. » Pauvre fille, si jeune et probablement si malheureuse!

Il resta encore un moment à causer de la jeune fille

Digitized by Google

avec ses dames, puis il prit congé d'elles, promettant de les venir chercher vers quatre heures.

Rentré dans sa chambre, au lieu de courir à son chevalet, il alluma coup sur coup quelques cigarettes qu'il jetait après en avoir tiré une ou deux bouffées, ce qui, chez lui, était l'indice d'une grande préoccupation. Il s'allongea sur son divan, suivant les volutes de fumée qui montaient en petits cercles fragiles....

Il ne pouvait parvenir à détacher sa pensée de la jeune Russe, dont il entendait le pas menu au-dessus de sa tête. Il resta ainsi une demi-heure, puis tout à coup se releva, reprit ses pinceaux et s'assit devant son tableau, auquel il travailla pendant cinq minutes.... Un pas sur le gravier du sentier attira son attention. C'était Nadine, un grand chapeau de paille crème sur la tête, qui suivait, pensive, les allées du jardin, cueillant quelques fleurs qu'elle gardait à la main.

Sans savoir comment cela s'était fait, Jean s'aperçut qu'un de ses pinceaux venait de lui échapper et tombait à quelques pas de la jeune fille. Elle leva la tête, rougit en voyant Jean. Il ne perdit pas l'occasion de lier conversation :

— Stupide pinceau.... Je gage qu'il vous a effrayée!

— Oh non!

Elle ajouta, avec une gentille mine étonnée:

— Vous peignez? J'aperçois, sur votre balcon, un coin de ciel bleu....

— Il faut bien passer le temps.

— Que faites-vous?

— Tout ça, dit-il en riant, et montrant d'un large geste les montagnes, la rivière, les prés.

— Oh! vous êtes modeste! Je serais bien aise de voir votre travail.

Digitized by Google

— Il est loin d'être achevé. Quand il le sera, je vous le ferai voir.

— Je suis un critique sévère. Moi aussi, autrefois, je peignais, quand mon poignet était fort.... ajouta-t-elle avec une nuance de mélancolie et de regret dans la voix.

Jean dégringola l'escalier quatre à quatre et arriva au jardin juste à temps pour voir la jeune fille s'enfoncer dans une allée ombreuse. Oubliant le pinceau, il voulut la rejoindre, n'osa pas et remonta chez lui. Il se remit au travail, mais ses yeux retournaient toujours à une ombre qui passait et repassait entre les arbres, au bas du jardin.

Ses couleurs séchaient avant qu'il les employât, et, à chaque instant, il se surprenait les yeux perdus dans le vague....

— Qu'ai-je donc, moi, si bien en train ce matin ?...

Cela dura une bonne heure. Tout allait de travers. Il conclut que cela devait être la fatigue et décida d'aller se promener.

Il courut fouiller ses malles pour y trouver une cravate, afin de remplacer la sienne, à laquelle il avait frotté ses pinceaux. Il brossa son veston, prit un livre au hasard et descendit au jardin.

Il savait bien où était la jeune fille, mais n'osait s'avancer de ce côté. Et il se morigénait tout bas. Jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait été si absurde, n'avait ressenti un trouble semblable. Il vivait tout à la dévotion de son art, y trouvant un bonheur ineffable.... Pour la première fois, il abandonnait son ouvrage, sans trop savoir pourquoi.... pour courir après un rêve!...

Il s'assit un moment sur un banc moussu, cherchant à se raisonner, à maîtriser l'émotion qui précipitait les battements de son cœur.... Il se leva, fit quelques pas,

Digitized by Google

pris tout à coup d'une timidité d'enfant. Enfin, il s'enhardit, se mit à lire son livre, sans rien y comprendre d'ailleurs, et parut surpris en découvrant, au contour du chemin, la jeune fille, assise dans l'herbe, au bord d'un bassin où tombait goutte à goutte une eau claire et fraîche. Elle était charmante, un peu pâle en sa robe noire, les yeux cernés et tristes. Du bout de son parasol, elle jouait avec les gouttelettes d'eau; elle avait posé son chapeau sur l'herbe, à côté d'elle, et son livre était ouvert, ayant pour signet une touffe de marguerites.

En voyant Jean, elle se leva prestement.

— Ne vous dérangez pas, mademoiselle.... Je joue de malheur aujourd'hui et dois vous paraître insupportable avec mes maladresses.

— La fraîcheur de ce lieu ne me vaut rien.... Il est plus sage que je m'en aille....

Et, tenant son chapeau par les brides, elle prit le sentier que venait de suivre Jean. Celui-ci, désappointé, ne put que se ranger, et demeura au bord du chemin, à la regarder s'éloigner.... puis il acheva lentement sa promenade et rentra chez lui. Il se remit au travail, mécontent de lui-même, de son tableau, de la lumière capricieuse qui jouait dans le feuillage des arbres....

Il essaya de donner aux montagnes lointaines la chaude teinte du couchant, mais ne réussit pas à son gré et, lançant loin de lui, avec dépit, ses pinceaux, il resta là, le front appuyé contre la balustrade du balcon.

La cloche du dîner le fit sursauter. Il avait passé tout son temps à rêvasser. Rapidement, il fit un brin de toilette et descendit. Par les baies ouvertes de la salle à manger, on voyait l'horizon, du côté de Morteau, tout empourpré, et, dans le feu du couchant, volaient de

Digitized by Google

légers nuages à la frange dorée.... Le Doubs, reflétant le ciel, roulait par places des flots rouges, et plus loin, son eau avait des teintes d'améthyste et de lilas qu'aucune palette n'eût pu rendre. Sur tout le pays tombait une paix délicieuse; le vert des sapins devenait plus grave.... les toits s'encapuchonnaient de fumée et des nuées de corbeaux traversaient le ciel à tire d'aile.

C'était l'heure favorite de Jean, celle où les cloches du Villers sonnaient l'angelus, dont la douce mélodie volait jusqu'aux Brenets. Les sonnailles des troupeaux, à mesure que les autres bruits s'apaisaient, remplissaient de leur timbre argentin le pays tout entier.

La grande tour, au haut de la Caroline, se détachait vigoureusement, avec ses créneaux et ses pierres carminés par le soleil, sur le ciel pâle, et le pin élégant qui en masquait une partie lui faisait une fine dentelle....

Jean, tout à la beauté du paysage, ne s'aperçut point que quelqu'un s'était approché de lui et s'appuyait à la rampe du petit balcon. Une voix dit tout à coup à ses côtés:

— Comme c'est beau!

Jean, stupéfait de voir Nadine près de lui, rougit comme un enfant et balbutia:

— Oui, c'est bien beau....

— Savez-vous, c'est mon heure favorite, poursuivit la jeune fille. Je voudrais mourir par un beau soir pareil.

— Quoi! parler de mourir en face de ce tableau de vie.... et à votre âge, mademoiselle!

Elle sourit tristement:

— Quelle douce paix vous envahit à la vue de ce spectacle!... Oh! ces soirs, c'est tout un poème. La lumière pâlissante qui donne au paysage des aspects enchanteurs, cette cloche, au loin, qui parle de Dieu, ces sonnailles,

Digitized by Google

un peu partout, qui jasent gaiement, la limpidité de l'air, ce silence, cette beauté.... tout cela est divin!

— Vous êtes poète, mademoiselle....

Sans répondre, elle continua, les yeux au ciel:

— J'aime aussi les soirs et les nuits de la Petite-Russie, mon pays lointain, cette nappe d'or qui inonde la steppe sans bornes, éveillant des reflets à chaque flaque d'eau, incendiant le feuillage des arbres, plaquant une chaude teinte à tout ce qui fait saillie, glissant entre les troncs argentés des bouleaux, et puis, tout à coup, disparaissant, tandis que l'alouette, les ailes palpitantes, monte bien haut, enivrée du dernier rayon.... Tout cela est beau aussi....

Tout ému de l'entendre parler de sa voix douce, où chantait un léger accent, Jean se taisait, empoigné. Elle passa la main sur son front, suivant son geste habituel, comme pour en chasser des idées trop pesantes.

Elle était pâle, grande et svelte, dans cette lumière du crépuscule. Ses grands yeux, brillant de fièvre, regardaient, par-dessus les montagnes, vers cet autre pays qu'elle aimait....

Il eût voulu que ces moments n'eussent pas de fin.... Un bruit de vaisselle la fit se retourner; tout le monde était déjà assis. Elle jeta un regard de regret sur le paysage entrant dans la paix du soir, et lentement alla prendre place à table.

Jean suivit machinalement son exemple. Une tristesse singulière lui remplissait le cœur; un trouble qu'il n'avait jamais ressenti l'empêcha de prendre part à la conversation.

Il eut à essuyer une réprimande de la part des vieilles dames, qu'il avait oublié d'aller rejoindre.... Il s'excusa en termes vagues, puis retomba dans sa rêverie, regar-

Digitized by Google

dant de temps à autre Nadine qui avait les yeux fixés sur la fenêtre.

Il se leva de table le premier, et attendit dans le hall la jeune fille qui grignotait une amande. Elle sortit enfin de la salle à manger.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle en passant devant lui, et elle gravit les degrés de l'escalier, s'arrêtant parfois pour reprendre haleine.

Jean, qui aspirait à prolonger leur conversation, la rejoignit :

— Mademoiselle, ne descendrez-vous pas au jardin ?

— Le médecin est sévère.... Défense absolue de sortir après le coucher du soleil.

— Ah ! que c'est dommage ! Ce que vous m'avez dit de la Russie m'intéresse vivement....

— Nous en reparlerons.... au premier jour de pluie.

Et elle monta, répétant gentiment :

— Bonsoir, monsieur.

Jean ne quitta pas sa chambre de toute la soirée, quoique l'air chaud entrant à grosses bouffées par la porte-fenêtre l'invitât à sortir. Il ne s'avança même pas sur son balcon, restant, dans l'obscurité envahissante, à écouter le bruit de pas qui allaient et venaient dans la chambre d'en haut.

MAURICE MAILLARD.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

UNE ÉCOLE DE VEUVES
AUX INDES

Dans notre siècle, si préoccupé du relèvement de la position sociale de la femme, il nous semble intéressant de tourner nos regards vers l'Orient, où le plus triste esclavage accable encore toute une moitié du genre humain.

Tandis que nos Européennes conquièrent leurs grades universitaires et préparent avec ardeur leur vote politique, le véritable avènement du suffrage universel, il est bon de donner quelques-unes de nos pensées à celles qui, dans un monde lointain, parviennent à peine à briser le premier anneau de leurs chaînes.

Il y a quelque douze ans que paraissait ici même [1] une brève esquisse, révélant la physionomie originale de Ramabaï, femme hindoue, dont le savoir et le mérite faisaient espérer les plus grandes choses. Aujourd'hui son œuvre a mûri : elle se résume dans une école fondée pour les veuves de l'Inde, œuvre florissante et de la plus haute importance sociale.

[1] *Mouvement féministe en Asie. La vie et le rôle de la femme hindoue*, par V. de Floriant. Livraison de mars 1894.

Digitized by Google

On sait la coutume barbare qui, jusqu'à une époque peu reculée, condamnait la veuve hindoue à périr sur le bûcher funéraire de son époux. Le régime anglais mit fin à ce supplice préhistorique, mais, sauvée des flammes, la pauvre victime n'y gagna guère.

Les croyances religieuses conservant toute leur force, la veuve n'en resta pas moins un objet souillé, méprisé, qui devait attirer la malédiction sacerdotale et les brutalités du peuple. Au supplice d'une heure succéda une vie de souffrances, d'angoisses et de honte.

Tombée plus bas que la dernière des servantes, elle n'est plus qu'une muette esclave à ce qui fut son foyer, que le souffre-douleur de ceux-là mêmes qui lui tiennent de plus près. Ses jours ne sont qu'un chapelet de tortures, qu'une lente agonie de son âme.

Ni l'élévation de la caste, ni l'âge, ni la conduite ne préservent la veuve de cet anathème implacable, de ce martyre infâme contre lequel, jusqu'ici, l'Europe est demeurée impuissante.

Il était réservé à une fille de l'Inde d'entreprendre la lutte libératrice avec toute l'énergie de son âme ardente, et de recueillir les premiers fruits du triomphe. Mais l'œuvre de Ramabaï est trop inséparable des aventures dramatiques de sa vie pour que nous ne nous arrêtions pas d'abord à celles-ci.

Elevée dans les profondeurs d'une forêt, au pays du Gange, Ramabaï connut de bonne heure les textes sacrés et le sanscrit, la langue classique de l'Hindoustan. Son père, le vieil et célèbre Ananti Shastri, s'était le premier avisé que l'instruction pouvait offrir autant d'avantages à la femme qu'à l'homme, et il avait résolu de tenter l'expérience.

Déjà âgé, il épousa une petite fille de neuf ans, et pour

Digitized by Google

réaliser sans obstacle ses plans d'éducation, il l'emmena dans la solitude d'une vaste forêt. Il lui apprit à lire, et au bout de quelques années, lorsqu'elle fut devenue mère de famille, elle enseigna elle-même à ses enfants la science sacrée des brahmanes.

Ramabaï, la plus jeune, profita d'une façon remarquable de cette instruction première. A douze ans, elle parlait plusieurs langues et avait appris par cœur 12 000 vers des *Puranas*, qui constituent le savoir le plus élevé de la caste sacerdotale à laquelle appartenait son père.

Cependant, de rudes épreuves vinrent bientôt assombrir la jeunesse de Ramabaï. Le vieil Ananti Shastri, trop prodigue de libéralités envers les pèlerins qui venaient le voir de tous pays, et devenu aveugle, infirme avec l'âge, se trouva peu à peu réduit à une cruelle misère. Pour payer ses dettes, il dut vendre son domaine ancestral de Mangalore, puis il se mit à voyager avec les siens, d'un lieu saint à un autre, dans l'espoir d'obtenir de nouvelles faveurs des dieux.

Une famine terrible qui sévissait alors aux Indes aggrava la situation. Ramabaï était âgée de seize ans; elle raconta plus tard, dans ses *Expériences de famine*, ses souvenirs de cette époque. Ces derniers montrent plus vivement que tout autre discours le vice fatal du brahmanisme, qui rend l'homme esclave des plus funestes préjugés, et dont Ananti Shastri, malgré tout son savoir, n'avait pu se libérer.

« Nous nous prosternions devant les idoles, dit Ramabaï dans ces souvenirs, ainsi que le font des milliers de brahmanes instruits. Nous allions chez les astrologues avec de l'argent et d'autres offrandes, pour apprendre de leur bouche la volonté des dieux à notre égard. De cette façon nous

Digitized by Google

dépensions en vain un temps précieux, nos forces et nos richesses.

» Quand nos mains furent vides, nous nous mîmes à vendre nos objets de valeur, nos bijoux, nos vêtements précieux; même nos ustensiles de cuisine de bronze eurent leur tour et passèrent en aumônes aux brahmanes, jusqu'à ce qu'il ne nous restât plus que quelques monnaies d'argent et de cuivre.

» Nous achetâmes du riz grossier et n'en mangions que parcimonieusement, mais cela ne dura pas longtemps. Le jour vint où nous eûmes dévoré le dernier grain de riz et où il ne nous resta plus qu'à mourir de faim. Oh! l'angoisse, la détresse, le désespoir d'une telle situation!

» Nous avions toutes les connaissances nécessaires pour mener une vie honnête et pieuse, mais la dignité de notre caste et d'une instruction supérieure nous interdisait de nous abaisser à la pratique de quelques métiers par lesquels nous eussions pu sauver les vies précieuses de nos parents. »

Après avoir erré pendant quelques semaines dans une forêt où ils ne vécurent que d'eau claire et d'une poignée de dattes, le pauvre Ananti Shastri s'éteignit dans la fièvre d'inanition. Sa femme et sa fille aînée le rejoignirent bientôt.

Ramabaï restait seule avec son frère, un jeune homme de vingt-deux ans, qui avait compris trop tard la nécessité de déroger pour sauver les siens. Ils continuèrent tous deux leur pèlerinage vers le nord, jeûnant souvent des journées entières, dormant sous l'arche des ponts, et ayant une fois si froid qu'ils creusèrent des trous dans le sable pour y passer la nuit.

Ce fut dans ce voyage que leur foi au brahmanisme fut ébranlée et qu'ils se décidèrent à prêcher contre les textes sacrés.

Ramabaï, ayant aussi libre accès dans les maisons des castes nobles et y voyant toutes les vicissitudes de leur

Digitized by Google

vie de famille, résolut dès lors de se consacrer au relèvement de ses sœurs malheureuses et spécialement des veuves-enfants.

Peu à peu, au cours de leurs pérégrinations, la jeune fille et son frère avaient acquis un véritable talent d'orateurs publics. Ils attirèrent sur eux l'attention des communautés brahmaniques et reçurent des secours suffisants pour se trouver à l'abri de toutes difficultés matérielles.

A Calcutta, terme de leur voyage, Ramabaï eut si grand succès, que, dans un conclave solennel, les *pandits* ou savants lui décernèrent le titre de *Saravasti* (nom de la déesse de l'éloquence) et de *pandita*. Elle fut la première femme à qui cet honneur échut en partage.

Peu après leur établissement à Calcutta, le frère de Ramabaï, affaibli par des années de privations, tomba malade et mourut. Quelques mois plus tard, Ramabaï épousait un avocat bengalais, et les jeunes époux allèrent s'installer à Assam. Mais cette fois encore, le bonheur de la pandita fut de courte durée. Son mari, Bipin Bihari Medhavi, lui fut enlevé brusquement par le choléra, alors que leur union datait à peine d'une année et demie.

La jeune veuve, seule avec sa petite fille, âgée de quelques mois, Manorama, ne perdit point courage et fit preuve de cette résolution énergique qui ne devait jamais l'abandonner. Dès les premiers temps de son deuil, elle se transporta à Poona, ville très ancienne, où les femmes ne sont point reléguées dans leurs *zénanas* comme dans d'autres parties de l'Inde, mais libres d'aller et de venir, de voir et de se montrer en public.

Ramabaï y reprit ses conférences publiques, s'élevant contre les mariages précoces et leurs effets désastreux; elle soutenait aussi, en parlant de l'éducation des fem-

Digitized by Google

mes, que les anciens *Shastras* ou textes sacrés ordonnaient que celles-ci fussent instruites, que leur ignorance actuelle n'était qu'une déchéance.

La pandita insistait de même pour qu'on apprît aux jeunes filles le sanscrit et qu'on les instruisît dans leur langue maternelle.

Les conférences de Ramabaï firent grande impression sur les meilleures familles de Poona et bientôt une ligue nouvelle, l'*Arya Mahila Somaj*, formée de 300 femmes brahmanes, adopta les projets de réforme.

En 1882, plaidant devant une commission du gouvernement britannique, Ramabaï demanda que les jeunes filles fussent instruites par des professeurs féminins et qu'on fît le nécessaire pour faciliter les études de médecine à celles qui en auraient la vocation, disant quel bien immense en résulterait pour toute la nation.

La même année, désireuse de parfaire son instruction générale avant de se vouer complètement à l'œuvre de régénérescence de son pays, la jeune veuve s'embarqua pour l'Angleterre. Elle y fut fort bien accueillie par la communauté des sœurs diaconesses de Wantage, qui entretenaient une mission à Poona.

Ramabaï y passa une année entière, se livrant à l'étude approfondie de l'anglais et enrichissant ses connaissances dans maints domaines. Vers la fin de 1883, frappée de la supériorité morale du christianisme, elle se faisait baptiser dans l'église anglicane, tout en gardant une vive admiration pour les poèmes sacrés de l'Inde et en restant très attachée à certaines traditions de sa race.

Un peu plus tard, comme on lui proposait d'enseigner le sanscrit au grand collège de Cheltenham, elle s'y rendit et eut l'occasion d'y étudier les mathématiques, les sciences naturelles et la littérature anglaise.

Digitized by Google

Enfin, cédant à l'appel d'une compatriote et amie qui se trouvait aux Etats-Unis, elle partit pour l'Amérique, pensant n'y séjourner que quelques semaines, mais elle y resta trois ans. Ce dernier voyage lui fut des plus utiles, car c'est là-bas qu'elle rassembla les matériaux nécessaires à l'édifice qu'elle rêvait d'élever depuis si longtemps.

Les systèmes frœbeliens l'intéressèrent beaucoup; elle vit tout de suite le parti qu'elle pourrait tirer pour son pays de ce genre d'écoles qui développent également l'intelligence et l'habileté des doigts.

Tandis qu'elle suivait un cours Frœbel à Philadelphie, elle écrivait son livre connu: *Les femmes hindoues des hautes castes*, ouvrage qui fit grand bruit et qui gagna d'emblée à sa cause l'intérêt et les sympathies des classes cultivées de l'Amérique. On prit une part si vive à ses projets de réformes éducatives et sociales qu'il se créa à Boston une ligue dite *Association Ramabaï* dont les membres, exclusivement féminins, s'engageaient à soutenir pendant dix ans, par des versements réguliers, une école que la pandita devait fonder à son retour aux Indes.

Les statuts de l'œuvre furent bientôt arrêtés. Sur les instances de Ramabaï on décida de maintenir les coutumes nationales, particulièrement en ce qui touche l'habillement et la nourriture. Ramabaï avait eu trop souvent l'occasion de remarquer les résultats fâcheux que produisent les écoles de missionnaires en donnant à leurs élèves des goûts européens et certaines habitudes de luxe : tel l'usage de la viande et de tout un service d'ustensiles de table; habitudes que plus tard ils n'ont pas les moyens de satisfaire et qui, les entraînant à faire des dettes, sont souvent pour eux une cause de difficultés matérielles.

Digitized by Google

La plus stricte neutralité en matière religieuse fut également décidée ; les élèves devaient rester libres de garder leur foi ancestrale, l'école ayant comme but essentiel de les développer moralement et de les mettre en état de se suffire à elles-mêmes.

Ces points étant ainsi réglés, Ramabaï repartit pour Bombay, tout heureuse à l'idée d'exécuter si prochainement ses plus chers projets. Au printemps de 1889 elle ouvrait le *Sharada Sadan*, ou « Séjour de la Sagesse ; » la maison débutait avec deux élèves-veuves, dont l'une avait essayé trois fois de se suicider et n'avait été retenue que par la crainte de renaître femme ! Cette dernière est aujourd'hui une personne instruite et une très heureuse mère de famille.

L'année même de son inauguration, le Sharada Sadan fut transporté de Bombay à Poona, Ramabaï trouvant cette dernière ville plus favorable au point de vue soit du climat, soit des conditions économiques.

La nouvelle école est située derrière la route ; pour mieux l'en isoler, Ramabaï revêtit le mur d'un treillis de vigne grimpante et l'entoura d'une haie d'arbrisseaux à fleurs. Le parc fut planté d'arbres indigènes qui se couvrent en leur saison d'une éblouissante floraison.

Les roses, les lis, le jasmin, mille crocus de toutes nuances et des arbustes tropicaux qu'on n'élève qu'à grand'peine dans nos serres croissent avec une folle exubérance sous le ciel merveilleux de l'Inde. Une fougeraie, entourant une source voisine de la maison, offre au Sharada Sadan la plus fraîche retraite pendant la chaleur du jour. Ramabaï, comme enfant de la forêt, a gardé un vrai culte pour les fleurs et désire que ses élèves les aiment autant qu'elle-même.

Digitized by Google

Le bâtiment de l'école a ses appartements intérieurs et extérieurs comme la plupart des maisons hindoues. Les dortoirs sont superposés les uns aux autres, et une terrasse construite sur le toit forme comme une sorte d'observatoire d'où l'on peut étudier le cours des astres dans les belles nuits calmes de l'Orient.

Ramabaï s'exprimait en ces termes à des visiteurs du Sharada Sadan[1]:

« — Ceci n'est pas un établissement dans lequel les meilleures pièces sont réservées au corps enseignant. Mes élèves sont libres d'aller et de venir à travers les salons comme dans tout le reste de la maison ; le Sadan, avec tous ses privilèges, a été édifié pour elles. Elles viennent de milieux où on les a traitées de parias, où on ne leur a témoigné nulle tendresse, nulle consolation. Je désire qu'elles voient le contraste en toutes choses là ou l'amour règne. Je souhaite qu'elles fassent connaissance avec le plus de braves gens possible; qu'elles apprennent à connaître le monde par les livres et les tableaux; qu'elles jouissent des merveilles de la création lorsqu'elles errent dans le jardin, qu'elles regardent à travers un microscope ou qu'elles contemplent le ciel du haut de la terrasse. »

Ces paroles à elles seules ne nous révèlent-elles pas l'intelligence, le grand cœur, les vues larges et saines de celle qui s'est faite l'éducatrice d'un peuple ?

La personnalité de Ramabaï est si riche, si multiple, si originale, que ceux qui la voient de près ne cessent d'admirer les talents si divers qu'elle incarne dans son activité journalière: tour à tour poète ou femme d'affaires, conférencière ou architecte, suivant toujours l'im-

[1] Ce passage est extrait du livre de Mrs Helen S. Dyer: *Pandita Ramabaï, the Story of her Life*, ouvrage qui a fourni des documents précieux à cette étude.

Digitized by Google

pulsion de son génie, l'élan de son âme vers l'idéal qu'elle cherche ici-bas.

Jamais pourtant son imagination ne lui fait négliger le côté pratique de l'existence; dans ses vues d'ensemble, elle n'oublie point le détail et pousse celui-ci jusqu'à une inimitable perfection. Ce dernier trait est, croyons-nous, une des causes qui peuvent avoir le plus puissamment influé sur le succès merveilleux de l'œuvre qu'elle a entreprise.

A un grand don d'assimilation, Ramabaï joint une activité extraordinaire. Malgré le charme primitif de sa nature, elle n'a rien de la langueur orientale; chez elle tout est vie, flamme, amour et mouvement.

Ses yeux clairs, extrême rareté chez sa race, illuminent toute sa physionomie; son visage au teint mat est encadré d'une brune chevelure qui retombe en boucles sur ses épaules. En toutes saisons, elle se drape du châle blanc des veuves, qu'elle a maintenu pieusement comme tant d'autres traditions de sa race.

Ramabaï possède un talent unique pour gagner la confiance de ses protégées, qui la regardent bientôt comme leur mère, et la suivent comme un essaim d'abeilles lorsqu'elle se promène dans le parc. Près d'elle les petites veuves oublient leur triste histoire et renaissent à une vie d'enfant saine et heureuse.

Pourtant leurs jeux mêmes gardent comme un écho du passé et la conversation suivante, notée sur le vif par une amie du Sharada Sadan, fera mieux comprendre le sort habituel de ces petites filles, qui, ignorant encore la signification du mariage, se trouvent cependant déjà veuves :

VITTA. — J'étais encore un bébé quand on me maria. Nous n'avons pas l'air de veuves, n'est-ce pas? Et pourtant on m'a

Digitized by Google

appelée « veuve maudite, » et on a dit que c'était moi qui avais tué mon mari.

CHANDA. — Moi aussi, je suis veuve, au dire de mes parents ; mais je ne comprends pas ce que cela signifie. Ils disent que je souffrirai beaucoup lorsque je serai plus âgée ; que personne ne m'aimera, parce que j'ai tué mon mari ; mais je ne l'ai jamais vu. J'ignore même qui il était. Depuis que je suis dans cette école, tout le monde m'aime ; on s'efforce de me rendre heureuse, on ne me dit pas de vilains mots, et personne ne pense que je sois maudite.

PRYA. — Ma mère mourut quand je n'avais que neuf mois. Lorsque j'eus deux ans et demi, mon père me donna en mariage à un petit garçon qui mourut six mois plus tard. Une amie de ma mère prit soin de moi jusqu'à ce que j'eusse six ans ; alors mon père m'emmena à Bombay. Je vécus avec lui quatre ans, je faisais moi-même sa cuisine et j'étais très malheureuse. Mon père, Hindou très religieux, ne m'aimait pas, parce que j'étais veuve. Un oncle de ma mère me mit dans cette école ; cela déplut à mon père, qui vint à Poona pour me retirer, mais il tomba malade. J'allai le trouver. Il dit qu'il désirait voir ma tête rasée et défigurée. Mais il mourut bientôt et je fus libre.

Les pauvres petites créatures terminaient leur conversation en refusant unanimement de se considérer comme veuves; puis elles s'envolèrent pour reprendre leurs jeux dans l'heureuse liberté du Sharada Sadan.

Le recrutement des élèves est souvent une tâche fort délicate. Rien n'est plus difficile que d'arracher à leur sort tragique ces jeunes déshéritées dont la famille même est le bourreau et que nulle loi ne protège.

Une petite veuve cruellement maltraitée par les siens avait ému toute la compassion de Ramabaï, qui désirait vivement la secourir. La pauvre enfant subissait pour les plus légères négligences de véritables supplices. On la

Digitized by Google

suspendait par les poignets, souvent pendant des heures, au toit de la maison, tandis que des arbustes épineux, placés au-dessous d'elle, étaient destinés à la recevoir au cas où elle parviendrait à se dégager. D'autres fois, on l'enfermait des journées entières dans une cuisine où des grains de poivre rouge brûlaient sur le feu, dégageant une fumée des plus irritantes pour les yeux et qui à la longue finit par abîmer la vue.

La pauvre victime, craintive à la moindre approche, se défiait de tout le monde, et Ramabaï essayait en vain de gagner sa confiance. Quant à la famille, elle n'accueillait qu'avec un sourire de mépris l'idée de donner une éducation quelconque à l'enfant.

Ramabaï, alors, changeant de tactique, invita la belle-mère et un autre membre féminin de la famille à venir passer quelque temps avec la petite veuve au Sharada Sadan. Reçues avec mille égards, elles furent très flattées de l'hospitalité princière qu'elles y trouvèrent. Quelques semaines s'écoulèrent pendant lesquelles Ramabaï fit tout ce qu'elle put pour gagner la confiance de la malheureuse fillette et y parvint enfin. Lorsque celle-ci lui eut ouvert son cœur et que la pandita fut certaine que l'enfant resterait auprès d'elle, elle dit à ses autres invitées qu'elles pouvaient se retirer, — avis parfaitement courtois selon les coutumes hindoues.

Les deux femmes furent quelque peu embarrassées lorsqu'elles virent la jeune veuve décidée à rester au Sadan, mais comme cette dernière avait dépassé l'âge auquel elles auraient pu légalement la contraindre, elles n'eurent qu'à se soumettre de leur meilleure grâce.

La jeune fille se développa bientôt brillamment et devint une auxiliaire précieuse de l'œuvre du Sharada Sadan.

Digitized by Google

Un autre exemple de sauvetage est celui de la petite Tara, mariée à cinq ans à un homme de quarante ans plus âgé qu'elle, et qui, veuve à six ans, grandit dans l'esclavage habituel à sa condition. Brutalisée, mourant de faim, on l'envoyait chaque jour à un puits fort éloigné pour y chercher de l'eau, qu'elle rapportait dans de lourdes amphores en appuyant celles-ci sur sa tête et sur ses hanches.

Avertie par des lettres anonymes de la détresse de l'enfant et de l'emplacement du puits, Ramabaï y envoya une émissaire déguisée qui sut bientôt gagner la confiance de la fillette et prépara sa fuite par le prochain train de nuit.

Tara n'ayant alors que onze ans, il fut facile de la travestir en garçon mahométan. Ses parents, s'étant aperçus de son absence, apparurent au dernier moment à la gare, mais ils passèrent à côté d'elle sans la reconnaître.

Tara s'épanouit dans l'atmosphère paisible du Sharada Sadan et épousa en 1897 un jeune chrétien.

Ramabaï eut aussi souvent à secourir des femmes qui n'étaient pas des veuves, mais des épouses délaissées. Aux Indes, les femmes mariées qui n'ont pas d'enfants sont souvent chassées du logis conjugal par une rivale plus heureuse. Des épouses maltraitées, persécutées, viennent souvent implorer aide et protection auprès de Ramabaï contre leur mari « sur le point de les tuer. » La pandita a caché ainsi parfois jusqu'à deux et trois femmes en même temps contre la fureur de ceux qui auraient dû être leurs protecteurs naturels.

Des orphelines abandonnées au plus terrible dénûment furent aussi secourues par Ramabaï, qui en adopta quelques-unes comme membres de sa propre famille. Ne

Digitized by Google

pouvant disposer des fonds du Sadan pour sauver ces pauvres créatures, parce que ceux-ci sont spécialement destinés aux veuves, elle prélève le nécessaire sur la pension personnelle que lui allouent ses amis d'Amérique et dont une minime partie suffit à ses besoins.

Aujourd'hui le Sharada Sadan contient plus de trois cents veuves, dont les âges varient de cinq à quarante ans, mais dont la plupart ont de quinze à vingt-cinq ans.

« Nos élèves, dit Ramabaï dans un des comptes rendus qu'elle envoyait aux Etats-Unis, ont toute liberté de garder les coutumes de leurs castes; nous avons tout organisé dans cette intention. Elles ne sont nullement empêchées d'adorer leurs propres divinités, ni de porter leurs fétiches suspendus à leur cou, si elles en ont envie, et plusieurs le font comme je le faisais moi-même jadis. »

A table, Ramabaï maintient l'usage hindou, qui proscrit toute fourchette ou couteau. Mrs Dyer, amie de la pandita, nous donne la description intéressante d'un repas auquel elle assistait dans un de ses séjours au Sharada Sadan :

« J'étais assise à côté de Ramabaï, qui commença, selon la coutume orientale, par répandre de l'eau sur mes mains et sur les siennes.

» Puis elle inspecta la vaisselle de cuivre placée en face de nous et rinça les plats reluisant au soleil.

» Alors les jeunes filles qui avaient préparé les mets s'avancèrent et déposèrent rapidement une portion de riz sur chaque assiette; une autre suivait avec un pot de beurre clarifié et en versait un peu sur le riz. Une autre nous servait dans de petits bols de cuivre de deux sortes de *curry*, faites de lentilles et de pois. D'autres encore suivaient avec des petits pains chauds, cuits sans levain, et divers plats de légumes hâchés et assaisonnés d'herbes et de poivre. En plus de ce menu ordinaire,

Digitized by Google

Ramabaï régale toujours ses hôtes de fruits, de gâteaux et de lait. Je goûtai fort mon repas et réussis assez bien dans ma tentative de manger de la même façon que mes sœurs hindoues, c'est-à-dire sans l'aide d'ustensiles quelconques. »

Le régime végétarien, habituel aux indigènes, et, que Ramabaï maintient scrupuleusement, semble des plus favorables aux Indes. Il préserve ceux qui l'observent de bien des maladies auxquelles les Européens succombent trop souvent sous les climats tropicaux.

M[rs] Dyer nous dit aussi l'air heureux des jeunes veuves du Sharada Sadan, allant et venant dans le parc, apprenant leurs leçons par groupes et tressant des guirlandes de jasmin dont elles se parent mutuellement.

Ramabaï, en créant son école, espérait qu'après dix ans les Hindous, convaincus de son utilité, la soutiendraient eux-mêmes, mais le temps s'écoulait sans que ce vœu parût devoir se réaliser. Alors, toute préoccupée de l'avenir de son œuvre, Ramabaï eut l'idée d'acquérir un grand terrain et de le planter d'arbres fruitiers qui produiraient d'honnêtes revenus au bout de quelques années.

Elle fit part de son projet à plusieurs de ses amis, qui le trouvèrent si judicieux qu'ils lui fournirent les fonds nécessaires. En 1894, Ramabaï put acheter un vaste domaine à Khedgaon, près de la voie ferrée et à 40 lieues nord de Poona. On planta dans cette nouvelle propriété des centaines d'orangers, de citronniers et de manguiers; on creusa un puits et on aménagea un jardin potager pour y cultiver la plupart des légumes consommés au Sadan. Puis on défricha la jungle pour faire pousser à sa placc des céréales variées. On ne laissa intacte qu'une portion rocheuse du terrain, dont le gouvernement acquit un morceau pour y faire passer une route.

Digitized by Google

Cette annexe du Sadan devait se montrer bientôt infiniment précieuse dans la terrible famine qui éclata en 1897. Lorsque les premiers échos en parvinrent à Ramabaï, celle-ci se mit aussitôt en route pour les districts où le fléau sévissait le plus fort.

Il nous est difficile de nous représenter la désolation de ces campagnes desséchées, lorsque la récolte des rizières a manqué. C'est par milliers que les cadavres jonchent le sol, abandonnés sous les rayons d'un soleil torride; des familles entières défoncent leurs huttes misérables pour vendre les quelques ais qui les soutiennent et en retirer le prix d'un repas.

La peste et d'autres maladies aggravent le mal; des troupeaux de squelettes aux formes humaines viennent errer autour de ce qu'on appelle les « camps de secours, » où la misère atteint son paroxysme. Les jeunes filles et les veuves y courent les plus grands dangers, et c'est là que Ramabaï tâcha de concentrer son œuvre de délivrance.

Secondée dans sa tâche par une Hindoue convertie des plus dévouées, Ramabaï lui confiait des jeunes veuves afin qu'elle les amenât par groupes de dix ou de vingt au Sharada Sadan. Toutes étaient d'une saleté indescriptible, beaucoup souffraient d'ulcères à la tête ou dans la bouche et de maints autres maux causés par la famine.

Elles arrivaient au Sadan plus éthiques que des ombres, réclamant de la nourriture à grands cris; mais satisfaire leur appétit eût entraîné leur mort. Ramabaï écrivait à cette époque au *Bombay Guardian:*

« C'est une affaire coûteuse que d'amener ici, du centre de l'Inde, toutes ces veuves, de les nourrir et de les vêtir. Mais c'est une tâche encore plus rude de les apprivoiser et de leur

Digitized by Google

donner des habitudes de propreté. Quelques-unes ne valent guère mieux que des brutes. La saleté, à laquelle elles se sont accoutumées pendant la famine, leur est devenue une seconde nature. Il faudra longtemps pour les civiliser et les instruire. »

Ramabaï avait recueilli une centaine de veuves quand elle fut rappelée à Poona, où la peste venait d'éclater. Les autorités, voulant enrayer le fléau, prirent les mesures les plus sévères et interdirent de nouvelles admissions au Sharada Sadan. Où loger les dernières venues?

Ramabaï se trouvait dans la plus grande perplexité, lorsqu'elle songea à la partie rocheuse du domaine de Khedgaon, où elle fit dresser à la hâte une douzaine de tentes pour abriter ses nouvelles protégées.

Elles y demeurèrent jusqu'en juin, époque où commence la saison des pluies. Toutes celles qui se trouvaient alors suffisamment remises et jugées capables de suivre l'enseignement de l'école furent envoyées à Poona. Les autres, dont beaucoup étaient âgées d'une quarantaine d'années, restèrent à Khedgaon sous les meilleures tentes possibles.

L'œuvre de sauvetage continua jusqu'aux récoltes de l'automne suivant, qui mirent fin à la famine.

Ramabaï et sa fidèle Bangabaï avaient recueilli en tout de cinq à six cents femmes et enfants. Trois ans plus tard, en 1900, une nouvelle famine sévissait dans le voisinage plus immédiat de Khedgaon, aggravée par le manque d'eau. Ramabaï se remit à l'œuvre et eut cette fois la joie d'être aidée par quelques-unes des jeunes veuves qu'elle avait sauvées dans la famine précédente. La récolte humaine fut grande, cette fois encore, bien que Ramabaï ait raconté dans un rapport de cette époque les obstacles qu'on doit vaincre pour sauver la plupart des jeunes femmes, et les dangers auxquels

Digitized by Google

celles-ci sont exposées soit dans les « camps de secours, » soit dans les « maisons des pauvres. »

Les agents du mal errent autour de ces lieux, profitant de la misère de ces affamées pour les leurrer de vaines promesses, les entraîner au loin et rendre leur déchéance irréparable. Afin de prévenir tout secours de la part des chrétiens, ils racontent les histoires les plus terrifiantes à leur sujet, et Ramabaï mit souvent des mois à dissiper les craintes imaginaires de celles-là mêmes qu'elle avait sauvées.

« Plusieurs des jeunes filles de ma maison, écrit-elle, vivent dans une peur terrible, en dépit de tous les soins qui leur sont prodigués. Elles se figurent qu'un jour ou l'autre, lorsqu'elles seront devenues bien grasses, on les pendra la tête en bas, un grand brasier allumé au-dessous d'elles, et que l'huile extraite de leurs corps sera vendue à un prix fabuleux pour des usages médicamentaux. D'autres s'imaginent qu'elles seront mises dans des moulins à huile et que leurs os seront broyés. Ce n'est que tout récemment que les jeunes filles sauvées dans la famine précédente ont perdu ces idées atroces; les dernières arrivées ont des idées encore plus affreuses. Elles ne peuvent comprendre qu'on leur témoigne quelque bonté sans poursuivre un but égoïste. »

Ces derniers mots ne jettent-ils pas un jour cru et sinistre sur le passé de ces malheureuses ? Quelques-unes d'entre elles, lorsqu'elles ont enfin compris l'affection et la bienveillance qui les entourent, ne cessent de répéter à tout moment : « — Comment pouvez-vous être aussi bonne envers une pauvre veuve ? »

Peu à peu, cependant, elles se rendent compte qu'elles sont appelées à une vie supérieure à l'esclavage où leur corps et leur âme ont langui si longtemps. Ramabaï désire les rendre libres en leur donnant une bonne

Digitized by Google

instruction et en leur apprenant à chacune un métier qui leur permette plus tard de se suffire à elles-mêmes.

Khedgaon, qui d'établissement provisoire se transforma en école régulière, est admirablement approprié à ces fins : toutes les industries familiales y sont représentées et font travailler des centaines de femmes.

Tandis que le Sharada Sadan s'occupe principalement de l'instruction intellectuelle, Khedgaon est surtout un institut agricole où travaillent les veuves plus âgées ou moins aptes à suivre les cours scolaires. Le domaine est si bien administré qu'il suffit à la presque totalité de la consommation journalière des deux établissements.

La laiterie, extrêmement bien installée, fournit toute la crème, le beurre et le fromage nécessaires aux besoins quotidiens. Ces éléments sont la base de l'alimentation végétarienne des Indes; lorsqu'on ne peut obtenir suffisamment de lait, un bon succédané est fourni par une certaine huile végétale provenant d'une graine nommée *kardi*. Celle-ci pousse fort bien à Khedgaon; on en extrait l'essence en la broyant dans un moulin grossier, actionné par un zébu docile, qui, les yeux bandés, tourne patiemment dans le même cercle. Les travaux préliminaires à la fabrication de l'huile occupent de nombreuses femmes qui trient et tamisent le grain avant de le porter au moulin.

Ailleurs, ce sont des champs de poivre rouge, dont des troupes de jeunes filles s'occupent à recueillir et à sécher les gousses. On cultive aussi des céréales, notamment le *jowari crop*, qui remplace là-bas le froment et dont on fait du pain.

Enfin, un département de tissage enseigne à quelques jeunes femmes l'art de tisser ces châles, qui, retombant en plis gracieux, forment le vêtement habituel des Mah-

Digitized by Google

rattes. L'apprêt et le filage du coton représentent une adjonction importante à l'industrie des *sarees*, qui jusqu'ici n'est pas détrônée par les produits des manufactures de Manchester. Celles-ci impriment, il est vrai, des cotonnades aux teintes bigarrées, mais qui sont loin d'égaler en solidité les étoffes tissées par les métiers à main.

Ces industries familiales, très favorables aux circonstances économiques de l'Inde, présentent à différents points de vue de nombreux avantages que Ramabaï a su admirablement utiliser pour le développement de son œuvre.

Les jeunes veuves apprennent aussi les divers travaux du ménage, la cuisine, le jardinage, le blanchissage, etc. Elles s'y livrent par escouades, et lorsqu'elles ont appris une branche, elles passent à une autre.

Quelques jeunes filles n'ayant pas de dons intellectuels spéciaux, mais une sorte de vocation maternelle, s'occupent des plus petits enfants avec beaucoup de sollicitude.

Une fillette d'une dixaine d'années, au caractère gai et heureux, sauvée de la famine, se voue avec un zèle charmant à ses jeunes compagnes aveugles. Dans ses heures de loisir, elle leur apprend à lire et leur transmet les notions élémentaires d'arithmétique et de géographie qu'elle vient elle-même d'acquérir. Sa nature la porte d'instinct vers les faibles, les isolés, et c'est un spectacle touchant de la voir se promenant dans le parc au milieu de sa petite famille d'aveugles et d'arriérées.

Les villages autour de Poona souffrant de l'absence de tout secours médical, Ramabaï a vivement encouragé ses élèves à faire des études de médecine ou de garde-malades. Plus d'une trentaine ont suivi cette voie et se

Digitized by Google

rendent très utiles dans l'hôpital de Khedgaon, entièrement organisé par Ramabaï.

Celui-ci se compose de divers bâtiments, où l'on soigne les différents genres de maladies. Un simple pavillon, entouré d'une haie de ronces qui en rend l'accès impossible, est affecté aux enfants atteints de maladies contagieuses. Ailleurs, on recueille les pauvres petits souffrant de tous les degrés de la faiblesse. Quelques-uns paraissent si émaciés, si frêles dans leurs couchettes, qu'ils semblent n'avoir plus qu'un souffle de vie. D'autres, vieillis prématurément par la souffrance, ont cependant bonne chance de reprendre une existence normale, après quelques mois de soins attentifs et d'une nourriture fortifiante.

Des femmes et des jeunes filles, ravagées par la famine, ont souvent le corps couvert d'ecchymoses; leur chair n'est qu'une plaie vive, qu'il faut laver, nettoyer, panser constamment. Toutes ont des accès de fièvre et plus ou moins de troubles pulmonaires, provenant de l'exposition au vent glacé de la nuit.

Il faut un véritable dévouement pour soigner sans se rebuter ces plaies infectes qui mettent souvent des mois à guérir. Les élèves de Ramabaï, sous la direction d'une infirmière-chef, s'y consacrent cependant avec une grande abnégation, songeant à leurs souffrances passées et heureuses d'aider à sauver leurs sœurs.

Dans une autre maison, nommée le Refuge, Ramabaï recueille près d'une centaine de femmes, victimes d'une vie de misère et atteintes de maladies incurables. On les occupe aux différents travaux du ménage, elles font leur propre cuisine et ont un hôpital particulier.

Ramabaï élève et hospitalise ainsi plus de 750 femmes, dont l'activité joyeuse prouve les bienfaits de l'instruc-

Digitized by Google

tion qu'elles ont reçue. Nombre de jeunes veuves, ayant achevé leur éducation régulière, sont restées attachées à l'établissement, soit comme professeurs, comme garde-malades ou comme ouvrières dans les diverses branches de l'industrie familiale. Bien que dépendant de l'école pour leur pain quotidien, et ne recevant pas de rétribution pécuniaire, elles peuvent cependant être considérées comme se suffisant à elles-mêmes.

Une centaine des anciennes élèves se sont mariées et gagnent leur vie dans différents endroits. Ramabaï, du reste, n'est généralement point en peine de l'avenir de ses protégées; des directeurs d'écoles, de divers établissements, lui demandent sans cesse des femmes instruites capables d'être maîtresses, infirmières, etc.

Ramabaï, se rappelant vivement les bienfaits de son séjour en Amérique, désirait beaucoup que quelques-unes de ses élèves les mieux douées pussent à leur tour perfectionner leur développement général aux Etats-Unis. Aussi, lorsqu'elle s'y rendit en 1898 pour renouveler son contrat avec l'Association Ramabaï, en emmena-t-elle cinq avec elle.

Ses espérances eurent plein succès : une jeune Tungabaï, qui avait appris le sanscrit, le mahratte et l'anglais au Sharada Sadan, se mit à étudier le grec, le latin et les sciences en vue de fonder dans la partie méridionale de l'Inde une école semblable à celle qui l'avait élevée.

Une autre jeune fille, Jewabaï, qui comprenait à peine l'anglais lors de son départ pour l'Amérique, fit bientôt de grands progrès; sa curiosité, son intelligence s'éveillèrent pour toutes choses et elle fut bientôt en état de devenir une excellente auxiliaire pour Ramabaï.

Cette dernière fut chaleureusement accueillie lors de son arrivée aux Etats-Unis. Un nouveau comité se

Digitized by Google

forma, succédant à l'ancien et gagnant un nombre considérable de nouveaux adhérents. Les membres du comité promirent de travailler dans le même sens que leurs prédécesseurs et de soutenir le Sharada Sadan, mais cette fois sans restriction quant au temps.

Au bout de plusieurs mois d'absence, Ramabaï retourna aux Indes, tout heureuse des marques d'un intérêt toujours plus vivant qu'elle avait reçues au cours de son voyage.

La pandita compte des amis sur tous les points du globe, la tâche qu'elle s'est imposée et qu'elle a si vaillamment soutenue lui attire les sympathies de toutes les nations civilisées. Des dons et des legs lui parviennent constamment et l'ont aidée à faire face aux crises les plus difficiles, comme celles que nous l'avons vue surmonter pendant les famines.

Quoique âgée d'une cinquantaine d'années, Ramabaï n'aspire guère au repos; songeant aux 145 millions de femmes de sa patrie, elle marche, infatigable, semant le germe de vie et portant autour d'elle le message de lumière et d'affranchissement. Par son expression ardente, par sa nature résolue et poétique, par son activité féconde, quasi miraculeuse, la pandita est bien de ces physionomies qui vivent dans l'histoire d'un peuple et symbolisent pour lui l'aurore d'une ère nouvelle.

J. PICTET.


Digitized by Google

MONTAGNES

ET MONTAGNARDS DU CAUCASE

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE [1]

Otcherki Kavkasa, par E. Markov. Saint-Pétersbourg.

IX

Pour achever le tour du Caucase, il ne restait plus à M. Markov que le Daghestan à visiter. Il s'y rendit directement en partant des terres du prince Georges Dj., en Kakhétie, accompagné par le fils du prince et deux vétérans des guerres du Caucase, Maxime et Pavle, qui connaissaient à fond tous les sentiers du Daghestan. Un convoi chargé de provisions suivait la caravane dans ces régions inhospitalières, où il eût été impossible, pendant des journées entières, de se procurer une croûte de pain ou un verre de vin.

Les voilà en route ; la première halte a lieu à la tour du Kodor. La côte qu'il faut gravir devient de plus en plus raide. D'instant en instant on s'attend à voir rouler dans le précipice le cheval exténué qui rampe sur le sol comme un chat, tandis que son cavalier se garde bien de

[1] Pour les trois premières parties, voir les livraisons d'août à octobre.

Digitized by Google

tourner la tête pour jeter un coup d'œil derrière lui. Le sentier de chèvres conduit au sommet de la montagne la plus haute et dévie si brusquement à gauche, qu'il n'y a pas moyen de détacher les yeux du précipice béant sous ses pas. Lorsque le voyageur s'est familiarisé avec le danger et peut regarder l'abîme sans vertige, il devient sensible à la beauté des perspectives lointaines et variées qui s'offrent à lui. On aperçoit non seulement d'un bout à l'autre la Kakhétie, qui se déroule en ruban autour de la montagne, mais toute la plaine du Transcaucase jusqu'à la Perse. Ce vaste panorama, s'étendant à perte de vue tout en bas sous la pluie des rayons ardents du soleil de midi, n'inspire plus la crainte, mais remplit de joie le regard émerveillé.

La tour du défilé de Kodor était autrefois un vaste blockhaus qu'occupait, il y a quelques années encore, une petite garnison russe. Dans la dernière révolte des Lesghs, elle a été brûlée, et il n'en reste que quelques murs calcinés. M. Markov et sa caravane s'y arrêtèrent pour déjeuner. A peine eurent-ils sorti les provisions que des aigles vinrent tournoyer sur leurs têtes en poussant par moments des cris aigus et menaçants. Ils arrivaient d'un vol rapide si près des voyageurs que ceux-ci entendaient le bruissement sec et léger de leurs plumes. Se proposaient-ils de leur arracher des mains quelque appétissant morceau de mouton, ou se flattaient-ils de balayer d'un seul coup de leurs ailes puissantes et rudes ces intrus du sommet de la montagne pour les précipiter dans l'abîme? Toujours est-il qu'ils accompagnèrent ce repas, savouré à 10 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, d'une sauvage harmonie qui s'accordait pleinement avec ce royaume aérien peuplé de nuages.

Digitized by Google

Le *naïb*, chef du convoi, n'accorda pas un long répit à la caravane. Les chemins sont périlleux et les aouls espacés.

Ce naïb faisait plaisir à voir. Il avait déjà soixante ans et déployait sans effort l'adresse, l'agilité et la vivacité d'un gars de vingt ans. Sa taille trapue et son aspect vigoureux ressortaient même au milieu des huit *noukers* (gens de sa suite), de vrais djighites montagnards, d'une force peu commune. Son cheval noir était d'une beauté et d'une élégance sans pareilles; dans ce chaos de rochers et de précipices, une telle monture est d'un prix inestimable. Ses jambes sèches et fermes comme l'acier se mouvaient avec assurance et souplesse; il balançait son cavalier sur son dos comme dans un fauteuil capitonné, l'emportant sans bruit sur les arêtes les plus hardies et le descendant avec une sécurité absolue par des pentes presque verticales. Le naïb est en quelque sorte un chef de district, mais dans ce pays patriarcal, éloigné de l'administration centrale et des gens de loi, il représente le pouvoir suprême. Il observe à l'égard de ses subordonnés une attitude simple et affable. Le dernier va-nu-pieds lui tend la main et l'entretient familièrement de ses affaires. Le mur glacial du formalisme et de la discipline bureaucratique ne s'est pas encore dressé là-bas entre le chef et ses hommes.

M. Markov et les autres touristes ont trouvé cette escorte beaucoup plus agréable que celles qu'ils avaient eues auparavant, composées de cosaques dont la discipline formaliste a déjà faussé les rapports entre supérieurs et subordonnés.

La caravane continua son expédition courageusement. Sans cesse il fallait descendre de cimes hautes de 8 à 10 000 pieds tout en bas, dans des défilés profonds, puis

Digitized by Google

ressortir de l'ombre des vallées pour gravir de nouveaux sommets, dévaler par le versant opposé, et ainsi de suite durant plusieurs jours. Parfois sur des rochers verticaux, couverts d'énormes crinières de troncs noirâtres, les touristes apercevaient des points colorés; c'étaient des troupeaux de chevaux et de moutons. Il est impossible de comprendre comment des quadrupèdes peuvent se maintenir en équilibre sur ces pentes abruptes où le moindre faux pas risque de les précipiter dans le gouffre. Parfaitement à leur aise, ils s'ébattent librement, vont, viennent, courent sur des arêtes affilées comme des lames de couteaux, à plusieurs milliers de pieds au-dessus de l'abîme, suivis de leurs bergers, qui ont le pied et la tête non moins solides.

— Ce sont les moutons et les chevaux du prince Joram qui nous a si bien régalés hier, dit Maxime aux voyageurs.

Sur une autre montagne, encore plus élevée, broutaient les troupeaux du prince Georges. Les propriétaires de la Kakhétie louent aux Touches ces vastes pâturages alpestres, et y envoient leur bétail pour tout l'été. Les Touches reçoivent en paiement une partie des agneaux et des poulains qui naissent là-haut.

Les avalanches sont fréquentes et, au moment où l'on s'y attend le moins, de quelque cime rocheuse, perçant le ciel, une lourde masse de neige roule au fond du défilé, étroit et sombre, et obstrue le passage. Ce bloc glacé se suspend au sein de la montagne, le plus souvent à un contour du défilé, presque toujours à un endroit où il est impossible de l'éviter. Même l'œil exercé d'un Didoi voit avec effroi cette boule de neige de Satan. Une avalanche faillit coûter la vie à M. Markov. Sur l'ordre du naïb, tous les cavaliers mi-

Digitized by Google

rent pied à terre, car les montagnards ne tentent jamais de traverser à cheval les passages ainsi obstrués. Un nouker s'empara de la bride du cheval de M. Markov, tandis que deux autres offraient de le prendre sous les bras pour le soutenir sur le rebord du précipice, couvert de neige durcie. Le naïb marchait en tête, tâtant le terrain, et s'efforçait de frayer une faible piste dans la neige.

« Puisque le naïb va tout seul, pourquoi n'en ferais-je pas autant ? » se dit le voyageur.

Honteux de paraître pusillanime au milieux des hardis noukers, il déclina leur aide. Péniblement il avançait, affectant beaucoup d'assurance, et faisant des efforts surhumains pour regarder sans faiblesse le précipice, où roulaient, à chaque pas, de gros paquets de neige durcie. Tout à coup ses genoux donnèrent contre un bloc de glace et il glissa dans l'abîme. Prompt comme l'éclair, les Didois se prirent par la main pour former une chaîne et se laissèrent choir à la suite de M. Markov sur la pente. Le naïb qui, comme toujours, marchait en tête, eut vite rejoint le voyageur, le saisit de sa main puissante et le ramena tout confus au milieu de la caravane. Alors, sans écouter ses protestations, on l'obligea à continuer la route entre deux solides noukers, qui le tenaient l'un devant et l'autre derrière.

Si l'ascension est pénible et périlleuse, le voyageur est récompensé largement par la beauté incomparable du paysage qui s'offre à sa vue. A mesure qu'il s'élève, son regard découvre l'ouverture de deux défilés d'où jaillissent avec fracas les eaux tourbillonnantes de l'Ori-Tzkhali, nom qui signifie les deux eaux. C'est le même torrent qui coule par deux couloirs différents pour se réunir ensuite en une seule rivière. De l'autre côté du

Digitized by Google

précipice, on aperçoit des montagnes boisées que l'œil embrasse de la base au sommet, et qui semblent si proches, qu'on pourrait les toucher de la main. Tour à tour, sur les pentes des monts, même sur les roches nues, des herbes et des fleurs d'une beauté souriante charment le regard. Les azalées jaune pâle couvrent d'une délicate draperie les flancs de la montagne; d'admirables lis jaunes, des campanules, des ne-m'oubliez-pas, des pyrèthres persans d'un rose vif, d'énormes centaurées, l'ancolie bleue au cœur blanc unissent leurs couleurs sur la terre grasse de ces alpages, suspendus au-dessus des nuées. Involontairement on se demande pour qui s'épanouit avec cette prodigalité une pareille variété de teintes, de formes et de parfums. Est-ce pour la satisfaction des sauvages Didois qui les abattent avec indifférence du bout de leurs fouets pour se frayer un passage, ou pour l'émule du montagnard, l'aigle brun, qui plane au-dessus de ces merveilleux jardins, épiant un rat ou une marmotte?

Après quelques journées de marche dans ce décor féerique, la caravane rencontra sur sa route quelques Didois; évidemment on approchait des aouls. Les Didois ont l'aspect dépenaillé de vrais brigands calabrais, dans leur papakha hirsute dont les lambeaux pendent sur leur visage. Ils ont presque tous les cheveux roux et le nez pointu. Leurs vêtements sont sales, ils ignorent la volupté du linge propre: le leur pourrit sur eux. Ils oignent leur peau de graisse de mouton, ce qui les rend très souples et résistants au froid, mais il en résulte que toute leur personne, d'ailleurs fort mal tenue, exhale une odeur fâcheuse. Ils portent des chaussons entièrement tricotés, même les semelles.

Quelques-uns d'entre eux, en rencontrant le naïb, lui

Digitized by Google

serrent la main avec une amicale dignité et rebroussent chemin pour faire une escorte d'honneur à la caravane pendant un temps assez long. S'ils trouvent sur leur passage un ruisseau, un éboulement ou quelque autre obstacle, ils le franchissent sans la moindre hésitation ; ils semblent voler dans les airs sans toucher terre, sans prendre garde aux blocs de pierre, aux descentes verticales, aux montées à pic ; on dirait qu'ils sont faits de liège ou de caoutchouc. Eux-mêmes s'appellent *tsesi* (aigles), bien que les autres peuplades du Daghestan les aient surnommés moins flatteusement « les dépenaillés. » Ils vivent en effet comme les aigles, les vautours et toutes les bêtes de proie, haut dans les airs, accrochant leurs aires à des rochers nus d'où ils commandent leur champ d'observation et où personne ne peut venir les relancer.

Lorsque la caravane approcha de l'aoul, une foule inquiète sortit des cabanes. Le regard perçant de ces hommes l'avait distinguée depuis longtemps, peut-être le jour même où elle avait franchi le défilé du Kodor. Tous les toits plats étaient couverts de femmes et d'enfants, et même les vieilles, toutes voûtées, rampant à quatre pattes, étaient sorties de l'aire. Elles avaient des nez qui semblaient des becs et leurs yeux ronds, profonds, brillant dans les orbites sombres, faisaient songer à des hiboux. Ces montagnards avaient beau porter avec déférence leurs mains à la hauteur de leur papakha et serrer amicalement celle du naïb, ils produisaient l'impression de gens hostiles et mécontents. Ils étaient d'ailleurs en droit de garder un mauvais souvenir de la guerre à outrance que les Russes leur ont livrée.

Les vêtements des femmes didoies rappellent les temps lointains de l'Orient. Peut-être règnent encore ici

Digitized by Google

des modes introduites par les Arabes du septième siècle. D'amples mantes d'un rouge sombre recouvrent entièrement la robe bleu foncé. Elles sont bordées de plusieurs rangs de monnaies d'argent, et le pan, brodé d'argent, qui enveloppe la tête, est orné de franges et de pendeloques. On assure qu'on peut trouver dans ces aouls des monnaies plus anciennes et plus rares que celles que renferment les musées d'Europe. En ces nids de pirates perdus au sein des nuages, qui n'ont jamais connu le commerce, ni entretenu des rapports pacifiques avec d'autres peuples, le butin précieux rapporté à grand' peine d'incursions dans le royaume et les villes du Transcaucase a pu se conserver pendant des siècles et même peut-être des milliers d'années. Ces objets d'argent étincelants devenaient le plus précieux héritage de la famille et faisaient la parure d'au moins une dixaine de générations de femmes. On est frappé de la richesse des ornements de ces vêtements féminins à côté des loques et de la malpropreté de l'habillement des hommes.

Le naïb, remarquant l'hostilité sourde des Didois, jugea préférable d'emmener plus loin la caravane dans un aoul de Kapoutchs. Le manque de cordialité que les montagnards laissent percer dans l'accueil qu'ils font aux Russes n'a rien de bien surprenant. Le temps n'est pas très éloigné où, à la vue des baïonnettes russes, les maris préféraient tuer leurs propres femmes et les pères leurs enfants, plutôt que de les laisser tomber entre les mains des vainqueurs, pendant que les veuves se jetaient du haut des rochers dans les précipices. Bedgit est un des plus grands et des plus riches aouls du Daghestan : les maisons sont vastes, comportent plusieurs étages et s'alignent sur les deux rives du fleuve. A l'arrivée de la caravane, les rues et les toits se couvrirent de curieux,

Digitized by Google

parmi lesquels dominaient les enfants et les femmes. L'habillement de celles-ci diffère de celui des Didoies. Elles ont la tête enveloppée d'un fichu et leurs bechmets, légèrement échancrés sur le cou, sont recouverts d'une vraie cuirasse d'ornements métalliques étincelants, au cliquetis sonore. A leurs oreilles pendent d'énormes anneaux d'argent auxquels sont attachées des boucles plus menues retenant de triples pendeloques de même métal. Les femmes du Daghestan n'ont pas la face voilée et ne portent que des bijoux d'argent. L'or ne se rencontre point dans leur parure, non plus que dans les armes richement incrustées qui sont l'orgueil de ces montagnards.

La foule des Kapoutchs, après l'arrivée de la caravane, resta longtemps stationnaire dans la rue pour épier avec curiosité les gestes de ces étrangers. Les hommes sont, presque sans exception, grands, beaux, bien découplés et fort mal assortis à leurs chétives épouses, prématurément vieillies et fanées par un travail au-dessus de leurs forces.

A peine M. Markov et ses compagnons s'étaient-ils établis sur la galerie de la *saklia* (maison du Daghestan) qu'un des écoliers du mullah de la localité s'approcha et lut un papier manuscrit en langue arabe, exprimant longuement des souhaits de bienvenue en style très courtois et fleuri. En échange, il accepta quelques pièces de monnaie, et les nombreux gamins qui l'entouraient regardaient avec une admiration pleine d'envie cet être supérieur qui pouvait gagner des piécettes rien qu'en parlant quelques minutes.

La maison du starchina est assez vaste, bâtie en ardoise mélangée à différentes pierres artistement assemblées, sans ciment, et soutenue par une charpente de

Digitized by Google

bois. Elle comprend quatre étages; au rez-de-chaussée on garde le gros bétail; à l'étage au-dessus, pourvu d'une galerie, sont logées les chèvres et les brebis. Le troisième est entouré d'un balcon orné de colonnes et destiné aux visiteurs. On accède à ces balcons et à ces galeries par une échelle taillée dans un chêne adossé aux poutres. Cet étage a plusieurs chambres, dont une seule possède une fenêtre aux carreaux de papier et les autres (les chambres à coucher) sont obscures. Les Lesghs construisent eux-mêmes leurs demeures, ils ne connaissent ni charpentier, ni maçon, mais tout homme chez eux est capable d'élever un mur et de manier la hache. Tous les habitants de l'aoul apportent leur concours au propriétaire et n'attendent, en échange de leurs services, aucune rémunération, pas même un bon repas. Dans les cours, les femmes restent courbées sur leurs métiers, sans lever les yeux de dessus leur ouvrage. Les châles qui sortent de leurs mains sont très estimés à Tiflis et s'y vendent bien.

Le Lesgh a fait de sa femme une vraie bête de somme; à vingt-cinq ans elle paraît déjà toute vieille. L'homme se borne à labourer et à fumer son champ; tout le reste du travail retombe sur la femme; il l'envoie chargée d'énormes ballots jusque dans la Kakhétie, pour épargner de la peine à son cheval ou à son âne, car il ne possède en général que l'un ou l'autre, tandis qu'il est riche de plusieurs femmes. Pour toute récompense, la Lesghe reçoit des injures et des coups de nagaïka, et son mari se croirait déshonoré s'il lui adressait la parole en présence d'un étranger.

La caravane quitta l'aoul dès l'aube, les hommes dormaient encore, et les femmes, qui avaient déjà trait les vaches, étaient penchées sur leurs métiers grinçants. En

Digitized by Google

sortant du village, les voyageurs remarquèrent un mur bas présentant des niches couvertes d'inscriptions arabes. Ce sont les monuments élevés à la mémoire des montagnards tués pendant la guerre. Parfois, on voit près d'une de ces niches un bâton planté en terre auquel sont attachées des bandes d'étoffes de différentes couleurs en guise de couronnes mortuaires.

Bientôt on pénètre dans le défilé d'Anzouha, un des plus redoutables et des plus pittoresquement sauvages du Daghestan. Deux murs verticaux, dont le sommet se perd dans les nues, s'allongent en se rejoignant presque sur un espace de plusieurs kilomètres, étranglant, broyant entre leurs parois formidables l'eau tourbillonnante d'une rivière aux flots noirs. Des torrents, qui semblent tomber tout droit du ciel, se précipitent des sommets sans atteindre le cours sombre de l'Ochlita, car ils s'évaporent dans leur chute en fine poussière d'eau. Le soleil ne pénètre jamais dans ce défilé et la nuit y règne toute l'année. Des troncs gigantesques de pins couvrent les flancs abrupts des deux montagnes et leurs faîtes s'élèvent avec elles jusqu'aux nuages. A mesure qu'on avance, on voit des troncs géants jetés par la tempête au milieu des vagues et des blocs de pierre; ils sont couchés les uns sur les autres, les racines en l'air, la tête en bas, droits comme des flèches et hauts comme des mâts. A quelques endroits, des forêts entières ont été fauchées et emportées par des éboulements de rochers ou des avalanches.

Rien de plus précaire que les sentiers de montagne du Daghestan; hier nous avions une sente tracée, mais, la pluie étant survenue cette nuit et l'extrémité de la corniche s'étant détachée, il n'y a plus de chemin ni à droite ni à gauche. Il faut, pour franchir ces montagnes,

Digitized by Google

être pourvu d'une escorte qui en très peu de temps déblaie la route et vous transporte plus loin par des détours imprévus avant que vous soyez revenu de votre stupeur.... Un djighite court en avant comme une flèche pour appeler des gens à la rescousse, afin de réparer promptement les dégâts de la route, un autre amène des chevaux frais, un troisième va puiser de l'eau dans une source qu'il connaît, un quatrième fait une reconnaissance de la montagne pour découvrir une autre sente. En un mot, avec ces djighites, le voyageur a le sentiment qu'il dispose de beaucoup de bras et de jambes, et que sa sécurité est assurée. Grâce à eux on peut passer partout et trouver tout ce qu'on veut.

La promptitude et l'agilité de ces hommes est extraordinaire; on dirait des oiseaux: à peine avez-vous tendu une cruche à un de vos djighites et indiqué la source au pied de la montagne, que déjà il a enfourché son cheval, dévalé la pente, comme si sa monture en guise de sabots avait des crampons aux pieds, et qu'il remonte en courant, sans reprendre haleine, en vous rapportant votre cruche débordante d'eau fraîche. La distance, la fatigue et le danger n'existent pas pour lui.

Au milieu de ces solitudes surgit tout à coup le vallon resserré et verdoyant de Ghidatlia, semé de riches aouls sur les pentes. Les jardins abondent en fruits et le raisin y mûrit. Les habitants de ces aouls ne tondent pas leurs brebis et ne recueillent la laine qu'au moment de la mue, ce qui explique la finesse exceptionnelle des étoffes qu'ils tissent. Les montagnards et leur bétail ne descendent jamais des hauts vallons, et l'on raconte à ce propos qu'un jour l'un d'eux, descendant à pied avec sa pelisse de mouton dans la vallée de Ghidatlia, fut surpris par une terrible ondée. Les longs poils de sa pelisse s'allon-

Digitized by Google

gèrent sous l'action de l'eau, tant et si bien qu'ils finirent par traîner sur le sol.

— Quel heureux pays! s'écria le montagnard émerveillé, ce n'est pas en vain que dans tout le Daghestan on parle de la richesse de Ghidatlia, il y pousse jusqu'à des pelisses.

Le bonhomme estima alors qu'il pourrait sans bourse délier profiter de la circonstance pour se procurer un manteau neuf. Sans hésiter, il coupa les longs pans de sa fourrure qui pendaient autour de lui. Ses affaires terminées, il remonta dans sa montagne. Le temps s'était remis, le soleil darda de nouveau, la pelisse sécha et se raccourcit. Le montagnard alors se fâcha:

— Quel malheureux pays que le nôtre! s'écria-t-il, tout s'y dessèche, même ce qui a poussé dans l'heureuse Ghidatlia.

On voit de quelle renommée jouit cette vallée qui est comme une oasis dans le Daghestan. En effet, en sortant de là on retombe au milieu des montagnes de rochers chauffés à blanc par le soleil. La soif tourmente le voyageur, et pour se désaltérer il ne trouve que l'eau de l'Avara-Koïssa, qui n'est en réalité qu'une infusion d'ardoise fondue, qu'on ne peut boire sans dégoût. Les sources sont rares et les Lesghs assurent que l'eau de celles qu'on trouve est encore plus pernicieuse que cette boue liquide dont M. Markov a bien dû s'abreuver comme ses compagnons de route.

Au pont de Ghidatlia commence une route carrossable; ce n'est pas encore la plaine, mais une région montagneuse dont chaque rocher est une île inaccessible, inhospitalière et menaçante, séparée du monde entier par de terribles précipices.

Le Daghestan, hérissé de rocs, ressemble à un énorme

Digitized by Google

porc-épic qui a sorti tous ses piquants. L'influence de ce milieu se fait sentir dans le développement de ses peuplades, plus nombreuses que celles de beaucoup de grands états. Chaque montagne est habitée par une tribu qui lui est particulière; chaque village a son dialecte, que le voisin ne comprend pas. Les Avars haïssent les Kounikhs, les Didois ne peuvent souffrir les Kapoutchs, les Andes combattent les Tabassarans. Chaque commune a ses lois, ses coutumes, ses fêtes; le même fleuve porte dix noms différents selon les défilés qu'il arrose. Personne ne veut entrer en contact avec ses proches. Le nom de Lesghs, par lequel nous désignons les habitants du Daghestan, leur est inconnu à eux-mêmes. Ils s'appellent Tsesi, Tsounta, Antzoukh, Bedja, Kounikhs, mais ne savent ce que c'est qu'un Lesgh. Ce séparatisme a perdu le célèbre Chamyl. L'une après l'autre les communes montagnardes l'ont abandonné, mécontentes de le voir tenter l'unification de toutes ces tribus. Le chef redoutable du Daghestan a été capturé par les troupes russes dans son dernier refuge de Gounibe, où il était presque seul, abandonné de tous.

X

M. Markov a visité Gounibe. Un assez grand fleuve, encaissé entre de hautes montagnes, arrose ce haut plateau. Avant d'entrer dans l'aoul, on passe devant une grande pierre sur laquelle est gravée cette inscription: *25 août 1859, 4 heures du soir, prince Bariatinsky*. C'est sur cette pierre historique que le prince Bariatinsky était assis, lorsque Chamyl est venu se rendre à lui. Autrefois ce plateau était très bien cultivé. On s'en rend compte en voyant les terrasses qui limitaient les anciens champs, abandonnés depuis que les habitants ont été contraints

Digitized by Google

de déserter leur pays. Le vieil aoul s'est pittoresquement massé au pied des vertes collines, au-dessus des pentes raides qui dominent le fleuve, lequel l'entoure d'un fossé naturel. Au milieu de toutes ces ruines, au fond, se dresse l'aoul de Chamyl, une tour qui domine les toits en terrasse superposés et qui s'est mieux conservée que les autres constructions.

Tout parle encore de l'héroïsme du chef vaincu. Les compagnons de M. Markov lui racontèrent un épisode peu connu et tragique de sa vie. Poussés au désespoir par les Russes qui les cernaient de toutes parts, et ne recevant plus aucun secours de Chamyl, les Tchetchens résolurent de se rendre à l'ennemi. Cependant, pour ne pas exciter la colère du terrible imam, ils envoyèrent une députation solliciter son approbation. Pas un des députés n'avait le courage de communiquer au chef ce plan qui frisait la trahison. Seule, la mère de Chamyl, que l'imam entourait d'un respect extraordinaire, et dont il suivait tous les avis, séduite par les présents que les Tchetchens lui avaient offerts, consentit à transmettre à son fils le message douloureux. Chamyl devint sombre comme la nuit et ne répondit rien. Il déclara seulement qu'il allait s'enfermer dans la mosquée, où il prierait jour et nuit jusqu'à ce qu'Allah lui fît connaître sa volonté.

Ceci se passait à Dargo. Tous les habitants de l'aoul étaient réunis autour de la mosquée et priaient également, attendant respectueusement la sortie de l'imam qui implorait un signe d'Allah. Trois jours Chamyl pria et jeûna enfermé dans la mosquée, et trois jours le peuple exténué jeûna, sans quitter les murs du temple. Déjà la foule affamée commençait à murmurer, lorsque tout à coup les portes s'ouvrirent, et l'imam, pâle, rigide, les yeux injectés de sang, parut devant le peuple. Pensif

Digitized by Google

et silencieux, il gagna le toit plat de la mosquée accompagné des murides (nom des membres de sa secte). Il donna l'ordre de lui amener sa mère.

— Musulmans! déclara-t-il alors solennellement, Mahomet m'a dit de faire donner cent coups à celui qui le premier m'a annoncé la honteuse intention des Tchetchens de se rendre aux giaours. La première personne qui me l'a dit, c'est ma mère.

Sur un signe de Chamyl, les murides se mirent à frapper la vieille femme de leurs nagaïki. Après le septième coup, elle tomba évanouie. Chamyl se jeta à ses pieds et le visage pressé contre terre, prononça d'ardentes prières. Quelques instants après, il se leva et, le regard illuminé, dit :

— Allah a entendu ma prière et m'a permis de recevoir les coups destinés à ma malheureuse mère.

Vivement, il se dépouilla de ses vêtements et ordonna aux murides de le battre sans pitié.

— Frappez fort, dit-il, car celui qui refusera d'exécuter la volonté d'Allah aura la main desséchée.

Puis, aux yeux de la foule terrifiée, il reçut, sans broncher, les 93 coups restants, qui furent ainsi épargnés à sa mère.

Le despotisme de Chamyl avait extérieurement changé les mœurs des montagnards ; les joyeuses beuveries, les chants, la musique, toutes les manifestations de la joie d'une vie païenne étaient combattues et sévèrement réprimées par l'imam et ses naïbs. Aux jours de Chamyl, les montagnes libres du Caucase ne présentaient plus une multitude de républiques indépendantes, mais une sorte de monarchie théocratique où la volonté du maître dominait non seulement les actes, mais les opinions de ses sujets.

Digitized by Google

Pourtant les montagnes du Daghestan n'étaient pas assez musulmanes pour supporter longtemps le poids écrasant du muridisme. L'erreur de Chamyl fut d'avoir cessé d'être montagnard et d'être devenu trop imam. La conquête des Russes fut facilitée par la lassitude qu'éprouvait le Daghestan sous une loi contraire à son tempérament et à ses traditions.

M. Markov décrit minutieusement l'habitant du Daghestan, et s'attache à nous faire pénétrer dans l'âme de ce barbare chevaleresque. Le Lesgh vit de brigandage, mais ce n'est pourtant pas un bandit; il est le brigand-chevalier qui se soumet à un code d'honneur. Ce que nous appelons brigandage est pour lui l'idéal de la vie humaine, idéal qui trouble ses rêves et le poursuit toujours et partout. M. Markov cite une chanson populaire du Daghestan célébrant le brigand Khotchbor de Ghidatlia, qui terrorisait toute la région.

Noutzal, le khan d'Avar, l'attira traîtreusement dans sa capitale et donna l'ordre de le brûler vif. Assis devant le bûcher avec toute sa suite, il demande au brigand, pour le tourner en dérision, de dire des chansons.

« — Ecoutez-moi, gens d'Avar! chante alors le captif, je vais vous raconter mes exploits. Et toi, Noutzal, ne m'interromps pas, je vais chanter selon ton désir. Je suis entré dans ta maison et j'ai emporté les robes de soie de ton épouse favorite. J'ai arraché les bracelets d'argent des bras blancs de tes sœurs favorites. J'ai coupé la gorge de ton mouflon favori. Regarde là-haut tes bergeries, pourquoi sont-elles vides? Qui a ravi les moutons? Et en bas, tes écuries! Qui a chassé tes troupeaux de chevaux? Tu vois sur le toit toutes ces veuves? Qui a tué leurs maris? Et qui a rendu orphelins tous ces enfants qui nous entourent? Qui saura jamais compter les hommes que j'ai tués dans les champs et les forêts? N'ai-je pas tué soixante hommes

Digitized by Google

de votre commune? Voici, Noutzal, mes exploits, et toi, tu attires un homme dans un guet-apens et tu le fais brûler vif! »

Pendant que Khotchbor chantait et jouait de la flûte, deux petits enfants de Noutzal s'assirent devant lui; il les saisit sous les aisselles et les entraîna dans le bûcher avec lui :

« — Ne pleurez pas, petits enfants de Noutzal, moi je brûle avec vous! Moi aussi j'aime la vie! O mon beau cheval bai, que de fois tu as foulé sous tes sabots les ennemis du khan! O ma lance acérée, que de fois tu as transpercé la poitrine des noukers du khan! Non, ma mère ne pleurera pas son fils; elle sera fière de lui et mes sœurs ne verseront pas de larmes; je meurs avec gloire! »

C'est ainsi que le montagnard du Daghestan envisage la vie et la mort. Même la femme qui, pourtant, porte sur ses épaules tout le poids de la besogne quotidienne, quand il s'agit de défendre son honneur, ne le cède en rien à l'homme. M. Markov cite une femme lesghe, Parida, qui tua ou blessa quatre soldats russes pour se venger d'avoir été outragée. Pendant plusieurs jours après cet affront, Parida resta sans sommeil et sans prendre de nourriture. Enfin elle décida qu'elle retournerait sur les lieux de l'attentat et qu'elle tuerait le premier soldat russe qu'elle rencontrerait. Elle revêtit la pelisse et la papakha de son père, aiguisa son poignard et sortit de la maison. Aussitôt, sur le sentier qui descendait vers le fleuve, elle rencontra un soldat qu'elle poignarda. Deux camarades armés de pelles accoururent, mais Parida réussit à les transpercer aussi. Deux autres soldats qui assistaient de loin à cette tragique scène prirent peur et se mirent à courir vers le camp. Parida leur barra le

Digitized by Google

chemin et réussit à blesser l'un d'entre eux. Alors toute une foule de soldats qui réparaient la chaussée s'élancèrent à sa poursuite, mais la courageuse montagnarde d'un bond se précipita dans le fleuve.

La vendetta est pour ces rudes Lesghs un devoir aussi impérieux que pour nous de nourrir notre famille, d'élever nos enfants, de payer nos dettes. Ce devoir doit être exécuté non arbitrairement, mais selon un *adate* (règlement). Si cet *adate* n'est pas conforme au code de l'honneur, le vengeur n'est plus considéré comme un justicier, mais comme un criminel, et il reçoit non plus des louanges, mais du mépris. Les *adates* de la vendetta varient à l'infini, selon les districts. Tous n'exigent pas la mort du coupable, ils déterminent seulement la durée du temps pendant lequel l'offenseur ou l'assassin doit rester éloigné du village et devenir un *kanly*.

Le kanly est le plus malheureux des hommes ; il doit errer loin du lieu où il a commis son crime et dissimuler ses moindres pas. Chacun des membres de la famille offensée a le devoir de le tuer pendant le temps indiqué par l'*adate*. Il est poursuivi sur la route, au seuil de sa *saklia*, au champ ; partout la balle peut impunément l'atteindre, et le meurtrier n'aura pas à répondre de son crime, car, comme dit l'*adate*, « le sang a été payé par le sang. »

Mais quand le temps de la proscription est écoulé, si le kanly n'a été atteint ni par une balle ni par le poignard, il a le droit d'envoyer auprès de la famille de l'offensé des émissaires, et après avoir payé une amende fixée par l'adate, il peut solennellement rentrer au village et faire la paix avec ses ennemis.

Les anciens de l'aoul revêtent alors le kanly qui a payé sa rançon d'un blanc linceul, lui attachent à la

Digitized by Google

ceinture un poignard et l'amènent ainsi devant les membres de la famille offensée, comme une victime prête pour le sacrifice. C'est lui-même qui leur apporte l'arme avec laquelle ils ont le droit de le frapper et les vêtements de mort qu'il a mérité de porter. Devant cet acte de soumission, les offensés délèguent l'un des leurs avec la mission d'accorder le pardon. Celui-ci enlève au kanly son poignard, son linceul et sa papakha et lui caresse la tête. Le mullah lit le premier chapitre du Coran et la querelle de famille est oubliée à jamais. L'assassin pardonné, de kanly devient *kan-kardach*, c'est-à-dire membre de la famille, où il prend la place qu'occupait celui qu'il a tué.

Chez les Kounikhs, la cérémonie du pardon est plus compliquée. Le kanly convie à une fête solennelle tous les parents de sa victime. A l'approche de chacun d'entre eux, il se prosterne et reste le visage incliné contre le sol jusqu'à ce qu'on lui ait dit : « — Lève-toi, nous t'avons pardonné. » Pendant ce temps, on amène devant la maison le cheval sellé et orné de toutes les armes du kanly, que la famille offensée s'approprie. C'est le dernier acte du pardon.

La vendetta, au Caucase, n'est pas une impulsion sauvage de meurtre, mais tout un système de justice et d'ordre dans lequel les devoirs du juge, de la police et du bourreau sont remplis par la partie offensée, mais sous le contrôle sévère de l'opinion publique et d'après des règles déterminées.

Le montagnard du Caucase puise son courage et son amour de l'indépendance dans la simplicité de sa vie. Il est impossible, si on ne l'a vu de ses propres yeux, de se figurer sa sobriété. Les noukers qui accompagnaient M. Markov avaient l'air de ne jamais rien manger.

Digitized by Google

Leurs provisions de route consistaient en quelques poignées de farine de millet, que chacun portait dans la poche de son large pantalon. Il délayait cette farine dans de l'eau, y ajoutait un peu de graisse de buffle ou de l'ail, faisait cuire un moment cette soupe au moyen de quelques copeaux, et c'était tout son dîner. Ils ne connaissent ni vin, ni eau-de-vie, ni thé, et ne tuent un mouton que pour les jours de grandes fêtes. Il est vrai qu'ils reluisent toujours d'argent de la tête aux pieds, et que leurs femmes et leurs filles en sont couvertes, mais c'est un héritage des aïeux et l'unique capital de la famille. Au milieu des glaciers qui l'enserrent et des tempêtes de neige qui sévissent dans ces parages, le montagnard ne sait pas ce que c'est qu'un poêle; sa couche favorite est une des pierres plates posées à cette intention sur la petite place de l'aoul devant la mosquée. Emmitouflé dans sa bourka, qu'il ne quitte jamais, comme un oiseau dans ses plumes, il passe au grand air les nuits les plus froides.

Pendant que M. Markov était à Gounibe, il vit venir un vieux naïb qui, ayant fait à cheval 50 kilomètres, atteignit l'aoul à cinq heures du soir, s'acquitta de toutes ses commissions et la même nuit repartit à cheval pour rentrer chez lui. Beaucoup de Lesghs vont de Tiflis à Moscou, en plein hiver, à cheval, comme s'ils se promenaient dans les rues de leurs villes. L'endurance de ces corps vigoureux et agiles est telle que lorsqu'ils ont des plaies, même sérieuses, elles se cicatrisent d'elles-mêmes, et que des maladies qui exigent chez nous des soins prolongés se guérissent toutes seules sans que le malade ait pris le lit. M. Markov a vu des centenaires danser la *lesghinka* avec leurs arrière-petits-fils et des vieilles de cent-vingt ans qui descendaient au fond de la vallée

Digitized by Google

pour puiser de l'eau. A cinq ans le petit Lesgh monte déjà à cheval, à douze ans c'est un djighite expert.

Les autorités russes ne peuvent assez se louer des Lesghs :

— Ces barbares, disaient-elles à M. Markov, font notre étonnement : aujourd'hui ils sont en révolte et tous les canons et les fusils que nous possédons sont impuissants à les réduire ; demain, ils se soumettront et nulle part la paix ne sera mieux assurée que dans ce pays.

En effet, le Lesgh a un tel respect pour les liens de l'amitié qu'il est prêt à tout sacrifier pour un ami. L'étranger qui a été une fois reçu dans la maison d'un Lesgh ne peut plus accepter l'hospitalité autre part sans l'offenser mortellement. Ce montagnard peut traverser tout le Daghestan sans bourse délier ; partout il trouve le gîte de l'amitié, le pain et le sel.

Le penchant du Lesgh pour le *self government* est très accusé. Habitué depuis des siècles à ne compter que sur soi, il n'a pas, comme le moujik, besoin d'être stimulé pour prendre la moindre initiative. Il se soumet de bonne grâce à la volonté collective de la commune et aux vieux *adates*. Si l'aoul ordonne de respecter un bois, on peut être sûr que pas une branche ne sera cassée ; nulle main n'y touchera, car tous savent qu'en temps voulu chacun aura sa part. Chez aucun peuple la discipline n'est mieux observée que chez les Lesghs. L'aoul, bien qu'il ne soit pas pourvu de comités de bienfaisance avec présidents et membres honoraires, remplit scrupuleusement ses devoirs envers les nécessiteux. Une part de blé et de vin est rigoureusement concédée par chaque habitant pour l'entretien de la mosquée, des pauvres et de l'école. M. Markov a vu à Bedgit des aveugles entretenus aux frais de l'aoul dans un état très prospère. Les

Digitized by Google

enfants désireux d'apprendre le Coran peuvent l'étudier sans aucune difficulté. Ils logent dans les mosquées comme dans un pensionnat et y sont nourris, quand même leurs parents habitent l'aoul.

Les montagnards du Caucase lisent le Coran en arabe, mais n'entendent pas cette langue. Aussi le *chariat* (code musulman) y est-il peu connu et l'islamisme y manque-t-il de solidité. Les Lesghs ne possèdent ni alphabet ni écriture, et la seule histoire du Daghestan connue est écrite en arabe. Les missionnaires anglais ont répandu dans cette province quelques *Evangiles* en langue arabe, que certains Lesghs savants lisent avec beaucoup de déférence.

Il va sans dire que le meilleur moyen de civiliser le Daghestan serait de le doter de bonnes routes qui permettraient de donner à ses habitants des écoles et des métiers et de les mettre en contact avec des peuples plus civilisés. Le Lesgh est apte à toutes sortes de travaux; déjà l'armurerie, la sellerie et la serrurerie prospèrent dans plusieurs aouls. D'autres envoient à Tiflis des *bourki* (longues vestes) et des bacheliks, mode qui a été adoptée en Europe. En tout cas, avec ce peuple si bien doué et si disciplinable, il est facile de vivre en paix. L'état d'effervescence dans lequel le Caucase se trouve actuellement est uniquement dû au régime tsarien. M. Markov voudrait que l'énergie du gouvernement s'appliquât non à courber les montagnards sous la loi russe, mais à moraliser les fonctionnaires qu'on envoie au Caucase pour le civiliser. Si les intendants, les ingénieurs, les gouverneurs ne donnaient pas à ces peuplades l'exemple d'une vie de rapines et de duperie, si les sources de richesse locales, les terres, les bois, les pêcheries, les mines n'étaient plus exploitées au profit de

Digitized by Google

quelques personnalités, contre l'intérêt de tout le pays, si enfin, au lieu d'arbitraire et de bon plaisir, ces populations voyaient régner la bienveillance et le respect de leurs anciennes coutumes, alors seulement on serait en droit d'espérer que les montagnes du Caucase deviendraient vraiment un territoire russe.

A Gounibe, M. Markov termina son expédition à travers les montagnes du Caucase. Il préféra, plutôt que de retourner à Vladicaucase par les défilés périlleux de la Kakhétie, le faire en télègue par la voie postale qui a été récemment ouverte entre Gounibe et Temir-Khan-Choura. Que le touriste, pourtant, ne se laisse pas séduire par cette désignation de *voie postale*. Les relais n'offrent que des baraques où la pluie tombe librement, comme dans une citerne. Il n'y a aucun meuble, pas davantage de plancher, et le voyageur est réduit à coucher sur la terre fangeuse. Les postillons sont souvent disséminés loin du poste, et il faut alors attendre tout seul dans ce défilé désert deux ou trois jours avant d'obtenir des chevaux de relais. Les montagnards postillons, cavaliers hors ligne, sont de détestables cochers, et le nombre des télègues qui ont roulé dans les précipices ou dans les rivières est prodigieux.

D'ailleurs les routes sont abominables et le cocher le plus expérimenté aurait de la peine à s'en tirer. A chaque relais, on peut lire sur le mur l'énumération des obstacles à franchir pour atteindre la station suivante. On y voit des avertissements dans ce genre: « Très dangereux de se remettre en route de nuit ou par la pluie, » ou encore: « Prendre garde à douze montées et à dix descentes périlleuses. »

Comment éviter de voyager la nuit ou pendant la

Digitized by Google

pluie, lorsqu'on est obligé, comme nous l'avons vu, d'attendre plusieurs jours de suite des chevaux de rechange? Les routes ne sont jamais pourvues de parapet, les ponts font défaut, et l'on est bien forcé de passer à gué les torrents et les fleuves, qu'une ondée d'orage suffit pour grossir démesurément.

La région du Daghestan que parcourt maintenant M. Markov présente peu d'intérêt. Les montagnes se font petites, toujours plus petites, et enfin se meurent dans une plaine onduleuse qui s'étend jusqu'à la Caspienne. Ce n'est plus le Caucase, c'est l'Asie brûlante et desséchée, rien que de la pierre et de l'argile, sans terre, sans jardins, le désert qui rappelle la Palestine et l'Arabie, mais sans les palmiers. C'est l'aspect du pays que j'ai décrit l'année dernière dans mon article sur Bakou et les rives de la mer Caspienne.

A.-O. SIBIRIAKOV.

Digitized by Google

LE LANGAGE DES ANIMAUX

Lorsque nous disons que le chat miaule, que le chien aboie et, d'une manière générale, que tout animal exécute le cri que définit le vocabulaire zoologique, nous commettons une erreur pour peu que nous prétendions, comme cela reste assez l'usage, insinuer que le chat ne saurait traduire ses impressions que par des miaulements, le chien des abois, qu'en un mot les bêtes de cette planète n'ont à la disposition de leur mentalité que de brèves onomatopées. C'est à peu près, afin de montrer la vérité au travers d'un verre grossissant, comme si nous affirmions que les *babies* ne pourront jamais parler que l'anglais ou les *bambini* l'italien. Immédiatement vous penseriez alors aux bébés français qui, pour peu que leur jeune âge soit cultivé par une institutrice, gazouilleront, à côté du « parler doux aux lèvres » de leurs parents, l'anglais, l'italien ou l'allemand. Dès que les éleveurs sauront s'y prendre, il en ira de même avec les libres créatures de l'arche de Noé. La psychologie animale, cette science d'hier, qui promet d'admirables surprises

Digitized by Google

aux amateurs d'inédit, ne permet plus d'en douter. Les observations qu'elle est parvenue à rassembler sur ce sujet, chimérique en apparence, le langage des animaux, tiennent du prodige. C'est à se demander si, quittant le plancher des vaches de la réalité, nous ne nous aventurons point parmi les landes de la fable.

Déjà l'on peut concevoir le jour où le bonhomme La Fontaine, en prêtant aux êtres poilus ou emplumés nos habitudes d'expression, se rapprocha davantage de la vérité que le comte de Buffon, tout naturaliste qu'il était, en maintenant l'animalité sous la dépendance de l'homme. En rêvant, le poète avait vu plus loin que le naturaliste penché sur ses livres, que le philosophe perdu dans ses raisonnements. Non, les chats et les chiens n'ont pas été placés sur notre globe pour devenir nos esclaves, — cette idée qui se retrouve à la base des cinquante-quatre volumes de l'*Histoire générale et particulière* de Georges-Louis de Buffon nous paraît aujourd'hui bien mesquine, — mais au contraire pour s'élever, d'après la loi de l'évolution universelle, du rang que les savants du dix-neuvième siècle ne lui refusent plus, de *frères inférieurs* à celui que leurs séculaires efforts leur donneront en une période prochaine le droit d'atteindre, de *frères* tout court. Jadis, a dit splendidement le poète anglais,

« Jadis, sur les rameaux fertiles de la forêt, pendant des âges, le singe mobile se balança avec bonheur dans sa maison aérienne, cueillit la pomme et suça la vigne ;

» Jusqu'à ce qu'enfin s'agita en lui la grande angoisse, la vieille angoisse lointaine, qui transperça son monde de brises et d'oiseaux d'une infélicité divine.

» Ce n'était point l'amour qu'il cherchait, ni les fruits sauvages ; et les batailles ardentes de son clan ne purent apaiser

Digitized by Google

la pensée souffrante encore à naître, *jusqu'à ce qu'enfin la brute devint l'homme*[1]. »

Mais d'abord, en l'état de choses actuel, peut-on admettre que les cris servent aux mammifères ou aux ovipares à davantage qu'à exhaler d'indistinctes notions émotionnelles ?... Quoi ! ces êtres aboyeurs ou siffleurs pourraient-ils se communiquer des renseignements ou échanger des impressions ? On ne saurait vivre une semaine avec un chien ou un chat sans trouver dix occasions de le constater. Cet été encore, tandis que je passais mes soirées à lire devant la fenêtre ouverte, mon caniche en boule à mes pieds, le fleuve de très loin nous transmettait les disputes des chiens du bourg. Dans la paix de la nuit, les hurlements contradictoires se percevaient avec netteté. Mon compagnon, qui suivait d'une oreille somnolente ces criailleries plébéiennes, tout à coup dressé, au contraire, protestait avec violence. A n'en pas douter, l'inconvenance de telle injure lui avait été révélée par un cri que j'avais cru, mais qui n'était point pareil aux autres. Tobby intimait à ces malandrins d'avoir à se taire, comme un homme de qualité eût sous l'ancien régime ordonné silence aux manants.

Le perspicace animalier qu'est à ses moments perdus M. Paul Adam l'écrit en tout autant de termes :

« Les chiens usent entre eux d'un langage fort clair, fait de mimique, de jappements et de susurrements obtenus en soufflant par les narines avec douceur. »

Et plus loin il observe que :

« Les chefs de meute commandent par des abois différents à leur équipe hiérarchique. Tous conservent les habiletés, les

[1] Miss Mary Robinson, *Darwinism. Songs, Ballads*. London, Fischer. 1883.

Digitized by Google

astuces de la vie sauvage; ils y joignent les acquêts de la civilisation [1]. »

Un philosophe naturaliste du dix-huitième siècle a pu faire auprès de la gent féline des observations identiques :

« Le chat, écrit en effet l'élève de Quesnay, le collaborateur de Turgot, j'ai nommé Dupont de Nemours, le chat a l'avantage d'une langue dans laquelle se trouvent les mêmes voyelles que prononce le chien et de plus six consonnes: l'*m*, l'*n*, le *g*, l'*h*, le *v*, l'*f*. Il en résulte pour lui un plus grand nombre de mots. Une meilleure organisation des pattes et une plus grande étendue du langage oral donnent certainement au chat plus de ruse et d'habileté dans son métier de chasseur que n'en a le chien. »

Ces théories pourraient s'appliquer à la plupart des amis à deux ou quatre pattes dont prétend s'entourer la solitude humaine. Ne vous est-il jamais arrivé, tandis que vous vous amusiez à réveiller de cris imités telle ou telle bête endormie, de voir tout à coup l'animal inquiet faire de l'œil l'inspection de la pièce, ou, attendri, vous répondre avec douceur ? C'est que, sans vous en douter, vous veniez de prononcer avec exactitude un mot de terreur ou d'amour. Quand de nécessaires perfectionnements auront donné aux phonographes enregistreurs la précision de la science, nous ferons certainement dans le domaine des langues animales, les plus stupéfiantes trouvailles !...

L'honneur en devra être reporté au professeur Garner, dont les travaux sur le vocabulaire des singes ont inauguré ce nouveau domaine intellectuel. Grâce à sa patience, ce hardi observateur a réussi, parmi les mille cris

[1] Paul Adam, *Du chien*, dans le *Journal* du 15 juin 1904.

Digitized by Google

des anthropoïdes, à en distinguer une dixaine, à les enregistrer, à en découvrir la signification et, par la répétition, à faire la preuve de ses découvertes. Les contes de la fable n'ont rien de mieux à nous offrir. Le Dr Garner sait le cri relatif à la boisson, et celui qui concerne les éléments solides; il sait l'appel de guerre et l'invitation à l'amour. En proférant le qui-vive d'alarme, il est parvenu, quand il a voulu, à mettre en débandade ses sujets, mais en leur certifiant l'onomatopée qui signifie : « Tout va bien, » il leur a bientôt rendu la quiétude.

Ces étranges découvertes, le savant professeur les attribue toutes à son idée de vivre dans une cage, en pleine jungle. Immobile, derrière ses barreaux verts, vêtu de drap couleur tronc d'arbre, la barbe hirsute, les cheveux fous, aussi retombé que possible d'apparence à l'état sauvage, il a vu à l'entour de sa cage protectrice rôder les fauves et glisser les serpents; il a vu surtout ses amis, les singes, vivre de leur vie normale. Et d'expériences poursuivies dans des conditions qui n'avaient jamais été réalisées, il a remporté des sensations sur la nature des forêts vierges qu'aucun homme n'avait non plus jamais connues avant lui.

« Ce qu'il y a de fascinant dans une entreprise de ce genre, écrit M. Garner, c'est qu'on ne sait jamais quand va se produire l'événement décisif; les découvertes surviennent à l'improviste, au moment où l'on s'y attend le moins. Mais pour qu'elles soient vraiment scientifiques, il faut une patience infinie et le plus grand scrupule dans l'élimination de toutes les chances d'erreur. »

Quand on pense qu'à l'heure peut-être où le lecteur lira ces lignes, comme à l'heure où je les écris, non loin de l'équateur, dans l'hémisphère austral, à l'ombre

Digitized by Google

des végétations tropicales qui rendent impénétrables les côtes hérissées de rochers rouges du cap Lopez-Gonsalvo, le professeur, à l'affût derrière ses barreaux, monte la garde, son intelligence prête à surprendre et ses instruments à fixer les mystères de la philologie animale! Pour cette nouvelle expédition, Edison, que ces recherches passionnent, a inventé des appareils spéciaux actionnés par l'électricité, afin qu'entre la parole du singe et la gravure du rouleau, il ne s'écoule même pas une fraction de seconde. Pauvres anthropoïdes!... qu'ils soupçonnent peu que cette médiocre créature tapie à l'ombre des cocotiers va révéler les secrets de leur esprit de chimpanzé! Et s'ils se doutaient des conséquences que ces révélations ne pourront manquer d'avoir tôt ou tard, comme il est probable que, descendus en bandes furieuses des fourrés de la Sierra-Complida, ils anéantiraient ce pionnier de la science! Encore une fois l'intelligence aura vaincu la force. A quand la première *grammaire simiesque?*

Maintenant, ces modes de conversation, bipèdes et quadrupèdes les doivent-ils à l'instinct ou à l'éducation? Dès la sortie de l'œuf, tenu dans l'ignorance de ses congénères, un moineau pépierait-il? un pinson ramagerait-il? une gélinotte glousserait-elle? une perdrix cacaberait-elle? Cette question est du petit nombre de celles que le monde scientifique ne met plus en doute. Dans sa *Philosophie des nids d'oiseaux*, Wallace a rassemblé un nombre suffisant d'observations établissant que nos amis du ciel ne chantent pas en vertu d'un instinct, mais d'après les leçons de leurs père et mère. Un autre savant a même fait la preuve de cette démonstration en donnant de jeunes linots à élever à d'expertes alouettes. Il s'est trouvé que ces ingénus se mirent à *grisoller*. Avec

Digitized by Google

des bouvreuils, des rossignols, des rouges-queues, des fauvettes et nombre d'autres espèces, de semblables expériences furent répétées, toujours avec succès.

« Elles prouvent, dit Wallace, — et l'on se saurait aller plus loin, — que le chant caractéristique des oiseaux est acquis par l'imitation, de même qu'un enfant n'apprend point par instinct l'anglais ou le français, mais en écoutant ses parents parler ces langues[1]. »

Il faudrait d'ailleurs n'avoir jamais suspendu à sa fenêtre la cage de Jenny l'ouvrière, pour ignorer que dans le monde des oiseaux, comme dans celui des chanteurs, les virtuoses sont si rares qu'ils en deviennent exceptionnels. On voit pourtant dès leur plus jeune âge, à peine au sortir de l'œuf, les oisillons piailler et s'égosiller. « A n'en pas douter, écrit un animalier de Bâle, il s'agit bien de véritables exercices vocaux[2]. » Des pinsonnets perfidement laissés à leur propre initiative dans la solitude d'une volière isolée ne furent jamais en état d'exécuter aucun des airs qui constituent le répertoire des pinsons ordinaires, répertoire qu'avec une patience de bénédictin des spécialistes allemands se sont plu à cataloguer et à parer de noms pittoresques, tels que le *Chant de la fiancée*, le *Boute-selle*, la *Bonne année*. Les cris de ces petits prisonniers conservaient des maladresses significatives. Aucun n'était en état d'exécuter ce *double battement* qui reste l'*ut de poitrine* de ces ténors ailés. Car la valeur marchande des pinsons ne se mesure point à leur taille, et certains gosiers d'or se sont payés jusqu'à six et huit louis! Aussi, la ruse de l'homme s'en mêlant, les éleveurs ont-ils inventé divers moyens barbares, tels que

[1] *Beiträge zur Theorie der natürlichen Zuchtwahl*, p. 251.
[2] *Les jeux des animaux*, par Karl Groos. Paris, Alcan, 1902.

Digitized by Google

paupières scellées au collodion ou que prunelles transpercées à l'aiguille rouge, pour développer les aptitudes vocales de ces petites étoiles volantes.

Dans la libre nature, — qui est bien autrement intéressante, — l'émulation suffit et l'amateur de campagne éprouve la surprise, couché au pied d'un chêne, d'entendre un pinsonnet étudier ses battements avec autant de patience qu'une *prima donna* ses trilles. Cette connaissance des battements du pinson est même toute une science; les ouvrages qu'elle a inspirés rempliraient déjà un rayon; par malheur, elle reste lettre morte pour ceux dont l'oreille ne s'y est point appliquée dès l'enfance. Tandis que le commun des mortels remarque mal d'infinitésimales différences, une ouïe exercée parvient à distinguer plus de vingt-cinq battements différents. D'après Lenz, les pinsons du duché de Saxe-Cobourg-Gotha en exécutent jusqu'à dix-neuf variétés. Voici les syllabes d'un *double battement* complet noté sur les remparts boisés de Smalkalde. Le spécialiste assure l'avoir entendu des milliers de fois et par des centaines de pinsons différents:

Zi zo zo zi zi zi zi zi zi zi rreuizi piah to to to to to to to zisskutziah!

On remarquera l'équilibre; cela revient à deux trilles précédés et suivis de *grupetti*. Techniquement, le chant des oiseaux se rapprocherait donc du chant des femmes. L'une des artistes que notre globe a le plus volontiers applaudies l'a reconnu: « Ma méthode, — écrivait, en effet, cette cantatrice, — est autant que possible celle des oiseaux!... » et c'est signé du seul nom qui ait jamais rendu jalouse Adelina Patti; c'est signé Jenny Lind.

La persévérance de ces menus chanteurs, on le voit,

Digitized by Google

ne le cède en rien à celle des élèves de nos conservatoires. Dans les forêts fleuries d'orchidées du Brésil, le prince de Wied a pu observer le zèle prodigieux de certains oiseaux d'un blanc immaculé dont le nom est malheureusement plus difficile à prononcer que *merle*. Leur voix forte et claire donne, paraît-il, la sensation charmante d'une clochette d'argent. Or, pour obtenir la virtuosité nécessaire à ces sonneries naturelles, rien n'égale la ténacité de ces minuscules artistes. Le bon pasteur de Reuthendorf l'assure lui aussi, — et l'on sait en ornithologie sa compétence : « Pendant des heures le *chasnorhynchus* poursuivra son bizarre exercice. A chaque sonnée, le bec a un spasme convulsif, et la gorge, la poitrine et le ventre s'abaissent et s'élèvent par saccades si violentes que le corpuscule semble sur le point d'éclater. » A mesure que l'entraînement se poursuit, l'élève s'énerve. Sa queue se raidit, ses pattes s'allongent, sa tête virevolte. Le sonneur, bondissant en arrière, finit par retomber évanoui, après avoir pivoté sur lui-même. Ainsi les concurrentes aux prix de piano glissent-elles inanimées sur les claviers que sans pitié elles triturent du matin au soir. Mais une carafe d'eau opèrera la résurrection, tandis que pour les chanteurs des pampas plusieurs n'en reviendront pas : « Cela, je puis l'affirmer, écrit le vieux Brehm, ayant vu de mes yeux tomber raide mort, de son barreau, le *chasnorhynchus* que je fus en état d'observer. »

Remarquez la vanité de ces oiseaux; n'égale-t-elle pas celle des hommes? Plus j'observe les animaux et plus je constate qu'ils ont nos défauts sans posséder nos qualités. La théorie de Rousseau sur les méfaits de la civilisation ne résiste pas à l'épreuve de la zoologie. Au lieu de perdre ses loisirs à harmoniser de vagues musiques

Digitized by Google

d'opéra, que n'étudia-t-il, à défaut des blancs chanteurs du Brésil, les moineaux de Paris ou les pinsons de Clarens ? Il y eût perdu quelques illusions sur l'innocente bonté de la nature primitive, et ç'aurait été autant de gagné pour ses ambitieux traités d'éducation et de morale naturelles.

Mais dans l'arche de Noé de ce monde, les oiseaux ne sont pas les seuls à exercer leurs cordes vocales. Qui ne s'est amusé du manège des jeunes chiens s'essayant à japper ? Leur voix éclate en fausset, tandis que l'effort mal dirigé les envoie rouler au hasard. Mais l'aboiement est un mode d'expression tellement inférieur, que le cas des singes hurleurs semblera plus significatif. Ne les voit-on point, par troupes nombreuses, donner aux figuiers et aux palmiers des forêts de véritables auditions chorales, coupées de solis d'une impressionnante vigueur ? Quand la fantaisie en vient à ces singes qui restent dans l'espèce les plus développés, le chef de la bande se met en quête d'un figuier. Perché sur la branche supérieure, un geste suffira pour que la smala docile se groupe sur les branches inférieures, — absolument comme des choristes à l'entour d'un maître de chapelle. Bientôt, le professeur entonne des hurlements que les élèves reprennent en chœur. De reprise en reprise, l'enthousiasme s'accentue. Une sorte de fureur dionysiaque agite les anthropoïdes!... S'agit-il de leçons de chant proprement dites, ou d'études de langage ? Il faut attendre le retour du Dr Garner pour en décider. Quoi qu'il en soit, ces exercices servent bien à assouplir et à développer la voix.

Une conséquence s'impose : si les divers modes d'expression que les différentes familles animales ont à leur disposition sont affaire d'élevage plutôt que de nais-

Digitized by Google

sance, le besoin d'imitation ou l'esprit de ruse doit engager les individus les mieux doués d'une espèce à utiliser le système vocal d'une autre.

Rien n'est en fait plus fréquent, et il faut bien que la société animale soit aussi inconnue qu'elle l'est pour que j'aie besoin de préciser. Il devient étrange de constater, en effet, à quel point l'homme, tout en vivant à côté des animaux, vit peu et vit mal avec eux. La terre ressemble à ces vastes maisons des métropoles où des centaines de personnes habitent porte à porte, plafond à plancher, sans savoir quoi que ce soit les unes des autres. Chacun, dans le cercle restreint de son activité, épuise les mesquines joies et les puérils chagrins de sa destinée, et le désir ne lui vient jamais de partager d'autres existences, d'agrandir son faible rayon intellectuel ! L'animal reste le plus souvent une quantité négligeable ; gibier pour le chasseur, marchandise pour l'éleveur, machine pour le paysan et le dresseur, il n'est pour les civilisés qu'une fourrure ou qu'un bibelot. Et pourtant le secret de bien des choses que nous ignorons encore nous sera révélé lorsque nous connaîtrons mieux les us et coutumes de ces humbles créatures.

Dans la verdure des vergers, approchons-nous de la ruche bleue et observons ces abeilles que le poète a délicieusement appelées « l'âme de l'été, l'aile des parfums, l'intelligence des rayons, le murmure des clartés !... » Sur le point qui nous occupe, que de découvertes !... Seule, n'est-ce pas, la reine possède la faculté d'émettre un son « qui ressemble à celui d'une trompette argentine, et qui est si puissant dans sa faiblesse courroucée, qu'on l'entend, surtout le soir, à trois ou quatre mètres de distance, à travers les doubles parois des ruches les mieux closes. » Or ce cri a le pouvoir de plonger les

Digitized by Google

ouvrières dans une sorte de terreur respectueuse qui les prive de leurs moyens de défense. Le sphinx atropos, le papillon cambrioleur, — qui dira comment un cerveau d'insecte conclut de tels raisonnements ? — n'a donc rien trouvé de mieux pour piller le miel dont sa gloutonnerie est friande que d'imiter le cri de la reine. Grâce à ce subterfuge, on verra le papillon qui porte sur son dos une tête de mort forcer les gardes des entrées et se gaver tout à son aise, sans que les abeilles trouvent le courage d'intervenir. N'est-ce pas le cas type d'*imitation par esprit de ruse ?*

Les exemples d'imitation *par esprit de malice* sont plus fréquents ; les animaux étant d'éternels enfants, les individus d'espèces amies ne cessent pour ainsi dire de se jouer mille tours. J'ai connu un perroquet qui contrefaisait les cris des matous en « balade. » Ces oiseaux-là sont la méchanceté incarnée ; sitôt la chatte endormie, notre Sadi Coco ne connaissait pas de meilleure joie que de pousser des miaulements désespérés. A l'époque des nourrissages, cela tournait au tragique. Moumouche sursautait, les griffes hérissées. Alors, du haut de son perchoir, le grimpeur ravi battait des ailes.

Dans la plupart des imitations, il n'y a cependant ni mensonge, ni esprit, rien probablement qu'un souhait d'exercer certaines cordes vocales que les cris journaliers ne procurent aux bêtes ou jamais, — ou pas assez, — l'occasion d'utiliser. On dirait, à la vérité, que ces créatures essaient de perfectionner leurs moyens d'expression. Le véridique Brehm, qu'il faut toujours citer lorsqu'il s'agit d'oiseaux, écrit : « Le merle imite communément le coquerico des coqs, le gloussement des poules, le criaillement des oies, le nasillement des canards, le miaulement des chats.... » et l'énumération se poursuit. Dans

Digitized by Google

son classique ouvrages sur l'*Origine de l'homme*, Darwin raconte l'histoire de deux loups « qui apprirent à aboyer comme des chiens, ce que, ajoute-t-il, les chacals font aussi quelquefois. » Et Mme Michelet, qui avait plus de bon sens que d'imagination, — ce qui en histoire naturelle semble précieux, — posséda un pinson, nommé Caroline, dont le bec bleuâtre lançait des jappements de carlin, et un bouvreuil, répondant au nom plus bourgeois de Titi, dont le bec camus éclatait de rire !...

Tout cela reste bel et vrai, objectera le lecteur, n'empêche que nous ne trouvons que les perroquets, et encore, pour reproduire quelques bribes de nos phrases. Erreur; l'opinion courante n'est, cette fois de plus, qu'un préjugé. D'abord, pour peu qu'on les instruise avec méthode, les perroquets ne parleront pas médiocrement, mais admirablement. Cælius raconte que le cardinal Ascanius paya cent écus d'or une de ces bestioles en état de réciter les *Douze articles de foi*. Le fermier-général de la Borde affirme en avoir connu une autre qui, sur un vaisseau de grandes traversées, faisait office d'aumônier. Chaque matin et chaque soir, on voyait ce pieux oiseau réciter la prière aux matelots; ensuite il disait le rosaire, tout en égrenant d'une patte le chapelet posé sur le perchoir. Les anecdotes sont aussi nombreuses qu'excentriques. Le monde des cacatoès, et surtout celui des perroquets gris, fournit de véritables linguistes. J'ai souvenance d'un ara qui récitait la *Cigale et la fourmi* et le *Vase brisé*. Il fallait voir avec quel maléfique bruissement d'ailes il criait l'impertinence : *Eh bien, dansez maintenant !*... et avec quel comique clapotement du bec il précisait : « Le vase où meurt cette verveine, *d'un coup d'éventail* fut fêlé !... » Un sociétaire du Théâtre-Français ne s'en fût pas mieux tiré.

Digitized by Google

D'autre part, les perroquets ne sont pas les seuls oiseaux à avoir reçu le don de la parole. Mlle Eugénie Maier, de Stuttgart, avait, en 1870, la surprise de constater qu'une inséparable, touchant objet de soins empressés, se mettait à répéter les discours qu'elle lui tenait : « Elle est ravissante à voir et à entendre, raconte la bonne demoiselle, lorsqu'elle joue avec mon doigt, le couvrant de baisers, essayant même de lui donner la becquée ; vingt fois elle s'envole, vingt fois elle revient, répétant sans se lasser : *Chère, chère petite Miss, viens, mon tendre cœur, donne vite un doux bécot!...* » Pareille stupéfaction était réservée à Mme Gräber de Berlin qui, un beau dimanche, entendit son canari lui adresser la parole. Au moyen âge, osier doré et ailes jaunes eussent été jetés à la rivière. Un canari parlant, cela ne s'était pas encore vu ; il devait y avoir quelque maléfice là-dessous. Mais comme l'âge du diable était passé, cette estimable Berlinoise se contenta de raconter le phénomène, si bien que l'écho en parvint jusqu'aux oreilles d'un M. Karl Russ qui préparait précisément un ouvrage sur les *Oiseaux parlants.* On juge de l'aubaine; le naturaliste n'attendit pas qu'elle se présentât une seconde fois. Le 23 avril 1883, il sonnait à la porte de Mme Gräber. L'intérieur était confortable, la maîtresse de céans sympathique ; fort émue, — on le serait à moins, — la brave dame déplora l'inutilité de la démarche ; l'oiseau ne paraissait point en veine de discours. Et désireuse de prouver son bon vouloir, l'oiseleuse se mit à raconter, — on devient bavard à parler des animaux que l'on aime, — qu'elle possédait depuis trois ans le gentil phénomène. D'abord, il avait chanté avec adresse, puis la mue survenant, il s'était tu ; dépitée, l'éleveuse n'avait cessé de le lui reprocher, tant et si bien

Digitized by Google

qu'un jour le canari s'était mis à bredouiller l'éternelle phrase :

« — Jugez de ma stupéfaction !

» Tandis que Mme Gräber achevait en répétant les mots que le canari était censé savoir, l'oiseau tout à coup prononça : *Comment chantes-tu, mon petit gamin?... allons, chante, chante, gaminet!...* Il répétait continuellement ces dix paroles et je les comprenais de plus en plus nettement. Il ne les articulait pas comme un gosier humain; il les tissait pour ainsi dire dans son chant, mais une oreille qui n'eût même point été avertie n'aurait pu s'empêcher de les distinguer[1]. »

Le cas ne semble point unique. Si le serin de Mme Gräber parlait allemand, — car il m'a fallu traduire l'historiette, la scène se passant à Berlin, — celui d'une dame de Londres, qui fut le sujet d'une communication de M. Leigh-Southby à la Société zoologique, parlait anglais. Quand un rayon de soleil le mettait de bonne humeur, il entonnait même le *God save the Queen!...* M. Théodore Franck, de Barmen, a possédé un bouvreuil qui s'exprimait dans la langue de Gœthe avec une netteté remarquable ; un étourneau appartenant au cordonnier Gustave Dorn possédait un répertoire assez étendu. Rien n'était drôle comme de l'entendre apostropher Bismarck ou vitupérer contre les femmes !... Quant aux corbeaux, il y a tant de bavards parmi eux, que ce n'est pas la peine d'en faire mention. Le naturaliste Naumann ne croit pas exagérer en affirmant qu'ils apprennent à discourir mieux et plus vite que les perroquets. On a lu dans Pline, — déjà ! — l'histoire du corbeau de Tibère qui saluait de leurs noms et titres, sans jamais se tromper, les membres de la famille impériale. Un fâcheux

[1] Karl Russ, *Allerlei sprechendes gefiedertes Volk*, 1889, p. 169.

Digitized by Google

l'ayant tué, le peuple fit à l'oiseau savant des funérailles nationales; deux Ethiopiens portaient sa dépouille, et l'assassin, tout comme s'il s'agissait d'un homme, fut exécuté. Qui peut le plus peut le moins. Après les performances latines du corbeau de Pline, les performances allemandes du corbeau des frères Müller ou les performances anglaises du corbeau de Charles Dickens ne présenteront rien d'inédit. Nous nous étonnons à peine que le vieux Brehm ait conclu :

« Ce qui frappe surtout chez le corbeau, c'est le talent avec lequel sa voix imite les bruits qu'il distingue. De lui-même il apprend, sans que personne s'en occupe, à rire comme un enfant, à roucouler comme un pigeon, à aboyer comme un chien, et à *parler comme un homme!...* »

Enfin, il n'y a pas que les oiseaux; jusque parmi les chiens, si invraisemblable que cela paraisse, on trouvera des orateurs. Leibniz, le philosophe de la *Monadologie*, affirme qu'il possédait un chien en état de prononcer une trentaine de mots; seuls l'*m*, l'*n* et le *h* le gênaient un peu. Que de lycéens penchés sur leur grammaire allemande pourraient en dire autant! L'aîné des trois frères Habeneck, celui qui, directeur de l'Opéra, inaugura la salle de la rue Le Pelletier, et composa ce ballet du *Page inconstant* dont le titre suffit à situer son auteur dans l'histoire de la musique, Habeneck, ce premier en date des chefs d'orchestre modernes, possédait un chien nommé Capucin, qui donnait le *la* aussi juste que le diapason et chantait «agréablement,» c'est le texte qui le dit, le morceau de Mozart : *Mon cœur soupire à l'aurore !...* Les ruisseaux vont à la rivière ; tandis que je documentais ces notes, il m'est revenu qu'il existe actuellement, à Marseille, dans un milieu moins artisti-

Digitized by Google

que, un caniche en état de fredonner la *Marseillaise*. La grande difficulté reste d'arriver à faire comprendre à l'animal ce que l'on attend de lui. Il est impossible, en effet, de vivre avec un chien, surtout de race caniche, la plus intelligente et de beaucoup, sans remarquer que ces compagnons possèdent au fond de leur gosier une gamme généralement inutilisée de sons graves et aigus. Quelle surprise, aux heures d'attendrissement ou de colère, de leur découvrir des voix différentes de leurs voix ordinaires! Réfléchissez pourtant que, si des personnes patientes se mettaient en tête de faire parler ces muets qui ne sont pas des sourds, mais qui ont quatre pattes, elles y arriveraient aussi probablement, et plus vite, que celles qui rendent la parole aux sourds-muets de l'espèce humaine!...

J'entends assez l'objection. A supposer que les animaux supérieurs parvinssent à emmagasiner un vocabulaire suffisant pour traduire leurs pensées, supposez-vous que l'association entre celles-ci et celui-là s'établirait? En d'autres termes, tenez-vous les animaux pour susceptibles de passer du rang de phonographes vivants à celui d'êtres capables de soutenir une conversation? Le premier point paraît d'ores et déjà établi. Cette observation personnelle suffira. Ayant acheté un dogue à Heidelberg, je le ramenai en pays français. Or, à l'ébahissement de la galerie, l'intelligent animal, qui comprenait au mot les commandements germaniques, ne savait plus du tout ce que lui voulaient ceux qui s'adressaient à lui en français. Ses yeux clairs un peu cruels, car la race reste sanguinaire, devenaient fixes, et il ne tardait pas à aboyer avec un air de se fâcher : « Qu'est-ce que me veut ce charabia-là? » Comme Wotan ne mordait pas aux participes, ce fut la cuisinière qui apprit *der*, *die*, *das* !... A n'en point douter, du moment qu'il m'enten-

Digitized by Google

dait dans la langue de Gœthe et qu'il m'ignorait dans celle de Voltaire, ce dogue établissait de justes associations entre les signes auditifs et leur sens conventionnel.

Je me souviens également de ma surprise le jour où une preuve me donna la certitude que mon caniche Tobby devinait le français. Assis devant mon bureau, j'étais en train d'écrire, quand, dans le cabinet aux vêtements, séparé de ma bibliothèque par un couloir et une chambre, j'ouïs une dégringolade. Sans faire un geste, je me pris à murmurer : « Eh ! Tobby, si tu ramassais ce qui est tombé ! » Ne voilà-t-il pas qu'à ma stupéfaction, l'animal se lève, traverse l'appartement, pénètre dans l'alcôve et revient une jaquette à la gueule. J'avoue avoir été intimidé. C'était la sensation du monsieur qui, se croyant seul, se découvre sous l'œil du voisin. Et depuis, j'ai pesé mes propos, car je n'avais pas tardé à constater que Tobby surprenait certains projets qu'il était préférable de lui laisser ignorer pour l'économie de sa petite personne.

Le second point reste plus obscur. Le nombre des animaux parleurs est encore trop limité. Parmi les perroquets, il s'en est déjà rencontré toutefois plus d'un sachant ce qu'il disait et disant ce qu'il voulait. L'histoire a conservé quelques récits fameux ; comme celui du cacatoès d'Henri VII qui, tombant d'une fenêtre dans la Tamise, eut la présence d'esprit de crier : « A moi un bateau !... un bateau !... vingt livres pour me sauver !... » Mais nous étions enclins à tenir ces philosophes ailés pour frères des aras auxquels La Fontaine, Florian et Gresset conférèrent l'immortalité. Nous avions tort, ces traditions doivent reposer sur des faits exacts. Une fois de plus, ce qui paraissait invraisemblable à nos pères est devenu scientifique pour nous.

Digitized by Google

M. Schwendt, témoin cité par Karl Russ, posséda un jacquot gris qui se servait de la parole comme une personne. Vivant à la campagne, il appelait les chiens, commandait les poules, grondait les servantes, morigénait les valets, faisait manœuvrer toute la ferme sans se tromper de nom, de ton, ni d'expression. Quand le soleil le rendait loquace, il se récitait de courtes poésies et pour peu qu'il s'embrouillât, battant des ailes, s'écriait : « Halte-là ! mon nigaud !... » Un autre jacquot gris, appartenant à M. Kastner, de Vienne, avait la comique politesse de ne jamais s'endormir sans se souhaiter le bonsoir. Destiné à partager le sort d'une acariâtre perruche, il la tançait en termes appropriés : « Assez, vilaine ! Fi, la mégère ! Allez, méchante !... » Deux dames de mes amies firent l'acquisition d'un séduisant aourou-couraou. On le donnait pour habile discoureur. Les premiers jours passés, notre perroquet ne trahissant toujours pas le son de sa voix, ses maîtresses se mirent à l'interpeller. Alors, ailes déployées, la bête se décida à prouver qu'elle n'était pas aussi bête qu'on la croyait : « Taisez-vous, bavardes ! taisez-vous, bavardes !... » Transporté par bonté d'âme dans le boudoir ensoleillé de Mme mère, il se permit, tandis que la brave dame équilibrait ses échafaudages de frisettes, d'ironiques « *Ah! ah!* » qui lui valurent d'être immédiatement relégué dans la froide lingerie. Il fallut s'en défaire : cet aourou-couarou témoignait de trop d'humour pour plaire aux dames. Plus sympathique semblera une perruche verte, de rouge cravatée, qui se faisait obéir à la parole. Dès l'apparition du dessert, il était comique de l'entendre affirmer : « Coco a faim, Coco a faim ! » Qu'un bouchon vînt à sauter, sa joie ne connaissait plus de retenue ; il fallait la servir pour mettre un terme à ses revendica-

Digitized by Google

tions : « Coco a soif ! Coco a soif ! » Notez bien qu'elle ne disait jamais faim pour soif ou vice-versa. Inutile d'ajouter que sa maîtresse en raffolait. Dans le monde des animaux comme dans celui des hommes, l'ironie a souvent tort.

Ces rapides investigations dans le champ des hypothèses zoologiques ne réclament pas de longues conclusions. Les bêtes, ou tout au moins les espèces supérieures, parleront le jour où notre ingéniosité aura trouvé le moyen de mettre l'intelligence humaine en rapports directs avec l'intelligence animale. Certains indices permettent d'espérer que ces temps sont moins éloignés que nous ne le supposerions. D'ailleurs, le jour où nos frères inférieurs s'exprimeront non pas précisément comme vous ou moi, mais bien comme de grands enfants qu'ils sont, on peut se demander avec hésitation ce qu'ils y gagneront ? Leur bonheur n'est pas en cause ; et quant à leur esprit.... estimez-vous donc que parler soit une telle preuve de supériorité ? Gœthe n'avait-il pas plutôt raison d'écrire : « Il y a dans la parole quelque chose de si inutile, de si oiseux, je voudrais dire de si ridicule, que la terreur vous prend devant le calme sévère de la nature et que son silence épouvante !... Oui, nous parlons trop, nous devrions moins parler. » N'empêche que ce sera une sensation nouvelle de dialoguer sans cérémonie avec les ex-pensionnaires de la fameuse arche de Noé. Et quelle renaissance imprévue en pourra espérer la littérature !

ERNEST TISSOT.

Digitized by Google

LA QUESTION DE LA PAIX
ET SA SOLUTION

I

Quoique le commencement de l'humanité ait été marqué par le meurtre, c'est-à-dire par la guerre, point n'est besoin, pour notre propos, de remonter à la création du monde, ni même au déluge.

Toute l'époque actuelle est dominée par la Révolution française de 1789. Lorsqu'elle s'est accomplie, et longtemps après, — on en trouve encore des traces, — elle a été pour beaucoup d'esprits vouée à l'exécration, parce que les changements qu'elle a provoqués sont demeurés dans leurs souvenirs comme des événements terribles, plus terribles même après coup qu'ils ne le furent tout d'abord. Il n'aurait pas pu en être autrement. Aucune grande transformation, aucune nouvelle naissance ne peut s'accomplir sans les douleurs de l'enfantement. Mais, nous est-il dit, après la délivrance la joie est grande.

Ainsi en est-il dans le monde moral et particulièrement dans la politique, avec cette différence que l'enfantement doit, par la force des choses, se prolonger, et peut,

Digitized by Google

selon l'importance des résultats à atteindre, durer jusqu'à des siècles. La France a mis plus de cent années à trouver quelques-uns des meilleurs fruits de sa transformation ; elle travaille aujourd'hui à les mûrir.

Comme premier résultat, elle a eu à déblayer le passé, jeté à terre violemment, et à porter en Europe, par ses guerres, un coup mortel à la féodalité, à l'absolutisme, au despotisme. On ne le pensait pas au moment même. La chute de Napoléon I[er], l'épée de la révolution, fut le signal d'une recrudescence de la tyrannie, qui avait appris à s'organiser, à créer de saintes alliances, et se présenta aux peuples plus forte en apparence qu'elle ne l'avait jamais été. On ne respirait plus ; les âmes étaient oppressées et paralysées. Pourtant, dans ce silence qui ressemblait à la mort, un grand travail s'accomplissait partout. De loin en loin, il se manifestait avec éclat : en 1830, puis en 1848, et la France retomba sous la coupe bonapartiste. Napoléon III, par son nom, par sa politique, porta le trouble chez ses voisins. Il libéra l'Italie et en fit une puissance, en même temps qu'il poussait l'Allemagne à désirer de s'unir, pour être en mesure de lui résister. Quand Bismarck, saisissant le moment psychologique, se fit le champion de l'empire, il devint l'homme de son pays et le mena au but en dépit des haines profondes et des résistances que sa personnalité et ses moyens d'action avaient suscitées. Chef d'un soulèvement national, celui-ci devait le rendre irrésistible.

Lorsqu'il eut battu la France, qu'il lui eut arraché deux provinces et cinq milliards, tout sembla perdu pour les vaincus et pour la liberté, bien que ceux-ci ne la représentassent plus. Mais on peut déjà voir qu'il a, sans le vouloir assurément, rendu le plus grand des services à l'une et aux autres. La catastrophe de 1870 a tiré la

Digitized by Google

France de l'effondrement moral où l'avait plongée le second empire. Bismarck croyait qu'elle ne se relèverait pas du coup qu'il lui avait porté. Il le pensait d'autant moins qu'il se figurait que la république l'achèverait, sans se douter que lui-même y avait pourvu. La république a vécu, elle s'est affermie peu à peu et développée, parce qu'elle s'est sentie menacée par son redoutable voisin, qui l'a contrainte à se discipliner elle-même. Sans lui, elle serait peut-être tombée dans l'anarchie, tandis qu'elle a pu surmonter les dangers intérieurs qui la menaçaient, et en venir enfin à reprendre la tâche qui semble lui être assignée dans la libération de l'humanité.

La menace extérieure a eu d'ailleurs un autre effet, dont les conséquences, déjà immenses, sont loin d'être épuisées. Pour se soustraire au poids qui l'accablait et essayer de retrouver son rang dans le monde, la France tout entière s'est jetée dans les bras de la Russie, d'un mouvement instinctif, semblable à celui qui avait groupé les Allemands autour de Bismarck, mais bien plus unanime. Alliance extraordinaire que celle d'une république avec un autocrate. Coûteuse aussi. Mais elle mit un terme à la menace suspendue sur le pays, auquel elle rendit son assurance, en lui permettant de travailler à l'amélioration de ses institutions. Les républicains y furent du reste presque contraints par l'affaire Dreyfus, une des histoires les plus étranges qu'on puisse imaginer, née en partie de la sécurité nouvelle due à l'alliance russe, et qui aurait peut-être avorté dès le début si les craintes d'antan avaient subsisté.

Ce n'est pas tout. On ignorait alors en France qu'il y eût un accord secret entre Pétersbourg et Berlin, analogue à celui qui existait entre eux relativement à l'Autriche, qui ne s'en doutait pas davantage. Mais le gouvernement

Digitized by Google

allemand se trouvait pris par des liens bien plus solides encore. Une partie notable des milliards prêtés aux Russes par la France sont allés à l'industrie allemande, pour fourniture d'engins de guerre et de matériel de chemins de fer, et l'empereur Guillaume n'aurait eu garde de tuer cette poule aux œufs d'or qui a contribué pour une bonne part à la prospérité de ses manufactures.

Pendant ce temps, la Russie vivait largement, elle aussi. La bureaucratie ne manquait pas d'en profiter, selon sa coutume. Elle partageait, en particulier, les bénéfices des entrepreneurs de travaux publics, qui n'étaient pas minces, ce qui la rendait de plus en plus corrompue et suscitait partout les mécontentements précurseurs d'une catastrophe. Elle se croyait si forte que rien ne l'arrêtait plus. On le vit bientôt au Thibet, mieux encore en Chine et au Japon. De grandes fortunes se firent en Mandchourie, principalement à Port-Arthur et à Dalny. L'un des favoris du tsar, M. Besobrasof, obtint même en Corée, avec le concours de l'amiral Alexeïef, la concession de vastes forêts à exploiter par une compagnie dont Nicolas II était un gros actionnaire. Le Japon ayant réclamé l'exécution des traités, la diplomatie russe se moqua de lui, jusqu'au jour où éclata le coup de tonnerre de Port-Arthur.

Voilà comment la France a été, sans le vouloir, un des principaux agents de la guerre qui a bouleversé la Russie, et qui sera la ruine de l'autocratie en même temps que le levain le plus puissant de la rénovation du plus vaste empire du monde. L'enchaînement a été parfait, comme on le verra mieux encore plus tard, et quoi qu'il arrive, l'une des forteresses du régime militaire qui pèse sur l'Europe aura été ébranlée.

Digitized by Google

II

Il y en avait une seconde, l'Allemagne, qui reste seule intacte. Son rôle, dans la ruine du tsarisme, n'a pas été moins grand et peut-être pas moins involontaire que celui de la France. Guillaume II a soutenu et excité Nicolas II dans sa politique d'extrême Orient, parce qu'il y voyait de nombreux avantages. Il le poussait aux entreprises lointaines, qui l'éloignaient de l'Europe, et il comptait bien y trouver son compte. Lorsque le Japon, inquiet des progrès de la Russie en Mandchourie, déclara la guerre à la Chine et la força à demander la paix, le gouvernement allemand obtint facilement de la Russie, et par elle de la France, une intervention commune, non pas pour sauver la Chine des conséquences de sa défaite, mais afin d'empêcher le Japon de recueillir les fruits de sa victoire. On voulut tout au moins partager avec lui, et il dut céder devant la force. La France fut invitée à se servir, et ici encore elle préparait sans le vouloir la ruine de son alliée, la Russie, qui s'installa en Mandchourie comme pour rendre certaine la revanche du Japon. Quant à l'Allemagne, elle avait pris sa part à Kiao-Tchéou, d'où elle pouvait préparer à loisir l'envahissement de la grande province du Shantung, qui devait lui permettre de s'élargir confortablement.

Cependant, cette conquête s'était faite dans des conditions tellement iniques qu'elle souleva le peuple chinois plus que toutes les autres atteintes à son indépendance. C'était la dernière goutte qui devait faire déborder le vase. Une des nombreuses sociétés secrètes de Chine, celle des Boxers, se prépara à y répondre. Soutenue

Digitized by Google

secrètement par l'impératrice douairière, elle rallia beaucoup de membres nouveaux et devint assez puissante pour envahir Pékin et entourer le quartier où se trouvaient les ambassades étrangères. Celles-ci, comprenant le danger et abandonnées par le gouvernement chinois, unirent leurs forces pour se défendre et parvinrent à tenir en échec les bandes indisciplinées qui les assiégeaient. Privées de secours extérieurs, elles étaient destinées à périr. Le Japon, sur les lieux, offrit de les délivrer, mais la Russie pas plus que l'Allemagne n'en voulaient, et ce fut une expédition européenne, à laquelle le Japon prit part, qui délivra les légations étrangères et ne permit à la cour céleste, réfugiée à l'intérieur de l'empire, de rentrer à Pékin qu'après l'acceptation d'un traité onéreux.

La politique allemande a donc été prépondérante en cette affaire, et on la retrouve la même durant toute la guerre russo-japonaise, qui en a été la conséquence naturelle, on peut dire inévitable. Elle a poussé le tsar à persévérer, jusqu'au moment où elle-même a été effrayée de son œuvre et où Guillaume II a encouragé M. Roosevelt à intervenir en faveur de la paix. L'affaiblissement de la Russie ne lui laissait aucun regret, car il le délivrait d'un obstacle contre lequel il avait buté plus d'une fois.

L'alliance franco-russe ne lui était en effet pas particulièrement agréable. Elle avait maintenu la paix en Europe, et il en avait tiré un excellent parti, comme on l'a vu, pour le développement de l'industrie allemande; il avait pu préparer un envahissement de la Turquie par ses relations intimes avec Abdul-Hamid, par le chemin de fer vers Bagdad, et en se posant comme le grand protecteur de l'islamisme; mais quoique l'alliance franco-russe ait toujours été instable, elle paralysait tous ses projets d'agrandissement en Europe.

Digitized by Google

Comme M. Yves Guyot l'a rappelé récemment dans un article publié par la *Nineteenth Century*, les pangermanistes, qui n'ont pas à se gêner pour proclamer leurs ambitions, plus ou moins partagées en haut lieu, n'attendent que la mort de François-Joseph pour faire entrer dans l'empire germanique la majeure partie de l'Autriche :

« La Prusse, dit-il, recevrait la Silésie et la Moravie ; la Saxe prendrait la Bohême proprement dite ; la Bavière s'annexerait la région de l'Inn, Salzbourg, le Vorarlberg et le Tyrol ; la Haute-Autriche, la Basse-Autriche, la Carinthie et la Carniole formeraient un état autrichien d'environ 5 300 000 habitants ; le Littoral (*Küstenland*), avec la partie sud de la Dalmatie, Raguse, les bouches du Cattaro, Trieste et Pola, formerait un Reichsland, un pays d'Empire, administré par un gouverneur militaire impérial ; le royaume d'Autriche serait lié à la Prusse par une convention militaire, mettant son armée dans une situation analogue à celle du grand-duché de Bade ou du Wurtemberg. La flotte autrichienne se fondrait dans la flotte allemande. Pola et Cattaro deviendraient des ports de guerre de l'empire. Ce plan est assez adroitement conçu. Il ne dépossède pas Berlin au profit de Vienne. Il laisse cette dernière ville capitale d'un petit royaume. Le plan est complété par l'entrée de la Suisse, de la Hollande et de la Belgique dans l'union douanière, en attendant l'union politique. Quelque ridicules que puissent être les mégalomanes qui ont conçu ces projets, ils ne font qu'exagérer des sentiments qui existent chez d'autres ; dédaigner les indices que donne leur psychologie, ce serait montrer une légèreté imprudente. »

Naturellement, cette absorption ne formerait qu'une première bouchée, destinée à en rendre d'autres inévitables, celles de la Galicie, de la Hongrie, de tout le Balkan, jusqu'à Constantinople, et au delà ; le gouvernement allemand a déjà tout préparé, par des chemins de

Digitized by Google

fer entre autres, pour un établissement solide en Anatolie, qui est sur le chemin de la Perse et pourrait le mener avec le temps jusqu'au golfe persique.

M. Yves Guyot ne s'arrête pas à ces perspectives, dont il ne parle pas. Il montre les obstacles considérables et probablement insurmontables que rencontrerait sur les lieux mêmes la tentative d'en réaliser la première partie, et il pense qu'à ce moment Guillaume II pourrait fort bien désavouer le pangermanisme, quoiqu'il se soit développé sous son œil paternel. « Mais, dit-il, quand il aura ébloui le monde de sa générosité, quand il aura dissipé les inquiétudes habilement préparées et amassées, quand il aura provoqué de toutes parts un mouvement de soulagement, il peut se retourner et dire aux autres nations : « — Maintenant que vous êtes rassurés, vous » ne pouvez avoir d'objection à ce que la Hollande (et » peut-être la Belgique) entrent dans le Zollverein alle» mand en attendant une annexion plus intime. »

Cette acquisition tient au cœur des Allemands plus encore peut-être que l'absorption de l'empire d'Autriche, en ce qu'il leur donnerait des côtes maritimes étendues, qui leur manquent, d'excellents ports, une marine respectable, et de magnifiques colonies dans l'extrême Orient. Guillaume II n'a-t-il pas dit que l'avenir de son empire est sur les mers ? Mais le maintien de l'indépendance des Pays-Bas est un des plus forts liens qui unissent la France à l'Angleterre, et on l'a si bien compris à Berlin que tous les efforts récents de la diplomatie impériale ont tendu à les séparer, ou au pis aller à entrer en tiers dans l'entente cordiale.

Or, la guerre russo-japonaise pouvait modifier en sa faveur toute la politique du monde. Si le tsar l'emportait, comme il le crut longtemps, il comptait en tirer bon

Digitized by Google

parti en Chine, tout en obtenant une grande influence à Pétersbourg, et pour ses industries de belles commandes de fournitures à l'armée et à la marine, et il entrevoyait la possibilité de détacher Nicolas II de la France, en se substituant à celle-ci. Que la Russie, au contraire, fût vaincue, contre toute attente, elle en serait tellement affaiblie qu'elle deviendrait pour l'Allemagne un satellite et non plus un obstacle.

Malheureusement pour lui, Guillaume II n'a pu faire entrer dans ses calculs les mouvements populaires, que nous avions prévus lorsque nous annoncions, près de deux mois d'avance, que la guerre allait éclater et qu'elle serait le commencement de la révolution en Russie, non plus que les conséquences de celle-ci pour l'Europe. Et cependant c'est là qu'a été l'importance capitale de la guerre. Quoi qu'il arrive maintenant, notre vieux continent est entré dans une phase qui ne peut se terminer que par une modification profonde dans sa constitution. La liberté est en marche en Russie et dans l'Europe entière. Elle pourra s'arrêter en apparence, reculer même, mais l'impulsion est trop forte, trop générale, pour qu'il soit possible de l'empêcher d'aller jusqu'au bout.

Après la bataille de Tsuchima, Guillaume II l'a au moins entrevu; il a compris en partie à quel point il s'était trompé et il a fait un effort violent pour sortir des difficultés où il s'était mis. De là le voyage à Tanger et la querelle faite à la France. Il pensait sans doute l'occasion favorable. La Russie était devenue incapable de se porter au secours de son alliée, — quoique pas autant peut-être qu'on se le figurait à Berlin, — il fallait se hâter. On paraissait avoir oublié que peu avant les hostilités en Mandchourie et dans un moment où Guillaume II, menacé de la maladie qui a emporté son père,

Digitized by Google

était réduit personnellement à l'impuissance, la France et l'Angleterre avaient conclu ensemble un arrangement de leurs difficultés et une entente cordiale. Devant la menace allemande, le gouvernement anglais déclara hautement qu'il ne séparait pas sa cause de celle de ses amis et qu'il les appuierait en tout et partout. Il l'a bien montré.

Tout ce que l'empereur y gagna fut de forcer la démission de M. Delcassé, qu'il accusait de l'avoir isolé en Europe. Bien à tort, car ce ministre, quelque distingué qu'il soit, aurait été incapable d'arriver à un pareil résultat si la politique de l'empereur n'avait suscité partout de profondes défiances. Néanmoins, comme le corbeau de La Fontaine, l'empereur « ne se sentit pas de joie » et nomma incontinent M. de Bülow à la dignité de prince, pour le remercier du triomphe qu'il lui avait valu. Tout le bénéfice de sa grande campagne s'est borné à ce haut fait, payé bien chèrement par l'isolement plus accentué qui l'a suivi et par le blâme presque universel de l'Europe, frappée d'une pareille immixtion dans le gouvernement intérieur d'un pays voisin. Les autres états se sont sentis menacés, non sans raison.

Du reste, personne en Europe ne s'y est trompé. L'empereur a chicané la France ; il l'a empêchée d'entreprendre au Maroc une œuvre utile, à l'avantage de ce pays et de tous les autres, y compris l'Allemagne, mais il n'a pas réussi ensuite à la gagner, comme il en avait montré le dessein, ni à la séparer de l'Angleterre, et il lui a rendu involontairement le service inestimable de lui rappeler qu'elle devait se tenir prête à se défendre. Car la France était devenue si pacifique que de se relâcher dans ses préparatifs militaires et qu'elle a été obligée de dépenser hâtivement 200 millions de francs

Digitized by Google

pour combler les lacunes de ses armements. C'est parce qu'elle avait constaté son insuffisance que M. Delcassé dut être sacrifié.

Maintenant, le gouvernement français peut sans crainte poursuivre les réformes intérieures devenues nécessaires, et ici encore l'empereur, en voulant lui créer des difficultés, lui a rendu le plus précieux des services. Depuis assez longtemps, il a cherché à se mettre au mieux avec le pape, comme avec le sultan. Des nécessités intérieures l'y conviaient. Il pouvait espérer de gagner par ce moyen, outre le centre catholique du Reichstag, très discipliné et sans lequel on ne peut rien faire, les Alsaciens-Lorrains, en bonne partie romains, comme aussi les Polonais de la Posnanie, puis les Autrichiens allemands, et même dans une certaine mesure les Slaves de l'empire. Comme nous l'avons rappelé récemment, aussi longtemps que Léon XIII vécut, ses avances avaient eu très peu de succès. Tout semblait indiquer que le conclave réuni pour désigner un nouveau pape nommerait le cardinal Rampolla, qui continuerait la politique dont il avait été le soutien et l'inspirateur comme premier ministre de Léon XIII. Alors, par le canal de l'Autriche, l'empereur intervint et amena la nomination de Pie X, qui s'est montré reconnaissant, comme on a pu en juger tout récemment par la nomination d'un Allemand à la dignité de général des Jésuites. Se sentant si bien soutenu par Guillaume II, il a rompu avec le gouvernement français et intimé l'ordre aux évêques de France de ne point accepter la loi de séparation, malgré les avantages considérables qu'elle leur faisait.

Qu'en adviendra-t-il ? Le pape persévérera-t-il, ou trouvera-t-il un moyen de tourner la difficulté ? Dans les deux cas, il sera vaincu. L'intervention manifeste de

Digitized by Google

Guillaume II a rallié au gouvernement français une foule de catholiques indécis, qui ont compris le danger de se soumettre à un pape étranger, capable d'obéir à des influences hostiles, et surtout à la plus haïssable de toutes pour eux, celle de l'empereur allemand, de sorte qu'aujourd'hui la plus grosse difficulté de la séparation a disparu, et que celle-ci en deviendra probablement beaucoup plus complète et radicale qu'elle ne l'aurait été sans l'intervention maladroite destinée à l'entraver.

III

Comme souverain, la carrière de Guillaume II a été étrange. On trouve en lui le sentiment mystique de sa propre importance, et celui d'une mission « mondiale, » comme il dit, à remplir. Sans cesse il en appelle au Dieu de ses pères, à l'Eternel des armées, en quoi il se rapproche fort du judaïsme. Lorsqu'il envoie son frère, le prince Henri, à Kiao-Tchéou, dont il vient de s'emparer, celui-ci, au moment du départ, lui adresse un discours, évidemment concerté, selon les usages protocolaires, sinon rédigé par le grand frère, où il lui dit qu'il va porter aux Chinois « l'Evangile de Votre Majesté. » Singulier Evangile, — le mot signifie en français « bonne nouvelle, » — que celui de l'empereur ! Le mot était prononcé peu de temps avant le soulèvement des Boxers, né de l'iniquité commise à Kiao-Tchéou aux dépens de la Chine.

Plus récemment, en Silésie, lors de l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Frédéric II, — dit le Grand, — à Königsfeld, l'empereur a prononcé un discours où, après avoir remercié Dieu de la façon dont Il avait tout disposé pour le bien de la patrie, il ajoutait :

Digitized by Google

« Dieu, le vieil allié, n'a jamais abandonné Frédéric le Grand. La patrie restera tout près du cœur de Dieu. Puissent tous les Silésiens s'engager à faire de toutes leurs forces prospérer la patrie, à travailler pour le peuple, chacun dans sa sphère, à réprimer l'incrédulité dans une action commune de toutes les confessions, à porter leurs regards sur l'avenir et à ne jamais désespérer de nous ni de notre peuple. C'est au vivant qu'appartient le monde, et le vivant a raison. Les prophètes de mauvais augure, je ne les souffre pas, et celui qui n'est pas fait pour le travail, qu'il se sépare de nous et qu'il aille chercher, s'il le peut, un meilleur pays. Puissent les Silésiens être avec moi dans mon œuvre, principalement dans mon œuvre pacifique pour mon peuple!

» C'est dans cet espoir que je bois à la prospérité de la Silésie et de tous les fidèles Silésiens. »

La presse allemande s'est surtout attachée à la dernière partie du discours, pour le critiquer assez vertement. Elle a relevé que si tous les mécontents s'en allaient, le problème de la surpopulation de l'Allemagne serait résolu bien au delà des désirs de l'empereur. Et aussi que la critique des affaires publiques constituait souvent un service très précieux rendu à la patrie. Ce sont presque des vérités à La Palisse. Ce qui est bien plus curieux, c'est le commencement : « Dieu, le vieil allié » qui « n'a jamais abandonné Frédéric le Grand, » et « la patrie restera tout près du cœur de Dieu. » Or tout le monde sait que Frédéric II fut un des incrédules les plus déclarés du dix-huitième siècle, qui en vit un si grand nombre, et lui donner Dieu pour allié et protecteur spécial pourrait être considéré comme un pur blasphème, autrement grave que les paroles poursuivies devant les tribunaux comme crimes de lèse-majesté, si l'on

Digitized by Google

ne tenait compte de la mentalité toute spéciale de l'orateur.

Dans ses évocations constantes du Dieu des Hohenzollern, il y a bien une part de pose, un moyen de se persuader soi-même en le proclamant aux autres, qu'on est un favori de la fortune, un être à part destiné à de grandes choses. Mais on y trouve aussi une idée vraie, quoique mal interprétée. Dès l'antiquité, on a vu surgir des hommes et, en particulier, des souverains et des peuples qui ont accompli des changements voulus de Dieu et infligé aux hommes des châtiments mérités. L'histoire biblique en donne de nombreux exemples. « Malheur à Assur, la verge de ma colère ! » s'écriait un des prophètes, et ces quelques mots renferment toute la philosophie du sujet.

Dans l'histoire moderne, Napoléon Ier, pour qui Dieu était une pure abstraction, très utile pour conduire les peuples et les plier à l'obéissance du souverain, avait néanmoins la conviction d'être un instrument de la fortune ou du sort, et il l'exprima à merveille dans un jour de bataille, lorsqu'un boulet de canon ayant passé tout près de lui, il dit à ses officiers terrifiés :

— Ne craignez rien ; le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu.

Il avait raison, ce n'est pas un projectile qui devait trancher le fil de ses jours ; et il se sentait invulnérable aussi longtemps qu'il n'aurait pas achevé l'œuvre qui était la sienne et dont il avait certainement conscience : assurer les résultats de la grande révolution française, qui avaient failli se perdre dans l'anarchie, et démolir le régime du moyen âge en Europe.

Napoléon III a eu également ce sentiment, quoique d'une manière plus obscure, et il explique ses tentatives

Digitized by Google

multipliées pour arriver au trône de France: Boulogne, Strasbourg, ses conjurations avec les carbonari, son entrée dans l'armée suisse, et toute sa conduite après la révolution de 1848. N'a-t-il pas eu pour tâche de préparer l'avènement de la démocratie, de favoriser la constitution de deux empires, l'Italie et l'Allemagne, et enfin de guérir ses sujets de l'esprit de conquête en leur montrant, dans la catastrophe finale où il s'est effondré, ce que coûtent à un peuple l'abandon de la liberté, de la moralité publique et privée, les gloires mauvaises des triomphes militaires, de la primauté politique, toutes ces expériences terribles qui ont rendu possible la troisième république?

Or, Guillaume II marche sur leurs traces. Les triomphes de Bismarck lui ont frayé la voie. Mais celui-ci était prudent. Il ne désirait pas tenter la fortune. Ce qu'il avait accompli lui paraissait si grand qu'il ne voulait pas risquer de le perdre. Une seule fois, en 1875, effrayé de la rapidité avec laquelle la France se relevait, il se repentit de ne lui avoir pas imposé plus de milliards et la cession d'une plus large tranche de son territoire. Au moment même, la rançon exigée lui avait paru si formidable qu'il n'avait osé demander davantage. Il fallait y revenir, ce qui était bien désagréable, et s'arranger cette fois à laisser l'ennemi pantelant et réduit à la paralysie pour longtemps, très longtemps.

Toutefois, la diplomatie veillait. Si elle avait laissé faire la Prusse la première fois, c'était de surprise. Désormais, on la trouvait suffisamment ou trop puissante. La France aussi paraissait être plus que jamais un élément nécessaire à l'équilibre européen. En Angleterre et en Russie les souverains s'unirent pour mettre le holà. Bismarck enragea; ce fut pour lui le plus cruel des mé-

Digitized by Google

comptes, comme il le montra plus tard en plusieurs circonstances, mais il dut céder à l'ordre positif, *ne varietur*, de son maître, l'empereur Guillaume I[er].

Il lui fallut se borner à fortifier partout ses positions en resserrant les liens de la Triplice, en concluant des accords secrets avec la Russie, en poussant la France vers les entreprises coloniales, en s'imposant aux petits états voisins et en passant avec eux du grave au doux, du plaisant au sévère, selon les cas, afin qu'ils demeurassent dans l'humilité qui convenait à leur petitesse en face du grand empire. Seule, la Suisse lui tint tête à l'occasion de l'agent provocateur Wohlgemuth et l'emporta haut la main. Elle avait raison; mais cela n'aurait pas suffi si presque toute la diplomatie et presque tous les gouvernements ne l'avaient soutenue. On le sut à Berlin et on préféra éviter des manifestations hostiles de leur part.

Tout d'abord, Guillaume II a continué cette politique avisée et prudente en y joignant un trait nouveau. Il désirait se faire bienvenir de tout le monde, surtout au point de vue économique, et inaugurer un « nouveau cours, » comme on l'a nommé. Après la retraite de son premier et terrible chancelier, il s'efforce avec M. de Caprivi de développer son industrie. Les milliards français avaient fourni les capitaux nécessaires.

Ce fut le beau moment et comme le printemps de l'Allemagne. Puis vinrent les difficultés intérieures et extérieures, qui n'empêchèrent pas ce pays de s'enrichir, en lui donnant toutefois les soucis qui accompagnent toujours la prospérité. Pour se maintenir, il fallait gagner sans cesse de nouveaux débouchés, acquérir ou conquérir de nouvelles positions, créer des colonies. On y joignit

Digitized by Google

quelques fantômes tirés de l'imagination germanique, auxquels on allait donner un corps. Il n'était pas possible, se disait-on, que les nations voisines n'enviassent pas la prospérité allemande. Pour pouvoir leur tenir tête, il fallait renforcer l'armée de toute façon et la tenir prête à marcher au premier signal. Alors aussi arrivèrent les aventures. Un des moyens connus depuis Machiavel, et qui date de plus loin, était de se rendre agréable à tout le monde et d'en profiter pour mettre les états aux prises les uns avec les autres. *Divide et impera*, diviser pour régner. Bismarck en avait donné l'exemple, et on peut y réussir pour un temps, jusqu'à ce que les autres s'entretiennent en confidence de ce qui les a fait se prendre aux oreilles,. et, se tenant désormais sur leurs gardes, se communiquent les insinuations et les suggestions qui leur viennent de certains quartiers, directement ou par de savants détours. Cela finit par l'isolement.

Dans la guerre russo-japonaise, on a vu le rôle de la diplomatie allemande; mais c'est par ses soins que le Japon a créé et armé les troupes qui ont battu successivement la Chine et la Russie, ce qui autorise à penser que la même politique peut mener aux mêmes résultats à l'égard du sultan Abdul-Hamid. Dans la guerre des Etats-Unis contre l'Espagne, les Allemands ont voulu se donner les gants d'avoir soutenu les Américains, tandis que l'Angleterre était secrètement contre eux. De franches explications ont remis toutes choses au point. Puis est venue l'aventure du Venezuela, où l'Angleterre fut persuadée de s'unir à l'Allemagne pour soutenir de justes réclamations, ce qui faillit amener une rupture entre la première et les Etats-Unis. Le gouvernement britannique s'en aperçut à temps, et c'est de là que date

Digitized by Google

le rapprochement intime des deux états et l'incurable défiance des Anglais à l'égard non de l'Allemagne, mais de sa diplomatie.

Cette défiance avait été fortement éveillée déjà par le fameux télégramme de Guillaume II au président Krüger à l'occasion du *raid* Jameson, qui fut la cause première et principale de la guerre sud-africaine. Les Boers vaincus, Krüger vint en Europe pour se réclamer des bruyantes sympathies qui lui avaient été témoignées de toute part, et accompagné des acclamations qui l'accueillirent en France, en Belgique, jusqu'aux confins de l'Allemagne, il se dirigea vers Berlin, où tout le passé le persuadait qu'il trouverait le soutien désiré. A Cologne, il fut arrêté net par un télégramme, — le second, bien différent du premier, mais tous deux resteront historiques, — qui lui annonçait qu'il ne serait pas reçu.

On pourrait citer d'autres faits, de moindre importance. Ceux-ci suffisent.

IV

Si l'on prend la question dans son ensemble et d'un peu haut, on arrive pourtant à la voir assez différente de ce qu'elle apparaît dans le détail. Tout le monde à peu près sait que Guillaume II a une très grande idée de lui-même et de la position à laquelle il pense avoir droit pour le bien de l'humanité et pour sa propre gloire. Dans un jour de bonne humeur, il en parlait naguère en célébrant le bonheur des peuples qui se rangeraient non pas tant sous sa houlette que sous son sceptre. L'Allemagne était la puissance par excellence, qui donnerait au monde la paix et la prospérité. Il avait complètement oublié l'Alsace-Lorraine, le Sleswig et la

Digitized by Google

Posnanie, dont l'Europe entière se souvient. Toute sa politique dans les dernières années a manifesté son désir de devenir l'arbitre du monde et d'obtenir l'hégémonie complète de l'Allemagne sur notre continent. Deux états ne peuvent s'unir pour aplanir leurs différends sans qu'il prétende avoir part à leur accord et aux bénéfices qui peuvent en résulter, comme l'a montré sa sortie à l'occasion du Maroc. Il vise à s'imposer et n'y arrive pas, ainsi qu'il a pu le constater.

L'Allemagne est très puissante, mais elle n'est pas toute-puissante, il s'en faut. Non seulement elle a ses faiblesses ouvertes et cachées, qui paralysent les aspirations ambitieuses de son souverain, mais celui-ci a montré qu'il n'était pas de taille à les réaliser. Il y travaille cependant avec une persévérance que l'on pourrait estimer admirable si elle avait de meilleures bases et une vue distincte de l'état général de l'humanité. Non content d'avoir édifié par son armée la force la plus grande et la plus compacte qui existe au monde, il a voulu avoir une marine assez puissante pour se mesurer avec celle de l'Angleterre, le pays entre tous dont il cherche l'abaissement, parce qu'il est le fondement de toutes les résistances à ses entreprises pour dominer le monde, comme il le fut jadis à celles de Napoléon Ier.

Sa position l'y pousse d'ailleurs. L'empire a d'immenses frontières et se sent menacé de tous les côtés. Avant sa dernière guerre, la Russie avait installé en Pologne une très grande armée, toujours prête à marcher sur l'Allemagne ou sur l'Autriche, — elle ne pouvait marcher que là. — Du côté du nord, malgré ses croisières annuelles en Norvège, l'empereur ne rencontre que peu de sympathies. A l'ouest, les Hollandais et les Belges le redoutent, nous avons dit pourquoi. Nul n'est

Digitized by Google

besoin de parler de la France. La Suisse est neutre, très résolue à le rester. Les seules frontières amies sont celles de l'Autriche, qui est devenue une alliée après avoir été battue et trouve de son intérêt de le demeurer, à cause des états balkaniques et de l'Italie.

La Triplice, dont l'empereur paraissait faire assez bon marché ces dernières années, est redevenue précieuse; elle est maintenant, plus qu'autrefois peut-être, une garantie de paix pour l'Europe en ce sens qu'elle maintient des rapports tolérables entre l'Autriche et l'Italie, dont les intérêts se heurtent et ont amené la première à se donner sans bruit, — mais non peut-être sans conseils augustes, — une marine assez redoutable, puisqu'elle dépasse en puissance celle de l'Italie. Et les deux états sont devenus beaucoup plus indépendants de l'Allemagne, parce que plus nécessaires à sa sécurité et moins que jamais disposés à la suivre en tout état de cause s'il lui plaisait d'entamer une guerre. La conférence d'Algésiras l'a montré clairement, et c'est probablement le plus heureux des fruits qu'elle a portés.

On peut donc croire que l'alliance tiendra, sauf événements inattendus, aussi longtemps que l'empereur François-Joseph, dont l'âge est avancé, bien que lui-même et ses peuples n'aient pas oublié comment ils ont été contraints d'y entrer. Mais l'empire est en pleine fermentation, et n'ignore pas qu'on s'attend à le voir se dissoudre à la mort de son souverain, que l'on considère, à tort sans doute, comme l'unique lien qui tient ensemble des peuples très différents, souvent hostiles les uns aux autres. Guillaume II sent si bien l'instabilité de sa position qu'il a fait récemment de grands efforts pour se rapprocher de l'Angleterre et la séparer de la France. Pourtant il y a mis des conditions qui ont rendu l'union

Digitized by Google

impossible. Dans tous les cas, il se trouve forcé de continuer sa politique d'armements à outrance. L'Europe doit-elle s'en plaindre? Oui, en ce sens qu'elle est contrainte de porter un fardeau envisagé souvent comme presque insupportable, et certainement comme ruineux. Non, si l'on considère que cet état de choses ne peut être que transitoire et qu'il répond aux nécessités présentes du monde. Les armements de tous les pays, la discipline à laquelle ils sont obligés de se plier pour être en mesure de résister à toute aggression, sont probablement aujourd'hui le meilleur, peut-être l'unique moyen de maintenir la paix générale. Guillaume II n'a réussi dans aucune de ses tentatives d'agrandissement, mais il a fait comprendre un peu partout le prix de la liberté, de l'indépendance nationale, et amené les peuples à consentir aux sacrifices que leur imposait la défense de ces biens. Voilà le service infiniment précieux qu'il a rendu au monde et dont il faut lui être reconnaissant. Nous verrons plus tard, en recherchant les conditions de la paix, combien ce service a été grand à d'autres égards encore.

V

Si l'Allemagne et son empereur ont pu se flatter d'agrandir leur puissance au point de la rendre irrésistible, ils doivent commencer à en revenir quelque peu. Un but pareil pouvait paraître possible à atteindre dans le système politique qui a régi l'Europe au cours du moyen âge et qui a dominé notre continent par delà la Révolution française, pendant la majeure partie du dernier siècle. Depuis 1870 surtout, il est devenu impraticable, et nul n'a réussi comme Guillaume II à en saper

Digitized by Google

toutes les bases. Certainement, il ne l'a pas cherché, tout au contraire, mais le résultat est là, incontestable.

Tout récemment on a publié en Allemagne des fragments de mémoires du prince Hohenlohe, ancien chancelier impérial, qui ont fait sensation. Le prince y raconte comment se fit la rupture entre Guillaume II et Bismarck. Elle provint en bonne partie de dissentiments politiques. Bismarck, fidèle à son système, voulait abandonner l'Autriche, en conflit avec la Russie qui se préparait à envahir la Bulgarie, et autoriser le tsar à accomplir ses projets. C'eût été une noire trahison à l'égard d'un allié, et probablement la ruine de la Triplice. Guillaume II ne voulut pas y consentir. Dans la politique intérieure, il se montrait plutôt libéral et disposé à faire quelque chose pour les ouvriers. Il avait demandé à la Suisse de renoncer en faveur de Berlin au congrès ouvrier déjà convoqué; ce qui fut fait, bien que Bismarck eût usé de toute son influence pour le contrecarrer. D'autres raisons rendaient la rupture inévitable; celles-ci firent déborder la coupe. C'était en 1890.

Nous nous souvenons en effet, — il y a fallu un petit effort de mémoire, tellement le changement a été grand depuis lors, — que Guillaume II a commencé son règne par une phase libérale, dans laquelle on le voyait chercher à se dégager de la politique bismarckienne et à entrer dans des voies nouvelles. Après la chute de Bismarck, avec le concours du comte Caprivi, il conclut, comme nous l'avons déjà indiqué, toute une série de traités de commerce, qui témoignaient de son désir de sortir du protectionnisme et ont été du reste éminemment favorables au nouvel empire. On disait même que le jeune empereur désirait introduire le régime parlementaire, mais qu'il ne voulait pas l'octroyer. Ses sujets

Digitized by Google

devaient le conquérir, pour en mieux connaître le prix et le fonctionnement, ce qui aurait été tout à fait sensé.

On le croyait si bien que nous eûmes l'idée de poser la question d'Alsace-Lorraine, alors plus encore qu'aujourd'hui la plaie vive de l'Europe. En janvier 1892, nous publiâmes un article, *La paix en Europe*, où nous cherchions à montrer les avantages pour l'Allemagne de renoncer à une conquête onéreuse, et la gloire qui résulterait pour le jeune souverain de l'accomplissement d'une œuvre de justice marquant l'abandon de la politique de conquête.

Guillaume II n'a pu l'ignorer, car, grâce en partie au *Journal des Débats* qui en donna une analyse due à la plume de son distingué collaborateur M. Francis Charmes, la presse de tous les pays s'occupa des idées émises. Naturellement, la discussion s'établit surtout entre les journaux français et allemands ; elle fut très intéressante et des plus courtoises, mais, comme nous n'étions pas sans le prévoir, elle n'eut d'autre résultat que celui-ci : jusqu'alors, des deux côtés du Rhin, on s'était abstenu d'y toucher. La glace était rompue ; de ce moment on en a parlé librement des deux parts.

Voyons maintenant ce qui aurait pu se passer si le jeune souverain avait réalisé les vœux à lui présentés. Tel que nous connaissons le peuple français, il ne nous paraît pas douteux que cet acte l'eût rempli d'admiration et d'enthousiasme. Il en aurait oublié les milliards et les autres clauses onéreuses du traité de Francfort, et il n'eût pas dépendu de lui que des relations cordiales ne s'établissent entre les deux gouvernements et les deux peuples. Si l'empereur avait persisté dans ses idées libérales, une alliance devenait possible, donnant à l'Europe la paix, le développement économique basé sur un

Digitized by Google

libre échange plus accentué, et le moyen d'établir partout des institutions libérales, bases de progrès continus. Ceux-ci, à leur tour, auraient permis de résoudre convenablement les questions sociales qui nous agitent, en élevant graduellement le niveau moral et intellectuel des travailleurs. La réduction des armées, partant, allait de soi. Il n'est pas nécessaire de s'appesantir sur les résultats généraux d'un si grand changement.

Mais nous ne devons pas dissimuler qu'une autre solution pouvait s'entrevoir. En France, la république n'était pas entrée dans les mœurs en 1892 comme elle l'a fait depuis, grâce surtout à l'affaire Dreyfus. Le peuple et le gouvernement étaient encore obsédés par le souvenir des gloires passées et le désir de retrouver la situation dominante perdue dans les défaites de 1870. Si Guillaume II, suivant la pente qui l'a conduit à rétablir toute la politique bismarckienne, avait offert à ses amis reconnaissants ce qu'il a fait miroiter en vain devant leurs yeux après l'éclat de Tanger, une union des deux pays pour dominer l'Europe et le monde, en supprimant l'Angleterre, qui aurait certainement fait obstacle et était alors aussi impopulaire que possible en France, est-il à croire que l'on eût fermé l'oreille à la voix du tentateur ? Ce danger aurait été le plus grave de tous ceux que l'Europe a courus dans le dernier quart de siècle. L'arrivée au pouvoir de Waldeck-Rousseau l'a écarté, définitivement, on doit l'espérer, en faisant entrer son pays dans la voie de liberté et d'affranchissement qui semble devoir être la sienne et constitue sa plus grande force.

VI

Ce danger n'est pas le seul auquel l'Europe ait échappé pendant la période de gestation et de préparation qui a

Digitized by Google

suivi la guerre de 1870. Lorsqu'on examine celle-ci avec soin, on découvre non sans surprise que, malgré tous ses côtés fâcheux, elle a été excellente à beaucoup d'égards et reste pleine de promesses d'un avenir meilleur. Les armements immenses qui ont été considérés souvent comme la plaie vive de notre époque étaient probablement nécessaires à la sécurité et au développement des nations. La crainte est souvent le commencement de la sagesse. Ici, elle a modéré les agitations intérieures en plus d'un pays ; elle a développé, un peu partout, les sentiments de solidarité et la volonté de faire les sacrifices nécessaires à l'indépendance. Les armements de l'Allemagne et la vue de plus en plus claire des ambitions de son souverain ont été une très lourde charge pour l'Europe entière, mais ils ont donné le goût de la paix, le désir de l'assurer par l'établissement définitif d'un code universel supprimant le droit de conquête et les autres vestiges d'un passé mauvais, que l'on comprenait ne plus pouvoir subsister bien longtemps.

L'Allemagne elle-même, pour silencieuse qu'elle soit restée sous beaucoup de rapports, n'en a pas moins fait son éducation. Elle a appris à connaître les faiblesses de son régime politique et à en désirer le changement. Il ne faut pas la juger sur les manifestations bruyantes des pangermanistes ou d'autres sociétés patriotiques qui ne comptent que pour un bien petit nombre dans la nation. Pour les esprits réfléchis, plus répandus de beaucoup, la publication des mémoires du prince Hohenlohe, qui vient de dévoiler les arcanes de la politique impériale, produira un effet profond et durable. Elle s'est faite au moment le plus propice. On considère maintenant comme probable que le prince Hohenlohe, qui était un patriote en même temps qu'un ami de l'empereur, en donnant

Digitized by Google

l'ordre de publier ses mémoires immédiatement, au lieu d'attendre, selon l'usage, la mort de tous les personnages dont il parle, a voulu donner à son souverain et à l'Allemagne le plus sérieux, peut-être le plus efficace des garde-à-vous. Cette interprétation, aussi honorable que possible pour l'écrivain, se justifie d'autant mieux que ses révélations concordent avec d'autres indices à montrer l'Allemagne arrivée, pour des causes en partie analogues, à l'état où se trouvait la France en 1870, et qui ont été la vraie cause de l'épouvantable calamité qui l'a frappée, pour son bien en définitive. Les Allemands peuvent l'éviter s'il prennent à cœur l'enseignement qui vient de leur être donné par un des leurs.

Le jour doit venir, plus rapproché peut-être qu'on ne le pense, où ils voudront s'appartenir et se gouverner eux-mêmes, où ils chercheront et trouveront leur puissance, non plus dans les armes, mais dans l'établissement d'un régime où ils concourront puissamment à élever le niveau général de l'humanité en lui donnant pour bases la justice et la liberté.

En attendant, il ne faut maudire ni eux, ni leur souverain. On doit croire que, dans ces années de crise où les alarmes n'ont pas été sans compensation, ils ont rempli une fonction nécessaire et contribué ainsi à préparer un meilleur avenir.

De quelle manière ? C'est ce que nous essaierons de montrer bientôt.

ED. TALLICHET.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

LOVEY-MARY

SCÈNES DE LA VIE POPULAIRE EN AMÉRIQUE

SECONDE PARTIE [1]

V

L'aurore d'un roman.

— Grands dieux! tout est si propre et si clair ici que je crains d'attraper une pneumonie.

Mme Wiggs, debout au centre de la cuisine, souriait d'un air approbateur à la merveilleuse transformation.

— Je ne crois pas non plus que ce soit tout à fait sain, dit d'un ton plaintif Mlle Hazy, assise devant sa machine à coudre, les pieds sur une boîte à savon. Toute cette eau répandue là autour, c'est ce qu'il y a de mieux pour enrhumer les gens. Mais Lovey-Mary dit qu'elle ne peut vivre autrement. Elle est terriblement décidée, savez-vous, madame Wiggs?

— Oui, et c'est justement ce qui vous manque à vous, mademoiselle Hazy; vous n'avez jamais eu de décision ni de persévérance pour rien dans toute votre vie. Il a suffi que Lovey-Mary prenne toutes choses en main, la maison et le reste, pour vous amener en quatre semaines à vivre décemment comme des blancs, et non pas comme des nègres. Je ne prétends pas qu'elle n'ait pas la langue pointue; et je reconnais

[1] Pour la première partie, voir la livraison d'octobre.

Digitized by Google

qu'elle répond vertement à chacun au Plant-aux-Choux, sauf à moi; mais elle est bonne, elle est adroite et habile, et bien des angles aigus de son caractère s'émousseront avant que ses cheveux soient beaucoup plus longs.

— Miséricorde! s'écria Mlle Hazy consternée, la voilà qui vient pour le second déjeuner, et je n'ai absolument rien de prêt.

— Continuez votre couture, je vais vite faire quelque chose pour elle sur le feu. Elle s'arrêtera en tout cas un moment à causer avec Tommy. Avez-vous jamais rien vu de pareil au souci qu'elle a de cet enfant? On peut bien dire qu'elle l'analyse tout le long du jour.

Cependant Lovey-Mary ne s'arrêta point comme d'habitude pour jouer avec Tommy. Elle vint tout droit à la cuisine, s'assit sur le seuil, ennuyée et préoccupée.

— Comment se fait-il que vous ne chantiez pas? demanda Mme Wiggs. Si j'avais une voix comme la vôtre, les gens seraient obligés de se fourrer du coton dans les oreilles. Je vous guette toujours quand vous devez rentrer; j'aime à vous entendre chanter vos jolies romances, lorsque vous tournez le coin de la maison.

Lovey-Mary sourit faiblement; pendant les deux derniers mois, elle s'était efforcée de mériter la bonne opinion que Mme Wiggs avait d'elle, et les louanges perpétuelles, l'approbation immanquable de cet intrépide distributeur de compliments l'avaient entraînée à faire des efforts herculéens pour s'amender.

Mais elle se croyait menacée maintenant d'une soudaine catastrophe. Elle restait sur le seuil, pâle et découragée. Sa main serrée au fond de sa poche tenait une lettre, une lettre sur papier bleu, adressée d'une grande et hardie écriture à Mlle Hazy. Le facteur la lui avait remise au moment où elle était sortie le matin. Elle avait le pressentiment que cette lettre la concernait. Mlle Bell avait sans doute découvert où elle se cachait ou, pis encore, Kate Rider l'avait vue à la fabrique et

Digitized by Google

réclamait Tommy. Lovey-Mary froissa la lettre dans sa main. Elle ne la donnerait pas à Mlle Hazy. Encore une fois, elle se montrerait plus rusée que Kate Rider.

— Tout va bien, ma chère! cria Mme Wiggs. Ce n'est pas un vrai déjeuner que je vous apporte, mais cela bouchera toujours un peu les vides. Mlle Hazy et moi nous parlions justement de vous.

Lovey-Mary leva furtivement les yeux. Les deux femmes soupçonneraient-elles quelque chose?

— Est-ce que les oreilles ne vous ont pas tinté? Nous parlions de la manière dont vous avez tout mis en ordre ici. Je disais que, bien que vous soyez une espèce de fusil à répétition pour ce qui est de répondre aux gens, vous êtes néanmoins une bonne et aimable enfant.

Lovey-Mary déplissa la lettre dans sa poche.

— Je crains de n'être pas aussi bonne que vous le pensez, dit-elle découragée.

— Oh! certainement, elle est bonne, dit Mlle Hazy plus animée que d'habitude. Oui, c'est réellement une bonne fille, lorsqu'elle n'est pas impertinente.

Cet éloge inattendu était de trop pour Lovey-Mary; elle tira brusquement la lettre de sa poche et la jeta sur la table; elle n'avait pas confiance dans la durée de ce bon mouvement.

Mme Wiggs stupéfaite lut l'adresse : « Mademoiselle Marietta Hazy, avenue du Midi, Rond-point du chemin de fer. »

— Impossible que je sois sur cette lettre! s'écria Mlle Hazy quittant précipitamment sa machine à coudre pour regarder l'objet par-dessus ses lunettes. Ouvrez-la, vous, Madame Wiggs, je n'ai pas les nerfs qu'il faudrait pour cela.

Lovey-Mary demeurait toute tremblante devant son déjeuner, auquel elle n'avait pas touché. A l'ouïe du rire de Tommy, qui lui arrivait par la fenêtre ouverte, ses yeux se remplissaient de larmes. La voix de Mme Wiggs la rappela à elle-même, et elle rassembla ses forces pour entendre les pires nouvelles :

Digitized by Google

« Mademoiselle Hazy,

» Chère mademoiselle (Mme Wiggs lisait, à haute voix, une grande feuille de papier écrite à la machine), pourquoi n'étudiez-vous pas les planètes et les cieux qui les contiennent? Je prédis votre avenir, et je vois que vous aurez une année active et pleine réussite dans vos affaires, mais prenez garde à la loi. Vous êtes prudente et aimable, et douée d'une vive imagination. Vous aurez beaucoup d'ennemis, mais soyez sans crainte, car en amour vous serez fidèle et sincère et vous êtes vraiment faite pour la vie conjugale. »

— Ce n'est sûrement pas de moi qu'on veut parler! interrompit Mlle Hazy dans une grande agitation.

— Oui, ma'ame, dit Mme Wiggs avec emphase, oui, de vous, aussi clair que le jour. Continuons:

« Votre étoile vous prédit beaucoup d'heureux événements. Vous êtes destinée à de brillants succès, mais il faut les mériter par votre bonne conduite. Permettez aux hommes prudents de vous guider. Votre douceur en présence de la volonté misérable vous gagnera l'amitié de chacun. Ci-joint vous trouverez le portrait fait par l'esprit de votre futur conjoint. Si vous voulez nous envoyer 1 fr. 25 avec la carte ci-jointe, après l'avoir remplie, nous vous mettrons en correspondance directe avec le gentleman. Ainsi le décret rendu par les planètes s'accomplira. Veuillez montrer cette lettre à vos amis; vous obligerez

» l'Astrologue. »

A mesure qu'on avançait dans la lecture de cette missive, les craintes de Lovey-Mary se dissipaient; ce fut avec un soupir de soulagement qu'elle commença enfin à déjeuner. Mais si la lettre s'était trouvée sans conséquence pour elle, il n'en était pas de même pour les deux femmes, debout devant la fenêtre. Mlle Hazy la lisait et la relisait, essayant vainement de se rendre compte de son contenu.

— Mary, dit-elle, levez-vous, et voyez si vous pouvez trou-

Digitized by Google

ver mon autre paire de lunettes. Il me semble que je n'arriverai jamais à saisir le sens de ceci.

Mme Wiggs, pendant ce temps, s'extasiait sur les beautés du portrait peint par l'esprit :

— Mais, c'est qu'il est très élégant ! Ma parole, ne dirait-on pas un agent d'assurance sur la vie ? Il a bien l'air un peu efflanqué pour sa grandeur, mais j'ai toujours préféré les hommes de haute stature. Je gage qu'il est tout plein de bonnes manières. N'a-t-il pas un agréable sourire ?

Mlle Hazy prit la petite image d'une main tremblante :

— Je n'arrive vraiment pas à comprendre ce que tout cela veut dire. On doit s'être trompé ou....

— Non, en vérité, il n'y a pas la moindre erreur, déclara Mme Wiggs. Votre nom est sur l'adresse et cela vous est destiné, évidemment. D'une manière ou d'une autre votre nom est connu comme celui d'une personne qui a besoin qu'on prenne soin d'elle, et je suis sûre que cet astrologue, ou conjureur, ou quoi qu'il soit, a lu votre bonne fortune dans les étoiles et a voulu vous faire savoir ce qu'il en était.

— Veut-il se marier avec elle ? demanda Lovey-Mary, qui commençait à entrevoir l'importance du sujet discuté.

— Hé ! cela se pourrait bien, dit Mme Wiggs pleine d'espoir. Il n'y a que la bienfaisante Providence qui soit capable de faire naître une solution aussi inattendue du problème de l'avenir de Mlle Hazy.

L'intéressée, elle, protestait faiblement et se défendait du mieux qu'elle pouvait, mais malgré elle l'enthousiasme de Mme Wiggs commençait à l'influencer.

— Oh ! sûr, sûr, répétait-elle sans cesse, bien sûr que je ne pensais pas à me marier.

— Naturellement, vous n'y pensiez pas, rétorqua Mme Wiggs, par la bonne raison que vous n'en aviez pas eu l'occasion auparavant. Il me semble que ce serait jeter ses bienfaits à la face de la Providence que de refuser un homme aussi élégant, et au sourire si doux.

Digitized by Google

— Il est très bien, acquiesça Mlle Hazy s'efforçant de cacher sa satisfaction ; je voudrais seulement que ses oreilles ne s'écartassent pas autant de la tête.

Mme Wiggs se montra exaspérée :

— Grand ciel! mademoiselle Hazy, que croyez-vous qu'il pensera de votre tournure? Avez-vous tant de quoi vous vanter pour avoir le droit de l'éplucher? Supposez-vous que j'aurais osé juger ainsi M. Wiggs? Le nez de M. Wiggs était, il est vrai, aussi long qu'une épingle à chapeau, mais je n'aurais pas pu me le figurer sans son nez, pas plus que son nez sans lui.

— Enfin que pensez-vous que je doive faire? demanda Mlle Hazy.

— Je n'y ai pas encore assez réfléchi pour rien décider, repartit son mentor ; j'en parlerai avec les voisins, mais je suppose que, si vous pouvez réunir l'argent, il faudra répondre par le courrier du matin.

Ce soir-là, Lovey-Mary assise dans sa petite mansarde tint longtemps Tommy serré sur son cœur affamé de tendresse. Tout le jour précédent elle avait travaillé avec la pensée de le retrouver le soir, mais l'homme au sable était venu en même temps que la nuit, et en dépit de ses jeux et de ses histoires les yeux bleus de Tommy s'étaient fermés, remplis de la poussière de sommeil. Ce soir-ci, au contraire, il était en train de babiller et très éveillé.

— Est-ce que je n'ai point de mère? demanda-t-il.

— Non, dit Lovey-Mary après un moment de silence.

— N'ai-je jamais, jamais eu de mère?

Lovey-Mary, l'ayant assis, sur ses genoux, plongea son regard dans les yeux ronds et profonds de l'enfant. Son amour pour lui endurcissait son cœur envers celle qui l'avait maltraitée.

— Oui, chéri, tu avais une mère autrefois, mais elle était une mauvaise mère, une égoïste, méchante, mauvaise mère. Je la déteste! je la hais....

La voix de Lovey-Mary s'éteignit dans un sanglot.

Digitized by Google

— Mary, hé! Mary! criait Mlle Hazy dans l'escalier, il vous faut descendre ici vers Christian. Il s'est endormi tout habillé en travers de mon lit et je ne puis le faire lever.

Lovey-Mary borda soigneusement le lit de Tommy et vint au secours de Mlle Hazy.

— Une nuit, je n'ai pas pu me coucher parce qu'il ne voulait pas se lever, dit celle-ci d'un air désespéré.

Lovey-Mary ne s'attarda pas en vaines supplications. Elle saisit un balai et en frotta énergiquement les jambes du dormeur. Celle de bois resta insensible à l'insulte; quant à l'autre, elle protesta faiblement par un petit coup de pied. Mais ce fut en vain que Lovey-Mary tenta de plus radicales mesures. Christian changeait simplement de position et continuait à dormir. Elle eut finalement recours à la stratégie :

— Entendez-vous, mademoiselle Hazy, n'est-ce pas le bruit de la pompe à feu?

A l'instant, à moitié hors de la fenêtre, Christian demandait :

— Où çà? de quel côté?

— Comment un grand, gros garçon comme vous peut-il être aussi paresseux? lui dit Lovey-Mary, tandis qu'elle remettait en ordre le lit de Mlle Hazy. Mais qu'est-ce que c'est que cela? ajouta-t-elle en tirant quelque chose de dessous l'oreiller.

— Oh! ce n'est rien, s'écria Mlle Hazy qui s'élança pour le prendre, mais trop tard.

Lovey avait reconnu le portrait peint par l'esprit.

VI

Comment on perdit M. Stubbins.

Si le Plant-aux-Choux avait fondé de grandes espérances sur l'heureux résultat des transactions de l'agence matrimoniale en vue de l'établissement définitif de Mlle Hazy, il aurait été vivement déçu. Les événements qui amenèrent la catastrophe finale furent uniques en leur genre, en ce sens que rien ne pouvait les faire prévoir.

Digitized by Google

Les lettres de Mlle Hazy, dictées par Mme Wiggs, écrites par Lovey-Mary, reçurent une prompte et satisfaisante réponse. L'original de la peinture faite par l'esprit se trouva être un M. Stubbins, éminent citoyen de la Jonction de Bagdad, qui désirait se marier en ville. La dame devait avoir un bon caractère et pas de charges.

— Voilà qui va bien, dit Mme Wiggs. On peut dire que vous n'avez pas de charges. S'il veut prendre soin de vous, nous nous chargerons de Christian.

Les fiançailles avaient été d'une idéale simplicité. M. Stubbins, avec l'impétuosité d'un nouvel amoureux, avait sollicité une entrevue très prochaine. C'était un instant critique, et le Plant-aux-Choux comprit, collectivement, la nécessité de rendre la première impression favorable. Mme Wiggs enleva des tableaux de ses murs et des chaises de son parloir pour embellir la maison de Mlle Hazy. La vieille Mme Schultz, depuis si longtemps alitée, lui envoya son ancienne robe de soie noire pour s'en parer au moment solennel. Mme Eichhorn, avec une profonde connaissance du cœur humain, donna un gâteau aux raisins et un pâté à la courge. Lovey-Mary récura, frotta, enleva la poussière et nettoya partout. Elle présida également à la toilette de la future épouse.

Le jour important arriva et avec lui M. Stubbins. Les nombreux yeux qui l'épiaient de derrière les volets et les portes entr'ouvertes furent plutôt déçus. L'imagination couleur de rose de Mme Wiggs l'avait revêtu à l'avance de la grâce et de la beauté d'Apollon ; en réalité il n'avait rien d'un dieu, ni même d'un demi-dieu.

— Mais, Seigneur ! il est plus sec et dégingandé qu'une perche pour les haricots ! s'écria Mme Eichhorn tout à fait désappointée.

Il faut bien dire que, Mme Eichhorn pesant plus de cent kilos, son jugement ne pouvait être tout à fait impartial. Cependant, toutes choses bien considérées, l'affaire s'annonçait d'une manière assez favorable. M. Stubbins, assis sur la chaise la plus

Digitized by Google

confortable, prêtée par Mme Wiggs, un grand morceau de pâté à la courge à la main, en face de Mlle Hazy, parée de la robe de soie noire de Mme Schultz, s'était déclaré prêt à se marier tout de suite. Et Mme Wiggs, estimant qu'un époux présent valait mieux que deux dans l'avenir, transforma rapidement les fiançailles en mariage.

Ce fut un événement sensationnel, et « le mari de Mlle Hazy » devint l'étoile polaire vers laquelle se tournaient tous les regards du Plant-aux-Choux. Pendant une courte semaine la lune de miel répandit sa lumière bénie sur tout le voisinage, mais il y eut tout à coup une éclipse ignominieuse et soudaine.

L'époux s'enivra.

Lovey-Mary était occupée à desservir le souper lorsqu'un cri de Mlle Hazy la fit tressauter :

— De grâce, Mary, regardez M. Stubbins qui monte la rue! Pensez-vous qu'il ait eu une attaque?

Lovey-Mary courut à la fenêtre, d'où elle aperçut l'éminent citoyen de la Jonction de Bagdad indiscutablement ivre; nul ne pouvait en douter. Sans chapeau, avec un rire bête, il avait recours aux pieux de la palissade pour se maintenir en équilibre.

Mlle Hazy se tordit les mains et pleura.

— Oh! que vais-je faire? gémissait-elle. Je crois en vérité qu'il a bu un coup de trop. Je ne veux pas être là quand il entrera. Je vais me cacher, Mary, j'ai toujours eu une peur épouvantable des ivrognes.

— Pas moi! dit Lorey-Mary résolument. Montez dans ma chambre et fermez la porte à clef. Je resterai ici pour l'empêcher de mettre tout sens dessus dessous dans la cuisine. En tout cas, il faut que je lui dise ce que je pense de lui. Je l'ai en horreur, cet homme. Et je crois que vous aussi vous le détestez, mademoiselle Hazy?

Mlle Hazy se remit à pleurer :

— Il n'est pas dans mon genre, Mary; je n'aurais jamais dû

Digitized by Google

l'épouser. Mais il semble que toutes les femmes veulent se marier une fois, n'importe comment. Je ne l'aurais pas fait, cependant, si Mme Wiggs ne m'en avait tant parlé.

Sur ces entrefaites M. Stubbins était arrivé dans la cour. Mlle Hazy prit la fuite, Lorey-Mary barricada Tommy et ses jouets dans un coin et vint à la rencontre du coupable sur le seuil de la porte. Moderne David, elle n'avait ni pierre, ni fronde pour abattre Goliath ; elle n'avait d'autre arme qu'un riche vocabulaire de mots piquants, qu'elle lui jeta à la figure avec indignation et mépris; ses yeux lançaient des éclairs, ses joues étaient en feu. M. Stubbins avait évidemment l'habitude d'être insulté; il ne fit pas la moindre attention à la colère de la jeune fille. Il s'avança en trébuchant vers le poêle et essaya de se verser une tasse de café; le liquide bouillant n'atteignit pas la tasse, mais coula sur son poignet et sur sa main. Poussant une exclamation de douleur et jurant grossièrement, il lança la cafetière par la fenêtre, et d'un coup de pied fit voler une chaise à travers la chambre. Il se retourna alors vers Tommy, qui par ses cris de terreur augmentait encore le vacarme.

— Cesse ces hurlements infernaux, dit-il furieux en frappant l'enfant en pleine figure de sa lourde main osseuse.

Lovey-Mary s'élança et saisit le tisonnier. La colère, la rage bouillonnaient dans son petit être sauvage et indompté; elle se glissa derrière l'ivrogne au moment où il s'agenouillait devant Tommy et elle leva l'ustensile de fer pour le frapper. Deux yeux bleus terrifiés l'arrêtèrent: Tommy cessa de crier, stupéfait de ce qu'elle allait faire. Honteuse d'elle-même, elle jeta le tisonnier loin d'elle, et profitant de ce que M. Stubbins était accroupi, elle le poussa par derrière, à l'improviste, dans la dépense. Ce fut une adroite et brillante manœuvre. Tandis que M. Stubbins se dépêtrait péniblement des débris dans lesquels il était tombé, Lovey-Mary tira la porte et la ferma à double tour. Après quoi, saisissant Tommy, elle s'enfuit hors de la maison et traversa la cour.

Digitized by Google

Mme Wiggs, assise sous le porche, prétendait tricoter, mais elle était en réalité complètement absorbée par un jeu très animé de cache-cache qui réunissait tous les enfants sur le terrain communal du Plant-aux-Choux.

— Voilà qui va bien ! criait-elle excitée, voilà qui va bien, Christian Hazy ! Vous les attrapez mieux que personne, malgré votre jambe de bois.

Mais, apercevant la figure angoissée et toute blanche de Lovey-Mary et les yeux en pleurs de Tommy, elle laissa tomber son ouvrage et leva les bras au ciel. Lorsque la jeune fille eut achevé son récit, Mme Wiggs éclata :

— Et penser que c'est moi qui l'ai fourrée dans ce guêpier! Je me serais vraiment risquée avec M. Stubbins pour mon propre compte. Il est vrai qu'il était veuf et ma mère m'a toujours dit : « N'ayez rien à faire avec les veufs ! » Mais M. Stubbins était un si beau parleur! Hier encore il me disait qu'il devait prendre parfois des liqueurs alcooliques à cause de ses blessures reçues à la guerre.

— Mais, madame Wiggs, que devons-nous faire? demanda Lovey-Mary, trop absorbée dans le présent pour s'intéresser aux choses du passé.

— Ce qu'il faut faire? Bien sûr, il nous faut tirer la pauvre Mlle Hazy de cette aventure. Il est inutile de la consulter. J'ai toujours dit que de causer avec Mlle Hazy, c'était comme de tirer les faufils d'une robe : vous ne sortez rien que vous ne l'y ayez mis vous-même. Vous et moi, nous devons trouver ici un plan, et dès maintenant ; puis nous mettre tout de suite à l'œuvre.

— Ne pourrait-on pas persuader à l'agence matrimoniale de le reprendre? suggéra Lovey-Mary.

— Non, en vérité, ils ne pourraient pas se donner ce luxe-là. Laissez-moi réfléchir, laissez-moi réfléchir!

Mme Wiggs se balançait pensive sur sa chaise, et tout en se balançant, elle calmait et endormait Tommy sur ses genoux. Lorsqu'elle parla de nouveau, elle paraissait comme inspirée :

Digitized by Google

— J'y suis, j'y suis! Lovey-Mary, il semble parfois que j'aie hérité un peu de la cervelle que possédait M. Wiggs et de son talent pour tout débrouiller. Il n'y a qu'une seule chose à faire avec M. Stubbins et nous la ferons cette nuit même.

— Quoi, madame Wiggs? Qu'est-ce donc? demanda vivement Lovey-Mary.

— Eh bien, il faut le perdre, cela va sans dire. Nous attendrons que M. Stubbins soit ivre-mort. Vous savez, il faut toujours que les hommes cuvent une dose comme celle-là. J'ai vu M. Wiggs.... c'est-à-dire qu'on me l'a dit bien des fois. Bien, lorsque M. Stubbins sera profondément endormi, vous, Billy et moi nous le traînerons jusqu'à la voie du chemin de fer.

La voix de Mme Wiggs n'était plus qu'un murmure rauque et ses yeux semblaient féroces à la lueur du crépuscule.

Lovey-Mary frissonna.

— Vous n'allez pourtant pas le faire écraser par le train? demanda-t-elle.

— Seigneur! mon enfant, je ne suis pas un assassinateur. Non, nous attendrons le train de marchandises de minuit et, lorsqu'il s'arrêtera pour prendre de l'eau, nous soulèverons M. Stubbins et le déposerons dans un des wagons vides. Le train s'en va là-bas, quelque part dans l'Ouest, et quand M. Stubbins se réveillera, il sera trop loin pour que le peu d'argent qu'il a sur lui puisse le ramener ici.

— Que dira Mlle Hazy? fit Lovey-Mary avec un rire nerveux.

— Mlle Hazy n'a rien à y voir, conclut Mme Wiggs d'un ton péremptoire.

A minuit, au moment où la lune ne brillait pas, l'époux inconscient fut emporté du cottage Hazy. Mme Wiggs tenait la tête, tandis que Billy Wiggs, Lovey-Mary, Asie et Christian s'étaient chargés des jambes et des bras. L'épouse, de l'étage, surveillait la scène à travers les fentes des volets.

Le petit groupe attendit en silence que le lourd train de marchandises ralentît sa marche et s'arrêtât pour prendre de

Digitized by Google

l'eau. Alors, avec un effort concentré, ils soulevèrent leur pesant fardeau pour le déposer dans un wagon vide. Comme ils se retiraient dans l'ombre, Billy murmura à l'oreille de Lovey-Mary :

— Dites, qu'avez-vous mis à côté de lui ?

— Seulement un petit déjeuner-dîner, dit-elle en s'excusant. Il me semblait traître de l'envoyer si loin sans rien à manger.

— Bah ! dit Billy, quelle curieuse fille vous êtes !

La locomotive siffla et le train s'éloigna avec un bruit de tonnerre, emportant un voyageur involontaire qui, pour autant que cela concernait le Plant-aux-Choux, fut désormais enseveli dans l'océan de l'oubli.

VII

Les conseils des voisins.

Les longs et chauds jours de l'été suivant furent remplis d'épreuves pour Lovey-Mary. Jour après jour le soleil implacable répandit ses rayons de feu sur le Plant-aux-Choux, sur l'étang plein d'eau stagnante, sur les rails étincelants, sur les trains haletants qui faisaient trembler le terrain d'heure en heure. Chaque matin retrouvait Lovey-Mary en chemin pour la fabrique où elle passait la journée à compter, à assortir, à emballer des tuiles. Le soir, elle grimpait, fatiguée, jusqu'à sa petite chambre sous le toit, où elle essayait de dormir, un mouchoir mouillé sur la figure pour ne pas sentir l'étouffante odeur de la fumée des trains.

Mais ce n'étaient pas la chaleur et les privations seules qui creusaient ses joues et rendaient ses yeux tristes et inquiets ; c'était un poids sur la conscience qui, chaque jour, semblait devenir plus lourd. Un matin, Mme Wiggs entreprit de la sermonner à propos de son air mélancolique. Elles s'étaient rencontrées près du puits, et tandis que le seau de la voisine se remplissait, Lovey-Mary était appuyée contre un réverbère, attendant son tour d'un air abattu.

Digitized by Google

— Qu'est-ce que vous avez? demanda Mme Wiggs. Pourquoi avez-vous une mine si maussade?

Lovey-Mary creusait la terre avec son pied sans répondre. Elle avait eu bien souvent la tentation de raconter son histoire à cet amical mentor, mais elle en avait été détournée par la crainte d'être découverte et par sa haine pour Kate.

Mme Wiggs la regarda attentivement:

— Vous vous tourmentez à propos de quelque chose?

— Oui, ma'ame, répondit Lovey-Mary à voix basse.

— Quelque chose d'accompli déjà?

— Oui, ma'ame, dit-elle encore plus bas.

— Vous avez cru agir pour le mieux?

La jeune fille leva sur son interlocutrice une paire d'yeux gris parfaitement sincères:

— Oui, ma'ame, je l'ai cru.

— Je l'aurais parié! dit Mme Wiggs très cordiale. Vous n'avez pas un atome de tromperie dans tout votre corps. Ce qui vous manque, c'est une petite dose de courage. C'est au moment de prendre un parti qu'on doit se tourmenter. Vous avez fait ce qui vous paraissait être juste, maintenant il ne faut plus y penser. Vous ne voulez pourtant pas que les gens s'aigrissent rien qu'à vous regarder? D'autres jeunes filles qui auraient vos belles dents blanches ne cesseraient de sourire, quand ce ne serait que pour les montrer.

— Je voudrais être comme vous, soupira Lovey-Mary.

— Ne cherchez pas à alléger vos ennuis par d'inutiles souhaits. Si vous désirez être gaie, appliquez-vous à l'être et soyez-le. Personne ne peut rien à ce que nous sommes en entrant dans la vie, mais il nous est possible d'en améliorer la fin. Quand les choses vont mal pour moi au commencement, je dis: « O Seigneur! préserve-moi d'être aigrie quoi qu'il arrive. » Ce n'est pas pour moi que je le demande (il y a des gens qui jouissent d'être tristes), c'est pour les enfants, et pour M. Wiggs quand il était là. Depuis lors, j'ai pris l'habitude de mettre tous mes ennuis tout au fond de mon âme, de m'asseoir sur le couvercle et de sourire.

Digitized by Google

— Mais vous pensez que tout le monde est bon et aimable; vous ne voyez pas toutes les petitesses qui me choquent.

— Croyez-vous? J'ai observé le vieux Rothschild pendant treize ans, m'efforçant de trouver quelque bien en lui, et je n'en trouvais jamais point, lorsque l'autre jour je l'ai vu mettre une éclisse à la patte cassée de Cusmoudle. C'est l'homme le plus dur que je connaisse, et pourtant il a soigné ce canard aussi tendrement que l'aurait fait une femme.... Le meilleur moyen d'être gai, c'est de sourire en dépit de la souffrance, de penser au mal de tête de quelqu'un d'autre lorsque la vôtre semble vouloir se rompre, de vous efforcer de croire que le soleil brille quand le brouillard est à couper au couteau. Il n'y a rien de meilleur que de penser plus aux autres qu'à soi-même.

— Je pense toujours à Tommy en premier lieu, dit Lovey-Mary.

— Oui, certainement, vous faites votre devoir envers lui. Si mes enfants portaient des bas et qu'ils y fissent autant de trous que lui, j'y ferais, dès le début, des boutonnières pour y passer les doigts de pied; mais même Tommy a besoin d'autre chose que d'avoir ses bas raccommodés. Pourquoi ne le laissez-vous pas aller pieds nus aussi le dimanche et n'employez-vous pas le temps que vous mettez à vos raccommodages à jouer avec lui? Que je voudrais revoir vos jolis sourires d'autrefois!

Dans une conversation qu'elle eut plus tard avec Mlle Hazy, Mme Wiggs parla plus sérieusument de cette fâcheuse disposition de Lovey-Mary :

— Elle me donne envie de pleurer tant elle a l'air abattu; je n'ai jamais, de ma vie, vu un pareil changement. Ce serait un soulagement, en vérité, de la voir de nouveau impertinente et désagréable comme elle l'était parfois au commencement. Elle m'a dit que jamais personne ne s'était inquiété d'elle comme nous le faisons, et que cela la rendait presque honteuse. Si la bonté doit la tuer, cela devient inquiétant, et nous ferons bien de chercher tous les moyens de la guérir.

Digitized by Google

— Il me semble, dit Mlle Hazy, qu'elle souffre de sensations nerveuses. Elle tressaute dans son sommeil, et parle de gens et de choses dont elle n'avait jamais soufflé mot.

— Oui, c'est bien ça qui la tourmente, acquiesça Mme Wiggs. Voyez-vous, mademoiselle Hazy, à mon avis, les nerfs sont plus pires que les tumeurs et les cancers. Regardez la vieille Mme Schultz : elle est tellement hydropique qu'on ne sait pas si elle est assise ou debout, et pourtant elle n'a pas un seul nerf dans tout son corps, aussi elle jouit et se donne du bon temps presque autant que les autres personnes. Nous ne devons pas permettre à Lovey-Mary de rester sur ce pied avec ses nerfs ; on ne peut pas savoir dans quel pays ils la débarqueraient. Si c'était le printemps, je lui donnerais du soufre et de la mélasse, avec un tout petit peu de crème de tartare, dans du thé de coquilles d'œufs. C'est un tonique qui bat tous les autres. Mais pour rien au monde je ne voudrais aller contre les saisons. Je crois avoir entendu dire que la racine jaune tue complètement les nerfs.

— Je ne suppose pas qu'il se trouve de la racine jaune dans le voisinage.

— Il ne faut pas que cela nous arrête, parce que peut-être Mlle Viny.... Je parie que la racine jaune croît dans son jardin aussi serrée que les poils sur le dos d'un chien. Envoyons Lovey-Mary chez elle pour en chercher ; nous répèterons la dose jusqu'à ce qu'elle ait fait de l'effet.

— Je ne fais pas grand fond sur Mlle Viny, objecta Mlle Hazy d'un air prude. J'ai entendu dire que c'est une liseuse de romans, et elle n'est pas même membre de l'église.

— Et c'est vous qui vous mêlez de la juger ! dit Mme Wiggs avec un mépris superbe. Elle a plus de sens dans son petit doigt que vous et moi dans toute notre tête. Avec ses herbes à elle, elle peut guérir les gens mieux qu'aucun docteur que je connaisse. Quant à n'être pas membre, elle se conduit bien et vient en aide aux autres, ce qu'un tas de membres ne font pas. Du reste, ajouta-t-elle comme raison décisive, M. Wiggs lui-même n'était pas membre.

Digitized by Google

VIII

Jardin et églises.

Le dimanche suivant, la température étant décidément plus fraîche, on expédia Lovey-Mary à la recherche de la racine jaune. Elle avait protesté qu'elle n'était pas malade, mais M[lle] Hazy, soutenue par M[me] Wiggs, avait insisté :

— Si vous tombiez tout à fait malade, ce serait la ruine pour moi, dit-elle comme dernier argument, et cette considération décida Lovey-Mary à se soumettre.

Elle suivait le sentier le long de la voie ferrée, tout à fait insensible à l'aspect plus riant du paysage autour d'elle. Les chaumières misérables devenaient plus rares, le terrain communal dur et poussiéreux était remplacé par des champs verdoyants. Ici et là, un arbre tendait ses branches à la brise et un chant d'oiseau rompait le silence de la campagne, mais Lovey-Mary continuait tristement son chemin les yeux fixés sur les rails. Les pensées qui l'assiégeaient étaient assez sombres pour obscurcir même la lumière du soleil. Les trois dernières nuits, elle s'était endormie dans les larmes, et les « sensations nerveuses, » loin de diminuer, avaient empiré.

« Il y a juste deux mois que Kate a été blessée, se disait-elle. Aussitôt qu'elle sera hors de l'hôpital, elle cherchera à nous retrouver. Je pense que lorsqu'elle a été renversée, elle venait à la fabrique pour m'y relancer. Elle me reprendra Tommy et m'enverra en prison. Oh ! que je la déteste ! que je la hais ! je voudrais qu'elle soit.... »

Son souhait expira sur ses lèvres, elle pensa soudain qu'il était possible qu'il fût déjà réalisé.

Quelqu'un toussa près d'elle ; elle tressaillit comme une coupable.

— Vous avez l'air d'être enfoncée dans de bien sombres pensées, dit une voix de l'autre côté de la palissade.

Lovey-Mary leva les yeux et vit une drôle de vieille femme

Digitized by Google

qui l'examinait d'un air railleur; une paire d'yeux perçants scintillaient sous ses sourcils broussailleux et une petite barbe dure se hérissait autour de son menton. Son sourire rappela à Lovey-Mary l'effet d'un caillou jeté dans un étang : les rides de sa bouche allaient en s'élargissant en cercles toujours plus grands pour se perdre dans ses cheveux gris, abrités par un chapeau à large bord.

— Etes-vous Mlle Viny ? demanda Lovey-Mary regardant le jardin à la vieille mode qui s'étendait devant elle.

— Il y a soixante ans que je la suis, et je n'ai pas entendu dire que cela ait changé, répondit la vieille demoiselle.

— Mlle Hazy m'envoie chercher un peu de racine jaune, dit Lovey-Mary indifférente.

— Pour qui ?

— Pour moi.

Mlle Viny sortit de sa poche une paire de grosses lunettes qu'elle posa sur le bout de son nez et, regardant par-dessus, elle examina sa visiteuse d'un œil scrutateur :

— Montrez votre langue.

Lovey-Mary obéit.

— Oh ! oh ! j'ai bien fait de la regarder. La racine jaune ne vous conviendrait pas plus qu'à un bourdon. Entrez sous le porche, vous me direz ce que vous avez et je vous ferai une ordonnance.

Lovey-Mary la suivit dans l'étroit sentier qui courait entre des massifs de fleurs. Des lauriers blanc de neige, des asters jaunes, des phlox violets croissaient pressés les uns contre les autres dans un espace qui n'était pas beaucoup plus grand que la cour de Mlle Hazy.

La jeune fille oublia sa peine ; elle se délectait à voir tant de fleurs réunies.

— Est-ce que vous les aimez aussi ? demanda Mlle Viny en les désignant du pouce par-dessus son épaule.

— Je crois que oui, si j'en avais l'occasion. Je n'en avais jamais vu croître en plein air comme celles-ci. Je ne les connais que par les vitrines des magasins.

Digitized by Google

— Oh ciel! ne me parlez pas de fleurs en cage. Je ne crois pas plus à la vertu des fleurs enfermées dans les serres qu'à celle de s'enfermer dans une église.

Lovey-Mary se souvint de ce que Mlle Hazy avait dit des idées perverses de Mlle Viny en fait de religion, et elle essaya de changer de sujet, mais Mlle Viny avait enfourché son dada favori et n'admettait pas de diversion:

— Ce jardin est un jardin de dénombrement, j'y ai planté toutes les congrégations dont j'ai jamais entendu les noms. Je n'ai aucune plate-bande favorite. Je les aime toutes également. Si vous y réfléchissez bien, les mêmes règles sont bonnes pour fonder un jardin et pour fonder une église. Il faut, en premier lieu, examiner à quelle sorte de sol vous avez affaire; puis vous devez vous rendre compte des difficultés que vous aurez à combattre; ensuite vous décidez quelles fleurs occuperont les meilleures places. C'est là, aussi, une question d'importance capitale pour les églises, n'est-il pas vrai? Il faut donc beaucoup planter; plus c'est serré, mieux cela vaut, car dans les deux cas on peut s'attendre à de nombreuses défaillances. Après quoi, il importe de bien soigner ce qui a réussi et de planter quelque chose de nouveau chaque année. De temps à autre les vieux plants doivent être éclaircis, les mauvaises herbes et les branches gourmandes retranchées. Si vous voulez venir avec moi, je vous ferai faire le tour.

Elle descendit le long du sentier, et Lovey-Mary, tout ahurie de cette longue dissertation, la suivit docilement.

— Ceux-ci sont des baptistes, dit Mlle Viny en désignant une corbeille d'héliotropes et de glaïeuls. Il leur faut une masse d'eau; ils aiment à être mouillés et nettoyés. Ce sont des espèces qui vivent pour elles et se contentent de leurs propres affaires. Elles ne se soucient guère d'être mêlées aux autres fleurs.

Lovey-Mary ne saisissait pas très bien ce dont parlait Mlle Viny, mais elle était contente de la suivre dans ces sentiers sinueux où de nouvelles beautés les attendaient à chaque contour.

Digitized by Google

— Voilà des géraniums, n'est-ce pas? Une de nos jeunes filles, qui était malade, en avait un dans un pot.

— Oui, répondit Mlle Viny. Ce sont les méthodistes. Ils ont besoin de réveil, et de beaucoup d'encouragement, sous forme de plein soleil et d'un peu d'eau. Ces phlox aussi sont méthodistes, ils n'ont pas de couleur distinctive; ils croissent facilement, robustes et vigoureux. Les pincer et en couper les rejetons les fait encore mieux fleurir; il leur faut un nouveau sol au bout de peu d'années; ne sont-ce pas là de véritables méthodistes, jusqu'à la racine?

— N'avez-vous point de presbytériens? demanda Lovey-Mary qui commençait à comprendre ce dont il s'agissait.

— Oh! oui, il y a une bonne vieille plate-bande sur laquelle on peut compter. Regardez ces roses, ces lis tigrés, ces dahlias; ils savaient tous ce qu'ils seraient avant de commencer à croître. Ils étaient parmi les élus et ils continueront à être purs jusqu'à la fin comme ils l'ont été dès le commencement.

— J'ai entendu parler de la prédestination, s'écria Lovey-Mary. Mlle Bell avait l'habitude de nous parler de ces choses.

— Qui vous en parlait?

Lovey-Mary devint pourpre:

— Une dame que j'ai connue autrefois.

Mlle Viny traversa le jardin pour s'arrêter devant un imposant massif de nobles lis et d'azalées.

— Voici les épiscopaux, expliqua-t-elle. Ne sont-ils pas élégants? Ils ont toujours l'air de croire qu'il n'y a que leur plate-bande dans tout le jardin. Quelqu'un a dit que les lis n'avaient point de parents pauvres parmi les autres fleurs; aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient l'air d'éclater d'orgueil. Ils ressemblent aux épiscopaux de plus d'une manière: les uns comme les autres, ils détestent d'être dérangés; ils aiment l'ombre et ils ont leurs péchés mignons, mais il n'y a rien à leur reprocher sous le rapport de la beauté! Je pense qu'en y regardant de près vous verrez que tous les autres massifs sont fiers d'eux. Pensez aux noces et aux enterrements; n'invite-t-on

Digitized by Google

pas toujours les lis et les épiscopaux à ces sortes de cérémonies?

Lovey-Mary, ne sachant que répondre, se contenta de hocher la tête.

— Et ici, continua Mlle Viny, ici sont les unitariens. Vous vous étonnez peut-être de les voir là tout près des églises orthodoxes; mais si la pluie et le soleil ne font aucune distinction de personnes, je ne trouve pas que j'aie le droit de les exiler de l'autre côté de la palissade. Cette première plante ici est un pois de senteur, d'une floraison aussi abondante que celle des unitariens en bonnes œuvres. Il se resème constamment de lui-même et la plus petite plante se couronne d'une fleur.

— Est-ce qu'il n'y a point de catholiques? demanda Lovey-Mary.

— Ne voyez-vous donc pas ces houx, ces boules-de-neige, ces lilas? Ce sont tous des catholiques qui prennent une très grande place et qui ont souvent besoin du sécateur; mais ils sont la gaieté et la gloire du jardin au moment où il en manque le plus. Vous auriez quelque peine à trouver une secte que je n'aie pas plantée dans mon enclos. Ces fougères, dans ce coin là-bas, ce sont les quakers. Je n'ai jamais vu de quakers, mais on m'a dit qu'ils n'ont pas foi dans l'épanouissement de l'âme. Ils aiment la fraîcheur, l'ombre et la tranquillité, et ils sont toujours la même chose d'un bout de l'année à l'autre. Quant aux coléus, ils se font tout à tous et reflètent toujours la couleur de ceux qui les entourent. Ils peuvent être la pire sorte de baptistes ou de presbytériens, mais abandonnés à eux-mêmes ils ne sont plus bons à rien.... Et ces immortelles, je les trouve semblables à certains chrétiens qui sont tellement occupés de la manière de bien mourir qu'ils en oublient de vivre.

Mlle Viny ricanait en froissant la fleur sèche entre ses doigts.

— Regardez comme cette plante-ci est différente, dit-elle en cueillant une branche de verveine-citron. Elle, la menthe,

Digitized by Google

la sauge et la lavande sont toutes quatre pareilles aux vrais chrétiens, dont l'influence rend la vie plus douce à ceux qui s'en approchent. Il existe bien des espèces de chrétiens, quelques-uns sont pour les rayons de soleil, d'autres pour l'ombre; quelques-uns pour le beau, d'autres pour l'utile; les uns sont très hauts et d'autres très bas. Il n'y a qu'une seule chose contre laquelle toutes les fleurs devraient s'unir afin de la combattre: c'est le ver rongeur, la haine. S'il s'empare une fois d'une plante, quelque forte et bonne qu'elle soit, il la dévore jusqu'au cœur.

— Comment peut-on l'extirper? demanda Lovey-Mary très intéressée.

— Par la prière et la persévérance. Si le chrétien désire faire son devoir, Dieu fera aussi le sien envers lui. Vous voyez que je m'efforce de faire pour mes plantes ce que Dieu fait pour ses églises. Le soleil, qui est pareil à l'Esprit, doit luire sur toutes, et la pluie, qui est comme la miséricorde de Dieu, tomber impartialement sur chacune d'entre elles Je les plante, je les surveille, je les cultive, je les abrite et je les aime; aussi elles doivent croître et fleurir, c'est là leur devoir. Maintenant je vais vous cueillir un joli bouquet à rapporter au Plant-aux-Choux.

Elles furent tellement occupées à choisir des fleurs et à les arranger qu'elles ne pensèrent plus ni l'une ni l'autre à la racine jaune, ni même à ce qui devait la remplacer.

Néanmoins, Lovey-Mary, marchant allègrement entre les lacets des rails, avec sa gerbe de fleurs, emportait dans son cœur une pensée qui devait la guérir plus sûrement que les simples les plus efficaces du jardin de Mlle Viny.

IX

Le pique-nique.

— Je ne serais pas surprise du tout si nous avions ce soir une tempête, un cyclone même; dehors on sent qu'il va tonner.

Digitized by Google

Si Mlle Hazy avait eu plus de tact, elle aurait gardé pour elle sa remarque en présence des préparatifs compliqués qu'on faisait pour un pique-nique, mais ses prédictions pessimistes étaient trop fréquentes pour qu'on y prît garde.

— Je vais courir chercher encore une miche de pain, dit Mme Wiggs en plaçant un seau de métal dans le coin d'un panier. Vous, Lovey-Mary, mettez les œufs et tirez du four les gâteaux. J'ai promis aux garçons de faire un pique-nique le jour de l'Ascension, et nous irions même s'il neigeait.

— Les bois sont horriblement dangereux lorsqu'il tonne, continuait Mlle Hazy. J'ai entendu raconter qu'un homme qui avait voulu aller à un pique-nique malgré la pluie fut si dangereusement frappé qu'il eut ses souliers complètement brûlés.

— Ce doit être le même homme qui s'était noyé étant petit pour avoir nagé le dimanche, répondit Mme Wiggs en s'essuyant les mains à son tablier.

— Cela se pourrait, dit Mlle Hazy.

Lovey-Mary allait de la fenêtre à la porte, partagée entre la crainte et l'espoir. Elle s'était réjouie à l'avance, à l'idée de ce pique-nique, avec la même intensité de désir qu'elle mettait à souhaiter d'être bonne, de gagner l'affection des autres, ou d'avoir les cheveux frisés.

— Je crois qu'il y a un coin de ciel qui devient plus bleu, dit-elle en regardant dehors pour la centième fois.

— Mais, bien sûr qu'il y a du bleu! s'écria Mme Wiggs, et même s'il n'y en a pas, nous ferons en tout cas notre pique-nique. Il faut s'amuser, une fois qu'on a décidé de le faire. Si vos projets sont détruits d'un côté, formez-en vite d'autres avant que votre entrain ait le temps de tomber.... Voilà Jacques et Christian qui arrivent avec leurs paniers. Si vous alliez à la recherche des enfants, Billy doit avoir fini d'atteler.

Au dernier moment, Mlle Hazy n'avait pas encore pu décider si elle irait ou non.

— Ces roues n'ont pas l'air trop solides pour une pareille charge, dit-elle toujours prudente.

Digitized by Google

— Ces roues sont cent fois plus solides que vos jambes, rétorqua Mme Wiggs, et dans tout le Kentucky, il n'y a pas un cheval plus doux que Cuba. On pourrait croire qu'il a appartenu à un pasteur, au lieu d'être un cheval réformé du service des pompes à feu.

Une vive altercation entre Tommy et Lovey-Mary amena un retard imprévu. Ils discutaient au sujet de Cusmoudle, que Tommy voulait emporter à tout prix.

— Il n'y a pas trop de place pour nous en nous serrant beaucoup. Laisse ce vieux canard engraissé.

— Ce n'est pas un vieux canard et il n'est pas gras!

— Certainement qu'il est gras! Il ne viendra pas! Tu resteras toi-même à la maison si tu ne veux pas être sage.

— Je sens que je vais avoir des crampes et que je serai malade.

Mme Wiggs s'aperçut du danger :

— Il y a une jolie petite place ici en haut près de moi, tout juste pour toi et Cusmoudle; tu pourras t'asseoir sur le panier; il n'y a rien dedans qui risque d'être écrasé. Bien emballés et bien serrés, personne de nous ne pourra tomber du char.

On n'avait pris encore aucune décision au sujet de l'endroit où se ferait le pique-nique. On agita la question, tandis que le véhicule s'avançait en cahotant sur le pavé.

Jacques suggéra :

— Allons au delà de chez Mlle Viny; il y a un bois dans les environs.

— Oh! non, allons à la baie de Tick et nous passerons le gué.

Mme Wiggs, assise très haut au-dessus des autres, frappant le dos de Cuba avec l'extrémité des rênes, laissa aller la discussion jusqu'au moment où elle menaça de dégénérer en dispute ; elle intervint alors :

— Je pense qu'il serait très agréable d'aller jusqu'au cimetière. Il faudra traverser toute la ville, mais là-bas nous trouverons des arbres, du gazon, et nous suivrons le cours de la rivière.

Digitized by Google

La perspective d'être au bord de la rivière fit adopter sans conteste la proposition de Mme Wiggs.

— Je voudrais bien nager! s'écria Jacques en exécutant les mouvements voulus pour cet exercice, au grand désagrément des deux petites filles assises derrière lui, les jambes pendantes hors de la charrette.

— Je crois qu'il va pleuvoir assez fort pour vous permettre de nager avant d'être à la rivière, dit Lovey-Mary.

La compagnie s'entassa au fond du véhicule en riant, tandis que Mme Wiggs étendait une vieille courte-pointe sur tous ceux qu'elle pouvait couvrir.

— Ce n'est qu'une averse d'été, dit-elle en penchant la tête de côté pour éviter la pluie qui tombait dru sur sa figure. Je suis sûre que le soleil brille en plein là-bas sur le cimetière.

Au moment où le char branlant traversait la rue principale avec son chargement frissonnant et trempé, un son sinistre se fit entendre : « Un, deux, trois! Un, deux! »

Mme Wiggs entortilla les guides autour de son poignet et se raidit pour la lutte. Mais Cuba avait entendu l'appel. Son cœur avait immédiatement répondu à l'ancien signal, et d'un bond joyeux il s'élança du côté de l'incendie.

— Tenez-vous ferme! criait Mme Wiggs à tue-tête. Que personne ne tombe. Hé là! Cuba, hé là! Je l'arrêterai dans un instant. Tenez-vous bien!

Cuba ne sentait plus la raideur de ses jambes; les oreilles en arrière, il galopait vaillamment épaule contre l'épaule des chevaux de la pompe à feu; mais le sort était contre lui, Mme Wiggs et Christian tirant sur une des guides, Billy et Jacques sur l'autre entravèrent sa course au clocher. Il fit halte tout à coup au moment où l'incendie était en vue.

— Ce sont les entrepôts qui brûlent, s'écria Christian en enjambant la roue. On dirait que toute la ville est en feu.

— Nous allons dételer Cuba et l'attacher à la charrette et nous resterons là pour voir l'incendie, s'écria Mme Wiggs très excitée.

Digitized by Google

Les garçons ne pouvaient se contenter de rester stationnaires; ils décampèrent au plus vite, laissant Mme Wiggs, les jeunes filles, Tommy et le canard jouir du spectacle en sûreté.

Pendant plus de deux heures le feu fit rage, sautant d'un tas de bois à un autre et menaçant les bâtiments voisins. Toutes les pompes du département furent mises à réquisition. Les terrains communaux regorgeaient de monde; l'excitation était à son comble.

— N'êtes-vous pas contentes d'être venues? disait Lovey-Mary en sautillant.

— Nous ne sommes pas venues, nous avons été amenées malgré nous, dit Asie toujours calme.

Longtemps avant qu'on fût maître du feu, le soleil avait percé les nuages et brillait de tout son éclat. Néanmoins on ne pensait plus au pique-nique en présence d'un spectacle si attrayant. Quand les jeunes garçons revinrent en se traînant, l'incendie était presque éteint, la foule était dispersée, notre petite société restait seule sur le terrain communal.

— Il est trop tard pour aller au cimetière, dit Mme Wiggs. Que diriez-vous de faire notre pique-nique ici, tout de suite?

Cette proposition réunit tous les suffrages; elle fut, aux yeux de chacun, une véritable inspiration.

— La seule chose qui manque, dit Mme Wiggs, c'est de l'eau. Où pourrions-nous en trouver?... Je connais un des pompiers, Peter Jenkins, si je pouvais le voir, je lui demanderais de m'en donner un peu avec le tuyau.

— Passez-moi le seau, j'irai le chercher, dit Jacques.

— Non, tu n'iras pas, dit Billy, c'est ma mère à moi qui connaît le pompier.

— Cela ne veut rien dire, mon oncle connaît le chef de la police. Puis-je y aller, madame Wiggs?

Christian, pendant ce temps, avait empoigné le seau et était parti à la recherche de ce M. Peter Jenkins qui devait être le « Sésame, ouvre-toi » du paradis des jeunes garçons : l'autre côté de la corde tendue par les pompiers.

La vieille courte-pointe encore mouillée fut étendue à terre et tout autour la petite compagnie dévora avidement les sandwichs desséchés, le fromage et le reste. Quel entrain, quels jeux et quels rires ! Jacques imita à la perfection tous les résidents du Plant-aux-Choux. Christian exécuta quelques tours merveilleux à l'aide de sa jambe de bois, et Lovey-Mary chanta toutes les chansons comiques qu'elle savait. Mme Wiggs, assise au-dessus d'eux dans la charette, fit les honneurs du repas aussi longtemps qu'il y eut quelque chose à manger.

Cuba, attaché à la palissade voisine, ne réclamait pas de nourriture. Il reniflait avec satisfaction l'air imprégné de fumée et croyait revivre les jours de sa jeunesse.

Le soir, quoique fatigués et las, tous, en rentrant à la maison, se déclarèrent enchantés de leur journée.

— C'est justement ce que j'ai toujours dit, s'écria Mme Wiggs en faisant claquer son fouet à l'arrivée ; vous ne pouvez jamais prévoir d'où vous viendra le plaisir. Qui aurait pensé, lorsque nous avons mis le cap sur le cimetière, que nous irions débarquer en face d'un incendie de première classe ?

ALICE CADWELL HEGAN.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE PARISIENNE

Un sujet pour les revues de fin d'année. — Le monument Chopin au parc Monceau. — Méfaits des municipalités. — Une étude sur le sentiment de la nature. — A la Bibliothèque nationale : l'exposition d'art du dix-huitième siècle. — Encore le repos hebdomadaire. — Le lord-maire à Paris. — Livres.

On ne parle guère encore des « revues de fin d'année, » mais cela ne tardera probablement pas ; les théâtres ne sauraient nous priver de cette pâture qu'ils nous offrent tous les ans et qui leur est si rémunératrice. Et il n'est pas besoin d'être prophète pour prévoir que les auteurs de ces revues ne manqueront pas le curé de Châtenay, cet abbé Delarue dont il n'est permis à personne d'ignorer l'histoire, et dont une chronique ne peut se dispenser de s'occuper. La discrétion n'a rien à voir ici. Après avoir paru désolé du bruit fait par la presse autour de son nom, l'abbé s'est empressé de confier à cette même presse le récit de ses aventures. Ce récit est d'ailleurs la suite obligée, ou, si l'on veut, le pendant d'une autre série d'aventures dont il fut aussi le héros, mais le héros « fantôme, » j'entends celles d'un juge d'instruction et de plusieurs autres personnes, — dont un bedeau, deux ou trois devins et quelques journalistes, — qui crurent longtemps et nous firent croire nous-mêmes à un assassinat. On parlera longtemps de ces journaux qui racontaient le crime avec autant de détails que s'ils avaient reçu les confidences de l'assassin, de ce professeur Devah qui arrivait en automobile, flairait le sol, mangeait de la terre, prenait pour du sang la rouille des vieux couteaux, et qui, apercevant dans un ruisseau un bout d'étoffe, se pencha

Digitized by Google

sur l'eau, s'y laissa choir jusqu'aux épaules et ne s'en tira qu'à grand'peine; on n'oubliera pas cet autre Hindou d'opéra comique, le devin Ramanah, qui s'habillait avec recherche et chronométrait les astres, ni ce couple idyllique, M. et Mme de Alvis-Flaubert, qui demandaient aux fleurs, aux menthes sauvages, aux pâquerettes, dont ils auscultaient le cœur, de leur révéler le terrible secret. On s'entretiendra longtemps enfin des sentiments que dut éprouver toute cette bande lorsque la présomption des uns, la magie des autres furent convaincues d'imposture par la résurrection inopinée de l'abbé derrière la frontière belge.

Les journaux et leurs lecteurs se sont nourris de cette histoire pendant tout l'été. La publication des mémoires du héros a fait durer encore un peu l'intérêt du fait-divers, mais la mèche était éventée, et le public, que cette affaire passionnait lorsqu'elle recélait un mystère, reste assez indifférent aux péripéties de l'aventure fort banale en elle-même, à laquelle elle s'est réduite.

Avant d'échoir aux revues de fin d'année, l'escapade du curé de Châtenay a passé du journal dans la chanson. Je vous disais le mois dernier que la *Matchiche* n'était plus à la mode et qu'on attendait autre chose. On n'attend plus rien; l'air espagnol a été détrôné par la *Petite Tonkinoise,* refrain papillonnant et un peu canaille, mais qu'on a dépouillé de ses paroles primitives pour les remplacer par des couplets relatifs au curé de Châtenay et qui se chantaient ce mois-ci à tous les carrefours. C'est l'air qu'on entend siffler actuellement dans la rue, avec ce sans-gêne effronté et cette fierté de petit coq que met le gamin de Paris à répéter les airs en vogue sans oublier une fioriture, quand toutefois il ne les écorche pas. Ainsi devait finir une histoire qui a dû faire regretter à M. Lenôtre, le patient et habile déterreur des curiosités du passé, de n'être pas né un siècle plus tard. Mais il ne faut pas ôter le pain de la bouche aux Lenôtres de l'avenir.

— Laissons les chansons durer ce qu'elles doivent durer;


Digitized by Google

laissons poindre, éclater et s'effacer les petits scandales, mais déplorons de voir se perpétuer sous nos yeux des spectacles qui en sont indignes. Ceux qui me font l'honneur de me lire se souviennent peut-être qu'au mois d'août je notais avec satisfaction que le monument Chopin, destiné au parc Monceau, serait un bas-relief, et qu'ainsi nous serait peut-être épargnée la vue de l'éternelle muse qui afflige les monuments de Gounod, de Thomas, de Maupassant et de Pailleron dans l'enceinte de ce même parc, et tant d'autres groupes non compris dans cette enceinte. Je m'étais trop avancé. Le marbre qui glorifie Chopin est bien un bas-relief, ou plutôt un haut-relief, mais la muse, hélas! y figure encore, et plus éplorée que jamais. Au lieu de se dresser dans une pose à la fois fière et bienveillante, ainsi qu'il sied à une muse, au lieu de dominer l'artiste comme une grande sœur maternelle, elle se vautre sur le plancher, la tête appuyée au piano du maître; on dirait une femme de chambre congédiée par un mélomane sans pitié pour n'avoir pas suffisamment épousseté les touches de l'instrument. Quant au maître lui-même, assis de guinguois, les mains rivées au clavier, ses traits ont une dureté qui explique une telle scène et donne ainsi, malgré tout, une certaine unité à l'œuvre.

Ainsi, les années, les siècles passeront, les astres feront leurs révolutions, les peuples aussi, les générations succéderont aux générations, et ce marbre restera.... Il est vraiment pénible de songer que tous les admirateurs de Chopin qui passeront ici se creuseront la tête en vain pour découvrir un rapport quelconque entre cette œuvre grossière et le charme capiteux qui se dégage des rêveries du musicien. La gaucherie d'un ciseau est d'autant plus frappante que le sujet auquel il s'attaque comporte une évocation plus aérienne, et c'est ici le cas. Mais à quoi bon se plaindre? Nos lamentations tombent dans l'oreille de sourds. Pourvu que des messieurs en habit prononcent des discours et que les sculpteurs trouvent l'emploi de leurs mains inoccupées, peu importe que ces mêmes mains soient inexpertes et pétrissent

Digitized by Google

un groupe dont les éléments mal agencés embrouillent et déforment l'image idéale qui hante nos souvenirs. Dans l'art officiel, personne ne l'ignore, l'art n'est malheureusement qu'un détail.

— Nous n'en sommes plus à compter les « embellissements » dont le résultat le plus net est d'enlaidir. Vous venez de voir ce qui se passe au parc Monceau, mais je pourrais vous promener à l'intérieur et autour de Paris et faire avec vous un relevé fort édifiant de ces actes de vandalisme. Sur nos places publiques, on remplace peu à peu par des statues en redingote les bassins qui les ornaient. Je sais telle promenade, au bord de la Seine, au fond de Billancourt, dont la double rangée d'arbres bicentenaires s'avançait jusqu'à la route, et dont le sol se couvrait par places d'un gazon aussi doux à l'œil qu'au pas des promeneurs. L'allée était interdite aux voitures par une barrière qui en obstruait l'entrée; on s'y croyait un peu dans une forêt. Les vieillards, les rêveurs pouvaient y déambuler tout à leur aise, les mères y laisser courir leurs enfants. La municipalité a enlevé la barrière, abattu plusieurs arbres, remplacé le gazon par du gravier et ouvert de chaque côté de la promenade deux voies parallèles bordées de trottoirs. Enfin, pour couronner le tout, on a élevé à son extrémité un monument à Renault, l'automobiliste qui trouva la mort dans la course Paris-Madrid.

L'île de la Grande-Jatte, près du pont de Neuilly, a subi des transformations analogues. Elle était, le dimanche, le rendez-vous du menu peuple des environs, qui venait goûter sur ses pelouses l'illusion de la campagne. La campagne! c'est justement ce que ne peuvent souffrir les municipalités; celle de l'endroit, au lieu de laisser au sol de l'île son mouvement naturel et de respecter le gazon qui envahissait les chemins des berges, a remplacé ceux-ci par une large chaussée à voitures qui fait avec ses trottoirs le tour de l'île. Et comme cette dernière, toute en longueur, est fort étroite, vous devinez à quoi se réduit l'espace gazonné qui reste aux familles pour prendre leurs ébats.

Digitized by Google

Ces envahissements de la campagne par la vie urbaine ne se produisent pas seulement dans la région de Paris; on les constate aussi en province, et ils m'ont poursuivi jusque dans votre Suisse, sur les bords du Léman, où j'ai remarqué que beaucoup de petites villes riveraines ont une tendance regrettable à remplacer par des quais réguliers, à l'instar d'Evian et de Genève, le pêle-mêle pittoresque de verdure et de maisons qui s'avançait jusque dans le lac et charmait le regard des étrangers. Sur tous les points de la terre où il y a des municipalités, celles-ci, en général, sont trop étroitement utilitaires et brillent par leur peu d'entente des véritables intérêts de la localité.

— Cette antithèse entre la ville et la campagne prend un relief singulier dans une récente étude sur *Le sentiment de la nature*, signée de M. P. van Tieghem et parue dans la *Revue du mois*. La question est ici traitée pour la première fois d'une manière complète, tant en étendue qu'en profondeur. « Le sentiment de la nature, dit l'auteur, se pose en s'opposant : aimer, c'est préférer, et l'on aime la nature *contre* ce qui n'est pas elle, c'est-à-dire presque toujours contre la ville, contre la vie urbaine. » Cette révolte a sa source dans le souvenir ancestral de la vie en plein air et dans la nostalgie qu'elle nous inspire; nous nous rappelons vaguement avoir goûté, dans cette existence antérieure et plus ou moins lointaine, des satisfactions, un calme qui ne nous ont pas suivis dans l'existence étroite, agitée et mesquine des cités. C'est dire que le sentiment de la nature n'est pas un sentiment purement négatif, comme pourrait le faire supposer le début de la définition. Il est antérieur à ce qui lui a donné l'occasion de se manifester. Je crois que tel est le fond, sinon la forme, de la pensée de M. van Tieghem lorsqu'il écrit : « Le sentiment de la nature est avant tout, dans notre monde moderne, le besoin profond de s'affranchir de la servitude des cités, puis le plaisir d'avoir satisfait ce besoin. »

Je n'ai pas l'intention, vous le pensez bien, de suivre pas

Digitized by Google

à pas l'analyse patiente et fouillée que nous trouvons ici, mais il en émerge telles ou telles idées qui se prêteraient à des développements et à des discussions sans fin. L'auteur, par exemple, est constamment travaillé du souci de distinguer la nature considérée au point de vue esthétique et le sentiment de la nature. Il dit avec raison que ce sont là choses fort différentes. Des milliers de touristes font leurs malles, prennent le train pour la Suisse ou pour la mer, et, arrivés là, vont admirer le « point de vue, » ou encore « la belle nature. » Mais cela est purement extérieur, cela n'a rien de commun avec le *sentiment de la nature*, avec cet échange, cette communion quasi mystique qui a lieu entre nous et les choses et à laquelle participent les sensations de l'odorat, du toucher et de l'ouïe au même titre que les sensations visuelles. Citons encore : « Dans la contemplation même de la campagne entrent bien des impressions qui ne sont pas à proprement parler esthétiques. La nature ne pose pas devant nous pour le paysage, comme le modèle pour le portrait : elle nous entoure, nous capte, nous pénètre et nous transforme. » Et ailleurs : « Certaines natures, médiocrement artistes, mais rêveuses et tendres, ou extatiques et passionnées, goûtent dans l'admiration du ciel et des astres une douceur exquise ou une ardente volupté, dans laquelle le sentiment du beau est loin d'être tout. » Et l'auteur cite à l'appui de sa thèse l'exemple de Shelley, qui consacre ses poèmes à la *nuit*, au *nuage*, au *vent d'ouest*, à l'*alouette*, — toutes choses plus ou moins dérobées à nos regards, — et qui est pourtant celui d'entre les hommes et les poètes chez qui le sentiment de la nature s'exprime avec le plus de splendeur. Il cite aussi Lamartine, qui ne sait rien peindre, mais chez lequel la nature vit, tressaille et chante. Et M. van Tieghem n'est probablement pas musicien, car il aurait parlé aussi de la *Pastorale* de Beethoven et de son premier morceau intitulé *Sensations agréables en arrivant à la campagne*, qui confirme si délicieusement sa thèse.

Il était nécessaire de distinguer deux actions de l'esprit trop

Digitized by Google

souvent confondues, mais il ne faudrait pas non plus pousser la distinction trop loin. La confusion fréquente que l'on fait entre elles prouve déjà qu'elles ont beaucoup de points de contact. Si je blâme, comme je le faisais tout à l'heure, les « embellissements » municipaux, la construction de quais réguliers pourvus de réverbères, c'est tout à la fois parce que je trouve cela réellement *laid*, comparé à ce qui existait auparavant, et parce que cela blesse mon *sentiment de la nature*, celui qui naît, d'après l'auteur lui-même, du contraste entre la ville et la campagne. M. van Tieghem a raison lorsqu'il dit que « dessinateurs et coloristes, vivement épris des éléments visuels du paysage, sont portés par leur tempérament à ignorer tous les autres; » mais il établit, à mon sens, une distinction trop tranchée entre le paysage naturel et le paysage peint. Il ne découvre rien, dans ce dernier, au delà de la forme et de la couleur; il lui refuse « l'effet moral » qui se dégage du premier. Et pourtant quelle puissance d'évocation dans une toile de Corot, pour n'en citer qu'un, et quel « sentiment de la nature! »

— Les amateurs d'art délicat ont été bien servis cette année. Ils ont pu visiter pendant plusieurs mois, à la Bibliothèque nationale, une exposition d'œuvres d'art du dix-huitième siècle. Elle vient de fermer ses portes. Les organisateurs y avaient réuni des pièces d'une grande rareté empruntées à des collections particulières ou au cabinet des estampes de la Bibliothèque. La première salle contenait les miniatures et les gouaches, au nombre de 500 et plus, dont 70 n'avaient jamais été exposées. Penché sur les vitrines, on laissait longtemps sa rêverie s'absorber dans la contemplation de ces médaillons, boîtes rondes ou bijoux, où l'application de l'artiste avait fixé les traits des personnages du temps, leur esprit ou leur grâce, parfois les deux ensemble.

Les autres salles contenaient les estampes. Tous les procédés n'y étaient pas représentés, car les organisateurs s'étaient imposé des limites afin de mieux atteindre leur but, qui était simplement de « tenter un rapprochement des techniques pa-

Digitized by Google

rallèles, en juxtaposant certaines manières noires anglaises, choisies parmi les plus célèbres et les plus recherchées, avec les tentatives correspondantes des nôtres dans les procédés mineurs de l'aquatinte, du lavis, des tirages en couleurs et du pointillé. » Ainsi, les œuvres gravées au burin et à l'eau-forte n'étaient pas admises. Si les connaisseurs ont applaudi à un mode d'exposition aussi instructif, qui leur a permis de parfaire leur éducation, les profanes n'ont peut-être pas déterminé aussi nettement la qualité des tirages et la nature des procédés, mais il aurait fallu être aveugle pour ne pas sentir la supériorité des pièces exposées sur celles qu'on voit couramment dans les cartons ou les vitrines.

Nous avons pu y admirer les estampes les plus rares de Debucourt, toutes contemporaines du maître, tirées en plusieurs états, en noir et en couleur, et qui se vendaient, de son vivant, quelques livres. Elles atteignent maintenant dans les ventes des prix fabuleux. C'est une chronique vivante, parfois un peu libre, mais toujours gracieuse, de la vie parisienne de l'époque. Debucourt aborde le comique et la satire dans sa *Promenade publique*, qui représente le Palais-Royal. Les sujets et la manière de Demarteau, de Descourtis, de Janinet, bien que nettement individualisés, forment avec ceux de Debucourt un art homogène, qui est bien le reflet de la vie en France au dix-huitième siècle, vie où la frivolité et les mœurs patriarcales voisinent en bonne intelligence et n'offrent pas entre elles de démarcation bien sensible.

A ce monde aérien, chatoyant, malicieux, où se reconnaît la lumière du léger ciel de France, s'opposaient les estampes anglaises, d'une tenue plus grave, presque toutes dans la manière noire avec de rares concessions à la couleur, et où le portrait domine. Qui n'a dans les yeux le souvenir de ces magistrales gravures de Watson, de Bartolozzi, de Jones, d'après Romney, Reynolds et Gainsborough? On en voyait ici les plus belles épreuves.

— Mais nous ne vivons pas que d'art. Et il nous a bien fallu descendre à des préoccupations plus matérielles, puisque

Digitized by Google

les hasards de la politique ont remis en question l'aliment primordial, celui qui devrait être au-dessus de toute discussion et à l'abri de toutes les tempêtes : le *pain*. La récente loi sur le repos hebdomadaire, qui pose en principe celui du dimanche, autorise les patrons à choisir un autre jour pour le repos collectif de leurs employés, ou même, lorsque la fermeture de l'établissement est impossible, à leur appliquer le système du *roulement*. Les patrons boulangers ont voulu fermer leurs boutiques le lundi, mais cette mesure, qui condamnait la clientèle à un jour de pain rassis, avait l'inconvénient plus grave d'imposer aux ouvriers, la nuit du samedi, un travail double, qui rendait bien illusoire le repos de la nuit suivante. Les ouvriers réclamaient donc le système du roulement. « C'est impossible, car nous ne trouverons personne pour vous remplacer, » répondaient les patrons.

Ceux-ci ont tout d'abord paru l'emporter et nous avons eu un lundi de repos collectif et de pain rassis; mais un certain nombre d'ouvriers ont refusé de faire double travail et les patrons les ont congédiés et *remplacés*, prouvant par là le peu de valeur de leur principal argument. En outre, il s'est passé quelque chose de fort curieux et qui est un signe des temps. Dans plusieurs quartiers ouvriers, les coopératives, qui n'avaient naturellement pas obéi au mot d'ordre de fermeture du patronat, ont décuplé leur fabrication et entraîné dans leur dissidence tous les boulangers d'alentour, qui redoutaient le voisinage d'une pareille concurrence. Cette panique paraît avoir gagné tous les boulangers de la capitale, car ils ont renoncé le lundi suivant à fermer leurs boutiques et semblent maintenant moins réfractaires au système du roulement. Ils feront bien de l'adopter s'ils ne veulent pas, après avoir fabriqué le pain, se voir réduits à le mendier.

— L'actualité a d'ailleurs fourni un excellent prétexte à cette capitulation transitoire; les boulangers prétendent n'avoir pas voulu priver de pain les Parisiens pendant les fêtes franco-anglaises. Nous avons reçu, en effet, la visite du lord-maire de Londres, accompagné de ses sherifs et de ses aldermen. Le

Digitized by Google

haut fonctionnaire de la cité d'outre-Manche a été accueilli par la population avec une cordialité qui n'avait rien de comparable au délire déchaîné jadis par l'arrivée des marins russes. Elle s'exprimait dans le calme et avec un flegme presque britannique, comme il sied aux alliances loyales fondées sur des raisons solides. En outre, la curiosité était éveillée par les carrosses de gala du lord-maire et de sa suite, qui avaient passé la Manche avec lui, ainsi que par les surplis bleus des aldermen et une ou deux perruques à étages.

— Je suis un peu en retard pour les livres, et me vois obligé d'ajourner le compte rendu de ceux qui ont paru depuis la rentrée.

Chez Perrin : *Lettres de Henrik Ibsen à ses amis*, traduites par Mme Martine Rémusat (in-12). Ce recueil forme le complément indispensable de l'œuvre du grand dramaturge norvégien, œuvre dont nous possédons la traduction dans son entier. Nous connaissions l'Ibsen créateur ; il nous restait à connaître l'Ibsen critique, et je n'hésite pas à dire que sa personnalité, déjà si fortement marquée dans ses drames, grandit encore dans ses jugements.

A côté du grand esprit, il est curieux de noter les aspects de l'homme, les petitesses inévitables, les susceptibilités qui résultent du frottement avec la vie. Mais quel chêne n'est pas visité par les fourmis ?

— Chez les mêmes éditeurs : *Les journées et les nuits japonaises*, par André Bellessort (in-12). Ce volume est le second que l'auteur consacre au Japon. Le premier, *La société japonaise*, a été couronné par l'Académie, et le deuxième ne lui est pas inférieur. Ce ne sont pas de simples notes de voyage, mais une série de tableaux composés avec art, pris néanmoins sur le vif, pleins de couleur et de vie, et qui donneraient aux plus paresseux l'envie de faire leurs malles pour ce pays de féerie. Temples, jardins, hameaux perdus, maisons de fous, usines, prisons, théâtres, rien n'échappe aux regards de M. Bellessort, pas même les domiciles privés, et les confidences qu'il nous rapporte sont bien curieuses.

Digitized by Google

— Nous devons encore à la librairie Perrin la publication du 3[e] volume de *Vieilles maisons, vieux papiers* (in-8° écu), où M. G. Lenôtre, dont il est question au début de cette chronique, a réuni une nouvelle série de ces morceaux d'histoire toute fraîche qu'il sauve de la poussière des archives. Ces courts chapitres, dont chacun est consacré à une figure originale du passé, peuvent être comparés à des médaillons où nous serions à même de lire, dans le vécu et le fini des traits, les tribulations et les tempêtes essuyées par le modèle.

CHRONIQUE ITALIENNE

Les congrès à l'exposition de Milan. — Une enquête sur l'antimilitarisme. — La maison de Silvio Pellico. — *Un piccolo eroe*, de M. Lino Ferriani, et la catastrophe de chemin de fer à Plaisance. — Mort de la Ristori. — *Parmi les sages et les fous*. — Les pigeons de Venise.

Comme toutes les expositons, celle de Milan a servi de prétexte à la réunion de nombreux congrès, et dans le nombre il s'en trouve de très intéressants. Ne pouvant vous parler de tous, je ne vous entretiendrai que des deux derniers, celui des *Sociétés de la paix* et celui des *Socialistes italiens*. Ce qui frappe dans le congrès de la paix, c'est de voir que le mouvement pacifiste n'est plus entraîné par des poètes et des utopistes, mais qu'il est conduit par des personnes qu'on est accoutumé à considérer comme des gens pratiques par excellence, c'est-à-dire des diplomates et des hommes d'état. Où sont les temps légendaires où les congrès de la paix étaient dirigés par Victor Hugo ou Lamartine, où quiconque rêvait de paix européenne passait pour un doux rêveur un peu toqué? La raison de cette substitution ne serait-elle pas plutôt que de nos jours les poètes sont devenus des gens très pratiques et les diplomates et les gens d'affaires d'audacieux entrepreneurs de chimères?

Digitized by Google

Comme l'a fort justement remarqué un membre du congrès, M. l'abbé Pichot, président de l'Institut international de la paix à Monaco, le principe de la nécessité de la paix pour les nations n'est plus contesté, et les congressistes se bornent à des discussions techniques sur les points les plus délicats du droit international, sur les sanctions des sentences arbitrales, en un mot sur la justice internationale. Il y a cinquante ans, lors de la création de la Société de la Croix-Rouge, nous avions pensé, non sans raison, que cette réglementation imposée à la guerre était déjà un progrès énorme dans le sens de la pacification; aujourd'hui, nous trouvons que c'est un non-sens d'établir d'un commun accord les règles à suivre pour s'entre-tuer. De même que nous ne voulons plus de duels entre individus, nous ne voulons plus de duels entre nations. Enfin, tandis qu'autrefois chaque congrès éprouvait le besoin de se mettre sous la protection de quelque souverain, c'est un chef d'état qui a spontanément offert son patronage à celui de Milan. Il est vrai que ce chef d'état est le président Roosevelt, ce qui est encore plus significatif quant au progrès accompli par les idées pacifistes, puisque derrière le président il y a toute la nation américaine, à laquelle personne ne conteste le sens pratique.

— Le congrès des socialistes italiens nous intéresse, parce qu'il a mis en présence les trois éléments constitutifs du socialisme en Italie, les réformistes, les syndicalistes et les intégralistes. Les premiers, qui ont pour chefs MM. Turati et Bissolati, croient que le socialisme peut s'implanter au moyen de réformes successives; ils ne repoussent pas la collaboration de la bourgeoisie. Ils se contentent de former dans le parlement un parti extrême qui arrivera, par le nombre, à dominer tous les autres et transformera ainsi légalement la société capitaliste en société socialiste. Les syndicalistes nous ont fait entendre une théorie bien différente. Ils ont perdu toute confiance dans la classe bourgeoise et ne veulent entrer avec elle en aucune transaction. Ils préconisent l'action directe du prolétariat organisé en syndicat qui doit, par la grève générale,

Digitized by Google

imposer à la société un régime de son choix. Beaucoup moins claire est la doctrine des intégralistes, qui ont à leur tête M. Enrico Ferri et qui se disent « pour les réformes contre les réformistes, et pour les syndicats contre les syndicalistes. » A en croire ces derniers, M. Ferri n'a inventé son système, qui n'est ni réformiste ni révolutionnaire, que pour avoir un parti à lui, les autres ayant déjà leurs chefs. Comme il arrive toujours, c'est le troisième larron qui l'emporte. Au congrès de Milan, les intégralistes ont triomphé, car la majorité des membres a voté en leur faveur; désormais les socialistes italiens doivent suivre la tactique des intégralistes. Une chose ressort nettement de ce vote: le socialisme italien veut être gouvernemental et refuse de procéder par les voies révolutionnaires.

— En même temps qu'il se réunissait en congrès, le parti socialiste italien organisait un referendum sur la propagande antimilitariste. L'*Avanti della Domenica*, dans ses derniers numéros, publie plusieurs réponses qui ne manquent pas d'intérêt. Le professeur Achille Loria, auteur d'intéressants ouvrages sur l'économie sociale, a répondu comme suit: « En ma qualité de collaborateur de tous les almanachs de la paix, il est superflu que j'ajoute que je suis adversaire du militarisme sous toutes ses formes, et que de tous mes vœux j'appelle le désarmement universel. Cependant je ne peux pas m'abstenir de relever l'inconséquence de ceux des patriotes italiens qui, d'un côté, tonnent contre les armements et, de l'autre, s'abandonnent à des démonstrations irrédentistes. Et tant que durera la tension actuelle entre l'Autriche et nous, je trouve qu'il est nécessaire que l'Italie se fortifie et s'arme. »

Un autre socialiste, M. Rivalta, à peu près dans les mêmes termes, conclut: « La guerre avec l'Autriche, à longue ou à brève échéance, est une nécessité, car il n'y a que la disparition d'un des deux états qui pourrait l'empêcher. Pendant ces temps périlleux, il serait pernicieux de ne pas renforcer l'armée et de ne pas préparer à la lutte l'esprit italien. »

M. Malagodi, qui est un des fondateurs du parti socialiste de

Digitized by Google

Reggio, déclare la propagande antimilitariste pernicieuse, brutale et grossière, et affirme qu'il faut renforcer la défense du pays soit en dépensant davantage, soit en dépensant mieux. Cette opposition de la plupart des socialistes à la propagande antimilitariste, telle que M. Hervé la prêche en France, a singulièrement surpris les conservateurs et les modérés en Italie, qui s'étonnent de rencontrer tant de patriotisme dans les partis de l'extrême gauche.

— Le patriotisme des conservateurs et les sentiments irrédentistes que professent la plupart des Italiens n'ont pas pu prévenir la disparition de la maison où est né un des plus nobles martyrs du joug autrichien, Silvio Pellico. En effet, il y a quelque temps, dans le journal local de Saluzzo, on a pu lire l'annonce suivante : « A vendre pour cause de partage la maison où est né Silvio Pellico. » Suivait l'indication de la personne à qui l'on devait s'adresser pour traiter. Nul ne s'émut de cette annonce. Quant à la municipalité de Saluzzo, elle prétendit qu'elle avait déjà fait assez en mettant à une place d'honneur, dans la bibliothèque municipale, la Bible et le volume de Dante que Silvio Pellico lisait sous les plombs. Ce sont des documents qui offrent un vif intérêt et sont empreints de la poésie du souvenir, mais vaut-il la peine de s'inquiéter de la bicoque dans laquelle un grand patriote est né ! La mémoire de Silvio Pellico n'est pas le patrimoine de Saluzzo exclusivement; elle appartient à toute l'Italie. Pourquoi donc tous les patriotes ne se sont-ils pas cotisés pour la racheter et en faire don à la municipalité de Saluzzo, à charge de la transformer en Musée Silvio Pellico, où l'on aurait rassemblé tous les souvenirs de son long martyre ?

Telle est la polémique soulevée par cet incident, et, ironie des choses, actuellement, il n'y a, pour perpétuer la mémoire de l'auteur de *Mes prisons*, que le gouvernement autrichien, qui entretient la cellule du Spielberg où le grand patriote a gémi si longtemps et qu'on montre gratuitement aux touristes.

— Je ne me doutais guère, lorsque je reçus, il y a un mois, de l'éminent écrivain criminaliste, le procureur à la cour de

Digitized by Google

cassation de Rome, M. Lino Ferriani, son dernier ouvrage, *Un piccolo eroe*[1], que son fils, le jeune Mario, à qui ce roman pour enfants était dédié, allait être si cruellement ravi à la tendresse de ses parents par l'épouvantable catastrophe de chemin de fer survenue à Plaisance. M. Lino Ferriani est en quelque sorte le « bon juge » italien. Disciple de Lombroso, il ne s'est pas contenté de demander purement et simplement l'application de la loi. Il a dans une série d'études approfondies, *Madri snaturate*, *Delinquenti scaltri et fortunati*, *Delinquenti che sirvono*, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler, recherché les lois de l'hygiène et de la thérapeutique des criminels. Il s'est attaché à montrer que l'avenir de tout individu dépend principalement des conditions dans lesquelles son enfance se développe.

Les deux volumes qu'il a consacrés à l'étude de l'enfance criminelle ont eu un grand retentissement, *Minorenni delinquenti* et *Nel mondo dell'infanzia*. C'est pour appeler l'attention de ses jeunes lecteurs sur l'enfance malheureuse que M. Lino Ferriani a écrit *Un petit héros*. « Un jour peut-être, écrit-il dans la préface, vous saurez, mes petits amis, combien et comment, depuis plus de vingt-cinq ans, je m'occupe de vous et de vos frères pauvres, affamés, déshérités, privés des douces caresses maternelles, et qui connurent les hontes et les tristesses de la prison sans y être par leur faute. » Et en effet l'intense émotion qui se dégage de la lecture de ce livre gagnera certainement à la cause des enfants malheureux les sympathies de ceux qui ne connaissent, dans le nid douillet que leur a préparé l'amour d'un père et d'une mère, que les joies de la vie.

L'année dernière, M. Ferriani a été nommé procureur à la cour de cassation de Rome. Et c'est en allant le rejoindre à son nouveau poste que sa famille, Mme Ferriani et ses deux plus jeunes fils, Mario et Decio, se sont trouvés dans le train qui a déraillé à Plaisance. A cette heure nous ne connaissons

[1] Lino Ferriani, *Un piccolo eroe*. Florence, Bemporad e Figlio.

Digitized by Google

pas encore toute l'étendue du malheur qui frappe cette famille si étroitement unie. La mort a détruit ce bonheur familial dont les amis, si cordialement accueillis à cet heureux foyer, emportaient le souvenir inoubliable et réconfortant. Hélas! celle qui en était l'âme, l'épouse adorée, toujours belle, la mère de famille active et dévouée, est entre les mains des chirurgiens, et nous ne savons pas quelle nouvelle épreuve est réservée à ce couple si bien assorti, et qui témoignait une égale compassion aux souffrances des humbles.

Il m'est d'autant plus douloureux de tracer ces lignes que cet été, étant allé à Come pour voir M. Ferriani, je n'ai trouvé à la maison que le petit Mario, un charmant garçon de quatorze ans, bon et charitable, et qui a sans doute inspiré à son père plus d'un détail du *Petit héros*. Et dire que sa mort tragique était si proche! Puissent M. et Mme Ferriani trouver une consolation dans le bonheur des milliers d'enfants auxquels ils ont prodigué depuis tant d'années les marques de leur sollicitude! La mémoire du petit Mario vivra dans les cœurs reconnaissants de tous ceux qu'ils ont secourus.

— La mort de la Ristori, la grande tragédienne, est un deuil national auquel le monde entier s'associera. Adélaïde Ristori est née actrice, et l'on peut presque dire sur les planches. Fille d'humbles artistes dramatiques, à l'âge de trois mois elle figurait dans une comédie où l'on représentait un baptême. Elle raconte, dans ses *Mémoires*, que ses parents lui ont dit qu'elle criait si fort à ces premiers débuts inconscients qu'elle couvrait la voix du souffleur et même des acteurs en scène, tant et si bien qu'on dut l'emmener précipitamment dans le coin le plus reculé du théâtre : « Mes poumons n'ont jamais démenti les promesses qu'ils ont données ce soir-là, » ajoute-t-elle complaisamment.

La Ristori avait mieux que de bons poumons, elle avait le génie de la tragédie et l'intelligence des belles œuvres. Elle manifesta ses exceptionnelles qualités dès l'âge de cinq ans, où elle aborda la scène pour tout de bon. Elle passa par tous les

stages de la comédie italienne, et à l'âge de dix-huit ans fut acceptée en qualité de *prima donna assoluta*. Elle ne s'endormit pas sur ses lauriers, ne rechercha pas les succès faciles par la réclame tapageuse, fléau encore ignoré en ces temps privilégiés, mais, ainsi qu'elle le raconte elle-même, réussit à développer son talent inné par des études solides, approfondies, par un long travail et de réels sacrifices, supportant toutes sortes de fatigues, de peines et d'émotions. Née en 1822, elle n'atteignit la grande célébrité qu'en 1855, lorsqu'elle fit sa première tournée à l'étranger. Partout, à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Varsovie, elle suscita un vif enthousiasme. A Madrid, elle usa de l'émotion qu'elle éveillait en ses auditeurs pour solliciter de la reine, à la fin du spectacle, la grâce du soldat Nicolas Chapado, qu'on allait exécuter pour avoir manqué de respect à un supérieur.

— J'assiste à deux tragédies ce soir; la seconde au moins, à cause de votre intercession, aura une fin heureuse, dit la reine en lui accordant la grâce du soldat.

Le théâtre moderne n'avait nullement les sympathies de la grande artiste, et elle blâmait la Duse de se complaire dans le répertoire des *Dame aux camélias*, des *Tosca*, et dans les pièces déliquescentes d'un d'Annunzio. D'ailleurs, si elle s'est retirée relativement jeune du théâtre, ce n'est nullement parce qu'elle avait épousé le marquis Capranica del Grillo, mais parce qu'elle constata un refroidissement dans le goût du public pour les pièces de Shakespeare et de Schiller et le théâtre classique en général. Chaque fois que s'offrait l'occasion de se montrer dans un de ses rôles préférés, elle n'y manquait pas. C'est ainsi que tout Rome put l'applaudir avec Ernest Rossi dans *Macbeth*, puis en 1896, pour honorer le souvenir de l'illustre tragédien, elle dit au théâtre de Costanzi le cinquième chant de l'*Enfer*. Elle exprimait souvent ce vœu : « Puissent les actrices qui viendront après moi avoir à leur disposition un patrimoine littéraire plus riche que le mien ! » A nous, il suffira qu'elles marchent sur les traces de leur grande devancière.

Digitized by Google

— M. Camille Tomei[1] a écrit un ouvrage étrange, sur *Les fous et les sages*, qui aurait beaucoup gagné à ce que l'auteur ne cherchât pas à nous prouver que toute la science des aliénistes n'est que pure illusion. Ce livre est très riche en documents, et l'on voit que M. Tomei connaît à fond la vie des *manicomi*, les asiles d'aliénés en Italie. J'attire principalement l'attention sur le chapitre XVe, où il traite des règlements modernes concernant les aliénés, des admissions arbitraires, des séquestrations injustifiées et des agglomérations pernicieuses. Ainsi les nouveaux règlements renferment cette clause : « Quand des individus majeurs, ayant conscience de leur état d'aliénation partielle, demandent à être reçus dans un asile, le directeur peut les recevoir provisoirement en observation. » M. Tomei fait remarquer que jamais des fous authentiques n'ont profité de cette mesure, mais par contre bon nombre de gens sans aveu, de paresseux et de malfaiteurs qui se sont fait passer pour fous afin d'être hébergés gratuitement. Pourtant en Italie, bien qu'on dépense des millions pour l'entretien des aliénés, on compte 40 000 malades dans 42 *manicomi*, destinés à 30 000 seulement. La plupart de ces asiles sont des constructions primitives, mal adaptées à leur destination, et dont les conditions sanitaires laissent beaucoup à désirer.

A côté de la critique qu'il fait de la psychiatrie moderne, l'auteur donne des esquisses de fous et du personnel des asiles qui indiquent une fine observation et sont peut-être la partie la plus intéressante du volume.

— A en croire le professeur Leonildo Matteotti, l'effondrement du campanile de Saint-Marc[2] est dû exclusivement aux innocents pigeons qui font les délices des touristes ! Ils en vivaient et ils l'ont tué. Dans une analyse technique très rigoureuse, le savant professeur démontre l'action désagrégeante qu'exercent les substances organiques et en particulier les

[1] Camillo Tomei, *Illusioni di una scienza nova. Fra Pazzi e Savi.* Genova, 1906.

[2] *Il campanile di S. — Marco e i suoi piccioni.* Firenze.

Digitized by Google

excréments des oiseaux sur la chaux et les briques. Aussi les Egyptiens, qui sont les plus renommés éleveurs de colombes, ont-ils renoncé à l'emploi de chaux et de briques dans la construction de leurs pigeonniers. On a aussi remarqué que le sol des grottes habitées par des pigeons sauvages est toujours recouvert de débris de roches effritées. On a souvent, pour expliquer la catastrophe du campanile, émis la supposition qu'il avait été érigé au moyen de matériaux pris dans les ruines des anciennes villes détruites par Attila. Mais cette hypothèse a été contestée sérieusement. Alors même qu'on l'admettrait, elle n'expliquerait rien et poserait simplement la question de savoir comment se manifeste la vétusté dans les matériaux de construction. S'ils sont restés longtemps exposés à l'action corrosive de l'air et des éléments, si ces tours abandonnées ont été pendant des années le refuge de hiboux et de ramiers, ils portaient en eux-mêmes les germes de leur propre destruction, mais la cause reste la même, la présence de micro-organismes.

La chute du campanile est due surtout à ce que Venise, avec ses flots où le bruit des chars ne vient jamais troubler les roucoulements paisibles des tourtereaux, avec ses canaux silencieux, ses *loggette* ouvrant sur la mer, si commodes pour y suspendre un nid, avec ses hivers tièdes et sa population affable qui trouve que c'est un crime de molester un pigeon, est la cité d'élection de ces oiseaux, un colombier modèle. Pourquoi les Vénitiens ne se sont-ils pas inspirés de l'exemple des juifs qui, ainsi que le raconte l'historien Josèphe, pour empêcher les oiseaux de souiller le temple, avaient dressé sur son toit des flèches à pointes d'or ?

— Je me borne aujourd'hui à enregistrer la mort de l'écrivain dramatique Giuseppe Giacosa. La place me manquant pour parler ici de son œuvre, assez considérable, j'y reviendrai dans ma prochaine chronique.

Digitized by Google

CHRONIQUE RUSSE

Les excès de la réaction. — Exemple typique de la mentalité des bureaucrates russes. — La révolution russe, il y a quatre-vingt-deux ans. — Portraits de décembristes. — La situation des employés de chemins de fer. — Les livres russes, retour de l'étranger : *La nihiliste*, par Sophie Kowalevski et *Le stundiste*, par Stepniak. — *Sawa*, nouveau drame de M. Andréev.

La nuit devient de plus en plus épaisse. Depuis que la douma a été dissoute et que M. Stolypine est chef du gouvernement, il ne reste plus sur nos 87 *gouberni* que 5 départements où l'état de siège n'a pas été proclamé et où les citoyens peuvent s'abriter sous la protection des lois ordinaires de la Russie, lesquelles, comme on le sait de reste, ne sont déjà pas mal arbitraires. Partout les journaux libéraux sont supprimés, les livres et brochures confisqués, et les réunions privées, ainsi que les *meetings*, dispersés à coups de *nagaïka*. Les députés de la première douma sont arbitrairement arrêtés, et lorsque les citoyens veulent défendre leurs représentants, que le tsar lui-même déclarait il n'y a pas longtemps « les meilleurs hommes de la Russie, » on leur répond à coups de fusil et de canon.

La férocité des troupes dépasse tout ce qu'on peut imaginer en fait de barbarie. A Siedletz, pendant le dernier *pogrom*, un menuisier juif, M. Joelson, est resté avec ses petits enfants trente-six heures sans boire ni manger. Enfin, pour désaltérer les pauvres petits, le père risque sa vie et court à la fontaine située à l'autre bout de la rue pour rapporter de l'eau. Par miracle, il échappe à la pluie de balles qui frappent les maisons et les passants et revient vers la porte de son logis, un seau plein d'eau à la main. Encore quelques pas et ses enfants pourront étancher la soif qui les dévore, mais un troupier l'aperçoit et, pour le punir de son entreprise héroïque, renverse le seau et lui ordonne d'aller le remplir de nouveau.

Digitized by Google

Onze fois le malheureux père a passé sous l'averse de balles et en est revenu sauf et le seau plein; onze fois les brutes en uniforme ont répandu l'eau qui apportait le salut à sa famille. Enfin, les bourreaux, voyant que les balles ne voulaient pas de cet homme qui s'offrait à elles, brisèrent le seau et jetèrent le pauvre père, les mains vides, dans la maison où ses enfants agonisaient de soif.

A Moscou, les troupes, qui ont actuellement le droit de juger sommairement quiconque leur semble suspect, ont pendu le jeune collégien Morosov. Son vieux père, qui ignorait le sort de son fils, se rendit auprès du chef de la police pour lui dire qu'il connaissait bien son enfant:

— C'est une tête chaude, mais un cœur d'or, incapable non seulement d'un crime, mais du plus véniel délit!

Alors, sans préambule, les bourreaux qui venaient d'exécuter l'enfant dirent au père:

— Vous venez trop tard, vos plaidoiries sont inutiles, on ne rend pas la vie à ceux qu'on a pendus.

Le vieillard, à ces mots, s'abattit raide mort sur le sol.

Je cueille au hasard ces faits dans le tas; j'en pourrais citer de plus odieux, que j'épargne à vos lecteurs.

— Combien de temps la conscience européenne pourra-t-elle rester impassible devant tant de monstruosités? On dit que l'Europe n'a pas le droit de se mêler de notre politique intérieure.... Il ne s'agit pas de politique, mais tout bonnement d'humanité! L'Europe consent à modérer les excès de la guerre, pourquoi ne mettrait-elle pas un frein aux excès d'une répression ivre de sang qui viole tous les droits des gens? Les puissances ont d'autant plus le devoir de contrôler les fantaisies de l'absolutisme que la mentalité de nos réactionnaires est au-dessous de celle des Asiatiques que l'Europe s'arroge le droit de civiliser. Voici que, pour détourner le mouvement révolutionnaire, nos patriotes annoncent qu'ils vont conquérir la Chine, et promettent à chaque moujik de lui donner, ou plutôt de lui vendre une famille chinoise, qu'il fera travailler à son gré, et sur laquelle il aura droit de vie et de mort. L'au-

Digitized by Google

teur de ce beau projet, qu'il expose tout au long dans une brochure: *La Chine et nous* (*Kitaï i My*), parue à Koursk avec l'autorisation de la censure, dit textuellement: « Les personnes qui auront acheté des Chinois ne pourront les louer que pour des travaux agricoles; celui qui les emploiera à d'autres travaux perdra tout droit sur eux. »

Ce patriote d'un nouveau genre explique pourquoi cette clause est nécessaire: « Il faut utiliser les Chinois pour les travaux les plus durs, les moins aisés de l'agriculture, afin que les hauts salaires dans les usines reviennent uniquement aux ouvriers russes, et aussi pour que les Chinois restent intellectuellement au-dessous du moujik, et que nous les maintenions toujours dans la situation d'ilotes. »

Et notre bonne censure, qui défend au peuple la lecture de la Bible, même du Nouveau-Testament, donne son entière approbation à cette propagande immorale et stupide. A vrai dire, il n'y a de neuf dans ce projet insensé que la prétention de réduire à l'esclavage les Chinois, mais le système en soi est depuis longtemps appliqué chez nous à tous les *inorodtzi*, juifs, arméniens, polonais, tatars, et s'il n'a pas été établi dans toute sa rigueur, c'est que l'Europe était trop près.

— Et dire qu'il y a déjà quatre-vingt-deux ans que cette lutte de l'*intelliguenzia* contre l'absolutisme est engagée! Les *Lettres et dépositions des décembristes*, que publie en ce moment M. Borozdine, contiennent des documents bien instructifs là-dessus. Il en ressort que les décembristes avaient à cœur d'éviter toute effusion de sang et souhaitaient que le gouvernement lui-même accomplît les réformes nécessaires. Ainsi Pestel, qui était un républicain convaincu, dans une de ses dépositions, déclara que tous les décembristes avaient décidé que, si l'empereur donnait à la Russie un gouvernement légal, au lieu du gouvernement arbitraire qui subsistait, ils seraient ses plus fidèles soutiens. « Ce qu'il nous faut, ajoutait Pestel, c'est le bonheur de la Russie; peu nous importe d'où il vient, et, si on nous l'accorde, nous mettrons de côté nos rêves de république. » Mais quand tout espoir de réforme venant d'en

Digitized by Google

haut fut perdu, et que Nicolas Ier, monté sur le trône, promit que son règne serait la continuation du précédent, les décembristes résolurent d'obtenir la constitution par voie révolutionnaire.

D'après le témoignage de Pestel, deux projets étaient en présence. La révolution devait commencer à Saint-Pétersbourg par une révolte de la garde et de la flotte. L'armée de province soutiendrait celle de Saint-Pétersbourg. Quant à la famille impériale, on se proposait de l'expédier à l'étranger, tandis qu'un gouvernement provisoire établirait le nouveau régime. D'après le second projet, la révolution devait commencer en 1826, pendant la revue des troupes. L'armée aurait demandé au sénat d'envoyer à l'étranger tous les membres de la famille impériale et de convoquer un *sobor* pour proclamer la constitution. Ces idéalistes voulaient par-dessus tout éviter la guerre civile. « La société secrète, a déclaré le décembriste Mouraviev, tenait à épargner à la Russie les assassinats judiciaires qui ont terni l'histoire de deux grands peuples, l'Angleterre et la France. Elle ne désirait pas d'attentats contre la famille régnante, car de telles entreprises, même appuyées par les héritiers du trône, ne donneraient, chez nous, aucun résultat et sont contraires au principe que la société secrète voudrait faire triompher, celui de la légalité. » Et voici que la société russe se retrouve devant le même dilemme. Toute la différence consiste en ceci: le 14 décembre 1825 la constitution n'a été demandée en Russie que par un petit groupe, tandis qu'aujourd'hui c'est toute la nation qui la réclame, à l'exception des bureaucrates et des bandes noires.

— Si les livres et les lettres des décembristes sont restés si longtemps sous séquestre, la censure permettait encore moins de reproduire leurs traits par la gravure. En 1850, un publiciste, M. Yakouchkine, publia secrètement le portrait lithographié de plusieurs décembristes. Mais, redoutant les poursuites de la police, il pria un de ses amis de porter au préfet de Moscou ces lithographies, en disant qu'il les avait trouvées dans la rue. Cette trouvaille fut gardée en dépôt le temps

Digitized by Google

réglementaire, et comme nul ne venait la réclamer, on la rendit à celui qui l'avait apportée. C'est ainsi qu'on put distribuer secrètement quelques portraits des premiers constitutionnels russes. Le préfet, évidemment, avait pensé que ces lithographies représentaient des généraux ou des officiers bien pensants. Mais, depuis, aucune tentative n'avait été faite en vue de mettre sous nos yeux les traits des fondateurs des libertés russes. Cette année, enfin, M. Zensinov a pu éditer un album renfermant les portraits de 86 décembristes, d'après une collection d'originaux qu'il avait pieusement rassemblée pendant plusieurs années. L'album est précédé d'une étude sur l'état politique de la Russie en 1820 et la signification du mouvement décembriste, ainsi que de courtes notices biographiques sur chacun de ses promoteurs. Pour quiconque s'intéresse à l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie, la publication de M. Zensinov est d'un intérêt inappréciable.

— Tout le monde sait quel rôle les employés de chemins de fer y ont joué chez nous, l'année dernière, en lui imprimant une teinte socialiste beaucoup plus vive que sa nuance véritable. M. Sokovitch donne la clef de cette manifestation dans son ouvrage sur la vie des employés de chemins de fer en Russie. En aucun pays, cette fraction si intéressante de la classe ouvrière n'est aussi mal traitée et rétribuée. Après avoir travaillé toute la journée exposés à l'air glacial des hivers russes, ils ont hâte d'aller se réchauffer au dépôt. Celui-ci consiste en baraques étroites formant une salle qui est à la fois la cuisine, le réfectoire et la chambre à coucher. Le lit est un luxe inconnu et les employés dorment sur des planches nues, sans se dévêtir, ayant pour oreiller leur *touloupe* ou leur sac de provisions. Selon les observations du Dr Tregoubov, chaque homme n'a dans ces baraques que cinq mètres cubes d'air à respirer, et les jours de chasse-neige, comme le nombre des occupants augmente, la quantité d'air respirable diminue en proportion. Le salaire de ces employés ne dépasse jamais 18 roubles par mois, et descend jusqu'à 12. C'est dans ce milieu d'exploités et de mécontents que Plehve envoyait ses émissaires pour prêcher

Digitized by Google

le socialisme, afin de mettre la main sur les chefs du mouvement. Est-il surprenant que les brandons lancés par les faux socialistes aient eu des conséquences contraires à celles qu'en attendait le gouvernement? Plehve et ses successeurs eurent beau faire déporter les chefs, les masses étaient déjà en mouvement et donnaient leur appui à ceux qui combattaient pour la liberté.

— Si la censure rétablie se montre doublement rigoureuse pour les œuvres nouvelles, elle laisse cependant réimprimer des ouvrages russes jusqu'ici prohibés et qui ne circulaient qu'en Suisse ou en Angleterre. C'est grâce à cette tolérance rétrospective que nous pouvons lire aujourd'hui le roman de Sophie Kowalevski, la célèbre mathématicienne, *La nihiliste*. Faible, presque nul sous le rapport de la valeur littéraire, ce récit est intéressant en tant que reflet très fidèle d'une époque et document autobiographique voilé. Sophie Kowalevski raconte que, vers 1860, le hasard la mit en contact avec une jeune fille de la noblesse qui, sous l'influence d'un voisin de campagne, un intellectuel suspecté, exprima le désir de se dévouer au bien du peuple. Véra était néanmoins une nature faible, sans initiative, qui ne savait pas ce qu'elle pourrait bien entreprendre pour se rendre utile à ses semblables. Un jour, elle assista en spectatrice à un sensationnel procès politique qui décida de son sort. Elle donna son cœur au principal accusé, un jeune Israélite, qui fut condamné à la détention perpétuelle dans la forteresse de Pierre-et-Paul. Avec l'aide de ses hautes relations, elle obtint que la détention perpétuelle fût commuée en simple déportation en Sibérie, puis elle suivit le condamné et l'épousa. Et lorsque Sophie Kowalevski, le jour de son départ, en lui disant adieu, déplora son infortune, Véra lui dit :

— Tu me plains? Ah! si tu savais combien toi et vous tous qui restez ici, vous me semblez dignes de compassion!

Elle se contenta d'abord du rôle de consolatrice, mais quand son mari, quelques années plus tard, tomba victime de me-

Digitized by Google

sures arbitraires, elle protesta et devint elle-même une combattante.

La première partie de ce roman est la plus intéressante; c'est d'ailleurs celle qui présente quelques données biographiques. Les descriptions de la vie seigneuriale de l'époque sont sans doute empruntées au milieu dans lequel l'auteur se mouvait. De même, on peut voir des traits personnels dans l'extase religieuse qui s'empara de l'héroïne avant sa rencontre avec celui à qui elle devait consacrer sa vie. « La religion peut quelquefois tenir lieu d'un tel amour, » remarque finement Sophie Kowalevski.

« Il ne me faut qu'une chose, te servir, Seigneur! clamait Véra dans sa phase mystique. Oh! pourquoi ne suis-je pas née aux temps où l'on tuait et martyrisait les hommes en ton nom? »

Ayant lu un récit touchant sur des missionnaires massacrés par des Chinois, elle voulut aller au Céleste-Empire, persuadée que Dieu lui-même l'y appelait. Elle n'éprouvait qu'une inquiétude, que la Chine ne se convertît avant qu'elle-même fût d'âge à remplir son apostolat. En grandissant, elle découvrit que la Chine n'est pas le seul pays où l'on peut trouver des martyrs, que le gouvernement tsarien en fait aussi des hécatombes, et elle devint nihiliste. Ce roman n'est pas l'unique tentative littéraire de la grande mathématicienne; elle a laissé aussi un drame, *La lutte*, qui fut représenté en Russie et obtint un médiocre succès. Il est d'ailleurs rare que les mathématiciens excellent dans d'autre poésie que celle qui s'exprime par la combinaison des chiffres et des lignes.

— Le *Stundiste Pavel Roudenko*, roman de Stepniak, est encore une œuvre russe qui nous revient de l'étranger. Stepniak, de son vrai nom Kravtchinski, étant sérieusement compromis dans les affaires politiques vers la fin du règne d'Alexandre II, se réfugia à Londres, où il acquit bientôt une grande notoriété dans la presse britannique. En 1894, lors des terribles persécutions dirigées contre les stundistes, l'opinion anglaise s'inté-

Digitized by Google

ressa au sort de ces malheureux et Mrs Streaton pria Stepniak de lui procurer des documents propres à fournir une étude sur cette question. En recueillant ses matériaux, Stepniak, sans s'en douter, écrivit tout un roman, pris dans la vie des stundistes, et qui fait comprendre la psychologie de cette secte et le rôle qu'elle joue dans la vie du peuple russe. Il a su rendre très poétiquement la nature de l'Ukraine, où la Stunda compte le plus de prosélytes, tout en faisant ressortir dans des tableaux réalistes l'horreur des pogroms que le gouvernement laissait organiser contre ces pacifiques lecteurs de la Bible. Nous assistons à des scènes déchirantes, au martyre du chef des stundistes, Lukian, qui expire en prison, torturé par les inquisiteurs du consistoire russe.

— Quant à M. Andréev, il continue à nous donner des pièces de théâtre. Après *Vers les étoiles*, dont je vous ai entretenu dernièrement, il vient de faire paraître, dans la onzième livraison du *Znanié*, un nouveau drame, *Sawa*. Ce que veut ce nouveau type créé par M. Andréev, vous le saurez dès que je vous aurai cité n'importe lequel de ses monologues; Sawa souhaite qu'on détruise non seulement les hommes, mais aussi les choses : « — Méfie-toi des choses ! s'écrie-t-il ; bien qu'elles ne parlent pas, elles sont rusées et méchantes; il faut aussi les détruire. Il faut que l'homme de nos jours reste nu sur la terre nue. Alors, il édifiera une nouvelle vie! Mais, avant tout, il faut dénuder la terre. » Evidemment, Sawa n'est pas un disciple de Darwin ; il ne croit pas à l'évolution, puisqu'il veut faire table rase. La nouvelle société doit surgir spontanément, sans conserver aucun lien avec le passé. « — Il faut délivrer la terre, délivrer la pensée, délivrer l'homme et détruire tous ces bipèdes blagueurs. L'homme de nos jours est intelligent, il est mûr pour la liberté, mais le passé dévore son âme comme une gale, enferme sa vie dans le cercle de fer des faits accomplis. Je veux supprimer les faits, les faits, briser la cage dans laquelle sont emprisonnées les idées, leur donner des ailes et leur ouvrir l'espace libre de l'inconnu ! »

Pourtant, tous les personnages de ce drame anarchique ne

Digitized by Google

sont pas des *bipèdes blagueurs;* Sawa connaît dans un couvent une icône vers laquelle roule comme un fleuve les flots ininterrompus des pèlerins. Ces malheureux apportent à l'image sainte, non seulement leur foi, mais toutes les souffrances dont ils voudraient être délivrés. Sawa se révolte de voir l'humanité souffrante se prosterner devant une icône, qui n'est à ses yeux qu'un morceau de bois, et, puisqu'il faut tout détruire, on commencera par faire sauter la sainte image. On ignore pourquoi Sawa lui-même ne se risque pas à provoquer « le tonnerre et l'éclair. » Il charge un moine de ce soin. L'attentat rate. Les religieux, prévenus par celui-ci, ont emporté l'icône, pour la replacer dans sa niche tout de suite après l'explosion. C'est un nouveau miracle à son actif. La foi qu'elle inspire a décuplé; la foule se lance à la poursuite de l'impie criminel, reconnaît Sawa et le tue.

Il est difficile de démêler le sens de ce drame. Certains critiques supposent que l'auteur a voulu prouver que la destruction commandée par la raison et l'amour de l'humanité, en théorie, n'est pas capable de vaincre la foi instinctive, native et illogique. Pour ma part, je ne vois pas que cette morale ressorte nettement du drame, qui n'est qu'un fait divers de la chronique sanglante de ces derniers jours transporté sur la scène.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

A San-Francisco. — L'œuvre du 59ᵉ Congrès. — Au Panama. — Le bicentenaire de Franklin. — Quelques livres nouveaux. — Les femmes et les bibliothèques publiques.

Plus d'une demi-année s'est écoulée depuis la catastrophe qui a ravagé San-Francisco, et il est possible maintenant de se rendre compte, dans une large mesure, de l'étendue des pertes comme des possibilités de relèvement de la malheureuse cité.

Digitized by Google

Nous étant trouvé, récemment, au cours d'une tournée d'études, en Californie, nous avons pu recueillir sur les lieux un certain nombre d'observations que nous résumerons ici brièvement.

Ce qui frappe, tout d'abord, en examinant la situation de San-Francisco, c'est un manque de concordance entre les faits tels qu'ils sont rapportés par la presse ou les annonces commerciales, et la réalité toute nue. A en croire les intéressés, non seulement les quartiers détruits seraient déblayés, mais on aurait déjà fait de grands pas dans la voie des reconstructions; nombre d'hôtels auraient rouvert leurs portes; le quartier des résidences serait « pratiquement intact, » etc.

L'exagération de tous ces dires saute aux yeux dès qu'on a fait quelques pas au milieu des ruines. Les grands « gratte-ciel, » — le Monadnock, le Call, le Croker, le Flood, le Chronicle, — percés à jour, ont un aspect lamentable, malgré les efforts faits pour les « retaper » temporairement. Les quelques bureaux qui s'y sont, çà et là, réinstallés tant bien que mal et annoncent le fait au public à l'aide de tapageuses réclames, font certainement un plus triste effet que ceux établis dans des baraques le long des trottoirs. Seuls, un ou deux édifices, très modernes, commencés peu avant le désastre et non endommagés, sont poussés avec quelque activité par un groupe de gros capitalistes.

Cette demi-douzaine de géants, à moitié éventrés ou pas encore terminés, se dressant au milieu d'un océan de ruines informes : telle est l'apparence générale actuelle du « bas de la ville. » Comme arrière-plan, des collines jadis couvertes d'habitations; de loin on y voit les chaussées de ce qui fut des rues s'élever parallèles, désertes, entre des débris sans nom.

Tout le long des principales artères, Market ou Fillmore Streets par exemple, où le déblayage a été partiellement effectué, des rangées de baraquements, très bas, dans lesquels nombre de maisons de commerce ont établi provisoirement leurs quartiers. Ceci a une grande analogie avec les nouvelles villes de l'Oklahoma et du Territoire indien, — ce qu'on appelle

Digitized by Google

les *frontier towns*; — seulement, les étalages y sont faits avec plus de goût!

En dépit des affirmations bruyantes des journaux et des brochures répandues en masse pour les besoins de la cause, cet air de ville-frontière sera la caractéristique de San-Francisco pendant bien longtemps encore. Et il y a pour cela plusicurs raisons. La principale, c'est le manque d'argent. Les sommes considérables qui ont afflué dans la ville depuis l'incendie ont été employées principalement à nourrir, vêtir et aider les quelque cent mille sinistrés qui restaient sans ressources. Les familles capables de « se relever » reçurent, soit pour reprendre leurs affaires, soit pour reconstituer leur foyer domestique, des dons ou des prêts variant de 25 à 900 dollars. Il va de soi que ce n'est pas là un capital suffisant pour se remettre sur pied d'une façon sérieuse. Tout le monde comptait sur les assurances. Mais les compagnies ont été plus gravement atteintes qu'on ne le pensait au premier abord. Les pertes par le feu s'élèvent aujourd'hui à presque 2 milliards de francs, au lieu des 750 000 de l'estimation du début. Les compagnies feront face à leurs engagements, mais pas aussi vite, tant s'en faut, que les San-Franciscains l'avaient espéré. Nombre de petites indemnités, inférieures à 5000 francs, sont déjà soldées; les autres se règlent peu à peu, péniblement, d'une manière qui ferait pressentir que les assurés n'obtiendront pas complète satisfaction avant une vingtaine d'années!... Quant au quartier des résidences, situé sur les collines entre le district des affaires et les fameuses Portes d'Or, et que les annonces dépeignaient comme *practically intact*, il suffit, pour comprendre ce qu'il a souffert, de regarder les parcs publics où campent des milliers de gens sans asile. Sans doute, il reste encore un grand nombre de rues épargnées par le feu; mais ce ne sont pas les plus riches. Toutes les demeures princières de Van Ness Avenue ne sont plus que des monceaux de débris. La plupart des grands hôtels, nous dit-on, reçoivent de nouveau les voyageurs. Pris à la lettre, c'est exact. Mais quel gîte vous y offre-t-on pour 8 et même 15 francs par jour sans les repas?

Digitized by Google

L'un d'entre eux, le Saint-Francis, loge ses clients dans de petites baraques au milieu d'une place publique.

La question du logement, d'ailleurs, est une des plus difficiles à résoudre en ce moment dans l'économie domestique de San-Francisco. Les hôtels sont insuffisants et inaccessibles aux bourses mal garnies. D'autre part, presque toutes les habitations non détruites se sont transformées en *lodging houses;* chacune donne l'hospitalité, — mais non selon la manière écossaise, — à plusieurs familles; les propriétaires ne sont pas disposés à prendre plus de locataires, même dans leurs greniers, à moins d'une rémunération exorbitante. Il en résulte que l'employé, le commis, l'ouvrier se voient obligés de consacrer le plus clair de leur salaire au loyer et de se nourrir misérablement sur ce qui leur reste. La conséquence fatale de cet état de choses devait être la grève. Et celle-ci a éclaté de divers côtés, compliquant encore une situation déjà bien critique.

Si l'on considère en outre que beaucoup de maisons de commerce, qui avaient des succursales à Seattle, Tacoma ou Portland, y ont transporté leur siège social, que les compagnies de chemins de fer et les trusts ont relevé les prix de transport et de fourniture des matériaux à bâtir, on comprendra que les capitaux, ainsi que la main-d'œuvre, hésitent avant de prendre le chemin de « Frisco. »

Les architectes, maçons, ingénieurs qui, au début, s'étaient abattus sur la ville comme sur une mine inépuisable d'occupations rémunératrices, sont aujourd'hui découragés par les difficultés matérielles de la vie et surtout par la rareté du travail, car on n'a pas besoin d'eux pour les constructions temporaires, les seules que la condition présente du marché financier permette d'entreprendre.

Il ne faut pas se le dissimuler, la tâche que les San-Franciscains ont devant eux est formidable. Elle serait impossible pour une population moins bien trempée. Sous le rapport de l'énergie, les habitants de la « Reine du Pacifique » ont donné au monde un bel exemple. L'énumération des traits de courage, d'abnégation, d'héroïsme même, dont on entend parler

Digitized by Google

de tous côtés remplirait les trois quarts de cette Revue, et combien sont restés ignorés! *Crashed, but not crushed,* — enfoncés, mais non écrasés, — dit l'enseigne d'un marchand qui a rouvert boutique dans les ruines de son magasin : cela résume bien l'état d'esprit des San-Franciscains, qui malgré leur détresse ont envoyé plusieurs milliers de dollars à leurs confrères en infortune de Valparaiso. Et n'a-t-on pas vu, en juillet dernier, trois cents commerçants de la ville tenir leur banquet annuel dans les décombres d'un hôtel et boire au « nouveau et plus grand San-Francisco ? »

Avec des gens de cette espèce, il y a tout à espérer. Aussi, on peut bien leur pardonner leurs *bluffs*, les petites exagérations dont nous parlions tout à l'heure, en considération du but qu'ils poursuivent.

— Mais quittons ce triste sujet et jetons un coup d'œil rapide sur l'œuvre du 59e Congrès.

On est frappé, dès le premier abord du peu de succès, auprès de ce parlement, des mesures recommandées par le chef de l'état. Aucun de nos présidents, jusqu'à ce jour, n'a reçu de telles rebuffades de la part des représentants du peuple. Cependant, à examiner les choses de plus près, on doit reconnaître qu'aucun ne leur avait demandé autant. En réalité, le président avait quelque peu abusé de leur patience et il doit s'estimer heureux de ce qu'il a obtenu, en ce qui concerne les voies ferrées, la naturalisation, la législation alimentaire, le canal de Panama, etc. Il est assez caractéristique que son insuccès porte en grande partie sur les propositions relatives à la politique impérialiste: ce qui dénote chez les *congressmen* un retour aux idées d'avant 1898. Le parlement a catégoriquement refusé le protectorat de Saint-Domingue, — qui semblait une sorte de ballon d'essai. — Avec une désinvolture tant soit peu ironique, il a repoussé toute réduction du tarif douanier en faveur des Philippines, ainsi que l'admission des Porto-Ricains au nombre des citoyens américains. Ce qui, dans son ensemble, revient à dire : « Vous avez

Digitized by Google

voulu faire de l'impérialisme, très bien; c'est votre affaire, mais pas la nôtre! Et nous n'entendons pas en supporter les conséquences. »

D'une manière générale, le 59e Congrès a plus travaillé, mieux discuté et accompli de meilleure besogne que la majorité de ses prédécesseurs. Les économistes libéraux doivent lui savoir gré d'avoir écarté la proposition de subsides à la marine marchande; les « purs, » eux, lui seront reconnaissants d'avoir déclaré inconstitutionnel le bill sur la réglementation fédérale des assurances. Il n'est pas téméraire d'affirmer que ce Congrès, somme toute, a représenté aussi fidèlement que possible l'opinion publique du moment.

— Ainsi que je le disais plus haut, l'une des mesures importantes prises par le parlement au cours de l'année a été le choix définitif du type du canal de Panama. Le projet dit « du niveau de la mer » a été définitivement écarté; il y aura donc des écluses, ce qui, pour bien des gens, est regardé comme un surcroît de difficultés. En fait, c'est le contraire qui est vrai, et voici pourquoi. Dans un pays aussi accidenté que l'isthme de Panama, un canal sans écluses ne pourrait être construit que très étroit, ce qui est un grand obstacle pour la navigation des navires modernes de fort tonnage. On l'a bien vu à Suez, et même aux Etats-Unis dans certaines portions des canaux Sainte-Marie et Saint-Clair, où le chenal est plus large et les bateaux bien moins grands que cela n'aurait lieu à Panama; les accidents survenus depuis une cinquantaine d'années forment une liste formidable. Et il ne faut pas perdre de vue que ceux-ci proviennent d'ordinaire de la déviation des bâtiments, qui se mettent en travers dans le chenal. Le danger, dans un canal au niveau de la mer, est augmenté par les courants qui s'y créent inévitablement.

Bien que la fixation du type constitue une importante étape dans les travaux, il ne s'ensuit pas que ceux-ci puissent désormais avancer rapidement dès aujourd'hui. Il y a d'abord la question d'argent. Comme tous les devis, celui du Panama était au-dessous du coût réel. Le crédit ouvert par le Congrès est

Digitized by Google

de 135 millions de dollars; or, les nouvelles estimations placent la dépense minima à 139 millions, sans compter les frais sanitaires, et ceux des *termini*. En outre, les plans d'écluses adoptés au début ne peuvent plus servir, attendu que, depuis, il s'est manifesté, dans la marine de commerce, une tendance très claire dans le sens de l'augmentation de longueur des navires. On en projette déjà de 800 pieds, et il faut prévoir les types de 900 et 1000 pieds. Tout cela porterait à croire que bien des mois s'écouleront avant que les ingénieurs puissent *make the dirt fly*, — faire voler la poussière, — ainsi que disait, un peu prématurément, M. Roosevelt, dans une de ces phrases ronflantes dont il est coutumier.

— Parler de Benjamin Franklin, après le canal de Panama, frise peut-être l'incohérence. Toutefois une transition est impossible, et il ne m'est pas permis de passer sous silence la célébration du bicentenaire du Caton du nouveau monde, surtout parce qu'elle a été, pour la grande république américaine, l'occasion d'affirmer une fois de plus les liens de reconnaissance et d'amitié qui l'unissent à la France. C'est aux qualités personnelles de Franklin qu'est due en grande partie l'attitude prise par Louis XVI et son peuple dans le conflit entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Quels que soient les services rendus par ce grand citoyen dans les diverses branches de l'activité humaine, aucun, pour les Américains, ne peut se comparer en importance au succès de sa mission diplomatique à Paris. Cette mission, en fait, était infiniment plus difficile qu'on ne le croirait en lisant l'histoire générale et même certaines histoires soi-disant détaillées des événements de cette période.

L'ambassadeur américain avait à lutter à la cour même contre un parti puissant qui, bien qu'ennemi des Anglais, n'estimait pas de bonne politique de mettre un terme à une lutte où deux nations étaient en train de s'épuiser réciproquement. Il importait assez peu à Vergennes et à ses collègues que la république naissante sombrât ou non, pourvu que « l'ennemi héréditaire » fût fortement endommagé. Il fallait tout

Digitized by Google

le génie inventif de Franklin pour trouver le véritable moyen de rendre la cause de l'Amérique populaire en France, de telle facon que le gouvernement ne pût plus hésiter davantage.

Que la tâche fût malaisée, on le voit bien par l'insuccès des autres envoyés des Etats-Unis à cette période: Silas Deane, le prédécesseur, et Adams, le successeur de Franklin.

Sans doute, l'auteur du *Bonhomme Richard* avait des habitudes de simplicité frisant l'excentricité, et il lui en eût coûté d'y renoncer pour se conformer à l'étiquette compliquée de Versailles et aux manières, raffinées à l'excès, des Parisiens.

On a beaucoup admiré alors, — et depuis, — les allures puritaines, profondément démocratiques, de Franklin, donnant un spectacle inconnu jusqu'à ce moment dans une cour européenne. Au fond, il est à peu près certain que l'ambassadeur avait habilement tiré parti des circonstances pour obtenir d'abord un succès de curiosité que ses dispositions conciliantes, son caractère aimable et le charme de son esprit devaient changer en un sentiment plus sérieux. Peu d'étrangers ont aussi bien saisi que Franklin comment on pouvait plaire aux Parisiens, et nul n'est devenu en si peu de temps aussi populaire. Bientôt il ne put plus se donner une fête sans la présence du « bonhomme; » son buste, son portrait se trouvèrent jusque dans les chambres d'ouvriers; il devint fashionable d'orner de son image les tabatières, les objets d'orfévrerie, les boîtes des montres. Et cet engouement, dans cette ville volage, dura dix années!

Franklin est universellement connu comme diplomate, comme inventeur. Il l'est moins des Européens en tant que moraliste. Cependant, en Amérique, on discute assez souvent au sujet de l'influence qu'il peut avoir eue sur les goûts littéraires de ses compatriotes. Quelques critiques lui ont reproché d'avoir abaissé le niveau du goût des masses par ses continuelles satires contre les *grâces* du style. Sous un autre rapport, on accuse aussi ses enseignements d'avoir contribué à inculquer aux Yankees l'amour de l'argent. A tout ceci, il a

Digitized by Google

été répondu, semble-t-il, d'une façon péremptoire. D'abord, ainsi que l'a fait observer notamment M. Claude van Tyne, professeur d'histoire américaine à l'université de Michigan, un peuple qui a pu découvrir et apprécier à sa juste valeur la grâce délicate d'Hawthorne ne peut pas être vraiment dénué du sens du beau dans les productions de l'esprit! Quant à l'autre critique, nul ne saurait contester que les Américains, au début de leur existence comme nation indépendante, avaient le plus grand besoin des conseils du *Poor Richard*. Nous pourrions même ajouter qu'ils en auraient tout autant besoin aujourd'hui, car ce que Franklin a surtout prêché était l'économie domestique. C'est contre l'extravagance et le gaspillage qu'il dirigea, dans ses écrits et dans ses discours, ses plus mordantes diatribes.

— Il est assez rare que nous ayons à enregistrer un livre réellement et sainement comique. Tel est pourtant le cas avec *The Court of Love* de Miss Alice Brown (New-York. Houghton, Mifflin C°). L'auteur, qui s'était consacrée jusqu'à présent à la description de scènes de la vie en Nouvelle-Angleterre, ne nous avait pas préparés à un thème aussi différent. Miss Brown a eu le talent d'aborder de plain pied le genre semi-fantastique, sans tomber dans la farce. L'intrigue du livre est ingénieuse.

Une vieille fille, après avoir passé la plus grande partie de son existence à soigner un parent infirme et profondément désagréable, hérite de celui-ci et emploie sa fortune à fonder un grand établissement ouvert à tous ceux qui cherchent le bonheur. Un vieux savant, à la suite d'une méprise, arrive là pour faire une étude sur les distractions des aliénés; et comme il y trouve des amis et sa propre femme, venus en visite à son insu, il est facile d'imaginer les coq-à-l'âne, les complications qui peuvent s'ensuivre. La *Cour d'amour* est de nature à faire une bonne pièce; elle ne perdrait pas trop non plus à une traduction française.

A propos de livres, il semble que l'incendie de San-Fran-

Digitized by Google

cisco nous ait privés de bon nombre de futurs romans, dont les manuscrits sont devenus la proie des flammes. Sans doute, dans bien des cas, le dommage est minime pour le lecteur.

Mais il est regrettable que Mrs Atherton, par exemple, dont les productions sont toujours intéressantes, n'ait pu sauver le brouillon de son dernier ouvrage, et surtout que le même malheur soit arrivé à M. Austin Lewis, le socialiste bien connu, qui venait de terminer une étude satirique, en deux volumes, sur la bourgeoisie moderne aux Etats-Unis.

Toutefois, la perte la plus sensible causée à la littérature par la catastrophe d'avril dernier consiste dans la destruction des bibliothèques publiques et privées. Une enquête récente fait ressortir qu'environ 597 000 livres ont été anéantis. Sur ce nombre, on a principalement à regretter la très rare collection du Bohemian Club et 75 000 volumes de la Sutro Library. On se rappelle peut-être que M. Sutro, un des « rois de l'or » en son temps, s'était fait un nom parmi les bibliophiles du monde entier, moins par son discernement que par la frénésie qu'il mettait à collectionner.

Naturellement, au milieu d'une multitude de choses insignifiantes, la bibliothèque du « Bonanza King » renfermait de véritables trésors, acquis à coups de dollars, comme ces 4000 manuscrits des quatorze premiers siècles de l'ère chrétienne qui ont brûlé avec la partie de la collection emmagasinée, Dieu sait pourquoi, dans une baraque en planches. 125 000 autres volumes, déposés dans un bâtiment plus solide, n'ont pas été touchés par le feu. Il est à remarquer que la bibliothèque Sutro, quoique la troisième en importance des collections privées aux Etats-Unis, n'a jamais été d'une réelle utilité à personne; elle n'était pas facilement accessible, ni même proprement cataloguée. Sutro était un excentrique, non un connaisseur; et ses héritiers, au grand regret des savants, ne semblent avoir pris aucun intérêt à l'entreprise.

En tout cas, il est très malheureux que des gens de cette sorte accaparent des chefs-d'œuvre qu'ils enlèvent sans com-

Digitized by Google

pensation au domaine littéraire ou scientifique et qu'ils ne sont même pas capables de conserver en bon état.

— A propos de livres, ce n'est pas sans étonnement que l'on constate, parallèlement à la croissance presque phénoménale des bibliothèques aux Etats-Unis, l'augmentation considérable du rôle des femmes dans le fonctionnement et l'administration de ces établissements. Aujourd'hui, un cinquième à peine des 4000 bibliothécaires sont des hommes; l'immense majorité des aides sont féminins, et, ce qui est encore plus caractérisque, il arrive fréquemment que lorsque ces derniers sont des hommes, ils ont des femmes pour chefs. On peut voir là une preuve de plus de la suprématie de la culture intellectuelle du beau sexe dans ce pays. Mais il y a peut-être un autre facteur : le faible niveau des salaires dans cette profession.

En général, les employés des bibliothèques ne gagnent pas plus de 200 à 375 francs par mois; et même lorsque la rémunération atteint, comme dans certaines grandes villes, de 6000 à 10 000 francs par an, c'est relativement peu de chose eu égard à la responsabilité, à la difficulté et à la longueur du travail journalier, et aussi au temps passé à acquérir l'instruction technique nécessaire. Actuellement, en effet, une position de quelque importance dans une bibliothèque ne s'obtient plus guère sans qu'on ait passé par une école professionnelle spéciale. Il n'y avait d'abord dans toute l'Union qu'une *Library School :* on en compte à présent un grand nombre, rattachées soit à une université, soit à une grande bibliothèque publique.

Et il semble que ce n'est pas suffisant, car nous voyons maintenant s'organiser des « écoles d'été » où, pendant les vacances des autres institutions, il est possible de suivre des cours de *library*.

On doit certainement se féliciter de voir ouvrir aux femmes ce nouveau et fertile champ d'activité. Les hommes ne sauraient s'en plaindre : ce n'est pas l'occupation qui leur manque.

Digitized by Google

Soit dit entre parenthèses, dans un pays comme l'Amérique, on voit encore trop d'hommes dans des professions qui pourraient parfaitement être laissées à l'autre sexe. Tant qu'il y aura, notamment dans l'Ouest, disette de bras pour des travaux nécessitant des qualités purement viriles, on ne peut que regretter que tant de jeunes gens, débordant de vigueur et de santé, passent leur temps à mesurer des étoffes ou à essayer des chaussures aux pratiques. Les personnes qui se moquent des femmes lorsque celles-ci envahissent le domaine masculin feraient mieux d'exercer leur verve sur l'état de choses dont nous parlons, car, dans le premier cas, il y a au fond une manifestation d'ambition, et, dans le second, on ne trouve généralement qu'une preuve de manque d'énergie.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Dans les Grisons. — Allemands et Romanches. — Musée engadinois. — Les historiens suisses à Winterthour. — Une nouvelle correspondance de Jérémias Gotthelf. — M. Dürrenmatt et ses *Titelgedichte*. — *Souvenirs d'enfance* de Meinrad Lienert. — Un nouveau poète. — *La Berner Rundschau*. — Publications nouvelles.

Pendant que le soleil cet été rôtissait la plaine, je suis allé chercher l'ombre et la fraîcheur dans les montagnes grisonnes et, en bon chroniqueur, je ne puis manquer d'entretenir mes lecteurs de mes pérégrinations. Ils savent sans doute combien le monde grison est un monde merveilleux et riche en surprises. Chaque vallée a son cachet particulier, avec ses mœurs, sa langue, sa religion. Ici, perché sur la montagne, on trouve un village romanche. Plus bas la vallée se partage entre Ladins et Allemands, et l'on voit fraterniser les uns près des autres Romanches protestants et Allemands catholiques, puis Allemands protestants et Romanches catholiques. Plus au sud, ce sont les vallées italiennes, Misocco, Soglio, Poschiavo,

Digitized by Google

où les mûriers et les châtaigniers remplacent les sapins et les mélèzes. Et partout les villages gardent leur originalité avec leur architecture rhéto-romane si curieuse!

Je me suis surtout arrêté dans une vallée allemande resserrée entre l'Italie et le pays romanche. Les historiens nous disent que la partie supérieure de cette vallée a été occupée au moyen âge par des émigrants du Haut-Valais qui ont défriché les forêts qu'avaient négligées les Rhétiens. L'endroit est resté relativement sauvage. Peu fréquenté des étrangers, on n'y rencontre guère que des touristes ou des hôtes de passage qui, par le col du Splügen, vont en Italie. On trouve là de petits villages allemands, Sufers, Medels, Nufenen, Hinterrhein, dominés par de hautes montagnes, avec de beaux pâturages et des forêts de mélèzes et de sapins. Les maisons de pierre grise et les chalets de bois s'y pressent autour de vieux clochers. Chacun n'a guère plus de cent habitants, dont l'unique industrie est l'alpage. Ces Allemands sont probes, fiers, un peu rudes, mais solides comme les rocs qui les dominent.

Toute la contrée a un caractère de sauvage grandeur. La nature grisonne, qui est rarement riante, est là particulièrement sévère. Les sommets sont nus et pelés, n'offrant à la vue que de maigres pâturages et du rocher. Mais sur votre tête se déploie un ciel d'un bleu profond comme celui de l'Italie et la claire lumière vibre d'une manière intense. Tout au haut, près des glaciers, la solitude est complète: c'est à peine si l'on rencontre égrenés quelques troupeaux de vaches, gardés par des bergers italiens.

Et ce coin de terre est riche en souvenirs pour l'ethnologue et l'historien. Tant de races depuis des siècles se sont mêlées dans cette vallée! Au bas, dans la forêt du Rheinwald, on trouve les traces de la route des Romains, la *via romana*, comme on la nomme encore dans le pays, qui montre d'énormes dalles à peine effritées et qu'envahissent par places les herbes et la mousse. Et l'imagination se plaît à évoquer tous les soldats qui ont franchi cette voie, les centurions romains, les bandes de Frédéric Barberousse et les troupes de Jenatsch

Digitized by Google

et de Rohan. La route ne passait point alors au travers des défilés de la Via-Mala, de la vallée de Schams et de la Rofla : elle grimpait par Summapunt, Lohn et Mathon, pour atteindre à 2000 mètres un riant lac qui porte le joli nom romanche de *Lai da Fons*, le lac de la source.

— Et voici aussi une chose qui, dans les Grisons, tend à disparaître, le romanche. Les hôtels et les chemins de fer le refoulent dans les vallées écartées, et l'on peut bien prévoir le jour où il ne sera plus qu'un souvenir. Pour s'en consoler les érudits patriotes, comme M. Gaspard Descurtins, recueillent les chants, les contes et les légendes romanches et en composent de beaux livres. D'autres réunissent les objets historiques et les conservent dans les musées. On vient justement d'inaugurer à Saint-Moritz un musée engadinois qui est une petite merveille. Dans un édifice reproduisant fidèlement l'architecture rhéto-romane, on a aménagé des salles où les meubles et autres objets ont trouvé leur place naturelle, selon l'heureuse innovation du Musée national : on a là le vestibule grison (*suler*), puis la chambre du paysan avec son mobilier rustique et son poêle en « catelles, » la cuisine (*cuchina*), le garde-manger, les salles de réception avec leurs riches boiseries et leurs meubles décoratifs ; on voit aussi une vieille salle d'auberge de montagne telle qu'on en retrouve encore, puis des chambres de maisons seigneuriales dont on a fait des sortes de petits musées riches en armures, en trophées de chasse, en portraits de famille, en manuscrits grisons, en vieux livres, en dessins et en gravures. Ce musée, construit sur les plans d'un architecte du pays, M. Nicolas Hartmann-Cavegn, a été édifié par un riche Engadinois, M. Riet-Chiampell, qui, rentré au pays après fortune faite, s'est donné la noble tâche de sauver du passé de sa vallée tout ce qui pourrait encore en être sauvé.

— L'élan, du reste, est général en Suisse et il ne se passe pas d'année qu'ici ou là on ne restaure un monument. Même les villes qu'on pourrait croire purement adonnées au négoce ou à l'industrie, comme Winterthour, suivent le mouvement. On connaît les jolis châteaux historiques qui parsèment les envi-

Digitized by Google

rons de l'active cité de la vallée de la Töss. Un de ces châteaux, Wülflingen, menaçait l'an dernier d'être accaparé par quelque milliardaire américain ou quelque financier de Francfort, quand les habitants, en un tour de main, réunirent la somme nécessaire pour sauver le monument. D'un autre château, Mörseburg, la Société d'archéologie et d'histoire de Winterthour a fait un joli musée historique que bien des villes d'une plus grande importance pourraient envier. Aussi, semble-t-il, fiers de leurs exploits, les Winterthourois ont-ils été heureux d'héberger cet automne les historiens suisses, qui s'y sont réunis pour leur 61e réunion annuelle. Fidèles à de vieilles traditions de culture qu'ont perpétuées dans la ville leurs grands hommes, — l'esthéticien Sulzer, le peintre Graf et le romancier Ulrich Hegner, — nos hôtes ont tenu à nous montrer que leur ville est restée un centre intellectuel remarquable. Dans les deux séances de la société, on n'a pas entendu moins de trois historiens de Winterthour : M. Ziegler, qui a parlé de ce qui se mangeait dans un hospice de sa ville natale en l'an de grâce 1626; M. Werner, qui a entretenu l'auditoire de poètes bâlois écrivant au moyen âge en latin; M. H. Barth, qui a ressuscité une intéressante figure de femme au temps de l'Helvétique, Mme Vincent Ruttimann, d'après sa correspondance avec Paul Usteri. Et les autres savants, qui ont lu des travaux étaient des Zuricois, donc des voisins de Winterthour : M. Caro, qui a commenté un manuscrit grison du huitième siècle; M. Stern, qui a expliqué l'origine du nom de Tell; M. Oechsli, qui a présenté une belle étude d'ensemble sur l'état de la Suisse au moment de l'invasion des alliés en 1814. Et quand nous sommes partis, Winterthour nous a encore donné de belles publications rédigées par ses historiens et une correspondance inédite de Jérémias Gotthelf et d'Abraham Fröhlich[1].

— Il y a longtemps que dans notre pays on publie des lettres de Jérémias Gotthelf et pourtant on ne s'en lasse pas.

[1] *Briefwechsel zwischen Jeremias Gotthelf und Abraham-Emmanuel Fröhlich.* Herausgegeben von Rudolf Hunziker. Winterthur, 1906.

Digitized by Google

C'est que le romancier bernois est un épistolier merveilleux : plein de verve et d'entrain, il donne de la vie à tout ce qu'il écrit. Correspondre était aussi pour lui une nécessité : il avait besoin de se sentir toujours en communion avec ceux qu'il aimait ou qui partageaient ses idées. Par là il élargissait le cercle de son activité et multipliait son action sur ses semblables. Sans cesse il aguerrissait ses amis et les tenait en haleine : Abraham Fröhlich disait qu'il était un grand éveilleur de conscience et qu'il empêchait l'âme de s'endormir. Aussi son contact est-il toujours fortifiant. A propos de sa correspondance avec Burkhalter, j'avais déjà émis le vœu qu'on réunît toutes les lettres de Jérémias Gotthelf et qu'on en fît une publication populaire : ce nouveau volume me montre davantage que, si l'œuvre serait une belle œuvre littéraire, elle serait une encore plus belle œuvre sociale et morale.

— Passer de Jérémias Gotthelf à Ulrich Dürrenmatt, ce n'est pour ainsi dire pas changer de sujet : le conteur populaire et le polémiste d'Herzogenbuchsee offrent de grandes analogies ; tous deux sont de rudes et francs Bernois, disant sans ménagements ce qu'ils croient la vérité et portant sur l'adversaire des coups drus et bien assénés. Voici vingt-six ans que M. Dürrenmatt rédige cette vaillante petite feuille, la *Berner Volkszeitung* (le *Buchsizitig,* comme on dit dans l'Emmenthal), et il est aussi alerte et vivant qu'au premier jour. Aujourd'hui comme alors il fait la guerre à tout ce qu'il croit adultérer notre esprit national, l'arrivisme, la camaraderie et le franc-maçonnisme des politiciens, le cosmopolitisme financier qui boursicote sur nos fonds et cherche à accaparer nos industries, la mégalomanie fédérale, les monopoles, le militarisme des traîneurs de sabre, la centralisation radicale et la politique des colonels argoviens, la bureaucratie fédérale, la pédagogie nouveau style, et, chemin faisant, il dénonce toutes les intrigues, tous les trafics, toutes les malpropretés politiques que l'esprit de parti tient soigneusement cachés.

A ce métier on ne se fait que peu d'amis et beaucoup d'en-

nemis. M. Dürrenmatt a beaucoup d'ennemis, mais il n'en a cure. Ceux-ci vont répétant partout qu'il est un esprit obtus, fermé à toute idée élevée et qu'il n'a d'autre conception de la vie que celle d'un paysan bernois borné et étroit. M. Dürrenmatt laisse dire ou plutôt il se venge de ces attaques en rimant des couplets dont il encadre son journal. Ces vers, qu'il appelle des *Titelgedichte*, sont sans doute la partie la plus originale et la plus savoureuse de sa feuille, celle peut-être qui lui assure le plus grand nombre de lecteurs. De temps en temps il réunit ces vers en volume et il faut reconnaître que, malgré le caractère d'actualité de la plupart d'entre eux, ils se lisent encore avec plaisir. Dans le nouveau recueil qu'il vient de faire paraître [1], nous avouons nous être délecté aux pièces suivantes : *La note à payer*, *Ce que pensent les vaches*, *La complainte de Gobat*, *L'acoustique du palais fédéral*, *La morale du schnaps*, *La nouvelle carte fédérale*, *Le discours de Louis Ier (Forrer)*, *La requête des hôteliers*, *Nos ambassadeurs*, *La sainte bureaucratie*, *L'université russe de Berne*, *La science infaillible*, *La géologie du Simplon*. Humeur turbulente, verve moqueuse, malice spirituelle, M. Dürrenmatt a toutes ces qualités et d'autres encore. Et l'homme est sympathique, quoi qu'on en dise. Quand la politique chôme, en été surtout, il nous parle du temps qu'il fait, des travaux des champs, nous décrit ses voyages ou ses séjours à la montagne, et cela est charmant de simplicité. Quand un ami politique meurt, il lui consacre aussi quelques vers qui révèlent une sensibilité très vive. Et puis ce rude jouteur est un courageux: il ne craint pas de confesser son Dieu, et il n'est pas de ceux qui renient leurs principes ou vendent leurs droits pour un plat de lentilles. Et c'est surtout pour cela que nous estimons cet homme dont nous sommes loin de partager toutes les idées.

— Depuis le printemps où il fit paraître les si jolis vers dont nous avons rendu compte, M. Meinrad Lienert a réuni

[1] *Titelgedichte der Berner Volkszeitung, 1902-1904,* von Ulrich Dürrenmatt. Herzogenbuchsee, 1906.

Digitized by Google

en volume les charmants souvenirs d'enfance[1] dont plusieurs journaux et revues de notre pays ont eu la primeur. Le poète n'a sans doute rien écrit de plus frais, de plus délicat et de plus nuancé. Comme il comprend bien l'âme enfantine et surtout comme il sait la rendre! Quand il fait parler Marili, Josebi, Meiredli, on entend de vrais propos d'enfants. Et les aventures qu'il leur prête n'ont rien d'extraordinaire: ce sont celles de la vie de tous les jours. Il y a quatorze morceaux, dont les plus réussis sont : *D'où viennent les enfants*, *Vers le lac bleu*, *Oh! si seulement j'avais un schatz! Le revenant*, *Le Bon Dieu qui voit tout*, *La découverte de l'Amérique* et *Le conte de la grand'mère*. Et il y a dans tout cela une telle naïveté qu'on se demande si la plume qui l'a écrit est bien la même que celle qui a composé ces forts et réalistes récits des montagnes schwytzoises.

Il y a longtemps que je pense que M. Meinrad Lienert est le plus beau tempérameut littéraire de la Suisse allemande actuelle; son nouveau livre n'est pas pour me faire revenir de cette idée.

— Un nouveau poète vient de se révéler : il se nomme Siegfried Lang, il est Bâlois et il n'a pas encore vingt ans. Le volume qu'il publie, *Gedichte* (Berne, A. Francke), est plus qu'une promesse, c'est déjà une œuvre d'une grande valeur malgré l'âge de l'auteur. J'ai déjà signalé l'évolution qui se fait dans notre littérature : de plus en plus nos écrivains deviennent moins didactiques et se consacrent à l'art pur. M. Lang en est une preuve nouvelle. Dans ses vers il se réclame de Platen, de Hölderlin et de Leuthold : c'est dire qu'il donne beaucoup de soin à la forme. Nous avons surtout remarqué les pièces suivantes de son recueil : *La mort consolatrice*, *Rencontre*, *Chanson du crépuscule* et *Les chansons de l'enfant*. Ou je me trompe fort ou ce petit volume fera son chemin dans le monde.

— Tous les efforts tentés jusqu'à présent pour implanter

[1] *Das war eine goldene Zeit.* Kindheitserinnerungen. — Frauenfeld, Huber, 1906.

Digitized by Google

chez nous une bonne revue littéraire ont échoué. Aujourd'hui un nouveau périodique qui se publie à Berne, la *Berner Rundschau*, essaie de combler cette lacune. Y réussira-t-elle? Son directeur M. F. A. Schmid, nous dit dans l'avant-propos de la première livraison qu'il a fondé cet organe pour servir de trait d'union entre les différents écrivains de notre pays, sans distinction de tendances ou d'école. La seule chose qu'on leur réclame est le talent. Et de fait il a su grouper les meilleurs écrivains de la Suisse allemande : Meinrad Lienert, Alfred Beetschen, K. A. Bernouilli, Jacob Bosshart, Emile Ermatinger, Victor Hardung, Hermann Hesse, Ernest Zahn, Fritz Marti, Adolphe Vögtlin, Hans Trog. Ces noms sont un sûr garant que cette revue, qui ne veut s'occuper que de littérature et d'art, sera une revue bien faite. Les cinq premiers numéros, qui contiennent de jolis vers, des nouvelles et des études critiques, nous donnent à cet égard pleine confiance.

— A l'approche de l'hiver les livres et les publications d'art recommencent à paraître. Signalons parmi ces dernière une nouvelle livraison de la belle publication de MM. Paul Ganz et Daniel Burckhardt à Bâle, *Dessins de maîtres suisses*[1], dont nous avons indiqué à plusieurs reprises toute la perfection artistique, l'heureux choix et la valeur documentaire. Voici de nouvelles planches qui ne le cèdent en rien aux précédentes : ce sont, de Hans Holbein, un *Dessin à la plume d'un projet de façade de maison à Lucerne*, une *Fresque bâloise* et des *Esquisses;* d'Urs Graf, un *Saint Christophe;* de Nicolas Manuel Deutsch, un *Paysage;* de Mathieu Mérian, le Cadet, un *Portrait d'homme*, singulièrement expressif; de Salomon Landolt, un joli *Paysage des bords du Rhin*, et de Gottfried Mind, des *Etudes de chats*. D'autres gravures de Conrad Witz, d'Ambroise Holbein, de H. Rodolphe Deutsch, de Hans Hug Kluten, de Daniel Lindtmeyer, de Hans Bock et d'Auguste Nahl, complètent la livraison. C'est plaisir de feuilleter ces

[1] *Handzeichnungen der Schweizerischen Meister*. XV.-XVIII. Jahrhundert. Zweite Serie, 1. Lieferung. Basel, Helbing und Lichtenhahn, 1906.

Digitized by Google

pages dans son cabinet sans avoir besoin d'aller dans les nombreux musées où elles sont conservées; ce sera plus tard une collection rare et d'un prix inestimable.

— Comme complément de ce que nous avons dit le printemps dernier sur l'exposition *Pro Vindonissa*, signalons le volume de M. Heierli[1] destiné à guider les profanes sur l'emplacement de la cité romaine, à expliquer les fouilles qu'on y a faites et à décrire les objets trouvés. En 112 pages M. Heierli est parvenu à nous donner une idée exacte de cette ville, la plus importante station de l'Helvétie romaine après Aventicum. Neuf tables et une carte facilitent la lecture du texte.

— A Berne, M. A. Francke publie une traduction de l'ouvrage de Knud Rasmussen, *Nouveaux hommes*, une année chez les voisins du pôle Nord. Ce volume intéresse aussi la littérature de la Suisse allemande, car Mme Elsbeth Rohr, la traductrice, qui en a fait une œuvre excellente, est une de nos compatriotes. Au moment où l'on est en quête de lectures d'hiver, ce volume orné de jolis dessins du comte Harald de Moltke est à recommander : il est le plus intéressant qu'on ait publié sur les mœurs des Esquimaux de l'extrême nord.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Une nouvelle lampe électrique: la lampe au tungstène et le bien qu'on en dit. — Discussion scientifique : le radium existe-t-il ? — Projet d'utilisation du Rhin. — Ce qu'on fait du papier. — La plume en tantale. — Un curieux accident électrique. — Le traitement du crétinisme. — Publications nouvelles.

Les lampes électriques se succèdent et ne se ressemblent pas. On en fait de tout poil, s'il est permis de s'exprimer ainsi. La dernière venue, à peine éclose, car elle n'est pas encore dans le commerce (mais, pour plus amples détails, on consul-

[1] *Vindonissa.* Quellen und Literatur. Aarau, H. R. Sauerländer, 1906.

Digitized by Google

tera la *Revue électrique* du 30 septembre), c'est la lampe au tungstène qu'on lance contre la lampe au tantale. Bataille de lampes. Pourvu que nous en sortions éclairés!

Les lampes au tungstène qui vont faire leur apparition sont au nombre de quatre: la Wolfram et l'Osram, qui commencent à se montrer en Autriche; la lampe Kuzel et la lampe Strany. Ce sont des lampes à filament de tungstène, — pur ou sans alliage, — capables, dit-on, sous 110 volts, de donner une lumière de 40 hefners, en consommant 1 watt par hefner, et ayant une durée de 1500 ou 2000 heures. C'est-à-dire, de l'avis des techniciens, que la lampe électrique au tungstène serait capable de rivaliser économiquement avec les becs à incandescence. Mauvais pour le gaz, ceci. Le calcul est le suivant: un bec à gaz Auer de 4 ou 5 carcels consomme 20 ou 25 litres de gaz par carcel-heure, soit une dépense de 0 fr. 004 ou 0 fr. 005 par carcel-heure. La lampe au tungstène de 40 bougies, consommant 40 watts, coûterait 0 fr. 024 par heure. Si le kilowatt-heure est à 0 fr. 60, le carcel-heure reviendrait à 0 fr. 006. Cela met l'éclairage électrique un peu plus cher: mais de si peu! Et l'électricité est tellement plus agréable que le gaz! On peut donc prévoir que la lampe au tungstène pourra prendre la place du bec Auer. Sa lumière est très blanche, très voisine de celle des becs à incandescence. Si elle peut lutter avec le manchon à gaz, la lampe au tungstène peut lutter encore mieux avec les lampes électriques existantes, là du moins où il faut un éclairage un peu fort, car jusqu'ici on n'a pu faire de lampes au tungstène de moins de 40 bougies. Si tout ce qu'on dit est vrai, — mais on a le droit d'être un peu sceptique: on nous a tant de fois annoncé des révolutions qui n'ont pas abouti, — la lampe au tungstène a devant elle une très belle carrière. Et l'avenir du gaz, par contre, s'assombrit. Si....

— Une grosse controverse a agité le monde scientifique anglais, ces temps derniers. C'était autour du radium. D'aucuns ont été jusqu'à dire que le radium n'est peut-être qu'un mythe. C'est exagéré. Au reste, fût-il un mythe, ce serait chose secon-

Digitized by Google

daire : il resterait la radio-activité qui, elle, n'est pas contestable. Mais voici ce qui s'est passé. A l'Association britannique, un savant qui s'est beaucoup occupé de la radio-activité a fait observer, en ouvrant une séance, combien le radium est intéressant et combien il bouleverse nos notions, puisque nous avons en lui un exemple de la destruction d'un corps simple et de sa transformation en énergie et en un autre corps simple qui est l'hélium. Là-dessus, un physicien éminent, qui n'est autre que lord Kelvin, a déclaré qu'il n'était nullement prouvé que le radium bouleversât toute la science. On discuta longuement, et la partie la plus intéressante de l'argumentation de lord Kelvin peut se résumer en deux lignes. Sa thèse, c'est qu'il n'est pas prouvé que le radium soit un corps simple. Pour lui, c'est plutôt un composé de deux corps simples déjà connus, qui seraient le plomb peut-être, et l'hélium, associés dans la proportion de 1 de plomb pour 5 d'hélium. Ce corps serait instable et se décomposerait, d'où la radio-activité ; et il n'y aurait plus de mystère dans le fait qu'il produit de l'hélium, puisqu'il en contient. Telle est la situation. Elle n'est pas, à tout prendre, mauvaise pour l'illustre physicien. Car lorsqu'il a fait observer que nous ne sommes pas sûrs de la nature du radium et de sa composition chimique en particulier, aucun chimiste n'a pu le contredire. La conclusion de ceci est qu'il faudrait s'assurer de la nature chimique du radium, décider par l'analyse si c'est bien un corps simple nouveau, ou tout simplement un composé nouvellement découvert de deux corps simples déjà connus. Toute la question est là. Notons que dans la discussion lord Kelvin a été seul de son camp : tous les physiciens qui ont pris part à la controverse, et ils sont nombreux, croient au radium. Croyons-y aussi, mais demandons avec lord Kelvin qu'on nous fortifie dans notre foi.

— Le temps où nous vivons est mauvais pour les rivières. Jusqu'ici on les laissait assez tranquilles : on se contentait de les souiller avec des déchets d'usines et des immondices de villes ; tout au plus, de loin en loin, les obligeait-on à faire marcher

Digitized by Google

une roue de moulin. Maintenant ce n'est plus cela. On les tire hors de leur lit et on les fait travailler sérieusement. Les vacances sont finies. Il y a peu de temps, j'ai signalé le projet qu'on avait formé en France de contraindre le Rhône, à sa sortie de Suisse, à fabriquer de l'électricité destinée à faire marcher à Paris le Métropolitain, les tramways, beaucoup d'usines, et aussi des lampes électriques; voici que de l'autre côté des Vosges on songe à porter un coup fatal à la tranquillité du Rhin. L'idée est d'utiliser le Rhin entre Bâle et Vieux-Brissach. La puissance totale disponible est de plus de 150 000 chevaux. Pour commencer, on se contenterait de moins de moitié: avec deux usines de 30 et 32 000 chevaux on serait déjà très satisfait. Le projet comporte un canal d'environ 7 kilomètres, une chute de près de 11 mètres, une retenue d'eau pour accroître la production à certains moments et douze turbines à axe vertical, d'Escher-Wyss. La Haute-Alsace et le grand-duché de Bade seraient les bénéficiaires de cette captation des forces du Rhin.

— Il n'est pas surprenant que le papier coûte si cher et qu'on cherche de nouveaux moyens d'en produire. Il a mille emplois dont on ne se doute pas le plus souvent. M. A. Maire, dans un instructif article de la *Revue scientifique*, va nous en indiquer quelques-uns, en dehors de ceux que chacun connaît.

On en fait des roues de voitures, des rails, des fers à cheval, des polissoirs, des bicyclettes, des briques artificielles (à Berlin, pour le pavage), des poteaux télégraphiques, lesquels, creux et légers, ont, parait-il, une admirable résistance aux intempéries. On en fait des vis et, le croirait-on, des dents artificielles. Au Japon, le papier sert de façons très variées : on en fait des vêtements, des cloisons, du cuir, des carreaux, etc. Aux Etats-Unis et en Allemagne on en fait des cercueils, des tonneaux, des seaux, des vases, des cuvettes, des bouteilles. On en fait des panneaux pleins et des meubles, en ajoutant des silicates et des sels ignifuges. On en fait des chapeaux dits de paille, des éponges artificielles, des allumettes, des balles de fusil, des souliers vernis, des draps de billard, des planchers,

Digitized by Google

des canots, des maisons et même des églises. Il y a une église en Norvège, pouvant contenir mille personnes, toute en papier, sauf les cloches. Mais le clocher est en papier. Comment, dans ces conditions, s'étonner que l'industrie du papier vive en une crise perpétuelle ? On lui en demande trop. Et naturellement, on ne veut pas payer cher.

— Une plume nouvelle nous est annoncée de Berlin. Les Siemens et Halske vont nous gratifier, — moyennant finance, ce qui réduit la gratitude, — de becs de plume en tantale. Maintenant qu'on sait produire le tantale pur, on va avoir un métal d'une dureté extraordinaire. On a fait tourner un foret en diamant à 5000 tours par minute pendant trois fois vingt-quatre heures contre une plaque de tantale. La plaque, au bout de ce temps, était à peine égratignée, et le diamant, lui, était émoussé. Il ne s'en est pas remis. Plus dur que l'acier et plus souple que l'or, le tantale semble devoir nous donner un bec de plume excellent et en quelque sorte indestructible. C'est fort bien. Car le jour où l'on aura mis la main sur une plume qui vous convient, on sera content, et pour longtemps. L'essentiel, étant donné le caractère quasiment éternel de ce produit, est de ne pas se tromper et de bien choisir avant de payer.

Au fait, aussi, qu'est-ce que cela coûtera ? On dit que le prix sera abordable. Il l'est toujours; mais encore faut-il savoir pour qui. Attendons les plumes au tantale.

— Un curieux accident a été observé en Amérique. On sait que les courants de 500 volts ne peuvent pas passer, avec certitude, pour mortels. Ils vous secouent évidemment, mais les quelques cas où ils auraient tué ont été contestés. Théoriquement, quand on se contente de regarder le conducteur, sans le toucher, rien ne se passe. Mais à Chicago, il se serait passé quelque chose. Une voiture automotrice à trolley sortait d'un tunnel; la roulette sauta, heurta un fil de garde et le brisa, et le fil, croisant alors le conducteur, et le touchant, tomba à terre à un mètre d'un petite fille qui passait. Une étincelle jaillit et l'enfant en resta aveugle et à demi paralysée.

Digitized by Google

De là procès; et l'enfant s'est vu adjuger 25 000 francs de dommages et intérêts. Mais la compagnie porte l'affaire en appel. Elle veut qu'on établisse scientifiquement que le courant a réellement pu faire le mal qu'on lui attribue. Il faudra qu'on fasse des expériences, et le résultat en sera intéressant au point de vue de la théorie et aussi de la pratique.

— Un médecin allemand qui, d'ailleurs, renouvelle des expériences déjà tentées [1] a fait une expérience intéressante sur le traitement du crétinisme. On sait que cet état pathologique coïncide le plus souvent avec une altération de la glande thyroïde, un petit corps glandulaire logé dans le cou. La théorie semble être que chez les crétins, les goîtreux, les myxœdémateux, la glande thyroïde est malade ou atrophiée. Dès lors, elle ne produit plus une substance qui, normalement, est déversée par elle dans le sang, et c'est l'absence de cette sécrétion interne qui met l'organisme dans le fâcheux état où on le voit, fâcheux physiquement et intellectuellement. C'est de ce fait que l'on est parti pour conseiller l'administration d'extrait de thyroïde aux sujets atteints des affections susdites. Mais il pourrait y avoir un autre moyen d'arriver au même résultat. On pourrait, par exemple, greffer sur l'organisme dont le corps thyroïde est insuffisant un corps thyroïde bien portant. Si ce dernier prend racine, il fera la besogne requise, et l'état s'améliorera. Il importe peu sans doute que le corps thyroïde soit ici ou là, pouvu qu'il puisse vivre et sécréter son produit. Mais où le greffer? Le chirurgien allemand a pensé à la rate. C'est un organe bien irrigué au point de vue sanguin. Il a vérifié d'abord le fait sur des animaux. A un chien, par exemple, il prend la moitié du corps thyroïde et le greffe sur la rate. Quand il juge que la greffe a pris, il supprime ce qui reste du corps thyroïde. L'animal continue à se bien porter, preuve que le corps thyroïde greffé est actif et suffit à la besogne. Ceci reconnu, on a opéré sur l'espèce humaine: sur une petite fille présentant des signes de crétinisme. Le chirurgien prit à la mère un peu de sa glande thyroïde et

[1] A Berne, il y a plusieurs années par le Dr Kocher.

Digitized by Google

le greffa sur la rate de la fillette. Les deux opérées se rétablirent fort bien. Et depuis lors, la fillette se « décrétinise » visiblement. Il faudra voir ce que cela durera; l'opération est toute récente. Observons que, d'après des expériences faites à Paris, cet été, par MM. Charrin et Christiani, on peut très bien greffer aussi du corps thyroïde d'un animal, et il n'est pas nécessaire d'opérer sur la rate: on peut greffer sous la peau. Il semble qu'on a des chances d'arriver quelque jour à traiter efficacement le crétinisme et les états similaires.

— Publications nouvelles: *L'organisation de la conscience morale*, par J. Delvolvé (Alcan). Il s'agit de déterminer les condition d'un art moral utilisant les données présentes des sciences, sociales et bio-psychologiques, et remplissant de manière efficace le rôle des anciennes morales religieuses ou rationnelles, et d'aider par là l'individu à organiser sa vie intérieure, à diriger son activité pratique. — *Les substituts de l'âme dans la psychologie moderne*, par N. Kostileff (Alcan). L'auteur considère qu'on se trompe en envisageant les phénomènes psychiques au point de vue de l'introspection. Cela n'est pas scientifique; il faut coordonner ces phénomènes avec les données de la science objective. C'est ce que fait M. Kostileff, produisant de la sorte une conception intéressante. — *N.-H. Abel, sa vie et son œuvre*, par C.-L. de Pesloüan (Gauthier-Villars). Histoire de la vie du grand mathématicien, racontée de façon très agréable, avec analyse de son œuvre, ce qui n'est pas à la portée de tous les lecteurs. Il faut être « de la paroisse » pour comprendre la partie technique. Mais la partie biographique est très attrayante. — *Etat actuel des industries électriques* (Gauthier-Villars). Un ensemble de conférences faites sous les auspices de la Société française de physique, par MM. P. Janet, Chaumat, Picou, Hillairet, Jumau, Boucherot, Weiss, de la Touanne, sur l'électrotechnique, 'électro chimie, les dynamos, les moteurs, les accumulateurs, les alternateurs, l'éclairage, la téléphonie. Ce sont des mises au point substantielles et instructives. — *La Champagne. Etude de géographie régionale*. — *Les cartes anciennes de la Cham-*

Digitized by Google

pagne. 2 volumes, par E. Chantriot (Berger-Levrault). Le premier travail, le plus important, est une monographie de la Champagne, établie sur le type nouveau, qui s'est récemment constitué, des études anthropogéographiques, où l'on envisage le sol, les produits, le climat, l'histoire, l'évolution, etc., en s'aidant des données des sciences les plus variées, de la géologie à la démographie. On ne peut trop encourager la publication de travaux de ce genre. Le second travail de M. Chantriot est un catalogue et commentaire des cartes anciennes. Si l'on veut, c'est secondaire, c'est un peu à côté de la question principale, mais c'est plein d'intérêt aussi, et très suggestif. — *Guide de l'amateur météorologiste*, par Julien Loisel (Gauthier-Villars). Excellent petit livre initiant le profane à la manière d'observer, et au genre d'observations à faire. Il sera très bien accueilli. — *Aide-mémoire de photographie* pour 1906, par C. Fabre (Gauthier-Villars). Trente et unième année d'une publication qui, faite sous les auspices de la Société photographique de Toulouse, a toujours été très bien reçue, et a rendu beaucoup de services au public sans cesse plus nombreux des photographes, amateurs et professionnels.

CHRONIQUE POLITIQUE

Température; l'été en octobre; un vaste cyclone. — Changement de ministère en France. — Mésaventures du gouvernement allemand. — Menaces de soulèvement au Maroc. — Réductions d'armements en Angleterre. — En Suisse: le traité de commerce avec la France. — La Banque nationale. — L'initiative fédérale contre l'absinthe.

La température continue à être extraordinaire. Les vivants ne se souviennent pas d'en avoir vu de pareille. Après un été des plus chauds, septembre a pu compter pour un mois d'été, et voici qu'octobre ne lui cède presque en rien: un peu plus

Digitized by Google

de fraîcheur la nuit, des brumes plus prononcées, mais on pourrait se croire encore en pleine bonne saison, n'étaient les jours déjà bien raccourcis. Ce temps délicieux, pour les habitants des villes surtout, et pour ceux qui n'ont pas le moyen de se procurer aisément du combustible, ne laisse pourtant pas d'avoir ses côtés fâcheux. L'eau manque un peu partout, et donne des inquiétudes pour l'hiver, si des pluies abondantes ne viennent pas alimenter les sources. On a bien eu au milieu du mois une chute d'eau très forte, qui a fait grand bien et reverdi les prés, mais il en aurait fallu bien davantage pour réparer la disette. La terre est devenue très sèche et très dure à travailler. Il est vrai qu'on y peut mettre le temps. Les vendanges ont été merveilleuses, faites dans les meilleures conditions possibles, et en général la récolte a été abondante et de toute première qualité. Point de pourriture, des grains suffisamment gros, d'une maturité exceptionnelle, donnant un moût délicieux très sucré, qui promet un vin tout à fait supérieur. Ceci pour la Suisse, où il y a eu aussi des exceptions pour la quantité, comme dans les pays voisins. En somme, les viticulteurs sont contents, ce qui ne leur était pas arrivé depuis des années. On n'a pas à se plaindre non plus pour les fruits, dont la qualité a été bonne et le rendement beaucoup meilleur qu'on ne l'attendait.

L'ombre au tableau est donnée par une perturbation atmosphérique extrêmement violente et étendue, qui a frappé d'abord l'Amérique dans la plus grande partie de son territoire, mais surtout au centre, et est venue de là s'abattre sur les pays maritimes de l'Europe. Les effets en ont été assez divers. Dans quelques parties de l'Amérique, l'eau a joué un grand rôle, par des pluies diluviennes amenant des inondations même dans les villes. Mais la tempête s'est plutôt déchaînée par des ouragans de vent d'une force et d'une durée peu communes, qui ont laissé beaucoup de ruines sur leur passage et causé un certain nombre de morts d'hommes. En Europe, l'Ecosse surtout a été atteinte, sous forme d'un ouragan

Digitized by Google

de neige qui a couvert le pays d'une couche épaisse. Quelques parties de la Chine et du Japon ont eu leur part du désastre.

— L'événement politique du mois a été la transformation du ministère français. On avait toujours pensé que le cabinet présidé par M. Sarrien serait changé et qu'il pourrait subir des modifications assez importantes. Au moment où les chambres allaient reprendre leur session, M. Sarrien a demandé à se retirer, son état de santé ne lui permettant plus de continuer. Sur quoi, après délibération, le ministère a décidé de se retirer tout entier, afin de laisser pleine liberté pour la constitution d'un nouveau cabinet. Le président Fallières l'a acceptée et, après les conférences usuelles, a appelé M. Clémenceau à former le nouveau ministère. Celui-ci y a mis le temps voulu et a présenté sa liste, qui a été fort bien accueillie par le public. Cinq de ses anciens collègues seulement ont été retenus. Les autres ont préféré se retirer. Tous les nouveaux sont des hommes de mérite, assez connus, quelques-uns ayant été déjà ministres, mais aucun tête de ligne, comme dans le grand ministère de Gambetta, dont la durée fut si courte. M. Clémenceau y demeure l'homme important, celui qui donne son cachet, ce que tout le monde a compris. Deux noms y ajoutent cependant une note nouvelle. Celui de M. Pichon, le commissaire de la République à Tunis, qui devient ministre des affaires étrangères après refus de MM. Bourgeois, Poincaré et de Selves et indique bien que M. Clémenceau, dont il est l'ami, exercera une grande influence sur les rapports extérieurs de la France ; et celui du général Picquart, qui passe ministre de la guerre, avec M. Chéron, un jeune et nouveau député, comme adjoint civil, pour représenter sans doute à la chambre le général, qui n'en fait pas partie. Ces deux noms donnent la note personnelle et originale, celui du général surtout, dont l'élévation récente et si rapide a été, même hors de France, une joie pour ceux qui ont cru à l'innocence du commandant Dreyfus, et une mortification profonde pour le parti maintenant disloqué et dédaigné des nationalistes.

Digitized by Google

Le général Picquart ministre de la guerre a produit une sensation presque égale à celle de la présidence Clémenceau. Ces deux hommes ont combattu ensemble l'iniquité commise contre Dreyfus et dans l'effort commun sont devenus de grands amis. Leur but est le même. Il consiste à achever l'évolution déjà commencée, qui vise à républicaniser l'armée, et à en faire une force défensive assez préparée pour assurer l'indépendance du pays. M. Clémenceau s'en est expliqué très clairement à plus d'une reprise, et on ne saurait douter que ce ne soit une des raisons du bon accueil qui lui a été fait en France. Il en a si bien senti la portée actuelle qu'il se montrait, depuis un certain temps, disposé à prendre le ministère de la guerre, avec probablement le général Picquart pour chef d'état-major. La solution qu'il a trouvée paraît valoir beaucoup mieux. Le général connaît à fond son affaire. Il sait sur qui il peut compter pour les améliorations et les réformes à apporter dans l'organisation militaire. Il réparera aussi les injustices dont d'autres officiers ont souffert comme lui et pour la même cause. Mais, ce qui est très important, il ne vengera pas les injures passées. Nous avons toujours été frappé de la modération avec laquelle il a constamment parlé des supérieurs qui le persécutaient, et du désir qu'il a témoigné d'expliquer leur conduite et de leur rendre justice en atténuant leur responsabilité. Le pouvoir ne le changera pas. On peut être certain qu'il ne sera pas pour l'armée un élément de décomposition, mais bien plutôt d'union entre tous, quelles que soient les opinions politiques, pour atteindre le grand but commun à tous.

Au dehors comme au dedans, on a fort bien compris le sens de cette collaboration. La presse allemande en a témoigné quelque inquiétude. Elle a senti, non sans malaise, que la France avait acquis un gouvernement fort, avec lequel il ne serait pas possible de jouer comme dans le passé, qui saurait tenir tête aux demandes injustifiées et résister ouvertement aux mauvais procédés. Il faudra y regarder à deux fois avant de se lancer dans une nouvelle aventure du Maroc. L'armée fran-

Digitized by Google

çaise va être mise en état de se mieux mesurer contre tout venant, ce qu'il faut considérer comme une garantie de paix, car on a vu récemment que les mauvaises querelles sont faites aux faibles, tandis qu'on a du respect pour les forts.

Le nouveau ministère a d'ailleurs beaucoup d'autres soucis. Il est décidé à mener à bonne fin la séparation de l'état et des églises, sans y ajouter aucune persécution, mais sans céder aux prétentions de la papauté; il s'occupera des retraites pour la vieillesse et d'autres questions ouvrières, du rachat prochain de la Compagnie de l'Ouest, comme amorce d'une plus vaste opération, de la réforme de l'impôt et d'autres questions financières, où il rencontrera des difficultés assez grandes et nombreuses pour y trouver un aliment complet à toutes les énergies et à toutes les endurances. Souhaitons-lui de les liquider promptement et dans un esprit vraiment libéral.

— Pendant qu'en France un gouvernement fort se constituait, l'Allemagne a été assez profondément troublée par deux faits retentissants. Le premier et plus important a été la publication des mémoires du prince Hohenlohe, le chancelier impérial qui avait succédé à M. de Caprivi, et a été mêlé depuis longtemps à tout le gouvernement de l'Allemagne, dont il a pu voir, comme peu d'hommes, le mécanisme et le fonctionnement. Il était en relations avec les trois empereurs, l'inoubliable grand-père, son fils et son petit-fils, deux impératrices, les princes, Bismarck, ses fils et son entourage, et il en parle assez librement, racontant les faits avec une naïveté voulue, y joignant parfois le commentaire, mais volontiers pourtant laissant chacun se peindre lui-même. La comédie n'est pas des plus sympathiques. On apprend à y haïr d'une haine vigoureuse, d'où disparaît toute admiration, la politique de Bismarck, de ses fils, et l'aplatissement, les jalousies, les inimitiés de tout ce beau monde dont il faisait sa société.

Dans ce tableau la famille royale, dont il est le tyran plus encore que le conseiller, ressort favorablement par contraste. Guillaume II est excusé d'avoir rompu avec son terrible chan-

Digitized by Google

celier, qui voulait tout mener et lui faisait une opposition tantôt ouverte, tantôt sournoise, ne pouvant aboutir qu'à une séparation plutôt brusque. Elle restera l'honneur du souverain, qui ne voulut pas trahir une alliée, l'Autriche, pour plaire à la Russie, prête à envahir la Bulgarie et qui dut s'abstenir, mais se tourna dès lors vers la France et finit par conclure avec elle l'alliance qui subsiste encore. Cette issue pourra paraître donner raison au chancelier, à tort certainement, car une mauvaise action finit toujours par trouver sa récompense, comme le prouve la fin même de Bismarck. Lui-même et ses deux fils ont disparu après des années d'aigreur et de rongement d'esprit, qui n'ont pas même servi à lui donner le regret de ses méfaits, et moins encore le désir de les réparer. Si sa politique avait prévalu dans cette circonstance, il est probable que l'isolement de l'Allemagne se serait manifesté plus promptement et avec de plus fâcheuses conséquences.

— Au moment même où, en Allemagne, on dévorait les mémoires du prince de Hohenlohe, tombait sur le régime prussien une autre tuile qui a diverti à la fois toute l'Allemagne et les pays circonvoisins. Les malheurs viennent par troupes, dit le proverbe chinois. Celui-ci, en tout cas, est une perle de grand prix. Un escroc, — à moins que ce ne soit un moraliste plein d'humour qui ait voulu donner à son souverain et à son pays une utile leçon, — se revêt d'un uniforme de capitaine, qui lui permet de commander à une escouade de douze soldats de le suivre; il les conduit en chemin de fer à Köpenick, bourg industriel à peu de distance de Berlin, s'adresse au maire en se faisant appuyer par la gendarmerie et les pompiers, lui ordonne d'exhiber sa comptabilité, reçoit les 5000 marks en caisse, puis l'envoie sous la garde de l'escorte aux autorités berlinoises; là toute l'affaire s'explique, pendant que le « capitaine » s'éclipse, si adroitement que la police, qui y met un zèle dévorant, est incapable de retrouver ses traces. Le plus curieux, c'est qu'il a été prouvé que ni les soldats, ni le bourgmestre n'ont failli à leur devoir. De par la loi, ils

Digitized by Google

étaient obligés d'obéir au capitaine sans élever des doutes sur sa personnalité, sous peine d'être punis sévèrement. L'officier prussien, revêtu de son uniforme, peut tout se permettre, sans qu'aucun fonctionnaire civil ait le droit d'intervenir lorsqu'il cause du scandale, même s'il commet des meurtres ou autres crimes. L'aventure de Köpenick a exhibé au carcan cette monstruosité, et a plus fait peut-être que les mémoires du prince Hohenlohe pour saper le militarisme prussien. Toute l'Allemagne s'en amuse à sa manière, un peu lourde, mais d'autant plus impressive. Les cafés-concerts la représentent sous ses aspects les plus bouffons. Des cartes postales en vers et en prose en donnent la complainte; d'autres utilisent le dessin drôle; et le public se les arrache; tandis que les gamins ont inventé un jeu qui représente la scène, sans se soucier, — cet âge est sans pitié, — de l'algarade furibonde envoyée par l'empereur lui-même au malheureux bourgmestre.

La fin de l'aventure répond au commencement. Elle est un comble. Nous pouvons encore ajouter, au dernier moment, qu'on a découvert le fameux capitaine. C'est un ancien cordonnier du nom de Voigt, né à Tilsitt, qui a fait déjà vingt-sept années de travaux forcés. D'où il faut conclure qu'il n'est pas trop difficile de se faire passer pour un capitaine prussien, pour peu qu'on ait la figure de l'emploi, et que les pénitenciers allemands peuvent donner, selon le cas, à leurs pensionnaires une éducation distinguée. Une fois pris, le capitaine de Köpenick, — le nom lui restera, — a montré qu'il comprenait le comique de sa fugue, dont il se divertit. C'est un homme à grâcier, ou tout au moins à traiter avec indulgence, car il a rendu un fameux service à son pays. Mais il sera aussi à surveiller. Sa libération de prison ne datait que de février dernier.

— Pendant ce temps, les nouvelles du Maroc deviennent graves. Les conséquences de l'intervention allemande se manifestent par une anarchie croissante. Mulai Abu, cousin du sultan, s'efforce depuis quelque temps d'amener les diverses

Digitized by Google

tribus à oublier leurs différends et à s'unir pour se soulever en masse contre les chrétiens. Ce soulèvement ne peut être dirigé que contre les Français d'Algérie, qui y sont préparés, mais craignent d'être entraînés à abandonner la défensive pure et à poursuivre leurs ennemis jusque sur le territoire marocain, ce qui pourrait amener des complications diplomatiques. Le soulèvement paraît devoir se produire après les fêtes du Ramadan, c'est-à-dire à la fin d'octobre ou au commencement de novembre. Le chef des forces françaises aux frontières marocaines, général Liautey, est dit-on un homme éminemment sage et prudent, qui connaît les Arabes et a des sympathies pour eux. Il paraît certain qu'il fera ce qu'il pourra pour éviter les hostilités, ou pour les réduire au minimum.

Dans le même ordre d'idées, il faut ajouter qu'un médecin allemand qui vient de rentrer de Constantinople après un séjour de six semaines affirme que son client, Abdul-Hamid, est maintenant guéri, son mal, un catarrhe de vessie, ayant été beaucoup moins menaçant qu'on ne le croyait.

— On sait que le nouveau ministère anglais s'est montré disposé à donner l'exemple du désarmement en y procédant pour ce qui le concerne. Telle que la nouvelle a été donnée, elle ne paraissait pas très grave. Il était question de mettre au rebut les navires d'anciens types incapables de lutter pour l'armement et la vitesse avec ceux de création récente, ce qui pouvait s'expliquer. Il semble pourtant qu'il ait voulu aller passablement au delà, et qu'il se propose de désarmer, pour le bon exemple et l'économie, des vaisseaux capables de rendre de très utiles services comme réserve. Une partie de la presse anglaise trouve qu'il prend mal son temps, que les perspectives de paix ne justifient pas une mesure aussi importante, qui annulerait une partie de la flotte pour un temps assez notable, car ce n'est pas en quelques mois qu'il serait possible de reconstituer les équipages licenciés, et de leur rendre la force et la cohésion qu'ils possèdent actuellement. Si le public s'y oppose résolument, le gouvernement ne passera pas outre, cela est certain, car il ne pourra rien contre l'opinion générale.

Digitized by Google

— En Suisse, l'activité publique et privée n'a pas manqué durant le mois. Plusieurs de ses manifestations ont été intéressantes. Nous ne pouvons en relever que ce qui touche à l'ensemble du pays. La plus importante est la conclusion définitive du traité de commerce avec la France, qui aura encore à soutenir l'examen des parlements des deux pays avant de pouvoir être ratifié, et il ne le sera peut-être pas sans une lutte assez vive, étant donné qu'en France le ministère qui l'a conclu n'existe plus et n'engage pas son successeur. On doit espérer cependant que celui-ci le reprendra à son compte, d'autant mieux que la Suisse est allée jusqu'à l'extrême limite des concessions possibles, et qu'un refus entraînerait probablement une rupture plus préjudiciable à la France qu'à la Suisse. Jusqu'à la fin, le principal obstacle s'est trouvé dans les droits excessifs imposés aux soieries suisses. Les fabricants lyonnais ont fait tout leur possible pour repousser la concurrence que leur font nos industries, d'autant plus que toute réduction profiterait également à l'industrie allemande, en vertu de la clause de la nation la plus favorisée. Ils y voient une question de vie ou de mort. Des Français, très au courant, prétendent qu'il n'en est rien, et que les Lyonnais peuvent parfaitement se soutenir s'ils savent modifier leur fabrication selon les changements de modes qui dominent toute l'industrie des soies. Nous n'avons pas qualité pour trancher des questions si délicates. C'est à la France de décider si elle doit sacrifier des intérêts autrement considérables pour soutenir une seule industrie, si celle-ci est réellement incapable de vivre sans une protection si ruineuse. On doit croire qu'il n'en sera rien et que les soieries françaises ne s'en porteront pas plus mal.

— La Banque nationale continue à se constituer. Elle a acheté à Zurich, pour un million, les locaux d'une banque locale. Mais elle se trouve en présence de difficultés qui semblent n'avoir pas été prévues, bien qu'elles soient les mêmes que nous avons signalées jadis à propos du rachat des chemins de fer. Dans les banques comme dans les chemins de fer, le premier des besoins est de trouver des directeurs aussi

capables que possible, car de leur compétence peut dépendre la prospérité des établissements qui leur sont confiés. Les banques ou chemins de fer privés n'ont aucune difficulté à trouver des hommes de premier ordre, parce qu'ils peuvent les payer à leur valeur et leur assurer des avantages proportionnés aux bénéfices qu'ils en retirent. L'état est dans une tout autre situation, en Suisse surtout. Il ne peut ni offrir des traitements sensiblement supérieurs à ceux des membres du gouvernement, qui sont et doivent demeurer relativement modestes, ni les faire participer aux bénéfices de ses établissements. Or, la nouvelle Banque nationale, quoique constituée pour son capital comme une société par actions, a des statuts qui la limitent autant que si elle était gérée uniquement par l'état. Elle est probablement destinée à faire l'expérience que celui-ci ne peut pas rivaliser avec l'intérêt privé, beaucoup mieux placé que lui, — heureusement! — pour attirer et retenir les capacités exceptionnelles. La direction des chemins de fer fédéraux vient d'en fournir une preuve.

— Le mouvement contre l'absinthe, après le succès obtenu dans le canton de Vaud, est en bonne passe de se compléter en s'étendant à la Suisse entière, ce qui permettrait d'interdire non plus seulement la vente au détail, mais la vente en gros et la fabrication du poison. L'initiative pour un changement constitutionnel permettant de voter une loi sur ce point se signe avec entrain un peu partout dans le pays.

Lausanne, le 27 octobre 1906.

Digitized by Google

LES LITTÉRATURES SLAVES

EN BOHÊME

Dr Josef Karasek, *Slavische Literaturgeschichte.* 2 vol. Leipzig, 1906. — Otto, *Slovnik Naucny* (Nouvelle encyclopédie tchèque, tome XXIII). Prague, 1905.

I

Il y a quelques années, à propos d'une publication du professeur russe Boudilovitch, sur la langue panslave [1], je discutais dans la *Bibliothèque Universelle* la question de savoir quel était exactement le nombre des représentants de la race slave en Europe. C'est là un problème qui n'est pas de pure statistique.

Dans les régions qui sont disputées entre les Allemands, les Magyars, les Italiens et les Slaves d'une part, d'autre part entre les Slaves eux-mêmes, Russes contre Polonais, Serbes contre Bulgares, il est évident que les chiffres ont une importance que la mauvaise foi a seule

[1] *La langue russe et l'expansion des langues slaves*, livraisons d'août et septembre 1892. Cet essai a été réimprimé dans *Le monde slave*, Paris, Hachette, 1897.

Digitized by Google

intérêt à nier. L'étude dont je viens de rappeler le titre donnait et discutait les chiffres d'un ethnographe russe, M. Zarianko. Ils constituaient en ce temps là un total de 102 millions, total qui devait être légèrement modifié par le relèvement d'évaluations trop faibles en ce qui concernait certains peuples, par exemple les Bulgares et les Polonais.

La natalité est très forte chez les peuples de l'Europe orientale. En 1900, un ethnographe de grande valeur, M. Lubor Niederle, professeur à l'université tchèque de Prague, a entrepris un recensement de la race d'après les dernières données de la statistique. Dans ce recensement, publié par la *Revue slave* (Sbornik Slovansky) de Prague, M. Niederle arrivait en chiffre rond à un total de 138 millions. Il faisait remarquer que l'on ne pouvait prétendre à des chiffres rigoureusement exacts, le nombre réel des Slaves étant dans certains pays nécessairement diminué sur les statistiques officielles des nations dominatrices.

M. Niederle a revisé sa statistique dans un travail publié en 1905 dans la grande encyclopédie publiée à Prague en langue tchèque par la librairie Otto, ouvrage beaucoup plus complet et beaucoup mieux renseigné en ce qui concerne les choses slaves que toutes les publications similaires des diverses littératures européennes. Il reprend ses chiffres de 1900 et, en tenant compte de la natalité, il les augmente de 8 millions, ce qui porte le total de la race slave au chiffre de 145 à 147 millions. En 1826, dans son *Histoire des littératures slaves*, Schafarik donnait celui de 55 millions. En 1842, dans son *Ethnographie slave*, il évaluait le nombre total des Slaves à 79 millions.

Digitized by Google

Dans un travail publié à Paris en 1868[1] j'arrivais à un chiffre de 80 millions. La race slave aurait donc presque doublé en moins de quarante ans.

Dans sa dernière évaluation, M. Niederle n'a pu donner qu'un total général pour tout l'ensemble de la race. Pour le tableau détaillé qu'il nous présente des peuples slaves, il s'est reporté à son calcul antérieur de 138 millions et il le décompose ainsi (je donne des chiffres ronds):

Pour la race russe (y compris les Petits-Russiens et les Russes-Blancs), 100 millions; pour les Polonais 20 millions; pour les Tchèques-Slovaques 8 millions; pour les Serbo-Croates 8 millions; pour les Bulgares 5 millions. Pour les deux plus petits peuples, il faut entrer dans le détail des fractions. Le total des Slovènes serait de 1 450 000 et celui des Serbes ou Wendes de Lusace de 156 000.

En somme, le nombre des Slaves non russes est d'environ 45 millions. Sur ce chiffre, 10 millions de Polonais sont soumis à la Russie. Les autres Slaves sont soumis à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie, aux Turcs, voire pour une très petite fraction à l'Italie[2], sauf les Serbes du royaume et de la principauté de Montenegro et les Bulgares de la principauté, dont la vassalité est en beaucoup de points purement nominale. Tous ces peuples ont des langues distinctes et toutes ces langues ont une littérature. Quoi qu'aient rêvé certains panslavistes russes, par exemple M. Boudilovitch, aucune de ces littératures

[1] *Cyrille et Méthode. Etude historique sur la conversion des Slaves au christianisme.* Ce travail était précédé d'une introduction sur la statistique de la race slave et son histoire générale.

[2] La région du Frioul, qui en compte environ 30 000.

Digitized by Google

n'a l'idée de se laisser absorber par celle de la plus grande nation slave, dont le prestige, il faut bien le reconnaître, depuis quelques années tend plutôt à décroître qu'à se développer.

J'écrivais ici en 1892 : « Dans les provinces dites occidentales par rapport à la Russie, c'est-à-dire dans les gouvernements de Kiev, Minsk, Vitebsk, Grodno, Kovno Vilna, Mohilev, Smolensk, l'usage du polonais est absolument interdit dans la vie publique ; il n'a même pas le droit de figurer sur une carte de restaurant. » Les événements qui dans ces derniers mois ont détendu, sinon brisé, les ressorts de l'autocratie, ont rendu aux Polonais de ces provinces, je ne dirai pas l'usage complètement libre de leur langue, mais une tolérance qu'elle ne connaissait pas autrefois. Sans doute le polonais ne redeviendra pas langue dominante dans ces régions, où ceux qui le parlent ne constituent en somme qu'une faible minorité ; d'ailleurs, dans certaines régions, s'il échappe à la prédominance du russe moscovite, ce sera pour se heurter à la redoutable concurrence du petit-russien. On ne peut pas encore dire jusqu'où ira l'expansion de cet idiome, le dernier émancipé des idiomes slaves. Il aura fort à faire pour se frayer une place entre le grand-russe, dont il n'est encore qu'un satellite, et le polonais.

II

L'ouvrage de M. Karasek dont le titre figure en tête de cet article étudie la littérature des divers peuples slaves en dehors de la Russie. L'auteur est un slaviste tchèque et l'on sait que les Tchèques sont généralement parmi les Slaves les mieux informés et les moins expo-

Digitized by Google

sés à certaines passions qui déforment le jugement. Ils s'efforcent de tenir la balance égale entre les prétentions et les fanatismes qui divisent encore et arment au besoin les uns contre les autres certains représentants de la race slave, les Russes contre les Polonais, les Serbes contre les Bulgares. En ce qui concerne ces deux dernières nations, je suis heureux d'avoir à constater que l'antagonisme qui les divisait naguère tend à disparaître.

Dans son travail, M. Karasek a été guidé par une idée dominante, celle de l'unité de la race slave, et il s'est efforcé de mener de front à des allures parallèles l'histoire des diverses littératures. Je ne suis pas convaincu de l'excellence de cette méthode, et si j'avais à écrire pour les lecteurs français un ouvrage analogue à celui de M. Karasek, — j'y ai songé quelquefois, — je suivrais un autre plan. Je traiterais isolément de chacune d'entre elles, tout en consacrant un chapitre spécial aux points de contact ou de pénétration. Les littératures slaves sont loin d'être aussi riches que les nôtres, et leurs historiens, — je crois bien avoir cédé moi-même à ce travers, — pour enfler un peu les chapitres, sont tentés d'y faire figurer des personnages qui, chez nous, n'entrent point dans l'histoire littéraire proprement dite, des érudits, des philologues, des éditeurs de textes. J'ai sous les yeux l'un des manuels les plus estimés d'histoire de la littérature française, celui de M. Lanson ; je regarde à la table alphabétique et je n'y trouve ni le nom de Littré, qui a doté notre langue de son meilleur dictionnaire, ni celui d'Henri Martin, qui nous a donné une histoire de France longtemps populaire et qui lui valut l'honneur d'appartenir à l'Académie française. C'est que d'une part notre littérature est très riche, et que

Digitized by Google

d'autre part nous exigeons de ceux qui prétendent figurer dans une histoire littéraire de hautes qualités d'invention et de style. Chez les Slaves, moins riches que nous, la distinction des genres est beaucoup moins tranchée, et la littérature proprement dite est trop heureuse de s'annexer des hommes qui ont par des voies indirectes contribué à son développement, mais qui ne sont pas à proprement parler des littérateurs.

Ainsi, au second volume de M. Karasek, dans le chapitre qui expose la littérature moderne, je rencontre un paragraphe consacré aux érudits (*Gelehrte*) croates. Parmi ces érudits figure en première ligne mon savant ami, le professeur Vatroslav Jagic, qui enseigne la philologie slave à l'université de Vienne.

« C'est, dit M. Karasek, le coryphée universellement reconnu de la science slave. Il a publié les plus anciens monuments de la langue slave ecclésiastique avec un appareil critique et il a, par ces publications, donné à la philologie slave une base solide. Il passe pour un spécialiste en ce qui concerne les apôtres slaves, les origines des alphabets cyrillique et glagolitique. Il a publié et commenté les anciens textes croates, serbes, russes, l'ancienne littérature bulgare. Ses recherches sur l'ancienne littérature de la Russie ont été fructueuses, même dans ce pays. Il embrasse d'un esprit génial toutes les branches de la slavistique.... Il écrit en plusieurs langues, est l'un des plus grands savants d'Europe et membre des plus illustres académies. »

Supprimez les mots de serbe, bulgare, ancien slave, remplacez par ancien français ou provençal, et au nom de M. Jagic vous substituerez celui de Gaston Paris ou de Paul Meyer. Mais ces grands savants, ces doctes académiciens, s'ils figurent dans les futures histoires de la

Digitized by Google

littérature française, n'y figureront qu'à titre d'auxiliaires, dans la bibliographie, et non point à titre d'écrivains originaux et créateurs.

En parcourant les tables alphabétiques des deux volumes de M. Karasek, on y découvre au hasard de l'ordre alphabétique les noms d'une foule d'érudits qui, dans nos idées occidentales, n'appartiendraient pas à l'histoire littéraire : je cite au hasard pour la Bohême le philologue Debrowsky, le lexicographe Jungmann, pour la Pologne le lexicographe Linde, pour les pays slovènes les grammairiens Miklosich et Kopitar, pour les Serbo-Croates les philologues Danitchistch et Karadjitch.

Cette confusion des genres, qui serait inadmissible chez nous, s'explique par la situation exceptionnelle des petites langues slaves ; menacées par des ennemis puissants, elles sont obligées de lutter sans relâche pour l'existence : les grammairiens et les lexicographes, qui établissent la langue, qui la constatent et qui la consolident, sont pour la littérature des auxiliaires inestimables, et il y aurait ingratitude à les oublier. En leur assurant la place à laquelle ils ont droit habituellement dans les histoires littéraires publiées chez les Slaves, M. Karasek n'a fait que se conformer à une tradition respectable. Il faudra cependant qu'un futur historien se décide à rompre avec cette tradition et à ne comprendre dans une histoire littéraire.... que des littérateurs.

M. Karasek, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, mène de front l'étude parallèle des diverses littératures slaves. Je voudrais essayer de les dégager de l'ensemble où il nous les offre et de donner au lecteur une idée de chacune d'elles en particulier. Je commencerai par celles qui représentent les communautés les plus considérables

Digitized by Google

et qui offrent l'intérêt le plus sérieux, celles de la Bohême et de la Pologne.

Par laquelle commencer ? Si l'on ne considère que le nombre des hommes, le bruit fait dans le monde, les exploits glorieux, les catastrophes retentissantes, il semble bien que la première place appartienne à la littérature polonaise. Mais la chronologie est impitoyable. Si la littérature polonaise tient plus de place et est moins inconnue que la littérature tchèque, il n'en est pas moins vrai que celle-ci est l'aînée et qu'elle a exercé sur sa grande sœur jusqu'au seizième siècle une influence dont on ne s'est bien rendu compte que dans ces dernières années.

III

Il n'y a pas bien longtemps encore, on faisait remonter l'histoire de la littérature bohémienne jusqu'à la période païenne. On rattachait à cette période des poèmes épiques publiés avec grand fracas au début du dix-neuvième siècle et sur l'origine desquels planait une nébuleuse incertitude. Ces poèmes, j'y ai cru comme bien d'autres dans ma jeunesse, je les ai traduits et commentés [1]. Aujourd'hui, je suis bien obligé de les abandonner ; ils ne sont pas sans valeur, mais c'est au dix-neuvième siècle qu'ils appartiennent sans conteste. Le problème est de savoir quel a été le fabricateur du faux matériel, et ce problème n'est pas encore, que je sache, absolument résolu.

Les premiers textes certains de la littérature tchèque ne remontent pas au delà du treizième siècle ; ils sont

[1] *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême* (Librairie internationale, Paris, 1866).

Digitized by Google

purement chrétiens ou didactiques. On traduit en tchèque des morceaux fort populaires au moyen âge, la *Dispute du vin et de l'eau*, la *Dispute du corps et de l'âme*. Parfois un trait indigène révèle la nationalité du traducteur. Ainsi Judas Iscariote est quelquefois traité d'Allemand. Certaines légendes rimées ont pour héros des saints nationaux, par exemple ce saint Procope, abbé du monastère de Sazava, dont j'ai ailleurs conté l'histoire.

L'imagination se plaît aux récits apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testaments, aux poésies didactiques et morales imitées de Caton ou d'Esope. Un gentilhomme du quatorzième siècle, Smil Flaska de Pardubice, écrit sous ce titre, *Le nouveau conseil*, un poème didactique et moral plein de sages conseils et de bonnes intentions, et publie un recueil de proverbes. Œuvres morales si l'on veut, mais qui manquent d'originalité et ne parlent point à l'imagination.

L'imagination cherche à se satisfaire par des récits chevaleresques, des romans d'aventures sur Alexandre, Tristan, Bruncwik et Stilfrid. Mais ces récits plus ou moins mal rimés ne sont que la transcription assez pâle d'originaux allemands. Le premier écrivain tchèque, — je ne parle pas des écrivains latins, que nous laissons ici de côté, — qui soit vraiment original, qui non seulement n'imite pas un modèle allemand, mais qui excite ses compatriotes slaves à secouer leur joug, c'est l'auteur d'une chronique rimée qui va de la création du monde jusqu'à l'année 1314 et qui, pour des raisons que je n'ai pas à expliquer ici, s'appelle *Chronique de Dalimil*. Il semble, par l'amertume de ses récriminations, par l'âcreté de son patriotisme, vouloir prendre la revanche du servage intellectuel, moral et politique auquel les

Digitized by Google

Tchèques ont été trop longtemps soumis. Dalimil, — gardons-lui ce nom, d'ailleurs imaginaire, — ne connaît que deux espèces de princes, ceux qui sont hostiles aux Allemands et ceux qui leur sont favorables :

« Spytihnev devint prince. Aussitôt il montra sa colère aux Allemands; en trois jours il les chassa tous. Quand il eut sarclé la terre de tous les Allemands et de tous les autres étrangers, comme on nettoie un jardin de ses orties, ou une queue de cheval de ses chardons, il marcha contre le roi de Hongrie. »

Le prince Oldrich prend pour épouse une paysanne tchèque, appelée Bozena. Ses compagnons murmurent. Le prince leur fait la leçon :

« — Nous sommes tous sortis d'un même père. La noblesse est venue des paysans. Le noble redevient souvent paysan. J'aime mieux prendre une paysanne tchèque qu'une Allemande, fille de l'empereur. Le cœur de tout homme bat pour sa patrie. Une Allemande aimera moins mon peuple. Elle aura un entourage d'Allemands; elle élèvera mes enfants à l'allemande, et le peuple se divisera et tout le pays sera en danger. »

Ailleurs, le roi Vratislav II veut nommer un Allemand évêque. Les seigneurs lui font des remontrances :

« — Roi, nous ne voulons pas d'un Allemand pour évêque. Ton frère a chassé les Allemands du pays. Nous ne savons pas qui t'a mis du sang allemand dans les veines. Roi, de tes Tchèques tu n'as que de l'honneur, des Allemands tu n'as que perfidie. »

Un des manuscrits de la chronique donne une variante plus brutale :

« — Nous aimerions mieux avoir une queue d'âne pour évêque. »

Digitized by Google

Je pourrais multiplier à l'infini ces citations. Celles que j'ai données suffiront à édifier le lecteur.

La chronique dont je viens de signaler le caractère germanophobe constitue un phénomène tout à fait remarquable dans l'histoire de la littérature tchèque du moyen âge. Les Allemands s'y intéressèrent à cause peut-être du mal qu'elle disait d'eux et ils la traduisirent en vers et en prose; elle fut aussi traduite en latin au dix-huitième siècle. Elle fut imprimée à Prague pour la première fois en 1620, l'année de la fin de l'indépendance de la Bohême. Mais pendant toute la période d'absolutisme elle resta suspecte et proscrite, et lorsque Hanka voulut pour la première fois la réimprimer à Prague en 1849, la censure autrichienne l'interdit et l'édition dut émigrer à Leipzig. A dater de 1850, la chronique a pu circuler librement en Autriche.

Au quatorzième siècle, la Bohême slave est le théâtre d'un mouvement religieux et philosophique qui prépare la venue du maître Jean Hus. Ce mouvement, auquel se rattachent les noms de Conrad Waldhauser, de Milicz de Kromerize, de Thomas Stitny, je l'ai étudié autrefois ici même dans des articles auxquels on me permettra de renvoyer[1].

Un trait caractéristique du peuple tchèque dans la dernière partie du moyen âge, c'est son amour passionné de l'Ecriture. Avant l'invention de l'imprimerie, à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième, on signale en Bohême jusqu'à quarante manuscrits de la Bible. Ce ne sont pas seulement les savants qui la lisent et la citent: les textes sacrés pénètrent jus-

[1] *Jean Hus et les Hussites*, livraisons de janvier, mars et mai 1879. Articles réimprimés dans mes *Etudes slaves* (Paris, Leroux, 1880).

Digitized by Google

qu'aux masses populaires. Le pape Pie II, qui n'était pas suspect de tendresse pour un peuple enclin à l'hérésie, disait que « les ecclésiastiques italiens devraient avoir honte, eux qui savaient à peine lire la Bible, tandis qu'en Bohême les femmes mêmes l'apprenaient par cœur et étaient capables de l'interpréter. »

La langue chrétienne, élaborée par les traducteurs et les commentateurs tchèques, exerça une influence considérable sur la langue congénère des voisins polonais.

Hus ne fut pas seulement un grand théologien, il fut aussi un grammairien habile, et l'orthographe actuelle de la langue tchèque, — orthographe dont les principes ont été adoptés pour la transcription de beaucoup d'idiomes, — repose encore sur les règles qu'il avait posées dès le quinzième siècle. Parmi les écrivains qui procèdent de Hus, l'un des plus remarquables est le publiciste religieux Pierre Chelczicky ou de Chelczyc qui, dans son livre intitulé : *Le filet de la foi*, aborde dans un esprit chrétien l'examen des questions sociales. Pierre de Chelczyc réclame l'application des doctrines du Christ à la vie quotidienne, à la vie pratique, bien avant Tolstoï qui fut, nous dit M. Karasek, ravi le jour où il se découvrit ce prédécesseur. Il proclame la doctrine : « Ne résiste pas au méchant. » Il prêche le retour au christianisme primitif ; il déclare que le pape et le roi, le pouvoir spirituel et temporel « sont les gros poissons qui rompent le filet de la foi. »

Au fond, c'est la doctrine de Chelczycky dont se sont surtout inspirés les Frères bohêmes, plus connus en Occident sous le nom de Frères moraves, qui ont rayonné sur la Bohême, la Pologne et l'Allemagne.

Les Tchèques considèrent le seizième siècle comme le

Digitized by Google

siècle d'or de leur littérature. Cette littérature est essentiellement religieuse ; elle garde encore la forte empreinte que lui a imprimée la période hussite. Parmi les pays qui ont profité de l'invention de la typographie, la Bohême est loin d'occuper le dernier rang. L'annaliste Vacslav Hajek écrit son histoire dans une chronique où la sévère critique trouverait beaucoup à reprendre, mais où le patriotisme et l'imagination sont largement satisfaits. Hajek sait tout, il explique tout, et ce qu'il ne sait pas, il l'invente avec une si parfaite naïveté, une conviction si persuasive que le lecteur voudrait pouvoir lui donner raison.

Ce qui est surtout intéressant dans la littérature de cette époque, ce sont les récits de voyages. Situés au centre de l'Europe, plus éclairés que la plupart de leurs voisins, les Tchèques voyagent beaucoup ; ils étudient la vie et les mœurs des régions les plus diverses. Les Frères bohêmes ou Frères moraves sont particulièrement curieux de s'éclairer sur les différentes religions. En 1491-1492 ils envoient par le monde des missionnaires à la recherche de la vraie science. L'un d'entre eux, Kabatnik, s'en va par la Russie et par Constantinople jusqu'en Angleterre et en Egypte ; un autre, le frère Lucas, se trouve à point en Italie pour assister au martyre de Savonarole.

En 1570 un Frère bohême, Rokita, pénètre jusqu'à la cour du tsar de Moscou, Ivan le Terrible, pour essayer de le gagner aux doctrines de la secte.

La Terre-Sainte attire surtout les voyageurs : nous avons de curieux récits de ces pèlerinages dus à Jean de Lobkowitz, à Prefat de Vlkanov, qui visita aussi Saint-Jacques de Compostelle, à Harant de Polzice qui fut, en

Digitized by Google

1621, une des victimes de la catastrophe où sombra l'indépendance de la Bohême.

L'un des prosateurs les plus célèbres de cette époque, c'est l'imprimeur Adam de Veleslavin qui, nourri de la sève des humanistes, réussit à faire passer dans la phrase tchèque l'élégance de la période cicéronienne. Cet écrivain a longtemps été considéré comme un modèle inimitable. Quand il mourut, sa perte fut pleurée par trente-trois poètes; il est vrai que parmi ces trente-trois poètes pas un n'a mérité de passer lui-même à la postérité. Ce qui caractérise toute la période que nous venons de traverser, c'est l'absence de poètes. Nous n'avons affaire tout au plus qu'à des rimeurs, ou même à des rimailleurs.

Le dix-septième siècle marque pour cette littérature qui commençait à s'épanouir une période de brusque décadence. La réaction s'abat sur la Bohême vaincue, les représentants des grandes familles sont mis à mort ou exilés; parmi les hommes éminents qui furent alors obligés de quitter le pays, il en est un qui fait honneur non seulement à la Bohême, mais à l'humanité tout entière. C'est celui qui est connu dans toute l'Europe sous le nom de Comenius, chez ses compatriotes tchèques sous le nom de Komensky.

On s'imagine parfois que Comenius est un Allemand. C'est une lourde erreur. Il doit son nom à la petite ville morave de Komna, où il naquit en 1592. Tous ceux qui s'occupent de pédagogie savent quel rôle il joue dans l'histoire de la science de l'éducation, où il a précédé Pestalozzi, de même que Hus a précédé Luther et Calvin. Ce qu'on sait beaucoup moins, c'est la place qu'il tient dans l'histoire de la littérature tchèque. Il disait de

Digitized by Google

lui-même qu'il était Morave de naissance, Tchèque de langue et théologien de vocation. Suivant la coutume du temps il a publié beaucoup d'écrits en latin. Mais au milieu de ses occupations, de ses épreuves, de ses pèlerinages à travers l'Europe, il ne perdit pas un instant de vue sa langue maternelle. Dès 1612, à l'époque où il poursuivait ses études à Herbon (duché de Nassau) et plus tard à Heidelberg, il entreprenait de rédiger un *Trésor de la langue tchèque* qui comprenait un dictionnaire, une grammaire, une phraséologie, un recueil de proverbes. Il travailla plus de quarante ans à ce grand ouvrage, dont le manuscrit fut anéanti par un incendie en 1656. Mais il a écrit dans sa langue maternelle bien d'autres ouvrages qui sont restés ; il aime les titres allégoriques ou pédantesques : *Lettres au ciel dans lesquelles les pauvres et les riches présentent leurs plaintes au Christ*, *L'abîme de la sécurité*, *Le château inexpugnable du nom du Seigneur*, *Le labyrinthe du monde et le paradis du cœur*. Il a écrit aussi des vers, traduit des psaumes ou des poésies morales. Sa langue est noble, grave, parfois un peu pédantesque. Il serait vivement à désirer qu'une étude détaillée fût consacrée à cette partie de son œuvre qui reste trop ignorée à l'étranger. Les Tchèques ont raison d'être fiers de leur Komensky. Il est avec Hus un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à leur race. Komensky est le dernier représentant de la génération spirituelle du hussitisme. Il est aussi le dernier représentant de la haute littérature slave en Bohême. Dans la seconde moitié du dix-septième siècle et pendant les trois premiers quarts du dix-huitième la langue tchèque se réfugie chez le peuple et on n'écrit que pour lui. Des missionnaires fanatiques

Digitized by Google

anéantissent à l'envi les productions d'une littérature considérée comme hérétique. Parmi ces iconoclastes les jésuites se signalent par leur zèle. C'est cependant au sein de cet ordre célèbre que se produit le plus intrépide défenseur de la nation persécutée.

Le jésuite Balbin publie en 1775, au lendemain même du jour où l'ordre vient d'être supprimé, sa *Dissertatio apologetica pro lingua slavonica, prœcipue bohemica*, (Défense de la langue slave et du tchèque en particulier). En 1781 Joseph II, qui rêve d'amener ses états à l'unité du germanisme, interdit le tchèque dans les écoles et lui substitue l'allemand. Il refuse de se faire couronner roi de Bohême. Une réaction formidable se produit; la langue qu'on croyait morte ressuscite brusquement et réclame ses droits.

« L'oppression de cet empereur, dit dans ses mémoires, — d'ailleurs écrits en allemand, — le comte Kaspar Sternberg, avait réveillé le nationalisme qui depuis longtemps sommeillait. L'empereur Joseph II, qui voulait tout centraliser, voulait aussi étouffer la langue de la Bohême, mais aucun peuple ne se laisse enlever le palladium de sa nationalité. Au couronnement de Léopold comme roi de Bohême, en 1791, on entendit tous ceux qui savaient le tchèque parler cette langue dans les vestibules du palais. »

IV

Cet idiome, que le peuple n'avait jamais oublié et que la noblesse faisait elle-même renaître à la vie publique, allait désormais reconquérir peu à peu le terrain qu'il avait ou semblait avoir perdu. En 1792, une chaire de tchèque était ouverte dans cette même université de Prague, d'où Jean Hus avait naguère banni les Allemands. Un quart de siècle plus tard le gouvernement

Digitized by Google

prescrivait que les fonctionnaires du royaume devraient désormais posséder l'idiome tchèque dans les régions où le peuple le parle. La Bohême subissait alors le contre-coup du mouvement patriotique qui déchaînait la littérature allemande contre l'invasion française inspiratrice des bardes teutoniques. J'ai raconté autrefois, ici-même, comment le grand poète panslave Kollar [1], alors étudiant en théologie à Iéna, assista aux fêtes qui célébrèrent à la Wartburg le troisième centenaire de la Réforme et quelle impression firent sur lui les manifestations pangermanistes dont il fut le témoin.

D'autre part, les guerres de Napoléon amenèrent en Bohême des troupes russes, et les Tchèques se trouvèrent pour la première fois en contact avec ce grand peuple slave qui à cette époque semblait devoir faire la loi à l'Europe. Les progrès de l'érudition philologique amenèrent les esprits studieux à réfléchir sur leurs origines, sur leurs affinités ethniques. Sans doute les Tchèques étaient bien peu de chose en face de la gigantesque Allemagne ; mais ils appartenaient à une grande race qui s'étendait des bords de l'Adriatique à ceux de l'océan Pacifique, de la Baltique à la mer Egée, et les frères slaves ne les laisseraient pas périr. Les débuts de la renaissance furent bien modestes. Mes lecteurs se rappellent peut-être le témoignage d'un homme qui en fut l'infatigable collaborateur, l'historien Palacky [2] :

« Pendant longtemps on vécut dans cette perspective peu consolante qu'il ne fallait pas compter voir refleurir une litté-

[1] *Jean Kollar et la poésie panslaviste*, livraisons d'août et septembre 1888. L'étude a été reproduite dans un volume (*Russes et Slaves*, première série) qui est malheureusement épuisé.

[2] *L'historien national de la Bohême : François Palacky*, octobre et novembre 1876 (réimprimé dans les *Nouvelles études slaves*, Paris, 1889).

Digitized by Google

rature éteinte depuis deux siècles. On étudiait les manuscrits anciens avec amour, mais sans espoir. »

Un événement qui nous semble aujourd'hui bien singulier joue un grand rôle dans cette renaissance. C'est la découverte et la publication de deux anciens textes poétiques mis au jour par le philologue-poète Hanka: le manuscrit dit de Kralové-Dvor et le *Jugement de Liboucha*.

Ces poèmes, écrits dans une langue archaïque, racontaient en des vers de noble allure des épisodes historiques ou légendaires relatifs à des luttes contre les Allemands et les Tatares. Ils flattaient habilement l'amour-propre national. Les critiques n'était pas d'accord sur l'époque de leur rédaction primitive; mais, sauf quelques rares sceptiques, personne ne songeait à contester leur authenticité. Désormais, grâce à la découverte de ces poèmes, la Bohême ne le cédait ni aux pays serbes, qui ont leurs *pesme*[1], ni à la Russie, qui a ses *bylines*, ni aux Allemands si fiers de leurs *Nibelungen*. Des étrangers illustres s'intéressaient à la découverte, en Allemagne Goethe, en Russie le président de l'Académie de Saint-Pétersbourg Schichkov, qui les réimprimait et les commentait.

Quand je suis arrivé en Bohême pour la première fois, en 1864, les intellectuels étaient encore sous le charme de la merveilleuse découverte, et je crus rendre un grand service à la science en traduisant ces textes précieux qui avaient eu l'honneur d'être reproduits dans presque toutes les autres langues de l'Europe[2].

[1] Chants épiques.

[2] *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême.* Il faut faire son deuil des chants héroïques, mais les chansons populaires sont

Digitized by Google

Aujourd'hui on sait que ces textes ont été habilement fabriqués, comme l'ont été au dix-huitième siècle ces poèmes ossianiques qui ont joui d'une vogue si considérable jusqu'aux premières années de la période romantique.

Peu importe de savoir qui a été l'auteur de la supercherie. Il a par un acte déloyal rendu à la littérature de son pays un service dont il ne soupçonnait point lui-même l'importance.

« L'auteur et le découvreur des manuscrits, dit M. Karasek, ont contribué à relever la conscience nationale des Tchèques. Ils ont provoqué un mouvement si profond que seule la révolution de 1848 peut lui être comparée. Les défenseurs des manuscrits se trouvèrent contraints à de sérieuses études historiques, de sorte que même sur ce terrain ces textes donnèrent d'heureux résultats.

» Les féconds résultats des manuscrits peuvent donc justifier les bonnes intentions de l'auteur. Ils ont atteint leur but. »

Je parlais tout à l'heure de l'influence que les chants du pseudo-Ossian avait exercée sur les débuts du romantisme. Il y a environ trois quarts de siècle, nous avons vu se produire en France un phénomène analogue. Les chants bretons du Barzaz Breiz publiés en 1839 par M. de la Villemarqué ont puissamment contribué au renouveau des études celtiques. On a reconnu depuis qu'ils étaient en grande partie remaniés, interpolés, falsifiés :

« Ils ont néanmoins, dit le dernier biographe de l'éditeur, rendu des services en attirant l'attention sur les antiquités authentiques et pénétrées d'une poésie qui ravissait des critiques comme Paul de Saint-Victor.

Digitized by Google

celtiques et en provoquant un mouvement d'étude qui depuis a porté ses fruits[1]. »

A côte de Hanka, l'éditeur et probablement l'auteur des chants en question, l'histoire littéraire cite les noms de Jungmann, le lexicographe, de l'archéologue philologue Schafarik, de l'historien Palacky. Chez nous ni Jungmann, ni Schafarik n'appartiendraient à l'histoire littéraire. J'ai dit autrefois ici-même ce qu'il faut penser de Palacky. Il fut pour la Bohême ce que furent pour la France des hommes comme Guizot et Augustin Thierry. A côté de Kollar le poète panslaviste que j'ai naguère étudié dans la *Bibliothèque Universelle* (voir plus haut page 465) se placent des poètes comme Celakovsky (1799-1852), lyrique délicat qui fit entendre à ses compatriotes les *Echos des chansons russes et des chansons serbes*, et Macha (1816-1836), qui apparut dans la poésie tchèque comme un Byron dépaysé et qui sur une harpe romantique chante les vieux châteaux, les prisons, la lune et l'amour.

Tandis que les poètes enflammaient les imaginations, un publiciste génial, Havliczek (1821-1856), faisait l'éducation politique de son peuple et lui donnait conscience de ses droits et de ses devoirs.

Cette première génération des poètes tchèques a vraiment créé en Bohême la langue poétique qui manquait jusqu'alors. Avant le dix-neuvième siècle il n'y avait eu guère que des rimeurs.

Dans le champ que ces précurseurs ont défriché, la moisson des poètes a levé superbe et généreuse. Voici d'abord Charles Iaromir Erben (1811-1870), l'auteur

[1] Article « Villemarqué » dans la *Grande Encyclopédie*.

Digitized by Google

d'un recueil de ballades où le folkloriste érudit collabore avec un artiste exquis.

Viteslav Halek (1875-1879) est un lyrique délicat que ses compatriotes comparent volontiers à Henri Heine. Je nommerai encore, sans avoir la prétention d'épuiser la liste et en demandant pardon à tous ceux que j'omets, Jean Neruda, Adolphe Heyduk, Svatopluk Czech, Zeyer et enfin Vrchlicky, dans lequel les Tchèques aiment à saluer le plus grand de leurs poètes. Chacun de ces maîtres demanderait une étude spéciale.

Neruda (1834-1890) fut tout ensemble un fantaisiste, un feuilletonniste, un poète lyrique. Le trait principal de son talent est l'humour. Cet humour se retrouve aussi bien dans sa prose que dans ses vers; il va parfois jusqu'à l'amertume et au sarcasme et il assigne au poète une place tout à fait à part dans la littérature de son pays. Heyduk (né en 1835) est surtout le chantre ou, comme disent ses compatriote, le rossignol de cette région que les étrangers connaissent sous le nom de Boehmerwald. Les légendes historiques de son pays ont trouvé en lui un narrateur harmonieux et pittoresque. Il se plaît aussi aux tableaux de la vie des Slovaques ou des pittoresques Tsiganes.

La vie de Jules Zeyer a été trop courte (1851-1901), mais elle lui a suffi à produire une œuvre qui ne périra pas. Idéaliste impénitent, artiste achevé, il est comme notre Hugo un poète cosmopolite. Il ne se contient pas dans les limites étroites de son pays ou de sa race. Il s'en prend aux traditions germaniques, aux légendes de la Lithuanie, de l'Irlande ou de l'Orient. Aurait-il été flatté de se voir comparer à notre Leconte de Lisle ? Je ne sais. Il était à coup sûr moins impassible que l'auteur des

Digitized by Google

Poèmes barbares, et certaines de ses poésies sont inspirées par un sentiment chrétien étranger à l'œuvre de notre compatriote.

Actuellement le représentant le plus illustre de la poésie en Bohême, c'est Jaroslav Vrchlicky[1]. Ce nom qui épouvante et déroute un peu nos yeux et nos oreilles est un pseudonyme; le vrai nom du poète est Emile Frida, et s'il avait prévu qu'il serait un jour couronné d'une gloire européenne, il aurait peut-être adopté un pseudonyme plus facile à prononcer pour des étrangers.

Il est né en 1853 et peut compter encore sur une longue carrière. J'ai eu, ces vacances dernières, l'honneur de donner à mes amis de Prague une conférence sous sa présidence et la joie de m'asseoir à son foyer domestique. Il enseigne à l'université de Prague les littératures comparées, il est secrétaire de la section des belles-lettres de l'Académie tchèque; l'empereur d'Autriche a tenu à honorer en sa personne la littérature tchèque en le nommant membre de la chambre des seigneurs, qui est le sénat de la Cisleithanie. Ces succès personnels symbolisent en quelque sorte la marche triomphante de la littérature tchèque depuis un demi-siècle.

« Jaroslav Vrchlicky, dit M. Karasek, est aujourd'hui le plus fécond, le plus universel poète, lyrique et épique, avec lequel aucun poète contemporain ne peut être comparé. Sa sphère poétique ne connaît pas de frontières terrestres, son esprit parcourt l'histoire entière de l'humanité. Il plonge jusque dans le chaos, il éprouve les tortures de l'ange désolé de ne pas pouvoir connaître l'amour, s'attarde aux plaines de l'Inde pour étudier la sagesse bouddhique, pénètre à travers

[1] Prononcez Verklitsky.

Digitized by Google

les jardins de roses de la Perse, dans le domaine du monde antique, ranime de son souffle puissant les dieux classiques, remonte dans le passé mystérieux de la Bohême. »

Les maîtres que M. Vrchlicky admire le plus sont Victor Hugo et Gœthe. Il mérite souvent de leur être comparé. Un autre poète dont la Bohême est justement fière, c'est Svatopluk Czech, né en 1846. Il est beaucoup moins cosmopolite que M. Vrchlicky. Il s'est plu à chanter les glorieux épisodes du passé de sa patrie, les Adamites, Zizka; il ne craint pas d'aborder les questions sociales. Ses *Chants d'un esclave* n'ont pas eu moins d'une trentaine d'éditions. C'est un prosateur humoriste d'une rare vigueur, un des hommes dont les écrits font le mieux vibrer la fibre nationale et pénètrent jusqu'au fond du cœur des patriotes.

Avec ce glorieux trio : Zeyer, Vrchlicky, Czech, la poésie tchèque contemporaine n'a point à redouter la comparaison, même avec n'importe laquelle des grandes littératures européennes.

Je passe avec regret sous silence bien d'autres poètes qui mériteraient au moins une mention rapide et je termine par quelques indications sur les maîtres de la prose contemporaine. Les femmes ont joué un beau rôle dans le renouveau de la littérature nationale. Mme Bozena Nemcova (1820-1862) a été un peintre merveilleux de la vie populaire dans son roman rustique *La grand'mère*, publié pour la première fois vers 1855 [1]. Sur ses traces se sont distinguées deux sœurs, Mmes Podlipska et Svetla, dont la seconde a été parfois

[1] Ce roman a été traduit en français. J'ai adapté autrefois un roman de Mme Svetla (*Nouvelles études slaves*, 1866).

Digitized by Google

comparée à George Sand, j'entends la George Sand morale et idyllique de la *Mare au diable*, de *François le Champi* et de la *Petite Fadette*.

Aujourd'hui, Mme Gabrielle Preissova a emprunté à la vie des Slovaques et des Slovènes de Carniole des épisodes pittoresques et touchants dont l'un a paru dans notre langue.

Le patriotisme est la note dominante de la littérature tchèque contemporaine. L'imagination aime à se reporter vers les origines légendaires de la Bohême, vers le quatorzième siècle, et notamment ce règne glorieux de Charles IV, le fondateur de l'université, le père de la patrie, vers la glorieuse période du hussitisme et les épisodes de la guerre de Trente ans, qui marque une étape si douloureuse de la vie nationale. L'un des plus féconds romanciers historiques a été Vacslav Benes Trebisky (né en 1871); bien que prêtre catholique, il se plaît néanmoins aux souvenirs du hussitisme, il est plein de tendresse pour ce pauvre peuple tchèque qui a tant souffert et dont George Sand avait naguère évoqué les misères dans *Consuelo*.

Le grand romancier national, celui que la Bohême oppose avec orgueil à Sienkiewicz, c'est Aloïs Jirasek, qui évoque les souvenirs de la maison de Luxembourg et des guerres hussites. Son œuvre capitale est un grand roman intitulé *Les têtes de chiens* (Psohlavci). Les *psohlavci*, c'étaient les paysans gardiens de certains districts de l'ouest; on les appela aussi les *Chodes*. Leur drapeau portait une tête de chien, d'où le surnom sous lequel ils sont souvent mentionnés dans l'histoire. M. Jirasek nous raconte dans un langage pittoresque la lutte qu'ils soutinrent pour la conservation de leurs privilèges et les

Digitized by Google

circonstances tragiques dans lesquelles ils succombèrent. L'histoire de ce petit groupe de paysans est devenu comme le symbole et le résumé de l'histoire nationale. Le roman de M. Jirasek est aussi populaire en Bohême que l'ont été chez nous les patriotiques romans d'Erckmann-Chatrian. Les compatriotes de l'auteur voudraient bien le voir paraître en langue française. Mais pourrait-il avoir un sérieux intérêt pour un public en somme assez indifférent aux péripéties historiques de la Bohême? Je n'ose poser la question ou plutôt je crains bien d'avoir à répondre par la négative. Parmi les contemporains, il en est un qui nous serait peut-être plus accessible; c'est M. Jacques Arbes. Ses récits ont l'avantage d'être fort courts : il s'est spécialisé dans le *romanetto*. On compare sa manière nerveuse et très personnelle à celle de Maupassant.

Je n'ai voulu relever dans cette étude que quelques noms saillants, poser que quelques jalons rapides. Dans un travail publié il y a une dixaine d'années et recueilli dans un de mes volumes (*Russes et Slaves*, troisième série), j'avais déjà appelé l'attention sur le mouvement littéraire de la Bohême slave et insisté sur quelques noms que j'ai laissés ici de côté. Je suis tout à fait d'accord avec M. Karasek pour proclamer que le développement si rapide de cette littérature est « un fait unique, un phénomène dont on ne trouverait l'analogue dans aucune littérature de l'Europe. »

LOUIS LEGER.

Digitized by Google

SIMPLE HISTOIRE

NOUVELLE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE[1]

Le lendemain matin, Jean se leva de bonne heure. Tout dormait encore dans la villa. Il descendit au jardin, dont les fleurs portaient au bout de leurs pétales le diamant de la rosée. Un soleil brillant se levait au-dessus des sapins; au fond de la vallée, un brouillard épais fondait comme par magie sous les rayons ardents, et bientôt apparut la rivière, grand miroir encadré de vert....

Grave, l'heure sonna à l'horloge de l'église. Six coups espacés rompirent le silence. Jamais Jean n'était sorti de si bonne heure.

Il s'assit à l'ombre d'une charmille, et, naturellement, ses yeux se portèrent sur les fenêtres de la jeune fille, dont les stores étaient baissés. Il éprouva une douce joie à contempler le balcon étroit, avec sa balustrade de bois peinte en rouge, avec le fauteuil d'osier où elle aimait à s'asseoir, la chaise longue sur laquelle elle s'étendait, quand le mal la reprenait, le vase plein de grandes fleurs qu'elle y mettait pour la nuit, et il se répétait :

— C'est là qu'elle dort....

[1] Pour la première partie, voir la livraison de novembre.

Digitized by Google

Il resta là un bon moment, puis, arrivé à la source, se plut à évoquer la vision de la jeune fille, telle qu'il l'avait surprise la veille, s'assit sur une pierre moussue et se laissa bercer par le murmure de l'eau.

Quelques bruits l'avertirent que la maison s'éveillait peu à peu. Des fenêtres s'ouvraient, et le gravier du sentier craquait sous les pas d'un promeneur matinal. Jean, pour être seul, remonta chez lui et vint s'asseoir sur son balcon. En lui-même, il se faisait la morale, ayant de la peine à se reconnaître, et ne comprenant pas quel émoi, quelle impatience lui faisait bondir le cœur à chaque bruit, et l'empêchait de trouver de l'intérêt à son travail habituel.

Le soleil montait dans le ciel profond. Depuis un moment, Jean entendait remuer dans la chambre de la jeune fille. Et quand elle descendit pour le premier déjeuner, par le plus grand des hasards elle se trouva face à face avec Jean, sur le palier....

— Bonjour, mademoiselle, avez-vous passé une bonne nuit ?

— Merci, très bonne.

— Nous allons avoir une journée splendide.

Elle descendait l'escalier; il la suivit. La salle à manger était déserte. Ils s'assirent à leur place accoutumée, en face l'un de l'autre, elle, un peu gênée de ce tête-à-tête, lui, s'efforçant de trouver quelque chose à dire.... Son cerveau était désespérément vide....

— Avez-vous fait beaucoup de promenades dans les environs ? dit-il enfin.

— Non.... je suis poltronne à l'excès.... et puis, le médecin défend les longues courses.

— A deux pas d'ici, il y a de ravissants endroits, d'où l'on jouit d'une vue très belle.

Digitized by Google

Elle se taisait, buvant son café à petites gorgées. Il s'enhardit :

— Si vous le permettez, après le déjeuner je vous conduirai à un banc, tout près, que j'aime infiniment.

— Je m'en voudrais de vous arracher à votre travail.... Vous avez l'air si assidu.

— Ma toile est à peu près achevée. D'ailleurs, c'est une croûte....

Ce mot l'amusa beaucoup. Il dut le lui expliquer. Quand il la vit rire, Jean jugea la partie gagnée. En effet, après s'être défendue un moment, la jeune fille consentit à se laisser chaperonner par Jean. Il affirmait si bien connaître le pays ! On convint de l'heure, et Jean remonta chez lui, joyeux comme un pinson, et travailla sans un moment de relâche jusqu'à ce que la cloche du déjeuner vînt le faire bondir de joie....

Après le repas, il s'approcha de Nadine et lui rappela sa promesse. Elle courut chercher son grand chapeau, et bientôt, à pas lents, ils s'acheminèrent vers l'endroit indiqué par Jean, un petit banc rustique, accroché à mi-flanc de la colline, au-dessus du village.

Elle fut ravie de la vue. On apercevait toute la vallée pleine de lumière, le lac étincelant, les montagnes de France avec leur couronne de sapins, et des champs, des bois.

Ils parlèrent longtemps. Par moments, un peu de gêne revenait, glaçant les mots sur les lèvres. Jean lui ayant demandé quelque chose à propos de la Russie, Nadine se mit à parler avec amour de son grand et beau pays qu'elle regrettait tant.

— Ç'a été une grande douleur pour moi quand les médecins m'ont envoyée à l'étranger.... Ils affirmaient que l'hiver était trop rigoureux et que les chaleurs de

Digitized by Google

l'été m'éprouveraient.... Je n'en crois rien.... J'ai emporté avec moi un germe de mélancolie.... auquel l'absence a donné de la force.... Et puis, j'y retournerai.... cet automne, si je peux.... Maintenant, je ne le voudrais pas.... L'air des montagnes me fait grand bien.... je me sens légère ici, je ne souffre pas.... et je suis heureuse, autant qu'on peut l'être loin de sa patrie.

Elle voulut bientôt rentrer, refusa d'aller plus loin, prétextant une grande fatigue. Ils reprirent le chemin de la villa, s'arrêtant pour jouir de quelques échappées sur le pays, ou pour admirer les fleurs et les arbres. Les sapins élancés excitaient surtout l'admiration de Nadine.

Un accès de toux violent l'obligea à s'asseoir dans l'herbe, au bord de la route. Jean, désespéré, voulut aller chercher de l'eau.

— Attendez.... j'y suis habituée.... ça passera.

Son pauvre corps fluet était ébranlé, et son visage se crispait sous la douleur.... Jean, muet et tout pâle, se tenait devant elle.

Elle put enfin reprendre sa marche, mais elle était blême et ses pas semblaient peu assurés. Elle s'efforça de redevenir gaie, mais Jean se sentait un poids sur le cœur.

Ils arrivèrent enfin. Elle le remercia chaleureusement, et promit de profiter de son amabilité pour une course prochaine, puis elle remonta chez elle.

Jean l'entendit se jeter sur une chaise longue et étouffer dans son mouchoir une toux qui revenait à chaque instant.

* * *

Le lendemain, Jean ne revit Nadine qu'aux repas, sans qu'elle semblât faire attention à lui. Elle ne des-

Digitized by Google

cendit pas pour le dîner et lui, inquiet, se forgea mille idées noires. Très tard, le soir, il erra autour de la villa, les yeux fixés sur la fenêtre qu'une faible lumière laissait deviner.

Il dormit très mal. A tout moment, il croyait entendre des gémissements, et se réveillait, moite de fièvre. Il se leva quand les premières clartés de l'aube éveillèrent des reflets sur ses vitres. Dévoré d'inquiétude, il erra dans sa chambre sans pouvoir fixer son attention. Elle ne descendit ni pour le déjeuner, ni pour le dîner. Sa fenêtre fut ouverte vers les onze heures, mais elle ne parut point sur le balcon. A quatre heures, la femme de chambre vint refermer la fenêtre.

De tout le jour, Jean ne put travailler. Il courait de son divan au balcon, descendait au jardin, stationnait dans les corridors pour tâcher de surprendre quelque bruit.

Il se décida enfin à interroger quelqu'un.

— Mademoiselle ne se sent pas bien, expliqua la soubrette. La toux la tourmente. Le médecin, qui est venu ce matin, a désiré qu'elle garde la chambre aujourd'hui. Il avait l'air soucieux.... Je crains qu'elle ne soit bien mal....

Jean se sauva, terrifié. Durant la longue nuit, il eut à peine une demi-heure de repos.

Quand il la vit, le lendemain, joyeuse et vive, ses appréhensions s'envolèrent. Elle vint à lui, souriante :

— Avez-vous remarqué mon absence ? Deux jours de prison par un temps radieux, j'ai dit à mon docteur que c'est une tyrannie.... Et pour une bagatelle.... Un accès de toux de trop....

Tout réconforté, Jean lui proposa une nouvelle promenade.

Digitized by Google

— Mais, je veux bien!... Et plus loin que la première fois.... Je suis forte aujourd'hui.

Il proposa la Caroline.

— La Caroline ? dit-elle dans un rire.... Ce doit être joli.... Le nom est drôle.... Allons à la Caroline.

Ils suivirent le chemin facile qui, de la villa Passe-Rose, passe derrière le Châtelard, puis court le long de la colline. De grands hêtres, de hauts sapins jetaient une ombre bienfaisante, où Nadine se reposait.

Elle l'interrogea. Il dut dire sa jeunesse heureuse, avec ses bons parents. Puis, sa vocation s'éveillant, ses travaux, ses études, ses voyages, ses espoirs.... A la vérité, son histoire se résumait en peu de mots : ses vingt-trois ans avaient été un long enchantement.

Elle voulut avoir beaucoup de détails sur les travaux du jeune homme. Modeste, Jean ne dit point toutes les espérances que faisait naître son talent, il tut les éloges des critiques, et ne parla pas de la médaille d'argent reçue au Salon de l'année précédente.

Assis dans l'herbe, l'un à côté de l'autre, ils restaient de longs moments silencieux, à regarder, droit devant eux, la forêt épaisse aux troncs lisses et droits.

Jean aurait voulu que ces moments durassent toujours.

Elle sautait allégrement sur ses pieds, et ils se remettaient en marche, découvrant à chaque pas un nouvel aspect du paysage ; il admirèrent longtemps le lit resserré du Bied entre ses deux parois de rochers, où le torrent mugissait, gonflé par les pluies, et roulant sur les pierres son eau blanche d'écume.

Enfin, ils arrivèrent au belvédère, d'où ils dominaient le pays tout entier. Elle resta longtemps silencieuse à admirer le site. Du petit plateau avancé où ils se trou-

Digitized by Google

vaient, on voyait les faîtes des sapins dégringoler la pente raide de la montagne pour s'étaler, à une certaine profondeur, en une masse houleuse. De ses bras nombreux, comme des ruisseaux d'argent, le Bied parcourait des prés fertiles. Plus loin, la nappe brillante du lac, où le soleil mettait un sillon éblouissant, avait des vaguelettes qui ridaient sa surface. Les prairies, de tous les côtés, étaient d'une teinte douce, veloutée. Partout des toits rouges, partout des indices d'une vie calme et heureuse.

Le Villers étageait ses maisons sur le flanc de la montagne. Des cimes, à l'horizon, sortaient à peine d'un voile de brume. Les Brenets, tout proches, mettaient une note de gaieté dans le paysage, avec la tache claire des maisons proprettes et des toits émergeant du feuillage.

Sur tout planait une paix ineffable.

Jean était heureux du ravissement de la jeune fille. Elle lui dit sa joie. Ils remontèrent la pente douce d'une prairie, pour aller s'allonger à l'ombre d'un bouquet d'arbres. L'herbe, à l'entour, sentait bon. Quelques fleurs de la montagne s'ouvraient à la chaleur. Le vent, en passant dans les sapins, avait un murmure berceur. Du ciel ardent tombait une lumière intense, et Nadine demeurait, les yeux à demi clos, une vive animation aux joues, à suivre de son sourire un rêve commencé.

D'une voix un peu étouffée, elle se mit tout à coup à parler. Elle dit son histoire, simple et navrante. Sa mère était morte alors qu'elle n'avait que deux ans; son père, officier de l'armée russe, avait été tué en Mandchourie sans avoir pu recevoir les derniers soins de sa Nadia bien-aimée, et elle était restée seule au monde, sans parents, presque sans amis. Elle avait vécu deux ans, seule avec ses souvenirs, contractant, dans cet isolement, une mé-

Digitized by Google

lancolie sombre et regrettant les joies passées. Puis elle était devenue malade. Les médecins l'avaient envoyée passer l'hiver au Midi de la France. Elle s'était fixée à Cannes, dans ce paradis où fleurit un printemps perpétuel, et quand les chaleurs avaient commencé, on l'avait envoyée respirer l'air pur des montagnes. Un heureux hasard l'avait amenée dans ce petit pays, où elle se sentait presque heureuse.

— Je suis contente de vous avoir rencontré. La solitude, quelquefois, est si angoissante. Et je sens comme une vie nouvelle s'infiltrer en mes veines. Les voix de cette jeune nature éveillent en moi des souvenirs lointains et imprécis, de pays pareils déjà vus, de mondes heureux, d'espérance, de lumière!

Et puis, elle dit le peu d'espoir qu'elle avait de jamais se rétablir. Il s'éleva contre ces idées, ému et vibrant. Il lui semblait qu'en face de ce paysage exubérant de vie, plein de clarté, on ne pouvait penser à la maladie ou à la mort. D'ailleurs, elle avait très bonne mine, les couleurs étaient revenues. les yeux avaient repris de la gaieté.... il y brillait même parfois un éclair de malice.

Elle hochait doucement la tête sans rien dire.

Le soleil, cependant, s'inclinait vers l'horizon. Les montagnes lointaines devenaient violettes. Une brise fraîche pliait les brins d'herbe.... il fallait songer à rentrer. Il proposa de prendre la *Gretille*, le petit sentier étroit qui s'engage sous des buissons. Rieuse, elle accepta, quoiqu'il l'eût prévenue de la raideur de la pente. Elle allait à petits pas, faisant rouler les pierres sous ses pieds, s'effrayant très fort d'une légère glissade, s'arrêtant par places pour jouir d'une échappée encadrée par les arbres. Elle dut accepter la main du jeune homme, en

Digitized by Google

un endroit où le sentier côtoyait un éboulis pierreux, puis se mit à courir le long du chemin aux détours imprévus. Les rayons presque horizontaux incendiaient le tronc des arbres ou plaquaient des taches d'or sur l'épais tapis de feuilles jaunes, qui bruissaient sous les pas, derniers vestiges de l'automne précédent. Elle s'assit sur une pierre tapissée d'une mousse fraîche, voulut à toute force avoir une brassée de fleurs. De longtemps, elle ne s'était sentie si forte et si joyeuse.

* * *

Ils se rendirent aux Gouttes-Bas le lendemain, suivant des sentiers envahis par l'herbe qui allaient se perdre sous des buissons. Ils arrivèrent au Bied, qui se précipitait en mugissant contre les rochers et retombait couronné de blanc. Nadine eut sa robe éclaboussée d'écume et, joyeuse, elle se percha sur une roche pour se faire sécher par le soleil. Elle suivit le torrent, sautant de pierre en pierre avec une joie d'enfant.

Lorsqu'ils remontèrent, elle voulut entrer au cimetière:

— Comme on doit bien dormir à l'ombre de ces grands tilleuls.... J'y serais vite oubliée, c'est vrai.... mais je crois que je voudrais reposer là.

Elle s'arrêta un instant devant le portail, lisant l'inscription du fronton. Sans parler, elle la montra à Jean et sourit.... Puis, à voix très basse, elle dit:

Nous attendons, selon sa promesse,
De nouveaux cieux et une nouvelle terre.

Ils poussèrent la grille et suivirent le sentier effacé par l'herbe.

Des tombes blanches, des deux côtés, surgissaient du feuillage. Des buissons semblaient de grands bouquets et

Digitized by Google

les branches pliaient sous le poids des fleurs. Les rayons du soleil ne pouvaient percer la ramure des tilleuls ; une paix, une ombre délicieuses régnaient sur le champ du repos. Une fauvette, aux jambes grêles, qui était perchée sur le marbre d'une pierre, s'enfuit à tire d'aile au bruit qu'ils firent.

Nadine allait devant elle, à l'aventure, s'arrêtant pour déchiffrer les épitaphes, s'apitoyant sur le sort de malheureux jeunes gens, fauchés à l'orée de la vie. Du bout de son ombrelle, elle écartait les herbes folles, les branches ou les gerbes de fleurs, pour lire un nom.

Jean la suivait, étrangement triste.

Ils quittèrent le chemin, arrivèrent à un endroit où la nature avait repris ses droits. Les vivants sont si oublieux! Au lieu des jardinets et des fleurs, ce n'était qu'un champ de pervenches, égayé par les fleurs bleues, d'où surgissaient de grandes pierres tombales dont la mousse avait rongé les noms. Sous les branches traînantes d'un saule pleureur, des tombes grises montraient un nom à moitié effacé, parlant de morts disparus depuis un demi-siècle.

Elle s'attarda longtemps dans ce coin-là.

Elle céda enfin à ses prières, car il voyait qu'elle s'attristait insensiblement, et ils reprirent le chemin de la sortie. Ils passèrent devant des tombes fraîchement closes et sur la terre desquelles étaient répandues des fleurs qui se fanaient, lamentables.

— Oh! des brassées de fleurs sur mon cercueil.... et puis l'oubli....

* * *

Bientôt ils furent grands amis. Jamais le mot amour n'avait été prononcé entre eux, et cependant Jean savait

Digitized by Google

bien que toute sa joie venait de Nadine. Elle aimait sa compagnie et, peu à peu, ils cédèrent au charme de cette intimité.

Elle lui dit un jour:

— Quand nous sommes seuls, appelez-moi mademoiselle *Nadia*. C'était le nom qu'affectionnait mon père.

Et depuis lors, il l'appela ainsi.

Juillet touchait à sa fin. Ils avaient mis le temps à profit pour parcourir les environs, jamais lassés de cette nature pittoresque.

Elle avait exigé qu'il reprît son travail. Dans leurs promenades nombreuses, ils avaient découvert des coins ravissants, de vastes pâturages avec de hautes gentianes jaunes, ou des prés dégringolant une pente, avec une mer de chardons rouges que balançait la brise. Les grands sapins avaient une voix si douce que la jeune fille demeurait immobile, des heures entières, à écouter le souffle frissonnant dans les branches.

Au hasard de leurs courses vagabondes, ils découvrirent à la *Combe à l'ours* un délicieux sentier, obstrué par de jeunes sapins, envahi par de hautes herbes, qui montait en zigzaguant le long d'un étroit vallon plein de végétation luxuriante. Des roches pendaient des touffes de fougères; dans l'ombre éternelle de ce creux, la verdure avait un éclat particulier.... et les rayons du soleil doraient le faîte des arbres.

Elle allait devant, svelte en son corsage blanc, et sa grande ombrelle rouge s'accrochait aux branches. Elle avait de petits cris d'effroi quand quelque chose remuait dans l'herbe, et sautillait de pierre en pierre, en relevant légèrement sa robe. Jean la suivait, attentif au moindre de ses gestes, battant l'herbe de sa canne, ou lui tendant les mains aux endroits difficiles.

Digitized by Google

Le sentier courait, au revers d'un talus, sous des sapins dont les rameaux barraient le passage. En de certaines places, on ne voyait que des arbres tout autour de soi; elle aimait cela et s'asseyait à l'ombre épaisse.

Plus haut que Vauladrey, ils trouvèrent, à la lisière d'une forêt, un petit endroit d'où ils découvraient le panorama de tout le pays. D'entre deux sapins, dont les rameaux balayaient le sol, on jouissait d'une vue magnifique, avec, au premier plan, de grandes ombelles blanches éclatantes sous le soleil.

Les lointains s'estompaient en une teinte bleuâtre ou violacée sur laquelle tranchait, en couleur vive, la verdure de quelques prairies. Auréolées de clarté, les cimes dessinaient une ligne gracieuse dans le ciel ardent et s'amoncelaient les unes derrière les autres, toujours plus embrumées, toujours plus indécises.

Le sol était tapissé de fine mousse. Elle se laissa glisser à terre et resta ainsi, le menton dans sa main diaphane, les yeux perdus dans ce lointain horizon.

— Monsieur Jean, installez-vous donc ici.... Cela donnera quelque chose de ravissant.... ce joli site jurassien, ces fleurs, tous ces sapins....

Docile, Jean ouvrit sa boîte. Il appuya sa toile contre le tronc moussu d'un arbre et y jeta une rapide esquisse au fusain. Attentive, tout de son long étendue sur la mousse, Nadine le regardait faire, avec un visible plaisir dans les yeux de voir le talent du jeune homme.

Il tenta de parler.

— Non, ne perdez pas votre temps.... Achevez votre esquisse avant que ces jeux de lumière cessent....

Jean obéit. Il travaillait avec zèle, se retournant de temps à autre comme pour voir le paysage, mais bien

Digitized by Google

plutôt pour rencontrer les yeux de Nadine, dans lesquels il lisait un encouragement.

Il prépara sa palette, appliqua les premières couleurs.... Un massif de sapins, tout près, détachait vigoureusement sur le ciel la fine dentelure de ses cimes.... Au loin, le cours sinueux du Doubs étincelait, tout de feu.... Les pentes des montagnes s'étaient atténuées, les prés et les bois déployaient toute la gamme des verts.... et, à deux pas, un mur, à demi écroulé, éparpillait ses pierres blanches dans la mousse.

Droites et élégantes, de belles gentianes en fleurs coupaient ce paysage, et autour de leurs couronnes jaunes, les rayons du soleil semblaient jouer. Dans l'ombre, plus humbles, quelques gentianes bleues rampaient sur le sol, ouvraient toute large leur profonde corolle veloutée d'une teinte si pure, où tremblait la pointe de diamant d'une goutte de rosée....

Il ne termina pas ce tableau.

Le mois d'août apporta une série de jours de pluie. La santé de Nadine s'en ressentit. La toux revint, plus cruelle. Les belles couleurs de ses joues, acquises durant les courses à la montagne, au souffle vivifiant des hauteurs, peu à peu s'effacèrent.... L'amélioration produite par ces quelques semaines fut détruite en trois jours, et un matin, languissante et pâle, Nadine ne put descendre à la salle à manger.

Jean, inquiet, voyant l'heure habituelle passée, frappa doucement à sa porte. Elle lui cria d'entrer, d'une voix qu'elle s'efforça de rendre ferme....

Etendue sur sa chaise longue, enveloppée d'un peignoir à larges plis, disparaissant dans les dentelles, Nadine était toute mignonne, toute fluette.

Ses yeux avaient un éclat extraordinaire. Un cercle

Digitized by Google

bleu les entourait, et quand elle souriait, son visage prenait une expression poignante. Elle le plaisanta sur la terreur qu'il ne put cacher, essaya de le rassurer sur son état, et affirma ne souffrir que d'un peu de lassitude.

Dès lors, Jean devint son garde-malade. Il passait ses journées auprès d'elle, prévenant ses désirs, devinant, à un sourire, qu'elle aimait à le voir à ses côtés.

A mesure que Jean avait appris à mieux connaître la jeune fille, son affection avait grandi. Elle n'avait que de nobles pensées. Son cœur, large ouvert à toutes les infortunes, y compatissait, et son esprit cultivé savait toujours joindre à sa bonté extrême une beauté frappante d'idées. Douce et distinguée, elle semblait à Jean une fleur délicate, trop belle même pour ce monde qu'il connaissait un peu. De grandes douleurs attendaient cette jeune âme, assoiffée d'idéal....

Les progrès du mal devinrent rapides. Le docteur ne donnait plus grand espoir. Et puis, sentant son état, Nadine se refusait à suivre le conseil du médecin, de repartir pour le Midi. Rien que de songer à la solitude qui l'attendait là-bas, son cœur lui faisait mal à crier.

L'automne, d'ailleurs, était si beau dans les montagnes! Septembre dorait les forêts. Sur le feuillage immuable des sapins, les feuilles jaunes des hêtres tranchaient violemment. Les soirs étaient lumineux, éveillant à l'horizon des teintes d'une douceur infinie. L'air était pur et calme. Les lointains semblaient s'être rapprochés, auréolés d'or ou d'améthyste.

Elle avait de la peine à marcher seule. Jean la promenait, il sentait un trouble, fait de joie et d'effroi, au contact de sa main débile qui effleurait son bras.

Depuis longtemps, il aurait dû repartir pour Paris. Il ne pouvait le faire, son cœur ne lui appartenait plus.

Digitized by Google

Il écrivit à sa mère :

« Mère chérie,

» J'aime, et celle que j'aime va mourir. Venez. »

La mère arriva quelques jours plus tard. Elle pleura avec Jean.

Nadine conquit tout de suite Mme Coulon par sa douceur et sa bonté. La vieille dame, pour l'amour de son fils, se mit à la soigner comme sa propre fille, et Nadine, heureuse d'avoir trouvé une famille, semblait plus calme....

Jean, lui, était très malheureux.... Il se sentait même devenir méchant, et accusait le sort de trop de rigueur.

Ils avaient des conversations qui remplissaient son cœur de larmes.

Un jour, elle lui dit :

— Vous souvenez-vous de ce qui est écrit au cimetière, là-bas : « *Nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre.* » Cela doit nous consoler. Il me souvient encore d'une phrase que mon père m'écrivait, dans sa dernière lettre : « Toute notre espérance n'est pas dans ce monde. »

Attirant à elle la tête que le jeune homme tenait baissée, elle passa doucement une main tremblante dans ses cheveux :

— Ne vous attristez pas de mon départ, mon ami. Et dites-vous, pour vous consoler, que vous avez donné la joie à un pauvre cœur meurtri.... Soyez béni pour vos bontés !

Comme il ne répondait pas, elle continua :

— Sous les tilleuls du cimetière, j'aurai une toute petite place. Faites-y mettre une pierre, toute simple, avec mon nom. Si vous habitiez ce pays, je vous deman-

Digitized by Google

derais l'aumône, de temps en temps, d'un bouquet de roses....

Il éclata, et, montrant son visage baigné de pleurs, s'écria :

— Mais je ne veux pas que vous mouriez.... je ne veux pas.... Ne voyez-vous pas que je vous aime?...

Elle ferma les yeux à demi, sa main se crispa sur son cœur, et elle sourit. Il était tombé à genoux devant elle, et baisait la main qu'elle lui abandonnait.

Elle le releva :

— Ami.... je le savais.... et moi aussi, je vous aime.... Nous avons vécu un beau rêve.... Merci de m'avoir donné la joie suprême d'être aimée.... Ce beau rêve, je vais le continuer.... Vous êtes jeune, vous.... vous êtes bon.... Vous aimerez encore.... on vous aimera.... La vie le veut et j'en suis heureuse.... Oh! j'aurais été fière de vivre à vos côtés.... et je suis contente de mourir après vous avoir entendu.... Vous serez heureux.... et vous ne m'oublierez point....

Le lendemain matin, quand la mère de Jean entra chez Nadine, elle trouva la jeune fille allongée à la même place, avec un sourire heureux sur les lèvres que la mort, dans une caresse, avait glacées....

MAURICE MAILLARD.

Les Brenets, août 1906.



UNE BELLE ŒUVRE

D'ÉCONOMIE SOCIALE

Au cours d'un récent voyage en France, j'ai eu le privilège de passer quelques jours à la filature du Val-des-Bois, à Warmériville (Champagne), petit bourg de 2500 âmes, moitié ouvrier, moitié agricole, situé sur les bords de la Suippe, région dans laquelle sont groupées une vingtaine d'usines, appartenant toutes à l'industrie textile.

Cette usine du Val-des-Bois, dirigée par M. Léon Harmel, — que toute la colonie ouvrière appelle le « bon père » — un philanthrope très connu dans le monde catholique français et qui fut longtemps admis dans l'intimité du pape Léon XIII, est l'une des plus curieuses organisations patronales et ouvrières que puisse étudier une personne s'occupant de questions sociales.

Nous aurions certainement quelques petites critiques à formuler concernant divers points faibles encore de l'organisation générale; mais nous croyons cependant que nulle part on n'a mieux su mettre à profit la devise que s'est donnée le directeur de l'établissement : « le bien de l'ouvrier par l'ouvrier, » et que nulle part non plus

Digitized by Google

on n'a poussé plus loin la « protection des travailleurs par initiative privée. » Comme le dit M. P. du Maroussem, dans sa remarquable brochure de l'Action populaire : « Qu'est-ce que la question ouvrière ? » *la question ouvrière est moins une question de répartition de richesses qu'une question de répartition de pouvoirs.* On a compris cela au Val-des-Bois. Aussi me semble-t-il qu'en ce siècle si fécond en conflits entre le patronat et le prolétariat, une étude approfondie de l'œuvre de Warmériville pourrait rendre de plus grands services à la solution de la question sociale que les exposés d'utopies plus ou moins enfantines qui foisonnent aujourd'hui dans la plupart de nos revues sociales ou socialistes.

Par cette étude, nous verrons l'œuvre, je ne dirai pas d'un philanthrope, — le mot serait blessant et pour lui et pour ses ouvriers, — mais d'un patron doublé d'un remarquable économiste, qui a su se placer sur un pied d'égalité avec ses ouvriers, qui n'a jamais cherché à les exploiter, qui a donné comme base à toute son organisation manufacturière *la famille*, qui a toujours travaillé à gagner la confiance de ses ouvriers par une activité discrète et persévérante, qui a poussé très loin parmi eux le développement de la solidarité par la pratique de l'aide mutuelle et qui s'est montré un fervent disciple du grand Le Play dans sa façon de comprendre les rapports entre patrons et ouvriers, les questions d'épargne, de propriété du foyer, de vie familiale.

* * *

La fondation de l'usine de Val-des-Bois, qui fut la continuation d'une maison créée déjà en 1797 et n'ayant jamais connu de grève, date de 1848. Le personnel de la

Digitized by Google

colonie est actuellement composé de 195 familles, comprenant 1283 membres qui vivent de l'usine, dont 723 sont salariés, savoir: 435 ouvriers et 288 ouvrières. L'usine, enveloppée par les petits bois qui longent la Suippe, n'a rien du caractère maussade des grands bagnes modernes; les salles de travail sont dans des conditions hygiéniques particulièrement favorables: air et lumière à profusion. L'établissement est une filature de laine comprenant la teinture, le filage en cardé et en peigné, le retordage et le fil nouveauté, et il a en Catalogne, à Sabadell, une succursale établie d'après les mêmes principes.

Dès l'âge de 13 ans (âge de libération des écoles en France) les enfants de la colonie sont admis de droit à l'usine en qualité d'apprentis: ils assurent ainsi le principal recrutement. Mais ils sont tenus de suivre chaque jour une heure de leçons à l'école pour compléter leur instruction; les fils du patron sont soumis au même régime d'apprentissage, ce qui établira plus tard une confiance réciproque entre patrons et ouvriers. Les enfants en apprentissage ne sont confiés qu'à des ouvriers éprouvés, et leurs progrès sont suivis de très près. Un *conseil d'usine*, composé d'ouvriers, et dont nous reparlerons, surveille cet apprentissage, exige que le jeune homme ne soit pas cantonné dans une seule spécialité, en dehors de laquelle il serait incapable de travailler, organise des concours entre apprentis et finalement, après les épreuves réglementaires et la fabrication du chef-d'œuvre, délivre, d'accord avec le patron, le brevet d'ouvrier.

La journée de travail est de dix heures. En vue de fortifier l'esprit de famille, on a imaginé le paiement collectif du salaire. Celui-ci n'est jamais versé à l'ouvrier

Digitized by Google

individuellement, mais au chef de famille. Pour chaque famille est établie une feuille spéciale sur laquelle on détaille le salaire de chacun de ses membres. La somme totale est versée au chef le jeudi matin, jour du marché. Cette coutume de payer en bloc les salaires de la famille facilite les prélèvements destinés à la caisse d'épargne et n'a jamais soulevé aucune protestation de la part des ouvriers; elle contribue à maintenir la soumission et le respect pour les parents. Nous faisons remarquer cependant que, au cas où le chef de famille serait un homme vicieux ou alcoolisé, ce mode de paiement serait dangereux. D'autre part, le travail est organisé de façon à ce qu'il ne sépare pas les divers membres de la famille. Autant que les nécessités techniques le permettent, le fils travaille auprès de son père, la jeune fille avec sa sœur ou sa mère. La paie de l'ouvrier est composée du salaire et des primes. Partant de ce principe que le salaire doit toujours permettre à l'ouvrier d'entretenir convenablement sa famille, des calculs ont été faits démontrant que le coût de la vie à Warmériville peut être évalué à 60 centimes par jour et par tête (pour une ville, en Suisse surtout, cette évaluation nous paraît trop faible), c'est-à-dire à 8 fr. 40 pour deux semaines de travail. Il a donc paru équitable de donner à tout ouvrier dont le salaire n'atteint pas ce chiffre un supplément de paie, soit une *prime*. Une caisse de famille spéciale, gérée par le conseil d'usine (ouvriers) et alimentée uniquement par les subventions patronales, est affectée à ce service: cette idée a été inspirée par Léon XIII. L'indemnité allouée par la caisse de famille varie chaque quinzaine suivant les salaires réels.

Ainsi, la veuve D.... a six enfants, dont deux filles gagnent l'une 2 fr. 50 et l'autre, toute jeune, 1 fr. 60 par

Digitized by Google

jour, soit 49 fr. 20 pour la quinzaine. La caisse de famille versera 9 fr. 60 pour arriver à compléter le minimum prévu de 58 fr. 80.

M. Harmel m'a conduit dans une jolie petite maison ouvrière abritant une famille de quatorze personnes : le père, la mère et douze enfants. Le minimum de 8 fr. 40 par quinzaine et par tête donne 117 fr. 60. Or, le père gagne 4 fr. 50, deux enfants, 2 francs l'un, soit pour la quinzaine un total de 102 francs ; le supplément payé par la caisse de famille est de 15 fr. 60. Et le « bon père » ajoute en riant :

— Si un nouveau petit ange vient agrandir encore le cercle de la famille, au lieu d'être reçu dans les larmes, il sera accueilli avec joie, car il apporte en naissant un supplément de paie de 8 fr. 40 par quinzaine.

Les femmes mariées et les jeunes filles s'occupant des soins du ménage, ont le droit, sans subir aucune diminution de salaire, de quitter l'usine tous les jours une demi-heure avant la sortie, et le samedi soir, deux heures avant.

Les vieillards, à qui il en coûte toujours d'abandonner définitivement le travail et de tomber à la charge des enfants, sont gardés le plus longtemps possible, et chargés de besognes légères qui ne leur rapportent cependant jamais moins de 2 fr. 50 par jour.

Les règlements d'atelier s'efforcent non seulement de prévenir les accidents et les négligences préjudiciables, mais de protéger l'ouvrier contre certains abus et de le traiter avec esprit de justice. L'ouvrier est protégé contre l'omnipotence du contre-maître, qui ne peut, de sa seule autorité, ni embaucher, ni renvoyer ; un avertissement préalable de quinze jours est d'ailleurs nécessaire en cas de renvoi, et, afin d'éviter le danger des déci-

Digitized by Google

sions précipitées, c'est uniquement le jeudi qu'il peut se donner d'un côté et de l'autre.

* * *

Maintenant que nous avons fait ces quelques constatations sur la marche générale de l'usine, sur la composition et les salaires de son personnel, voyons quelles sont les institutions tout à fait spéciales qui font réellement du Val-des-Bois un centre intéressant d'études d'économie sociale et un modèle d'organisation ouvrière.

Les 1300 personnes qui vivent du travail de l'usine forment, en dehors de Warmériville, une petite colonie dont chaque famille, tout en conservant son individualité bien marquée et nettement respectée, est liée par des intérêts quelconques à la famille voisine : solidarité et mutualité sont la base de tout l'édifice social de M. Harmel. Le secret du bien moral produit au Val-des-Bois réside surtout dans l'action ouvrière. La pratique du dévouement est enseignée dans les multiples *conseils*, dont nous allons parler, et qui forment, au sein de la population, de véritables autorités sociales et morales dont l'influence est très grande. Les relations affectueuses qui en résultent, soit entre ouvriers eux-mêmes, soit entre ouvriers et contre-maîtres ou patrons, établissent des liens de famille entre tous les membres de la colonie.

Parlons en premier lieu du *conseil d'usine*, dont nous avons déjà dit quelques mots. Ce conseil est la manifestation la plus évidente et la plus caractéristique de l'esprit de justice, de respect pour la dignité humaine, qui détermine l'action sociale des patrons du Val-des-Bois. Il est composé de onze ouvriers anciens et habiles,

Digitized by Google

nommés et choisis par leurs camarades de façon à ce que chaque spécialité et chaque salle soient représentées. Ce conseil se réunit tous les quinze jours sous la présidence du patron. Afin de laisser plus de liberté aux conseillers, on n'admet aucun contre-maître ou surveillant à ces séances. Les délibérations s'étendent à la fois aux intérêts professionnels des ouvriers et aux intérêts de l'usine. La communauté des intérêts entre les patrons et les ouvriers devient ainsi plus sensible et l'entente plus cordiale. Le conseiller d'usine, ayant toute la confiance des autres ouvriers qui l'ont élu, devient ainsi l'interprète officiel de ses camarades de salle auprès du patron, auquel il est tenu de transmettre toutes leurs réclamations et toutes leurs observations.

Voici quelles sont les principales attributions du conseil d'usine :

a) En cas d'*accident de travail*, il représente les intérêts du blessé.

Depuis 1871, les ouvriers du Val-des-Bois sont assurés contre les accidents sur les bases suivantes : la compagnie d'assurance paie la moitié du salaire tant que dure l'incapacité temporaire ; d'autre part, l'ouvrier touche l'indemnité de maladie que lui sert la société de secours mutuel du Val-des-Bois, à savoir de 1 à 1 fr. 50 par jour. Cette combinaison permet de couvrir entièrement les petits salaires ; les paies plus fortes sont indemnisées jusqu'à concurrence des quatre cinquièmes environ. Le conseil d'usine, par l'intermédiaire d'un de ses membres, se charge de toutes les démarches et formalités nécessaires pour l'obtention de l'indemnité ; le blessé obtient ainsi des conditions que son isolement et sa faiblesse ne lui permettraient pas toujours d'espérer. *Les patrons lui*

Digitized by Google

conservent du reste l'intégrité de son salaire jusqu'au règlement définitif de l'affaire.

b) Le conseil d'usine est chargé d'exposer au patron l'utilité de toutes les améliorations hygiéniques qui seraient à apporter dans les ateliers et d'en provoquer l'exécution ;

c) Il partage avec les patrons le soin de surveiller et d'organiser l'apprentissage, d'organiser les concours entre apprentis, de leur décerner des récompenses pécuniaires ;

d) La compétence du conseil s'étend encore aux conditions générales du travail, à la production et à son perfectionnement. Le travail des ouvriers ayant, en effet, une part prépondérante à la production, il est juste, a-t-on pensé, qu'ils aient une part effective à la direction de l'usine ;

e) C'est le conseil qui fixe aux ouvriers les heures de rentrée, de sortie et de repos ; comme nous l'avons vu, il a choisi la journée de dix heures ;

f) Il veille à ce que les contre-maîtres ne changent pas un ouvrier de métier sans nécessité grave ; car l'ouvrier habitué à un métier rencontre des difficultés réelles à travailler sur un autre ; il est donc injuste de le priver de ses facilités de travail sans motif appréciable ;

g) Tous les trois mois, le patron et le conseil convoquent les ouvriers les plus habiles de l'usine afin de discuter les questions techniques spéciales intéressant la direction et les employés ;

h) Le conseil et le patron fixent les salaires et les primes des ouvriers. Le conseil seul gère la caisse de famille dont nous avons parlé plus haut ;

i) Le conseil partage avec le patron l'autorité qui restreint et tempère celle du contre-maître. Les amendes

Digitized by Google

que celui-ci applique ne sont valables, après discusssion en conseil, que sur la signature du patron. Toute difficulté, toute contestation, toute réclamation sont portées devant le conseil d'usine, qui délibère et statue. (A cette occasion, j'ai eu l'occasion de parler à un ouvrier que harcelait et persécutait un contre-maître qui voulait obtenir son renvoi. Le conseil d'usine fut prévenu, délibéra, et le patron fit appeler le contre-maître : « — Je vous accorde le renvoi d'un tel, lui dit-il, mais vous quitterez l'usine une heure avant lui. » Le contre-maître comprit et n'insista pas.)

Conseil d'atelier. Les ouvrières, travaillant dans des salles spéciales, ont aussi leur conseil appelé conseil d'atelier. Il est composé comme le précédent des déléguées des ouvrières siégeant sous la présidence d'une dame de la famille patronale ; il a les mêmes attributions et un privilège en plus : chaque conseillère reçoit une carte à son nom, portant le numéro de la salle, et au moyen de laquelle elle peut faire sortir une ouvrière sous sa responsabilité pour un temps limité, sans en parler au contremaître. La conseillère assure la marche de la machine par une voisine et se porte garante pour sa compagne, si le contre-maître s'aperçoit de l'absence. Le travail n'en souffre pas et l'on peut ainsi préserver certaines délicatesses féminines toujours blessées dans les autres usines.

Syndicat du Val-des-Bois. Les ouvriers seuls font partie de ce syndicat ; ils peuvent y entrer dès l'âge de 13 ans, avec l'autorisation de leurs parents, mais ils n'y ont voix délibérative qu'à partir de 18 ans. Les femmes peuvent également en faire partie, sans cependant participer aux élections, ni à l'administration. (Comme on le voit, on n'est pas encore très féministe au Val-des-Bois : c'est regrettable, à notre avis.) Le syndicat est administré

Digitized by Google

par une chambre syndicale composée de 15 syndiqués qui se réunissent tous les huit jours. Il a la jouissance d'un immeuble très spacieux *mis gratuitement à sa disposition par la direction de l'usine*. Cet immeuble comprend une buvette desservie par le syndicat, une grande salle de jeux avec huit billards, une salle de spectacle, etc. Les ressources du syndicat proviennent à la fois des cotisations ouvrières, *d'une subvention patronale* et des bénéfices de la buvette. Il est à considérer que la cotisation ouvrière, très modique, est acquittée non par l'individu, mais par la famille considérée comme unité sociale; elle est de 25 centimes par mois pour chaque ménage, quel que soit le nombre de ses membres. Le syndicat s'occupe d'une caisse mutuelle de retraite pour assurer le bien-être de la vieillesse; de caisses d'économie générale et scolaire pour faciliter l'épargne; d'une société de vétérans pour ceux qui ont plus de vingt-cinq ans de service, etc. Enfin il a organisé une société de tir, une société de chant, une société dramatique, un corps de pompiers, un cercle de lecture, etc.

Société coopérative de consommation. Cette coopérative a un capital de 5000 francs divisé en 200 actions de 25 francs. L'administration est confiée à un conseil composé de 13 administrateurs nommés par les actionnaires et dont 8 doivent être choisis parmi les simples ouvriers et les retraités. Une commission d'initiative, qui se réunit régulièrement, étudie les opérations utiles au bien-être de la population, et fait les achats, en dehors de la boulangerie.

Les bénéfices sont répartis de façon à constituer pour la famille, toujours considérée comme unité sociale, une somme importante et appréciable surtout au moment jugé difficile où elle peut en user. C'est ce qu'on appelle

Digitized by Google

au Val-des-Bois le *boni corporatif*. Il est constitué par les $^9/_{10}$ des bénéfices totaux, l'autre $^1/_{10}$ étant distribué aux actionnaires à titre de dividende; il est réparti entre les coopérateurs au prorata du chiffre de leurs achats, inscrits au fur et à mesure sur un livret. Le boni corporatif est capitalisé par la caisse d'économie de l'usine, qui sert un intérêt de 4 $^0/_0$, et n'est versé au chef de famille bénéficiaire que dans les trois cas suivants: lorsque celui-ci atteint l'âge de cinquante ans; lorsqu'il quitte l'usine; à la veuve ou à ses enfants lorsqu'il meurt. Ce procédé de greffer une caisse d'épargne sur une coopérative, du reste déjà pratiqué ailleurs, me paraît particulièrement intéressant à étudier.

Depuis 1903, la caisse du boni corporatif se monte à 19 260 francs, répartis entre 124 familles:

24	familles	ont moins de	25		francs.
32	»	ont de	25 à	50	»
18	»	»	50 à	100	»
21	»	»	100 à	200	»
8	»	»	200 à	300	»
5	»	»	300 à	400	»
8	»	»	400 à	500	»
4	»	»	500 à	600	»
1	»	»	600 à	700	»
2	»	»	900 à	1000	»

1 famille a 1141 francs.

La coopérative ne se borne pas à accumuler les bénéfices de chaque coopérateur, mais encore elle leur accorde assistance dans la mesure du possible, s'il y a lieu. En vertu de l'article 7 des statuts, lorsqu'un coopérateur, père de plusieurs enfants de moins de 13 ans, est atteint d'une maladie ou d'une incapacité de travail de plus de 12 jours, la coopérative sert gratuitement

Digitized by Google

une partie du pain de la famille au prorata de la consommation pendant les six dernières quinzaines précédant la maladie; cette quotité est fixée chaque année par l'assemblée générale; pour 1905, elle a été du tiers durant 12 semaines.

Enfin la coopérative consent des crédits en cas de maladie ou de grève accidentelle d'un coopérateur.

Caisse d'épargne scolaire et caisse d'épargne pour adultes. Ces deux caisses amassent aussi une partie des économies de la population ouvrière du Val-des-Bois. Les enfants sont élevés à comprendre et à pratiquer l'économie dès leur âge le plus tendre. Chaque quinzaine, un employé passe dans les écoles et les associations post-scolaires pour recueillir les dépôts. Il y a dans la colonie 190 livrets d'écoliers, jeunes gens comme jeunes filles:

94	de	0	à	50	francs.
24	»	51	»	100	»
24	»	100	»	200	»
5	»	200	»	300	»
9	»	300	»	400	»
8	»	400	»	500	»
16	»	500	»	1000	»
8	»	1100	»	2000	»
2 au-dessus de 2000					»

Le chiffre total de ces dépôts enfantins s'élève à plus de 50000 francs, rapportant du 4 %.

Les ouvriers ont également leur caisse d'épargne, qui compte actuellement 155 déposants pour une somme annuelle moyenne de 70000 francs, soit le 15 % des salaires. Les fonds sont conservés par la caisse de l'usine jusqu'à concurrence de 2000 francs. Lorsque ce maximum est dépassé, les fonds sont placés par les titulaires selon

Digitized by Google

leurs désirs. Grâce à différentes mesures, principalement au paiement collectif des salaires, les ouvriers arrivent à réaliser des économies assez importantes, qu'ils jugent très suffisantes pour parer aux besoins de leur vieillesse; c'est pourquoi ils ne se montrent nullement empressés de payer des primes à une mutualité de retraites. L'intérêt à 4 °/₀ capitalisé tous les six mois; le droit de laisser à la caisse de l'usine, au moment de la paie, les dépôts les plus minimes, sans que l'ouvrier ait à porter son argent d'un point à un autre, ce qui est toujours dangereux; la paie effectuée le jeudi matin, empêchant les dépenses de cabaret qui suivent les paies du samedi soir; la vie campagnarde; les logements à bon marché, etc., sont autant d'éléments qui facilitent l'épargne au Val-des-Bois.

Caisse de prêts gratuits. Dans les cas où néanmoins leurs ressources sont inférieures à leurs besoins, les ouvriers trouvent à leur disposition une caisse de prêts gratuits. Cette caisse est uniquement alimentée par les patrons; mais c'est la chambre syndicale seule qui délibère et décide s'il y a lieu d'autoriser l'ouvrier à s'y adresser. Lorsque celui-ci a des dettes antérieures, on lui facilite le paiement comptant de ses dépenses actuelles de façon à lui épargner le gaspillage, le laisser-aller et en définitive l'esclavage économique. Il s'engage à consacrer tant par quinzaine sur sa paie à l'extinction de ses dettes, moyennant que le trésorier de la comptabilité générale réponde envers les créanciers d'un tantième par trimestre.

Société de secours mutuels. A l'inverse des autres sociétés du Val-des-Bois, celle-ci est obligatoire et compte un millier de membres, hommes, femmes et enfants. Ses ressources proviennent des cotisations et des amendes.

Digitized by Google

Les cotisations varient de 35 à 75 cent. par quinzaine; les femmes mariées ne versent cependant que 15 cent. Le conseil de la société est composé de huit commissaires choisis parmi les ouvriers.

Les charges de la société sont nombreuses. En cas de maladie, elle verse, pendant 4 mois, un secours quotidien de 75 cent. à 1 fr. 50, plus la demi-paie: un ouvrier gagnant 4 francs par jour touche donc 3 fr. 50. En cas de décès, elle acquitte complètement les frais funéraires. Elle paie les fournitures classiques dans les écoles. Elle sert une indemnité de 1 fr. 50 par jour aux réservistes pendant les 28 et les 13 jours. Le patron rembourse ces sommes au syndicat. Elle paie les soins du médecin et les médicaments. Le médecin n'attend pas d'être appelé: tous les jours, il donne ses consultations à l'usine et se rend chez les malades qui en ont fait la demande à l'un des concierges. Ainsi on évite bien des maladies graves en prévenant les négligences des débuts. Il est accordé aux femmes une indemnité de couches de 15 francs payés à la sage-femme, qui s'engage à donner des soins journaliers durant dix jours, et quinze jours si c'est nécessaire.

Pendant 20 années (1880-99), les recettes totales de la société ont été de 190 000 francs, y compris 22 000 francs de subvention accordée par les patrons. Les dépenses sont à peu près égales aux recettes.

Pharmacie coopérative. Elle est administrée par le conseil de la société de secours mutuels. Les médicaments sont achetés en gros et livrés gratuitement aux sociétaires. La dépense annuelle varie entre 1000 à 2000 francs.

Caisse d'assistance gratuite. Cette caisse, alimentée spécialement par les patrons, distribue des secours sup-

Digitized by Google

plémentaires en cas d'insuffisance des précédents; elle est administrée entièrement par les ouvriers.

Caisse de chômage, alimentée entièrement par les patrons. A part les grands chômages forcés, comme celui de 1870-71, la fluctuation des affaires, en temps ordinaire, entraîne parfois des chômages partiels, pendant lesquels les ouvriers reçoivent l'intégrité de leur salaire. De 1900 à 1903, ces comptes de chômage ont varié de 7000 à 20 000 francs.

Rente des vieillards. La direction du Val-des-Bois sert une rente annuelle de 300 francs aux vieillards incapables de tout travail utile à l'usine.

Ecoles. L'usine a établi des écoles entièrement gratuites, les ouvriers étant naturellement libres, s'ils le préfèrent, d'envoyer leurs enfants suivre les écoles communales de Warmériville. Il y a au Val-des-Bois un asile pour les tout petits, une école pour les jeunes garçons, une pour les jeunes filles et des cours pour les jeunes ouvriers de 13 à 16 ans. M. L. Harmel est directeur de l'école des garçons, dans laquelle professent trois maîtres diplômés, et Mme Félix Harmel est directrice de l'école des filles, dans laquelle enseignent quatre sœurs brevetées.

Les bâtiments scolaires sont en pleine campagne, entre cour et jardin, avec de larges fenêtres de deux côtés. Des examens mensuels sont faits par un examinateur du dehors, qui rend compte au directeur du progrès des élèves; il y a chaque fois distribution de récompenses, et chaque année des certificats d'étude sont délivrés.

A côté de ces classses a été organisée une école ménagère. L'enseignement y est donné à partir de 12 1/2 ans, à tour de rôle, par section. Les cours durent six mois. Une vaste cuisine permet à la maîtresse d'enseigner

Digitized by Google

tout ce qui touche à cet art si important dans les familles ouvrières, tant au point de vue de la paix et de la concorde que pour ce qui concerne l'économie. Une série de menus, revenant à très bon marché, sont enseignés et expérimentés. Une salle très aérée sert pour les repassages, une buanderie pour le lessivage et le lavage, en sorte que les élèves passent successivement par les différentes phases de la vie professionnelle des mères de famille. La population ouvrière sait reconnaître les bienfaits de cette institution et se montre empressée à y envoyer ses filles. Faisons du reste remarquer que, pour qu'une jeune fille puisse entrer à l'usine comme apprentie à 14 ans, son certificat de l'école ménagère est exigé.

Des œuvres post-scolaires groupent garçons et filles afin d'organiser des divertissements, des jeux, des promenades. Ces groupes de jeunes gens se gouvernent eux-mêmes, chacun par un conseil librement élu. A tous, l'usine accorde une subvention annuelle variant de 50 à 700 francs.

J'ai visité ces différentes écoles avec un soin tout particulier, désirant me rendre compte de ce que pouvait faire l'initiative privée dans le domaine scolaire. J'ai été pleinement satisfait; au Val-des-Bois, grâce au dévouement et à l'intelligence des directeurs, on est arrivé à des résultats équivalents à ceux obtenus dans les meilleures écoles primaires de la Suisse romande.

Cercle d'études pour ouvriers. Les membres de ce cercle se réunissent chaque samedi soir. C'est avec une réelle compétence et un très vif intérêt qu'ils étudient, d'une part, les institutions économiques dont la création serait utile au Val-des-Bois et, d'autre part, les projets de lois ouvrières soumis au parlement et les lois votées par lui. Des abonnements à diverses bibliothèques rou-

Digitized by Google

lantes permettent aux ouvriers de se documenter et d'avoir des dépôts de livres constamment renouvelés. Des cours professionnels perfectionnent les jeunes gens dans le dessin et la mécanique ; l'enseignement musical est aussi très développé ; des professeurs donnent chaque jour leurs leçons ; les meilleurs musiciens forment une société qui se fait entendre chaque dimanche d'été et prend part à toutes les fêtes du Val-des-Bois. Une section dramatique représente, en hiver, divers drames, opérettes et comédies, et l'instruction des jeunes gens est complétée, chaque année, par un voyage à l'étranger, de préférence en Belgique ou en Allemagne.

. . . .

A côté de toutes ces remarquables institutions sociales, le directeur du Val-des-Bois a prêté toute son attention au développement de la vie de famille. La paix sociale ne saurait, en effet, être établie solidement en dehors de la paix familiale. La direction complète la dot des jeunes filles suivant le chiffre de leurs économies. Les mariages donnent lieu à des cérémonies où se mêlent patrons et ouvriers. Si la jeune fille est orpheline, le repas de noces a lieu chez le patron. Les orphelines sont, du reste, l'objet d'une sollicitude toute particulière. Une maison de famille a été fondée où elles sont admises dès l'âge de 14 ans et où elles reçoivent une éducation de nature à en faire de parfaites ménagères.

Deux associations de dames, l'une composée exclusivement de membres de la famille patronale, et l'autre de mères de famille ouvrières, s'occupent plus spécialement des familles dont la situation pénible exige certains secours matériels et moraux. La première s'intéresse aux jeunes gens qui ont besoin d'être fortifiés pour arriver à la formation complète, soit en recevant à la

Digitized by Google

maison de l'une d'elles celui ou celle qui a besoin d'une nourriture particulièrement fortifiante, soit par des médicaments reconstituants et par des précautions suivies à la maison ou à l'usine. Elle partage avec la seconde association le soin des petits enfants et des jeunes mères. Une conseillère ouvrière est de service dans chaque quartier pour donner des soins aux uns et aux autres. Les mères de famille, pour remplir leur rôle de femmes de bon conseil, étudient les éléments d'une éducation économique qui les rend aptes à connaître les moyens d'alléger les nécessités de la vie ouvrière.

Ce souci du bien-être de la famille devait pousser les patrons du Val-des-Bois à se préoccuper soigneusement aussi du logement de l'ouvrier. Ils ont donc construit, à proximité de l'usine, des cités ouvrières dont les logements sont établis de façon à ce que soient parfaitement respectées la liberté et l'indépendance du foyer. Chaque famille occupe intégralement tout le logement, de la cave au grenier. Devant les maisons sont des jardins entourés de barrières et terminés par une remise où sont les cabinets d'aisance, une étable pour les animaux domestiques, et le magasin de bois et de charbon. Chaque maison a une pompe pour l'eau potable et, à proximité, un lavoir sur la rivière. En dehors du jardin qui va avec la maison, les familles ont autant de terre qu'elles en peuvent cultiver, en sorte que le plus grand nombre n'achète pas de légumes. Il y a, au Val-des-Bois, huit cités ouvrières ; le prix annuel des loyers varie entre 75 et 225 francs.

Par ce qui précède, nous voyons que la vie économique des ouvriers du Val-des-Bois est singulièrement facilitée. Tout en respectant absolument la liberté reli-

Digitized by Google

gieuse, politique et civile de l'individu, les patrons de l'usine sont arrivés à l'élever moralement en lui donnant une part des responsabilités de l'organisation technique et économique de la colonie, et à lui assurer le bien-être matériel et le développement intellectuel au moyen de la vie syndicale et des associations de tous genres.

L'étude d'une telle organisation ne fournirait-elle pas aux économistes l'une des clefs de la solution du problème si complexe de la question ouvrière ? A la tête de cette belle œuvre d'économie sociale est un homme remarquablement honnête et bien doué. Si cette direction n'existait pas et si toute l'entreprise du Val-des-Bois, telle qu'elle est organisée aujourd'hui, était livrée entièrement aux ouvriers, pourrait-elle continuer à vivre et à prospérer ? Autrement dit, le Val-des-Bois, qui est presque une communauté industrielle, pourrait-il continuer à exister sans son chef, sous les lois absolues du collectivisme ?

Telle est la question ! Et ce serait un beau sujet d'étude pour les apôtres du collectivisme aussi bien que pour leurs adversaires.

PAUL-E. MAYOR.

Digitized by Google

VERSAILLES

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

I

En ces dernières années, de nombreux travaux ont été consacrés à Versailles[1] ; ils ont fait cesser la longue et injuste disgrâce dont celui-ci était l'objet. Ainsi s'est trouvé réalisé un vœu exprimé il y a longtemps déjà par un écrivain distingué, qui était aussi un homme de goût, Octave Feuillet, lorsqu'il disait : « Je pense qu'on devrait encourager cette suite de publications sur Versailles, où l'histoire même de la France s'est concentrée pendant un siècle. Cette ville est une sorte de ville sainte, dont les grands et petits souvenirs seront l'éternelle curiosité des lettrés et des rêveurs. »

Il n'est pas de lieu, en effet, qui, en un moindre laps de temps, ait été le théâtre d'événements aussi nombreux, aussi importants, aussi variés, que Versailles. Il y a trois cents ans, ce nom destiné à devenir si illustre

[1] L'auteur de cet article en a donné un aperçu bibliographique à peu près complet dans son récent ouvrage : *Versailles, ce qu'il fut; ce qu'il devrait être.* — 1 vol. in-12. Paris, Plon-Nourrit, 1906



avait à peine figuré dans quelques chartes obscures. Sur le futur emplacement de la cité de Louis XIV, il n'existait alors que de pauvres masures, deux ou trois auberges et un vieux manoir féodal appartenant à la famille de Gondi, qui compta parmi ses membres plusieurs archevêques de Paris, et plus tard le cardinal de Retz. Ce fut seulement le 25 mai 1632, comme le prouve un document conservé aux archives de Seine-et-Oise, que sur le poteau placé au principal carrefour du village, on substitua l'écusson du roi à celui de l'archevêque. A ce moment déjà Versailles commençait à jouir de la faveur souveraine. Louis XIII préféra très vite à tout autre séjour celui de Versailles, que la *Gazette de France* appelait dès lors « le plaisir du roi. » Il y construisit, non pas, comme on l'a dit, un simple pavillon de chasse, mais un beau château qu'il fit richement meubler.

Il semblait qu'en y venant souvent, il aimât à se rappeler que c'était à Versailles, — dans la journée fameuse qui reçut le nom mérité de « Journée des dupes, » puisqu'elle maintint au pouvoir Richelieu, que ses ennemis avaient comploté d'en dépouiller, — qu'il avait affermi le pouvoir royal, en se délivrant définitivement des capricieuses intrigues de sa mère, Marie de Médicis.

En cela, comme en beaucoup de choses, Louis XIII fut le précurseur de son fils, chez lequel ne s'effacèrent jamais les vives impressions d'enfance que lui avaient laissées les troubles de la Fronde, contemporains du supplice de son oncle, Charles Ier Stuart. Il est historiquement établi qu'en travaillant de longue date à substituer à Paris une capitale nouvelle qui fut Versailles, — il y fixa définitivement la résidence officielle de la royauté le 6 mai 1682, — Louis XIV ne céda pas seulement à ses

Digitized by Google

préférences personnelles pour un lieu de plaisance où il avait offert à La Vallière, à Montespan et à sa cour tant de fêtes éblouissantes, dont les plus célèbres furent celles des « Plaisirs de l'île enchantée. » Il mit avant tout à exécution une pensée politique dont devaient de nos jours, en 1871, se ressouvenir les membres de l'Assemblée nationale, lorsqu'ils transférèrent à Versailles le siège du pouvoir. Il voulut ainsi soustraire le gouvernement de la France aux caprices d'une émeute éclatant tout à coup dans une grande ville. Ayant conçu ce plan, Louis XIV le réalisa, on sait avec quelle ténacité et quelle magnificence. Ce qui subsiste de la cité du Grand roi permet de se faire de cette création une idée approximative. Mais ces vestiges, si imposants qu'ils soient encore, ne renseignent qu'insuffisamment les véritables amateurs d'histoire.

II

Pour se figurer ce que fut la splendeur de Versailles, il faudrait, à l'aide des dessins originaux de Lebrun et de Mansart, de la superbe collection des gravures de la chalcographie du Louvre et des publications faites à la fin du dix-septième et du dix-huitième siècle, reconstituer par la pensée tout ce qui en a disparu : bâtiments, statues, meubles rares, richesses de toute sorte. Il faudrait, par l'imagination, rééditier le célèbre escalier des Ambassadeurs où, dès le seuil des salons qu'ils allaient parcourir, les envoyés des nations étrangères assistaient à la glorification de Louis le Grand. C'était lui, toujours lui, que l'on voyait à Versailles, où les Siècles, les Eléments de la nature, les Dieux de l'Olympe, les Nations

Digitized by Google

vaincues lui rendaient hommage sous toutes les formes, à ce point que l'on conçoit l'énervement que produisit en Europe une aussi provoquante apothéose.

Un célèbre historien allemand, Ranke, n'écrivait-il pas encore en 1870, à propos de la lutte engagée : « Nous faisons la guerre à Louis XIV? »

Dans les premiers jours du Versailles royal, qui provoqua au dehors tant d'imitations plus ou moins heureuses, personne n'eût osé formuler les critiques dont Saint-Simon devait se montrer si prodigue.

Il fallait être en disgrâce, comme l'était Bussy-Rabutin, pour appeler Versailles « un favori sans mérite. »

De toutes parts, c'étaient d'unanimes dithyrambes traduisant en prose et en vers l'admiration et l'enthousiasme.

Dans la première description du nouveau Versailles, publiée en 1681, alors que trente à quarante mille ouvriers travaillaient encore à l'achèvement du plan royal, voici ce qu'on lit :

« L'Italie doit céder présentement à la France le prix et la couronne qu'elle a remportée sur toutes les nations du monde en ce qui concerne l'excellence de l'architecture, la beauté de la sculpture, la magnificence de la peinture, l'art du jardinage, la structure des fontaines et l'invention des acqueducs.... Admirez-y la grandeur, la somptuosité, la magnificence et la libéralité du Prince et avouez que Versailles efface tous les palais de l'Histoire et de la Fable. »

Telle fut l'impression presque générale des contemporains ; Louis XIV, comme il en nourrissait l'ambition, avait réussi à produire la stupéfaction admirative qui, jadis, avait accueilli et que nous laissent encore les œuvres colossales des Pharaons et des Césars. Il faut le redire,

Digitized by Google

cependant, si grandioses que soient les vestiges de la création du prince qui, sans ridicule, put prendre le soleil pour emblème, il faut s'aider de nombreux documents historiques et artistiques pour avoir une faible idée de la vie, du luxe, de la splendeur de ce château qui, pour rappeler le mot de Fénelon, « était une ville entière. »

Quant à la cité elle-même que Louis XIV avait à l'entour bâtie à si grand frais, elle servait simplement à la demeure royale de solennel vestibule, avec ses hôtels, ses ministères, ses casernes, ses écuries, qui étaient des palais, son château de Clagny, que Mme de Sévigné appelait « le palais d'Armide » et dans la construction duquel la marquise de Montespan s'était efforcée de rivaliser avec le roi lui-même.

Bien que Louis XIV écrivît à Colbert : « Continuez à faire tout ce que Mme de Montespan voudra, » il n'est pas certain que ce somptueux caprice de celle que Racine devait bientôt appeler « l'altière Vasti » ne contribua point à la disgrâce de la favorite. Louis XIV l'avait suffisament montré après sa visite au château de Vaux, suivie de si près de la chute de Fouquet, il ne pouvait souffrir que l'on fût trop grand devant lui. A Versailles même, les règlements royaux relatifs à la construction de la ville nouvelle offrent un frappant exemple de cette royale susceptibilité : aucun bâtiment d'aucune sorte ne devait excéder une médiocre hauteur soigneusement déterminée, ni dépasser le faîte des arbres des larges avenues aboutissant au palais. Dans le château, dans la ville, comme dans l'état, il n'y avait qu'un être unique, tout-puissant, le Roi. Après qu'il eut révoqué l'édit de Nantes et que l'influence de Mme

Digitized by Google

de Maintenon fut devenue prépondérante, Louis XIV approuva la construction de la chapelle actuelle, qui date de la fin de son règne (1700 à 1710) et qui domine le château; mais précédemment, lorsque Mansart édifia l'église Notre-Dame, qui était la paroisse royale, Louis exigea que la voûte fût surbaissée et que les tours ne dépassassent pas un certain niveau, — ce qui fit dire que « Dieu lui-même avait dû s'incliner devant le Roi. »

En un mot, par une étiquette aussi immuable que rigoureuse, contre laquelle maugréèrent souvent ses héritiers, mais dont ils n'osèrent pas se départir, Louis XIV imprima aux moindres détails de la vie de Versailles une incroyable solennité. Alors même que le souverain se nommait Louis XV et qu'il avait, sous le règne de Mme de Pompadour ou de Mme Dubarry, transféré son *home* dans la partie du château appelée aujourd'hui « les petits appartements, » afin d'y vivre à sa guise, il se croyait encore tenu de venir, pour son lever et son coucher, dans la chambre royale, afin d'y accomplir tous les rites du cérémonial. Souvent il quittait Versailles pour s'y soustraire, mais à Versailles il ne s'en écartait jamais, en aucune circonstance.

Aussi, jusqu'à la Révolution, le souvenir de Louis XIV prima-t-il tout à Versailles. Lorsque l'écrivain russe Karamsine y vint en juin 1790, presque un an après que le château avait cessé d'être la résidence du roi, Versailles renfermait encore le somptueux mobilier que la Révolution allait mettre aux enchères. Karamsine, dont le *Voyage en France* serait intéressant à rapprocher des célèbres *Voyages* d'Arthur Young, également accomplis vers cette époque, raconte cette anecdote :

Digitized by Google

« Dans la salle du Trône (salon d'Apollon, des « grands appartements ») se dresse le trône.

» — Voici le premier trône de l'univers, dit l'individu qui nous guidait à travers le château.

» Autrefois, j'entends; mais si Dieu n'a pas abandonné les Français, le soleil de Louis XIV brillera de nouveau ici dans toute sa splendeur. »

Ce n'était plus le soleil de Louis XIV, mais le soleil d'Austerlitz qui bientôt allait luire sur la France.

III

Etranges destinées, Versailles, dont le nom était devenu le symbole de l'absolutisme royal, devait, avec les Etats-généraux de 1789 et le serment du Jeu de paume, voir la chute de ce même absolutisme, lorsque, contrairement aux prévisions de Louis XIV, et par suite des fautes de Louis XV et de la faiblesse de Louis XVI, l'émeute victorieuse y vint, le 5 octobre 1789, chercher à Versailles la royauté vaincue pour la ramener à Paris, où elle devait trouver la prison du Temple et l'échafaud.

Une heure aussi devait sonner où la galerie aux fresques triomphales dédiées par Charles Le Brun à l'apothéose de Louis le Grand, et dans laquelle on peut encore voir l'aigle germanique effaré, criant de désespoir et battant des ailes, fut le théâtre de la scène inoubliable qui, en 1871, consacra l'humiliation de la France. C'est là qu'en présence de Guillaume I[er] victorieux et des princes confédérés, devant les chefs et les drapeaux de l'armée allemande, Bismarck proclama, de sa voix puissante, le rétablissement de l'empire d'Allemagne.

Digitized by Google

Le principal chapitre des annales de Versailles est celui de la royauté des Bourbons jusqu'en 1789. Il semble, cependant, qu'après comme avant la Révolution, l'histoire n'ait pu réussir à se détacher de ce domaine qu'entre tous elle avait fait sien.

La ville de la monarchie, en notre temps même, vit l'organisation de la république et l'élection de ses présidents successifs, de Thiers à M. Fallières.

Chaque pas fait dans Versailles place le visiteur en face d'un souvenir historique.

Entre tous, celui-ci n'est-il pas curieux ? Dans une de ses vieilles rues, — la rue Saint-Louis, — deux maisons, situées à quelques mètres l'une de l'autre, évoquent la mémoire de l'origine des Bonaparte et la fin des Bourbons. Dans l'une habita Charles de Buonaparte, père de Napoléon, lorsque peu après la réunion de la Corse à la France, il vint solliciter pour le futur empereur une bourse à l'école militaire de Brienne. Dans l'autre, le dernier descendant direct de Louis XIV, le comte de Chambord, attendit, pendant plusieurs jours, chez le comte de Vanssay, son secrétaire, un vote par lequel il espérait que l'Assemblée nationale l'appellerait au trône de ses pères; il avait fait apporter dans cette maison, où chaque jour un capucin venait célébrer la messe en sa présence, un uniforme de général, qu'il devait revêtir pour faire à Paris une royale et solennelle entrée. Mais l'assemblée ne put se résigner à reprendre le drapeau blanc, et le dernier des Bourbons dut retourner en exil.

De tels contrastes abondent à chaque page, dans l'histoire de Versailles.

Là même où tout semblait fait pour le plaisir, combien vit-on de scènes affligeantes!

Digitized by Google

Au frais et charmant bosquet de la Reine se rattache la dramatique intrigue du Collier, qui fit verser tant de larmes à Marie-Antoinette. Le seuil des petits appartements, ornés par elle avec tant d'amour et consacrés à l'amitié, fut souillé du sang des gardes du corps, qui se firent massacrer pour sauver les jours de la reine menacée par l'invasion de la populace. Faut-il rappeler que nous avons vu les plus magnifiques salles du palais transformées en ambulances pleines de blessés, et Trianon, cette maison de plaisance, servir de prison à un maréchal de France ? Là en effet Bazaine, accusé de haute trahison, fut condamné à mort par un tribunal militaire, qui tout aussitôt sollicita la grâce de celui qu'il venait de flétrir.

A quelques pas de la salle du Jeu de paume, où avaient été proclamées la liberté et la fraternité humaine, les septembriseurs exterminèrent lâchement des prisonniers désarmés, — le duc de Brissac et tant d'autres, — que le maire de Versailles, Hyacinthe Richaud, dont le nom est digne d'être rappelé, s'efforça en vain de sauver, au péril de sa vie.

Dans cette ville royale naquit le plus vaillant et le plus honnête soldat de la Révolution, Lazare Hoche, et aussi Achille Bazaine. Enfin n'est-ce pas dans cette cité du passé que l'on vit s'élever l'un des premiers aérostats et venir au monde Ferdinand de Lesseps, ce pionnier des voies nouvelles ?

IV

Pour en revenir au château, Louis-Philippe, qui le transforma en 1837 en un musée historique, montra trop souvent, dans l'exécution d'un projet qui ne man-

Digitized by Google

quait pas de grandeur, une regrettable absence de goût.

Il fit détruire de ravissants appartements, de délicieux détails d'ornementation des époques Louis XV et Louis XVI, d'exquises boiseries qui furent jetées à bas et brûlées comme du vieux bois de chauffage. Malgré cela, malgré l'action du temps et certaines constructions modernes qui le déparent, Versailles laisse toujours cette impression de « royale beauté » dont parlait M[me] de Sévigné et que ressentirent très vivement, naguère encore, le tsar, le roi d'Italie, le jeune Alphonse XIII qui, non sans quelque atavisme bourbonien, s'écriait en contemplant la majestueuse perspective que l'on découvre des fenêtres de la galerie des Glaces :

— Je n'ai rien vu de plus beau.

Versailles est superbe dans les grandes journées de fêtes, pour lesquelles il offre un cadre unique ; il est plus attachant encore dans la calme et mélancolique solitude qui inspira à André Chénier des vers immortels[1], lorsque, peu de temps avant d'être envoyé à l'échafaud, il vint, s'y réfugier, dans une maison de la rue de Satory. Le croirait-on, l'infortuné poète avait, dans son attachement

[1] O Versaille, ô bois, ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Elysée embelli,
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli !...

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
Tout a fui ! Des grandeurs tu n'es plus le séjour,
Mais le sommeil, la solitude,
Dieux jadis inconnus, et les arts et l'étude
Composent aujourd'hui ta cour....

Digitized by Google

à Versailles, un émule qui n'était autre que Robespierre? On pourait citer une lettre où le futur dictateur loue cette ville, qui plaît tant « à sa sensibilité » et dans laquelle il affirme qu'il eût aimé vivre.

En dehors de quelques fanatiques qui auraient voulu « faire passer la charrue » sur les ruines du château, les hommes de la Révolution furent loin d'être insensibles aux beautés de Versailles, qui bénéficia, à leurs yeux, des grands souvenirs des Etats-généraux et du serment du Jeu de paume.

A plusieurs reprises, les assemblées révolutionnaires déclarèrent même que « *Versailles avait bien mérité de la patrie.* » Si la détresse financière n'avait pas été aussi grande, la Convention, très probablement, n'eût pas vendu les admirables meubles du château.

Un moment, elle fit de celui-ci un musée de l'art français. Elle fut même saisie d'une proposition signalant Versailles comme désigné pour devenir « la ville sainte de la République, la capitale des beaux-arts et des sciences, l'Oxford de la France. »

Bien plus gravement que la Révolution elle-même, Napoléon Ier, s'il avait réalisé le projet dont il est question dans ses entretiens de Sainte-Hélène, eût défiguré Versailles, qu'il n'aimait pas. Il voyait dans Louis XIV une sorte de rival posthume, dont il lui était impossible, là du moins, d'éclipser le souvenir.

« De ces beaux bosquets j'aurais chassé, disait-il, toutes ces nymphes de mauvais goût, tous ces ornements à la *Turcaret*, — ainsi traitait-il les chefs-d'œuvre de la sculpture française, — et je les remplaçais par des panoramas en maçonnerie de toutes les capitales où nous étions entrés victorieux, de toutes les célèbres batailles qui avaient illustré nos armes. »

Digitized by Google

Heureusement, le temps manqua à Napoléon pour exécuter ce barbare projet.

En ces dernières années, Versailles, plus visité que jamais et devenu pour beaucoup une villégiature de plus en plus appréciée, a reconquis, notamment auprès des écrivains et des artistes, une véritable faveur. Alfred de Musset, qui fit de si jolis vers sur «les trois marches de marbre rose,» n'obtiendrait plus le même succès en affectant de railler «l'ennuyeux parc de Versailles,» auquel ses successeurs, — on en pourrait faire une anthologie, — ont consacré tant de pages empreintes d'une admiration qui semble s'inspirer de Chénier, de Chateaubriand, de Victor Hugo lui-même, lequel, volontiers, y venait converser avec quelque vieux faune

Qui, de son front penché touchant aux branches d'arbre,
Se perdait à mi-corps dans sa gaîne de marbre.

Aujourd'hui il n'y a plus guère qu'une voix pour célébrer l'incomparable ensemble d'art décoratif des dix-septième et dix-huitième siècles qu'offrent le château, les jardins, les Trianons, leurs dépendances, et de nombreux bâtiments de Versailles, — ne serait-ce que l'hôtel de la bibliothèque, où l'on voit de si belles salles consacrées par le duc de Choiseul aux archives des affaires étrangères et construites par l'ingénieur Berthier, père du major-général de Napoléon, qui devint prince de Neuchâtel et de Wagram.

Il faut, croyons-nous, encourager le plus possible ce puissant mouvement d'opinion en faveur de la conservation vigilante de ces œuvres d'art encore si nombreuses, d'un meilleur entretien de ces admirables jardins trop négligés, et aussi de tous ces monuments qu'on ne doit

Digitized by Google

pas laisser s'effondrer, sous peine de voir disparaître Versailles lui-même. Croirait-on qu'il y a seulement deux ou trois ans que l'on a commencé à prendre dans le château, contre l'incendie, les précautions nécessaires ?

Où retrouverait-on, cependant, ces grands appartements, ces exquis cabinets Louis XV, d'une ornementation si finement élégante, cette chapelle où les richesses artistiques ont été prodiguées, cette Orangerie dont les colossales substructions et les voûtes, à la fois si simples et si prodigieusement hardies restent une merveille d'architecture, cette salle d'opéra construite par Gabriel, l'un des plus beaux théâtres qu'on puisse imaginer et que l'on devrait restituer à l'art, puisque dès longtemps n'y retentit la voix des orateurs qu'on put y entendre après la lugubre guerre de 1870, Gambetta, Thiers, Jules Favre, Jules Simon, Broglie, Buffet, Dupanloup, d'Audiffret-Pasquier et tant d'autres ?

Dans cette salle, même la musique évoquerait de dramatiques souvenirs. C'est là, au banquet des gardes du corps, que résonnèrent, en présence de Louis XVI et de Marie-Antoinette, les accents de l'air fameux :

O Richard, ô mon roi,
L'univers t'abandonne....

Il faut rendre cette justice au gouvernement actuel et au parlement que, dans presque tous les rapports relatifs aux beaux-arts présentés à la Chambre des députés et au Sénat, on n'a point cessé, depuis vingt ans, de s'occuper de questions concernant Versailles, en faveur duquel d'importants crédits ont été votés. A l'intérieur du château, cependant, on a trop peu fait, malgré les méritoires et persistants efforts du conservateur, M. Pierre de

Digitized by Google

Nolhac, qui, par ses érudits ouvrages, a conquis une notoriété européenne.

Ce qu'il faut désirer, avant tout, c'est de voir remeubler, pour en remettre le vrai caractère en valeur, une partie des plus beaux appartements du château avec les meubles de style que possède encore l'état. On y devrait aussi replacer, comme on vient de commencer à le faire, cette suite de tapisseries des Gobelins que Louis XIV avait commandées pour Versailles, et qui, nulle part, ne seraient mieux à leur vraie place que dans le cadre en vue duquel elles avaient été exécutées. Tout en enrichissant le musée historique, dont devraient être éliminées certaines toiles hâtivement brossées par des peintres trop secondaires, mais qui renferme tant de belles œuvres des maîtres de l'art français, il faudrait surtout s'appliquer à remettre en lumière tout ce qui, à Versailles, se rattache au dix-septième siècle, qui eut si grande allure, et au dix-huitième, si fin, si délicat, si gracieux.

Encourager cet effort et assurer son succès, ce serait procurer une satisfaction, non pas seulement aux Français légitimement fiers de leur histoire et de leur art national, mais aux innombrables visiteurs étrangers qui ne manquent jamais de venir à Versailles et d'en admirer les monuments, les jardins, les œuvres d'art.

ALPHONSE BERTRAND.

Digitized by Google

UNE EXCURSION AUX ILES
DU
COMMANDEUR ET AU KAMTCHATKA

A bord du *Soungari*, 25 mai 19...

Après un long hiver, le port de Vladivostok est délivré de ses glaces, et la vie a repris son activité. Des paquebots de toute nationalité font leur entrée ou hissent le pavillon du départ ; d'innombrables sampangs chinois circulent parmi eux, un mouchoir rouge à la pointe de leur mât. Au fond de la baie, l'escadre fait sa toilette d'été et, un peu plus loin, le brise-glace, à la peinture usée et écorchée, se repose de sa fatigante saison de travail.

A midi, le *Soungari*, de l'Est-Chinois, doit lever l'ancre pour sa croisière au Kamtchatka, ce pays si peu connu, et dont le nom n'évoque guère dans l'esprit qu'une presqu'île peu hospitalière, peuplée de forçats et de malfaiteurs, ensevelie sous la neige perpétuelle, embrumée par la buée qui monte des mers froides. Après une courte station à Hakodate, port important de Yezo, et une escale aux îles du Commandeur, le *Soungari* ira

Digitized by Google

à Pétropavlovsk, ancienne forteresse et principale ville du Kamtchatka, puis reviendra par les ports de la mer d'Okhotsk.

Ce voyage nous tentait depuis longtemps. Quelques amis ayant entrepris de le faire cet été, nous nous décidons à les accompagner.

A l'heure du départ, la grande salle à manger, qui sert également de salon, de bibliothèque, de fumoir et de bar, est pleine de monde. Autour de la table les employés de la douane, à l'uniforme galonné, règlent les papiers du bord. Au fond de la salle, les officiers du transport *Yakout*, qui doit nous suivre dans quelques jours, se hâtent de terminer des combinaisons de rencontres, ainsi que des projets d'excursion en commun et de chasses à l'ours. Arrivent les amis pour faire leurs adieux. Les fournisseurs apportent les commandes en retard, et le petit télégraphiste, arrêté devant la porte, crie le nom du destinataire de la dernière dépêche. Les parents du personnel, tous chinois, font aussi irruption dans cette salle, sans aucun souci de l'étiquette, et nos garçons, interrompant leur service, échangent avec eux de nombreux saluts jusqu'à terre. Partout on entend déboucher des bouteilles de champagne, et, la coupe en main, amis et inconnus nous souhaitent un bon voyage et un heureux retour.

Les trois coups de sifflet amènent tout le monde sur le pont. Une dernière poignée de main, et nous voilà en route !

Sur la passerelle, le commandant, un Petit-Russien aux cheveux roux, à la face couleur de brique, crie, gesticule et donne ses ordres sans grande dignité. Les officiers du bord, Russes eux aussi, d'allure nonchalante,

Digitized by Google

vêtus d'uniformes de fantaisie, ressemblent plutôt à des marins amateurs. De nombreux coolies chinois, japonais, et coréens s'entassent dans l'entrepont, gardant soigneusement auprès d'eux leur sac de riz. Nous remarquons un petit groupe à part ; ce sont des Russes, pêcheurs de saumon, qui se rendent au Kamtchatka pour la saison de pêche ; ils cherchent des coins tranquilles et abrités, y jettent leur pelisse de peau de mouton, leur unique bagage, et s'y installent aussi bien que possible.

Le *Soungari* est de construction anglaise et date d'une époque où le confort sur les paquebots n'existait pas. Heureusement nous ne sommes pas nombreux et pas trop mal casés. Nos compagnons de voyage les plus intéressants sont : M. S., ancien officier de marine, M. G., agent de la Cie de l'Est-Chinois, le Dr B., inspecteur médical en tournée, et M. L., un fourreur américain.

27 mai.

Il y a plus de vingt-quatre heures que nous sommes en route. Le temps est superbe, la mer absolument calme et déserte. Notre vie est déjà réglée. La journée se passe à des divertissements de tout genre. Quatre de nos compagnons de route ne quittent pas la table de jeu et, tout à côté d'eux, le Dr B. s'acharne à réussir des patiences. De longues causeries, autour du samovar, abrègent les heures monotones, et sont souvent animées par la présence du commandant, lorsqu'il vient nous raconter les derniers événements du bord ou agiter quelque grave question philosophique. Notre expédition s'annonce comme un voyage familial.

Un seul point nous inquiète. Que sera notre table ?

Elle est confiée à un restaurateur chinois, aidé d'un

Digitized by Google

nombreux personnel de même race, et nous pouvons nous attendre à plus d'une chinoiserie de leur part. Voici en effet de quelle façon édifiante nous avons fait connaissance des qualités de M. Joe, commissaire-maître d'hôtel, qui se présente sous la forme d'un gros et luisant Chinois, vêtu de soie bleu pâle.

En comptant nos bagages, nous nous sommes aperçus qu'il nous manquait une caisse de Rœderer. On la cherche partout, on interroge tout le monde. Personne ne l'a vue. Nous avertissons le premier officier et, sur ses ordres, nouvelles recherches, nouveaux interrogatoires sans résultat. Mais l'officier est énergique et connaît son monde. Il se fait ouvrir la cabine de M. Joe. Elle est encombrée de colis divers, auxquels s'ajoute sa volumineuse garde-robe aux couleurs les plus délicates. On déplace tout ; on retire jusqu'à la moindre caisse de conserves ou de vin de dessous la banquette. Toujours rien ! Notre maître d'hôtel jaune assiste avec une dignité sans pareille à tout ce déménagement. Sur l'injonction de son supérieur, il est obligé de constater que la caisse a bien été embarquée ; mais elle reste introuvable. Alors l'officier se décide à chercher lui-même, et, dans le coin le plus sombre, il distingue une forme vague. On s'approche et on retire la caisse de Rœderer, portant encore notre nom et notre adresse en grandes lettres. La colère de l'officier éclate bruyamment, mais elle ne réussit pas à émouvoir la méprisante indifférence du mandarin-maître d'hôtel qui, avec un superbe haussement d'épaules, déclare ne pas savoir comment ce colis a pu s'égarer jusque sous sa propre banquette.

Et c'est à ce personnage qu'est confié notre bien-être pour la durée de ce long voyage. Cela promet !

Digitized by Google

Hakodate, 29 mai.

Hier, vers deux heures, nous avons jeté l'ancre dans ce port, mais à cause des formalités de douane et de santé, qui longues partout, sont interminables au Japon, nous n'avons pu descendre à terre que très tard.

La ville se cache derrière une véritable forêt de mâts ; goëlettes, jonques, sampangs à voile, bateaux à vapeur sont serrés les uns contre les autres. Elle est dominée par une très haute colline, que couronnent des batteries et sur le versant de laquelle un bois de pins touffus, aux troncs parfaitement droits, jette une magnifique nappe vert sombre où s'étagent les rues. Comme nous entrions dans le port, plusieurs centaines de sampangs de pêche filaient gaiement en flottille vers la mer, leur grande voile carrée, de toile ou de natte, gonflée par une jolie brise.

A l'heure où j'écris, nous revenons d'une longue tournée à travers la ville, où un vent glacial fait tourbillonner des nuages de poussière et soulève indiscrètement les pans des *kimonos* [1], comme pour persuader à ce peuple que les bas seraient une addition utile à leur vêtement national. Dans les quartiers populeux, les toitures des maisons, simples assemblages de planches retenues en place par des pierres, menaçaient, à chaque rafale, de nous tomber sur la tête.

Notre apparition dans la ville eut un succès que nous n'avions guère prévu. Une foule de gamins et de jeunes gens, la plupart portant des bébés sur le dos, nous font une escorte bruyante. Devant les portes apparaissent des vieillards, et, derrière eux, leurs femmes nous sourient,

[1] Longue tunique des Japonais.

Digitized by Google

découvrant des dents laquées de noir, insigne de la dignité d'épouse. On nous dévisage, on tourne autour de nous, on va jusqu'à nous palper, et nous excitons l'hilarité de tous ces charmants petits singes jaunes, à qui nous devons paraître des géants albinos avec nos teints clairs et nos cheveux blonds.

Le hasard nous conduit devant le marché au poisson. Par curiosité nous entrons et nous y trouvons une exhibition complète des habitants du mystérieux océan. Dans de grands paniers bien alignés sont étendus des vers de mer, masses gélatineuses, inertes et glauques, dont on ne peut distinguer ni la tête ni la queue. Tout à côté, des congres et des serpents de mer remuent, grouillent, se tortillent. D'énormes poulpes gisent à terre, vivants encore ; on leur coupe les tentacules, dont les moignons s'étirent dans un dernier spasme. De longs étals offrent tous les genres de mollusques et d'étoiles de mer ; de petits poulpes, enfilés en brochette et disposés pour la cuisson, attendent les amateurs. Sur une grande table, autour de laquelle des ménagères s'impatientent, on découpe un immense requin qui pourrait être vendu pour du bœuf, tant sa chair est rouge et sanglante. Plus loin, les chiens de mer semblent un article très apprécié. Et des poissons monstres à mâchoires féroces, des crapauds de mer aux yeux démesurés, des tortues de toute dimension, même des tranches de baleine salée sont prêts à régaler l'appétit japonais. Les algues, les choux de mer, les herbes marines se vendent comme légume, et les carapaces pilées des homards ou des crabes en font le principal assaisonnement. Enfin, nous arrivons aux harengs et aux sardines, dont la blancheur argentée repose heureusement nos yeux.

Digitized by Google

Un jeune Nippon, désireux de nous éblouir par sa connaissance de l'anglais, nous vante cette vertu propre aux Japonais, de ne rien dédaigner de ce que le filet amène.

— Ainsi, ajoute-t-il en nous désignant un grand turbot blanc, depuis deux ans on mange même ce poisson-là qu'autrefois on rejetait dans la mer.

Vers le soir, le pont de notre bateau s'est garni de policiers japonais. Il paraît qu'ils en veulent à un passager, un M. L., négociant russe, qui dépasse de beaucoup en filouterie les Japonais les plus habiles, et qui s'est joué d'eux à plusieurs reprises, malgré les annonces des journaux du pays, mettant en garde les commerçants contre ce dangereux personnage. On est venu l'arrêter, mais le consul russe, dont l'orgueil national ne peut admettre pareil outrage de la part des Japonais, même envers un voleur russe, le prend sous sa protection. Il autorise cependant une saisie. Le résultat en est peu fructueux, car on ne trouve, appartenant à M. L., qu'une petite valise vide et un vieux revolver. Les policiers, après avoir dressé procès-verbal en plusieurs exemplaires, emportent ces objets faute de mieux, mais bientôt ils reviennent et veulent les restituer à M. L. Celui-ci, très indigné, refuse : non, l'affaire ira jusqu'au bout !

M. L. n'est que trop content de leur embarras. En effet ! La loi japonaise exige que tout objet saisi soit gardé, pendant la durée du procès, dans une pièce spéciale, avec une sentinelle à la porte. Les agents ont réfléchi un peu tard que, M. L. partant pour le Kamtchatka, le procès peut durer indéfiniment, et que sa valise légère ne mérite guère tant d'attention.

Digitized by Google

Dans la mer de Behring, 7 juin.

Voici le cinquième jour de brouillard. Le soleil, ce guide essentiel des navigateurs dans les mers inconnues, reste encore invisible. Entraînés par des courants contraires, nous avons perdu notre route. Nous avançons à l'aventure et l'inquiétude commence à nous étreindre. Humides, glaciales, des nuées opaques et incolores nous poursuivent, nous enveloppent, nous serrent la gorge, nous pénètrent jusqu'aux os. Impossible de voir même à quelques mètres de distance, à travers cette toile grisâtre qui semble vouloir nous barrer la route. Le vaisseau avance à tâtons, avec prudence, et le voile, toujours en avant, fuit à mesure que nous l'approchons et nous entraîne on ne sait où. Dans les instants rares où le brouillard se lève un peu au-dessus de l'eau, il laisse entrevoir des fantômes menaçants sur la surface immobile et déprimée de l'océan, quelques inoffensifs perroquets de mer, au profil de vieilles juives, ou un canard sauvage que la brume transforme en silhouette fantastique.

Sur l'avant du bateau, deux matelots, munis de lunettes puissantes, ne se lassent pas de fouiller dans cette atmosphère de mystère. A droite et à gauche, à l'entrepont, deux autres matelots sondent les profondeurs, et à courts intervalles leur voix forte signale le nombre de brasses au commandant, debout sur la passerelle. Celui-ci aussi, les yeux déjà enflés par le continuel effort, tient son regard fixé sur les vapeurs qui fuient devant lui, essayant de deviner ce qu'elles cachent d'imprévu et de redoutable.

La sirène ne cesse de pousser ses cris d'alarme, bien que nous ne courions aucun risque de collision dans ces eaux désertes. Chacun de ses gémissements nous donne le frisson, et si elle se tait, les voyageurs s'élancent

Digitized by Google

vers les hublots, espérant apercevoir enfin le ciel bleu, le soleil bienfaisant. Espoir toujours vain ! Voilà de nouveau l'avertissement lugubre qui arrête leur élan et les renvoie à leur place, dans une oppressante anxiété.

De temps à autre, des coups de sifflet, stridents, déchirent l'air. Un écho répond. Le tapis vert est alors abandonné ; les verres de thé peuvent refroidir. Chacun enfile son manteau, tout en montant à la hâte sur le pont. On prête l'oreille....

L'écho ! Le voici. Mais d'où vient-il ? A quelle distance répond-il ? Les uns l'entendent double, d'autres triple, même multiple. De cette diversité de perception résultent les hypothèses les plus contradictoires. Sans aucun doute, l'écho nous vient d'une terre dissimulée derrière le brouillard. Mais où est-elle ? Devant nous ? A droite ? à gauche ? D'autres coups de sifflet, plus continus, plus formidables s'élancent à travers la brume et reviennent languissants, affaiblis, sans nous renseigner davantage.

Notre commandant semble obsédé par le souvenir du sinistre d'il y a deux ans, où son vapeur, par un brouillard semblable, s'est brisé sur les côtes rocheuses du Japon, lui laissant juste le temps d'armer ses chaloupes de sauvetage. Il est affolé, hors de lui. Il insulte ses subordonnés. Il demande des avis et ne les écoute pas. Il se plaint des cartes incomplètes qui, d'après lui, datent du temps de Behring et, comme excuse à toutes ses hésitations, il nous avoue qu'il navigue pour la première fois dans ces eaux. Sur ses ordres, on ralentit encore la marche, et nous avançons à peine. Les vapeurs, devenues laiteuses, s'amassent autour de nous, toujours plus épaisses ; elles entrent par toutes les fentes et nous pénètrent de leur démoralisante humidité.

Enfin, vers midi, un tumulte sur le pont ! Le rideau

Digitized by Google

s'est entr'ouvert et laisse apercevoir les collines neigeuses d'un rivage lointain. Toutes les jumelles se dirigent vers l'éclaircie, mais déjà le brouillard se referme lentement. A-t-on eu le temps de s'orienter ? Les habitués de ces contrées prétendent avoir reconnu le paysage de l'île de Behring. Le commandant, au contraire, assure que c'était la côte montagneuse de l'Oust-Kamtchatka. Il voit sa route libre, croyant avoir dépassé les îles du Commandeur de près de cent cinquante nœuds et, changeant sa direction, il commande : machine en avant !

Hélas ! cette vitesse ne nous rassure pas. Au contraire. Nous restons sur le pont, grelottants, l'âme inquiète, écrasés sous le faix de ce ciel bas.

M. S., ancien officier de marine, qui déjà a fait maintes croisières dans ces eaux, se promène sur le pont d'un pas nerveux. Convaincu que la terre entrevue était la pointe nord de l'île de Behring, il se représente, en imagination, tout le danger que comporte cette vitesse aveugle. Son oreille exercée discerne même le clapotis léger des vagues sur une plage rocheuse. Enfin il n'y tient plus. Il monte sur la passerelle ; mais il ne réussit pas à faire partager sa conviction au commandant. Il redescend plus morose ; le pli profond qu'il porte, séparant ses épais sourcils, s'est creusé davantage ; sa petite barbe qu'il ne cesse de tordre devient plus pointue, et absorbé, muet, il vient s'accouder au bastingage. Tout à coup sa figure s'anime. Il tire de sa poche une pièce blanche, et nous disant avec un sourire vague qu'il va tenter d'émouvoir les dieux des profondeurs, il la jette à l'eau.

Fascinés, nous suivons ce geste, sans savoir s'il faut l'accueillir comme une plaisanterie ou comme une superstition de vieux marin ; mais nous restons près de lui, cloués à nos places, à attendre l'événement qui, commen-

Digitized by Google

çons-nous à croire, ne peut manquer de se produire.... et subitement, écartant le brouillard, un rocher noir surgit devant nous, immense, géant ! En même temps un choc formidable ébranle le navire jusque dans ses entrailles, et nous fait perdre notre équilibre. On a renversé la vapeur. L'hélice, dans un tourbillonnement sauvage, transforme les eaux calmes en flots écumants, et éclabousse avec furie la surface terne de la mer. De l'entrepont montent les cris poussés par les Jaunes frappés de panique ; les pêcheurs russes, à genoux, disent leurs prières et répètent le signe de la croix ; d'en haut la voix rauque du commandant essaie de dominer la confusion et de rétablir l'ordre.

Les dieux se sont laissé fléchir ! Ils ont dévoilé à temps le péril : la noire et monstrueuse falaise de l'île de Cuivre qui, cachée dans la brume, était prête à nous anéantir....

Nous voici donc très au nord, à quelques centaines de milles à l'est du Kamtchatka, où, dans le brouillard presque éternel de la mer de Behring, sont situées les îles du Commandeur.

Notre émotion calmée, nous observons l'île : c'est un gigantesque bloc de cuivre, émergeant de l'océan, dont les reflets rouges et vert-de-gris semblent s'éteindre et se ternir faute de soleil. Il se dresse sévère et majestueux, sans offrir aux navires ni port ni mouillage. Seules, les algues de mer approchent ce rocher ; elles l'entourent et l'enlacent avec une telle abondance que les vagues paraissent gênées dans leurs mouvements, et font un visible et lourd effort pour arriver jusqu'à lui. Aussi l'endroit est-il le lieu de repos favori des loutres de mer, ces grandes et belles bêtes paresseuses qui aiment tant à rester immobiles et à se laisser bercer par l'onde calme

Digitized by Google

et régulière, leur long corps noir mollement couché sur ce lit de plantes marines.

D'aspect tout différent est l'île de Behring, la plus importante de l'archipel. Une plaine sans borne, inculte, désolée, dont les très légers vallonnements sont couverts d'un herbage raide de steppe, l'unique végétation de l'endroit. Pas un arbre, pas un buisson ; la bruyère elle-même dédaigne ce sol ingrat, et on m'affirme que les fleurs sauvages, superbe et riche décor des espaces sibériens, n'égaient jamais ces parages.

Ici même, battue par les tempêtes, dans l'obscurité du brouillard, la seconde expédition de Behring est venue s'échouer en 1741. La modeste tombe du célèbre navigateur a été creusée sur cette terre, alors inhabitée, à laquelle on a donné son nom. Plus tard, quand, sur l'ordre du gouvernement, l'île fut peuplée, c'est autour du tombeau solitaire que les premières huttes de pêcheurs se sont groupées.

A l'ancre devant l'île de Behring, 8 juin.

Un bruit assourdissant nous avertit qu'on jette l'ancre. Le brouillard s'est complètement dissipé. Par mon hublot j'aperçois, dans le lointain, un rivage et des chaloupes qui s'approchent à toute vitesse. Nous avons mouillé presque au large, à une bonne distance de la terre, dans une baie très ouverte formée par l'île et une chaîne de dangereux récifs qui affleurent à peine. Les canots nous accostent, et aussitôt toute la population européenne du village monte à bord, manifestant avec exubérance sa joie de nous voir. Elle n'est pas bien nombreuse. Le *natchalnik*, gouverneur des îles du Commandeur, le médecin, le pope et l'agent de la Compagnie des Phoques.

Le natchalnik, un militaire, trente-cinq ans environ,

Digitized by Google

nerveux, le front déjà dégarni. Il occupe ce poste à titre intérimaire depuis un an.

Le médecin, d'un extérieur par lui-même fort désagréable, se rend presque répugnant par son costume malpropre et débraillé. Voilà douze ans qu'il est chargé d'enseigner l'hygiène aux habitants de l'île.

Le pope, un homme tranquille, neutre, en mission ici depuis dix-huit ans, parle le russe des indigènes et fait fonction de maître d'école.

L'agent de la compagnie, un individu maigre, à la figure jaune, d'une banalité désespérante. On le dit épileptique. A l'exception de trois femmes, qui ne sont pas encore venues à bord, ce sont là les seuls habitants civilisés de ce microcosme si jalousement enveloppé par l'atmosphère nébuleuse du nord, et égaré parmi les glaçons de la mer de Behring. L'accueil qu'ils font au *Soungari* est des plus affables. Sans attendre les présentations, ils nous traitent en vieux amis et une conversation animée s'engage aussitôt. Peut-être serait-il plus juste de dire que nous subissons un curieux interrogatoire ; car ces gens qui ont vécu, depuis un an, entièrement retranchés du reste du monde, sans poste ni télégraphe, sont avides de nouvelles et nous assiègent littéralement de questions. Nous faisons des efforts de mémoire prodigieux pour retrouver les événements et les incidents dignes de récit de toute l'année écoulée, déjà oubliés de nous-mêmes, mais encore tout nouveaux et pleins d'intérêt pour ces quelques êtres si complètement isolés.

Tout en nous questionnant, ils surveillent, avec une nerveuse impatience, la porte par laquelle doit entrer l'agent des postes pour leur remettre le courrier de l'année. Après douze mois, ils vont enfin avoir des nouvelles de tout ce qui leur tient le plus au cœur,

Digitized by Google

famille, enfants, amis! Le voici, l'homme tant désiré, et dans ses bras de volumineux paquets de lettres et de journaux ! On l'entoure, on le débarrasse rapidement, — la distribution n'est pas compliquée, — et chacun, ayant reçu sa précieuse liasse, se retire dans quelque coin discret.

Nous les laissons à leur émotion, et nous suivons maître Joe qui est venu nous annoncer le déjeuner. Ce repas est court et modeste. Notre restaurateur semble être à bout de provisions. Il ne nous donne plus de crème et nous oblige à boire notre café sans rien y ajouter. Hélas! quel café! D'autre part l'eau douce est épuisée; le breuvage, préparé avec de l'eau de mer distillée, qu'il nous offre comme thé n'est pas buvable. Le pain ne s'améliore pas non plus ; c'est toujours la même pâte aigre et mal cuite. Mais ni injures, ni menaces ne peuvent émouvoir l'imperturbable indifférence de ce tyran jaune et lui faire présenter un menu plus choisi. Ce matin nous n'avions pas le temps de lui faire des réclamations. On préparait déjà les chaloupes et l'impatience nous gagnait tous de mettre pied à terre après cette longue et déprimante croisière dans les ténèbres. Quelle joie de revoir enfin le soleil, même pâle et effacé, et la terre, si désolée et triste qu'elle soit!

Six cosaques indigènes, de figure brune, d'aspect sauvage, rament avec une force égale, et bientôt notre canot atteint la plage à l'endroit où celle-ci, s'avançant un peu dans la mer, nous offre une sorte de jetée naturelle. La quille touche, et l'embarcation s'arrête à quelques mètres du rivage. Mes compagnons sautent courageusement dans l'eau pour franchir la courte distance, et moi, n'étant pas chaussée pour l'eau salée, je dois me confier aux bras puissants d'un rameur. Nous voilà donc dans l'île de Behring, en face du village.

Digitized by Google

Sur la grève, toute la population est réunie pour nous recevoir. Des faces jaune foncé, des yeux noirs, des pommettes saillantes, cheveux et barbes longs et négligés. On retrouve chez ces gens des traits des Indiens de l'Amérique du nord, de la ressemblance avec la race japonaise, un air de parenté avec les Aïnos. Nous avons devant nous des Aléoutiens.

Des enfants, en bande joyeuse, tout en nous dévisageant, ne cessent de jouer et de se bousculer dans nos jambes. Trois petits frères attirent surtout notre attention par leurs jolies figures à demi civilisées, de teint plus pâle et de traits plus affinés que les autres. Des métis, nous dit-on, et leur mère est la beauté du village, paraît-il ! Nous l'apercevons du reste dans le groupe des femmes, et elle est certainement supérieure à ses compagnes, mais ce n'est pas beaucoup dire.

Voulant donner quelque plaisir à cette petite foule, je demande un panier de pommes qui faisait partie de mes provisions sur le bateau, et je le leur offre en régal. Quel étonnement ! C'était la première fois que ces enfants voyaient cet objet bizarre, une pomme ! Ils les regardent longuement, se décident à les prendre et s'en servent pour jouer à la balle. Comme on leur explique que c'est un fruit bon à manger, ils paraissent incrédules, hésitent à y goûter ; enfin, les plus braves se mettent à l'écart pour y mordre, mais les voilà fort embarrassés, leurs pommes entamées dans les mains, l'air penaud, trouvant cela mauvais.

MADELEINE ADRIEN MONOD.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

LA QUESTION DE LA PAIX
ET SA SOLUTION

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE[1]

VII

Nous avons essayé de montrer comment la situation du monde a été modifiée par la politique actuelle. Les deux grandes puissances qui y ont surtout contribué, la Russie et l'Allemagne, sont celles qui auraient dû se garder surtout d'y toucher, pour ne pas mettre en péril leur régime intérieur. L'une et l'autre étaient pressées de marcher avec le temps, de s'agrandir et de s'enrichir. Les besoins nés de l'autocratie et de l'absolutisme leur en faisaient une loi inéluctable. Ni l'une ni l'autre ne pouvaient maintenir et développer leurs armements sans beaucoup d'argent. Toujours plus d'argent : les progrès incessants dans les engins de guerre forçant à les changer entièrement après quelques années, parce qu'une puissance s'emparait d'inventions nouvelles et contraignait toutes les autres à suivre pour ne pas rester en arrière et en être affaiblies ; l'obligation de mieux traiter les troupes au point de vue de leur nourriture et de leur logement ; des

[1] Pour la première partie, voir la livraison de novembre.

Digitized by Google

préparatifs à faire pour leur assurer quelque confort dès l'entrée en campagne, une quantité d'autres détails à soigner, tout cela devait entraîner des dépenses croissantes.

Comment y pourvoir? Le tsar Nicolas II a fait une proposition qui a été célébrée en Europe à grand orchestre, celle d'un quasi-désarmement, mais il a eu soin de lui donner un démenti immédiat en augmentant notablement ses forces sur mer et sur terre. Il lui aurait convenu assurément d'arrêter une course au clocher aussi ruineuse, parce que la paix en Europe lui allait à merveille en lui permettant d'utiliser ses armées, suffisantes, — il le croyait tout au moins, et l'Europe avec lui, — pour s'étendre dans l'extrême-Orient sans crainte d'être troublé par ses voisins d'Occident. Or, à La Haye, la montagne accoucha d'une souris. Le petit animal n'a pas été d'ailleurs sans rendre quelques services, mais non celui qu'on en attendait surtout, car après peu d'années la Russie se trouvait entraînée dans une guerre formidable.

Les nécessités de sa situation l'avaient poussée à favoriser de tout son pouvoir le développement de son industrie. Elle voulait fabriquer elle-même, par raison d'économie, et pour être indépendante de fournisseurs étrangers, tout ce qui était nécessaire à ses armées, à ses flottes, à ses chemins de fer, à ses monopoles d'état. Toutes les industries furent stimulées, d'abord par une protection très effective, puis par d'autres avantages réels, tels que des avances de capitaux, divers privilèges offerts aux étrangers disposés à établir des manufactures, et autres amorces qui n'ont pas manqué leur but, puisque des capitaux européens considérables, — deux ou trois milliards peut-être, — sont allés s'engouffrer dans des

Digitized by Google

industries russes, attirant de toute l'étendue de la Russie d'Europe, et au delà, des centaines de mille ouvriers, le plus grand nombre concentrés sur quelques points de l'empire.

En Allemagne, tout le monde sait que la principale préoccupation de Guillaume II a été de favoriser par tous les moyens la prospérité de l'industrie, jusqu'au point de se faire le commis-voyageur de ses grandes usines, celle de Krupp en particulier, et de sacrifier des intérêts politiques de premier ordre à l'obtention de grosses commandes. Son succès, — peut-être le seul, — a été grand. Et l'a-t-on assez célébré sur tous les tons !

Mais il est permis de dire que l'empereur, pas plus que le tsar, n'ont compris où ils allaient et quelles seraient les conséquences de leur politique économique. L'un et l'autre voulaient porter à leur plus haute puissance la prospérité et la richesse de l'état, qui devait en recevoir une force extraordinaire, et ils ont abouti à ébranler toutes les bases des systèmes dont ils sont l'incarnation. La Russie, moins avancée et plus faible, en donne dans ce moment une démonstration qui ne laisse rien à désirer. L'Allemagne suivra, on peut déjà l'annoncer avec assurance. Il n'est pas possible, dans l'état des idées modernes, qu'un peuple s'enrichisse sans vouloir être le maître de lui-même et de ses destinées. La constitution impériale, l'existence de plusieurs états unis en une confédération, les institutions créées en faveur des ouvriers pourront prolonger le *statu quo*, mais surgisse une crise économique ou politique, et les revendications populaires deviendront telles que l'empereur devra céder, s'il est sage, car un peuple conscient de lui-même devient irrésistible à la longue. Qu'il cherche à l'éviter, à sauver son pouvoir personnel, en faisant la

Digitized by Google

guerre, par exemple, il y a tout lieu de penser qu'il en porterait la peine, comme nous l'établirons plus tard.

Aujourd'hui, la Russie étant plus ou moins paralysée par ses troubles intérieurs et par la nécessité de tenir compte de la demande de réformes qui se produit avec toujours plus de connaissance et d'intensité, Guillaume II est devenu en réalité le seul appui de l'ancien régime. C'est trop peu pour qu'il puisse se soutenir longtemps. Partout on veut en sortir, sans en excepter l'Allemagne elle-même. La Russie a donné le branle; elle le maintient par le spectacle de ses convulsions intérieures, mais l'Europe a été préparée à vouloir des changements fondamentaux, et rien n'y a contribué aussi directement et puissamment que la politique allemande et ses menaces à l'indépendance des états voisins.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, elle a aussi assaini et assagi le mouvement réformateur. La simple existence en Europe d'un souverain disposant librement de l'armée la plus puissante peut-être que mentionne l'histoire, et intéressé à maintenir l'ordre général, aurait suffi à empêcher les explosions révolutionnaires. Ici on a eu quelque chose de plus : l'ambition de ce souverain et son esprit inquiet, qui l'ont porté à des tentatives de nature à susciter des soupçons et des craintes d'intervention dans les affaires de ses voisins. Tous les états ont voulu s'armer pour être en mesure de résister à une pression qui menaçait à la fois leur indépendance et leur prospérité. Ce ne sont pas seulement les gouvernements qui ont agi, cherchant à fortifier leur position par des alliances, l'immense majorité des peuples les a soutenus en acceptant les charges excessives qui en résultaient pour eux. Instinctivement ou conscients du danger, la plupart repoussaient avec horreur la perspective d'être sou-

Digitized by Google

mis au régime allemand tel qu'il existe non seulement en Alsace-Lorraine, au Slesvig, en Posnanie, mais en Allemagne même, particulièrement en Prusse.

Au cours des affaires du Maroc, des agents officieux de l'empereur, le prince de Donnersmark en tête, sont venus à Paris, et ont dit aux hommes influents, puis au public lui-même : « Prenez garde, si vous résistez à nos justes demandes, la guerre peut en résulter, et il ne faut pas se faire d'illusions : si l'armée allemande se met en marche, cette guerre sera plus terrible que rien de ce qui s'est vu dans le monde moderne, car elle détruira vos établissements publics et privés, elle vous imposera des contributions telles que la France en sortira ruinée probablement pour toujours, en tout cas pour très longtemps. Devenez donc nos amis et faites alliance avec nous et vous vous en trouverez bien. »

Ces menaces correspondaient assez exactement à celles que l'empereur a prononcées contre la Chine lors de la révolte des Boxers et qu'il a dû rentrer en partie parce qu'il n'était pas seul et que ses alliés se seraient opposés à leur exécution. Elles ont inspiré non seulement en France, mais dans les autres pays, la volonté résolue de ne point s'y soumettre, mais de consentir à tous les sacrifices pour éviter un pareil sort. Quand on a fini par le comprendre à Berlin, le prince de Bülow a essayé en vain de faire oublier, ou tout au moins d'atténuer. L'effet était produit, et on n'en reviendra pas. On ne veut plus accepter même le risque d'une défaite comme celle de 1870, avec ses conséquences relativement plus modérées. Plutôt que de subir de nouveaux démembrements accompagnés d'amendes se chiffrant par milliards, on est décidé à résister fût-ce jusqu'à extinction, et chacun s'y est préparé.

Digitized by Google

VIII

On a eu bien raison, car il ne s'agit pas ici seulement d'une conquête avec ses épouvantements, mais de maintenir en Europe les biens acquis, les libertés déjà établies, celles auxquelles on aspire, pour ne pas retomber sous l'ancien régime. Une guerre est-elle donc à redouter? Dans la situation actuelle, — qui peut se modifier, il est vrai, — les perspectives sont plutôt rassurantes. Guillaume II s'est toujours montré d'une certaine prudence et a su reculer quand il s'était trop avancé. Tout, dans ses discours, dans sa politique, indique la volonté de ne point courir de risques, et de n'entamer des hostilités que lorsqu'il possèdera une supériorité de forces décisive, soit par ses armées et sa marine, soit par des alliances. Or, ces dernières lui font défaut. Il lui restait ses amis de la Triplice, sur lesquels il ne peut plus compter avec certitude. Bien que nous ne connaissions pas les termes du contrat qui les lie depuis tant d'années, il paraît impossible que l'Autriche et l'Italie se soient engagées à mettre leurs forces à sa disposition sans être consultées, c'est-à-dire sans avoir la faculté de se refuser à le suivre s'il voulait entreprendre une guerre opposée à leurs intérêts ou contraire à leurs engagements. Là se trouverait un premier obstacle très ardu et dans ce moment probablement impossible à surmonter. Si l'Allemagne était attaquée, on doit croire que ses alliés seraient tenus de lui venir en aide. Mais qui donc l'attaquerait? Ce ne peut être la Russie, et, pour d'autres raisons, pas davantage la France et l'Angleterre, qui se garderaient bien de lui donner cet avantage, même si elles étaient certaines que l'Autriche et l'Italie ne mar-

Digitized by Google

cheront pas, comme on peut le prévoir, l'Autriche étant troublée jusqu'au fond par ses démêlés avec la Hongrie, très hostile au pangermanisme, et par la fermentation des autres parties de l'empire, tandis que le gouvernement italien, même s'il y était disposé, ne pourrait guère amener son peuple à se mettre du côté de l'Allemagne dans une guerre de celle-ci contre la France. Aucun traité ne pourrait prévaloir dans ce cas contre les antipathies et les résistances populaires. Pour des Italiens, prendre place à côté de l'Autriche pour soutenir l'Allemagne dans une lutte contre la France et l'Angleterre est une idée trop invraisemblable pour qu'on s'y arrête.

Il faut donc croire que Guillaume II fera son possible pour empêcher des hostilités entre ses alliés, comme il s'y est employé déjà avec toute raison, sauf une ou deux fois quand il croyait avoir à se plaindre de l'un d'eux. Mais l'Allemagne serait sans alliés dans une guerre contre la France, car c'est la seule dont il puisse être question. Etant donné que celle-ci ne la déclarera pas, et se gardera sans doute de la provoquer, sous quel prétexte l'empereur pourrait-il l'entamer ? Tout le monde sait que lorsqu'on veut chercher querelle, les prétextes ne manquent jamais, et on en a eu la preuve à propos du Maroc. Autrefois, ils pouvaient suffire. Aujourd'hui il n'en serait plus ainsi. L'opinion publique existe, vigilante et informée, et elle est un facteur dont il faut tenir compte. Tout pays qu'elle condamnerait sur ce point en serait d'entrée fortement affaibli.

Bismarck le savait bien, et avant d'attaquer la France en 1870, il avait eu l'art de faire le vide autour d'elle, de réunir des documents qui, publiés au moment opportun, allaient coaliser contre Napoléon III les états du sud de l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, la Belgique et la

Digitized by Google

Hollande, et leur amie l'Angleterre, de telle sorte que la France se trouva complètement isolée et sans amis. Thiers en goûta pleinement l'amertume lorsqu'il se mit en campagne pour ramener les gouvernements aliénés par une politique aveugle.

Maintenant, la situation est complètement renversée. Guillaume II a fait en faveur de la France ce que Bismarck avait habilement obtenu pour l'Allemagne. Il s'est isolé en Europe, et il commence à en avoir conscience. Ses derniers efforts ont complètement échoué. Serait-il capable de passer outre, s'appuyant sur sa grande armée ? Oui, et là se trouve un danger qui ne doit pas être dissimulé. Avec son caractère impulsif, sa toute-puissance dans la direction des affaires étrangères, et sa maîtrise des armées allemandes, rien ne garantit qu'il ne sera pas emporté par une de ces décisions soudaines dont on ne peut plus revenir. Il se trouve déjà environné de difficultés presque inextricables, qui peuvent s'aggraver et le pousser à jouer le tout pour le tout dans une entreprise qui, couronnée de succès, lui redonnerait ce qu'il désire. Tout semble facile lorsqu'on possède une forte dose d'imagination. Mais le succès est-il possible ?

Dans la guerre de 1870, outre les avantages que nous venons d'énumérer, Bismarck en possédait un qui dépassait tous les autres. L'armée et la nation, stylées de longue date, marchaient avec lui, voulant à tout prix conquérir l'unité qui leur permettrait de ne plus redouter l'empire bonapartiste. De ce côté encore tout est changé. La république française est pacifique et l'a montré. Elle est devenue le point d'appui du libéralisme constitutionnel en Europe. Tous les hommes désireux d'obtenir les ins-

Digitized by Google

titutions qui rendent en tout pays les peuples maîtres d'eux-mêmes et de leurs destinées sont avec elle, même en Allemagne dans une certaine mesure. Cette dernière ne serait donc pas unanime comme elle le fut, et ne retrouverait pas son enthousiasme de jadis. L'armée elle-même est travaillée et manifeste des germes de dissolution. Il y a des populations mécontentes et aspirant à secouer le joug qui pèse sur elles. Le socialisme est puissant et on lui a donné ses entrées chez les soldats. Un de ses chefs, Bebel, a sans doute proclamé à plusieurs reprises et dernièrement encore que lès socialistes ne cèderaient à personne en fait de patriotisme, et qu'ils se battraient aussi bien que les autres si leur pays était attaqué. Mais au congrès récent de Mannheim, des propositions ayant été faites de commencer une propagande antimilitariste à l'instar de celles de France et de Belgique, il a répondu que la situation était tout autre en Allemagne. Le parti socialiste allemand a fait abondamment son devoir dans la lutte contre le militarisme. N'a-t-il pas voté contre tous les budgets de la guerre, et ne distribue-t-il pas, chaque année, des brochures aux recrues qui entrent en caserne? Une agitation copiée sur celle de la France est superflue et constituerait un danger pour lui.

Dans une autre séance, à propos de grèves, M. Bebel a dit :

« La question de la grève générale en Allemagne est tout autre qu'en Russie. Si nous faisions cette grève pour conquérir notre droit électoral au Landtag, l'Allemagne du sud ne nous suivrait pas. Nous ne voulons pas agir à l'instar de la Russie, et nous ne voulons pas combiner la révolution et la grève. Si les masses font la révolution, ce n'est pas par simple plaisir, mais c'est à certains moments où la coupe a débordé. S'il se

Digitized by Google

produit un attentat contre le suffrage universel, si l'on veut nous enlever notre droit de réunion et de coalition, alors il nous faudra marcher. »

Il y aurait beaucoup d'autres choses à citer, montrant que la troupe n'est plus sûre comme jadis. L'esprit d'opposition y a pénétré, sourdement, car la discipline ne lui permet pas de se manifester, réel néanmoins; sans danger dans la paix, même s'il s'agissait de réprimer des émeutes socialistes, comme M. Bebel le comprend parfaitement; mais dans une guerre étrangère, élément de dissolution dont l'importance peut se mesurer à ceci qu'il s'était infiltré dans les armées russes de Mandchourie et a été, selon toute apparence, une des causes de leurs nombreuses défaites. Elles se battaient bien dans certaines conditions, mais n'étaient pas trop malheureuses d'opérer leur retraite.

Quant aux officiers allemands, rien de pareil n'est à redouter, mais nous pouvons renvoyer nos lecteurs à l'article remarquable de notre collaborateur, M. le commandant Em. Mayer, *Les officiers allemands en 1906*, publié dans notre livraison de novembre.

Du reste, il n'est pas nécessaire d'insister plus longuement sur ces faiblesses. L'armée allemande fût-elle encore aussi bonne que lorsqu'elle avait pour chefs les généraux de Moltke et de Roon, elle aurait cependant cette infériorité d'avoir affaire, non plus à des adversaires mal commandés et plus ou moins démoralisés, mais à des troupes beaucoup mieux armées, surtout pour l'artillerie, pleines d'entrain et de feu, très patriotiques, conscientes de l'importance de la lutte pour l'avenir de leur pays, et si déterminées à ne pas perdre les libertés acquises, que les menées antimilitaristes disparaîtraient comme balle au vent le jour où la guerre serait déclarée. Quelle force

Digitized by Google

ce sentiment n'a-t-il pas donnée aux troupes mal armées, mal instruites, mal équipées, mais pleines d'enthousiasme de la première République, qui ont battu toutes celles de l'ancien régime et ont fini par conquérir l'Europe !

A supposer même que l'Allemagne obtînt une première victoire, ce qui paraît peu probable, il est certain qu'elle n'aurait pas les mêmes conséquences qu'en 1870, car toutes les circonstances sont changées, mais que la guerre se prolongerait longtemps. Moltke, le grand stratégiste, le déclarait à la fin de sa carrière, et la guerre de Mandchourie lui a donné abondamment raison. La victoire ne s'enlèvera plus par grands coups inopinés, comme en 1870, au commencement de la campagne, où quelques premières défaites des Français suffirent pour désorganiser toute la défense. Et même ainsi, avec Metz et Paris, en improvisant des corps de troupes, ils purent, pendant plusieurs mois, tenir la campagne et obtenir quelques succès.

Dans une nouvelle guerre, c'est le plus riche, le mieux en état de tenir longtemps, qui finirait par l'emporter, c'est-à-dire la France, et d'autant plus qu'elle serait le champion de la liberté contre l'ancien régime, ce que la guerre manifesterait de jour en jour davantage, lui valant un peu partout des sympathies assez grandes pour qu'elle pût en recevoir, à des moments opportuns, des accroissements de force inattendus. Il ne faut pas oublier que dès le début elle ne serait pas seule. L'Angleterre a déclaré catégoriquement qu'elle l'appuierait de sa puissante marine, qui, unie à celle de la France, pourrait opérer d'utiles diversions sur les côtes allemandes et immobiliser une partie des armées germaniques, puis par des armées de terre, qu'elle s'efforcerait de jeter dans la

Digitized by Google

lutte aussi nombreuses que possible, et qui ne permettraient guère de douter de son issue.

Dans de telles conditions, une déclaration de guerre de la part de l'Allemagne apparaît comme une pure démence. Elle est possible néanmoins, si Guillaume II demeure le maître absolu et s'il se trouve acculé et forcé en quelque sorte de jouer le tout pour le tout.

Voilà le danger pour l'Europe et pour l'Allemagne. Il impose à tous les peuples l'obligation de se préparer pour la grande lutte, si elle devient inévitable. D'une manière ou d'une autre, ce dernier pays devra se modifier. Il a une trop grande importance pour qu'il lui soit permis de continuer à vivre dans un régime en contradiction flagrante avec le mouvement libéral actuel et qui menace tous ses voisins. Nous avons cité souvent, à ce propos, la maxime d'un grand philosophe grec, que tout régime est condamné à périr par l'exagération de son principe. L'Allemagne en fait, depuis plusieurs années, une démonstration qui devient de plus en plus brûlante. Les difficultés financières amenées par des armements croissants, par la création d'une artillerie et d'armes d'infanterie nouvelles, surtout par l'augmentation de la marine de guerre, ont été la source de mécontentements qui se manifestent plus clairement chaque jour, sans qu'on en puisse prévoir l'issue.

Le peuple allemand est-il en mesure de demander et d'obtenir la transformation de ses institutions et d'arriver ainsi à se gouverner lui-même? A-t-il la force et les hommes nécessaires pour se dégager du passé et entrer dans le courant général de l'Europe? Qui pourrait le dire? Ce qui paraît probable, c'est que les grands succès de 1870 et des années suivantes l'ont plus ou moins

Digitized by Google

intoxiqué et placé moralement dans une situation analogue, — mais non identique, — à celle des Français à la fin du second empire. Dans ce cas, s'il n'est pas capable de réagir de lui-même contre les fruits mauvais de la prospérité, il doit s'attendre à se voir infliger le remède drastique qu'il a administré à la France, probablement le seul capable alors de la sortir d'un effondrement moral qui l'aurait menée aux abîmes si elle n'avait été arrêtée à temps, lorsqu'elle possédait encore le fonds d'énergie nécessaire à son relèvement.

Une guerre déclarée par l'Allemagne aboutirait probablement à ce résultat. Si elle se rend compte du péril qu'elle court dans ce moment et se met à l'œuvre pour l'écarter dans la paix, il est à peine nécessaire de dire avec quelle sympathie l'Europe la suivrait dans son travail et combien nous en serions heureux. C'est pour cela même que nous n'avons pas hésité à ouvrir sans réticences cette perspective sur l'avenir.

IX

En attendant, la seule chance de maintenir la paix se trouve dans la continuation des armements qui l'ont assurée jusqu'ici. Si on a pu l'oublier à certains moments, depuis les affaires du Maroc tout le monde à peu près en est bien convaincu. On a proposé différents remèdes à cette situation, en particulier une entente pour un désarmement général. Ses partisans ont montré par là qu'ils n'ont rien compris à la situation actuelle et à l'antagonisme irréductible existant entre l'ancien régime et les idées nouvelles qui tendent au gouvernement des peuples par eux-mêmes et dans la liberté. Les deux régimes s'excluent. L'un des deux doit disparaître, et les

Digitized by Google

armements n'ont pas d'autre raison que d'amener ce résultat, dans la paix si posssible, dans la guerre s'il le faut. Aucune autre issue ne se conçoit. Le désarmement lui-même deviendrait une provocation à la guerre. Qui le contrôlerait, et comment?

L'expérience a été faite et n'a rien laissé à désirer comme démonstration. Après la bataille de Iéna, dont on a célébré récemment le premier centenaire, Napoléon I[er] imposa à la Prusse l'obligation de réduire son armée à un chiffre qui permettrait de l'ignorer. Le roi Guillaume resta fidèle à la lettre de ses engagements, mais il sut les tourner en réduisant de beaucoup la durée du service, consacrée à former rapidement des recrues qui passaient à la réserve, et en six années il était parvenu à créer une force dont la valeur se manifesta surtout à la bataille de Leipzig et plus tard à celle de Waterloo. On peut dire qu'elle contribua pour une bonne part à la ruine définitive du premier empire français. Le système a été maintenu; il a été imité un peu partout et a seul permis les armées immenses de notre époque.

Il est d'autant plus utile de le rappeler qu'il existe beaucoup de moyens, inconnus jadis, d'augmenter les forces d'une armée indépendamment du nombre des soldats; celui-ci compte néanmoins, car on peut toujours s'arranger à avoir peu d'hommes sous les armes, tout en disposant d'énormes réserves prêtes à entrer en ligne. Ce qui est plus important encore, ce sont les inventions continuelles qui ont rendu l'armement de plus en plus parfait et destructeur. Toutes les grandes puissances sont ardentes à se procurer cet avantage, secrètement si elles le peuvent. La Prusse dut ses victoires sur le Danemark, puis sur l'Autriche et enfin sur la France, à son fusil à aiguille, qui lui donnait une supériorité écrasante. Depuis

Digitized by Google

lors, on a trouvé la poudre sans fumée, on a perfectionné les fusils de l'infanterie, et le dernier cri a porté sur l'artillerie, où la France paraît avoir obtenu des perfectionnements hors de pair, qui lui assurent une avance importante. Diverses améliorations dans l'intendance, dans les chemins de fer stratégiques, pourraient compter pour beaucoup.

Un désarmement ne peut s'effectuer qu'entre puissances ayant la plus parfaite confiance les unes envers les autres. Sans cela, celles qui s'endormiraient pourraient être surprises par une invention tenue secrète, qui donnerait à l'une d'elles, plus vigilante, une supériorité dont elle se servirait pour imposer sa volonté. Si l'on se surveille réciproquement pour prévenir un tel malheur, il faut prévoir des réclamations, probablement des querelles d'où la guerre sortirait fatalement, une de ces situations où les fusils partent tout seuls, comme on dit. Le désarmement se produira de lui-même lorsque les puissances en seront arrivées à établir les bases sûres d'une paix définitive. Autrement, il risque de devenir la pire des solutions.

La phase des armements à outrance que l'Europe traverse actuellement peut être considérée comme une expérience qui était à faire pour amener l'humanité à chercher et à trouver de meilleures bases politiques et sociales. Elle semble nécessaire pour maintenir, dans la fermentation actuelle des peuples, l'ordre indispensable à la naissance et au développement d'institutions nouvelles qui garantissent à tous la justice et la liberté, c'est-à-dire les moyens de s'élever par leur propre travail à un niveau toujours plus haut de culture morale et de bien-être. Les socialistes en particulier, ou pour parler plus exactement les collectivistes, ont à apprendre que

Digitized by Google

la réalisation de leurs rêves aboutirait pour eux à un état bien pire que celui dont ils se plaignent, et que les armées, qui les exaspèrent parce qu'elles les contiennent en assurant l'ordre, leur rendent le plus grand et le plus nécessaire des services. N'en font-ils pas déjà une expérience des plus cruelles, obligés d'obéir à des chefs qui savent se créer une majorité par tous les moyens, et les tyranniser tout en leur faisant croire qu'ils sont les maîtres ? S'ils devenaient les plus forts, ce qu'aucun des vivants d'aujourd'hui ne verra, leur situation deviendrait intenable, car aucune communauté ne peut vivre sans une règle qui réfrène les passions mauvaises, et l'on peut prévoir que cette règle devrait être beaucoup plus stricte et pesante que celle qui les modère aujourd'hui.

Et pourquoi s'en plaignent-ils ? Précisément parce que leur émancipation a commencé sans les élever encore assez pour qu'ils comprennent que leur liberté, avec ses fruits, dépend d'eux-mêmes et qu'ils ne peuvent l'obtenir qu'en devenant dignes de la vivre par leur propre force, indépendamment de la crainte des gendarmes ; assez intelligents aussi, instruits et disciplinés, pour être capables de s'associer entre eux, ou d'être associés à des patrons et d'améliorer leur position dans une communauté d'efforts et de travail basée sur la liberté. Leurs ligues actuelles ne pourront leur être utiles qu'à la condition de les élever jusque-là.

N'est-ce pas la tendance qui se manifeste aujourd'hui un peu partout, en Russie comme en Allemagne et en France : briser les chaînes, abolir l'esclavage, nécessaires, hélas ! aussi longtemps que la majorité des hommes ne se sera pas élevée à un niveau moral rendant superflu l'emploi de la force, avec son arbitraire, ses violences, ses brutalités et ses injustices ? Nous sommes sur le che-

Digitized by Google

min. De grands progrès ont été accomplis, comme on peut le constater facilement en examinant la situation des peuples qui vivent encore sous l'ancien régime de compression, et ailleurs en remontant d'un siècle en arrière. Ces progrès se continuent dans un mouvement qui entraîne l'humanité entière, mais ils ne pourront aboutir qu'à la condition de s'accomplir dans la paix. Or, ce sont précisément les armées qui assurent le développement désiré, que l'anarchie arrêterait net.

Le militarisme ne sera aboli que lorsqu'il cessera d'être indispensable. En attendant, il peut rendre encore des services dont il faut tenir compte. Sous l'empire d'une nécessité urgente, la Prusse a établi le service universel. Le sacrifice qu'elle demandait était grand. Après le désastre de Iéna, il fut accepté avec enthousiasme et devint une école de patriotisme. Le système n'a pas été beaucoup changé. Pendant un siècle entier, il a formé la jeunesse prussienne à la discipline, lui donnant en même temps la vigueur que confèrent des exercices corporels méthodiques, et il a été, à plus d'un titre, une force pour le pays; mais à mesure qu'il s'éloignait de ses origines, il devenait plus dur pour des conscrits transformés en machines, dressés à l'obéissance passive; et l'on peut se demander si les avantages d'antan ne se sont pas transformés en faiblesse? Sous la direction du général de Roon, lorsqu'un nouveau souffle patriotique avait passé sur l'armée après les campagnes de Danemark et d'Autriche, et dans l'attente d'une plus grande guerre, on avait cherché à développer l'initiative des troupiers, qui montrèrent de nouvelles aptitudes dans la lutte contre les armées du second empire français; mais il y a lieu de penser qu'après ce grand effort et sous d'autres chefs on est retombé dans la routine d'autrefois,

Digitized by Google

et que le service, plus mécanique, moins intéressant et qui fait des soldats des esclaves, répond de moins en moins à son but et est subi comme un fardeau.

La plupart des autres pays d'Europe ont adopté le principe prussien du service universel, mais avec des modifications profondes répondant aux mœurs et aux institutions de chacun d'eux. En France, par exemple, on n'y est pas arrivé du premier coup, et le complément ne s'est fait que récemment. L'armée a passé aussi par beaucoup de fluctuations reflétant celles de la politique. La discipline en a souffert, ainsi que la valeur des troupes. On a beaucoup tâtonné avant de se rendre compte qu'une armée dans une démocratie devait être autre que dans une monarchie plus ou moins absolue. Les conscrits ont été souvent mal logés, et les mœurs, dans les vieilles casernes, n'ont pas été toujours sans subir des altérations fâcheuses.

Aujourd'hui, on peut croire que le tournant est passé et qu'on est entré dans une ère nouvelle, avec de meilleures perspectives. L'idée exprimée par M. Clémenceau dans le programme de son ministère nouveau, marque à merveille le changement et ce qu'il renferme de promesses. Voici ses paroles :

« La loi sur le service de deux ans a consacré l'identification de l'armée et de la nation. Le régiment doit être une prolongation de l'école. Nous voudrions que les générations, après y avoir puisé des habitudes d'hygiène et des principes d'éducation civique, en sortissent meilleures et plus aptes à la vie sociale, car il est temps de faire pénétrer l'esprit démocratique dans notre organisation militaire. »

C'est le principal. Il a ajouté, — la nomination du général Picquart comme ministre de la guerre donnant à ce qui suit tout son sens :

Digitized by Google

« Nous vous proposerons sans délai la suppression des conseils de guerre. La connaissance des crimes et délits de droit commun rendue aux tribunaux de droit commun, l'exercice de l'action disciplinaire sera entouré de toutes les garanties indispensables pour concilier avec les droits de l'homme les nécessités de la défense nationale. »

Voilà l'idéal, exprimé en quelques mots très simples, mais d'une haute signification. Il ne se réalisera pas du premier coup, ni partout de la même façon, mais on peut espérer qu'avec le temps et la bonne volonté d'officiers stylés dans cette direction, l'un des progrès les plus importants pour la république pourra être réalisé. On ne doit pas se faire d'illusions. Même si l'Europe en arrive à une organisation qui consacre la paix basée sur la justice, le maintien d'institutions militaires s'imposera longtemps encore dans la plupart des pays. On pourra raccourcir, et beaucoup, le temps du service, mais, s'il est bien entendu, on peut se demander par quoi on le remplacerait ?

En Suisse, bien qu'il y ait encore beaucoup de progrès à faire sur ce point, nous savons l'immense utilité du service dans les milices pour entretenir et élever l'esprit national, pour rapprocher les classes en établissant des rapports de saine camaraderie entre des hommes qui accomplissent avec plaisir, pour la plupart, un devoir patriotique, et reçoivent en échange plus de force et de santé, avec des habitudes et des connaissances propres à maintenir les bons résultats acquis. Aussi l'antimilitarisme n'y a-t-il trouvé que peu d'échos.

En Angleterre, une expérience des plus intéressantes vient d'être faite. On sait qu'une réforme militaire y est discutée depuis plusieurs années. Le *Spectator*, revue

Digitized by Google

hebdomadaire bien connue et influente, a proposé d'y pourvoir en modifiant le corps nombreux des volontaires déjà existant, de manière à en faire une troupe bien organisée, toujours prête à marcher et capable d'entrer en campagne au premier appel. Ayant sous la main un officier distingué pénétré de ses idées, il a demandé à ses lecteurs et obtenu une somme suffisante pour faire un essai. Cent jeunes gens ont accepté de s'engager pour six mois afin de se rompre au métier des armes. Le succès a été complet. La compagnie, inspectée par des délégués du ministère de la guerre, a été reconnue parfaitement apte, comme discipline et connaissance de tous les détails du service, à se fondre dans l'armée régulière, à laquelle elle ne cédait en rien. Ce qui est encore plus important, tous ces jeunes gens avaient été transformés dans leur santé, dans leur développement physique et moral, ce qu'ils reconnaissaient eux-mêmes avec joie et gratitude.

Ainsi donc le service militaire peut être un élément très puissant de vrai progrès s'il est dirigé dans un bon esprit et en vue d'améliorer, sous tous les rapports, les conscrits qui y sont soumis. Quand des parents verront rentrer de la caserne, — surtout si le temps a été court, — leurs fils plus forts, plus souples, avec l'esprit plus ouvert et mieux armé pour les luttes de la vie, ils ne se plaindront plus des sacrifices qui leur auront été imposés et dont ils auront reçu beaucoup plus que l'équivalent. Dans ce cas, les charges si lourdes des armements immenses de l'Europe auront fini par amener un bien réel, très favorable au maintien de la paix.

Digitized by Google

X

L'Europe, cependant, doit envisager l'avenir sous un aspect meilleur encore. En même temps que tous les événements politiques tendaient à sortir les peuples de la demi-servitude, ou de la servitude complète où beaucoup d'entre eux se trouvent encore, un mouvement d'affranchissement bien plus important se dessinait et vient d'aboutir après toute une série de faits qui y ont mené sans que l'on vît quel en serait le terme. Nos lecteurs habituels n'en seront pas très surpris. Nous avons cherché depuis bien des années à montrer que le sentiment religieux entrait en scène, et qu'il tiendrait une place dominante dans la transformation qui s'annonçait de toutes parts. Lors de l'affaire Dreyfus, nous avons été les premiers à dire qu'elle aurait une influence immense et qu'elle durerait jusqu'à ce qu'elle eût produit tous ses effets [1]. Plus tard, nous avons repris ce sujet pour compléter et préciser [2], montrant en particulier la main du jésuitisme, et sous son influence celle des congrégations monastiques et du clergé catholique, dans la crise extraordinaire qui remuait la France entière jusqu'au fond.

M. Yves Guyot, cet esprit si clair, si indépendant et si courageux, auquel la France doit encore la justice rendue au général Picquart et à d'autres champions du droit dans l'affaire Dreyfus, faute de se souvenir de ses initiatives fécondes, des idées justes défendues en restant parfois seul à la brèche, a été un précurseur aussi dans le domaine religieux. Peu après la condamnation pro-

[1] *L'affaire Dreyfus vue du dehors.* Livraison de décembre 1898.

[2] *La France et le procès Dreyfus.* Livraisons d'octobre, novembre et décembre 1899.

Digitized by Google

noncée par la cour martiale de Rennes, il proposait d'abolir le Concordat et de prononcer en même temps la séparation des églises et de l'état, en en montrant la nécessité et le moyen. Publié d'abord dans le *Siècle*, dont il avait la direction, et répandu sous forme de brochure d'un coût insignifiant, ce projet produisit une grande sensation qui n'eut pas de lendemain. Semence répandue, à laquelle il fallut le temps de germer et de mûrir.

A ce moment même, nous traitions les mêmes questions et nous donnions son projet en le commentant et en le soutenant autant que nous le pouvions, mais en allant beaucoup plus loin que lui. Prenant pour point de départ *La France nouvelle*, de Prévost-Paradol, publié dans les dernières années du second empire, nous cherchions à montrer comment cet éminent écrivain avait vu juste au sujet de la France et de son avenir, et en quoi son pessimisme était faux. Au moment où il écrivait, ses prévisions étaient justes, sans aucun doute, comme devait le prouver la catastrophe de 1870, qui l'affecta si fort qu'il se suicida. Ce qu'il n'avait pas compris, c'est que son pays pouvait s'en relever et que son malheur même devait l'engager dans le bon chemin. Si la France ne pouvait plus songer à établir sa domination par la force, en face d'empires plus grands et puissants, elle devait se souvenir que même sous l'ancien régime, et plus encore sous la Révolution à ses débuts, son influence dans le monde avait été essentiellement morale ou plutôt mentale.

La nouvelle république pouvait recouvrer toute sa puissance, et bien au delà de celle qu'elle a jamais possédée, en renonçant à toute idée de conquête par ses armées, en adoptant à l'égard des autres pays une poli-

Digitized by Google

tique si franche et généreuse qu'elle gagnât leur confiance. Elle ne devait pas désarmer, mais au contraire se mettre en mesure de résister à toute attaque en réformant son armée et lui donnant une base démocratique, tandis qu'elle apporterait tout son soin à améliorer ses institutions intérieures pour établir la liberté chez elle et montrer aux autres peuples comment elle peut être acquise et conservée.

Dans ce travail, la première réforme et la plus fondamentale devait être la séparation absolue du domaine civil et du domaine religieux. L'affaire Dreyfus avait montré à quel point leur alliance avait été fatale à l'église et à l'état. Aucun progrès réel et durable ne pouvait être accompli en dehors de leur séparation, qui permettrait à l'un et à l'autre de donner tout ce qu'ils ont de bon. A lui seul, ce changement pouvait transformer l'Europe, car la plupart des autres pays souffraient du même mal et ne pouvaient l'écarter qu'en rompant résolument avec les églises, protestantes aussi bien que catholiques, et en les forçant à vivre de leur propre vie, sans aucun concours ou secours de la part de l'état en dehors du maintien de l'ordre et de la liberté de tous. En le faisant, la France ne se libèrerait pas seulement elle-même de liens qui l'ont paralysée ou dévoyée, comme l'ont montré les luttes que la République a dû soutenir dès son origine contre la papauté et ses armées de moines; elle montrerait aux autres nations par son exemple comment s'affranchir du même joug en gagnant elles aussi la liberté. Telle nous paraissait être la tâche de ce grand pays, et le moyen pour lui d'obtenir dans le monde une influence bien plus grande et surtout infiniment plus bienfaisante que celle dont il a jamais joui et une situation que rien d'autre ne pouvait lui donner.

Digitized by Google

Ces idées étaient alors absolument nouvelles. Mais, en France, on n'aime pas ce qui est nouveau, et elles étaient mélangées de tant de critiques, que nous n'avons pas été surpris du silence complet de la presse française à ce propos. La presse suisse elle-même n'en a fait aucune mention; mais c'est chez elle une vieille habitude; à l'occasion elle cite d'autres périodiques étrangers, cette revue presque jamais. Discutées publiquement, combattues aussi, nos idées se seraient répandues plus vite en passant par le creuset de la discussion. Elles ont filtré tout de même, beaucoup plus lentement, peut-être en partie sans que l'on se soit souvenu de leur origine, et une partie des vœux exprimés ont été réalisés ou sont en voie de l'être.

Tout d'abord, la politique étrangère de la France prit peu après une direction nouvelle qui lui valut de nombreuses sympathies. Aucun souverain n'a été visité par des princes étrangers comme M. Loubet dans les dernières années de sa présidence. M. Delcassé, malgré Fachoda, établit avec l'Angleterre cette entente cordiale qui a été d'un si grand prix pour la France au moment où l'appui de la Russie allait lui manquer.

Waldeck-Rousseau avait présidé à la rentrée de Dreyfus en France, mais il n'avait pu se dégager du ministère de la guerre, qu'il laissa faire dans le procès de Rennes, et qui obtint de la cour martiale cette sentence bizarre condamnant de nouveau le capitaine, « avec circonstances atténuantes. » Le gouvernement ne pouvait la casser, mais il fit usage de son droit de grâce, bien nécessaire pour relever la santé de Dreyfus ébranlée à la suite d'une longue et horrible détention, et lui permettre de travailler à sa complète réhabilitation. Et

Digitized by Google

c'est alors que Waldeck-Rousseau mit toute son énergie et son habileté à faire passer cette loi sur les associations qui sera sa gloire impérissable, car elle est devenue le point de départ de la rénovation de son pays.

Lui-même quitta le pouvoir aussitôt après, ce qui fut un grand bonheur, car il a bien montré qu'il n'aurait pu appliquer la loi comme l'a fait son successeur, M. Combes, qui a extirpé les ordres monastiques et rendu possible le rejet du Concordat et la séparation des églises et de l'état. Un nouveau gouvernement, présidé par M. Clémenceau, vient de faire des déclarations qui laissent peu de doute sur sa volonté et sa capacité de poursuivre l'œuvre commencée et de la pousser jusqu'à ses dernières conséquences.

De bons esprits ne sont pas sans inquiétudes à son sujet et craignent qu'il ne s'égare sur le terrain social, et n'accorde au collectivisme des avantages désastreux et dont on ne pourra revenir. Nous ne partageons pas ces appréhensions, parce que dans la séparation se trouvera le contre-poids des erreurs mêmes qui pourraient se commettre. La manière dont elle s'est accomplie a été purement merveilleuse. Préparée depuis longtemps, sans qu'on s'en doutât, elle a suivi une marche absolument parallèle aux événements politiques que nous avons rappelés. De même que l'autocratie et l'ancien régime, dont elle est la plus haute expression, ont été poussés à travailler à leur propre destruction, ainsi a fait la papauté lorsque, se sentant ébranlée, elle a mis au défi l'esprit de liberté en se faisant accorder, par ses propres subordonnés, une infaillibilité qui est la négation du Dieu dont elle se dit le représentant, et la révolte contre Celui qui a dit qu'il ne donnerait point sa gloire à un autre. Au moment où,

Digitized by Google

prise de vertige, elle accomplissait un acte sans précédent dans les annales du monde, elle poussait vers l'abîme, comme l'a montré la polémique soutenue récemment par M. Emile Ollivier, Napoléon III, son seul appui.

C'est depuis ce moment qu'une fermentation s'est manifestée dans l'église romaine en Autriche, en Espagne, en France surtout, où ses adhérents, sous la conduite des moines et des prêtres, sont partis en guerre contre la république, en dépit de Léon XIII, plus intelligent et avisé. Le dernier coup lui a été porté par Pie X, nommé par l'influence de l'empereur d'Allemagne, et dont la politique mal conçue devait entraîner une rupture irrémédiable. La séparation s'est accomplie avec calme et dignité. Sans perdre leur sang-froid, les chambres françaises ont cherché à traiter l'église libéralement. Les prêtres nommés sous le régime du Concordat devaient être indemnisés au moyen de pensions décroissantes qui leur permissent de vivre en attendant une reconstitution de l'église dans la liberté. Tous les biens de celle-ci devaient lui être attribués à la condition qu'il se formât partout des associations cultuelles auxquelles ces biens seraient remis officiellement et qui en deviendraient responsables. Les temples, appartenant pour la plupart à l'état ou aux communes, devaient rester ouverts au culte quoi qu'il advînt. Beaucoup de personnes, dans les chambres en particulier, trouvaient que l'on faisait la part trop belle à la papauté, qui l'a refusée néanmoins et va peut-être se priver d'un capital considérable qui lui aurait aidé à traverser la crise. Le délai d'acceptation est fixé au 11 décembre 1906. Déjà un certain nombre d'associations cultuelles se sont constituées, mais en transgressant les ordres formels du chef de l'église

Digitized by Google

et en devenant par là même schismatiques. Si le pape persiste, il aura consommé de ses propres mains la ruine temporelle du romanisme en France. Ce serait peut-être l'issue la plus favorable, car, livrée à elle-même et à ses propres ressources, la hiérarchie devrait compter avec son troupeau, et lui donner voix au chapitre, c'est-à-dire constituer elle-même ces associations cultuelles auxquelles l'état voulait abandonner des biens à la constitution desquels il a fortement contribué. Jusqu'au dernier moment la papauté serait restée aveugle et aurait de ses propres mains consommé sa ruine !

XI

Aveugle à moitié seulement. Pie X et ses conseillers se sont sans doute rendu compte que leurs institutions ne peuvent vivre sans le concours de l'état et que la liberté qui leur est donnée va amener l'écroulement de leur édifice. Du moment où ils dépendront des fidèles, ceux-ci ne se laisseront pas mener comme ils l'ont fait jusqu'ici, et l'église devra se transformer ou disparaître. Etant donné leur mentalité, leurs traditions, les habitudes de lutte qu'ils ont prises depuis 1870 surtout, il est facile de concevoir qu'ils puissent se décider à jouer eux aussi le tout pour le tout, en espérant que les catholiques de France se soulèveront, qu'ils renverseront le gouvernement de la république ou le contraindront à capituler. Des troubles sérieux pourront en résulter, mais ils ne sauraient tourner que contre ceux qui les auront fomentés, comme cela a eu lieu invariablement depuis l'établissement de la république, qui est toujours sortie de ces luttes plus forte et mieux assise, et leur a même dû la continuation de son existence. L'autocratie ne

Digitized by Google

peut plus exister, pas davantage dans le domaine religieux que dans le domaine politique. Les hommes veulent s'affranchir des jougs qui ont pesé sur eux et qui ont éteint la vraie vie religieuse. Ils sont disposés à écouter des enseignements qu'ils pourront contrôler, non à accepter que les prêtres se mettent entre eux et Dieu, et disposent souverainement de leur âme, dans ce monde et dans l'autre. Ils commencent à percevoir nettement les dangers d'une abdication qui les rend esclaves d'une hiérarchie que la toute-puissance a dévoyée et corrompue.

La religion en souffrirait-elle ? Tout au contraire. Elle est plus indispensable que jamais, même au point de vue social. Le catholicisme romain a pu être utile ou nécessaire lorsque les gouvernements étaient tout-puissants ; il aidait à maintenir l'ordre. Dans un régime de liberté, il s'est montré absolument insuffisant. Les citoyens qui se gouvernent eux-mêmes doivent en venir à comprendre qu'une règle de conduite basée sur la religion leur est nécessaire, et les douleurs et les épreuves qui ne manquent à personne les y pousseront. Ils devront chercher personnellement, s'associer à d'autres pour trouver leur chemin et s'entr'aider pour arriver à la vérité. Plus ou moins, chacun devra s'y intéresser par lui-même. Il y aura des discussions qui ne permettront à personne de demeurer indifférent, et peu à peu des églises se constitueront pour répondre aux besoins qui se manifesteront.

Le catholicisme a suscité depuis longtemps des haines terribles. Il a poussé beaucoup de gens à le combattre à mort et à chercher à l'extirper. Le pire, c'est qu'il a été confondu avec le christianisme, dont il est devenu trop souvent la caricature, et d'autant plus haïssable lorsqu'il

Digitized by Google

était soutenu par le pouvoir civil. Nous avons connu en Belgique, il y a bien des années, un libre penseur, le professeur Laurens, auteur d'un grand nombre d'ouvrages estimés sur la science juridique. Très âgé, mais encore vert, il se levait chaque matin à quatre heures, prenait une légère collation, et travaillait à son pupitre ou à ses leçons jusqu'à midi. Tous ses après-dîners se passaient à visiter les écoles de la ville de Gand, où il donnait des leçons et encourageait maîtres et maîtresses, en les dirigeant. Fort populaire dans son petit monde d'enfants, il y trouva l'idée des caisses d'épargne scolaires comme moyen de discipliner l'âme de ses jeunes amis, de les accoutumer à devenir maîtres d'eux-mêmes, à faire le sacrifice de leurs goûts et de leurs plaisirs pour économiser un petit pécule et le bien employer, souvent à des générosités à l'égard de leur famille ou de plus malheureux, d'autant meilleures qu'elles complétaient les premiers sacrifices. Qui ne se souvient de la pite de la veuve, et ne comprend la portée éducative de ces caisses, qui ont fait le tour du monde? Or cet homme d'élite, plus chrétien que la plupart de ceux qui se réclament du Christ, était l'ennemi acharné du christianisme, qu'il n'avait jamais connu que sous la forme du catholicisme et auquel il s'efforçait de soustraire les nouvelles générations.

Nous ne doutons pas qu'il ne se trouve parmi les libres penseurs des hommes également dévoués au bien et employant leurs forces et leur vie à le réaliser. M. Viviani, le nouveau ministre du travail dans le cabinet Clémenceau, en serait-il un? Il vient de prononcer dans la chambre des députés française un discours-programme très acclamé, où il a dit comme conclusion:

Digitized by Google

« La Révolution, la République de 1848, la troisième République ont émancipé le citoyen. Cela n'a pas suffi. Nous avons combattu la chimère religieuse; ensemble, et d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus.

» Croit-on que l'œuvre est terminée? Elle commence. Que veut-on répondre à l'homme, doté du suffrage universel, mais qui regarde avec tristesse sa puissance économique? Comment apaiser sa colère? Quelle œuvre aborder?

» Le pays doit augmenter la valeur morale et la valeur sociale de tous ses enfants; en accomplissant l'œuvre de justice, nous devons créer une telle accumulation de richesse humaine pour que soit agrandi sans limites le double patrimoine de la patrie et de l'humanité. »

Ne retenons de ceci que « le geste magnifique » qui a « éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus ! » Si l'auteur s'était mieux souvenu de l'histoire du monde, il aurait sans doute parlé autrement qu'il ne l'a fait. Combien de fois, depuis dix-neuf siècles, n'a-t-on pas voulu éteindre les lumières du ciel ! On croyait y être parvenu il y a un peu plus de cent ans en France. Elles n'ont pas cessé de briller. Sans elles, sans la perspective de l'au-delà, sans l'idéal, que deviendrait le monde? Une lutte incessante entre des hommes dont les désirs et les passions ne sont jamais assouvis, et une anarchie qui ne pourrait être maîtrisée que par le rétablissement de ces pouvoirs dictatoriaux et despotiques que tout l'effort des sociétés modernes tend à supprimer.

La religion est nécessaire aux hommes parce qu'elle trouve dans leur cœur un écho qui ne peut jamais être entièrement supprimé, même quand elle a été dévoyée par une alliance contre nature entre elle et les gouvernements civils. Tous deux s'y détériorent. Ils ne peu-

Digitized by Google

vent vivre en paix et se soutenir mutuellement que s'ils demeurent séparés. C'est ce qu'avait très bien compris de Tocqueville dans sa magistrale étude de la *Démocratie en Amérique*, à lire aujourd'hui ou à relire plus que jamais. Qu'on nous permette quelques citations :

« Il y a une multitude innombrable de sectes aux Etats-Unis. Toutes diffèrent dans le culte qu'il faut rendre au Créateur; mais toutes s'entendent sur les devoirs des hommes les uns envers les autres. Chaque secte adore son Dieu à sa manière; mais toutes les sectes prêchent la même morale au nom de Dieu. S'il sert beaucoup à l'homme comme individu que sa religion soit vraie, il n'en est point ainsi pour la société. La société n'a rien à craindre ni à espérer de l'autre vie; et ce qui lui importe le plus, ce n'est pas tant que tous les citoyens professent la vraie religion, mais qu'ils professent une religion....

» J'ai dit que les prêtres américains se prononcent d'une manière générale en faveur de la liberté civile, sans en excepter ceux mêmes qui n'admettent point la liberté religieuse; cependant on ne les voit prêter leur appui à aucun système politique en particulier. Ils ont soin de se tenir en dehors des affaires, et ne se mêlent point aux combinaisons des partis. On ne peut donc pas dire qu'aux Etats-Unis la religion exerce une influence sur les lois ni sur le détail des opinions politiques, mais elle dirige les mœurs, et c'est en réglant la famille qu'elle travaille à régler l'état.

» Je ne doute pas un instant que la grande sévérité des mœurs qu'on remarque aux Etats-Unis n'ait sa source première dans les croyances. La religion y est souvent impuissante à retenir l'homme au milieu des tentations sans nombre que la fortune lui présente. Elle ne saurait modérer en lui l'ardeur de s'enrichir que tout vient aiguillonner, mais elle règne souverainement sur l'âme de la femme, et c'est la femme qui fait les mœurs. L'Amérique est certainement le

Digitized by Google

pays du monde où le lien du mariage est le plus respecté, et où l'on a conçu l'idée la plus haute et la plus juste du bonheur conjugal.

« En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour du foyer domestique et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'état. Lorsqu'au sortir de l'agitation du monde politique l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles, et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts.

» Tandis que l'Européen cherche à échapper à ses chagrins domestiques en troublant la société, l'Américain puise dans sa demeure l'amour de l'ordre, qu'il porte ensuite dans les affaires de l'état.

» .... Jusqu'à présent, il ne s'est rencontré personne, aux Etats-Unis, qui ait osé avancer cette maxime : que tout est permis dans l'intérêt de la société. Maxime impie, qui semble avoir été inventée dans un siècle de liberté pour légitimer tous les tyrans à venir.

» Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir et lui défend de tout oser.

» La religion qui, chez les Américalns, ne se mêle jamais directement du gouvernement de la société, doit donc être considérée comme la première de leurs institutions politiques ; car, si elle ne leur donne pas le goût de la liberté, elle leur en facilite singulièrement l'usage.

» .... C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, mais

Digitized by Google

non la liberté. La religion est beaucoup plus nécessaire dans la république que dans la monarchie, et dans les républiques démocratiques que dans toutes les autres. Comment la société pourrait-elle manquer de périr, si, tandis que le lien politique se relâche, le lien moral ne se resserrait pas ? et que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ? »

Ainsi donc, il ne faut point considérer la séparation comme hostile à la religion, mais, au contraire, comme le seul moyen de lui restituer sa place propre et son domaine naturel, celui où elle peut rendre à la société des services inestimables. Quels que soient en France les sentiments intimes de ses promoteurs, ils ont agi jusqu'ici comme s'ils admettaient ce point de vue, cherchant à faciliter la rupture, et à traiter les églises équitablement et libéralement. On peut y voir un gage de succès. Tous les événements leur ont été favorables, les portant pour ainsi dire vers le but. L'opposition qu'ils ont rencontrée les a soutenus, leurs fautes mêmes, inévitables en une si grande affaire, n'ont point troublé le cours des événements, et il y a tout lieu d'espérer qu'ils achèveront leur œuvre, non pas sans difficultés, ni très promptement, mais de façon à rendre à leur pays, et à la religion elle-même, le plus grand des services.

Il ne faut pas croire, du reste, que la religion s'imposera à tous et qu'un très grand changement s'accomplira. L'Amérique nous renseigne sur ce point. Le niveau religieux général y est plus élevé qu'ailleurs, et les églises plus actives et influentes, mais on y trouve les mêmes tendances et en partie la même vie qu'en Europe. La politique y est souvent corrompue et l'amour de l'argent très grand. Les chrétiens vivants sont encore le petit nombre, mais ils exercent une action plus profonde sur

Digitized by Google

la masse et l'empêchent d'être trop absorbée par la prospérité. Ils entretiennent la vie religieuse par de grandes œuvres, à l'intérieur comme à l'extérieur. Les églises, étant parfaitement indépendantes du gouvernement, ont pu entreprendre des missions qui les vivifient, et non pas seulement auprès des païens. Elles ont grandement aidé les Japonais dans leur évolution, et travaillent avec succès en Turquie, notamment auprès des Arméniens. Le jour où elles pourront pénétrer en Russie, il est probable qu'elles y porteront leur activité, car les ressources financières et les hommes ne leur manquent pas, et elles pourraient y accomplir une œuvre très nécessaire, la plus importante qui se présentera jamais, car le besoin le plus urgent de ce pays est de dissiper les ténèbres de l'ignorance et de la superstition qui le rendent si malheureux et si incapable d'en sortir sans un secours du dehors. L'Europe y est intéressée directement, sans pouvoir lui venir en aide.

Nous l'avons si vivement senti, — et beaucoup d'autres avec nous probablement, — que nous avons insisté, à plusieurs reprises, pour que les gouvernements de France, d'Angleterre et des Etats-Unis intervinssent amicalement auprès du tsar afin de lui aider à sortir d'une crise terrible par la porte de la liberté. Les difficultés auront été trouvées trop grandes sans doute ou périlleuses dans l'état actuel de l'Europe. Mais nous avons aussi indiqué, comme un bienfait possible et plus important encore, l'action des églises américaines auprès des pauvres moujiks [1]. Le président Roosevelt, qui a rendu un si grand service à la Russie en travaillant à la conclusion de la paix avec le Japon, pourrait probablement

[1] *La révolution et son avenir*. Livraison de janvier 1906, p. 134.

Digitized by Google

ouvrir le grand empire aux missionnaires de son pays, ce qui équivaudrait d'ailleurs, sans doute, à l'établissement de la liberté religieuse, et permettrait d'espérer le relèvement des malheureux paysans, impossible peut-être de toute autre manière. Un de nos collaborateurs, M. Louis de Soudak, dont nous avons publié, cette année, un essai très intéressant sur les Russes [1], nous a envoyé récemment un nouvel article sur les moujiks, que nous publierons avant peu et où, comme nous, il ne voit de salut pour eux que dans leur rénovation religieuse. Si elle s'accomplit, quelle n'en pourra pas être l'influence sur la Pologne, par elle sur les populations balkaniques et helléniques, qui en ont aussi un besoin pressant, et par contre-coup peut-être sur le monde musulman, qui n'est point hostile au Christ, mais n'a que trop rarement été en contact avec ses vrais disciples ?

Et qu'on nous permette de faire remarquer qu'en Europe même, au milieu de religions dévoyées dont l'organisation et la vie soulèvent un antagonisme général, très ardent chez quelques-uns, c'est la morale chrétienne qui domine et pousse à la lutte nombre d'esprits dont la conscience se révolte en face du romanisme et des autres déviations du christianisme. Comment en serait-il autrement ? N'est-ce pas la morale proclamée par le Crucifié qui nous vaut tout ce que notre civilisation présente de bon, tout ce qui l'empêche de périr comme ont péri celles du passé ? Avant l'ère chrétienne, plusieurs peuples sont arrivés à un haut degré de développement intellectuel, et ont produit des œuvres littéraires et artistiques qui n'ont pas cessé d'être étudiées et admirées. Mais il leur a manqué la morale qui distingue

[1] *Les Russes*, par Louis de Soudak. Livraisons d'août et septembre.

Digitized by Google

le monde moderne et fait sa supériorité sur le passé. Rien ne le montre mieux que l'état où se trouvait alors le petit peuple, voué à un travail servile, sans avenir, et qui n'était souvent qu'un pur esclavage.

Aujourd'hui, partout où les idées chrétiennes ont pénétré, et dans la mesure même où elles sont acceptées, on s'efforce d'élever le niveau intellectuel et moral de tous, de leur donner le moyen d'améliorer leur condition et de parvenir par leur mérite ou leur conduite aux plus hautes situations sociales. On cherche aussi à atténuer autant que possible les misères, quand on ne peut les guérir entièrement. De grandes choses ont été faites à cet égard ; de plus grandes encore nous attendent à mesure que les sentiments chrétiens se développeront et créeront entre les hommes des rapports et des liens nés de la bienveillance et de la fraternité, qui doivent être le fruit d'un sentiment religieux vrai et éclairé. Quand les ouvriers s'y opposent, ils tournent le dos à l'unique moyen pour eux d'avoir leur part au bonheur possible en ce monde.

XII

Nous aurions beaucoup à dire encore, mais il est temps de conclure. La recherche de la paix entre les nations est en partie le résultat des progrès moraux accomplis de nos jours. Tous probablement partent d'un bon naturel et d'un désir du bien. Mais leurs soutiens ne se rendent pas toujours compte qu'il ne suffit pas de demander la paix, qu'il est indispensable d'en connaître les conditions et de travailler à les réaliser.

Personne ne peut plus nier qu'un changement immense se soit produit de nos jours dans le monde. Il a été en

Digitized by Google

partie marqué par quatre étapes sanglantes. La principale a été celle de 1870. Bismarck a procédé dans les idées et pour l'affermissement de l'ancien régime. En réalité, personne n'aura porté à celui-ci un coup plus rude et décisif. Il en eut quelque pressentiment en 1875, lorsqu'il voulut recommencer la guerre et achever la ruine de la France. Mais il ne pouvait plus revenir sur le passé. Il avait de ses mains établi en France la république, donnant ainsi à tous les peuples la conscience de leurs droits.

La guerre des Etats-Unis et de l'Espagne a suivi, entraînant le premier de ces pays dans la colonisation et dans une participation directe à la politique générale, et forçant le second à une transformation en voie de s'accomplir par son émancipation religieuse.

La lutte de l'Angleterre contre les Boers a eu en Europe de grands effets. Elle a remué profondément les masses et préparé les revendications intérieures qui commencent à se produire. L'Angleterre a payé très chèrement sa victoire, mais elle en a tiré des avantages qui contre-balancent ses pertes; elle en a été amenée à des réformes indispensables, et à comprendre la nécessité de se rapprocher de ses voisins d'Europe et de s'entendre avec eux. En Afrique, elle a éteint un foyer de guerre en brisant une oligarchie qui visait à maintenir son joug sur les indigènes et aurait préparé un soulèvement et une guerre de races où elle n'aurait peut-être pas été la plus forte. Ce qui se passe actuellement dans la colonie allemande voisine peut donner quelque idée de l'avenir réservé à un empire boer s'il avait pu s'établir.

Enfin, la guerre russo-japonaise a transformé la politique générale du monde en portant un coup terrible à l'ancien régime et à tout ce qu'il comportait. La Russie

Digitized by Google

est entrée dans le mouvement qui emporte l'humanité et elle n'en sortira qu'après avoir achevé son évolution.

Quatre grandes guerres ont été nécessaires pour acheminer le monde à son état présent, et on ne voit pas comment les résultats acquis auraient pu se produire autrement. Un de ceux-ci a été d'amener les sociétés contemporaines à désirer la paix et à faire quelque effort pour l'établir solidement, désir qui se confond avec celui de l'affranchissement des peuples de tous les jougs dont ils ont été chargés.

Ce grand courant qui emporte l'humanité peut-il être arrêté ? On s'en flatte peut-être dans les régions qui se sentent menacées. Mais pour y parvenir, il faudrait reculer vers le passé en annihilant les progrès accomplis depuis plus d'un siècle : détruire les chemins de fer, la navigation à vapeur, les télégraphes, la grande industrie et tout l'ensemble des institutions qui s'y rattachent. Poser le problème, c'est le résoudre, et montrer l'impossibilité d'un arrêt.

Qu'une transformation aussi grande ne puisse s'accomplir sans beaucoup de difficultés et de troubles, il n'est pas très difficile de se le représenter. De nombreux obstacles barrent encore le chemin. Les peuples ne sont pas encore préparés à vivre la liberté. Leur éducation est à faire et elle a commencé.

Tout d'abord, ils ont été disciplinés par la crainte, dont les armements excessifs de l'Europe sont le témoignage éclatant. Tous les préparatifs de guerre et la vigilance qu'ils comportent seront sans doute indispensables aussi longtemps que la majorité des hommes n'en viendront pas à être assez maîtres d'eux-mêmes et dévoués

Digitized by Google

au bien général pour observer les lois et rechercher la justice sans avoir besoin de la sanction du gendarme.

Où se trouve la force capable de produire ce résultat? Dans la religion uniquement. On l'a compris, mais mal pendant des siècles, où les gouvernements les plus despotiques se sont servis des églises pour contenir et mater les peuples. Aujourd'hui, ce moyen est épuisé; il a suscité partout une révolte tantôt sourde, tantôt ouverte, qui a anéanti en bonne partie ou faussé l'esprit religieux. On ne veut plus dans ce domaine se soumettre à une autocratie et à une hiérarchie en désaccord avec les aspirations à la liberté, comme avec les institutions obtenues ou désirées.

C'est dans ces circonstances qu'apparaît le remède. La France vient de briser le lien qui unissait l'état aux églises, lien dont les funestes conséquences lui étaient apparues avec une évidence assez complète pour convaincre la majorité. La séparation n'est pas un dogme. Elle peut paraître moins indispensable dans des communautés que dans d'autres, et dans des pays démocratiques elle ne doit pas être imposée avant que la majorité du peuple l'ait agréée. Mais dans les contrées en révolte contre un christianisme dénaturé par l'union de deux pouvoirs qui n'ont rien de commun et sont au fond hostiles, ou lorsque, comme dans quelques états protestants, il a été organisé de telle façon que de perdre beaucoup de sa saveur et de sa force, la séparation doit en venir à s'imposer comme le seul moyen de rendre aux idées religieuses la vie en dehors de laquelle elles cessent de répondre aux besoins de l'humanité.

Voilà ce qui caractérise le mouvement actuel, et doit donner l'espérance de le voir aboutir à une rénovation

Digitized by Google

du monde. Les gouvernements, même les mieux disposés, seraient impuissants s'ils la cherchaient directement. Leur seul devoir est de séparer nettement les deux domaines, de maintenir l'ordre et la liberté en veillant à ce que la justice soit égale pour tous, et en laissant à chacun de leurs administrés le soin de travailler à son propre salut.

Dans les démocraties, d'ailleurs, la pleine liberté religieuse peut permettre à beaucoup d'hommes, — et de femmes, — qui ne se soucient pas d'entrer dans la politique, ou n'en ont pas le moyen, de travailler très effectivement au bien de leur pays, à la seule condition de le faire avec désintéressement et sans y chercher un pouvoir temporel. Le vrai terrain des églises est celui de toutes les œuvres destinées à élever le niveau social et moral, de toutes celles qui visent à soulager les misères en en supprimant les causes, autant que possible, c'est-à-dire en aidant les hommes à établir leur bien-être par leur travail et leurs bonnes mœurs. N'est-ce point dans cet effort commun vers le bien que les classes peuvent se rapprocher et se mélanger, accomplissant une œuvre de culture générale, qui restera toujours en dehors et au-dessus du pouvoir de l'état, mais dont celui-ci doit avoir le plein bénéfice pour le progrès et le salut de la communauté tout entière? Voilà ce que doit faire le christianisme dans la liberté.

S'il est faux, s'il ne représente rien, et ne produit aucun bon fruit, comme le disent les libres penseurs et d'autres incroyants, qu'on le laisse tomber en passant outre.

Si, au contraire, il répond aux aspirations les plus profondes, aux besoins les plus impérissables de l'huma-

Digitized by Google

nité ; s'il est la vraie source de toute fraternité, de tout amour des hommes les uns pour les autres, leur donnant la capacité de se dévouer à tout ce qui est bon, et d'accomplir les œuvres de rédemption qui fourmillent dans le monde, alors qu'on lui assure largement la liberté qui pourra lui permettre d'offrir à tous l'affranchissement que tous désirent au fond sans se rendre compte souvent de ce qui leur manque. Mais, dans une démocratie surtout, le peuple doit être absolument libre de croire ou de ne pas croire, et c'est à lui seul qu'il convient de laisser le choix de la religion qui répondra à ses besoins, là où ces besoins existent.

La paix du monde est à ce prix. On pourra travailler, parfois avec succès, à empêcher les peuples de se déchirer entre eux, et on l'a fait certainement depuis des années. Des efforts dans ce sens peuvent être très utiles, comme tout ce qui tend à rapprocher les hommes et à mettre entre eux quelque bonté. Mais la vraie paix ne peut être le fruit que d'une modification profonde des institutions politiques des principaux pays, qui est en voie de s'accomplir, et ces institutions ne deviendront pleinement viables et capables de se développer indéfiniment pour le bonheur de l'humanité que lorsque l'idée religieuse épurée aura manifesté ses bienfaits.

Alors seulement sera résolue la question de la paix.

ED. TALLICHET.

Digitized by Google

LOVEY-MARY

SCÈNES DE LA VIE POPULAIRE EN AMÉRIQUE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE [1]

X

Une visite faite en temps utile.

Les semaines et les mois s'écoulèrent rapidement, et au Plant-au-Choux on déjeunait et on soupait déjà à la lumière de la lampe. Ceux qui pouvaient se donner ce luxe faisaient leur provision de charbon pour l'hiver et ceux qui ne pouvaient se l'accorder collaient soigneusement des feuilles de papier brun sur leurs carreaux cassés et s'efforçaient de tenir le bonhomme Hiver à l'écart aussi longtemps que possible.

Un samedi, Lovey-Mary, en revenant de la fabrique, vit une personne bien vêtue disparaître au loin.

— Qui est cette dame? demanda-t-elle, déjà inquiète, à Europe Wiggs qui se balançait avec énergie sur la grille.

— Ce n'est point une dame, dit Europe; c'est ma maîtresse de l'école du dimanche.

— Mme Redding?

— Oui, elle veut qu'Asie vienne chez elle ce soir.

— Que j'aimerais pouvoir y aller aussi! soupira Lovey-Mary.

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons d'octobre et novembre.

Digitized by Google

— Pourquoi n'iriez-vous pas? dit Mme Wiggs en s'approchant de la porte. Asie aimerait montrer à Mme Redding comme vous êtes élégante dans votre robe rouge. Si vous le désirez, je friserai vos cheveux avec le tisonnier.

Toute diversion à la routine journalière du travail était la bienvenue ; aussi, tard dans l'après-midi, les deux jeunes filles, dans leurs plus beaux atours, se mirent en route pour leur visite à Mme Redding.

— Je voudrais bien avoir des gants, dit Lovey-Mary en frottant ses doigts bleuis.

— Si j'y avais pensé, je vous en aurais fait une paire avant de sortir; c'est très vite fait. — Asie étendit ses mains gantées de chaudes mitaines. — Je les fais avec les bas de Billy lorsque les pieds sont usés et inraccommodables.

— Je ne comprends pas comment vous pouvez faire tant de choses et où vous l'avez appris, dit Lovey-Mary avec admiration.

— Il n'y a rien là d'extraordinaire, répondit Asie modestement. C'est notre mère qui nous a élevés ainsi. Toutes les fois que nous commencions quelque chose, elle nous obligeait à le finir d'une manière ou d'une autre. Un jour, quand nous étions encore très petits et que nous vivions à la campagne, elle envoya Billy sur le cheval chercher deux melons d'eau, en lui disant de ne pas revenir sans les apporter. Arrivé dans le champ, Billy nc trouva que des melons si gros qu'il n'aurait pu en apporter un, et deux encore moins. Que croyez-vous qu'il ait fait?

— Il est revenu sans les prendre.

— Non, jamais, au grand jamais. Il s'assit près de la haie pour réfléchir; puis il ôta son pantalon, mit un melon dans chacune des jambes, posa le tout en travers sur le dos du vieux Rollie et revint à la maison, les jambes nues, à califourchon sur l'animal.

— Je trouve qu'il est le plus gentil garçon du Plant-aux-Choux, dit Lovey-Mary riant de l'histoire. Jamais il ne chicane Tommy.

Digitized by Google

— C'est parce qu'il a de l'affection pour vous. Il dit que vous avez de la poigne. Il admire comme vous avez tout rendu propre chez Mlle Hazy et su tenir tête à M. Stubbins.

Ce ne fut pas la fraîcheur de l'air qui rendit à cet instant-là les joues de Lovey-Mary plus roses que d'habitude. Elle marcha quelque temps en silence et satisfaite.

— Ne voulez-vous pas mettre mes gants un moment? demanda Asie.

— Merci, je n'ai plus froid.

En arrivant à Terrace Park, si beau, si imposant avec ses pelouses magnifiques, ses fontaines et ses statues, Asie s'arrêta pour donner des explications:

— Ce ne sont que les gens très riches qui vivent ici. Cette grande maison blanche où il y a des dames de pierre dans la cour, c'est la maison des Redding. Je voudrais que vous puissiez voir le salon; ils ont des chaises faites d'or véritable et des lustres qui ont l'air de glaçons enfilés les uns après les autres.

— Est-ce qu'ils s'asseyent sur leurs chaises d'or?

— Oh! non, les jambes en sont trop minces. Elles ne sont là que pour la montre. Voici par où rentre la voiture. Leur cocher porte un chapeau haut de forme, et un manteau de fourrure pareil à celui de Mme Redding elle-même.

— Je suppose qu'ils mangent de la dinde tous les jours, n'est-ce pas Asie?

Avant que la véracité d'Asie se trouvât mise à une plus grande épreuve, les deux jeunes filles furent surprises par la brusque apparition d'une femme de chambre à l'air égaré sur le seuil de la porte de service.

— Simons! Simons! criait-elle. Mais où est donc cet homme? Il faudra que j'y aille moi-même.

Et sans prendre garde aux deux fillettes, elle se mit à descendre l'avenue en courant.

Asie, dont la tranquillité n'était pas aisément troublée, continua à s'avancer vers l'entrée.

— Ça, c'est la dépense du beurre, dit-elle en désignant une porte du bout de son pouce renversé.

Digitized by Google

— Est-ce qu'on n'y garde que le beurre? demanda Lovey-Mary étonnée.

— Bien sûr! Ils y ont mis une grande immense boîte remplie de glace, qui ne sert pas à autre chose.

Une nouvelle femme de chambre descendit l'escalier en appelant Simons.

Asie, qui venait souvent dans la maison, continua sa route, nullement déconcertée, vers la chambre des enfants.

Au second étage tout était confusion; le téléphone sonnait, les domestiques couraient à droite et à gauche.

— Il sera étouffé avant l'arrivée du docteur, disait la bonne en traversant l'antichambre.

A travers la porte ouverte, on pouvait entendre la pénible respiration, la toux d'un enfant en détresse.

Asie s'arrêta sur le palier, mais Lovey-Mary se précipita en avant. L'instinct maternel qui parlait toujours haut en elle avait compris à l'instant ce qu'il fallait au pauvre petit. Dans la grande élégante pièce remplie de choses coûteuses, elle ne vit que le bébé haletant sur les genoux de sa mère, la figure violette, les yeux sortant de la tête, et sa lutte désespérée pour retrouver la respiration. Sans un mot elle s'élança, attrapa l'enfant par les pieds, le tint à bras tendu en le secouant violemment. Mme Redding poussa un cri perçant, et la bonne qui accourait avec une tasse de lait chaud la laissa choir horrifiée; mais un morceau de caramel était tombé sur le tapis, et maître Robert Redding, de nouveau debout, calmait son chagrin en pleurant doucement dans les bras de Lovey-Mary.

Lorsque toute cette excitation se fut un peu apaisée et que deux docteurs et M. Redding furent arrivés, tous trois hors d'haleine, Mme Redding, exprimant au moins pour la douzième fois sa reconnaissance à Lovey-Mary, lui disait:

— Et penser que vous avez sauvé mon bébé chéri! Le docteur dit que c'était la seule chose qui pouvait le sauver, et cependant nous quatre femmes inutiles nous ne savions que faire. Comment le saviez-vous, ma chère? L'aviez-vous déjà vu faire à quelqu'un d'autre?

Digitized by Google

Lovey-Mary, très intimidée en face des deux imposants docteurs, des parents radieux et des domestiques à l'arrière-plan, murmura à voix très basse :

— J'ai appris avec Tommy. Il avala, un jour, un sou avec lequel nous allions acheter du caramel. Je n'en avais point d'autre, aussi j'ai dû le secouer jusqu'à ce qu'il sorte.

Pendant les rires qui suivirent cette explication, Asie et Lovey-Mary s'échappèrent, mais non pas avant que M. Redding eût glissé un billet dans la main de cette dernière et que la belle Mme Redding l'eût embrassée.

XI

La représentation de Noël.

Au moment où les vacances étaient proches, le bruit courut que l'école du dimanche du Plant-aux-Choux aurait un festival outre son arbre de Noël.

L'instigateur de cette nouveauté hardie fut Jacques Schultz, dont les aspirations dramatiques avaient pris naissance au théâtre durant son apprentissage de machiniste.

— Je connais un homme qui loue des costumes et le livre du souffleur qui va avec, dit-il à plusieurs autres garçons un dimanche après-midi. Si nous nous associons tous, nous réunirons bien l'argent nécessaire et nous pourrons nous rattrapper sur les entrées.

— Quelle folie! dit Christian, nous ne savons pas jouer la comédie.

— Nous pouvons apprendre comme tant d'autres, et tout aussi bien, dit Billy Wiggs. Je me réserve le rôle de celui qui est sur le trapèze.

Les autres garçons ayant agréé le plan, Jacques fut chargé de parler au costumier, le plus tôt qu'il pourrait.

Un soir, une semaine plus tard, Lovey-Mary, qui était en train de souper, entendit un coup impérieux à la porte. C'était Jacques Schultz. Il lui fit mystérieusement signe de venir sur l'escalier extérieur et ferma la porte derrière elle.

Digitized by Google

— Avez-vous jamais joué la comédie, même un peu? demanda-t-il.

— Je récitais des morceaux de poésie à l'asile, dit Lovey-Mary oubliant qu'elle trahissait son secret.

— Bien, alors, pensez-vous que vous pourriez prendre le rôle de la première dame dans notre représentation?

Lovey-Mary n'avait aucune idée de ce que la première dame pouvait être et faire, mais elle pensa qu'elle devait avoir tous les honneurs, et cette idée seule l'enthousiasma d'avance.

— Je sais les gestes à faire avec les bras, dit-elle, et je pourrais chanter quelque chose en même temps.

— Oh! non, expliqua Jacques, c'est une comédie; une comédie dans toutes les règles. J'ai pris le livre et les costumes à la rue du Marché. Il ne restait à l'homme en ce moment qu'un seul assortiment de costumes à louer; je n'avais donc pas le choix. C'est une fameuse pièce, tout à fait bien. Je l'ai vu jouer une fois, de sorte que je saurai comment il faut la faire marcher. Cela s'appelle *Faurst* ou quelque chose comme ça. Je serai le diable vêtu de rouge et la figure barbouillée, Billy sera l'autre compagnon qui est entiché de la jeune fille; c'est lui qui m'a dit de vous demander d'être *elle*. Votre robe est blanche avec des cordons et brodée de paillettes; les manches sont sans couture. Croyez-vous que vous pourrez apprendre votre rôle? Nous ne jouerons pas toute la pièce.

— Je puis apprendre tout ce qu'on voudra! s'écria Lovey-Mary étourdiment. Je sais déjà réciter à rebours, c'est-à-dire en commençant par la fin, l'alphabet et *Notre Père*. Est-ce que les manches de la robe sont courtes? Est-ce qu'elle a une longue traîne qui s'étale lorsqu'on marche?

— Oui, dit Jacques, et l'homme dit que vous devez faire deux longues tresses pendantes de vos cheveux. Il me semble que ce serait aussi très joli si vous pouviez chanter quelque chose. Tout le monde admire toujours votre voix et vos chants.

— C'est en règle, dit Lovey-Mary enthousiasmée. Apportez-moi le livre ici et vous me montrerez ce qui est mon rôle.

Jacques partait lorsque Lovey-Mary le rappela:

Digitized by Google

— Dites à Billy que moi aussi je suis contente.

Pendant les dix jours qui suivirent, Lovey-Mary fut au septième ciel. L'étude du rôle, les répétitions, les conciliabules remplissaient tous ses moments de loisir et charmaient par le souvenir les heures de travail. Jacques, malgré sa vaste expérience et sa science infinie de tout ce qui touchait au théâtre, s'en référait à elle en toutes choses. Assis sur un tonneau, il expliquait comment on faisait « là-bas au théâtre. » Et Lovey-Mary, saisissant ses indications avec un zèle empressé, modifiait les costumes, préparait les décors, plantait des clous en se frappant sur les doigs avec le marteau et réussissait en fin de compte à mettre en pratique les théories plutôt vagues sur les exigences de la scène que Jacques professait du haut de son tonneau. Pour la première fois de sa vie, elle était un personnage important.

A côté de toutes ces occupations multiples, elle avait à s'occuper d'un costume compliqué pour Tommy. Cette œuvre lui causa quelque ennui ; Mlle Hazy, qu'on avait envoyée acheter l'étoffe pour le pantalon, par une économie mal entendue, avait fait emplette de deux coupons absolument disparates par la couleur et le dessin.

— Pourquoi n'y avez-vous pas réfléchi, mademoiselle Hazy? lui dit Lovey-Mary en faisant un héroïque effort pour ne pas se fâcher. Vous deviez bien penser que je ne pourrais pas conduire Tommy à la représentation avec une jambe bleue et l'autre brune. Que dois-je faire ?

Mlle Hazy, assise tout à fait accablée dans un coin, s'essuyait les yeux avec le bord de son tablier. Elle dit enfin :

— Vous pourriez aller demander conseil à Mme Wiggs.

Lorsqu'on raconta la chose à Mme Wiggs, elle sourit d'une façon rassurante. Les difficultés étaient pour elle les épices de la vie ; elles servaient en effet à faire briller son génie :

— Cessez de pleurer, mademoiselle, il n'y a pas l'ombre de mal. Mary peut faire le devant d'une couleur et le derrière d'une autre. Personne n'y verra rien, parce que Tommy ne pourra aller et revenir en même temps.

Digitized by Google

Le résultat parut hautement satisfaisant à tout le monde, sauf au principal intéressé, Tommy, qui se plaignit de ne pas avoir assez de place pour s'asseoir.

La veille de Noël, à la nuit tombante, l'aristocratie du Plant-aux-Choux se réunit dans la maison d'école pour jouir de la double attraction de l'arbre de Noël et d'une représentation théâtrale. M. Rothschild, qui depuis dix ans était chargé d'arranger l'arbre de Noël, avait obstinément refusé de le changer de place et l'avait mis comme toujours au centre de l'estrade. Il avait eu à subir plus d'une remontrance, mais il était resté inébranlable et son sapin inamovible. Mme Rothschild et sa nombreuse nichée avaient escaladé les fenêtres, longtemps avant l'heure de l'ouverture, afin de s'assurer les meilleures places, au premier rang. Les Hazy et les Wiggs occupaient le second banc, immédiatement derrière eux.

— Voilà l'étudiant du séminaire qui se lève, murmura Mme Wiggs. Grand ciel, a-t-il l'air assez chiffon lavé! Ne dirait-on pas qu'il vient d'être ravi en extase? Je le parierais bien vingt-cinq sous. Silence, Australie, ne vois-tu pas qu'il va prier?

Après la prière d'ouverture, le jeune prédicateur proposa qu'en attendant que les artistes amateurs fussent tout à fait prêts, on chantât une hymne.

— Il a une belle voix, souffla Mlle Hazy. J'ai entendu dire que c'est lui qui chante le soprano à l'église de la ville.

Le service religieux terminé, l'assistance se rencogna sur les bancs d'école dans un état d'agréable expectative.

— Le premier numéro du programme, dit le prédicateur, sera un chant de Mlle Europe Wiggs.

Europe s'avança sur la scène, les bras collés au corps, les yeux angoissés et fixés au plafond; elle commença à chanter, haletante:

Saurait-elle faire une tarte aux cerises?...

Bien que cette brillante poésie eût huit strophes, on lui fit l'honneur de la bisser. Europe, ne comprenant pas, avait

Digitized by Google

quitté la scène. Mme Wiggs s'était levée et faisant énergiquement signe à Europe, articulant des lèvres seulement :

— Reviens. On veut que tu reviennes.

Europe, absolument désorientée, revint sur l'estrade.

— Récite encore quelque chose, murmura Mme Wiggs en se penchant si fort en avant que Mme Rothschild en eut sa capote tout de travers.

Néanmoins, Europe restait toujours immobile, la bouche serrée.

— J'ai un petit doigt, souffla encore sa mère presque hors d'elle sur son second banc.

Un faible rayon d'intelligence brilla un instant sur la figure de l'enfant et elle commença en faisant un suprême effort :

J'avais un petit doigt....

— Elle l'a su tout entier! dit Mme Wiggs soulagée au moment où Europe se retirait.

Après cela d'autres petites filles se présentèrent au public et vinrent débiter quelques remarques inintelligibles sur le bonhomme Noël. Ce ne fut pas sans quelque difficulté qu'elles arrivèrent au bout de leurs rôles, car M. Rothschild continuait à obstruer la scène ; imperturbable et inflexible, il suspendait des cornes d'abondance tout autour de l'arbre de Noël. Des chants, des déclamations suivirent, mais même les spectateurs les plus inexpérimentés et les plus jeunes avaient le sentiment que ce n'étaient là que des escarmouches préliminaires.

Une cloche tinta, deux couvre-pieds qui servaient de rideau furent majestueusement tirés. Un souffle d'admiration parcourut toute la salle.

— N'est-il pas charmant? murmura une jeune fille au fond de la pièce, lorsque Billy se dressant en maillot rose et en pourpoint cramoisi, croisa les bras et commença à réciter :

Hélas! j'ai de la philosophie,
De la médecine, de la jurisprudence,
De la théologie, à mes dépens,
Etudié tous les mystères.

Digitized by Google

— Je ne trouve aucun sens à tout ce qu'il dit, mais aucun, murmura Mlle Hazy.

— C'est pourtant exactement ce qu'il y a dans le livre, je le lui ai entendu répéter avant le souper, dit Mme Wiggs.

L'entrée de Jacques réveilla l'intérêt languissant. Personne ne comprit non plus ce qu'il disait, mais il faisait d'horribles grimaces et agitait ses grands bras rouges; ce fut une agréable diversion.

— Mère, demanda Australie, qu'est-ce que John Bagby promène dans cette soucoupe?

— Miséricorde! je n'en sais rien, dit Mme Wiggs en allongeant le cou.

John, avec des chaussures qui craquaient, vint sur la pointe des pieds au bord de la rampe et se baissant commença à broyer une drogue dans une assiette. Plusieurs parmi les assistants se levèrent pour voir ce qu'il faisait et les conjectures allaient leur train. Méphisto et Faust furent oubliés jusqu'au moment où Jacques, prenant une pose héroïque, saisit Billy par le bras et dit d'une voix rauque:

— Regarde, Faust, regarde l'abîme de perdition.

John approcha une allumette de la poudre, une brillante lueur rouge éclaira toute la salle, et l'auditoire, suivant la direction de l'index de l'impassible Méphisto, contempla les figures stupides de quatre bons petits garçons assis sur le banc des punitions.

Les violents accès de toux causés par la fumée du calcium n'étaient pas encore apaisés qu'une apparition blanche se glissa devant M. Rothschild et s'avança lentement vers la rampe. C'était Lovey-Mary personnifiant Marguerite. Sa longue robe traînait autour d'elle. Ses lourds cheveux noirs pendaient en deux grosses tresses sur ses épaules et une tache rouge vif brillait sur chacune des pommettes de ses joues. Pendant quelques instants elle resta, comme Jacques le lui avait enseigné, la tête rejetée en arrière, les yeux au ciel, puis elle commença à débiter son rôle. Les mots s'échappaient de ses lèvres avec une volubilité qu'aurait pu envier un commissaire-priseur. C'était

Digitized by Google

une longue tirade hérissée de mots difficiles; elle le savait bien, mais elle était résolue à montrer comme elle pouvait la réciter rapidement et sans se tromper. Elle ne s'arrêta pour reprendre haleine que lorsqu'elle eut tout dit. Alors, se détournant lentement, elle étendit les bras vers Faust et chanta d'une voix haute et douce : *Je soupire après toi à toute heure!* L'effet fut électrique. Le Plant-aux-Choux comprit enfin ce dont il s'agissait. La salle faillit crouler sous les applaudissements et M. Rothschild lui-même tira sa chaîne de maïs à griller pour permettre à Marguerite de se retirer.

— Bis, bis! Encore! fut le cri général. Chantez encore!

Jacques s'avança devant le rideau et dit :

— Si nos amis le veulent bien, nous répèterons le dernier acte.

Lovey-Mary remporta un nouveau triomphe. John Bagby brûla le reste de la poudre pendant qu'elle disait les derniers vers, et la représentation se termina par des hourrahs prolongés.

XII

Réaction.

Après avoir débarrassé son visage du fard et de la poudre, puis avoir mis au lit Tommy, extrait avec peine de son pantalon neuf, Lovey-Mary, assise près du petit poêle, se remémorait tout ce qui venait de se passer. Ç'avait véritablement été le temps le plus heureux de toute sa vie. Qu'il était agréable d'être louée et appréciée! Elle en était redevable à Mme Wiggs, qui avait attiré l'attention des autres sur ses qualités. Puis Mme Redding l'avait recherchée et comblée d'attentions. Mais ce soir-là était le point culminant. Son nom avait été dans toutes les bouches, ses louanges répétées de tous les côtés; Billy lui avait donné tout ce qu'il avait reçu de l'arbre de Noël.

« Je voudrais être digne de tout cela, pensa-t-elle en se levant pour border le lit de Tommy. J'ai essayé d'être bonne; je

Digitized by Google

crois que je suis meilleure sous quelques rapports, mais pas en tout. Oh! non, pas en tout! — Elle s'agenouilla près du lit et pressa la main de Tommy contre sa joue. — Parfois, lorsqu'il dort ainsi, il ressemble à Kate. Je me demande si elle est rétablie, si Tommy lui manque quelquefois? »

Longtemps elle resta ainsi agenouillée, tenant la petite main chaude dans la sienne. La représentation, le succès, les applaudissements, tout était oublié; à leur place la honte, l'humiliation remplissaient ses yeux de larmes amères.

— Je ne suis pas ce qu'ils pensent, murmurait-elle d'une voix entrecoupée. Je suis une vile, mauvaise fille, après tout. Le ver rongeur est toujours là; Mlle Viny dit qu'il ne peut y avoir de vraiment belles fleurs si le ver rongeur n'est pas tué. Pourtant je désire être bonne, je désire être ce qu'ils croient que je suis.

Le souvenir de Kate la hantait et la rendait presque folle. Mais une autre influence était à l'œuvre et suscita des pensées nouvelles. Elle vit Kate malade et abandonnée, Kate solitaire, sans amis, appelant son enfant. Le combat dura toute la nuit en son âme, faisant rage. Quand les premières lueurs grises de l'aube pénétrèrent à travers les volets, Lovey-Mary fit sa chambre et mit ses habits du dimanche.

— J'arriverai tard à la fabrique, dit-elle à Mlle Hazy, j'ai quelque chose à faire avant d'y aller.

L'heure était matinale pour une visite à l'hôpital de la ville, mais lorsque Lovey-Mary eut expliqué ce qui l'amenait, on la conduisit près de la couchette de Kate. A l'extrémité la plus éloignée de la longue salle, Kate était étendue, la tête embandée, tournée contre la muraille. Lorsque la garde lui adressa la parole, elle se retourna péniblement et montra deux grands yeux noirs et fixes dans un visage blême, dévasté par la souffrance.

— Kate, dit Lovey-Mary en se penchant sur le lit pour lui toucher la main, Kate, ne me reconnaissez-vous pas?

Les lèvres pâles se contractèrent sur les dents proéminentes et blanches:

Digitized by Google

— Eh! mais, je jurerais... Lovey-Mary, d'où venez-vous? N'attendant pas la réponse, elle continua : Dites, ne pourriez-vous pas me sortir de ce trou? Mais, même s'il m'était possible de ramper pour en sortir, je ne saurais où aller. Ne pouvez-vous pas m'emmener où que ce soit, pourvu que je m'en aille d'ici?

Lovey-Mary sentit défaillir son courage ; elle s'était préparée à un grand sacrifice, elle voulait faire son devoir à tout prix ; mais autre chose était d'y penser à l'avance dans sa petite chambre, en tenant la main de Tommy dans la sienne, Kate n'étant encore qu'une abstraction, ou de se trouver en face de l'ancienne Kate Rider, l'égoïste sans cœur, en chair et en os. Elle lâcha la main de Kate.

— Ne désirez-vous pas savoir quelque chose de Tommy? lui demanda-t-elle. Je suis venue pour vous dire combien je regrette de m'être sauvée avec lui.

— Vous avez montré de l'énergie en le faisant. J'étais bien sûre que vous auriez soin de lui. Mais, dites, vous ne pouvez pas m'emmener d'ici? Ne le pouvez-vous pas? Je n'ai pas un ami dans ce monde, ni un sou à moi. Mais je ne resterai pas ici, où je n'ai rien à faire et où je me sens si seule. J'aimerais mieux tourner la manivelle d'un orgue de Barbarie au coin d'une rue! Où vivez-vous, vous et Tommy?

— Nous sommes au Plant-aux-Choux, dit Lovey-Mary sentant renaître son ancienne aversion.

— Où?

— Au Plant-aux-Choux. Ce n'est pas un endroit pour vous, Kate. Les gens y sont bons et honnêtes, mais ils sont pauvres, ordinaires et laids. Vous vous moqueriez d'eux.

— Je n'ai plus beaucoup le droit de me moquer de personne. Je crois que je serais contente de me retrouver avec de bonnes gens. Les autres sont très bien tant qu'on est en santé et qu'on peut s'amuser, mais quand la chance tourne, ils n'existent plus.

Lovey-Mary, perplexe et troublée, la regardait gravement :

— N'y a-t-il aucun endroit où vous puissiez aller?

Digitized by Google

Kate secoua la tête :

— Personne ne voudrait me recevoir et me soigner. Lovey! — elle étendit vers elle sa main amaigrie en suppliant, — prenez-moi chez vous! J'ai entendu le docteur dire à la garde qu'il ne pouvait rien faire pour moi. Je ne puis mourir ici, enfermée avec tous ces malades. Emmenez-moi où que vous soyez. Je m'efforcerai de ne pas être un embarras pour vous et je désire vivre honnêtement.

Ses yeux étaient pleins de larmes, ses lèvres tremblantes. Un étrange petit frisson traversa le cœur de Lovey-Mary. Le ver rongeur venait de mourir.

Lorsqu'une voiture s'arrêta à la porte de Mlle Hazy et que le cocher déposa dans la maison une jeune femme pâle, la tête embandée, il y eut une indicible émotion.

— Pensez-vous que Mary nous amène une malade atteinte de la petite vérole? demanda Mlle Hazy toujours portée à voir le côté tragique en tout.

— Non, dit Christian qui guignait entre les rideaux de la fenêtre, on dirait plutôt que la coque de sa tête s'est fendue.

En moins d'une heure, tous les voisins étaient venus pour voir de quoi il s'agissait. Mme Wiggs s'était constituée grand-maître des cérémonies. Au courant de toute l'histoire, car Lovey-Mary avait déchargé dans son sein maternel le trop-plein de son cœur angoissé, elle était désormais en état de diriger l'opinion à son gré.

— C'est tout bonnement une nouvelle pensionnaire pour Mlle Hazy, expliquait-elle d'un air détaché. Lovey-Mary est si satisfaite de sa pension qu'elle l'a tambouriné chez tous ses amis. Cette dame a été renversée et écrasée par un char près de la fabrique, et cela a dégénéré en conjonction cérébrale. La garde a dit ce matin à Lovey-Mary que c'était une sorte d'information du cerveau. Ce que nous allons tous faire, c'est de tâcher de la guérir. Je vais à la maison maintenant pour lui cuire un bon petit dîner et je parie que quelqu'un d'entre nous s'inquiétera de son souper. On sait qu'on peut compter sur nous pour souhaiter la bienvenue à un étranger.

Digitized by Google

Il était facile d'établir un précédent au Plant-aux-Choux. Lorsqu'une manière d'agir était regardée comme logique et convenable, chacun des habitants emboitait le pas et suivait l'exemple. La victime de la conjonction cérébrale fut bientôt comblée d'attentions. Elle restait étendue, vêtue d'un peignoir rose, dans la cuisine de Mlle Hazy, et recevait les hommages des voisins. Pendant ce temps, Lovey-Mary faisait des heures supplémentaires à la fabrique et des ouvrages de couture le soir pour payer la pension de Kate.

En dépit de ces bons traitements, des herbes de Mlle Viny régulièrement administrées et de la racine jaune de Mme Wiggs, Kate devenait de jour en jour plus faible.

Un soir d'orage, en revenant de la fabrique, Lovey-Mary la trouva brûlante de fièvre et parlant avec exaltation. Mlle Hazy, après l'avoir montée à l'étage, restait impuissante sur la porte à se tordre les mains.

— Seigneur! Lovey-Mary, elle cause scandaleusement vite, dit la vieille dame d'un ton plaintif. J'ai fait tout ce que je pouvais. J'ai repassé les draps pour les chauffer, et j'ai essayé de lui faire avaler un grog à la moutarde. J'aurais voulu lui mettre une mouche de Milan à la tête, mais elle ne veut rien faire.

— C'est bien, mademoiselle Hazy, dit Lovey-Mary en suspendant à un clou son manteau trempé. Je resterai près d'elle maintenant.... Ne parlez pas, Kate. Essayez de rester tranquille.

— Mais je ne puis pas, Lovey, je vais mourir et je ne suis pas prête. J'ai été si mauvaise et méchante! J'ai peur de m'en aller, Lovey. Que deviendrai-je? que deviendrai-je?

Lovey-Mary tâcha vainement de la calmer. Son angoisse ne fit qu'augmenter, elle pleurait, délirait et se jetait d'un côté à l'autre dans son lit.

— Kate, Kate! suppliait Lovey-Mary, essayant de lui tenir les bras. Ne pleurez pas ainsi. Dieu vous pardonnera. Il le fera si vous vous repentez.

Digitized by Google

— Mais j'ai peur! frissonna Kate. J'ai été si mauvaise! Le ciel sait si je me repens, mais il est trop tard. Trop tard!

Elle fut saisie d'un nouvel accès de désespoir et recommença à crier et à pleurer.

Lovey-Mary, à bout de ressources, se précipita hors de la chambre. Elle appela doucement Tommy dans l'escalier.

Le petit garçon était assis sur les marches, les yeux ronds d'étonnement à l'ouïe de ce qui se passait.

— Tommy, dit Lovey en le portant en haut, la dame malade se sent si mal. Entre, chéri, et fais-lui une amitié. Caresse-lui la joue et câline-la comme tu me le fais à moi. Dis-lui qu'elle est une jolie petite maman, dis-lui que tu l'aimes.

Tommy trotta docilement dans la mansarde et grimpa sur le lit. Il mit sa joue ronde contre la joue amaigrie de Kate et murmura doucement des paroles d'enfantine affection. Les muscles de Kate se détendirent, et elle entoura l'enfant de ses bras. Ses sanglots cessèrent graduellement et son pouls devint de plus en plus faible. Au dehors, la pluie et le grésil battaient contre les carreaux fendus, mais la paix était entrée dans la sombre petite chambre. Kate reçut l'appel solennel avec un sourire sur les lèvres: pendant un moment fugitif elle avait senti pour la première et la dernière fois la sainteté de l'amour maternel.

XIII

Une retraite honorable.

Mlle Bell était assise dans son petit bureau si net et si propre, le journal du soir en main. Elle se réservait pour elle-même l'heure qui précédait le thé de l'après-midi. Susie Smithers prétendait que dans ces moments-là Mlle Bell, assise devant le feu, faisait de petits sommes successifs, mais on ne pouvait pas toujours se fier aux assertions de Susie. Elles variaient suivant la place du trou de la serrure.

En tout cas, ce soir-là Mlle Bell ne dormait pas, elle allait et venait sans cesse, et balayait des cendres imaginaires sur le

Digitized by Google

foyer immaculé, regardant le feu d'un œil distrait et revenant toujours à quelques lignes du journal qu'elle tenait en main :

« Décès : Kate Rider, vingt-quatre ans, par suite de blessures reçues dans un accident. »

Mlle Bell semblait s'anéantir devant cette phrase. Sa figure était vieillie et tirée.

« Et penser que c'est moi qui l'ai empêchée d'avoir son enfant! se disait-elle en arpentant l'étroite chambre. Peu importe ce que valait Kate; elle était sa mère et avait tous les droits sur lui. Mais j'ai cru agir pour le mieux, je ne voyais aucun autre moyen. Si j'avais pu savoir! »

On entendit des pas au dehors, sur le pavé; elle courut à la fenêtre et, abritant ses yeux de sa main, chercha à percer l'obscurité croissante. Quelqu'un s'avançait dans l'allée. Quelqu'un de très petit et très gros. Non; c'était une jeune fille portant un enfant dans ses bras. Mlle Bell arriva à la porte juste à temps pour recevoir Tommy, au moment où Lovey-Mary entrait en trébuchant dans le vestibule. Ils étaient tous deux couverts de grésil et engourdis par le froid.

— Kate est morte! s'écria Lovey-Mary tandis que Mlle Bell les entraînait à la hâte dans le bureau. Je ne savais pas qu'elle allait mourir. Oh! j'ai été si méchante envers vous, envers Kate et envers Dieu! Je dois être arrêtée! Peu m'importe ce qu'on me fera.

Elle se jeta à terre et battit le tapis de ses poings fermés. Tommy était auprès d'elle et pleurait par sympathie; il avait son pantalon mi-parti de bleu et de brun, et son petit chapeau rond, autour duquel Mme Wiggs avait cousu une large bande d'étoffe noire.

Mlle Bell, penchée sur Lovey-Mary, lui tapotait le dos :

— Non, chérie, non, ne pleurez pas ainsi. C'est très triste, très triste en vérité. Vous n'êtes cependant pas la seule à blâmer; j'ai aussi été en faute et je le regrette amèrement.

La figure de Mlle Bell se tordait dans de si affreuses contorsions que Lovey-Mary, très alarmée, cessa de pleurer et Tommy alla se réfugier derrière une chaise.

Digitized by Google

— Naturellement, continua Mlle Bell en reprenant un peu d'empire sur elle-même, c'était très mal à vous de vous enfuir, Mary. Dès que j'eus découvert votre fuite, je n'eus pas de repos que je ne vous eusse retrouvée.

— Vous m'avez retrouvée! s'écria Lovey-Mary stupéfaite.

— Oui, mon enfant, j'ai su où vous étiez tout le temps.

La figure de Mlle Bell se contracta de nouveau. Lovey-Mary et Tommy la regardaient muets, épouvantés.

— Vous voyez, reprit-elle, que je suis en faute tout autant que vous. Cela m'ennuyait et m'angoissait de devoir donner Tommy à Kate, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Lorsque je découvris que vous l'aviez caché en lieu sûr et que vous étiez heureux tous les deux, je résolus de garder le silence. Mais, ô Mary! nous n'avions pas le droit de lui enlever son enfant. Peut-être qu'il aurait été son salut. Peut-être serait-elle morte en honnête fille.

— Mais, c'est ce qui est arrivé, dit Lovey-Mary vivement. Elle a dit et répété plusieurs fois qu'elle se repentait et lorsqu'elle est morte, Tommy avait passé son bras autour de son cou.

— Mary, s'écria Mlle Bell saisissant brusquement le bras de la jeune fille, l'avez-vous revue? lui avez-vous porté Tommy?

— Non, madame, je la lui ai amenée, à lui. Elle ne savait pas où aller et je désirais lui faire du bien, en compensation de la haine que j'avais eue pour elle. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la guérir. Tout le monde l'a fait aussi chez nous au Plant-aux-Choux. Je ne pensais pas qu'elle allait mourir.

Alors, à la demande de Mlle Bell, Lovey-Mary lui raconta son histoire avec beaucoup de larmes et de sanglots, mais aussi avec quelques sourires au souvenir des bons moments passés au Plant-aux-Choux. Lorsqu'elle eut fini, Mlle Bell la fit asseoir près d'elle sur le canapé et l'entoura de son bras. Elles avaient vécu auparavant quinze ans sous le même toit et jusque-là elle ne lui avait jamais fait une seule caresse.

— Mary, dit-elle, vous avez fait pour Kate ce que nul autre n'aurait fait. Je rends grâces à Dieu de ce qui est arrivé.

Digitized by Google

— Mais vous devriez me gronder, vous devriez me punir, je me sentirais plus à l'aise.

Tommy comprit vaguement qu'une ère nouvelle d'affection et de tendresse avait commencé; aussi, toujours prêt à sympathiser avec les sentiments de Lovey-Mary, il posa sa main potelée sur les genoux de Mlle Bell.

— Lorsque mon petit traîneau viendra devant la porte, je vous mènerai faire une promenade, lui dit-il hardiment.

Mlle Bell rit de bon cœur pour la première fois depuis bien des mois. Le problème insoluble qui avait hanté ses nuits sans sommeil avait enfin trouvé une solution.

XIV

Dans le vaste monde.

On était de nouveau au mois de juin et de nouveau aussi Lovey-Mary était assise à une fenêtre de l'étage à l'asile.

Sur l'appui de la fenêtre, dans une rangée de pots, s'épanouissaient de gaies et brillantes fleurs qui venaient du jardin de Mlle Viny. Mais elles n'étaient pas plus épanouies que le visage qui, au-dessus d'elles, envoyait un sourire au petit garçon en train de jouer, en bas, dans la cour.

Les manches de Lovey-Mary étaient retroussées plus haut que les coudes et elle s'était couvert la tête d'un mouchoir à cause de la poussière. En reprenant son balai, elle se mit à chanter gaiement :

Sait-elle balayer le plancher d'une cuisine ?

— Mlle Bell vous fait demander de descendre à son bureau, lui dit une petite fille qui montait l'escalier. Il y a en bas une dame et un bébé.

Lovey-Mary interrompit son travail, et une ombre voila sa figure. Il y avait tout juste trois ans qu'elle avait entendu le même appel; que de crève-cœur et d'anxiétés il lui avait apportés !

Elle abaissa ses manches et descendit les marches toute

Digitized by Google

pensive. A la porte du bureau elle trouva Mme Redding causant avec Mlle Bell.

— Nous partons samedi après-midi, disait-elle. C'est un peu tôt dans la saison, mais nous voulons emmener bébé au Canada avant que la grande chaleur nous surprenne. L'été passé j'ai pris avec moi deux enfants de l'asile de Toronto pour passer quinze jours dans notre résidence d'été, mais cette année le désir de mon cœur est d'emmener Lovey-Mary et Tommy. Ils verront la chute du Niagara et Buffalo, où nous nous arrêterons un jour. En outre, il y aura un petit tour à faire sur le lac. Voulez-vous venir, Mary ? Vous savez, Robert pourrait s'étrangler de nouveau.

Lovey-Mary s'appuya à la porte pour ne pas tomber. Une visite d'une demi-heure chez Mme Redding était de la joie pour plus d'une semaine et voilà que s'offrait la perspective de partir avec elle, d'aller en chemin de fer, de voir un lac, d'emmener Tommy, de faire partie, si peu que ce fût, de cette luxueuse maisonnée des Redding ! Il lui était impossible de parler, elle ne put que lever les yeux et sourire ; mais ce sourire en disait plus que des paroles, car il amena des larmes soudaines dans les yeux de Mme Redding. Par une poignée de main vive et significative, elle montra à Lovey-Mary qu'elle l'avait comprise et elle se hâta de regagner sa voiture.

L'après-midi de ce même jour Lovey-Mary se rendit au Plant-aux-Choux. Tout en cheminant allègrement dans ces lieux familiers, elle aurait voulu chanter à voix haute la joie dont son cœur était plein. Elle était tentée de s'arrêter et d'entrer dans chacune des chaumières pour y raconter les bonnes nouvelles ; mais son temps était limité, elle continua son chemin jusque chez Mlle Hazy, se contentant d'envoyer en passant un joyeux salut à chacun. Au moment d'atteindre la porte elle entendit, à l'intérieur, la voix de Mme Wiggs causant avec animation :

— Ah! bien, je désirais tant vous voir et vous voilà justement dans cette minute! De ma vie je n'ai été si contente de revoir quelqu'un. Bonté divine ! enfant, vous ne savez pas com-

Digitized by Google

bien vous nous manquez ici! Nous parlons de vous tout le temps, c'est comme quand on remet toujours la langue à la place où une dent a été arrachée.

— Je suis terriblement contente d'être de nouveau ici, dit Lovey-Mary trop heureuse pour se laisser abattre à la vue du ménage Hazy retombé dans son primitif état de désordre.

— Christian et moi nous n'avons pas eu un seul jour de confort depuis que vous nous avez quittés, dit en geignant Mlle Hazy. J'aimerais autant que vous ne fussiez jamais venue, puisque vous deviez vous en aller.

— Mais écoutez! s'écria Lovey-Mary incapable de garder plus longtemps ses bonnes nouvelles pour elle seule. Je vais bientôt faire un voyage en chemin de fer avec Mme Redding, et elle a aussi invité Tommy. Nous verrons le Niagara, un lac et un buffle!

— N'est-ce pas la plus belle chose qui pouvait lui arriver? s'écria Mme Wiggs enthousiasmée. Je vous l'ai toujours dit qu'elle était un ange!

— Pour moi, je ne vois rien de si effrayant que ces longs voyages, dit Mlle Hazy; il arrive tant d'accidents de nos jours!

— Grand ciel! répliqua Mme Wiggs, je crois vraiment que vous auriez peur de marcher sur une fente dans le plancher, de crainte de passer au travers. Bravo! Lovey-Mary, c'est la plus charmante chose dont j'aie entendu parler! Et les chutes du Niagara encore! J'ai fait un voyage une fois quand j'étais petite. Ma mère m'emmena dans les montagnes. Je n'en avais jamais vu auparavant. J'eus peur et je me mis à pleurer en priant ma mère de les faire asseoir. Un voyage, c'est quelque chose dont on se souvient toute sa vie. Cela ressemble bien à Mme Redding d'avoir eu cette idée, mais cela ne m'étonne pas qu'elle vous aime; Asie dit qu'elle ne s'attend pas à revoir jamais quelque chose d'aussi surprenant que la manière dont vous fîtes sortir ce caramel du gosier du petit Robert. Mais savez-vous? si vous partez, il ne faut pas que ce soit une raison de nous oublier.

— Je ne pourrai jamais oublier aucun de vous, où que j'aille,

Digitized by Google

dit Lovey-Mary. J'étais bien peu de chose quand je suis arrivée au Plant-aux-Choux, et d'une manière ou d'une autre vous m'avez poussée à être meilleure. Je n'étais pas habituée à recevoir des louanges et le désir d'en être digne m'a fait chercher à être vraiment bonne, plus qu'aucun autre motif au monde.

— C'est toujours ainsi, dit Mme Wiggs; vous pouvez tout obtenir d'un éléphant avec un peu de sucre. Plus M. Wiggs était pire, plus je le tapotais dans le dos. Quand, dans ses moments de rage, je lui disais : « Voyons, monsieur Wiggs, pourquoi n'allez-vous pas tout de suite dans le bûcher expectorer ce jurement ? J'ai horreur de penser qu'il tourne en rampant dans l'intérieur d'un aussi bel homme que vous, » il a souvent suivi mon conseil. Il s'en est toujours bien trouvé, et cela ne pouvait faire aucun mal au bûcher. Quant aux enfants, je leur ai toujours fait des compliments au lieu d'user de la verge.

Lovey-Mary ouvrit le paquet qu'elle avait apporté et en étala le contenu sur la table de la cuisine.

— J'ai fait des économies afin d'acheter un présent pour chacun de ceux qui ont été bons pour moi, mais cela comprend le Plant tout entier ! Ceci, ce sont des graines de quelques espèces nouvelles pour Mlle Viny ; j'ai beaucoup appris dans son jardin. Ça, c'est l'étoffe d'un corsage pour vous, mademoiselle Hazy.

— C'est réellement joli, dit Mlle Hazy en dépliant et mesurant le coupon d'étoffe. Mais si vous m'aviez apporté de quoi faire aussi la jupe, je n'aurrais cessé de prier Dieu pour vous.

Mme Wiggs ne put contenir son indignation :

— Je déclare, mademoiselle Hazy, que vous n'avez aucune notion de politesse! C'est une très belle étoffe, Mary. Je lui ferai son corsage d'après un nouveau patron fantaisie qu'Asie a acheté. Il y a un col marin.

— Ceci est pour Christian, continua Lovey-Mary un peu découragée par le manque de gratitude de Mlle Hazy, et ceci pour Mme Schultz. A vous, madame Wiggs, j'ai acheté un

Digitized by Google

livre. J'ignore ce qu'il y a dedans, mais la couverture est si jolie! J'ai pensé que vous seriez contente de l'avoir sur votre table de salon.

C'était l'*Iliade*.

Mme Wiggs tint le livre à distance et lut en louchant : *Homer d'Ile*.

— Ce n'est pas ainsi que l'homme l'appelait, dit Lovey-Mary.

— Oh! le nom n'importe absolument pas. C'est un très beau livre et il est tout à fait assorti à mon tapis. Rien n'aurait pu me faire plus de plaisir.

— Je n'avais pas assez d'argent pour donner quelque chose à tout le monde, expliquait Lovey-Mary en s'excusant; alors j'ai acheté une douzaine de crayons pour les distribuer aux enfants.

— Tout sera couvert de barbouillages, dit Mlle Hazy toujours prête à voir le mauvais côté des choses.

Le dernier paquet était enveloppé dans du papier de soie et attaché avec un fil d'argent. Lovey-Mary le remit à Mme Wiggs pendant que Mlle Hazy avait le dos tourné.

— C'est une cravate rouge pour Billy, murmura-t-elle.

Lorsque le train du Nord quitta la gare, un certain samedi après-midi, il emportait une voyageuse enthousiaste et excitée. Lovey-Mary en robe neuve et chapeau idem, assise tout au bord du siège, avait maître Robert d'un côté et Tommy de l'autre. Incapable de maitriser son agitation, elle se pencha en avant et toucha l'épaule de Mme Redding :

— Madame, voulez-vous, s'il vous plaît, m'avertir quand nous y serons.

Mme Redding se mit à rire :

— Quand nous y serons? Mais, ma chérie, nous sommes à peine partis.

— Je voulais dire : quand nous serons au Plant-aux-Choux. Ils vont tous guetter pour me voir lorsque je passerai.

— Oh! si c'est cela, dit M. Redding, je me chargerai des

Digitized by Google

deux garçons et vous pourrez aller sur la plate-forme pour voir vos amis.

Lovey-Mary hésitait :

— Je vous en prie, monsieur, ne puis-je pas prendre Tommy avec moi ? Sans lui je ne serais pas ici.

M. Redding les conduisit au dernier wagon et, ayant attaché fortement Lovey-Mary à la balustrade, il attacha également Tommy à Mary, puis il les laissa pour retourner près de sa famille.

— Voilà où demeure Mlle Viny! s'écria Lovey-Mary très excitée, comme le train filait en sifflant. Tiens ton chapeau, Tommy, et prends ton mouchoir pour faire des signes.

La cloche tinta et le train ralentit sa marche pour s'arrêter au grand réservoir d'eau.

— Les voilà! les voilà tous! Hé! ho! mademoiselle Hazy! Et voici Asie et Christian! et tous les autres!

Mme Wiggs, écartant chacun dans le petit groupe, s'approcha de Mary, tenant en main une bouteille vide :

— Je vous prie de la remplir pour moi, dit-elle tout essoufflée, de la remplir d'eau du Niagara. J'aimerais voir comment sont ces cascades.

Le train se remit en marche; Mlle Hazy jeta son tablier sur sa tête et pleura. Mme Wiggs et Mme Eichhorn sourirent en agitant les bras. Le Plant-aux-Choux, avec toutes ses figures familières et aimées, devint confus aux yeux de la jeune fille. Tout à coup un personnage grimpé sur un poteau de télégraphe attira son attention; il portait une cravate rouge et lançait des baisers. Lovey-Mary agita son mouchoir jusqu'au moment où le train disparut à un contour; alors elle embrassa vivement Tommy.

— Il n'est pas difficile d'être bon quand on est aimé de tous, dit-elle avec un peu d'émotion dans la voix. Désormais, je veux qu'ils soient tous fiers de moi.

ALICE CADWELL HEGAN.

Digitized by Google

CHRONIQUE PARISIENNE

Une construction mystérieuse. — A l'exposition coloniale. — Allons-nous devenir mélomanes? — Deux œuvres suisses à l'Opéra-Comique: *Les armaillis* de M. Gustave Doret; *Le bonhomme Jadis* de M. Jaques-Dalcroze. — L'Odéon et son nouveau directeur; *Le vray mistère de la Passion*. — Vers la suppression de la peine de mort. — Livres.

On construit en ce moment sur l'esplanade des Invalides d'immenses baraquements qui forment cinq hangars parallèles et contigus, dont les charpentes solidement agencées ne sont pas encore, au moment où j'écris, pourvues de leur toiture. Cette ville de bois est sortie de terre du jour au lendemain et m'a laissé fort intrigué. Qu'est-ce que cela pouvait être? N'ayant pas le temps de m'arrêter, je me posais cette question à moi-même sans songer à la poser à d'autres, et mes hypothèses allaient leur train. Mon étonnement pourtant ne s'expliquait guère; dans les temps troublés où nous vivons, — pour parler comme nos conservateurs, — il faut s'attendre à tout. D'un côté on démolit, de l'autre on construit. Ce qu'on édifie sur la place des Invalides? Probablement ces «granges» où certains prélats, résolus à quitter les églises, iront célébrer le culte lorsque les délais fixés par la loi de séparation seront expirés. On manque de granges à Paris; il fallait donc en faire. Mais cette hypothèse s'écroule devant une autre beaucoup plus vraisemblable. Ces baraquements sont sans doute destinés à abriter provisoirement le *ministère du travail et de la prévoyance sociale* récemment créé par M. Clémenceau, et pour lequel on n'a pu jusqu'à ce jour trouver un local suffisant. Il sera là plus au large que dans celui de l'ancienne administration des cultes, qu'il occupe actuellement et où il

Digitized by Google

est fort à l'étroit. L'idée, toutefois, serait baroque et le lieu bien mal choisi.

Non, ces hypothèses ne sont que rêveries. Ce qu'on bâtit, c'est tout simplement l'annexe de l'exposition automobile qui s'ouvrira dans un mois. Pour la première fois, on lui fait les honneurs de l'esplanade. Les journaux n'en ont rien dit, mais c'est cela sans aucun doute, car ce ne peut être que cela. Voilà d'ailleurs le Grand-Palais redevenu disponible, débarrassé de l'exposition coloniale qui a duré plusieurs mois. Elle n'aura pas donné à ses visiteurs une très haute idée de nos colonies, et elle ne tenait guère les promesses de son nom. On y voyait des meubles, des tapis, des lampes ; on y vendait des lorgnettes, des stylographes, des produits pour enlever les taches, mais on y cherchait en vain les produits coloniaux. Il y avait bien, parmi les meubles dits « artistiques, » certaines lampes ornées de nudités en terre cuite à reflets irisés, odieux bibelots d'un *modern style* assagi et d'un goût *sauvage*, ce qui nous rapprochait en effet des colonies. Mais c'était tout, car je ne compte pas le village sénégalais, qui représentait bien médiocrement nos possessions exotiques et où l'on ne pénétrait que moyennant finance. Le Parisien hésitait à payer une seconde fois, car il est méfiant et ne tient pas à être volé, même pour 50 centimes.

Exposition *coloniale*.... quelle alléchante enseigne, pourtant, si elle eût été justifiée! Ce mot évoque des choses lointaines qui nous transportent bien loin de « l'article de Paris ; » il promet un déballage de denrées singulières dont la forme ou le parfum, à peine altérés, nous apportent les végétations tropicales.

Qu'elle s'en aille donc, cette exposition, avec les déceptions qu'elle nous a causées! Ici on oublie vite, tant les choses s'empressent d'apparaître et de disparaître, mettent de hâte à se remplacer les unes les autres. Regardez les affiches. C'est une véritable invasion de concerts. Ah ! nous ne manquerons pas de musique cette année! En cette entrée d'hiver, les entreprises nouvelles se multiplient, aussi serrées que les prime-

Digitized by Google

vères sur les talus au printemps. Leur nombre a presque doublé. Aux concerts Lamoureux et Colonne, à ceux du Conservatoire, aux concerts Le Rey, aux concerts Lefort, aux concerts Berlioz, aux concerts Rouge, à ceux de la Société philharmonique et des Soirées d'art, aux quatuors Capet, à la Schola cantorum, — j'en oublie pour abréger la liste, — sont venus s'ajouter les concerts Touche, les concerts Sechiari, les séances de l'Euterpeia et du Cercle musical de la rue de Clichy. Il y a donc un public pour tout cela. D'où peut bien venir cette fringale de musique? Je ne crois pas que cela tienne à une modification du tempérament français, ni à une invasion dans Paris d'éléments étrangers. L'explication du fait réside, selon moi, dans l'existence d'un besoin créé par l'habitude prise, par l'éducation progressive de notre oreille. Au cours de longues années d'efforts répétés, les chefs d'orchestre Colonne et Lamoureux nous ont fait parcourir le cycle des grandes œuvres musicales. Nous les connaissons maintenant et ces concerts ne nous suffisent plus; ils se répètent un peu trop. De l'élite qui forme le public de ces auditions est née une élite plus raffinée qui ne se contente plus de tourner dans le même cercle, de réentendre sans cesse des œuvres archi-connues et demande des morceaux moins usés, moins populaires, mais où gisent néanmoins des trésors.

— L'Opéra-Comique a réuni sur son affiche deux œuvres nouvelles dues à deux compositeurs suisses dont le grand talent, depuis longtemps familier aux connaisseurs, était encore peu connu du grand public parisien. M. Gustave Doret est cependant un Parisien d'adoption; il y passe une bonne partie de son temps et y a même dirigé des concerts, mais il n'y a guère fait jouer de sa musique. Il n'en est pas de même de M. Jaques-Dalcroze, dont une symphonie a été exécutée à Lamoureux.

Les *Armaillis*, de M. Gustave Doret, sont une légende dramatique en deux actes dont MM. Henri Cain et Daniel Baud-Bovy ont écrit les paroles. L'histoire est fort simple; elle se résume dans ces deux vers de La Fontaine :

Digitized by Google

Deux coqs vivaient en paix: une poule survint,
Et voilà la guerre allumée!

Remplacez les deux coqs par deux armaillis et la poule par une bergère, et vous avez tout le canevas de l'œuvre. En dépouillant celle-ci de toute péripétie, en la simplifiant le plus possible, les auteurs du livret semblent avoir prévu que la musique du compositeur suffirait à l'élargir, à l'enrichir de poésie, à lui insuffler cette vie infinie dont la musique seule a le secret. Et j'avoue qu'à leur place je n'aurais pas moins attendu moi-même de l'auteur de la *Fête des vignerons*. Le premier acte nous fait assister à une délicieuse idylle entre Hansli et Mædeli et à l'éclosion de la jalousie au cœur de Kœbi. Mais il débute par un tableau qui est de la pure poésie, grâce au double concours de la mise en scène et de la musique. Lorsque le rideau se lève, après les quelques mesures du prélude, la vue seule du décor arrache des cris d'admiration aux spectateurs, qui applaudissent. Nous sommes sur le flanc de la montagne, au-dessus de la région des sapins. Les alpages dévalent au second plan, mêlés de rochers sombres qui font ressortir la blancheur des prochains névés, et le regard s'élance, d'arête en arête, sur cette route immaculée, jusqu'à la cime éclatante qui se dresse dans le ciel.

Au premier plan et à droite, on voit la cabane des armaillis, très primitive, empruntée au roc et finie avec des planches. Devant, un banc et une table, des instruments de travail. C'est dans un pareil cadre et parmi de tels éléments qu'on entend s'élever dans la coulisse le *Ranz des vaches*, chanté par une voix et repris en chœur par les vachers. Tout en respectant la simplicité de cet hymne, M. Doret l'a renforcé d'harmonies qui en augmentent l'effet poétique. C'est toute la poésie de la Suisse résumée dans une mélodie fervente et religieuse. Il semblait qu'on l'entendît se répercuter dans les gorges profondes, errer comme les nues autour de la cime des monts.

L'entrée en scène de Mædeli et de ses deux amies est une

Digitized by Google

fête de jeunesse et de soleil, dans le rayonnement d'un jour d'été sur la haute montagne; car c'est la lumière même du chaud soleil d'été qui anime le teint de ces fraîches fillettes, jusque sous l'ombre du chapeau de paille; la scène en est tout inondée. Derrière les bergers Kœbi et Hansli, des hommes se hasardent hors de la cabane, des têtes se montrent à l'intérieur. Dormaient-ils? travaillaient-ils? Ils ont cette lassitude qui suit le travail ou le sommeil. Ce sont des vachers copiés d'après nature, prodigieux de vérité. Leurs costumes, dessinés par M. Morax, ont été directement transportés de la montagne à l'Opéra-Comique, et leur allure aussi.

Les deux actes finissent aussi mal l'un que l'autre, le premier par un meurtre, le second par l'apparition du spectre de la victime au meurtrier et la mort de celui-ci. Mais ce second acte s'ouvre par un des plus charmants tableaux qu'on puisse voir. Il y a bal ce jour-là dans la vallée, devant l'auberge du village. La scène est couverte de couples qui tournent au son de la musique, à laquelle M. Doret a mêlé de vrais airs populaires. C'est exquis de couleur, de grâce rustique, d'honnête gaieté; mais cela devient poignant lorsqu'on voit danser ensemble l'assassin et la fiancée de sa victime et qu'elle lui demande, inquiète, des nouvelles de Hansli. Autour de ce drame et avant le dénouement, tout l'acte a une couleur franchement populaire, prise sur le vif par des auteurs familiarisés avec les mœurs fédérales : témoin les propos des buveurs, la lutte des poings, improvisée sur un coin de table, et à laquelle tout le monde s'intéresse.

Mais que nous resterait-il de tout cela sans la musique de M. Doret? Le peu que je connaissais de lui ne me permettait pas de la prévoir aussi souple et nuancée, aussi propre à se plier aux exigences d'un drame, à constituer à elle seule le fond même de l'œuvre, tout en laissant croire au spectateur qu'il ne doit son émotion qu'à ce qu'il voit.

Avec le *Bonhomme Jadis*, M. Jaques-Dalcroze n'a pas obtenu un moindre succès. Il a eu la chance de tomber sur un merveilleux interprète, le chanteur Fugère, qui est un comé-

Digitized by Google

dien accompli s'il en fut; mais cette musique méritait cet acteur. Elle est spirituelle en diable, merveilleusement adaptée à l'excellent libretto de M. Franc-Nohain, et par moments d'une grâce délicieuse. Comme dans les *Armaillis*, elle accompagne et commente le texte avec des alternatives de fougue et de langueur, et le texte n'est autre que ce *parlé-chanté* mis à la mode par le wagnérisme qui a remplacé les ariettes chères à nos grand'mères. MM. Doret et Jaques-Dalcroze montrent la voie à beaucoup de nos jeunes compositeurs empêtrés dans le souvenir du géant de Bayreuth. Ils nous offrent l'exemple du parti qu'on peut tirer du wagnérisme dans le sens de l'affranchissement et à l'opposé de l'imitation servile.

— Nous retrouverons M. Gustave Doret et sa musique à l'Odéon dans le *Jules César* de Shakespeare, que M. Antoine avait annoncé pour le mois d'octobre, mais dont la représentation a été retardée. Le nouveau directeur du « second Théâtre français » a cependant déployé, pour ses débuts, une grande activité. Comme je l'ai déjà dit, il a complètement transformé la salle. A l'entrée, le péristyle est dégagé, élargi. Un spacieux vestibule donne accès aux fauteuils d'orchestre et remplace avantageusement l'étroit couloir où se pressait le public. Mais il a fallu pour cela supprimer les baignoires du fond. Dans la salle même, le dernier rang du balcon est sacrifié et les premières loges sont avancées d'autant. Il en est de même des autres loges.

Ces perfectionnements ont eu pour effet de réduire le nombre des places ; il y en a maintenant trois cents en moins, mais la différence entre l'ancienne salle et la nouvelle réside surtout dans l'aspect d'ensemble et dans l'éclairage. Le lustre central, seul chargé naguère d'éclairer la vaste nef, mais qui gênait les spectateurs haut perchés, a été supprimé et remplacé par des plafonds lumineux disposés en guirlandes électriques qui courent sous chaque étage et assurent la clarté de la salle, tout en se dissimulant le plus possible aux regards du public. Grâce à cela, la lumière se distribue également partout. Son intensité

Digitized by Google

s'accroît des surfaces qu'elle rencontre, car la nuance générale est claire; le velours rouge des fauteuils d'orchestre a fait place au cuir jonquille. Et le public n'est plus le même qu'autrefois; on ne voit plus d'habits râpés, de barbes incultes. Les fracs et les plastrons habillent des messieurs satisfaits d'eux-mêmes et bien rasés; les dames font plus de toilette; les parfums flottent dans l'air. Les pas s'étouffent sur les tapis et un froufrou d'élégance anime les entr'actes. On se croirait dans une des bonbonnières de l'autre rive.

Voilà qui est bien.... trop bien peut-être. On peut regretter que M. Antoine n'ait pas su concilier le confort avec le maintien de certaines choses essentielles. Il en est une au moins qu'il importait de ne pas supprimer. Derrière les fauteuils d'orchestre, le vieil Odéon avait un parterre, qui comprenait de nombreuses places où les étudiants venaient en foule, parce qu'elles étaient excellentes et que le prix en était modique. En sacrifiant le parterre, M. Antoine renvoie les étudiants au poulailler.... ou à la brasserie.

En attendant *Jules César*, il a repris les matinées classiques du jeudi, qui se succèderont cette année selon un plan méthodique et où conférenciers et acteurs nous enseigneront l'histoire du théâtre en France depuis ses origines jusqu'à nos jours. La première pièce jouée a été *Le vray mistère de la passion*, d'Arnoul Gréban, vieux poète du quinzième siècle. Ce mystère est une œuvre de fort longue haleine, dont on n'a donné ici qu'une réduction, mais à laquelle on a conservé son langage archaïque, d'ailleurs très intelligible. Ces petits vers courts et concis avec leurs vieux mots si expressifs, si succulents en leur naïveté, étaient un véritable régal littéraire et ne rendaient que plus touchante la simple et tragique histoire. Les mouvements, les attitudes étaient réglés avec un soin minutieux, et les costumes étaient très étudiés, sobres pour les apôtres, d'une richesse tout orientale pour les pharisiens. M. Antoine a tenu à restituer ce mystère dans son cadre primitif: l'intérieur d'une église gothique. Le « maître du jeu, » un long bâton dans une

Digitized by Google

main, un cahier dans l'autre, très affairé, frappait les trois coups. On se croyait en plein moyen âge.

— Nous ne prenons pourtant pas le chemin d'y retourner, puisque nous rompons l'un après l'autre les liens qui nous rattachent encore à cette époque barbare. Après la religion d'état, dernier vestige de la théocratie médiévale, nous allons supprimer les conseils de guerre, qui perpétuent l'ancien régime, et j'ai un cordonnier qui espère qu'on abolira le capital, où la féodalité se survit sous une apparence moderne.

Mais rien n'est plus menacé, pour le moment, que la guillotine. Le gouvernement lui-même a pris l'initiative d'un projet de loi portant suppression de la peine de mort. Dans tous les cas qui entraînaient son application, le coupable serait condamné à six années de cellule, à l'expiration desquelles il serait détenu à vie dans une maison de force spéciale. On se demandera pourquoi les auteurs du projet n'ont pas remplacé la peine capitale par les travaux forcés à perpétuité. C'est qu'il fallait bien la remplacer par quelque chose, et que les travaux forcés ne sont rien, ou presque rien comme moyen d'intimidation. L'écart serait trop grand et le résultat déplorable. Du jour au lendemain, l'armée du crime ferait « donner » ses réserves, celles que retenait jusqu'alors la crainte de l'échafaud, et il y aurait un si grand nombre de rentières étranglées, de passants égorgés, de maisons incendiées, que la police n'y suffirait plus. Pour les retenir, à défaut de la décapitation, la cellule était indispensable. Les travaux forcés sont encore la vie, la vie en plein air, l'action. La cellule est une mort anticipée, et les malfaiteurs la redoutent plus que la mort.

Il n'est même pas bien sûr que celle-ci soit pour eux l'épouvantail que l'on croit. Il y a quelque raison d'adopter l'opinion contraire. Un ancien inspecteur de la sûreté, M. Jaume, a voulu savoir comment nos « apaches » accueillent la suppression de la peine capitale. L'un d'eux lui a chanté les louanges de l'exécution capitale, où les autorités, les gendarmes, l'assistance, l'aumônier, le bourreau « avec sa redingue, » donnent au condamné une importance quasi offi-

Digitized by Google

cielle et où, s'il flanche, il reçoit les encouragements des « aminches. » Plaignons, en effet, messieurs les criminels. Il n'y a plus de bourreau ; les sommes destinées à son entretien ont été rayées du budget. Nous n'irons plus aux bois.... de justice! C'est dommage. « On y allait, dit notre apache, en crânant; on gardait comme ça son amour-propre, tandis que maintenant, le gars qu'on envoie au bagne, c'est comme un lapin vivant qu'on lie par les pattes et qu'on fourre dans un panier! » Ces « cris du cœur » sont précieux à retenir; ils tendent à prouver que la guillotine exerce une sorte de fascination sur les classes inférieures et que le gouvernement aurait tort de ne pas donner suite à son projet, bien que certaines personnalités, qui ont vu de près les criminels, persistent à croire très imprudent de rayer cette peine de nos codes.

— La production des livres a pris des proportions vraiment effrayantes. J'en ai sur ma table une telle pile, que je crains bien de ne pouvoir consacrer à chacun d'eux une étude digne des efforts qu'ils ont coûtés à leurs auteurs.

Parmi les publications de la librairie Hachette, il faut mettre à part une réédition du *Journal de voyage* de Montaigne, par M. Louis Lautrey (in-8° écu). Ce journal, selon Sainte-Beuve, « n'a rien de curieux littérairement; mais moralement, et pour la connaissance de l'homme, il est plein d'intérêt. » Comment des écrits ne seraient-ils pas littérairement curieux, lorsque leur auteur s'appelle Montaigne? Et s'il fallait séparer l'intérêt offert par l'homme se racontant lui-même de l'intérêt purement littéraire, ne devrait-on pas renoncer à lire les *Essais*?

Mais Sainte-Beuve n'avait pas en main une édition aussi agréable, aussi complète, aussi documentée que celle de M. Lautrey. Il n'avait que les anciennes éditions, lesquelles sont barbares, incorrectes et d'un abord rébarbatif. Avec la nouvelle, il y a plaisir à accompagner Montaigne dans sa tranquille chevauchée à travers l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. La langue de l'auteur est à elle seule un régal et les choses qu'il voit sont très variées. Il s'intéresse à tout, bien que ses maux le fassent parfois cruellement souffrir.

Digitized by Google

– La même librairie publie également une nouvelle traduction du *Petit monde d'autrefois*, de Fogazzaro (in-12). L'auteur de cette traduction est A.-M. Gladès. J'ai entendu dire à un universitaire bien renseigné que les romans de M. Fogazzaro ne sont pas cotés plus haut par les Italiens que ne le sont chez nous ceux de M. Georges Ohnet. Le rapprochement semble pourtant difficile à faire. Il y a chez M. Fogazzaro des qualités d'humour, de couleur, de psychologie, qui n'abondent guère chez notre romancier. Mais il ne faudrait pas dire cela aux Américaines.

— Qui l'eût cru, qu'il y avait dans Héraut de Séchelles, membre du Comité de salut public, dont les aventures politiques et galantes nous étaient naguère contées, l'étoffe d'un écrivain original ? M. Emile Dard, qui a écrit ailleurs sa biographie, nous l'apprend par la publication, chez Perrin, de ses *Œuvres littéraires* (in-12). On y trouve la *Visite à Buffon*, « premier modèle, dit M. Dard, d'un genre qui a fait fortune, l'*interview* irrévérencieuse des hommes célèbres. » Elle est suivie du *Codicille politique et pratique d'un jeune habitant d'Epone*, « recueil de pensées ingénieuses et d'un tour énergique, » où l'on sent venir le Julien Sorel de Stendhal. Après des fragments sur la conversation et la déclamation, voici les *Détails sur la société d'Olten*, dont la lecture est à recommander à des Suisses plus curieux que susceptibles. Ajoutons-y quelques pages de pensées et d'anecdotes, qui terminent le volume, et voilà Héraut de Séchelles classé, digne de prendre place à côté de ses contemporains Chamfort et Rivarol.

— Voulez-vous maintenant, pour varier vos lectures, vous tourner du côté de la poésie ? Ouvrez le volume de vers de M. Auguste Angellier : *Dans la lumière antique* (in-12, Hachette). Les « dialogues civiques » y font suite aux « dialogues d'amour » précédemment publiés. Vous y trouverez de beaux sentiments exprimés dans une forme très étudiée ; vous y puiserez la sérénité que donne la vue de beaux marbres ou l'audition d'une belle musique.

Digitized by Google

CHRONIQUE ALLEMANDE

Les *Mémoires* de Hohenlohe. — Libéraux et libéraux-nationaux. — Une enquête sur l'alcool et le travail intellectuel. — Le vagabond allemand. — Une nouvelle histoire de la littérature allemande. — Les papiers de Théodore Mommsen.

Le vacarme assourdissant qui s'est fait autour des *Mémoires* de Hohenlohe s'est calmé tout à coup comme par enchantement. Il a suffi pour cela que ces *Mémoires* fussent publiés en volumes. Tant que les journalistes, par leurs coupures habiles, excitaient la curiosité du public, on pouvait croire à d'autres révélations plus affriolantes encore, et les amateurs de scandales se réjouissaient déjà du complet déballage. Le déballage est venu et il n'a rien apporté de nouveau. Au contraire, noyées dans ces milles pages, les révélations ont perdu de leur intérêt; on s'aperçoit que tout ce que dit le prince était connu depuis longtemps; les seules choses nouvelles sont les anecdotes dont le récit est pimenté. En histoire, il ne faut point mépriser l'anecdote, mais il ne faut pas non plus lui donner trop d'importance. Or, les *Mémoires* de Hohenlohe ne sont guère qu'une collection d'anecdotes sur les hommes et sur les choses de son temps. On y chercherait vainement un jugement de haute portée politique. Ce n'est pas la manière de l'auteur. Ce grand seigneur du Sud, qu'un caprice du souverain haussa un jour aux hautes fonctions de chancelier de l'empire, n'avait pas le cerveau d'un homme d'état; mais c'était un diplomate habile et un observateur assez perspicace de la réalité. Encore qu'il juge du point de vue très exclusif du mondain plein de préjugés nobiliaires, ses confidences sont souvent amusantes. Elles procèdent du même esprit que les propos de table de Birmarck transcrits par Moritz Busch, avec cette différence que chez Bismarck c'est la langue qui allait et chez Hohenlohe le crayon. Elle est même assez plaisante, cette

Digitized by Google

manie de plumitif chez ce grand noble, prince de Ratibor et de Corvey et apparenté à plusieurs familles régnantes. Il avait la passion d'écrire de Pline-le-Jeune, qui disait qu'il ne sortait jamais sans son style. Le prince Clovis, lui, prenait ses petits papiers, et j'imagine que lorsqu'en compagnie il ne pouvait s'en servir, il lui arrivait, comme aux frères de Goncourt, de prendre des notes sur ses manchettes. En tout cas, ces *Mémoires* sont bien de notre époque d'interviews, de phonographes et d'instantanés photographiques. Et c'est aussi la marque de notre époque que cette hâte d'en faire part au public.

Je crois qu'en agissant ainsi, le prince entendait rendre service à son souverain et à son pays. Et de fait, Guillaume II ressort très sympathique de ces confidences. Sa politique paraît franche et loyale, et à cet égard tout le monde semble être d'accord aussi bien à Vienne qu'à Paris, à Londres et à Pétersbourg. Oui, mais il y a derrière la politique de la chancellerie, qu'on sent n'être point tout à fait débarrassée des traditions bismarckiennes, et qui se perpétue dans un certain état d'esprit qu'on a pu voir récemment à propos de l'affaire du Maroc. La *Morgenpost*, qui n'est pas suspecte d'opposition systématique au gouvernement, le remarquait l'autre jour. « Ces *Mémoires*, disait-elle, mettent en lumière les très petites passions et les très mesquines rancunes qui agitent les grands personnages de la politique et livrent le pouvoir à la merci de leurs intrigues. Le spectacle de cette camarilla militaire qui mène l'assaut du pouvoir et cherche à déchaîner la guerre est répugnant. Afin d'arriver à leurs fins, tous ces gens, dont aucun ne dit du bien du voisin, jouent avec la paix et la guerre, avec la vie du peuple et avec ses biens, pour s'amuser, pour s'exciter les nerfs ou pour empocher un bénéfice personnel. Aucun d'eux ne paraît se douter qu'au dehors il y a la multitude, des millions d'hommes, dont le sort est entre leurs mains. »

Les feuilles de l'opposition ne manquent naturellement pas d'exploiter la chose. « Le gain de ces *Mémoires*, dit M. Th.

Digitized by Google

Barth dans un remarquable article de la *Nation*, est que le peuple en tirera une leçon à l'égard de ses gouvernants, pour lesquels plus que jamais il devra montrer de la défiance. Le *Junkertum* prussien surtout, qui est le vrai maître de notre état, qui occupe dans l'armée, à la cour et dans l'administration tous les postes importants, doit lui être suspect, et il n'oubliera pas ces paroles du prince de Hohenlohe : « Tous » ces Messieurs tirent sur la corde de l'Empire, mais ils seraient » les premiers à le lâcher si leur intérêt était en jeu. »

Le grand organe socialiste allemand, le *Vorwärts* de Berlin, ne tient pas un autre langage : « Ce Panama de nos gouvernants, dit-il, ne peut être que salué avec joie par la démocratie sociale. Si peu neuves que soient ces révélations, nous n'en acceptons pas moins avec reconnaissance le concours qu'elles nous prêtent dans l'œuvre de désorganisation de l'ordre social actuel. »

— Et pendant que le *Vorwärts* imprimait cela, l'empereur couvrait de son ombre protectrice M. de Podbielski. Le scandale a même paru si grand que les nationaux-libéraux, ces opportunistes toujours si déférents envers le pouvoir, ont commencé à grogner. Pendant plusieurs jours, leurs feuilles et leurs orateurs se sont montrés fort acerbes. Qui, par exemple, eût jamais cru que l'officieuse *Nationalzeitung* pût écrire ceci : « M. de Podbielski, au milieu des applaudissements de tous les conservateurs, a déchiré la vieille tradition prussienne et s'est caché derrière son roi au lieu de le couvrir. Ainsi, peut-être sans le vouloir et sans le comprendre, il a poussé notre vie parlementaire sur une voie nouvelle. Une telle rupture avec des traditions invétérées ne s'accomplit pas sans ébranlements. Tout le gouvernement vacille par suite des contre-coups de cet acte sans exemple en Prusse, dont l'avenir seul permettra de mesurer toutes les conséquences. Le régime parlementaire, lui aussi, en sera influencé et devra modifier son attitude vis-à-vis de la couronne, puisque celle-ci croit pouvoir se passer, même pour la simple forme, de se faire couvrir par la responsabilité ministérielle. »

Digitized by Google

Rapprochant ces paroles d'autres paroles analogues de la *Kölnische Zeitung*, des discours du congrès de Goslar, où la gauche du parti national-libéral, — la minorité, il est vrai, — a fait mine de se rapprocher du vieux parti libéral, et de la véhémente harangue de M. Bassermann, le chef incontesté du parti, qui n'a pas craint de dire à Saarbrücke : « Dans les milieux appelés à nous gouverner, il serait désirable qu'on n'oubliât plus que les emplois ne doivent pas être attribués uniquement au gré des sentiments de la plus haute charge et que, si le peuple n'a pas le pouvoir de désigner les hommes d'état, il a du moins le droit de demander d'être gouverné par les meilleurs de la nation ; » rapprochant toutes ces paroles, dis-je, il n'a pas manqué de gens chez nous pour croire à une évolution possible des nationaux-libéraux vers la gauche, c'est-à-dire à un retour aux vraies traditions du parti. Nous en sommes moins persuadé. Certes, un grand parti libéral, qui grouperait avec les nationaux-libéraux la *Deutsche Volkspartei*, la *Freisinnige Vereinigung* et la *Freisinnige Volkspartei*, serait fort désirable, car il serait appelé à jouer un rôle important dans notre vie politique. Mais les libéraux-nationaux ont donné trop de gages à la réaction pour qu'on puisse jamais espérer les voir revenir à leur idéal d'antan. Pour dire vrai, leurs grandes colères actuelles nous semblent un peu des colères de croquemitaine. Le fait que tous leurs journaux et tous leurs chefs ont mené à la fois la même campagne avec des procédés identiques est la preuve qu'il s'agit d'un plan concerté. Par intimidation, on veut essayer d'obtenir ce qu'on ne pourrait obtenir autrement. Une satisfaction partielle leur a été donnée au sujet de M. de Podbielski. L'auront-ils complète, en obtenant ce qu'ils désirent le plus : le débarquement d'un ministre cher à l'empereur? Si oui, il n'est point nécessaire d'être grand clerc pour prédire qu'ils se montreront accommodants pour le reste. « Ce n'est pas eux, dit spirituellement un journaliste de l'opposition, qui feront rouvrir la frontière aux cochons étrangers. »

— Un docteur en médecine, qui est en même temps un

Digitized by Google

écrivain distingué, M. C.-F. van Vleuten, a ouvert dans le *Literarische Echo* une enquête sur le travail littéraire et l'alcool [1]. Aux cent cinquante auteurs les plus notoires de l'Allemagne actuelle, il a adressé le questionnaire suivant :

1° Avant de vous mettre au travail, prenez-vous d'ordinaire de l'alcool sous quelque forme que ce soit? Si oui, quel effet a-t-il sur vous?

2° S'il vous est arrivé de prendre occasionnellement de l'alcool, avez-vous remarqué que votre capacité de travail s'en trouvât accrue ou diminuée?

3° Quelle est votre opinion sur la question de l'alcool en général et quelles sont les observations que vous avez faites sur les rapports réciproques de l'alcool et de la production littéraire?

Cent quinze auteurs ont répondu à ce questionnaire, ce qui est un beau résultat, et, chose curieuse, presque tous concluent que l'alcool, absorbé en si petite quantité que ce soit avant le travail, amène immanquablement un ralentissement de la puissance productrice. Ce n'est pas que tous ces auteurs se déclarent abstinents ou même tempérants, la plupart reconnaissent qu'ils usent de boissons alcooliques, — vin, bière, — dans leurs repas ou après le repas. Quatre seulement s'avouent abstinents et il n'en est aucun qui fasse l'apologie du vin. On peut conclure de cela que dans notre génération on ne trouve plus de solides buveurs à la manière de Gottfried Keller ou de J.-V. Scheffel. Cette enquête montre aussi qu'il faut en finir une fois pour toutes avec la légende romantique d'ivresse et génie. Ce n'est pas dans l'alcool que le poète puise son inspiration ou la renouvelle. Au contraire, comme le prouvent les exemples de Grabbe, d'Alfred de Musset, d'Edgar Poë et d'Henri Leuthold, c'est plutôt là qu'il éteint les dernières lueurs de son génie. « L'alcoolisme, dit en concluant M. van Vleuten, n'est jamais productif. »

— Une monographie attachante est celle que M. Hans

[1] *Dichterische Arbeit und Alkohol. Das Literarische Echo,* 15. Oktober 1906.

Digitized by Google

Ostwald vient d'écrire sur le vagabond allemand[1]. Elle n'est point, à vrai dire, une histoire de ces itinérants qui pour l'ordinaire n'usent guère du chemin de fer, battent les grandes routes, vont de ville en ville à la recherche d'un travail problématique et vivent en définitive en marge de la société. M. Ostwald n'a voulu que peindre le vagabond actuel, tel que l'a fait notre époque industrielle et démocratique. Nul n'était mieux qualifié que lui pour écrire cette œuvre, car, pour mieux connaître la vie de ces réfractaires, il s'est travesti lui-même en chemineau et a mené l'existenee des gens qu'il met en scène. Son livre sincère ne pose point sur le front des vagabonds ce nimbe romantique des auteurs d'autrefois. Il n'en fait pas des révoltés ou des poètes, mais de pauvres hères que la misère ou les vices ont poussés dans cette voie. « Sur les grandes routes, dit-il, on ne rencontre plus guère les artisans d'antan qui, comme compagnons, faisaient leur tour d'Allemagne et cherchaient à voir du pays pour s'instruire. Aujourd'hui, l'usine et la fabrique attachent l'ouvrier au sol. Même les anciens métiers, — bouchers, boulangers, cordonniers, forgerons, menuisiers, maçons, potiers, — fournissent peu d'itinérants. Ceux qu'on rencontre sur les grands chemins sont des paresseux, des déracinés ou des alcooliques, et ils ont en général une triste fin. »

C'est précisément de ces gens que s'occupe M. Ostwald : il étudie tour à tour leur genre de vie, leurs moyens d'existence, leurs goûts, leurs habitudes et leur argot ; il nous dit la différence qu'il y a entre le vagabond qui vit à la campagne et le vagabond qui a choisi comme champ d'action la grande ville ou le port de mer ; il nous indique les régions où l'on en rencontre le plus, — la Bavière, paraît-il, est leur Eldorado, — les saisons qui leur sont le plus propices, et nous décrit leurs asiles de nuit, sans omettre les ponts et les viaducs de chemins de fer, les voitures de déménagement et les bancs des promenades publiques, dont, à défaut de lits, ils s'accommodent volon-

[1] *Landstreicher*, dans la collection *Die Kultur*, publiée par M. Cornelius Gurlitt. Berlin, Bard et Marquardt, 1906.

Digitized by Google

tiers. Parmi eux, M. Ostwald a rencontré quelques philosophes à la Diogène, méprisant sincèrement la civilisation, mais la plupart, ajoute-t-il, ne pensent à rien, et la grande affaire de leur vie est la bouteille et la marmite.

M. Ostwald ne juge pas avec trop de sévérité ces malheureux. « Chez quelques-uns d'entre eux, dit-il, on trouve encore un peu de poésie et d'esprit d'aventure. Tant que le monde existera, il y aura toujours des déracinés qui n'auront pas le sentiment bourgeois du home et qui ne seront point persuadés que le travail ennoblit nécessairement l'homme. »

— Un livre qui comble une lacune est l'histoire populaire de la littérature allemande depuis ses origines jusqu'à nos jours[1] que vient de publier M. Edouard Engel. Le but qu'il poursuit est modeste. « J'ai voulu simplement, dit-il dans sa préface, écrire un livre à l'usage de ceux qui ne connaissent rien de cette littérature. » L'entreprise valait la peine d'être tentée, car nos historiens littéraires ont jusqu'à présent écrit surtout pour les lettrés. M. Engel y a pleinement réussi : son œuvre claire, non surchargée de faits et de dates, avec ses larges caractéristiques d'époques et ses portraits d'écrivains et de leurs œuvres, se lit avec infiniment de plaisir. Laissant de côté tout appareil scientifique, il ne demande aux œuvres littéraires que ce qu'on doit leur demander, leur valeur artistique. Et il écrit aussi avec charme et chaleur. « On ne parle bien, dit-il, que de ce qu'on aime. Si j'ai pu mener à bien cette grande œuvre qui m'a pris plusieurs années de ma vie, c'est que je l'ai faite avec enthousiasme. » Cet enthousiasme, M. Engel sait le communiquer à son lecteur et il faut lui savoir gré de ne jamais verser dans le dithyrambe. Ce qui distingue même cette œuvre, c'est l'extrême pondération de ses jugements. La chose était peut-être aisée pour les classiques et les écrivains du passé ; elle l'était moins pour les contemporains. Eh bien, les pages consacrées à Gottfried Keller, à Théodore

[1] *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis in die Gegenwart.* Zwei Bände mit Handschriften und Bildnissen. Leipzig, Freytag ; Wien, Tempsky, 1906.


Digitized by Google

Storm, à C.-F. Meyer, à Théodore Fontane, à Sudermann, à Gehrart Hauptmann, à Gustave Frenssen et à d'autres auteurs plus actuels encore, sont aussi justes que bien exprimées. Je ne crois pas qu'on puisse faire un meilleur éloge de ce livre.

— Voici une nouvelle qui va chagriner les admirateurs de Théodore Mommsen : sa correspondance, dont on attendait la publication avec impatience, ne verra pas le jour maintenant. Ainsi l'a voulu l'historien, qui, par testament, a demandé qu'on attendît trente ans avant de la publier. Tous ses papiers, enfermés dans quatre énormes caisses, ont été déposés à la Bibliothèque royale de Berlin.

CHRONIQUE ANGLAISE

La politique en 1906. — Journalisme et librairie. — La loi des importations et exportations appliquée à la littérature. — Un sanatorium suisse. — Livres nouveaux.

Il est encore trop tôt pour faire une chronique complète de 1906, mais nous voici arrivés au dernier mois de l'année, et cela paraît une raison suffisante pour passer en revue au moins ce qui s'est passé. Un écrivain de talent, — plutôt optimiste, — a affirmé récemment que la majorité écrasante obtenue par le parti libéral aux élections générales devait être considérée comme « un accident et non un signe des temps, » ce qui implique sans doute que nous ne reverrons plus les soi-disant partis du travail et socialiste aussi fortement représentés à la chambre des communes. Peut-être a-t-il raison, bien que les paroles de Shakespeare me reviennent involontairement à la mémoire :

— C'est le désir qui a engendré la pensée, Henri.

Quoi qu'il en soit, la menace d'une prochaine législation sur des bases socialistes a incontestablement paralysé, dans une

Digitized by Google

grande mesure, l'énergie de nos départements financier et commercial. Quelques-uns parlent avec allégresse de la reprise des affaires qui a commencé en juin dernier, et il y a un progrès réel dans presque toutes, si ce n'est dans toutes les branches du commerce; mais, en dépit du rayon d'espoir qui vient éclairer notre long marasme, nous sommes encore oppressés par une sombre nue qui ne peut provenir que de l'incertitude au sujet de notre avenir politique. Je ne sais si cette disposition d'esprit est entièrement justifiée. Les chefs socialistes ne sont pas encore en état de réaliser leur idéal, et la seule crainte qu'on puisse avoir est celle d'une lutte à outrance entre la chambre des communes et la chambre des lords, lutte qui mettrait en jeu l'existence de la seconde, sous sa forme actuelle. J'ai eu l'occasion, dans ma dernière chronique, de vous faire son apologie, et je ne veux pas y revenir. Qu'il me suffise de dire qu'en cas de conflit, je serais très surpris si elle ne s'en tire pas les braies nettes. Le peuple anglais a appris par l'expérience de ses voisins les difficultés inséparables d'une revision de la constitution; il sait que, lorsqu'il exprime clairement sa volonté, les deux chambres s'y soumettent toujours, et son bon sens lui montrera l'absolue inutilité de former une chambre haute en dehors des hommes qui ont jusqu'ici été les chefs reconnus de nos deux grands partis. En outre, il faudrait un Cromwell, tout au moins un petit Cromwell, pour déclarer la guerre à une institution de cette nature; et, soit dit sans vouloir diminuer le mérite de notre « premier » actuel, il n'a aucune des qualités distinctives de Cromwell. La guerre avec la chambre des lords équivaudrait simplement à « labourer les sables du désert, » comme disait un libéral distingué pour caractériser l'activité de son parti lors de son dernier passage au pouvoir; et je ne serais nullement étonné que ce fût la ligne de conduite adoptée par le gouvernement, à l'exclusion de toutes ces mesures radicales de nationalisation et de confiscation dont on nous a si abondamment menacés, au grand effroi de toute une catégorie de capitalistes poltrons.

Ces messieurs peuvent trouver une lueur de réconfort dans

Digitized by Google

cette définition du socialisme d'état donnée par feu Auberon Herbert : « une immense construction, mal conçue, mal jointe, mal équilibrée, fondée par la force brute, en dépit de tous droits, sur les ruines de la liberté individuelle, et impliquant par là même la dégradation certaine du caractère humain. » C'est exprès que j'ai dit « une lueur, » car A. Herbert avait l'habitude de pousser toutes choses à l'extrême. Dans son plaidoyer en faveur de l'individualisme, il est allé jusqu'à réclamer l'abolition des impôts, en y substituant un principe en vertu duquel il incomberait à tout habitant d'un état de contribuer au maintien dudit état par le versement annuel de la somme qu'il jugerait équitable. Mes lecteurs décideront si Herbert et les socialistes extrêmes sont ou non doués de sens pratique.

Je ne vois plus à mentionner, dans le domaine politique, que l'activité déployée cette année par les suffragettes, comme on les a baptisées. Rien n'est plus amusant, pour l'observateur désintéressé, que de voir comment les politiciens de toutes nuances coquettent avec les gracieuses avocates des droits féminins, tout en manœuvrant habilement pour ne leur donner aucun gage. La raison n'en est pas difficile à trouver. Ils sont en face d'une inconnue. S'ils pouvaient prévoir dans quel sens se dirigerait l'action féminine et quel parti en bénéficierait, la situation serait transformée du coup. Mais, malgré les rayons Rœntgen, il n'est donné à aucun œil humain de voir à travers une paroi de briques, et je doute qu'aucun parlement européen s'aventure à accorder le droit de vote aux femmes. Si cela se fait jamais, ce sera, je pense, ensuite d'une convention internationale. L'adoption d'une pareille mesure par un état isolé serait un saut dans le noir dont l'histoire, ancienne ou moderne, n'offre aucun exemple. Le cas unique de la Nouvelle-Zélande ne suffit pas à éclairer la question.

— Je ne le cède à personne dans mon admiration pour notre grand organe national, le *Times*, et je suis si jaloux de son honneur que je ne puis que regretter le débat mesquin dans lequel il s'est engagé avec les éditeurs, les libraires et, à

Digitized by Google

peu d'exceptions près, toute la gent écrivain. Il s'agit de savoir au bout de combien de temps un livre n'est plus une nouveauté, autrement dit, au bout de combien de temps il peut être vendu au rabais. Les éditeurs disent: « Pas moins de six mois après son apparition, » tandis que le *Times* n'accorde que deux mois, et, passé ce terme, vend les livres à très bas prix. Les éditeurs rétorquent: « Si vous ne voulez pas vous plier à nos usages, nous cesserons de vous approvisionner. » Ils ont ainsi les atouts en mains, car, s'ils cessent leurs livraisons, le grand commerce de librairie du *Times* et tout le capital qu'il comporte s'en vont à vau-l'eau. Et c'est cette intrusion dans une branche qui lui est étrangère que déplorent beaucoup d'amis sensés de notre grand journal. Sans doute, ç'a été une idée ingénieuse de son directeur de se mettre à faire le commerce des livres et de vendre à meilleur compte que les libraires, non pour y chercher, comme ceux-ci, un profit légitime, mais uniquement à titre de réclame, afin d'accroître sa circulation. S'il est vrai que cette innovation est due à un administrateur importé d'Amérique, c'est simplement une preuve de plus que les procédés yankees ne sont pas faits pour nos nations à la vieille mode. Il n'y a pas si longtemps que feu Yerkes, un Américain fort vanté de ses compatriotes, passa l'eau pour venir porter secours à notre chemin de fer métropolitain; à son de trompes il fit adopter l'électricité comme force motrice et proposa diverses autres réformes qui devaient remplir les actionnaires de joie et leur bourse d'argent. Les réformes ont toutes été exécutées selon ses conseils, mais, hélas! les dividendes se font encore attendre et la joie semble devoir se changer en amertume. Je ne cite ce fait que pour montrer que les voies américaines ne sont pas nos voies, que ce qui réussit de l'autre côté de l'océan n'est pas nécessairement destiné à réussir chez nous. Dans le cas du chemin de fer, il n'y avait du moins rien à redire aux procédés, tandis que le *Times*, depuis le jour où il entreprit la vente de l'*Encyclopædia britannica*, prêta le flanc à la critique, et bien que je sois tout disposé à admettre que comme journal d'informations il conserve dignement la haute

Digitized by Google

place qu'il a toujours occupée, je crois que toute tentative de réclame personnelle de sa part provoque les commentaires inquiets d'un grand nombre de ses plus fidèles admirateurs et de ses plus chauds partisans. *O tempora, o mores!*

— Si lord Rosebery n'a pas toujours été couronné de succès dans sa carrière politique, on ne peut lui refuser de briller au tout premier rang de ses concitoyens pour l'originalité de l'esprit et le bonheur de l'expression, soit qu'il confie ses pensées au papier, soit qu'il préside, avec son charme habituel, un meeting quelconque. Ses discours, dans de semblables occasions, sont toujours excellents et manquent rarement de nous faire réfléchir. Ce que j'en dis n'est pas pour m'excuser de vous citer tout au long quelques remarques faites par lui à l'inauguration de la bibliothèque de l'université de Londres, dont il est chancelier. Après avoir soumis à une critique serrée le mot de Carlyle que « la vraie université de nos jours est une collection de livres, » il a continué en ces termes:

« Sans doute, un étudiant doit se nourrir de livres; il lui est impossible d'aller bien loin sans livres; mais je veux me permettre une autre considération, que les gens de mon âge qui assistent à cette réunion tendront à confirmer: à savoir que la simple habitude de lire, et de lire abondamment, sans aucun exercice ni débouché pour les connaissances ainsi acquises, fait plus de tort que de bien à l'intelligence. Elle risque de produire une sorte de débilité, si ce n'est de paralysie mentale. Après tout, je parle avec respect en présence de la grande autorité économique dont nous sommes ici pour célébrer la bibliothèque[1]. Je crois qu'il n'y a pas de question économique plus difficile à régler que celle du rapport entre les importations et les exportations mentales, et je suis certain d'une chose, c'est que si votre esprit ne fait que recevoir des importations, sans rien produire pour l'exportation, c'est une condition fatale pour le progrès intellectuel.... Je sais parfaite-

[1] **Allusion à la collection presque complète de littérature économique rassemblée par le professeur Foxwell et dont la possession a été assurée à l'université par la munificence de la Compagnie des orfèvres.**

Digitized by Google

ment que beaucoup d'hommes éminents attribuent leur succès à des lectures faites au hasard chez eux dans la bibliothèque; mais je rappellerai à ceux qui se basent sur cet argument que ces hommes éminents ont cessé de très bonne heure ces lectures voraces et désordonnées, et que s'ils les avaient continuées jusqu'au milieu de la vie, ils ne seraient jamais devenus des hommes éminents. »

— Tous les Anglais philanthropes, et plus spécialement ceux, — hélas! autant dire la nation entière, — qui, soit personnellement, soit dans le cercle de leur famille ou de leurs relations, ont eu affaire à notre terrible fléau national, la phtisie, apprendront avec plaisir qu'il y aura en janvier 1907, à Davos, un grand « bazar » en faveur du sanatorium de la reine Alexandra qui doit y être construit. Toute personne qui connaît les merveilles de ce lieu bienfaisant, — et, pour ma part, je puis en parler d'expérience avec une sincère et profonde gratitude, — s'intéressera vivement, et, nous espérons, le prouvera matériellement, à la création d'un établissement qui doit mettre ces bienfaits à la portée de nos compatriotes peu fortunés. Le voyage seul d'Angleterre à Davos est déjà une dépense sérieuse pour une bourse modeste, et quand il faut y ajouter trois ou six mois de séjour dans un hôtel, cela devient ruineux. Mais, quoique je sois tout à fait partisan de ce projet, je ne crois pas en son infaillibilité. La cuisine étrangère, si agréable qu'elle puisse paraître à ceux qui ont le moyen de payer, ne convient pas du tout, comme j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte, à beaucoup de gens de nos classes pauvres; les mœurs étrangères, toutes nationales qu'elles sont, pas davantage, et la révolution complète d'habitudes qu'entraîne la vie en pays étranger fait souvent infiniment plus de mal que de bien aux malades. Sans doute, dans le nouveau sanatorium, les susceptibilités britanniques seront soigneusement étudiées et l'on veillera à ce que le changement de régime pèse le moins possible aux pensionnaires, mais cela ne se fera pas sans peine, car les phtisiques sont souvent très dif-

Digitized by Google

ficiles. Un autre point qui mérite considération, avant d'engager un malade dans ce long voyage et ce coûteux traitement, c'est son genre de travail et la possibilité qu'il peut avoir d'en changer. Dans trop de cas, la maladie est le résultat du travail ou du sommeil en chambre close, surpeuplée, dans une atmosphère viciée et des conditions générales trop connues pour que j'insiste. S'il est entendu que l'homme ou la femme qu'on envoie à Davos devra reprendre ensuite son ancienne existence, on peut tout de suite, dans bien des cas, s'épargner la dépense, car se serait de l'argent perdu, qui permettrait probablement plus d'une visite à l'une ou l'autre de nos stations climatiques anglaises, incontestablement efficaces, bien que l'air n'y soit pas si pur que dans vos Alpes.

Avant de quitter ce sujet, je voudrais dire ma pensée sur la théorie moderne de la nature infectieuse de la phtisie. Emettre un doute à ce propos, en présence de l'unanimité des médecins, peut sembler une hérésie ; je tiens seulement à indiquer que dans tout le cours de ma pratique des hautes Alpes, je n'ai pas connu un seul cas de transmission de la phtisie de malade à garde-malade, que ce fût mari, femme, frère ou sœur, et si intime que fût la vie entre eux. Mais je ne parle que de mon expérience personnelle et sais que je risque de me faire traiter de présomptueux par les experts. Aussi, je laisse le soin d'élucider ce problème à votre chroniqueur scientifique.

— Ce lutin espiègle et mutin
Qui a nom Robin Bon-Garçon,

l'être surnaturel dont le plaisir semble consister à jouer des tours innocents à l'humanité, a passé de longue date à l'état d'institution en Angleterre, et, je pense, dans d'autres pays. C'est Shakespeare qui, en littérature, l'a le premier immortalisé sous le nom de Puck, dans le *Songe d'une nuit d'été;* et voici que M. Rudyard Kipling en fait le héros de son dernier livre, *Puck de Pook's Hill* (Londres, Macmillan). Puck s'y présente lui-même à deux enfants, fraternise avec eux et les présente à son tour à ses vieux amis, les héros des temps loin-

Digitized by Google

tains, les fondateurs de la grandeur anglaise. Quel que soit le sujet que traite M. Kipling, il le marque de sa griffe, et ses récits de la vieille Angleterre sont pleins de vie, qu'ils soient mis dans la bouche du centurion romain racontant sa défense de la grande muraille du nord contre l'invasion des Scandinaves, dans celle du chevalier normand qui a passé l'eau avec Guillaume le Conquérant, du juif qui a joué un rôle prépondérant, jusqu'ici peu reconnu, dans l'extorsion de la grande charte au roi Jean, ou enfin de ce maître artisan du moyen âge chargé de découvrir et de traquer les mécréants du sud de l'Angleterre qui pratiquaient activement la contrebande. Le livre est parsemé de courtes poésies, les unes dans le genre mystique cher à M. Kipling, les autres plus accessibles aux intelligences ordinaires, mais toutes pleines de charme. Je crois que le style de l'auteur ne se prête guère à la traduction et que nos amis étrangers, à moins qu'ils ne connaissent l'anglais à fond, ne soient empêchés d'apprécier à sa juste valeur l'œuvre du romancier qui possède en ce moment au plus haut point l'oreille du public anglais. J'ai déjà fait allusion à son penchant au mysticisme, qui met ses ouvrages au-dessus de la portée du vulgaire; il affectionne aussi un peu trop les termes techniques, qui ne sont compris que de peu de ses lecteurs; mais son nouveau livre est écrit sans doute en vue d'enfants déjà un peu mûrs, et parfaitement intelligible à toutes les personnes tant soit peu au courant de l'histoire d'Angleterre.

— Miss Mary Cholmondeley, dont le premier roman, *La soupe rouge* (*Red Pottage*), fit sensation, il y a quelques années, a été assez sage pour résister à la tentation d'exploiter son succès en publiant une nouvelle œuvre hâtive et bâclée. Elle a attendu patiemment et s'est donné de la peine, et sa seconde œuvre, *Prisonniers* (Londres, Hutchinson), si elle n'égale pas la première, est soignée et bien conçue. Contraste entre deux sœurs, dont l'une est le meilleur type de brave femme que j'aie rencontré depuis bien longtemps; l'autre, insignifiante et frivole; contraste entre deux frères, l'un, le cadet, chevaleresque et absolument désintéressé, l'autre, égoïste jusqu'à la

Digitized by Google

moelle, ne vivant que pour lui seul; tels sont les traits principaux qui font de cette histoire douloureuse une lecture pourtant attachante. La donnée n'est pas neuve. Nous les connaissons déjà ces gens, hommes ou femmes, qui laissent souffrir un innocent par crainte de ce qui pourra leur arriver si la vérité se découvre. Mais on peut dire que, dans le cas particulier, l'auteur a su en tirer un excellent parti.

— M. William De Morgan, fils du mathématicien bien connu autrefois, intimement lié avec feu William Morris, et qui s'est fait lui-même une réputation dans la poterie artistique, par ses imitations et reproductions des brillants modèles de l'art, aujourd'hui perdu, des anciens Maures et Persans, M. W. De Morgan donc s'est mis, sur ses vieux jours, à faire de la littérature. Le roman qu'il vient de publier, *Joseph Vance* (Londres, Heinemann), bien qu'il soit écrit sous forme d'autobiographie, n'est point du tout le récit de la carrière de l'auteur. Il n'est point non plus sans mérite, comme on pouvait s'y attendre d'un homme qui est presque un génie. On l'a comparé à une œuvre de Dickens, et il y a certainement une ressemblance qui saute aux yeux du lecteur le moins exercé. Le père du héros, un vieux réprouvé d'ivrogne, et néanmoins sympathique, sans éducation, mais doué d'un instinct commercial très sûr, pourrait en effet fort bien s'être échappé d'un livre de Dickens; c'est, à mon avis, de beaucoup le meilleur personnage du roman, qui, pour le reste, rappelle de loin *David Copperfield*. Mais il n'atteint nulle part à la puissance dramatique, au pathétique, à l'étonnante variété d'épisodes qui caractérisent ce chef-d'œuvre. Le seul point sur lequel la ressemblance est parfaite, c'est la longueur; je crois que l'auteur aurait mieux fait de diviser son ouvrage en deux récits distincts; il semble qu'arrivé au milieu du chemin, il se soit présenté à son esprit une nouvelle intrigue qu'il s'est cru obligé de forger pendant que le fer était chaud. Il se dégonfle en outre, en maints endroits, de ses idées sur les grands problèmes de la vie, de la mort et de l'au-delà, en des discours

Digitized by Google

qu'il fait tenir au personnage chargé de représenter la science dans son roman, et qui, intéressants au point de vue de sa psychologie personnelle, ne contribuent pas à faire avancer l'action. Enfin, il recourt fréquemment à des lettres comme jamais jeune fille n'en a écrit à une autre depuis la création du monde. Mais il ne pousse pas ainsi des Dickens sur les groseilliers, et nous devons être reconnaissants à M. De Morgan de s'être si bien rapproché du maître. Si aucun de ses personnages, sauf peut-être le vieux gentleman dont j'ai parlé plus haut, n'est destiné à l'immortalité, il a au moins le mérite, par sa manière d'écrire, de nous rappeler son illustre devancier, sans contredit le plus populaire de nos écrivains, à en juger par le nombre d'éditions qui se publient de ses œuvres.

— Dans *La flamme sacrée* (*The Guarded Flame*), par W. B. Maxwell (Londres, Methuen), ce qui nous a surtout frappé, ce sont les admirables pages consacrées au fameux philosophe Richard Burgoyne. C'est le portrait presque parfait d'un esprit colossal, d'un homme que son rôle dans le domaine de la pensée a mis bien au-dessus de ses contemporains, d'un homme dont les ouvrages sont l'objet d'études approfondies dans tout le monde civilisé et qui, en même temps, se montre plein d'intérêt et de sympathie pour tous les êtres qui l'entourent, humains ou autres, si humbles soient-ils, dans la petite ville des bords de la mer où il a fixé sa résidence ; un homme, surtout, qui est pénétré naturellement de la vérité de cette grande maxime : « Tout savoir est tout pardonner. » A part ce caractère, qui suffirait à lui seul pour faire la fortune d'un livre, je ne puis pas dire que ce roman m'ait fait beaucoup d'impression, bien que les intéressants détails médicaux qu'il renferme soient, m'a-t-on dit, tout à fait dignes de foi.

Digitized by Google

CHRONIQUE DES PAYS-BAS

Rentrée politique. — Anvers en deuil. — Le centenaire de Bilderdijk. — Poètes, peintres et paysages.

Une fois de plus, le mois de septembre a ramené, avec la rentrée des chambres hollandaises, cette cérémonie traditionnelle : le discours du trône. Une fois de plus, l'allocution de la reine au parlement a constaté l'état satisfaisant du pays et de son empire colonial. En ce qui concerne Célèbes, dont la situation est compliquée par l'existence de territoires autonomes et surtout l'île de Bali, où les derniers conflits à main armée ont eu de sanglants résultats, cet optimisme a pu sembler excessif. Certaines régions des Indes néerlandaises, malgré les efforts d'organisation pacifique et les fréquentes expéditions militaires, demeurent le théâtre d'insurrections continuelles. Si la victoire reste aux troupes métropolitaines, mieux disciplinées, mieux conduites, la contrée n'en est pas moins bouleversée, tandis que se perpétue chez les indigènes un sentiment de défiance haineuse à l'égard des colonisateurs. Les tragiques suicides de Bali, où des princes vaincus ont préféré la mort à la perte de leur liberté, montrent combien l'heure de l'apaisement est encore lointaine.

Ces soucis pèsent d'autant plus lourdement sur le gouvernement hollandais qu'ils ne permettent guère d'espérer un allègement des dépenses ou un relèvement des recettes coloniales. Le projet de budget général prévoit déjà un déficit de 8 231 000 francs. On espère y remédier par l'augmentation de divers impôts et par la prorogation des centimes additionnels sur la taxe des capitaux et des revenus. Que la situation budgétaire préoccupe les hommes compétents, il est facile de s'en rendre compte au nombre des projets financiers annoncés pour le présent exercice. Néanmoins, les difficultés matérielles ne

Digitized by Google

vont pas jusqu'à provoquer des craintes. La nation se sent les ressources nécessaires pour faire face aux dépenses qu'exige sa situation. Aussi la question du dessèchement partiel du Zuyderzée, malgré les frais énormes qu'exigera cette colossale entreprise, est-elle entrée en voie de délibération, et le moment n'est plus éloigné où de la discussion on pourra passer à l'acte. La Hollande, trop riche de citoyens pour sa superficie, ne peut négliger une ressource qui lui donnera, le cas échéant, une province nouvelle couvrant 210 000 hectares et plus d'un sol admirablement fertile. Il lui en coûtera environ 667 millions de francs et 33 ans au moins d'un labeur acharné. Mais il est facile de concevoir quel profit l'avenir retirerait des terres ainsi conquises et quel bénéfice plus direct encore serait pour le présent la création de ce chantier gigantesque. Mainte nation enviera sans doute aux Pays-Bas du nord cette solution pratique du problème social.

— En une mesure plus restreinte, la Belgique pourra trouver dans les nouveaux armements d'Anvers un emploi temporaire de la main-d'œuvre nationale. La physionomie extérieure de la grande cité sera modifiée de notable façon par l'exécution des travaux militaires et maritimes, ainsi que par la démolition de l'enceinte actuelle, fixée à l'année 1910. Mais la joie d'assister à ces événements, qu'il eût suivis avec un actif intérêt, a été refusée à l'homme le plus populaire d'Anvers, au bourgmestre Jan van Rijswijk. Sa retraite pour motifs de santé, sa mort survenue six mois plus tard, le 23 septembre dernier, ont été un deuil véritable pour la ville, dont il tint quatorze ans avec un rare prestige la première magistrature. Né en 1853, d'abord avocat, conseiller municipal, puis maire, enfin député à la chambre belge, sa carrière brillante avait eu pour prélude des années de pauvreté. Un de ses amis et son discret protecteur fut alors le romancier Henri Conscience, que sa riche nature, ses dons heureux avaient séduit. A un charme personnel très grand, à de remarquables facultés intellectuelles, à une éloquence entraînante, il joignait, pour une importante

Digitized by Google

fraction de ses administrés, un mérite tout spécial : car, Flamand convaincu, il s'était fait un des chefs les plus écoutés du parti flamingant. Pour cette cause et pour la prospérité de sa cité natale, il usa généreusement ses forces. Ses concitoyens ne se sont pas montrés ingrats. Ils ont fait d'émouvantes funérailles à celui que le peuple nommait familièrement « notre Jan ». De tels regrets sont la garantie d'un souvenir vivace. On déplorera longtemps encore en Flandre cette perte difficilement réparable d'un homme de talent, de conscience et de cœur.

— Le patriotisme un peu étroit, mais profond, du bourgmestre anversois eût jadis trouvé un écho chez le poète Bilderdijk, en qui la Hollande vient d'honorer un rénovateur du sentiment national. L'hommage public que ses compatriotes ont voulu rendre à sa mémoire, 150 ans après sa naissance, 75 ans après sa mort, s'est adressé avant tout au promoteur d'une renaissance littéraire exclusivement néerlandaise. « Il rendit à notre peuple, déclare, à propos de ce jubilé, une revue contemporaine, la foi en ses propres capacités intellectuelles. » Au sortir du dix-huitième siècle, les Provinces-Unies, engourdies cent ans dans une prospérité sans égale, avaient perdu la conscience de leur individualité artistique. L'influence du classicisme français avait dominé une génération de médiocres plagiaires, de copistes naïfs ; elle persistait encore quand parut Willem Bilderdijk. Né en 1756, il avait étudié le droit à Leyde ; mais son esprit encyclopédique s'appliquait tour à tour à la théologie, à l'histoire, la jurisprudence, la médecine, la philosophie, la littérature. Sa carrière pleine de promesses fut brisée par l'exil en 1795, lorsque, fervent orangiste, le poète refusa de prêter serment à la République batave, filleule de la Convention. Neuf ans plus tard, l'avènement de Louis-Napoléon Bonaparte permit au banni de revoir sa patrie. Il y rentra avec les honneurs de la guerre. La faveur du nouveau souverain lui valut les titres de professeur de hollandais à la cour et de bibliothécaire ; l'admiration générale lui conféra

Digitized by Google

quelque temps une véritable suprématie intellectuelle. Mais la chute de son royal protecteur, auquel il avaitvoué un attachement sincère, le plongea dans un profond abattement. La Hollande, réunie dès 1810 à l'Empire, ne devait retrouver qu'après 1830 sa stabilité. Bilderdijk subit la tristesse de ces années troublées et mourut trop tôt pour voir son peuple sortir victorieux de la crise où s'élaborait sa vigueur future.

À ses compatriotes, il laissait un souvenir inégal comme son talent et son caractère. Maladif, nerveux, d'humeur ombrageuse et morose, son esprit singulièrement ouvert, sa vaste intelligence, ses fortes convictions ne l'avaient pas sauvé des médiocrités pitoyables où de plus grands génies ont trouvé leur écueil. Ses écrits, prose ou vers, présentent les mêmes contrastes : grandeur et mesquinerie, noblesse d'âme et petitesses d'amour-propre, équilibre et bizarrerie. Son plus bel effort, un poème héroïque, demeure inachevé à côté de maint volume où l'adresse, l'éloquence du versificateur ne suffisent pas à masquer le manque de goût et de sensibilité esthétique. Aussi bien n'est-ce pas à l'artiste proprement que viennent de s'adresser les hommages contemporains. Ils sont allés d'abord à l'ardent patriote ; mais aussi au vaillant ouvrier de lettres qui, osant rompre avec une tradition séculaire comme avec les modes de son temps, tint également rigueur au néo-classicisme vieilli et au romantisme naissant. Son indépendance fit ainsi faire ou refaire à la littérature nationale un pas décisif. Bilderdijk, malgré son culte pour les modèles de l'antiquité grecque et latine, ne fit pas tort au génie de sa race, car il s'inspira sans copier jamais. L'usage qu'il fit de la langue néerlandaise l'ennoblit, l'affermit, l'épura. D'autres après lui trouvèrent en elle un instrument plus propice à l'expression artistique ; ils entrevirent la possibilité de faire par elle œuvre qui valût. Si loin qu'elle se trouve aujourd'hui sur le terrain littéraire ou philosophique du grand écrivain disparu, la génération actuelle reconnaît toujours en lui un maître. Telle est la signification des fêtes qui viennent de marquer cet anniver-

Digitized by Google

saire. Il en demeure un buste au Rijksmuseum, une conférence applaudie du Dr Kuijper, l'ancien président du conseil des ministres, des brochures, études, articles, discours sans nombre et surtout, pour le grand public, un sentiment plus juste et plus fort du respect où la nation doit tenir celui que récemment les critiques Kloos et Verwey ont appelé « le père de la langue poétique du dix-neuvième siècle. »

— A tout autre point de vue que celui du style ou du vocabulaire, il serait cependant difficile d'établir une filiation entre les poèmes didactiques de Bilderdijk et les sonnets ou les élégies de Jacques Perk. Vingt-cinq ans déjà se sont écoulés depuis la mort prématurée de ce jeune auteur; mais son œuvre, à laquelle journaux et revues viennent de consacrer des articles commémoratifs, est restée en haute faveur auprès des lecteurs actuels. Elle fut l'expression d'une âme rêveuse, éprise d'idéal et de beauté, d'une sensibilité vive, d'une imagination sans grand éclat ni puissante originalité, gracieuse toutefois et délicatement mélancolique. Les *Poèmes*, le cycle de sonnets d'amour intitulé *Mathilde* attestent l'influence exercée par les écrivains anglais, par Rossetti, par Shelley notamment, sur ce talent encore mal dégagé des limbes de l'imitation; ils ne manquent pas cependant d'un grand charme personnel. Ils indiquent en outre un rare souci de la forme, une recherche de l'effet musical que servent des dons heureux. Une inspiration analogue se retrouve chez maint poète d'aujourd'hui. Leur art prend de la liberté, de la souplesse, de la finesse, de la variété; il se fait plus expressif, mieux nuancé, traduit avec une délicatesse nouvelle des émotions plus subtiles. Ces caractéristiques étaient en germe dans les poèmes de Jacques Perk; parfois elles s'y sont harmonieusement épanouies. Un critique impartial peut reprocher à ces productions moins des défauts qu'une lacune: j'entends l'absence, la rareté tout au moins de ces traits significatifs auxquels on aime reconnaître la race, le milieu, le décor coutumier. Le lyrisme contemporain en Hollande semble parfois dénationalisé. Il le paraît surtout lorsque,

Digitized by Google

l'esprit hanté par le souvenir des larges plaines, des fleuves pacifiques, des canaux, des cités brumeuses, on cherche en vain aux pages d'un livre la belle vision qui vous rendra leur charme. Quelques jolies descriptions, quelques notations exactes, l'ébauche d'un tableau ne suffisent pas encore; il faudrait mieux et davantage. Où est en littérature l'équivalent du *Dordrecht* de Van Goyen, de la *Vue de Haarlem* ou du *Buisson* de Ruysdaël, des délicieux *Moulins à eau* de Hobbema, des aquarelles exquises d'Anton Mauve, des toiles de Mesdag et des trois frères Maris? La nature hollandaise n'a pas été méconnue des artistes; mais ceux qui l'aimèrent le plus profondément ont écrit avec leur pinceau le poème de sa beauté. Elle a reçu des peintres le culte exclusif et constant que les écrivains n'ont pas toujours su lui accorder.

Ces fervents ne sont pas seulement les grands aïeux du dix-septième siècle ou les maîtres modernes au génie reconnu. Après eux, à côté d'eux, toute une pléiade d'enthousiastes s'est vouée à glorifier la terre natale. Il n'en faut pas d'autres preuves que les expositions innombrables ouvertes à chaque retour de l'hiver, dans chaque ville d'importance. A La Haye ce sont les œuvres du paysagiste W.-B. Tholen, c'est le Salon d'automne du *Haagsche Kunstkring;* à Amsterdam, c'est l'exposition posthume du peintre Van Thol, tandis que les ventes de collections privées au *Brakke Grond*, la salle Drouot amsterdamoise, prennent de plus en plus le caractère d'événements artistiques. Rotterdam a eu pour sa part, sans parler des œuvres de Whistler réunies par l'initiative du Cercle artistique, ni des toiles de Frans Langeveld, l'originale et intéressante exposition, dessins, croquis, lithographies, de Th. van Hoytema. Celui-ci, ornemaniste habile, savant animalier, a trouvé le meilleur emploi de son talent dans l'illustration et la décoration du livre; ses albums, ses planches, ses calendriers sont recherchés des amateurs. Les jardins zoologiques lui fournissent des modèles; le résultat de ses études est un art curieux et charmant où la recherche du style décoratif ne nuit pas à l'exactitude. Ses

Digitized by Google

oiseaux surtout, ses ibis, ses cigognes, ses hibous, ses perroquets, ses corbeaux sont célèbres, même après les volatiles fameux par lesquels, au dix-septième siècle, s'illustrèrent Melchior d'Hondecoeter et Jan Weenix. Il serait intéressant de rechercher en quelle mesure les dessins de Th. van Hoytema combinent la tradition de ces maîtres nationaux avec les influences japonaises que trahit leur facture. Mais ce serait là un sujet trop ambitieux pour les limites de ce paragraphe. Il doit nous suffire de remarquer comment de ses séances au jardin d'acclimatation ou à la ferme, le dessinateur se délasse par des études de plantes et d'arbres, voire par l'esquisse d'un coin de prairie, d'une lande, d'un lointain crépusculaire; tant il est vrai qu'en Hollande tout peintre est paysagiste à son heure. Aucun artiste, ou peu s'en faut, n'a échappé tout à fait à la séduction du décor familier. Rembrandt a brossé de rares, mais admirables paysages; Frans Hals lui-même, l'endurci portraitiste, a donné des arbres pour cadre à telle procession d'arquebusiers, ouvert sur la campagne la fenêtre des salles de banquet; Josef Israëls n'a pas ignoré la beauté sévère des dunes, la beauté paisible de la plaine, à qui d'autres ont consacré le labeur de toute leur vie, la ferveur de tout leur rêve.

Doux paysages de Hollande! calmes horizons des Flandres qui tant de jours avez charmé nos yeux, nous ne dirons plus à cette place de quels efforts, de quelles luttes, de quels espoirs, de quelles déceptions ou de quels songes humains vous êtes au fil des heures les impassibles témoins. A un autre nous laisserons désormais cette heureuse tâche, à laquelle quatre années durant nous avons pris plaisir. Loin de vous déjà a commencé pour nous la nostalgie des lointains mélancoliques où, tour à tour, sur ce fond de brumes légères que les plus fortes tourmentes ne dissiperont jamais, les ombres les plus tristes succèdent aux plus suaves couleurs; la nostalgie de vos villages, de vos cités, de leurs cloîtres, de leurs églises, de leurs béguinages, celle aussi de vos canaux où la vie s'affaire en silence, celle surtout de vos clochers, de vos beffrois avec leurs carillons.

Digitized by Google

Puissants carillons des Flandres guerrières, carillons mystiques des monastères, paisibles carillons des hameaux endormis au bord des grands fleuves ralentis de Hollande, vous qui êtes la joie des horizons brumeux, le merveilleux concert de vos innombrables cloches ne rythme plus le cours de nos journées de labeur. Pourtant, souvent encore nous croyons vous entendre chanter quand, la rêverie nous arrachant au présent, nos souvenirs font un temps ressusciter les heures mortes. Or, justement, en cet après-midi d'automne finissant, nous écoutons venir jusqu'à nous vos notes lointaines. Le joyeux soleil méridional se joue aux vitres de nos fenêtres, la gaieté voudrait entrer avec le parfum des rosiers fleurissants. Mais c'est vous qui, du fond des brumes où s'enveloppent vos tours altières, venez jusqu'à nous, vibrations mélancoliques des cloches de Bruges, de Malines, de Middelbourg, de Bois-le-Duc, d'Utrecht, de Haarlem, de partout là-bas où de nombreux amis songent peut-être à nous comme vous nous faites songer à eux. Et, puisque, à cette heure où ne vibre plus pour nous que votre souvenir, vous égrenez réellement sur leurs têtes vos notes familières, chantez-leur notre nostalgie, la fidélité de nos pensées, notre désir de revoir un jour les doux paysages, les calmes horizons de leur patrie.

J.-M. DUPROIX.

P. S. — Il convient de signaler ici deux travaux importants qui ont vu le jour cette année en Hollande. Le premier, écrit en français, est dû à la plume de M. F. Yandell, de Maëstricht. Il a pour titre : *Thomas Carlyle, sa métaphysique, sa morale, sa conception religieuse*. C'est une thèse intéressante, soutenue devant la faculté des lettres de Lille pour l'obtention du doctorat d'université. Sa soutenance a été fort remarquée. Le second ouvrage, écrit en hollandais, est également une thèse. Il a pour auteur M. P. Smit et vient d'être présenté à l'université de Leyde pour l'obtention du grade de docteur en théologie. Il est intitulé : *Charles Secrétan et sa conception de l'univers*, (*De Wereldbeschouwing van Charles Secrétan*).

Digitized by Google

C'est, à ma connaissance, le premier ouvrage étendu consacré au philosophe de Lausanne en langue néerlandaise. Il dénote une connaissance approfondie du sujet. Ces deux livres mériteraient d'être étudiés. Malheureusement, de plus longs développements feraient éclater le cadre de cette chronique.

CHRONIQUE SUISSE

Le blocus continental. — Lettres de Félix Bovet. — *Au Foyer romand.* — Le sergent Bataillard. — Le voyageur Gaspard Vallette. — Les *Lettres de Lausanne;* réimpressions diverses. — Nos musiciens à Paris. — Petite réclamation.

Un jeune docteur ès lettres vaudois, M. Bernard de Cérenville, vient d'écrire un curieux chapitre de notre histoire économique : *Le système continental et la Suisse, 1803-1813* (Lausanne, Payot, in-8°). Il met en pleine lumière les effets produits sur notre pays par la politique impériale du blocus : dirigée contre l'Angleterre, à qui il s'agissait d'enlever ses débouchés, elle ne put avoir quelque efficacité qu'en frappant durement les autres pays de l'Europe. La Suisse résista de son mieux à cette politique désastreuse. L'auteur décrit les incidents diplomatiques qu'elle suscita, les efforts tentés par les cantons et la Diète pour satisfaire aux exigences de Napoléon ; il met surtout en relief la répercussion du blocus sur les branches principales de notre activité industrielle et commerciale. Nos industries les plus vivaces périclitent tour à tour; Napoléon, après avoir fermé à la Suisse les marchés français, réussit à supprimer ses autres débouchés sur le continent, si bien qu'en 1812 l'œuvre économique de tout un siècle était compromise dans notre malheureux pays. Mais, conclut l'auteur, « la période du système continental, temps d'épreuves commun à tous les cantons et à toutes les classes, contribua à entretenir, au sein du peuple suisse, des sentiments d'union et

Digitized by Google

de solidarité dont les fruits ne devaient pas être perdus. » — Ce qui ressort le plus nettement de cette savante étude, documentée avec un soin qu'on ne peut trop louer, c'est la situation humiliante de notre pays, se débattant contre le funeste « protectorat » du despote qui lui refusait jusqu'au droit de vivre. On songe à chaque page à la querelle du loup et de l'agneau, et l'on se dit avec quelque fierté que la constitution actuelle de notre patrie la préserve du retour de pareilles infortunes.

— Les *Lettres de jeunesse* de Félix Bovet, publiées par sa famille (Paris, Fischbacher, in-8°), sont un des livres les plus attachants qui aient récemment paru. Les trop rares ouvrages de cet homme à certains égards extraordinaire n'ont pu donner de lui qu'une idée bien incomplète à ceux qui ne l'ont pas connu. En lui, l'esprit, d'une incomparable finesse, le sens critique le plus aiguisé s'alliaient à un cœur d'une simplicité enfantine, à une bonhomie exquise, qui n'était pas seulement de surface, mais reflétait une bonté foncière. Ce contraste donnait à son commerce un charme et une originalité uniques. Et puis, il était tout à la fois l'âme la plus candidement pieuse et l'intelligence la moins faite pour s'emprisonner dans une formule quelconque. Croyant par l'élan de son cœur, mais douteur par besoin d'indépendance, de contrôle et de sincérité, il déconcertait ceux qui cherchaient à le comprendre : « Il y a en moi, écrit-il, une répugnance instinctive contre tout ce qui peut *se savoir* et *s'exprimer*; il me semble que le fait même qu'une idée entre dans notre intelligence est une preuve que cette idée est fausse, par cela même qu'elle y peut entrer; car elle n'a pu y entrer sans se mutiler et s'aplatir, de manière à ne plus présenter qu'une face.... » « Dans le domaine des choses spirituelles, toute idée devient fausse dès qu'elle est formulée. » — On conçoit qu'il ne se crût pas fait pour la théologie et qu'il ait reculé devant la consécration au ministère. D'autre part, il aime à répéter ce mot, qui est comme sa devise : « Je ne sais, Dieu le sait. » Il a en Dieu une confiance que rien n'ébranle et que jamais le jeu de sa pensée

Digitized by Google

n'a mise en péril. Il s'en remet complètement à Dieu : « Si nous ne voyons goutte à la manière dont nous sommes conduits, nous en voyons assez pour voir que nous le sommes ; cela suffit. » — Et le jour vint où il vit clair en lui-même, où il put asseoir sa vie sur une certitude : le livre qui nous révèle ses hésitations, ses défaillances, ses luttes intérieures, s'achève au moment où, ayant trouvé l'activité chrétienne qui le sauvera du rêve et du doute, Félix Bovet peut s'écrier : « Bénissons le Seigneur de toute notre âme ! »

L'intérêt profond de cette correspondance, qui embrasse un espace de seize années, c'est de nous révéler un esprit de premier ordre et de la plus vaste culture, préoccupé constamment, on pourrait presque dire uniquement, de son état religieux. Le centre de sa vie intérieure, c'est cela, toujours cela, à travers toutes les études variées où l'entraîne l'insatiable curiosité d'une intelligence ouverte à toutes choses. C'est avec une humilité saisissante qu'il s'accuse de retomber sans cesse dans le scepticisme « comme dans son élément naturel ; » c'est avec une persévérance inlassable que ce dilettante, — car il l'est, — poursuit la foi qu'il veut avoir, dont il ne veut point se passer, qui se dérobe quand il pense la saisir. Ce spectacle est émouvant, parce qu'on sent bien qu'il eût pu s'accommoder d'une sorte de paresse morale et se résigner à un agnosticisme très distingué, qui n'eût pas nui au succès de sa carrière. Lui, si *irénique* envers les autres, il préféra la lutte avec soi-même, et c'est là un beau phénomène de la conscience religieuse, qui se refuse à dire : « Paix, paix ! » là où il n'y a point de paix. Sous sa forme charmante, infiniment spirituelle, cette correspondance est, à la bien prendre, un drame intime d'une portée très haute. Et puis, elle est pleine de pages exquises, touchant à la littérature, qu'il adorait, aux mœurs de son pays, — qu'il juge sévèrement, — ou des contrées dans lesquelles il séjourne (Berlin en 1848, Paris en diverses années, la Grèce en 1858, etc....) Il y aurait plusieurs longs articles à consacrer à ce beau volume, qui sera suivi d'un recueil de *Pensées* sur divers sujets dont nous pressentons la richesse.

Digitized by Google

— Nous retrouvons Félix Bovet dans le *Foyer romand* (Payot, in-12), qui publie sa correspondance avec Amiel. Elle est charmante de part et d'autre : Amiel, toujours indécis, plein de projets qu'il n'exécute pas, confie ses peines à son ami, qui le réconforte, le conseille, l'exhorte avec la bonne grâce la plus ingénieuse. Nombre de ces lettres, qui touchent à notre vie intellectuelle et politique, de 1854 à 1874, seront lues avec un plaisir que rendent plus vif encore le talent et le mérite des deux correspondants. Le petit volume d'étrennes contient en outre un dramatique récit de M. C.-F. Ramuz, de fort jolies pages de M. B. Vallotton, des impressions de montagne, d'un tour original, par M. B. Grivel, un émouvant article de M. Ph. Monnier sur Gaston Frommel, un piquant récit genevois de M. Gaspard Vallette ; et puis des vers de plusieurs poètes, entre autres d'André Gladès, dont les poésies sont illustrées d'un élégant portrait.

— Ce Benjamin Vallotton, que nous venons de rencontrer parmi les hôtes du *Foyer*, a bien de l'esprit, avec un don d'observation optimiste et cordiale qu'il tient de la race et qui le prédestine à la peindre. Il y a merveilleusement réussi dans son *Commissaire Potterat*, — un type auquel son nom restera accolé. Il n'y réussit pas moins bien dans *Le sergent Bataillard* (Lausanne, Rouge, in-12). Un troupier vaudois reçoit l'ordre de se rendre à Vevey pour faire le service de garde pendant la Fête des Vignerons. Il y passe huit jours. M. Vallotton lit dans l'âme de ce paysan, et note, heure par heure, ses impressions. Voilà le livre. Il est savoureux au possible. A côté du sergent, parlent et s'agitent ses camarades, nettement individualisés, divers par le caractère et le milieu social ; ils font des réflexions d'une drôlerie irrésistible et expriment une philosophie ingénue et profonde. C'est régal de les entendre, car c'est la nature même qui parle par la bouche de ces braves gens, surpris dans la vérité de leurs idées et de leur langage. Le seul tort de l'auteur, à notre avis, c'est de souligner par ses propres réflexions, ou par des élans d'un lyrisme un peu

Digitized by Google

prévu, tant de choses si heureusement observées. Il trouvera, pages 165, 206, 283, des passages qui nous semblent motiver cette légère critique. Qu'il laisse le lecteur conclure : la conclusion ne s'en imposera que mieux. Quand M. Vallotton aura acquis un art plus sobre, plus contenu, ses peintures gagneront encore en puissance et en saveur.

— Les *Promenades dans le passé*, de M. Gaspard Vallette (Genève, Jullien, in-18) sont un recueil d'impressions d'art et de voyages, qu'il a semées dans divers journaux et revues. Il lui a suffi de les rassembler pour en faire un vrai *livre*, ayant son unité de pensée et d'inspiration. Elle consiste dans le sentiment qui fait de ce vieux Genevois, si attaché à son rivage et à sa cité, un voyageur étrangement épris de courses lointaines. Ce sentiment, qui l'arrache parfois à son cabinet de travail et à sa studieuse existence, c'est le besoin de jouir des trésors de la nature et de l'art, de se retremper dans la contemplation de la beauté. Car la beauté, comme il le dit à la dernière page de son livre, est pour lui cette *certitude* dont nul ne se passe, qui est pour l'un d'ordre religieux, d'ordre scientifique pour l'autre, purement esthétique pour un troisième : « Eveillant en lui une certitude absolue, la beauté contemplée décidait, par ce seul acte de foi, par cette soumission complète à la vérité reconnue, un élan de toute son âme vers le divin. Elle faisait de ce sceptique un croyant. » Et cette voix intérieure, prenant la gravité d'accent de la conscience morale elle-même, lui dit : « Fais que ton âme devienne et reste un sanctuaire toujours plus digne d'accueillir la beauté. Fais-la si haute que nulle bassesse ne puisse jamais l'atteindre. Fais-la si fière qu'aucune lâcheté prudente ne la vienne tenter. Fais-la si belle que nulle forme de laideur n'ose même l'effleurer. Et fais-la si parfaite, pour autant que le permet son humanité faillible, qu'elle mérite un jour d'aller, éperdue et radieuse, communier par delà l'espace et le temps avec la beauté absolue qui est Dieu ! » C'est avec cette émotion, en quelque sorte religieuse, que l'auteur nous promène dans Rome, puis en Corse, puis en Grèce : le décor change, mais partout ce sont

Digitized by Google

des visions de grâce ou de beauté. M. Vallette n'a garde, en flânant dans la ville éternelle, de jouer au cicerone : il note l'impression de telle œuvre d'art qui l'a ravi en extase, d'un paysage devant lequel il s'est oublié, d'un type attachant ou pittoresque entrevu dans la solitude de la campagne ou dans la fumée d'une taverne. Et ce sont là de petits chefs-d'œuvre d'évocation précise sans sécheresse, émue sans phraséologie romantique (*La petite marchande de journaux*, *Rencontres*, etc.).

Avec la Corse et la Grèce, surgissent d'autres tableaux, empreints de la même fraîcheur et parfois relevés de la même ironie contenue : car M. Vallette est aussi un moraliste, que révolte l'hypocrisie du monde civilisé et que la sottise humaine fait « entrer en humour, » comme l'Anglais de Toepffer. Ce n'est pas son goût d'artiste seulement qui l'attire vers les contrées que la civilisation n'a pas encore enlaidies, c'est aussi son horreur pour ce qui est bas et frelaté qui l'éloigne des pays où sévit le « progrès. » Voyez plutôt sa visite au palais de justice de Bastia (p. 265). Ainsi se rejoignent dans ses récits l'instinct du plaisir esthétique et le goût de la noblesse morale : on y trouve un esprit orné, délicat, affiné par l'étude ; on y salue aussi une âme fière, libre, dédaigneuse d'un certain succès.... Sa droiture courageuse, l'âpreté de son style d'honnête homme ne sont pas destinées à plaire tous. Quel écrivain digne de ce nom s'en soucie ?

— Les *Lettres écrites de Lausanne* viennent d'être réimprimées à Genève[1], avec une préface qui contient des confidences à peu près inédites de Mme de Charrière sur les histoires de Cécile et de Caliste. De la seconde elle dit ceci : « Je lui dois la plus grande partie de ma petite gloire. Je la fis imprimer à Paris, et depuis je n'ai pas eu le courage de la relire *; j'avais trop pleuré en l'écrivant.* » *Caliste* est bien le plus « vécu » de ses ouvrages. Ce n'est pourtant pas un roman-confession ; mais elle y peint, avec une force singulière, une souffrance analogue à celle qu'elle avait traversée. Caliste est aimée par un homme

[1] Chez Jullien, avec une préface de Philippe Godet et un portrait d'après Arlaud. — 1907, in-12.

Digitized by Google

qui n'a pas le courage de braver en l'épousant les préjugés du monde. La signification du roman tient dans ces simples mots, par quoi l'auteur avertit les femmes du lâche égoïsme de l'homme : « Ce qui est souvent la grande affaire de notre vie n'est presque rien pour lui. » La richesse d'idées répandues dans ce petit livre, la vérité des peintures, la pénétrante analyse des sentiments, la justesse et la sobriété d'un style dont le charme se sent plus qu'il ne s'analyse, ont fait des *Lettres de Lausanne* un de ces petits chefs-d'œuvre qu'une élite de lecteurs goûtera toujours.

— Mentionnons, en passant, deux autres réimpressions d'ouvrages moins anciens : le charmant *Portrait de May*, de T. Combe, et le *Pinson des Colombettes*, de l'honnête conteur neuchâtelois Louis Favre (tous deux chez Delachaux et Niestlé, à Neuchâtel).

— Mais revenons aux nouveautés. L'imprimerie Sæuberlin et Pfeiffer nous envoie un élégant petit volume de Mme Burnat-Provins, le *Chant du verdier*. Comment l'analyser? C'est à la fois poème en prose, description de paysage d'un minutieux réalisme, étude de mœurs locales assaisonnée des détails les plus familiers, rêveries aux insaisissables contours, et cantique s'envolant jusque dans le bleu. L'ensemble réussit à évoquer avec intensité l'avènement du printemps dans la montagne valaisanne. C'est par instants délicieux de fraîcheur et de pittoresque; par instants aussi, terriblement « littéraire » sous une forme savamment naïve; en somme, une œuvre d'artiste, originale au premier chef.... Je me représente Urbain Olivier lisant cela : Non! quelle figure il ferait!

— Et que dirait-il, le même Urbain, de voir l'auteur de la *Course à la mort* envahir son domaine du pied du Jura et nous conter l'horrible histoire de l'*Incendie* (in-12, Lausanne, Payot)? Serait-il aussi scandalisé que d'aucuns l'ont été, dit-on? On y voit un hideux sectaire religieux, attaché comme un vampire à un malheureux paysan dont il détient le criminel secret, et le conduisant sûrement à la ruine. A notre goût, cela est poignant; M. Ed. Rod n'a rien écrit de plus sobre-

Digitized by Google

ment fort que cette histoire villageoise, à laquelle, sans doute, il attache moins de prix qu'au *Sens de la vie* ou à *Michel Tessier*. Nous ne croyons pourtant pas le louer *à côté* en disant que ce récit, fort bien conduit, est une de ses œuvres caractéristiques : elle sollicite plus fortement encore que d'autres la réflexion morale et a un fond solide de vérité humaine. Le personnage du « mômier » est affreux. Il ne s'ensuit pas qu'il soit invraisemblable, et les vrais chrétiens auraient tort de s'indigner d'un portrait qui leur ressemble si peu. Ils n'ont qu'un droit, c'est de protester avec nous contre la page 115, la seule que nous retrancherions de ce livre, où M. Rod traite de « farceurs » les adhérents de toutes les sectes. Il ne faut pas appliquer un mot pareil à des collectivités entières, quand on veut être pris au sérieux soi-même, comme y prétend notre romancier. C'est la seule réserve que nous inspire son livre.

— Deux de nos compositeurs suisses, MM. Jaques-Dalcroze et Gustave Doret, ont été joués pour la première fois, — le même soir, — à l'Opéra-Comique, à Paris. Le *Bonhomme Jadis* et les *Armaillis*, deux pièces absolument différentes, l'une tirée de la gracieuse et un peu vieillotte comédie de Murger, l'autre, écrite par M. Baud-Bovy, franchement suisse et montagnarde, ont eu, chacune en son genre, un succès incontesté. Preuve en est l'article très admiratif d'un juge autorisé, M. Ad. Jullien, qui, dans le *Journal des Débats* (18 novembre) loue abondamment les deux compositeurs, puis s'écrie : « Et maintenant, après le double succès remporté par M. Jaques-Dalcroze et M. Gustave Doret, si la Confédération helvétique ne vote pas de chaleureux remerciements à M. Albert Carré!... » Cela devrait suffire à notre amour-propre national. Mais il y a des esprits qui, obéissant à d'autres amours-propres, ne savent pas jouir de deux bonnes choses à la fois et ont le besoin d'exalter l'une au détriment de l'autre. Cet état d'esprit singulier s'est manifesté une fois de plus à propos de nos deux musiciens. Il en faut sourire, puisque, décidément, l'homme est ainsi fait. Souhaitons au moins que des succès nouveaux, remportés à Paris par ces deux compatriotes, y affermissent leur

Digitized by Google

réputation. Et alors, vous verrez que la France les adoptera et oubliera même qu'ils sont Suisses. Mais nous nous le rappellerons.

— Car il faut veiller sur nos illustrations nationales, de peur qu'on nous les prenne. Récemment, un lecteur assidu de la *Bibliothèque Universelle*, de ceux qui la lisent sans en sauter une ligne, m'interpelle : « Qu'avez-vous dit de la page 229 de la livraison d'août ? » Hélas ! je n'avais pas lu encore l'article sur le Caucase dont parlait mon interlocuteur. En m'y reportant, je vis que Du Bois de Montperreux y est qualifié de « savant *français* ». Il était un vieux et authentique Neuchâtelois. Né le 28 mai 1798 à Môtiers-Travers, Frédéric Du Bois était, par sa mère, cousin germain de l'historien Gaullieur. Après ses voyages (1831-1834), il devint professeur à l'académie de Neuchâtel (1843) et mourut en 1850. L'académie ayant été supprimée après la révolution de 1848, Du Bois légua ses collections et sa bibliothèque à la ville de Zurich. Outre son *Voyage au Caucase*, il a laissé un précieux ouvrage, les *Monuments de Neuchâtel*, publié après sa mort et qui est classique pour les Neuchâtelois. On pardonnera à l'un de ces derniers cette modeste revendication.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'électrification des chemins de fer suisses. — La lampe à incandescence Kuzel. — Un nouveau gaz de l'atmosphère. — Adaptation de la turbine à vapeur aux paquebots. — On demande une invention. — La lutte contre le cancer en France. — Encore les empoisonnements par les gâteaux à la crème. — Doit-on dormir après les repas ? — Publications nouvelles.

On sait que par suite d'une décision du conseil fédéral, la substitution de l'électricité à la vapeur, pour la traction des chemins de fer, a été mise à l'étude en Suisse. Une commission a été nommée pour étudier la question, qui est d'un intérêt très

Digitized by Google

considérable. En effet, les conclusions qui seront tirées n'intéressent pas seulement la Suisse ; les autres pays suivent avec attention l'étude qui est faite du problème. Car, un peu partout, en Europe et ailleurs, il y a des régions importantes où l'électrification pourrait être réalisée, s'il était démontré par la Suisse que l'opération est possible : la haute Italie, le nord de l'Espagne, une partie de l'Europe centrale, la Suède, la Norvège, le midi et le sud-ouest de la France, toutes les régions où la nature peut fournir les forces électriques requises. La grosse question, en cette affaire, c'est l'économie, naturellement. Le tout est de savoir si l'opération est financîèrement viable. Il faut donc étudier le projet de la façon la plus méticuleuse et laisser à l'imprévu la part la plus petite. — Cette étude est déjà très avancée, et dès maintenant on sait à quoi s'en tenir sur certains points essentiels, grâce au rapport de M. Wyssling dans le *Bulletin technique de la Suisse romande*. Une première grosse question se posait. Il s'agissait de savoir si la Suisse pouvait fournir la quantité d'énergie électrique requise. Cette quantité varie selon les saisons ; aussi a-t-on pris pour base les besoins maxima, en tenant compte de tous les éléments du problème, et la conclusion à laquelle on est arrivé est que l'électrification des chemins de fer suisses exigera une puissance continue de 125 000 chevaux pendant vingt-quatre heures par jour. Or, il semble bien que la Suisse ait une disponibilité supérieure à ce chiffre. D'autre part, il se pourrait qu'on pût se contenter d'une énergie moindre, au moyen d'une récupération d'énergie pendant les descentes ; il y aura donc lieu d'étudier spécialement ce problème. Mais un premier point est acquis. Il faut souhaiter que la solution des autres éléments du problème soit aussi favorable au projet très intéressant dont la Suisse a pris l'initiative.

— Nous avons, tout récemment encore, — le mois dernier, — parlé des nouvelles lampes à incandescence qui ont fait leur apparition en Allemagne.

Il y a lieu d'ajouter quelques renseignements à ceux que nous avons donnés. La lampe Kuzel, en particulier, repose sur

Digitized by Google

uu principe dont on n'avait guère tiré parti jusqu'ici. C'est que les métaux, à l'état colloïdal, forment des masses absolument plastiques auxquelles on peut donner la forme que l'on veut, et qui, une fois sèches, ont la durée du silex.

C'est avec des colloïdes de métaux et métalloïdes qui n'entrent en fusion qu'à une haute température que M. Kuzel fabrique ses filaments, transforme ses masses plastiques de métal à l'état colloïdal en filaments. Ces filaments, portés à l'incandescence, passent à l'état métallique cristallin. La lampe de M. Kuzel ne dépenserait qu'un watt, 3 ou 4 fois moins que la meilleure lampe au carbone; on parle même de lampes ne dépensant qu'un demi-watt. S'il en est ainsi, l'électricité n'aura pas de peine à l'emporter sur le gaz, comme moyen d'éclairage. De toute façon, la lampe au carbone sur laquelle nous vivons depuis 1880 va bientôt disparaître devant les lampes Kuzel, Wolfram ou Auer, qui utilisent le tungstène principalement. Et ce sera tout profit pour nous.

— Encore un gaz nouveau dans l'atmosphère! Décidément il n'y a rien de stable, pas plus la composition de l'air que les propriétés de la matière. Il y a trois ans déjà, M. E. Baly, en étudiant les spectres du néon, du crypton et du xénon, trouvait dans les spectres des deux derniers corps trente-sept raies de même intensité. Il en concluait qu'il y avait dans ces deux gaz un troisième corps, un autre gaz plus lourd, qui se trouvait là à l'état d'impureté, et se révélait par le spectroscope. M. Rudolf Schmidt confirme cette manière de voir, et montre que le xénon n'est pas un gaz unique, mais un mélange de plusieurs gaz. Un de ceux-ci a pu être isolé, et c'est le nouveau gaz en question. Mais s'il est né, il n'a point encore été baptisé. C'est qu'ils sont peut-être plusieurs : on baptiserait le tout à la fois.

— Il n'y a pas bien longtemps, nous signalions, ici même, les critiques qui étaient faites, de certains côtés, à la turbine à vapeur. En gros, l'on disait que la petite turbine, pour petit navire, est un moteur excellent, mais que la grande turbine, adaptée au grand navire, sera un moteur médiocre. Il faut

Digitized by Google

croire qu'il y a lieu de ne pas tenir pour définitif ce jugement. Car on vient de construire deux transatlantiques, qui sont les plus grands du monde, et c'est la turbine à vapeur qui les fera marcher! Ces deux bateaux sont la *Lusitania* et la *Mauretania*, de la Compagnie Cunard. Le contrat de cette compagnie avec le gouvernement anglais l'oblige à construire deux croiseurs capables de faire 24 $^3/_4$ nœuds, qui, en cas de guerre, sont mis à la disposition de l'amirauté. Le gouvernement anglais avance le joli denier de 65 millions pour la construction (à 2 $^3/_4$ d'intérêt par an) et paie une subvention annuelle de 3 750 000 francs à la compagnie.

La longueur de ces deux bateaux est de 235 m. 50; la largeur maxima de 26 m. 40. Ils sont plus longs que le *Kaiser Wilhelm II*, et même que le *Great Eastern*, le mémorable fiasco maritime; ils filent 1 $^3/_4$ nœud de plus que le *Kaiser Wilhelm*, le plus rapide, jusqu'ici, des paquebots. Les ponts sont au nombre de neuf; deux ascenseurs permettent de passer rapidement des uns aux autres. Ces monstres pourront porter 3070 personnes: 810 hommes d'équipage; 560 passagers de première classe; 500 de seconde classe, et 1200 de troisième classe. Ils devront faire 25 $^1/_4$ nœuds aux essais, et en service usuel 24 $^3/_4$ nœuds en moyenne. La force motrice sera fournie par quatre turbines Parsons actionnant quatre hélices. Deux hélices seront réservées pour la marche-arrière. Les turbines sont énormes; le diamètre maximum du rotor est de 5 m. 930 à l'extérieur des arbres. Le jeu entre les arbres et l'enveloppe varie, selon la pression, de $^1/_2$ à 1 millimètre, ce qui est d'une précision admirable. La vitesse circonférentielle maxima est de 42 m. 80 par seconde. Nous sommes loin des transatlantiques classiques. Car, de 10 500 tonneaux, nous voici arrivés à 38 000 tonneaux; de 20 nœuds à 25. La vitesse est accrue de 25 $^0/_0$; la puissance de 400 $^0/_0$ à peu près, passant de 14 000 à 68 000 chevaux.

— Avis aux inventeurs. Le service des postes aux Etats-Unis voudrait mettre la main sur quelque appareil grâce auquel il fût facile à un train, en marche rapide, à la fois de

Digitized by Google

prendre au passage aux stations le courrier destiné aux autres localités et de laisser à chaque station le courrier qui lui est destiné. Déjà il y a une centaine d'inventions dans ce genre : mais il paraîtrait que l'idéal n'est pas encore atteint. Quelqu'un de nos lecteurs a-t-il, sur ce point, une idée ingénieuse? En ce cas, se mettre en rapport avec le *Second assistant Postmaster general* Shallenbergh, à Washington. Mais inutile de soumettre une *idée* : il faut présenter un appareil ayant fonctionné et fait ses preuves.

— Après l'Angleterre et l'Allemagne, voici la France qui s'avise de mener une croisade contre le cancer. Le cancer est une maladie très fréquente, qui semble devenir plus fréquente encore. En France, elle tue bien 30 000 personnes par an. Ce qu'il y a de navrant dans ce mal, c'est qu'on en ignore encore la nature; c'est aussi qu'il n'y a pas de remède connu. Il est vrai que beaucoup de cancers opérés à temps peuvent être guéris : mais il y a tant de cancers inopérables ! Les sérums n'ont rien donné de certain. Quelques-uns ont paru arrêter le mal un moment, mais cet arrêt a toujours été temporaire. En somme, on sait très peu de chose sur le cancer, et le peu qu'on sait est décourageant. Il faut donc en savoir plus, et c'est pourquoi l'idée a été lancée de créer un institut anti-cancéreux. Déjà de beaux dons ont été faits, et on peut compter qu'avant longtemps les sommes nécessaires seront acquises, permettant de travailler utilement à la solution du problème.

— Nous avons, en octobre, signalé un travail relatif aux empoisonnements par les gâteaux à la crème, travail d'où il résultait que les œufs seraient souvent les coupables. Il nous faut signaler maintenant un autre travail, qui a été présenté au congrès de l'hygiène alimentaire par MM. Netter et Ribadeau-Dumas, d'où il résulterait que les œufs ne sont pas le seul poison des gâteaux : il y aurait le lait aussi. Les auteurs que je viens de citer ont été mis sur la piste par ce fait qu'ils ont constaté que le sang des personnes intoxiquées offre une particularité qui est constante chez les sujets intoxiqués par le bacille de la fièvre typhoïde et les bacilles voisins. De là

Digitized by Google

idée qu'en réalité l'empoisonnement par les gâteaux est dû à une invasion microbienne, à une invasion de microbes connus d'ailleurs, qui se trouvent souvent dans l'eau et aussi dans le lait. Ces microbes peuvent être ajoutés au lait par un baptême pratiqué avec de l'eau infectée; ils peuvent encore s'y trouver naturellement, car ils existent d'habitude dans le tube digestif des animaux domestiques : dès lors il suffit que la traite ait été opérée sans soin ou dans des conditions malpropres pour que des bacilles passent de l'intestin dans le lait. Conclusion : on peut être empoisonné par les œufs, mais on peut l'être aussi par le lait. Les gâteaux à la crème peuvent tuer de deux manières.

— Petite question d'hygiène pratique : doit-on dormir après les repas, quand on est enclin à le faire? Oui et non, cela dépend des cas. Il est vrai que l'exemple de l'animal serait de nature à faire croire que le sommeil après le repas est chose salutaire. Mais on peut observer aussi sur l'animal que l'exercice modéré est préférable, en ce qu'il accélère la digestion. Pour l'homme, il n'y a pas de règle générale absolue. Car les conditions varient : la température, l'abondance du repas, etc. En somme, c'est à chacun de voir ce qui lui convient. Si un petit somme repose le sujet, qui en sort frais et dispos, le sommeil est permis. Si le sujet sort de son sommeil alourdi et fatigué, c'est qu'il ferait mieux de ne pas dormir. Il serait préférable pour lui de marcher un peu, ou de réduire son repas, car il digère mal. Généralement le besoin de dormir indique un certain trouble de la digestion, dû souvent à un repas excessif. Il faut plutôt y résister en diminuant le repas et en prenant un peu d'exercice.

— Publications nouvelles : *Essai sur les passions*, par M. Ribot (P. Alcan). Fort intéressant essai de l'excellent philosophe sur les caractères propres aux passions, sur leur généalogie, et sur la manière dont elles finissent; c'est ici le complément des deux ouvrages du même auteur sur la psychologie et la logique des sentiments. — *Le langage musical et ses troubles hystériques*, par J. Ingegnieros (F. Alcan). Essai de

Digitized by Google

systématisation des aphasies musicales ou amusies, dont le besoin se faisait sentir. Car l'auteur fait pour le langage musical l'étude qui a été faite pour le langage parlé, ce qui lui permet de nous révéler beaucoup de faits curieux et intéressants au point de vue de la psychologie et de la pathologie nerveuses. — *Traité pratique de photographie stéréoscopique*, par C. Fabre (Gauthier-Villars). Ceci est un livre essentiellement pratique. L'auteur s'attache à donner des indications claires sur la manière d'obtenir de bonnes épreuves. Son ouvrage est divisé en six chapitres : appareils; négatifs, positifs; épreuves en couleur; examen des images, et stéréoscopes; projections stéréoscopiques. — *Librairie rationaliste : Essai de bibliographie contemporaine sur le résumé de nos connaissances depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (Schleicher frères). Catalogue des livres à lire, des œuvres scientifiques et des œuvres historiques de la pensée, avec indication des prix, et esquisse rapide des idées développées; catalogue des bons livres dont doit se composer une bibliothèque d'homme qui raisonne et veut savoir ce qu'on peut savoir, et ce qu'on a pensé sur les sujets principaux. Cette publication rendra certainement de grands services au public désireux de s'instruire.

CHRONIQUE POLITIQUE

Température. — En Allemagne. — Le ministère Clémenceau. — En Angleterre. — Changements aux Etats-Unis. — En Suisse : les traités de commerce adoptés. — Banque nationale. — Les accroissements de recettes des chemins de fer et le Simplon.

La température continue à être exceptionnelle. Les premiers jours de novembre ont été beaux et chacun d'en attendre une prolongation brillante par l'été de la Saint-Martin, qui commence le 11 novembre. Mais on avait mal compté. On sait

Digitized by Google

maintenant que cet été tardif correspond aux fameux saints de glace du mois de mai, même période à six mois de distance et que lorsque l'un des deux est beau l'autre est assez invariablement le contraire. C'est comme l'humeur de.... beaucoup de gens. Or, par une exception très remarquée au moment même, puis oubliée, les saints gelés se sont montrés de très bonne composition cette année; ils ont laissé passer le soleil et n'ont pas menacé même un seul instant les vignes et les floraisons diverses dont ils sont l'un des ennemis les plus redoutés. De sorte que, la bascule aidant, l'été tardif a été des plus maussades. Il s'est revêtu de brumes épaisses, de nuées crevant en pluies, auxquelles on n'a pu reprocher qu'une chose : de ne tomber ni assez fort ni assez longtemps, car la terre, asséchée et altérée, — oh combien! — en demandait beaucoup plus qu'elle n'en a reçu. Et voilà comment on n'est jamais content! On aurait dû l'être, au moins modérément, car le rafraîchissement ayant été peu marqué en somme, bien que la neige soit descendue au-dessous de 1000 mètres sur les montagnes, la plaine a reverdi, en compensation de la chute des feuilles, très forte et assez subite. Après quoi le soleil est revenu, ce bon ami qu'on revoit toujours avec plaisir, mais en limitant la durée de ses faveurs, car l'hiver arrive et les brumes aussi, le matin surtout, et ce n'est guère qu'au milieu de la journée qu'il se montre en vainqueur. Les petites pluies ont été très favorables aux travaux de la campagne. On a entendu plus tard que de coutume les gaies clochettes des troupeaux, paissant dans les champs à la grande joie de leurs propriétaires, qui y faisaient des économies de fourrages très précieuses cette année; les travaux de la saison, labours et semailles, se sont faits dans de très bonnes conditions et ont pu s'achever à temps. Les vignerons se montrent enchantés. Leur récolte a été très bonne comme quantité et elle se vend bien, la qualité étant supérieure, et les amateurs approvisionnant leurs celliers.

Toutefois, comme aucun tableau ne peut se passer d'ombres, le mois a eu les siennes, sur les rives de la mer, dans le Midi en particulier où l'on a noté des raz de marée et des tempêtes

Digitized by Google

très sérieuses par les dégâts qu'elles ont causés. Les jours deviennent de plus en plus courts, mais tout semble indiquer la continuation d'une saison peu froide, au moins jusque vers Noël, où le solstice d'hiver nous ménage peut-être un changement qu'il faut souhaiter aussi peu radical que possible.

— En politique, c'est l'Allemagne qui tient le record du mois. A la fin de la première décade, la *Gazette de Francfort* s'est élevée contre le pouvoir personnel de l'empereur dans les relations étrangères avec une franchise et une autorité frappantes, qui laissaient voir qu'elle se sentait appuyée par l'opinion allemande. Nous n'avons pas besoin de donner ses arguments; ce sont au fond ceux que nous avons présentés ici même depuis plusieurs mois, où ils n'étaient même pas tout à fait nouveaux pour nos lecteurs, car il y a longtemps que nous signalons les dangers de la politique impériale. D'autres grands journaux représentant divers partis ont suivi dans le même sens, montrant bien où allaient les préoccupations générales. Même les nationaux-libéraux, gagnés par Bismarck et qui n'avaient pas cessé de soutenir le gouvernement, se rebiffaient cette fois avec une certaine énergie.

Le mouvement prenait une tournure sérieuse, et chacun avait le sentiment que des explications seraient demandées au gouvernement dès que le Reichstag commencerait sa session d'hiver. C'est ce qui a eu lieu. Le représentant principal des nationaux-libéraux, M. Bassermann, qui s'était exprimé très vivement dans une réunion publique, présenta l'interpellation attendue. Mais il devint évident tout de suite qu'il l'avait combinée avec le chancelier, tant sa parole était devenue pâle et éteinte. Le prince Bülow lui répondit dans un des discours habiles dont il est coutumier, et où il a réussi à exposer la politique impériale avec assez d'art pour obtenir un demi-acquiescement de la chambre. Peut-être l'a-t-il dû en bonne partie au fait qu'il n'a point cherché à nier l'évidence, à savoir que la politique personnelle de l'empereur a isolé l'Allemagne, mais il a ajouté que cet isolement est moins grand qu'on ne le croit, que les relations avec l'Angleterre, avec la France sur-

Digitized by Google

tout, sont aussi correctes qu'elles peuvent l'être dans une situation qui ne peut être changée, que l'empereur, son maître, est resté dans les limites que lui assigne la constitution, et que s'il en avait été autrement, lui, le chancelier, se serait retiré plutôt que d'acquiescer à un exercice illégitime du pouvoir. Tout le discours a été très bien dit, et de telle façon que le débat n'a pas eu d'autre suite.

Mais l'empereur a fort bien compris qu'il n'en sortait pas indemne devant l'opinion allemande, et il l'a prouvé à tous ceux qui connaissent ses allures en allant faire à Munich une visite de gala qui devait être et a été une véritable démonstration. Tout d'abord, son entrée dans la ville principale du midi de l'Allemagne a été combinée jusque dans ses moindres détails et d'une somptuosité rare. Bien faite pour gagner la population la plus artistique, en même temps que la plus particulariste de l'empire, elle a eu un succès extraordinaire. Les foules ont acclamé un cortège comme on n'en voit pas souvent, et la réussite, qui s'est prolongée durant tout le séjour, paraît avoir été complète.

L'empereur, pourtant, ne s'est pas reposé entièrement sur ces lauriers. Il y a joint des entrevues, où il s'est exprimé familièrement sur les préoccupations de l'Allemagne, notamment dans un long entretien avec un poète viennois, entrevues destinées à être publiées, et qui l'ont été sans qu'on y ait fait la moindre objection ou rectification.

Bien plus, l'anarchie au Maroc qui a suivi l'intervention de Guillaume II dans les affaires de ce pays, et devient dangereuse pour tous les Européens établis dans ses villes, ayant passé à l'état aigu et ne pouvant plus être tolérée, l'empereur a gracieusement fait connaître qu'il n'avait pas d'objection à l'intervention de la France et de l'Espagne, qui y ont envoyé des navires de guerre pour protéger leurs nationaux, et sont prêtes à les soutenir par des corps de troupes armées. Il est probable que c'est l'Espagne surtout, plus rapprochée, qui fournira d'abord ces dernières. Mais la prudence est à l'ordre du jour. L'insurgé Raissouli est maître de Tanger et des côtes; il a forcé

Digitized by Google

le sultan et le maghzen à reconnaître son autorité, il cherche à rallier les tribus contre les Européens. Nul ne peut prévoir où pourrait conduire une intervention armée en présence d'un gouvernement comme celui de Berlin, hostile au fond à tout ce qui se fait en dehors de lui, comme il l'a déjà prouvé, et qui ne serait peut-être pas trop fâché de laisser se produire un imbroglio dont il pourrait se servir à l'occasion. Heureusement que toute cette histoire du Maroc a manifesté le danger et permettra sans doute d'y parer. En attendant, elle ne laisse guère prendre au sérieux les amabilités présentes du prince Bülow et de son empereur. C'est le bon côté de l'affaire.

— La France passe par un moment intéressant. Le cabinet Clémenceau s'est présenté aux chambres, et son chef a prononcé un discours-programme assez libéral dans son ensemble, plein de promesses de réformes, qui a été très bien accueilli par les chambres et par le public. Il s'est déclaré ouvertement socialiste, ce que son programme laissait assez voir, mais adversaire résolu du collectivisme, ce qui veut dire qu'il est partisan de l'intervention de l'état en plusieurs domaines que les libéraux voudraient laisser à l'initiative individuelle, tandis qu'il combattra l'abolition de la propriété privée et toutes les conséquences qu'elle comporterait. Il l'a montré en particulier en préconisant le rachat des chemins de fer de l'Ouest, qui seraient joints aux chemins de l'état dans la même région, de manière à constituer un réseau puissant, qui permettrait d'acheminer le rachat de toutes les autres compagnies. Si la chambre était sage, elle repousserait un projet qui augmentera dans des proportions néfastes un mal dont elle souffre déjà beaucoup, l'intervention plus ou moins forcée des députés dans la nomination de l'armée d'employés de tous grades indispensables à l'exploitation de ces grandes entreprises. Celle-ci en deviendrait moins bonne encore et plus coûteuse, tandis que les députés devraient y consacrer un temps dû à la gestion des plus grands intérêts du pays. Est-ce en prévision de ce surcroît d'occupations que députés et sénateurs ont porté de 9000 à 15 000 francs par an l'indemnité qui leur est allouée? La vota-

Digitized by Google

tion sur ce point n'a pas fait un pli. Elle a été enlevée sans phrases avec un ensemble et une dextérité vraiment admirables.

M. Clémenceau a créé un nouveau ministère, celui du travail, qu'il a confié à M. Viviani, un socialiste connu, qui s'est présenté lui-même en un discours un peu sentimental, joliment tourné, « bien français » comme on dit, qui a immédiatement conquis les suffrages de la chambre, en dépit d'une phrase malheureuse, qu'on a essayé d'atténuer après coup, mais qui restera à son auteur. Il a parlé « du geste magnifique » par lequel « nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus. » Voilà une fatuité qui ne mènera le nouveau ministre ni bien loin, ni bien haut. Et dire que la chambre, enivrée par le « geste », a joué au jeune ministre le mauvais tour de voter l'affichage de son discours, qui ira prendre place à côté de celui de M. Clémenceau!

Peu après, M. Briand, qui est resté ministre de l'instruction publique, et provisoirement des cultes jusqu'à ce que la séparation soit accomplie, a prononcé sur cette dernière un discours sobre, sensé, presque parfait de forme, et d'une tout autre envergure, heureusement mieux accueilli encore, qui a montré le ministre très résolu à achever son œuvre calmement, avec tous les ménagements possibles, mais sans dévier de la politique adoptée par le cabinet, et sans compromission de nature à modifier la séparation telle qu'elle a été votée.

Y réussira-t-il complètement? Tous les liens, même les plus subtils, seront-ils coupés à jamais, laissant l'état et les églises absolument indépendants les uns des autres? L'avenir le montrera. Ce qu'il faut constater, c'est le sérieux du ministre, sa grande intelligence, son évidente sincérité, qui inspirent confiance et lui faciliteront une tâche singulièrement ardue. On procède dans ce moment aux inventaires des biens des églises catholiques, suspendus à la suite de troubles, et organisés de manière à rendre vaines les oppositions qui se présentent. Plusieurs milliers restaient à faire. La plupart ont été exécutés paisiblement. On s'est rendu maître assez facilement des réni-

Digitized by Google

tents, et cette difficulté peut être considérée comme surmontée. C'était la plus grande.

— On voudrait pouvoir dire de bonnes choses de la Russie. Dans une certaine mesure, il y a non pas progrès, mais accalmie. Le brigandange qui a sévi dans les villes et les campagnes a fait un tort sérieux aux revendications libérales. Même ceux qui demandent des réformes ont réclamé la répression de crimes qui menacent en fin de compte tout le monde. Ils ont été entendus au delà probablement de leurs désirs. La police, qui est réellement toute-puissante et fort au-dessus des ministres, malgré la mort du général Trepoff qui semblait incarner tous les brigandages légaux, pogroms, etc., a repris courage, — en a-t-elle jamais manqué? — et s'est mise à l'œuvre pour une répression draconienne. Tout homme arrêté, fût-il innocent, est jugé et exécuté sans délai. Passe encore, dit-on, lorsqu'il s'agit de vrais crimes et de rétablir quelque ordre et quelque sécurité. Mais on peut voir maintenant à quel point la manière importe. Que l'on donne à un pouvoir irresponsable le droit de vie et de mort, et il est certain qu'il en abusera et étendra son action à des actes qui ne sont aucunement des délits. Comme dans les premières élections à la douma, et bien plus encore, la police s'est emparée de tous les hommes qui lui inspiraient de la crainte et les a annulés en les incarcérant ou en les exilant dans des provinces plus ou moins lointaines. On en a transporté dans des lieux quasi déserts, où ils ne trouvent ni abris, ni nourriture, et sont condamnés à périr de faim et de froid. A toute force, on veut arriver à réunir des députés que le gouvernement puisse faire voter comme il le désire, et éliminer les candidats dont on n'est pas sûr. Il est douteux que l'on y parvienne. Les électeurs se tiennent; ils ont des réunions, et ce qui montre qu'ils ne sont pas sans espérance, c'est que les élections, toutes difficiles qu'elles soient, ont calmé les menées politiques tumultueuses et révolutionnaires. Les Russes en sont arrivés à vouloir obtenir par des moyens légaux les réformes qu'ils jugent indispen-

Digitized by Google

sables, tandis que le gouvernement, avec l'appui de la réaction, cherche à rétablir le régime ancien autant que cela sera possible. La réunion d'une nouvelle douma, qui n'aura pas lieu avant deux ou trois mois, sera donc d'une très grande importance et décidera sans doute du cours des événements. D'ici là, il faut croire qu'aucun grand événement ne se produira. Si les espérances étaient déçues une fois encore, on ne peut prévoir ce qui se passera. Les besoins d'argent du gouvernement, la situation politique en Europe au printemps prochain exerceront aussi sans doute une très grande influence.

— L'Angleterre ne paraît pas très satisfaite de son nouveau gouvernement qui perd du terrain et voit sa majorité, si forte dans la chambre basse, diminuer graduellement. Les élections communales à Londres, qui servent de baromètre politique dans une certaine mesure, ont amené la déchéance des libéraux et le retour de fortes majorités conservatrices. Les administrations remplacées étaient devenues fort impopulaires par leurs prodigalités et par l'augmentation énorme des impôts rendue ainsi nécessaire. Ce n'est pourtant pas le reproche qui est adressé au gouvernement, mais plutôt le contraire. Sa politique maritime ne paraît pas être celle que l'on voudrait, et l'on attend encore les réformes militaires, très difficiles, il faut le dire, où le précédent ministère a également échoué. Le bill sur l'instruction publique, qui touche à la situation de l'église anglicane, est maintenant plus ou moins démoli par la chambre des lords, sans que l'on ose trop lui reprocher son intransigeance, car personne n'est content. De grands efforts se font pour trouver une combinaison acceptable des deux côtés.

— Aux Etats-Unis, la politique est devenue intéressante. M. Roosevelt, qui visite maintenant les chantiers du canal de Panama, s'est beaucoup occupé d'établir la suprématie de Washington sur l'Amérique entière. Il y réussira sans doute en une certaine mesure, qui ne contentera guère son pays. Les états du centre et du sud paraissent disposés à accepter sa

Digitized by Google

direction, sauf sur le terrain économique. Le protectionnisme des Etats-Unis s'y oppose, et les autres ne veulent pas sacrifier leurs relations commerciales avec l'Europe, en quoi ils se montrent fort sensés. Les élections générales qui viennent d'avoir lieu ont été un échec pour le parti républicain, dont la majorité dans le Congrès a été sensiblement diminuée. Dans l'état de New-York, l'élection du gouverneur a donné des indications plus sérieuses encore. Le candidat des démocrates était M. Hearst, un milliardaire, ou peu s'en faut, qui a fait fortune en Californie, et vise à la présidence de l'Union. Comme l'argent abonde, il a acheté plusieurs grands journaux, dirigés sans scrupules et extrêmement mauvais, qui ont achevé de démoraliser le public, déjà fortement atteint par Tammany Hall. Au dernier moment, il a fait des promesses de réformes démagogiques, qui ont augmenté sa popularité parmi les mauvais éléments de la ville de New-York, mais en amenant un grand nombre d'électeurs démocrates à voter pour le candidat républicain, M. Hughes, très honorable, mais qui ne l'a emporté que de 55 000 voix, M. Roosevelt est intervenu dans le débat par un de ses ministres, M. Root, qui a déclaré, en son nom, que la nomination de M. Hearst serait une calamité publique. Or, ce dernier avait repris le programme de M. Bryan, ennemi du protectionnisme, des trusts, du monopole de fait des chemins de fer, et il va forcer ainsi le parti républicain à s'en occuper sérieusement, bien contre son gré, car c'est là que se trouve en partie son point d'appui, et si les démocrates choisissaient un candidat à la fois habile et respectable pour la présidence de l'Union, ils auraient de grandes chances de l'emporter. M. Hearst lui-même reste une menace dont ses adversaires devront tenir compte.

En Suisse, les préoccupations se sont portées sur les traités de commerce avec la France et l'Espagne. L'un et l'autre ont présenté des difficultés qu'on a pu croire insurmontables, et

Digitized by Google

qui n'ont été surmontées des deux côtés qu'à force de patience et de désir d'en venir à bout. Des deux parts l'opposition a été très vive, persistant jusqu'au bout. Une première rupture avait eu lieu avec l'Espagne, où un parti puissant ne voulait pas céder. Les chambres ont fini par voter oui, à contre-cœur. En Suisse, l'opinion publique était également mal disposée, et ce n'est pas sans peine qu'elle a été en partie ramenée. Pour le traité avec la France, on redoutait une rupture très fâcheuse à tous égards, mais on était décidé à l'accepter plutôt que d'admettre les tarifs français sur les soies et les broderies. Une transaction est intervenue, mais jusqu'au dernier moment on est resté dans le doute au sujet des chambres françaises, et le gouvernement a dû déployer beaucoup d'énergie pour l'emporter. Cela vaut évidemment beaucoup mieux pour tout le monde.

— Les discussions ne sont pas terminées à propos des traitements à allouer aux directeurs de la Banque nationale, qui va prochainement commencer ses opérations. On aurait pu s'épargner cette difficulté en laissant au nouvel établissement une autonomie avantageuse à tout le monde. A moins d'en faire une banque d'état, ce qui n'était nullement dans l'intention de ses promoteurs, il aurait beaucoup mieux valu, sur ce point et sur d'autres, lui laisser la liberté de s'organiser selon ses besoins. Quelques dixaines de mille francs de plus ou de moins n'étaient pas une affaire pour une grande banque, et des directeurs hors ligne valaient un sacrifice que leur habileté pouvait aisément transformer en bénéfices peut-être considérables. Du moment où ces directeurs étaient assimilés à des fonctionnaires de la bureaucratie fédérale, et que l'état mettait la main dans l'organisation d'une société par actions sur laquelle il ne devait avoir qu'une haute surveillance, les difficultés devaient naître et recevoir des solutions imparfaites. Si les directeurs sont des employés fédéraux, de gros traitements deviennent d'autant plus fâcheux qu'ils poussent logiquement à augmenter ceux des principaux fonctionnaires fédé-

Digitized by Google

raux, puis à en agir de même pour les autorités cantonales, ce qui ne sera certainement pas vu de bon œil dans nos démocraties, habituées à payer modestement ses gouvernants et qui s'en trouvent bien. Le changement, qui a déjà commencé, ne passera peut-être pas inaperçu.

— Les recettes de nos chemins de fer ont eu cette année une très forte augmentation. Il serait intéressant de savoir pour combien l'exploitation du Simplon y a contribué. Ce ne serait pas très difficile à établir. Au moyen de l'indication des recettes mensuelles comparatives de 1905 et 1906, on verrait si l'accroissement a été beaucoup plus marqué depuis l'ouverture du tunnel. Les recettes du Gothard permettraient également de se rendre compte si cette ligne a perdu, et combien ?

Lausanne, 27 novembre 1906.

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE ROME. Tome Ier : « La conquête ; » tome IIe : « Jules César, » par *G. Ferrero*. — 2 vol. in-12. Paris, Plon.

L'histoire romaine, l'histoire de la fin de la république et de l'empire surtout, est à refaire. Depuis un quart de siècle la critique des textes a réalisé de si grands progrès, des inscriptions en si grand nombre ont été collationnées et fixées dans leur forme définitive, que les ouvrages d'ensemble que nous possédons, ceux d'Albert Duruy et d'Hermann Schiller, par exemple, sont devenus insuffisants. M. Ferrero pourra-t-il, comme il nous le fait espérer dans sa préface, mener à bien cette grande œuvre, décrire la puissance et la décadence de Rome, montrer comment la nation conquérante forma peu à peu, de l'assemblage immense des peuples conquis, l'unité vivante de l'empire, comment, plus tard, ce grand corps se faussa, se désagrégea, pour s'écrouler enfin ? Nous devons le souhaiter vivement, car nous possèderons alors une œuvre de premier ordre, intéressante, solide et originale à la fois.

Après avoir résumé en quelques chapitres l'histoire de la république jusqu'à la mort de Sylla, l'auteur commence son récit détaillé avec l'année 78 et le poursuit dans ses deux premiers volumes jusqu'aux ides de mars 44. Il décrit les troubles qui suivirent la fin du redoutable dictateur. Le parti aristocratique remis en selle veut conserver la direction de l'état, mais la démocratie le bat en brèche et fournit un instrument incertain, dangereux, mais toujours prêt à agir, à tous les ambitieux. Pendant ce temps un habile général, Lucullus, détruit la puissance de Mithridate et

Digitized by Google

conduit les légions dans des pays lointains et inconnus. L'auteur s'attache à cet homme, en qui il montre un « impérialiste » avant le temps. Le premier, en effet, Lucullus se laisse entraîner par le désir indéfini de grandeur et de conquête ; il ouvre ainsi une voie dans laquelle d'autres le suivront, et leurs victoires, non seulement déplaceront les limites de l'empire, mais transformeront l'histoire de Rome.

Pompée s'élève : vainqueur en Espagne, vainqueur des pirates, il fait à son tour sa campagne d'Asie et revient environné d'un prestige immense. On attend de lui quelque coup de force à la manière de Sylla ; mais il n'est pas de cette trempe et laisse passer le moment. Puis vient le premier triumvirat, association de trois influences ou plutôt de trois clientèles qui suffit à dominer l'état. Pompée vit de sa gloire et regarde passer les jours. Crassus augmente ses richesses et rêve de conquêtes fructueuses, de razzias énormes dans les gras pays d'Orient. César travaille : consul en 59, il se pose en novateur hardi, ébranle par ses lois les fondements de la société ; puis il part pour la Gaule, car il est ambitieux, et seul le général victorieux, entouré de soldats fidèles, peut exécuter de grands desseins.

Entre temps, quelque chose va mal dans l'état. Les provinces s'épuisent de par les exactions des gouverneurs et l'avidité cruelle des usuriers ; l'Italie ne se remet pas des maux de la guerre servile ; Rome, qui a tremblé au nom de Catilina, continue à être agitée par les factions. Et surtout la société se transforme sous l'action de la conquête qui, faisant affluer les capitaux à Rome, garnissant d'esclaves les marchés d'Italie, provoque un mouvement de l'ancienne classe laborieuse de la campagne à la ville, crée partout des désirs de bien-être et de luxe. A cet empire devenu immense, l'ancienne constitution du municipe romain ne suffit plus.

A plusieurs reprises, M. Ferrero appelle la guerre des Gaules l'événement le plus important de l'histoire romaine. Cette assertion paraît discutable : la destruction de l'élément punique autour de la Méditerranée, l'absorption de la Grèce et de sa civilisation, pour ne parler que de cela, sont aussi des faits de quelque valeur. Mais, dans la guerre gauloise, l'auteur voit autre chose qu'une série de campagnes plus ou moins heureusement dirigées ; c'est l'acte régénérateur qui renouvelle l'Occident et prépare la

Digitized by Google

solution des deux grandes crises qui troublaient tous les pays en rapport avec la culture gréco-latine : crise du monde celtique, livré à des luttes séculaires, qui va être arraché pour jamais aux influences de la barbarie ; crise du monde romain, mûr pour une transformation politique, où s'ouvrira le conflit décisif d'où sortiront des formes nouvelles.

L'auteur considère la conquête de la Gaule, en quelque sorte, de Rome. Elle est l'œuvre d'un chef de parti qui fait une guerre coloniale et s'en sert pour agir sur la métropole. César réussit d'abord ; il acquiert une considération qu'il n'a jamais connue et sa puissance éclate dans la conférence de Lucques qui, en 56, réunit les hommes du triumvirat. Mais, par la suite, les péripéties de la guerre des Gaules, qui recommence sans cesse alors qu'on la croit terminée, déçoivent et énervent le peuple romain ; dans la ville les luttes recommencent, si bien que les gens les plus respectables appellent de leurs vœux ce « grand citoyen » que Cicéron désignait dans son *De republica* comme seul capable de rétablir l'ordre. Crassus était mort en Asie ; Pompée s'offrit : il réalisa enfin son rêve, devint légalement chef de l'état. Mais, entre lui et le proconsul enfin victorieux des Gaules, un conflit s'ouvrit qui dégénéra en guerre.

M. Ferrero a l'air de considérer César comme provoqué et tranche en sa faveur la question de droit que tant d'auteurs ont discutée. Mais il montre fort bien que l'*imperator*, malgré ses succès, ses lois et l'immense travail de régénération qu'il entreprit, ne fut jamais accepté par la partie la plus intelligente et la plus digne de la nation ; il restait pour elle un démagogue de petit aloi. Pour forcer l'admiration et devenir un maître incontesté, il voulut faire des choses extraordinaires ; il s'apprêtait à partir sur les traces d'Alexandre dans l'immensité lointaine de la Perse, lorsque le drame des ides de mars 44 rouvrit toutes les questions et ralluma la guerre civile.

Telle est la tragique histoire que, sans utiliser des documents bien autres que ceux de ses devanciers, M. Ferrero nous raconte d'une façon si nouvelle qu'on pourrait la croire transformée. Il y a des réserves à faire. J'avoue ne pas goûter beaucoup la préoccupation constante de l'auteur d'actualiser son récit : il nous parle de *meetings* populaires, du *high life* de la capitale, du sénat qui est devenu un *club* de nobles, du *Tammany hall* de

Digitized by Google

Rome dont César est le *boss*.... affectations de néologismes qui nous transportent fort loin de la vie antique sans ajouter grand'-chose au récit. Il ne s'en tient pas là : épris de l'originalité, il rompt volontiers avec les opinions établies et va parfois jusqu'à lâcher le terrain solide des textes. Tout ce qu'il nous dit par exemple de l'entrée en campagne de César, de son ignorance parfaite de la Gaule, de l'immense erreur qu'il commit en attaquant les Helvètes et des ruines qui en découlèrent pour lui.... tout cela n'est basé que sur des hypothèses, ingénieuses sans doute, mais singulièrement fragiles. De même M. Ferrero, qui veut prendre le contre-pied de Mommsen, nous présente un César assez singulier : il est inquiet, emprunté souvent ; il est entraîné par les événements bien plus qu'il ne les dirige, s'égare, renonce à la partie en face de Vercingétorix et n'est sauvé que par un simple hasard ; il fait mal ses comptes quand il brise avec Pompée, ne croit pas à une rupture quand il passe le Rubicon et, à mainte reprise, se trouve à deux doigts du désastre.... Toutes choses qu'on peut déduire avec une parfaite bonne foi de certains textes lus d'une certaine façon, mais qui rendent à peu près incompréhensible l'œuvre que César a faite, cette œuvre admirable de netteté et de décision, plus vaste que celle de n'importe quel autre Romain.

Mais, si l'imagination ouvre des pièges à un historien, elle lui rend aussi des services. M. Ferrero voit la société qu'il décrit. Il a fait évidemment un formidable travail de recherche, connaît tous les textes, a lu tous les ouvrages ; et, par l'effet d'un art remarquable, cette érudition ne nuit pas à la clarté du récit. L'auteur suit un ordre strictement chronologique, passe, dans un même chapitre, des agitations de Rome aux déboires de Cicéron en Cilicie, aux inquiétudes de César en Gaule.... Tout cela se combine, fait corps ; et le tableau de cette république agonisante, pour chargé qu'il est, n'en devient que plus suggestif, plus émouvant.

Jamais l'histoire romaine ne nous avait été exposée avec une pareille unité : il n'y a pas un événement de quelque importance qui n'ait son contre-coup d'un bout à l'autre de l'immense empire méditerranéen. C'est un va-et-vient incessant sur les routes de terre et de mer. Proconsuls, propréteurs, questeurs et publi-

Digitized by Google

cains se hâtent vers la province qui leur donnera des richesses ; de là, ils regardent vers la ville, entretiennent leur influence, gagnent des protecteurs ou s'assurent des clients.... Mais aussi les provinciaux viennent à Rome ; presque tous sont esclaves, d'abord ; ils ne le resteront pas longtemps, et, quelle que soit leur position, ils inculquent au peuple des idées, des goûts, des habitudes qui eussent effrayé les anciens Quirites. Ainsi, sous un flot de lumière neuve et crue, ces Romains un peu trop roides, toujours figés dans leur majesté, s'agitent d'étrange manière et se prennent à vivre. Les témérités mêmes de l'auteur ne sont pas un mal ; elles forcent à réfléchir, à travailler. Et, après tout, il doit souvent avoir raison.

N. B. Le troisième volume de M. Ferrero, *La fin d'une aristocratie*, vient de paraître. Il traite des quelques années qui s'écoulent entre la mort de César et le lendemain de la bataille de Philippes ; période confuse entre toutes, sur laquelle l'auteur jette des clartés nouvelles. EDM. R.

LE MUSÉE ARLAUD, par *Emile Bonjour*. — Broch. in-8°, Lausanne.

M. Emile Bonjour, conservateur du Musée Arlaud depuis 1894, a fait paraître une forte brochure in-8° de 75 pages, consacrée à l'histoire de notre collection cantonale des beaux-arts. Cette collection a eu des débuts très modestes, et ce n'est que très lentement qu'elle s'est enrichie de façon à former l'ensemble actuellement déjà respectable dont on a décidé le transfert au Palais de Rumine. Comme de juste, M. Emile Bonjour a fait une grande place dans son étude au citoyen persévérant et désintéressé que fut Marc-Louis Arlaud, le véritable fondateur du musée qui porta son nom jusqu'à l'an dernier. Suivent ensuite des pages intéressantes et fortement documentées sur le *Régime des commissions*, *Gleyre et le canton de Vaud*, la période contemporaine, les dispositions prises pour l'installation des toiles dans leurs nouvelles salles et le programme à observer dans l'avenir.

A cette étude elle-même sont ajoutées des pièces annexes qui font de l'opuscule de M. Bonjour une source complète de renseignements où l'historien et le simple amateur puiseront avec intérêt et plaisir. R. F.

Digitized by Google

Les nouveaux actes des apotres, ou les merveilles des missions modernes, par *Arthur-T. Pierson*. 2me édition. — 1 vol. in-8°. Lyon, Bichsel.

La première édition de ce volume s'enleva si rapidement et eut un succès tel qu'en présence des demandes nombreuses, il fallut en faire paraître une seconde. L'auteur considère que les conquêtes faites par les missionnaires sont l'équivalent pour notre époque moderne de celles que firent les apôtres au premier siècle du christianisme. Son ouvrage est extrêmement captivant et nous montre ces hardis pionniers de l'Evangile allant en Afrique, en Inde, dans les régions équatoriales, dans la Terre-de-Feu ou chez les Esquimaux, c'est-à-dire dans les pays les plus divers; il parle également de ces nouveaux convertis qui exercèrent autour d'eux une heureuse influence et nous décrit les milieux transformés par la civilisation chrétienne.

Il traite son sujet avec la plus grande impartialité, car il ne fait pas de différence entre les missions protestantes et catholiques.

Ce sont les meilleurs et les plus intéressants chapitres de l'ouvrage: il nous semble même, à vrai dire, que l'auteur aurait dû s'en tenir là, et que son livre eût gagné à ne pas garder des chapitres diffus et prolixes dans lesquels un vague mysticisme s'allie à une compréhension en général fausse de l'Evangile (voir par exemple *Nouvelles visions*, *nouveaux signes*, etc.). Em. Bz.

La France d'autrefois et la France d'aujourd'hui. Histoire nationale pour l'école, par *Gustave Vallat*, Dr ès lettres. — 1 vol. in-12. Paris, Aillaud & Cie.

Ce manuel d'histoire de France nous a paru fort bien fait et il est certainement à recommander. Les sujets sont bien exposés et traités d'une manière claire et concise. L'auteur s'applique, comme de juste, à donner plus de détails sur les sujets importants et les périodes décisives. Son livre nous a surtout semblé conçu et écrit avec beaucoup de pondération et d'impartialité, c'est-à-dire que, tout en admirant ce qu'il y a de grandiose et de chevaleresque dans cette histoire de France si attachante, il n'est pas tombé dans le chauvinisme, ni dans l'encensement à jet continu.

Les gravures, reproductions des plus célèbres tableaux historiques, embellissent l'ouvrage et servent d'illustrations aux scènes capitales qui y sont racontées; il est certain que des illustrations bien faites peuvent être excessivement utiles et serviront à graver dans la mémoire des écoliers les faits qu'elles représentent; à cet égard, ce manuel est un des meilleurs que nous ayons vus. Em. Bz.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUARANTE-QUATRIÈME

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1906. — Nos 130-132.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

LAUSANNE. — IMP. GEORGES BRIDEL & Cie

Digitized by Google

Oct 23 ... x P

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

CENT-ONZIÈME ANNÉE

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Nº 130. — Octobre 1906.

TOME XLIV

SOMMAIRE

Pour le sommaire détaillé des chroniques, voir la 1re page avant les annonces.

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

PARIS : FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.

LONDRES : HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.

LEIPZIG : A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

Tous droits réservés.

Digitized by Google



„Les Châlets Suisses" Série éditée par la
FABRIQUE DE CHOCOLAT TOBLER BERNE

Un Dessert profitable !

Faites entrer le **Chocolat au lait « TOBLER »** dans votre alimentation, car il contient les trois éléments nécessaires à la nutrition : 1° Hydrocarbures ; 2° Matières grasses ; 3° Substances azotées. Consommé avec du pain, il forme un aliment presque complet, et comme dessert il est recommandable pour les personnes qui ont déjà consommé au repas des substances très azotées, par exemple de la viande maigre.

Seuls fabricants :

TOBLER & C°, S. A., Berne (S

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

Sommaire de la livraison de décembre 1906.

Digitized by Google

OUVRAGES REÇUS

Un médecin du dix-huitième siècle, Théodore Tronchin, 1709-1781, d'après des documents inédits, par *Henry Tronchin*. — 1 vol. in-8°. Genève, Kündig, 1906. Prix, 7 fr. 50.

Lettres de jeunesse de Félix Bovet. — 1 vol. in-8°. Paris, Fischbacher, 1906.

Paris sous Napoléon. La cour et la ville ; la vie et la mort, par *L. de Lanzac de Laborie*. — 1 vol. in-8° écu. Paris, Plon, 1906. Prix, 5 fr.

La société française pendant le Consulat, par *Gilbert Stenger*. 5me série : *Les beaux-arts. La gastronomie*. — 1 vol. in-8° écu. Paris, Perrin, 1907. Prix, 5 fr.

L'Inquisition, ses origines, sa procédure, par Mgr *Douais*, évêque de Beauvais. — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1906. Prix, 7 fr. 50.

Manuel d'histoire ancienne du christianisme. Les origines, par *Ch. Guignebert*, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris. — 1 vol. in-12. Paris, Picard, 1906. Prix, 4 fr.

La religion des anciens Egyptiens. Six conférences faites au Collège de France en 1905, par *Edouard Naville*. — 1 vol. in-12. Paris, Leroux, 1906.

Le traité de Lausanne, par le Dr *W. Œchsli*. — 1 vol. in-8°. Berne, Wyss, 1906. Prix, 2 fr. 50

L'hypnotisme et le spiritisme. Etude médico-critique, par le Dr *Joseph Lapponi*. 3me édition. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1907. Prix, 3 fr. 50.

Nouvelle anatomie artistique. Cours pratique et élémentaire, par le Dr *Paul Richer*, de l'Institut. — 1 vol. in-8° écu. Paris, Plon, 1906. Prix 6 fr.

Médecine naturelle et bains de soleil, par *Arnold Rickli*, médecin naturel. Traduit sur la 8me édition allemande. — 1 vol. in-16. Lausanne, Georges Bridel & Cie, 1905. Prix, 3 fr.

Le sucre. Les plantes saccharifères, par *C. Maréchal*, ingénieur agricole. — 1 vol. in-8° illustré. Bruxelles, imprimerie Knoetig, 1906. Prix, 2 fr. 50.

De la responsabilité des administrateurs dans les sociétés anonymes en droit français et suisse, par *Albert Caleb*, licencié en droit. — In-8°. Genève, Dür, 1906.

Guide pratique des sociétés locales d'assurance mutuelle contre l'incendie ; leur création, leur fonctionnement, par *J.-J. Barbier* et *A. Bernard*. 2me édition revue et augmentée. — In-8°. Grenoble, imprimerie Reynaud, 1906.

Le voyage du pèlerin de ce monde à celui qui doit venir, sous la forme allégorique d'un rêve, par *John Bunyan*. Edition nouvelle et complète. Traduction faite d'après l'original par *S. Mœrky-Richard*. — 1 vol. in-8° illustré et relié. Genève, Jeheber. Prix, 4 fr.

Rimes cuivrées, par *Alfred Moully*. — 1 vol. in-12. Paris, *les Annales*.

Les nuages de pourpre. Poésies, par *Paul Vérola*. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1907.

Le long des heures. Poésies, par *Pierre Alin*. — 1 vol. in-12. Lausanne, Payot & Cie, 1907.

Au foyer romand. Etrennes littéraires pour 1907, publiées sous la direction de *Philippe Godet*. 1 vol. in-12. Lausanne, Payot & Cie, 1907. Prix, 3 fr. 50.

Le chant du verdier. Livre de printemps, par *Marguerite Burnat-Provins*. — 1 vol. in-12. Vevey, Säuberlin & Pfeiffer, 1906.

Le sergent Bataillard, par *Benjamin Vallotton* — 1 vol. in-12. Lausanne, Rouge, 1907.

Le guêpier. Roman en 4 journées, par *Ernest Tissot*. — 1 vol. in-12. Paris, Fasquelle, 1906.

Héros ignorés, par *Ernest Zahn*. Huit nouvelles, traduites de l'allemand par Mme *Sophie-L. Cherbuliez*. — 1 vol. in-12. Genève, Jullien, 1907.

Les dieux d'argile, par *Léon Thévenin*. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1907. Prix, 3 fr. 50.

L'insidieuse volupté, par *Paul Lacour*. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1907. Prix, 3 fr. 50.

Nicolas, ange de la paix, empereur du knout, devant l'objectif caricatural, par *J. Grand-Carteret*. — 1 vol. in-8° écu. Paris, Michaud. Prix 3 fr. 50.

La revue intellectuelle des faits et des œuvres. Organe rationaliste paraissant le 25 de chaque mois. 1re année, n° 1, octobre 1906. — In-8°. Paris, Schleicher frères, 1906.

Kling, klang, Gloria. Deutsche Volks- und Kinderlieder. Ausgewählt und in Musik gesetzt von *W. Labler*. Illustriert von *H. Lefler* und *J. Urban*. — 1 Album. Leipzig, Freytag.

Bericht über Handel und Industrie der Schweiz im Jahr 1905. Erstattet vom Vorort des Schweiz. Handels- und Industrie-Vereins. — I Bd. in-4°. Zürich, Berichthaus, 1906.

Commerce and Property in Naval Warfare. A Letter of the Lord-Chancellor, edited by *Fr. W. Hirst*. — In-8°. London, Macmillan, 1906.

L'insegnamento commerciale in Italia, del Prof. *Gius. Castelli*. — In-8°. Roma, Bertero, 1906.

Vade-mecum del capitalista, di *A. Bauer*. Anno IX. — In-12. Torino, ottobre 1906.

Digitized by Google

BULLETIN D'ANNONCES

N° 12 DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DÉCEMBRE 1906

LAUSANNE

Lausanne, siège du tribunal fédéral et des autorités supérieures du canton de Vaud, compte d'après le dernier recensement plus de 55 000 habitants. Grâce au réseau de chemins de fer, dont elle est le centre, la ville a pris depuis une quarantaine d'années un développement considérable. De nouveaux quartiers ont été créés; une quantité de constructions nouvelles s'édifient dans les plus belles positions, en plein soleil et avec la vue du lac et des Alpes. Tout un réseau de tramways électriques facilite grandement les communications et a permis l'élargissement de la ville dans toutes les directions. L'augmentation du nombre des maisons suffit maintenant à l'augmentation de la population, et le prix des appartements tend plutôt à baisser. Un grand nombre d'étrangers, attirés par la beauté du pays et par les ressources éducatives de la ville, viennent chaque année s'y établir. Beaucoup de jeunes gens des deux sexes sont aussi envoyés à Lausanne, soit dans les institutions privées, soit pour suivre les leçons des divers établissements d'instruction publique. On trouvera plus loin l'indication d'une partie des ressources de tous genres que présente la ville.

Hôtels et pensions.

Hôtel Beau-Rivage, Ouchy. Ouvert toute l'année.
Hôtel Beau-Site et du Belvédère. 1er ordre. Schmidt, dir.
Hôtel Terminus et **Buffet de la gare.** 1er ord. Communic. directe avec les quais. Spickner.
Hôtel-Pension Beau-Séjour. Avenue de la Gare.
Hôtel-Pension Victoria. Rec. pour séjour. Belle situat. Vue du lac. Gr. jard. omb. F. Imseng.
Hôtel-Pension Village suisse, Sauvabelin sur Lausanne.
Hôtel-Pension Windsor, stat. Montriond du L.-O. Conf. mod. Mme C. Martin et P. Barrière.
Mlle **Dessemontet.** Pension-famille pr étrangers. Belle vue. Jardin. Villa Aurore, av. Rumine.
Pension Bertrand, la Printanière, Ouchy. Confort, belle vue. Prix mod. (30 à 35 fr. par sem.).
Pension Sainte-Luce. Avenue Sainte-Luce, 1. Siber-Cailler, propriétaire.

Pensionnats de jeunes demoiselles.

Mlles **Arts** et **Dufour.** Pensionnat-famille, villa des Lotus, avenue de Villard.
Mlle **M. Barrelet,** Grand-Rosemont, avenue Rosemont.
Mlle **Barrière,** Villa Cyrano, Ouchy.
Mlles **Biéler,** Rongimel, Avenue de Mont-Choisi. Vie de famille.
Mmes **Cuénoud et Roos,** villa Florissant, Ouchy. Vie de famille, jardin, tennis.
Mlles **Ewen et Ruey,** la Casita, Mousquines.
Mlles **de Giez & Cornut,** Pensionnat de demoiselles, Chrysanthèmes, Mousquines.
Mmes **Glas-Chollet,** villa Ariane, Fleurettes. Langues, arts, travaux manuels, cuisine.
Mlle **Eugénie Hay,** le Cèdre. Vie de famille; enseignant les hautes branches.
M. et Mme **Heubi-Neuschwander** et Mlle **Neuschwander,** Château Brillant-Mont.
Mlle **Elisa Imer,** campagne Belles-Roches. Pensionnat-famille.
Mlle **Antonie Krafft,** La Véranda.
Mlle **Künzli,** Villa Erica, route de Lutry.
Mme **Narbel-Chappuis,** Caroline, Cour.
Mme **Rufer,** villa Mont-Choisi, près Mont-Olivet. Vie de famille. Grand jardin.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.

Digitized by Google

Pensionnats de jeunes demoiselles. (Suite.)

Mlle **Sörensen**, Clos-Maintenant. Pensionnat-famille. Langues modernes, arts d'agrément.
M. et Mme **Spiess**, Château de Grancy. *Anleitung im Hauswesen.*
Mlle **Steiner**, Villa Primavera, avenue Rosemont-La Razude (anciennement à l'Abeille).
M. et Mme **A. Vulliemin**, Rochemont, Chailly. Vie de famille. Vaste jardin; tennis (v. annonces).
Mlles **Weber**, Boulevard de Grancy, 5.

Pensionnats de jeunes gens.

M. le Dr phil. **Auckenthaler**, la Villa, Ouchy.
M. **Ami Simond**, Les Charmettes F.

Pensions pour jeunes gens.

M. **David-Blumer**, Beaumont (Béthusy). Vie de famille; leçons à la maison.
M. **Ch. Vulliemin-Vautier**, Belles-Roches, 1.

Professeurs.

L. Brun, professeur de gymnastique, escrime et danse, Casino-Théâtre.

Médecins.

Dr **Marc Dufour**, rue du Midi, 7. Consultations tous les jours depuis 2 h., sauf jeudi et dimanche.
Dr **J. Gonin**, oculiste, adjoint du Dr Marc Dufour, Grd-Chêne, 11. Reçoit sur rendez-vous. T. 1442.
Dr **Oswald Heer**, Les Sorbiers, 3, avenue Sainte-Luce. Consultations de 1 à 3 heures.
Dr **Ch. Krafft**, bould Grancy, 5. Consult. de 1 1/2 à 3 h.; Clinique de Beaulieu, de 9 à 10 h.
Dr **W. Leresche**, 10, Terreaux. Maladies nerveuses. Consultations de 1 à 3 heures.
Dr **Machon**, 1, rue du Midi. Consultations de 1 à 3 h., sauf jeudi et dimanche.
Dr **M. Muret**, 3, av. Ste-Luce. Accouchts et gynécologie. Cons. de 2 à 4 h., sauf jeudi et dim.
Dr **E. de Rham**, 2, square de Georgette. Consult. 1 à 3 h., sauf dimanche. Maladies des enfants.
Dr **Rogivue**, anc. méd. de l'Hop. cant. 8, av. du Théâtre. — 8 à 9 et 1 1/2 à 3 h., s. jeudi et dim.
Dr **C. Roux**, prof. de chirurgie, Avenue de la Gare, 1. Consult. lundi et vendredi, dès 1 h.
Dr **Taillens**, Privat-docent de méd. Lauréat de la faculté de méd. Madeleine, 1. — 1 à 3 h.
Dr **L. Verrey**, méd. oculiste, av. Agassiz, 1. Reçoit les lundi, mardi, vendredi, samedi, 2 à 4 h.

Dr **A.-E. Correvon**, american dentist, rue du Midi, 2.
E.-F Paccaud, chir.-dentiste, anc. élève de l'Hôpital dentaire de Londres, Prima-Flora. Téléph.
Eugène Clerc, chirurgien-dentiste. Mauborget, 4. Spécialité pour la pose des dents.

Pharm. Prof. **Buttin**, r. St-François. Labor. de chim. biologique. Rech. microsc. et microbiol.
Pharmacie **Aug. Nicati** (successeur de Decrousaz), rue Madeleine.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.

Digitized by Google

Etudes d'avocats.

Me **Charles Boiceau,** Grand-Chêne, 6.
Mes **Ernest Correvon** et **G. Pellis,** Avenue Agassiz, 1.

Th. Bergier, notaire, place Saint-François, 8. Agent de la *Neuchâteloise.*
Ed. Moret, notaire, rue de Bourg, 32. Gérances diverses.

Banques.

Banque d'escompte et de dépôts, 12, rue du Grand-Chêne.
Banque fédérale, place Saint-François. Caisse ouverte de 9 à 12 h. et de 2 à 5 h.
Charrière & Roguin, place Saint-François. Caisse ouverte de 9 à 12 1/2 h. et de 2 à 5 h.
Chavannes & Cie, place Saint-François, 8. La caisse est ouverte de 9 h. à 5 h.
Galland & Cie (Banque anglo-américaine), 2, rue de Bourg.
Girardet, Brandenburg & Cie, Derrière-Bourg. Ouvert de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.
Guye & Cie, rue Pépinet, 5, et passerelle du G^d-Pont. Bureau ouvert de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.
G. Landis, 6, place Saint-François. Compagnie d'assurance l'*Helvétia.* De 9 à 12 et de 2 à 5 h.
Morel-Marcel, Günther & Cie, place Saint-François, 13. La caisse est ouverte de 9 à 5 h.
Ch. Masson & Cie, Pl. St-François, 2, éditeurs du *Bulletin financier suisse.* Caisse de 9 à 5 h.
Tissot & Monneron, rue du Midi, 9.

Editeurs et libraires.

Georges Bridel & Cie, imprimeurs-éditeurs et journaux, place de la Louve. — Téléph. 645.
F. Payot, libraire-éditeur, 1, rue de Bourg. Libr. franç. et étrang., anc. et mod. Téléphone.
Librairie **B. Benda,** Th. Sack, succ. Cabinet littéraire français, anglais et allemand, r. Centrale, 3.
Librairie **A. Duvoisin,** rue Pépinet.
Librairie **Fr. Rouge,** rue Haldimand, 4. Téléphone.
Librairie Nouvelle. Grand-Chêne, 12. Livres en toutes langues. Gravures. Antiq. Tél. 2007.
Bibliothèque française, rue Pépinet, 3. Librairie circulante. Périodiques, nouveautés.
Librairie-papeterie **C.-W. Tarin** (magasin littéraire), au bas de la rue de Bourg.
Atelier de reliure et de brochage : **Aug. Vulliemin,** ruelle du Grand-Pont.
X. Kost, Barre. Manufacture de registres. Brevet suisse d'invention N° 91. Téléphone.

LAUSANNE. Divers.

Société anonyme de la Fabrique de Chocolat AMÉDÉE KOHLER & FILS

L. Nyffenegger, confiseur, glacier, pâtissier, 10, rue de Bourg.
Paul Duveluz, 25, ch. Vinet. Denrées col., thé, huiles, comestibles, légumes étuvés, bouchons.

LOUIS GRANDJEAN Epicerie : rue Centrale, 6. Cafés verts et torréfiés, thés, chocolats.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.



LAUSANNE. Divers. (*Suite.*)

MANUEL FRÈRES — **Epicerie, commerce de thé, chocolat Kohler.** rue de Bourg, 9.

WEITH FRÈRES — 15, rue de Bourg. Mercerie. Quincaillerie. Bonneterie. **Laines** et cotons. — Seul dépôt des sous-vêtements du Dr **Jaeger.**

Frey-Curchod, place Pépinet. Toilerie, trousseaux. Spécialité de literie.

Société suisse d'ameublements — Ebénisterie, tapisserie et literie. Ancienne maison Heer-Cramer & Cie et Mobilier complet.

Orfèvrerie, bijouterie : **Gust. Hofer**, rue de Bourg, 8.
Opticien : Emile Gautschy, place St-François.
Guide du jeune pianiste, par C. Eschmann-Dumur. 2e édition. Broché, 5 fr.; relié, 6 fr.

Fœtisch Frères — **Pianos, harmoniums, instruments, musique et abonnements.**

J. Chauvy fils. Menuiserie d'art et de bâtiment. — Téléphone.
Transports funèbres et magasin de cercueils. **Th. Hessenmüller.** — Téléphone.
Bains du Grand-Pont. Vapeur. Fumigations. Douches. Pédicure. Massage. — **D. Michaud.**

CHEXBRES. Dr **Pierre Jaunin**, méd.-chir. Consult. de 12 à 2 h., sauf jeudi et dimanche.
— **Pension La Charmille.** Vue splendide, séjour des plus agréables.
— **Grand Hôtel.** Vue splend. sur le lac. Pension de 5 à 7 fr. Cuisine franç. Ch. Dufour.
CULLY. Henri Comtesse. Vins fins de Lavaux en bouteilles et en fûts.

PRILLY — Maison de santé. Château de Prilly. Clinique pour maladies mentales. Consultations de 10 à 12 heures.

VEVEY

Hôtel-Pension des Alpes. Maison de 1er ordre Prix modérés. Th. White, propriétaire.

LE CHATEAU — Ancienne résidence des baillis de Vevey et Chillon. Hôtel-pension de premier ordre.

Dr **A. Reymond**, médecin, rue du Simplon, 26. Consultations de 12 1/2 à 1 1/2 h.
P. Huguenin, chir.-dentiste, succr du Dr H. Schaffner, american dentist, rue du Panorama 9.
Pharmacie des Trois-Couronnes. H. Golaz, pharmacien-chimiste.
Pharmacie J. Glardon, 2, rue d'Italie. **Apotheke, Dispensary.**

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la **Bibliothèque Universelle.**


Digitized by Google

VEVEY (*Suite.*)

BANQUE **William Cuénod & Cie.** Soc. en commandite. Succ. de Cuénod-Churchill & fils. Gérance de capitaux mob. et immob. Assurances, rentes viagères.

Chavannes, de Palézieux & Cie. Gérance de rentiers. Change.

E. Monod, notaire, rue du Panorama.

Bibliothèque des dames et demoiselles. Mlle C. Rigassi, 52, rue d'Italie, au 1er.

Gala Peter, le premier des chocolats au lait. Bonbons fins.

GRAND BAZAR F. MACK rue du Lac, 7 et 9.

Boulangerie Renaud-Pasche, rue du Lac, 12. Zwiebacks et gâteaux levés.

Imprimerie Ed. Recordon. Spécialité de travaux de luxe.

Clinique Mon-Repos, Tour-de-Peilz.

Cigares Taverney. Spécialités : Salvador (sans nicotine), Alpina, Vevey courts, doux, Havane.

Combustibles. M. Félix Verrey.

Pensionnats de jeunes demoiselles.

Mlle **Chamorel,** Mont-Riant.

Mlle **Chevalier,** la Prairie, 2, rue de Blonay.

Mlles **J. et M. Genand.** Pensionnat-Externat. Villa Saint-Martin, près l'église russe.

Mlle **Guillermet** et Miss **Chart,** Beauregard, sur Vevey.

Pensionnat de jeunes gens : M. Sillig, à Bellerive, Tour-de-Peilz.

CORSEAUX, sur Vevey. Pension d'étrangers. Vue splendide. Mme Oulevay, propriétaire.

BAUMAROCHE. Mont-Pèlerin. **Hôtel Belvédère.** Charles Chappuis, propriétaire.

— — **Hôtel-Pension des Alpes.** M. Cand-Gammeter, propr.

SAINT-LÉGIER, Pensionnat de demoiselles : Mme et Mlles Bolomey.

CLARENS. Hôtel Mirabeau. Position abrit. et tranq., au bord du Léman. G. Béraneck, prop.

— **Hôtel-Pension des Crêtes,** près la gare et la poste. Grd jardin ombr. Ch. Hort.

— **Pharmacie Bührer,** rue du Lac, Clarens-Montreux.

BAUGY (sur Clarens). **Hôtel-Pension Baugy.** F. Murisier.

MONTREUX

Hôtel de Paris. En face du Casino. L. Moinat, propriétaire.

Hôtel et pension Monney. 1er ordre. Terrasse ombragée au bord du lac.

Hôtel Bon-Port. Grand jardin d'hiver. 100 lits depuis 3 fr. Zürcher & Buser.

Hôtel Eden. Meilleure situation, quai du midi, à côté du Kursaal. Fallegger-Wyrsch.

Hôtel National. Grands jardins et terrasses. Louis Rueck, directeur.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.



MONTREUX (*Suite*).

BANQUE **William Cuénod & Cie.** Soc. en commandite. Succ. de Cuénod-Churchill & fils. Gérance de capitaux mob. et immob. Assurances, rentes viagères.

A. Bornand. Horlogerie de Genève, bijouterie et joaillerie. Succursale en été à **Interlaken**.
Georges Masson. Vins du Clos du Mont-d'Or. Bureaux : rue de Bon-Port, 59.
Vins. Auguste Perret, propriétaire. Premiers crus de Montreux et Villeneuve, en bouteilles.
Bazar F. Jeannin, Grand'Rue, 98. Papeterie, maroquinerie, jouets, etc.
J. Rumpf. Epicerie fine. Spécialité : Miels.

EAU MINÉRALE MÉDICALE **„MONTREUX" ALCALINE** EAU DE TABLE gazeuse ou non gazeuse.
Indiquée dans les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE, des REINS et de la VESSIE
Prospectus à la Société des Eaux Alcalines, Montreux.

TERRITET

Grand-Hôtel et **Hôtel des Alpes.** Installation et situation splendides.
Hôtel Mont-Fleuri, situé plus haut.
Clinique de Collonges, sur Territet. Mlle Gagnebin
Dr Widmer, Valmont, sur Territet. Sanatorium pr troubles de digestion et nutrition.

GLION

Grand-Hôtel du Righi vaudois, ouvert toute l'année. F. Riechelmann, propr.
Hôtel Bellevue. La plus belle vue de Glion. Pension 6 à 10 fr. F. Buchs. Ouvert toute l'année.
Hôtel de Glion. Pension depuis 5 fr. Mlle Kappeler. (En hiver à **Menton,** Villa Marina.)
Hôtel Victoria. Situation splendide. Maison de 1er ordre. Küpfer frères.

LES AVANTS. Grand-Hôtel des Avants. Pension depuis 6 fr. Dufour frères.

VEYTAUX. Hôtel Bonivard. Position abritée. Prix modérés. Alblas-Rœhring, propr.

VILLENEUVE. Hôtel Byron. H. Gehrig, directeur.

AIGLE. Librairie-papeterie **A. Deladoey.** — Photographies, bibliothèque circulante.
— **Hôtel Beau-Site,** près de la gare. Grande galerie pour la restauration.

LEYSIN. Grand-Hôtel de Leysin. Médecin-directeur : Dr Exchaquet.

BEX. Grand-Hôtel des Salines. Hydrothérapie, électrothérapie. Küssler, directeur.
— **Hôtel-pension de Crochet.** Pasche frères.
— **Hôtel-pension Dent du Midi.** Grand parc. Ouvert toute l'année. Ch. Hayn, propr.
— **Pharmacie J. Rosselet.** Exécution des ordonnances étrangères.
— Anc. **chât.** des de **Rovéréa** (XVe siècle) et **Villa Serényi,** à louer, meublés ou non, en bloc ou par appartements. Chauf. centr. Bains, beaux ombr. H. Grenier, propr.
— **Henri Jaquet.** Scierie. Fabrique spéciale de caisses d'emballage.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.

Digitized by Google

LES PLANS sur Bex. **Pension Tanner.**

LAVEY. Etablissement des bains. Gérant, H. Pasche; médecin des bains, Dr Wartmann.

YVERDON, Pensionnat de jeunes gens : M. et Mme Ch. Vodoz, à la Villette.

ROMAINMOTIER. Pension pour j. gens et familles. Leç. de français. M. **Paris**, anc. past.

LA SARRAZ. Huguenin & fils. Tannerie, corroierie. Méd. arg. Yverdon 1894, Genève 1896.

BALLAIGUES. Pension La Sapinière. Charmante situation. Bourgeois-Perrin.

SAINTE-CROIX. Fabrique d'horlogerie : Oscar Bornand & Cie.

— **Pièces à musique :** E. Paillard et Cie. Médaille d'or, Paris 1900.

— **Pièces à musique:** Hermann Thorens. Méd. d'or, Genève 1896, Paris 1900, Vevey 1901.

MERMOD FRÈRES Hors concours, Paris 1900, membre du Jury. *MIRA* et *Stella*, Boîtes à musique à disques acier. *MIRAPHONE*, Machine parlante à disques. Voir aux annonces.

SAINTE-CROIX, près Les Rasses. Hôtel Mont-Blanc. Séj. d'étrang. C. Junod-Mercier.

BRASSUS. Alfr. Piguet. Mécanique de précision. Modèles pr inventeurs. Pièces détachées.

PAYERNE. Guillermaux. Pensionnat de jeunes gens, tenu par C.-F. Jomini, instituteur.

MORGES. Ernest Conod, médecin-dentiste.

— **Clinique Vert-Mont.** Affections cardiaques. Maladies internes, Dr Bolay.

NYON. Fabrique de vis et filières : Jules Isaac & fils.

PRANGINS, près Nyon. Institution morave pour jeunes gens : M. Menzel, directeur.

BEGNINS. Pension Piguet-Mury. Air pur, vue magnifique. Bonne table.

VALLORBES. Pharmacie Addor. Eau de quinine, composé tonique.

GENÈVE

Hôtel de la Poste. Ch. Sailer. Chauffage central à vapeur. Lumière électrique.

Hôtel Victoria. Chauffage central. Prix modérés. Lumière électrique, ascenseur. P. Schlenker.

Etablissement hydrothérapique de **Champel,** près Genève. Médecin depuis 1875, Dr P. Glatz.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.


Digitized by Google

Pensionnats de jeunes demoiselles.

Mlle **Borck,** Villa Clairmont, Champel, 33.
Mme **Bronn-Lacroix,** villa Les Pins, 3, route de Florissant.
Mlle **M. Clottu,** Villa La Clairière, route de Frontenex. Pension-famille. Jardin.
Mme **Dimier de Siebold,** 411, la Forêt, Servette.
Mmes **Lacroix et Heinemann,** Villa Béatrix, 14, Chevillarde.
Mlle **Mange,** rue de l'Ouest. Langues, arts d'agr. Gr. parc. Tennis, etc.
Mlle **L. Nicoud,** Villa Beau-Site, chemin Liotard, 25.

Médecins.

Dr **A. Jeanneret,** place Neuve, 4. Maladies chirurg. Lundi, mercr. et sam., de 10 ½ à 12 h.
Dr **Pallard,** Privat-doc. à l'Univ., 14, rue d'Italie. Consult. de 1 à 2 h. ½. Méd. interne et enfants.
Maladies du sang. Examen et analyses. Dr **Odier,** Avenue du Mail, 18.
Dr **Nægeli.** Oreilles, nez, gorge, 13 rue Tœpffer. 1 ½-3 h. Anglais, français, allemand, italien.
Armoires et **Cassettes-pharmacie** pr villas. Fab. **H. Russenberger.** Boul. Karl Vogt.

Thury et Amey. Atelier pour instruments de précision, 12, chemin des Sources.
Colomb & Balmer, succrs de *J.-J. Badollet.* Horl. en t. genres. 2 dipl. d'hon., 21 médailles.
E. Koehn, fabrique d'horlogerie, 26, Grand-Quai et 2, place du Port.
William Delapraz. Cycles *Humber & Wanderer*, 6, rue de Saussure.
Rubans et soieries en gros : M. Flegenheimer et Cie, Corraterie, 12.

Librairie **J.-H. Jeheber,** rue du Marché, 28.
Librairie **Burckhardt,** place du Molard.
Librairie **Ph. Dürr,** rue Bovy-Lysberg, 2.
Librairie **H. Georg,** Corraterie, 10.
Librairie **H. Robert,** 2, Petite-Fusterie.
Librairie circulante Richard, 80, r. du Rhône. Gr. cab. de lect. (30000 vol. de ttes langues).

Société générale d'imprimerie, Pélisserie, 18.
Photographie **Fréd. Boissonnas.** Grand Prix. Paris, 1900.
L. Gos-Perrier, régisseur, rue du Commerce, 6.
Vins fins et ordinaires, **thés. — Bouvier & Co,** 20, rue du Général Dufour.

NEUCHATEL

Bouvier, frères. Grands vins mousseux de Neuchâtel (Swiss Champagne).
Librairie-papeterie **James Attinger.**
Librairie de **A.-G. Berthoud.**
Librairie générale, rue de l'Hôpital (ancienne librairie Sandoz).

Pensionnats de jeunes demoiselles.

M. le pasteur et Mme **Hæussler-Humbert,** Beau-Séjour, Port-Roulant, 5.
Mlles **de Salis,** Evole 53.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.



Pensionnat morave à **Montmirail**, par Saint-Blaise : MM. Reichel et Brindeau, directeurs.

SAINT-SULPICE. A. Ferrier, fabrique de pâtes de bois; achète bois de tremble et sapin.

LOCLE. Librairie-papeterie **L. Bock**.

— **J.-A. Jürgensen.** Chronomètres, horlogerie de précision. Méd. d'or, Genève 1896.

BOUDRY. Pharmacie Chapuis.

LA CHAUX-DE-FONDS

D[r] **Brehm,** *Physico-Thérapie*, rue du Grenier, 16/18. Consultations de 12 1/2 à 3 heures.
Georges Leuba, avocat, 50, Parc.
Bourquin & Kenel. Manufacture de montres or, argent, acier et métal. Exportation.
H. Maumary-Lory, 11, Soleil et 12, Industrie. Fabr. de ressorts de montres en tous genres.
Z. Perrenoud & fils. Horlogerie soignée.
Georges-Jules Sandoz. Horlogerie de confiance en qualités soignées. (Voir annonce.)
J.-E. Beaujon. Vins de table. Vins fins en fûts et en bouteilles. Huiles d'olive.
Wille-Notz. Denrées coloniales, Mercerie. 4, rue de la Promenade.

BERNE

Hôtel Bellevue. 1[er] ordre. Ascenseur; lumière électrique; jardin ombragé.
Hôtel Bernerhof. Premier ordre. Situé en face de la chaîne des Alpes : Kraft, propriétaire.
Hôtel Croix-fédérale. Maison tranq. Chauff. à vapeur. Lum. élect. Pens. dep. 5 fr. *Ascenseur*.
Vins. — S.-F. Wurstemberger. Vins fins et ordin., spirit. *Médaille d'argent, Genève 1896.*

LAUPEN. Fabrique de cartonnages, **Ruprecht et Jenzer.**

NEUVEVILLE. Pensionnat Peter, pour jeunes demoiselles.
— Institut de jeunes gens. **Naymark-Nouguier.**

BIENNE. Baehni & C[ie]. Machines pour boîtes de montres.

CORMORET (Jura bernois). **W. Favre.** Montres ancre. Réveils précis. métal, acier et argent.

VALAIS

BOUVERET. Grand-Hôtel de l'Aiglon. F. Lachaize, directeur.

MONTHEY. Contat & C[ie]. Verrerie fine et ordinaire en tous genres.

RANDA. Hôtel et Pension Weisshorn. Prix modérés. Service soigné. Veuve Brunner.

SAXON. Laboratoire Golaz & C[ie]. *Dialysés Golaz*, nouveaux médicaments fabriqués exclusivement de plantes fraîches. *Spécifique contre coqueluche.* Guérison certaine.

SIERRE. Hôtel-Pension Terminus, ouv. t[te] l'année. Confort, serv. soigné. Pens. dep. 5 fr.
— **Pension d'étrangers.** Confort. Electr. Bains. Chauff. centr. Prix mod. M[me] Maire.

ZERMATT. Hôtels Seiler, tous de 1[er] ordre. Médecin, pharmacie.
— **Hôtel-Pension Beau-Site.** Situation et vue splendides. Prix mod. A. Gindraux, propr.

LENS. Hôtel-Pension Bellalui. Vie de famille. Mlle Gindre, propriétaire.

Hôtel Jungfrau, sur **Fiesch.** Pension depuis 7 fr. Eglise catholique. Cathrein.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.

Digitized by Google

SUISSE CENTRALE

FRIBOURG. L. Daler-Jaccard, opticien-électricien, fine mécanique et peintre amateur.
— **Buchs,** fabrique de pâtes alimentaires, à **Sainte-Appoline,** près Fribourg.

GRUYÈRE (Fribourg). Hôtel Montbarry-les-Bains. Mme Vve Bettschen, propriétaire.
— Chocolat au lait **F.-L. Cailler, à Broc,** près Bulle.

BADEN. Verenahof. Bains dans l'établissement. Borsinger frères.

LUCERNE. Schweizerhof. Hôtel de 1er ordre. Hauser frères, propriétaires.

HORW, près **Lucerne.** Institut Merkur. Langues et comptabilité.

SCHŒNBRUNN (Zoug), établ. hydrothér. 1er ord., à 698 m. Sources 8° c. Télég. Dr Hegglin.

SAINT-GALL. Institut Dr Schmidt. Préparation pour universités et commerce.

ZURICH. Grand-Hôtel Bellevue au Lac. Pension depuis 10 fr.
— **Hôtel Saint-Gothard,** pr. la gare. Lum. électr. Chauff. central. Ascenseur. C. Manz.
— **Pensionnat de jeunes filles.** Mlle A. Herder, villa Yalta. Etude approf. du bon allemand. Anglais. Italien. Dessin. Peinture. Position et air salubres. Prix modérés.

NEUHAUSEN (Schaffhouse), Hôtel **Schweizerhof,** 1er rang, en face de la chute du Rhin.

BALE. Ecole de commerce **Widemann,** 13 Kohlenberg. (v. annonces.)

BÈGUES **trouvent guérison complète au Château de MAYENFELS, Pratteln (Bâle-camp.) Enseignement de langues, etc.**

GRISONS — TESSIN

SAINT-MORITZ. Etablissement des bains. (Kurhaus.) Renommée européenne.
— **Hôtel du Lac.** 1er ordre. Position exceptionnelle. Bains. Giger.

Restaurant **Chalet Chasellas,** près Campfer (Engadine). J. Müller.

ZUOZ (Engadine). Lycée international **Engiadina.**

LOCARNO, Grand-Hôtel. Le meilleur et plus confortable séjour d'hiver et d'été sur les lacs italiens. — **Bignasco,** Hôtel du Glacier. Balli, propriétaire.

LUGANO. Institut-Internat de jeunes filles. Mme C. S. Bariffi-Bertschy.
— **Grand Hôtel Splendide.**

GIORNICO (Tessin). Dr Angelo Sciolli.



France.

PARIS

Pension de jeunes gens. M. Th. Jaulmes, 16 rue Mozart, Passy.

AIX-LES-BAINS

REGINA GRAND HOTEL BERNASCON. Proximité de l'Etablissement thermal et Casino, vaste terrasse. J.-M. Bernascon, propriétaire.

DIE (DROME, DAUPHINÉ)

Villa LE CHALET. Délicieux séjour d'automne. Beau jardin et ombrages. Altitude 420 m. Climat très fortifiant. Maison très confortable. Nourriture et service soignés. Prix modérés. — Belles excursions à faire. — M. & Mme Henri Contesse.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.



CHAMONIX

Grand Hôtel Impérial et Métropole. Lift, garage. Vue spl. Séj. d'été incomp. L. Becker.

MARSEILLE

GRAND-HOTEL DE GENÈVE. Bains dans l'hôtel. Salons : D. Maillé, propriétaire.

HYÈRES

HOTEL DU PARC. Félix Suzanne, propriétaire.

CANNES

Hôtel Alsace-Lorraine. Maison de famille très confortable. Service soigné. Beaux jardins.

MONACO

Royal-hôtel. Maison pour familles. Situation et vue splendides. Crettaz.

Hôtel Windsor. Gaillard, propriétaire.

MONTE-CARLO

Hôtel Prince de Galles. Charles H. Rey.

Italie.

BAVENO (Lac Majeur, route du Simplon). — **Hôtel Bellevue.** C. Pedretti, propriétaire.

CADENABBIA (lac de Côme). — **Hôtel Bellevue** : G. Bullo et R. Fedele, propriétaires.

FLORENCE. — **Hôtel Helvetia,** Place Strozzi. Chauffage à la vapeur. Ascenseur hydraul.

— **Pension Girard,** via Montebello, 1.

— **Librairie Vieusseux.** Salles de lecture. Bibliothèque circulante.

NAPLES. — **Hôtel Bristol,** situation incomparable.

SAN-REMO. — **Hôtel Central.** R. Tschaff.

Allemagne.

STUTTGART. — **Hôtel Marquardt,** à côté de la gare, très recommandé.

BADENWEILER. — **Kurbad Waldhaus,** Sanatorium et Pension d'étrangers. Ouvert toute l'année. Pas de phtisiques.

Les papiers pour le texte, les annonces et la couverture de la *Bibliothèque universelle* sont fournis par la

Papeterie de Biberist

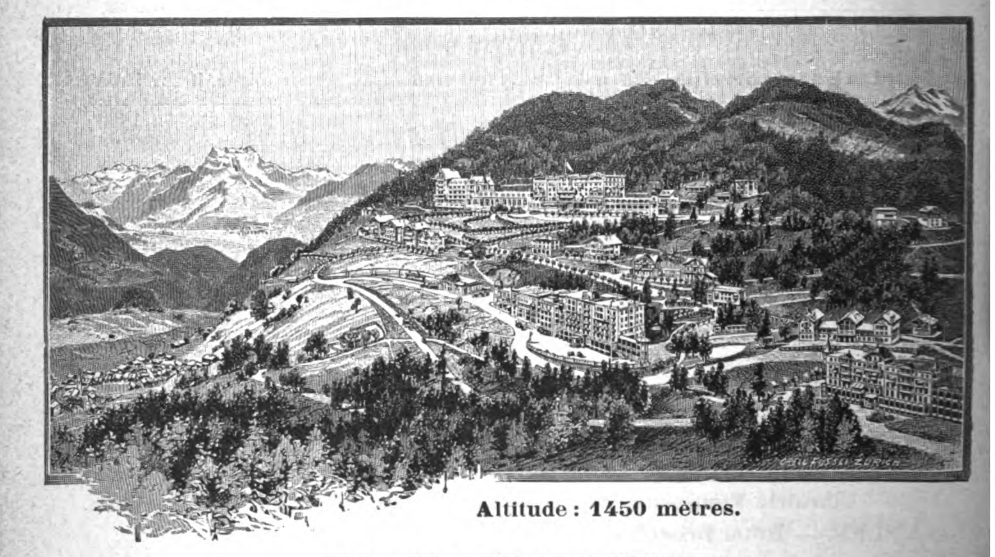
près Soleure.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.

Digitized by Google

Sanatoriums de Leysin

LEYSIN — CANTON DE VAUD — SUISSE



Altitude : 1450 mètres.

Cure alpine d'hiver et d'été.
Etablissements sanitaires de premier ordre.
Galeries de cure d'air en communication directe avec les appartements
Forêts de sapins à proximité immédiate.
Patinage.
Panorama très étendu.
Chemin de fer, six trains par jour entre Aigle et Leysin.
Télégraphe et téléphone.
Traitement des affections tuberculeuses, de l'anémie, etc.

TROIS GRANDS SANATORIUMS :

Sanatorium GRAND-HOTEL
Sanatorium du MONT-BLANC
Sanatorium du CHAMOSSAIRE

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.

Digitized by Google

FŒTISCH FRÈRES

35, rue de Bourg
LAUSANNE
SUCCURSALE A VEVEY

Maison fondée en 1804



Pianos

Harmoniums



Dépositaires des **Pianos Bluthner, Bechstein, Schiedmayer, Steinweg, Steingræber, Kaps, Rœnisch, Römhildt, Pleyel, Erard, Biese, Lipp, Gaveau, etc.**

NOUVEAUX STYLES

Pianos suisses : RORDORF, SUTER, SCHMIDT-FLOHR, etc., *aux prix originaux de fabrique.*

Pianos d'occasion vendus avec garantie. 

Réparations des plus soignées, garanties. — Location. — Echange. Accords. — Transports.

Archives des Sciences physiques et naturelles.

Sommaire de la livraison de novembre 1906.

Albert Brun : Quelques recherches sur le volcanisme.

Frédéric Reverdin et L. Cuisinier : Nitration des dérivés o-acétylé et o-benzoylé des p-benzoyl et p-acétylaminophénols.

K. Gœbel : La signification des monstruosités en botanique ancienne et moderne.

R. Gautier : Résumé météorologique de l'année 1905 pour Genève et le Grand-Saint-Bernard.

Compte rendu des séances de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève.

Bulletin scientifique. — Physique : *W. Schmidt* et *K. Kurz*. Radioactivité des sources dans le Grand Duché de Hesse et les régions voisines. *G. Rœssler*. Théorie et calcul des lignes à courants alternatifs. — Chimie : *Fr. Fichter* et *R. Gageur*. Contribution à la connaissance du peri-aminonaphtol.

Observations météorologiques pendant le mois d'octobre 1906.

Les *Archives des Sciences physiques et naturelles* paraissent à Genève (Administration, 18, rue de la Pélisserie) en cahiers mensuels de 100 pages environ, au prix de 20 fr. par an pour la Suisse et 25 fr. pour l'Union postale.

En écrivant aux adresses ci-dessus, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.


Digitized by Google

Pour paraître les premiers jours de décembre

chez Georges Bridel & Cie éditeurs à Lausanne.

Ombres de femmes

par YVONNE PITROIS.

Un volume in-12 avec 12 gravures.

Prix : 3 fr. 50.

La vierge de la Révolution. — Une mort sublime. — La mère de Lamartine. — Brave cœur. — La fille de Victor Hugo. — Un rayon dans la géhenne.

Gravures : Madame Elisabeth. — Le Petit Trianon à Versailles. — Marie-Antoinette et ses enfants. — Mme de Lamartine. — Saint-Point. — Lamartine à 20 ans. — Tombeaux de la famille de Lamartine. — Victor Hugo dans sa jeunesse. — Mme Victor Hugo. — Les quatre enfants de Victor Hugo. — Léopoldine Hugo. — Un coin du cimetière de Villequier.

Poésies de Juste Olivier

extraites de ses œuvres.

Avec une notice biographique par CHARLES BURNIER.

Un volume in-12 avec un portrait.

Prix : 3 fr. 50.

Envoi franco contre remboursement.

Digitized by Google

A NOS ABONNÉS

Avec cette livraison se termine la cent-onzième année de la *Bibliothèque Universelle.* Une existence aussi prolongée n'a pas été sans donner ses fruits. Elle pourrait en fournir de meilleurs encore, qui dépendent en partie de nos lecteurs. Dans ce moment, la culture intellectuelle et morale laisse le pas à la culture physique. Les jeux de tout genre, — le *sport*, en un mot, — ont pris un développement qui menace de tout absorber. Autant les exercices corporels peuvent être utiles et favorables quand on les pratique dans une juste mesure et pour fortifier la santé, autant ils deviennent fâcheux lorsqu'ils dépassent le but. De la jeunesse, l'esprit sportif gagne peu à peu l'âge mûr, qui perd aussi le goût de la lecture, au détriment de la culture générale, dont le niveau tend ainsi à baisser.

Notre revue a cherché depuis longtemps à combattre cette tendance, en intéressant ses lecteurs à tout ce qui se passe dans le monde, mais elle ne peut y parvenir qu'avec le concours des personnes qui pensent encore que le progrès dépend de la culture intellectuelle et morale. Les efforts qui se font pour élever l'enseignement public à tous ses degrés montrent bien qu'on en a conscience, mais ils ne peuvent prendre toute leur valeur que si le plus grand nombre, qui est en dehors de cette action, y supplée par des lectures solides de nature

Digitized by Google

à le tenir au courant du mouvement de l'esprit humain dans le monde. C'est ce que nous cherchons, mais en répétant que l'extension de cette œuvre dépend, dans une bonne mesure, de la part que nos abonnés voudront bien y prendre. C'est eux qui peuvent en parler et la recommander.

A cette circulaire sont joints trois de nos petits calendriers. Les abonnés qui en voudraient davantage n'ont qu'à les demander par carte postale ou personnellement à notre bureau.

Dans notre livraison de janvier 1907, – qui paraîtra comme d'habitude du 20 au 25 décembre, afin de faciliter les abonnements d'étrennes, — on trouvera deux exemplaires de notre programme annuel.

En Suisse, la *Bibliothèque Universelle* continuera à être envoyée à tous les souscripteurs dont l'abonnement est échu et qui ne nous auront pas demandé d'interrompre.

Quant à nos abonnés étrangers, pour lesquels l'organisation postale est différente, ils nous obligeront particulièrement en renouvelant leur souscription aussi promptement que possible.

Direction de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

LAUSANNE, décembre 1906.

En écrivant

Digitized by Google

Digitized by Google



L'Aspirator

le meilleur appareil domestique de

nettoyage par le vide.

Plus de poussière,
Plus de microbes !

A tout le monde
8 jours à l'essai.

La poussière, qui apporte dans nos poumons les **microbes et les germes de toutes les maladies**, doit disparaître de nos appartements. — **Jusqu'ici, vous avez déplacé** la poussière en brossant vos rideaux et tentures, **en battant vos meubles et tapis ; ne le faites plus,** mais **enlevez** réellement **jusqu'au dernier grain de poussière** au moyen de l'appareil portatif **le plus perfectionné :**

L'ASPIRATOR

Appareils à main, pour tous les ménages. — **Appareils à moteurs électriques,** avec prise de courant s'ajustant à la place de n'importe quelle lampe. — **Appareils à grande puissance,** pour Hôtels, Théâtres, Hôpitaux, Ecoles, Fabriques, etc. — **Appareils de luxe.** — **Appareil indispensable pour Imprimeries,** bouches d'aspiration spéciales pour nettoyage des casses. — **Brosses spéciales pour Bibliothèques,** etc.

Le volant et les accessoires s'enlèvent facilement; **le meuble en bois massif, plaqué noyer,** peut alors être utilisé comme table ou piédestal.

Demander la **Brochure explicative illustrée** avec prix des divers modèles à

M. A. GIRARD, Rue de la Promenade, 5, LA CHAUX-DE-FONDS
Concessionnaire pour la Suisse.

Digitized by Google

ÉCOLE DE COMMERCE
WIDEMANN

Fondée en septembre 1876.

Kohlenberg, 13, BALE Kohlenberg, 13

Ecole spéciale de commerce avec cours semestriels et cours annuels.

Cours spéciaux pour la langue allemande.

Instruction à fond dans toutes les branches commerciales et les langues modernes.

On reçoit des élèves pendant toute l'année, mais spécialement en avril et octobre.

Prospectus gratis et franco. — Excellentes références.

Extraits de Malt du Dr Wander

40 ans de succès

Chimiquement pur. Contre la toux et les catarrhes opiniâtres	Fr. 1 30
Créosoté. Employé avec grand succès contre la phtisie pulmonaire	» 2 —
A l'iodure de fer. Contre la scrofulose, les dartres, eczémas, etc.	» 1 40
Au phosphate de chaux. Contre les affections rachitiques.	» 1 40
A la santonine. Excellent vermifuge pour enfants	» 1 40
Au cascara. Excellent laxatif végétal pour femmes et enfants	» 1 40
Maltosan. Nouvel aliment pour nourrissons atteints de troubles intestinaux. Grand succès.	» 1 75

Sucre de malt et bonbons de malt „ Wander “.

Très recherchés contre les affections catarrhales. — En vente partout.

Union des Fabriques de Soieries

ADOLF GRIEDER & Cie, ZURICH

Soieries en tous genres, dernières nouveautés.

Envoi franco.

Echantillons par retour du courrier.

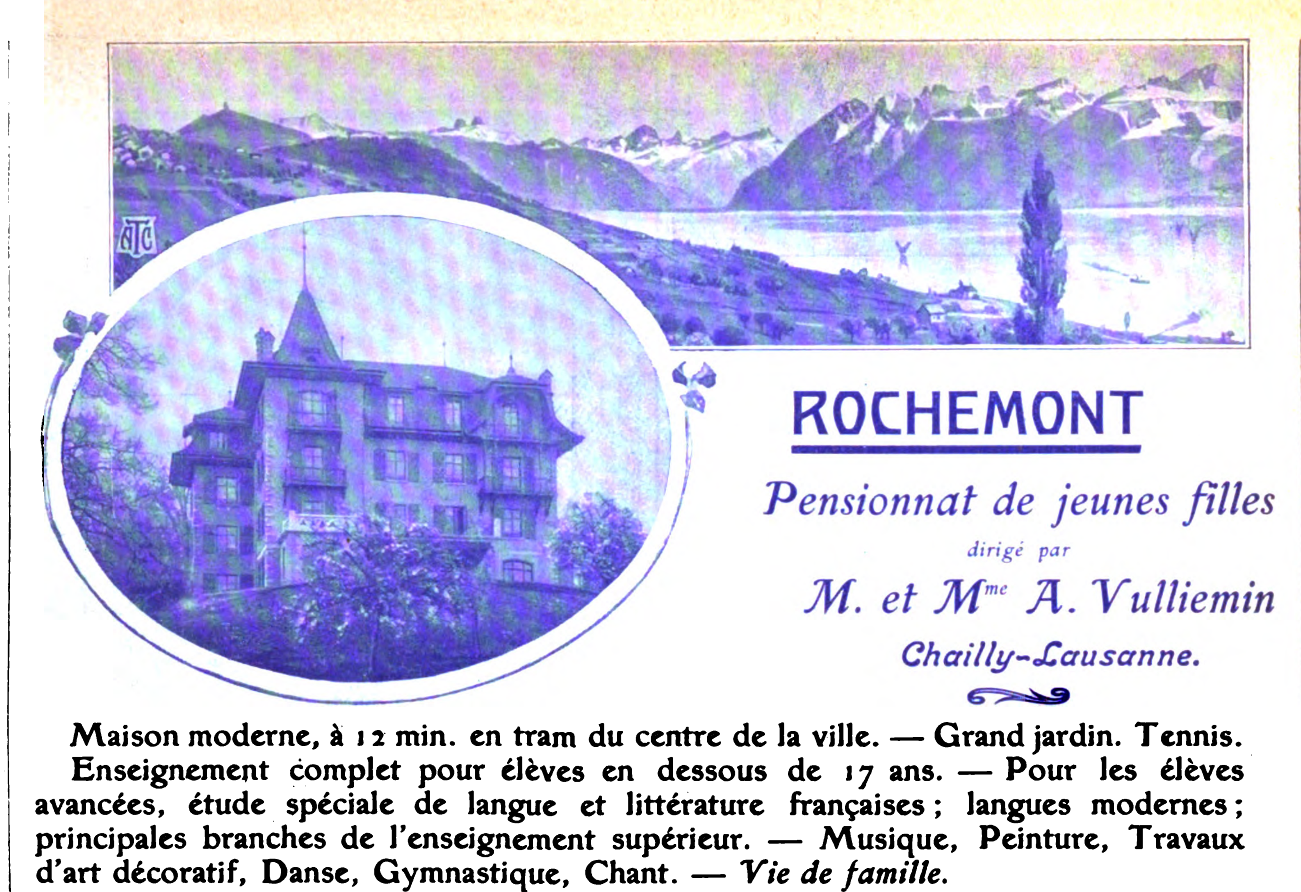
Catalogues de BLOUSES et ROBES brodées.

En faisant vos demandes, prière de mentionner la Bibliothèque Universelle.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google




Zwiebacks hygiéniques

„SINGER"

Recommandés par les autorités médicales.

Petites flûtes au sel

„SINGER"

Le délice des amateurs d'un biscuit salé.

Roulettes

„SINGER"

la meilleure gaufre à glace.





Où il n'y a pas de dépôts, adressez-vous directement à la
Fabrique suisse de Bretzels et de Zwiebacks CH. SINGER, BALE

ALIMENT de FORCE.

Estomacs délabrés

Epuisés Névrosés

le meilleur déjeuner complet

½ boîte Fr. 1,75

OVOMALTINE

du Dr Wander

1/1 boîte Fr. 3.—

Enfants Nourrices

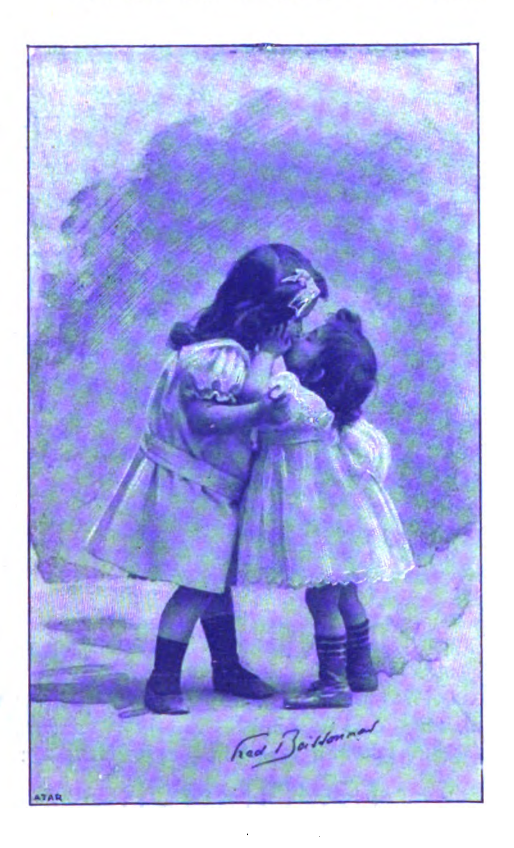
Adultes Vieillards

Digitized by Google

Fréd. Boissonnas, photographe.

GRAND PRIX — PARIS 1900.

GRAND PRIX — MILAN 1906.



Atelier de pose, 4, Quai de la Poste, Genève.

Téléphone 669.

ARTICLES POUR AMATEURS, APPAREILS, PLAQUES, ETC.

1, Rue Centrale, 1, Genève.

Téléphone 4501.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET REVUE SUISSE

Les collections de la *Bibliothèque Universelle* n'existent plus qu'à partir de 1866, les années antérieures étant épuisées.

Elles seront vendues désormais et jusqu'à nouvel avis aux conditions suivantes :

Chaque année prise isolément à 18 francs (excepté **1866 et 1871**, dont il reste très peu d'exemplaires, lesquels ne seront cédés qu'avec la collection complète).

Lorsqu'on prend au moins cinq années à la fois, le prix est réduit à 15 francs l'année.

Les trente-quatre dernières années, 1872 à 1905, 370 francs, soit 11 francs l'année.

Pour la collection complète, de 1866 à 1905 (40 années), prix à fixer après entente.

Ces prix, très bas, ne comprennent pas le port d'envoi, d'ailleurs peu élevé lorsqu'on prend plusieurs années et qu'elles peuvent être expédiées par chemin de fer. — Ils ne sont concédés qu'aux personnes qui s'adressent directement au *Bureau de la* **Bibliothèque Universelle**. Plusieurs ventes importantes ayant eu lieu dernièrement, nous avons dû opérer un premier relèvement des prix, qui aura lieu de nouveau dans l'avenir à mesure que le stock des collections disponibles diminuera. Ceux de nos abonnés qui désireraient compléter leurs collections feront bien de profiter des prix actuels.

Les livraisons isolées sont vendues au prix de 2 fr. 50, pour autant qu'il en reste de disponibles en dehors des collections. Quelques-unes sont épuisées.

Bureau de la Bibliothèque Universelle,
Place de la Louve, à Lausanne, Suisse.

En faisant vos demandes, prière de mentionner la ***Bibliothèque Universelle.***

Digitized by Google



LES

Boîtes à musique

ET

Machines parlantes

de la fabrique

MERMOD FRÈRES

à SAINTE-CROIX (Suisse).

Hors concours. Paris 1900.

Membre du Jury.

Se trouvent chez les principaux marchands d'instruments de musique de la Suisse.

Machines parlantes, marque MIRAPHONE

					Prix sans les disques.
Nº	97	joue	un grand disque		38 fr.
»	97 TA	»	un	»	45 fr.
»	99 TA	»	deux	»	97 fr.
»	101 TA	»	quatre	»	123 fr.
»	103 TA	»	huit	»	240 fr.

Disques	17 ½ cm.,	la pièce	3 fr. 35
»	25 cm.	»	6 fr. 50
»	30 cm.	»	9 fr. 50

Boîtes à musique, marque MIRA

						Prix sans les disques.
Nº	36.	Pour	disques	17 ½	cm.	35 fr.
»	50.		»	24	»	60 fr.
»	100.		»	24	»	85 fr.
»	132.		»	30	»	130 fr.
»	158.		»	40	»	190 fr.
»	190.		»	47	»	235 fr.

Disques pour	Nº 36,	la pièce	0 fr. 55
»	» 50	»	1 fr. —
»	» 100	»	1 fr. —
»	» 132	»	1 fr. 50
»	» 158	»	2 fr. 25
»	» 190	»	3 fr. —



Digitized by Google

HORLOGERIE DE CONFIANCE



Georges-Jules Sandoz

Successeur de SANDOZ & BREITMEYER
et de Jˢ CALAME-ROBERT

CHAUX-DE-FONDS (Suisse).

46, Rue Léopold-Robert, 46.

Spécialité de Montres à ancre

GARANTIES

pour dames et messieurs.

La maison, voulant maintenir et augmenter une réputation acquise, ne livre que des montres fidèles, irréprochables et de toute confiance.

Prix de fabrique.



PASTILLES AUX SELS
NATURELS DES THERMES
DE BADEN-BADEN

Souveraines contre
la Toux, l'Enrouement,
les Catarrhes,
Affections de toute espèce
des muqueuses
et des voies respiratoires.

1 fr. 25. Dans les pharmacies.

LA SURALIMENTATION

Dans la suralimentation, ce n'est nullement la quantité, mais la qualité des aliments, qui produit l'effet recherché, c'est-à-dire la reconstitution de notre organisme affaibli.

Toutes les conditions requises existent dans le *CarBovis*, que tout le monde connaît maintenant. Ce suraliment est absolument naturel, puisqu'il est composé de filet de bœuf cru auquel on a enlevé uniquement l'eau qu'il renfermait sans altérer en rien ses qualités nutritives.



Il est tout ce qu'il y a de plus facile à prendre, car il suffit d'un peu d'eau froide pour le délayer et en permettre l'absorption. Le *CarBovis* ne cause aucune répugnance aux personnes les plus délicates.

Son emploi, très recommandé par le corps médical, revient à peine à 30 centimes par jour. On le trouve dans toutes les pharmacies et à la Société *CarBovis* à Berne.

Notice et échantillon franco.

Digitized by Google

La BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE paraît à Lausanne au commencement de chaque mois par livraisons de 224 pages, et forme chaque année quatre beaux volumes de près de 2700 pages ensemble.

PRIX DE L'ABONNEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE (FRANCO DE PORT)
(Les abonnements partent du commencement de chaque trimestre.)

	Un an.	Six mois.
SUISSE	**20** fr.	**11** fr.
UNION-POSTALE . .	**25** fr.	**14** fr.

Une livraison, 2 fr. 50.

Les payements peuvent se faire en espèces, par mandats de poste, ou par chèque sur la Suisse, sur Paris, Londres ou autres grandes villes d'Europe.

On s'abonne :

AUX BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

LAUSANNE, Place de la Louve.
PARIS, chez Firmin-Didot & Cie, 56, rue Jacob.
LONDRES, chez Hachette & Co, 18, King William Street, Charing Cross.

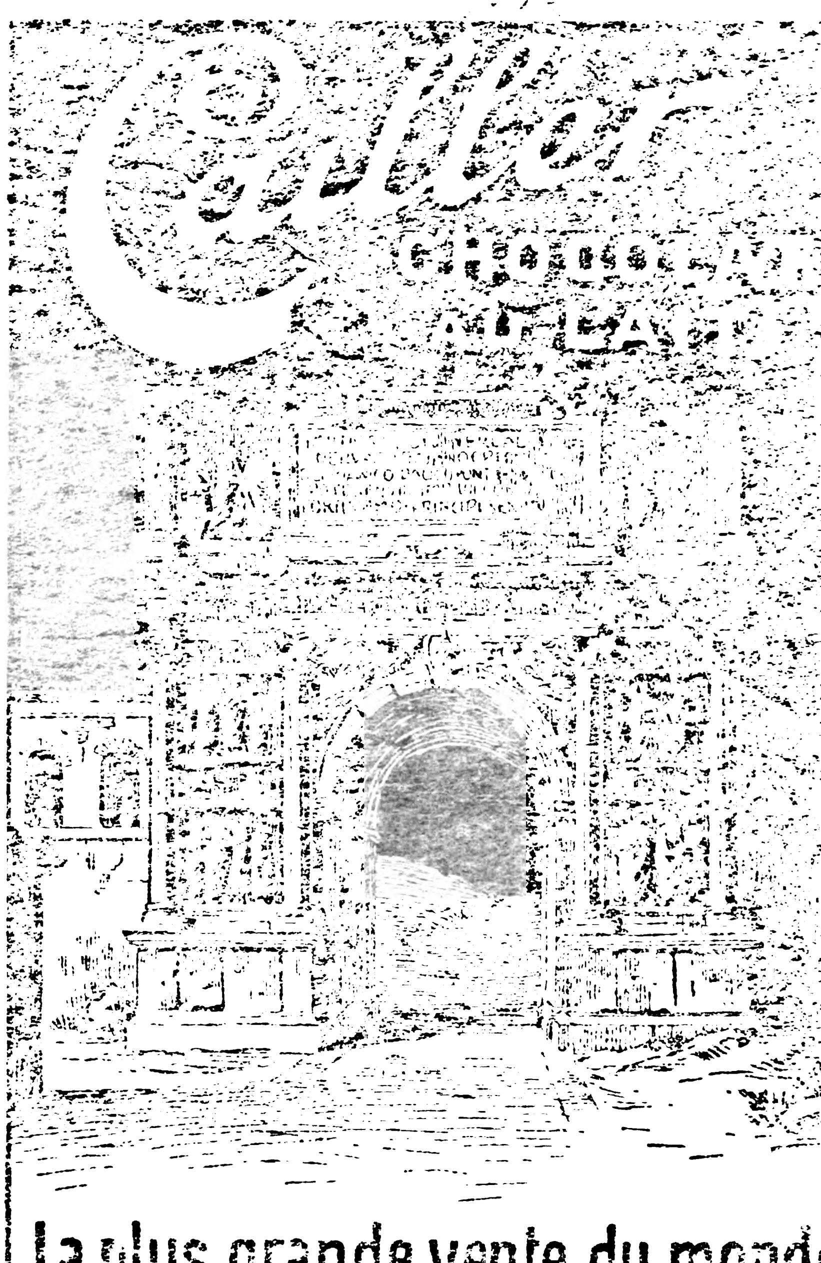
SUISSE

VEVEY, MONTREUX, TERRITET : Schlesinger.
GENÈVE : Dürr ; Burckardt ; Georg ; Jeheber ; Eggimann.
NEUCHATEL : Berthoud ; Delachaux & Niestlé ; James Attinger.
CHAUX-DE-FONDS : J. et E. Reussner ; Baillod ; Luthi.
BERNE : Francke ; H. Körber ; Semminger.
BALE : Georg ; Reich ; Jenke.
ZURICH : Schulthess ; Alberd Müller ; Eblle ; Speidel ; Faesi & Beer.
SAINT-GALL : Fehr ; Kirschner.
AARAU : Sauerländer ; Meissner.

ALLEMAGNE. — **LEIPZIG** : A. Twietmeyer ; F.-A. Brockhaus. — **BERLIN** : Georg Winckelmann, 14-16, Oberwallstrasse, W. — **STUTTGART** : K. Wittwer, 32, Friedrichstrasse.
ITALIE. — **ROME** : Treves. — **TURIN** : Bocca Frères ; Renzo Streglio. **FLORENCE** : Vieusseux. — **MILAN** : Hœpli ; Renzo Streglio. — **NAPLES** : Furchheim. — **GÊNES** : Renzo Streglio.
HOLLANDE. — **AMSTERDAM** : Feikema, Caarelsen & Cie ; Nilsson & Lamm. — **ROTTERDAM** : Kramers & Fils. — **LA HAYE** : Nijhoff ; van Stockum.
BELGIQUE. — **BRUXELLES** : Falk ; Librairie Évangélique ; Kiessling. **LIÈGE** : Bellens.
AUTRICHE. — **VIENNE** : Frick, 27, Graben.
RUSSIE. — **ST-PÉTERSBOUG** : Erickson. — **ODESSA** : Rousseau.
ÉTATS-UNIS. — **NEW-YORK** : Stechert, 9 East 16th str.

On peut aussi s'abonner dans tous les bureaux de poste de la Suisse, de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie.

Digitized by Google



La plus grande vente du monde

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google